



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

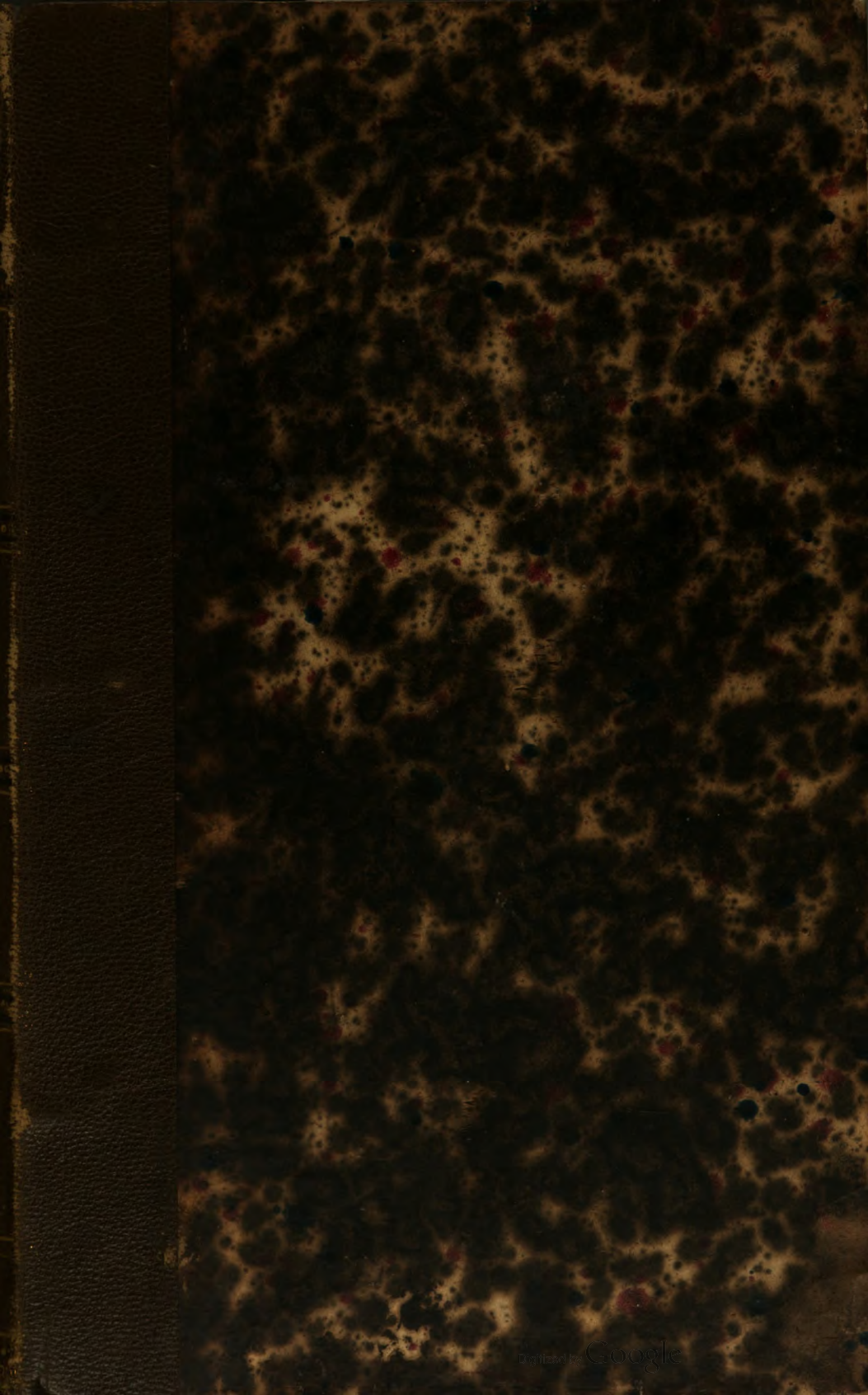
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

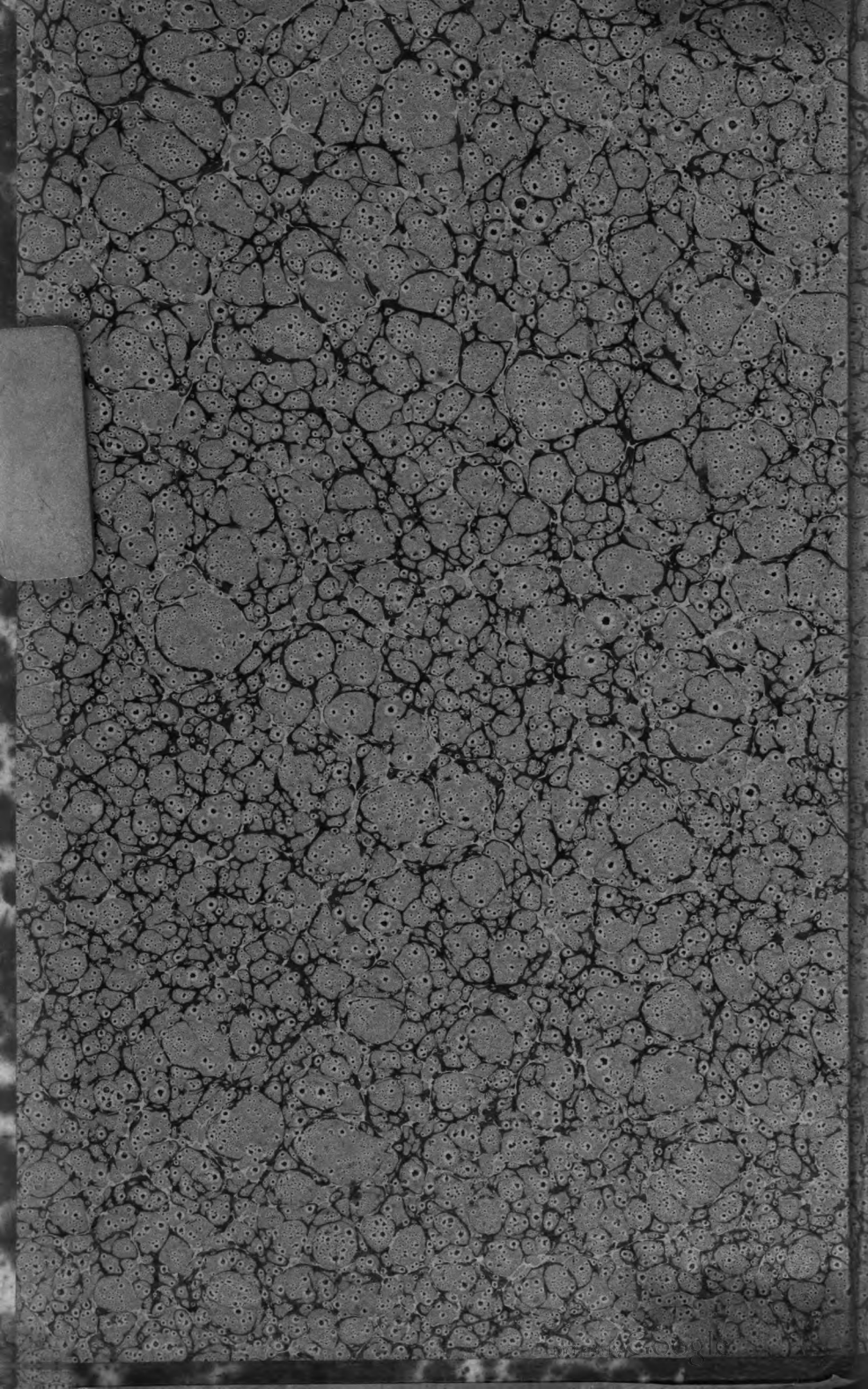
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

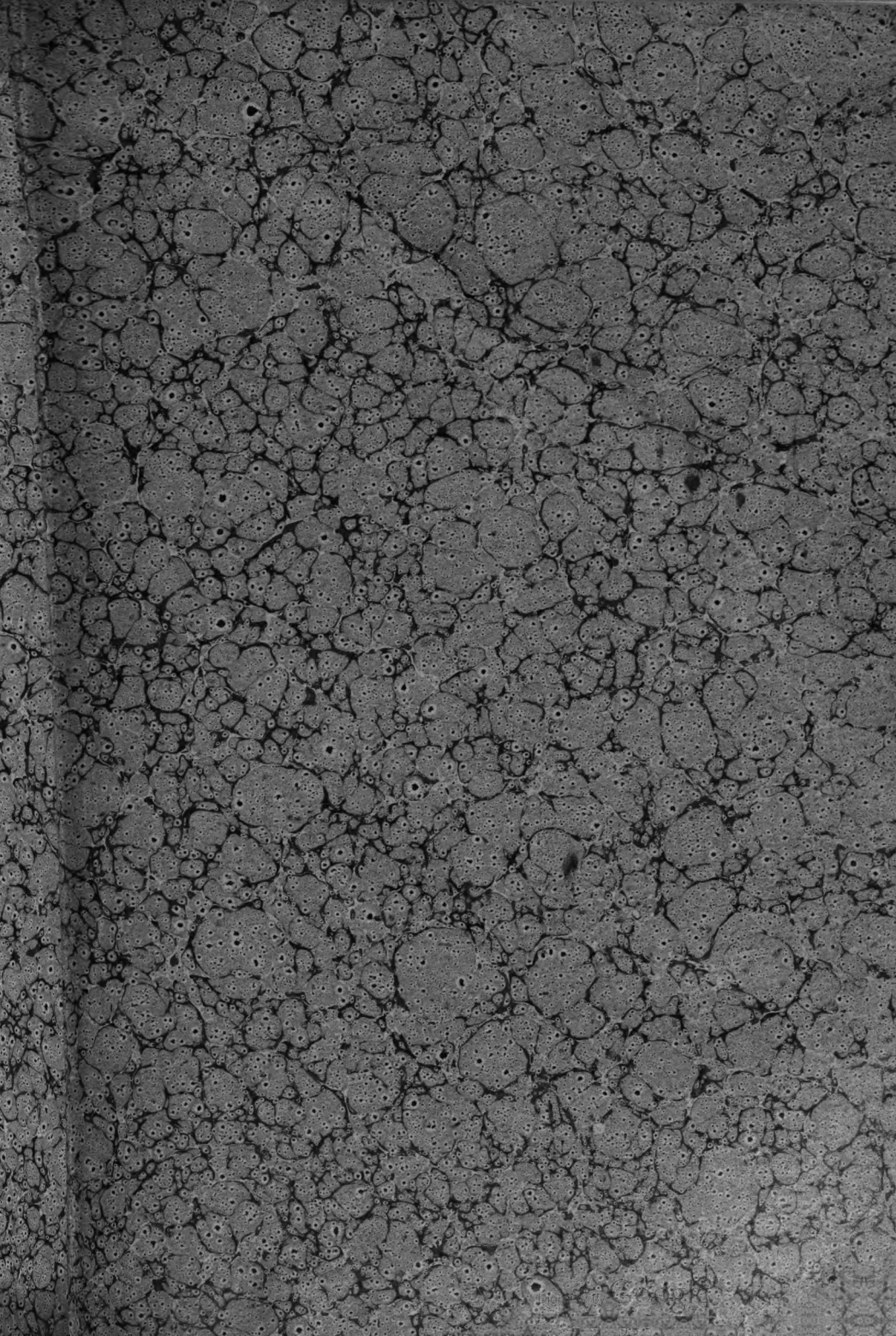


















A 173/9

# NOTRE-DAME DE FRANCE

OU

HISTOIRE

DU

## CULTE DE LA SAINTE VIERGE

### EN FRANCE.



BIBLIOTHÈQUE S. J.

Les Fontaines

CHANTILLY





**PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,**

**IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,  
RUE GARANCIÈRE 8.**





# NOTRE-DAME DE FRANCE

OU

## HISTOIRE

DU

## CULTE DE LA SAINTE VIERGE

### EN FRANCE,

DEPUIS L'ORIGINE DU CHRISTIANISME JUSQU'A NOS JOURS.

---

### CINQUIÈME VOLUME

COMPRENANT

### L'HISTOIRE DU CULTÉ DE LA SAINTE VIERGE

DANS LES PROVINCES ECCLÉSIASTIQUES DE ROUEN, REIMS ET SENS.

PAR

M. LE CURÉ DE SAINT-SULPICE.

*Regnum Gallie, regnum Marie.*

---

BIBLIOTHÈQUE S. J.

Les Fontaines

60 - CHANTILLY

## PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE GARANCIÈRE, 8.

---

1865









## PRÉFACE.

---

Enfin parait en lumière le cinquième volume du grand ouvrage que la Providence nous a confié. Encore deux autres volumes, et notre tâche sera remplie. Au commencement de l'entreprise, la défiance d'en voir la fin était permise; et elle l'aurait été bien plus encore, si l'on eût connu toutes les difficultés que l'exécution d'un tel ouvrage devait rencontrer, tant de diocèses qui n'avaient rien ou presque rien envoyé, tant de documents imparfaits, incohérents, souvent indéchiffrables, tant d'obstacles de tout genre, dont la Vierge pour laquelle nous travaillions a pu seule venir à bout. Aujourd'hui le doute ne serait plus légitime. Nous savons



que parmi les diocèses qui nous restent à traiter, plusieurs sont jusqu'ici restés muets; mais nous avons la confiance que la sainte Vierge qui en a fait parler tant d'autres les fera parler à leur tour. Fort de son secours, nous sommes déjà, si l'on peut ainsi dire, monté à l'assaut, pour leur enlever comme de vive force les renseignements nécessaires, et nous entrevoyons la victoire. Nous triompherons des difficultés à venir comme des difficultés passées.

Donc à janvier 1866 le sixième volume, et à janvier 1867 le septième et dernier. Nous aurons ainsi parcouru toute notre belle France, et nous espérons que ce ne sera pas sans fruit. La gloire de Marie et l'édification des fidèles ne pourront que gagner au beau spectacle, vu pour la première fois dans son ensemble, de tout un grand peuple révéralit avec un culte si unanime la Mère de son Dieu.



# HISTOIRE

DU

## CULTE DE LA SAINTE VIERGE

### EN FRANCE.

---

#### PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE ROUEN.

---

Cette province, qui comprend la Normandie entière, brille d'un éclat tout particulier, entre les diverses provinces de France, par sa dévotion à la sainte Vierge. A elle, en effet, appartient la gloire d'être la seule de nos provinces ecclésiastiques dont toutes les cathédrales, sans exception, portent le titre de Notre-Dame; à elle appartient la gloire plus grande encore d'avoir été la première à célébrer en Occident l'Immaculée Conception de Marie; et voici ce qui donna lieu à cette fête, si l'on en croit un manuscrit du douzième siècle, qui se conserve encore à la bibliothèque d'Alençon, et que le célèbre Baronius estime très-digne de foi.

Vers l'an 1070, les Danois, ayant appris la conquête de l'Angleterre par les Normands, armèrent une flotte pour venir reprendre sur ces derniers une terre qu'ils regardaient comme leur propriété, ou plutôt comme une seconde patrie que le ciel leur avait donnée. Le roi Guillaume, informé de l'entreprise qui se préparait contre lui, envoya en Danemark un religieux fort intelligent, Helsin, abbé du



monastère de Ramsay en Angleterre, afin de savoir exactement par lui les desseins de ses ennemis, et la force de résistance qu'il était à propos de leur opposer. Ce religieux s'acquitta fidèlement de sa mission ; et, s'étant embarqué pour revenir en Angleterre, il avait déjà franchi la plus grande partie de son trajet, lorsque tout à coup s'élève une tempête furieuse ; les matelots luttent quelque temps contre les vagues, mais bientôt les rames se brisent, les cordages se rompent, les voiles se déchirent, tout espoir de salut est perdu, à moins d'un miracle. L'abbé Helsin invite tout l'équipage à recourir à Marie, l'espérance des désespérés. Tous tombent à genoux, et, les mains levées vers le ciel, conjurent la sainte Vierge de venir à leur secours. Un ange aussitôt apparaît sous la forme d'un homme vénérable : « Je suis, dit-il à l'abbé Helsin, l'envoyé de la mère de Dieu que tu viens de prier avec tant de ferveur ; fais vœu de célébrer, chaque année, sa Conception, et d'employer tous tes efforts à en établir partout la fête. — Je le promets, dit l'abbé. Mais quel sera le jour de cette fête? — Le 8 décembre, répond l'envoyé céleste. — Et quel en sera l'office? — L'office du 8 septembre, en substituant le nom de Conception à celui de Nativité. » Ces mots prononcés, l'ange disparaît, la tempête s'apaise ; et un vent favorable pousse le navire aux côtes d'Angleterre. Helsin ne fut pas plutôt arrivé, que, fidèle à son vœu, il établit la fête de la Conception dans son monastère de Ramsay ; puis, parcourant l'Angleterre, il invita tout le pays à faire de même. Les Anglais ne se déterminèrent pas immédiatement à adopter la nouvelle institution. Pendant qu'ils réfléchissaient, Helsin passa en Normandie, et fit connaître partout la fête nouvelle. Partout sa parole fut accueillie avec enthousiasme. Le roi Guillaume convoqua tous les évêques de la province ; et ces prélats statuèrent aussitôt que la fête de la Conception serait désor-



mais célébrée dans tous leurs diocèses; ce qui valut à la Normandie l'honneur de devancer l'Angleterre, quoique celle-ci eût été la première confidente du vœu de l'abbé Helsin, puisque ce ne fut que trente ans plus tard que saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, exhorta, par une lettre devenue célèbre, tous les évêques du royaume à établir la même fête (1). De la Normandie la fête passa en France, puis dans les autres États de l'Europe; et, en mémoire de son origine, on l'appela la *Fête aux Normands*.

Chose remarquable, l'établissement de cette fête et l'apparition qui y avait donné lieu furent aussitôt chantés par les poètes du temps. On ne cherchait point à discuter le mystère, on l'avait toujours cru implicitement; et dès qu'il fut formulé, on le fêta, on le chanta, on l'invoqua dans la liturgie; on érigea des confréries sous son vocable, et l'on bâtit des églises en son honneur. Le cœur suivit alors l'instinct de la foi; la discussion ne vint que plus tard. Le trouvère Wace, qui chantait sous les fils de Guillaume le Conquérant, composa sur ce sujet un poème dont la bibliothèque impériale conserve trois manuscrits, et qui, pour la première fois, fut imprimé à Caen, en 1842. Ces premiers chants en amenèrent d'autres; dans les principales villes de Normandie, à Rouen et à Caen, s'établirent des académies de l'Immaculée Conception, où un concours de poésie était ouvert pour célébrer ce privilège de la mère de Dieu. Les pièces présentées au concours devaient traiter uniquement le mystère de la pureté de Marie; et on n'y souffrait aucune digression sortant du sujet proposé. Ce devaient être des stances avec un même refrain à la fin de chaque strophe, ce qui leur fit donner le nom de *Palinods*, du mot grec Παλινωδία, ou répétition

---

(1) *Enfance de la très-sainte Vierge*, par le Père Eudes, ch. viii, sect. 3 et 4.



du même chant. Le poète devait la débiter du haut d'une estrade; ce qui leur fit encore donner le nom de Puy, du mot latin *Podium*, élévation, de sorte qu'on disait : le Puy des Palinods, ou la confrérie du Puy de la Conception de Notre-Dame. Ce concours avait lieu le dimanche d'après le 8 décembre; et une pieuse curiosité y attirait tant d'auditeurs, que l'église Saint-Jean, de Rouen, se trouvant trop petite, on fut obligé de transférer le Puy des Palinods dans la grande église des Carmes. A chacune de ces belles réunions, il fallait présenter huit pièces en l'honneur de l'Immaculée Conception, savoir : un chant de cinq couplets, dont chacun devait avoir onze vers de dix à douze syllabes; une ballade de trois couplets; des stances de six quatrains en vers de douze à treize syllabes; un sonnet en vers également de douze à treize syllabes; une ode de six couplets, chacun de neuf vers; une ode latine de douze strophes; une épigramme latine en vers héroïques; enfin un discours latin d'un quart d'heure. Un prix était décerné aux poètes qui avaient le mieux réussi. Ce fut d'abord une palme, puis un chapeau de laurier avec des clochettes en argent, puis un lis, puis une rose, une tour, un soleil, un miroir d'argent, un anneau d'or, une ruche d'argent; et après que la pièce avait été couronnée, on l'écrivait soigneusement à la main, ou on l'imprimait pour être conservée par les soins de la société, qui tenait à en faire un recueil exact.

Léon X encouragea cette académie par une bulle spéciale, en approuva les statuts et lui accorda de grands privilèges canoniques. Les plus hauts personnages tenaient à grand honneur d'être élus présidents, ou, comme l'on disait alors, princes des Palinods; et dans la liste qui en a été conservée, on trouve les noms des Bassompierre, des d'Harcourt, des de Harlay, des de Pont-Carré; on y voit des lieutenants généraux de Rouen, des conseillers



et présidents du Parlement, des gouverneurs de la province; et même un de ces illustres personnages, François de Harlay, archevêque de Rouen, prince des Palinods, en 1624, fonda un prix pour une ode latine pindarique.

Les lauréats étaient aussi souvent des hommes de grand mérite; et parmi eux brillent les noms restés célèbres à divers titres de Jean et Clément Marot, de Jacqueline Pascal, de Thomas Corneille et d'un autre du même nom, chanoine régulier de Saint-Augustin, en 1640. On y trouve même un poète né à Athènes, nommé Léonard de Villars, qui présenta sur l'Immaculée Conception une ode grecque dans le genre de Pindare. Les noms illustres ne manquèrent pas plus aux Palinods de Caen qu'à ceux de Rouen. On y voit figurer les Huet, les Halley, les Savary, les Sanadon, les Bertaut, évêque de Séez, les Segrais, les Sarrazin. Le jeune Malfilâtre y remporta quatre fois de suite le prix d'ode française. La pièce couronnée en 1758, après une exposition poétique du système de Copernic, montrait dans le soleil fixe au milieu des planètes l'image de Marie, seule pure au milieu de la corruption générale; nous n'en citerons que les deux dernières strophes :

Je te salue, âme du monde,  
Sacré soleil, astre de feu,  
De tous les biens source féconde,  
Soleil, image de mon Dieu !  
Aux globes qui, dans leur carrière,  
Rendent hommage à ta lumière,  
Annonce Dieu par ta splendeur;  
Règne à jamais sur ses ouvrages,  
Triomphe, entretiens tous les âges  
De son éternelle grandeur.

Du Ciel auguste souveraine,  
C'est toi que je peins sous ces traits.  
Le tourbillon qui nous entraîne,  
Vierge, ne t'ébranla jamais.  
Enveloppés de vapeurs sombres



Toujours errant parmi les ombres,  
Du jour nous cherchons la clarté.  
Ton front seul, aurore nouvelle,  
Ton front, sans nuage, étincelle,  
Des feux de la Divinité.

Au milieu du dix-huitième siècle, cette académie subit une transformation regrettable : jusque-là elle avait eu une institution moitié religieuse, moitié littéraire, ou plutôt la littérature n'y intervenait que comme l'auxiliaire et l'écho du sentiment religieux : alors on en fit une institution purement littéraire, avec pleine liberté aux poètes de choisir leurs sujets de composition en dehors des gloires de Marie, pourvu qu'ils ne tombassent ni dans la mythologie, ni dans la satire, ni dans la diffamation. L'école voltairienne, qui alors répandait partout son influence, ne put souffrir une société d'hommes d'esprit vouée exclusivement à la piété. Toutefois on conserva encore des restes du passé : premièrement, on exigea que chaque pièce fût terminée par une allusion à la Vierge immaculée, comme l'avait fait Malfilâtre dans la pièce dont nous venons de citer les deux dernières strophes ; secondement, on conserva sur la médaille que l'académie donnait aux lauréats l'image de la sainte Vierge avec la légende : *Immaculatæ Conceptionis beatæ Mariæ Virginis Academia Rothomagensis*. Si l'on sacrifiait à l'esprit philosophique, il fallait bien aussi faire quelques concessions à l'esprit religieux de la Normandie : car cette province conservait toujours ses sentiments pour la sainte Vierge : elle tenait cet héritage de ses pères, et elle n'entendait point le laisser périr. Cet amour traditionnel des Normands pour la mère de Dieu est un fait historique dont la constatation appartient à notre histoire ; et pour le démontrer, nous n'avons qu'à parcourir les cinq diocèses dont se compose la Normandie, savoir : Rouen, Coutances, Séez, Évreux et Bayeux.



## ARCHIDIOCÈSE DE ROUEN<sup>1</sup>.

---

Telle est la dévotion de ce diocèse à la sainte Vierge, qu'il compte cent cinq églises sous le vocable de Notre-Dame, et que le visiteur qui le parcourt rencontre partout le même spectacle de religion, les mêmes sentiments de piété à l'endroit de la mère de Dieu. C'est ce qu'un premier chapitre nous montrera dans l'arrondissement de Rouen, et ce que quatre autres chapitres feront ressortir encore dans les quatre arrondissements de Dieppe, du Havre, d'Yvetot et de Neufchâtel.

---

(1) Nous devons les renseignements sur ce diocèse, 1<sup>o</sup> à M. l'abbé Hébert, chanoine, enlevé par la mort à l'estime de tout le diocèse pendant le cours de ses recherches; 2<sup>o</sup> à M. l'abbé Robert, aussi chanoine, qui a bien voulu continuer et compléter les travaux de son saint ami et confrère; 3<sup>o</sup> à M. l'abbé Gille, professeur d'histoire au petit séminaire d'Yvetot; 4<sup>o</sup> à M. l'abbé Cochet, de Dieppe, si connu par ses travaux archéologiques sur la Normandie.

---



---

## CHAPITRE PREMIER.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE ROUEN.

---

Le premier apôtre de la Normandie, qu'on appelait alors la Neustrie, fut saint Nicaise, disciple de saint Polycarpe, cet illustre contemporain de l'apôtre saint Jean ; et nul doute que le disciple d'un tel maître n'ait prêché, en même temps que le culte de Jésus-Christ, le culte de Marie, dont saint Polycarpe, qui l'avait vue et connue, l'avait sans doute souvent entretenu. Aussi quand saint Mellon vint, après lui, évangéliser ces contrées et fixer son siège épiscopal à Rouen, fonda-t-il la cathédrale sous le patronage de Marie ; et depuis lors, cette église-mère s'est toujours appelée tantôt l'église Notre-Dame, tantôt l'église Sainte-Marie, et dans le temps où les chanoines vivaient en communauté, le monastère Sainte-Marie (1).

Cette église fut plusieurs fois rebâtie ou agrandie ; toutefois elle ne répondait point encore à sa dignité de métropole d'une grande province ; et les Normands, peu soucieux alors de faire mieux, avaient pris le parti de la laisser dans cet état, lorsqu'ils apprirent au milieu de quelles merveilles de foi et de grâce s'élevait Notre-Dame de Chartres. Entraînés par le désir de constater de leurs yeux ce que disait la renommée, plusieurs partent pour Chartres, la capitale du pays chartrain. Ils voient, ils admirent, ils étudient ce qui se passe sous leurs yeux ; et saisis d'une noble émulation, ils reviennent à Rouen, décidés

---

(1) D. Pommeraye, *Histoire de la cathédrale de Rouen*.



à ne pas moins faire pour la mère de Dieu que les habitants de Chartres, et à lui bâtir une cathédrale plus digne d'elle, en suivant les mêmes procédés. Écoutons l'archevêque de Rouen lui-même raconter les faits dans sa lettre de 1145 à l'évêque d'Amiens (1) : « D'abord, dit-il, ils ont » résolu de n'admettre dans leur société personne qui » n'eût auparavant confessé ses péchés et fait pénitence, » qui n'eût déposé toute haine et tout mauvais vouloir, et » ne fût rentré en paix avec ses ennemis. L'un d'eux a » été nommé chef; et, sous son commandement, tous, » humblement et en silence, s'attellent à des chariots, » offrent des aumônes, s'imposent des privations et versent » des larmes; de nombreux miracles s'opèrent sur les » malades qu'ils conduisent avec eux, et ils remmènent » guéris ceux qu'ils avaient amenés infirmes. » Une protection si visible du Ciel attira des ouvriers de plus en plus nombreux; et grâce à leur sainte ardeur pour le travail, à leur courage dans les fatigues, et à l'industrie des architectes habiles qui les dirigeaient, ils achevèrent, après un nombre d'années relativement peu considérable, cette immense cathédrale, telle qu'elle est aujourd'hui, longue de 136 mètres, avec son transept de 55 mètres à triple nef, comme le corps principal de l'église; avec son grand portail de 62 mètres de largeur, un autre portail au nord, un troisième au midi, tous les trois flanqués chacun de deux tours; et, au milieu de ces gigantesques constructions, on eut soin de rappeler partout le souvenir de Notre-Dame. A l'extrémité orientale, vous voyez sa chapelle, longue de 28 mètres, haute de 19; et sa statue colossale en plomb domine le faite de la toiture; au sommet du portail du midi vous voyez son couronnement

---

(1) Nous avons cité le texte entier de cette lettre au tome I<sup>er</sup> de cette histoire, p. 496.



dans le ciel; au tympan du grand portail, vous trouvez l'arbre de Jessé qui raconte les noms de tous ses ancêtres. Et en cela les architectes ne firent qu'obéir à ce que leur commandaient tout à la fois et le nom même de l'édifice, et le sentiment qui avait présidé soit à sa construction primitive, soit à ses reconstructions postérieures, et le motif pieux qui faisait pleuvoir chaque jour sur leurs travaux les libéralités des donateurs. Car partout dans les anciennes chartes, nous voyons ces largesses inspirées par l'amour de la sainte Vierge. Il est dit de saint Quentin que, « dans la » ville de Rouen, en l'honneur de la mère de Dieu, il » agrandit ce merveilleux monastère, remarquable par sa » longueur, sa largeur et sa hauteur. *Ipse, Rothomagensi in » urbe, in honore genitricis Dei amplificavit mirabile monas-* » *terium longitudinis, latitudinis atque altitudinis honorifi-* » *cæ* (1). » Il est dit de Robert, fils de Richard et archevêque de Rouen, qu'il bâtit en grande partie l'église métropolitaine élevée dans la ville de Rouen à l'honneur de la sainte mère de Dieu; *Ecclesiam metropolitanam in urbe Rothomagensi in honorem sanctæ Dei genitricis magnâ ex parte consummavit*. On lisait sur la tombe de Guillaume Longue Épée, ces paroles : « En l'honneur de la mère de Dieu, il assura » l'existence des chanoines; que la miséricordieuse » Vierge Marie lui soit en aide. *Panem canonicis in honore » Dei genitricis contulit; ergo pia juvet illum Virgo Maria.* »

Le même amour de Marie qui attirait tant de dons sur la cathédrale, y imprimait aussi au culte public un caractère tout spécial. Tous les jours, après prime, on chantait à la chapelle de la sainte Vierge une messe en son honneur; et le célébrant, avant de rentrer à la sacristie, se tournant vers les fidèles qui l'avaient suivi depuis l'autel,

---

(1) Nous avons déjà remarqué pourquoi la cathédrale s'appelait monastère.



leur donnait à tous sa bénédiction au nom de la mère de Dieu. Cette chapelle était en même temps le siège d'une confrérie de marchands, appelée la confrérie de Notre-Dame; et les plus riches négociants de la ville tenaient à honneur d'en être maîtres et échevins. Ils dotèrent l'autel d'un splendide retable, et décorèrent le mur du magnifique tableau de l'Adoration des mages, par Philippe de Champagne, qu'ils payèrent huit cents livres, et qui existe encore. Les membres de la confrérie prenaient rang dans les processions des Rogations, où ils accompagnaient la châsse de Notre-Dame, précédés de plusieurs joueurs d'instruments; et le maître ou échevin marchait avec le chapelain de la confrérie qui portait sur son bras une statue en vermeil de la Vierge foulant aux pieds le dragon.

L'autel du Vœu, sous le jubé, n'était pas moins célèbre que la chapelle de la Vierge dont nous venons de parler; et voici à quelle occasion il acquit cette célébrité (1). En 1637, la ville, ravagée par la peste, fit vœu de donner à cet autel, consacré à Notre-Dame, une lampe d'argent, la mieux travaillée qu'il serait possible, pour y brûler jour et nuit à perpétuité. L'archevêque et le chapitre, informés du vœu par une députation des conseillers et des échevins, arrêtaient, pour donner plus de solennité à la cérémonie, et, par là même, plus d'élan à la piété, que ce vœu s'accomplirait dans une procession générale où l'on porterait le Saint Sacrement. La chose en effet se fit ainsi, le 20 septembre 1637. Le célébrant, dans une attitude profondément recueillie et les pieds nus, porta le Saint Sacrement par les rues et les places, suivi de tous les conseillers de l'hôtel de ville, accompagné d'une grande affluence de peuple; la procession arrivée à l'autel de la Vierge, sous le jubé, qui depuis ce temps-là a été appelé l'autel du

---

(1) D. Pommeraye, *Histoire de la cathédrale*, p. 43.



Vœu, y offrit une lampe d'argent du poids de 40 marcs ; puis on célébra la messe, où les vingt-quatre conseillers et autres officiers de la ville communièrent avec une dévotion exemplaire. Trois semaines après, la peste avait cessé ses ravages ; et, en témoignage de reconnaissance, six échevins fondèrent une rente, pour faire brûler, à perpétuité, devant l'autel de Marie, la lampe qu'on avait vouée. Cette fondation fut acquittée exactement jusqu'en 93 ; alors la lampe disparut ; mais la révolution passée, on la remplaça par une autre qui, comme la première, continue de brûler jour et nuit devant l'image de Notre-Dame ; de sorte que le vœu de la ville s'exécute toujours comme autrefois.

En 1362, un membre du chapitre, nommé Thomas le Tourneur (1), fit une fondation qui ne prouve pas moins sa dévotion envers la sainte Vierge. Il institua une rente perpétuelle de quatorze livres, pour que, tous les samedis de l'année, ainsi que la veille des fêtes de la sainte Vierge ou de Notre-Seigneur, le clergé descendît après vêpres dans la nef en chantant un répons à la Vierge-mère, et que là, se rangeant en chœur, il chantât l'*Inviolata* avec une oraison de la sainte Vierge devant une statue de Notre-Dame en albâtre qu'il y fit placer près de la tombe du bienheureux archevêque Maurèle ; tombe en effet très-vénérable, et parce qu'elle occupe la place où était, dans l'ancienne cathédrale, l'autel sur lequel tant de saints évêques avaient offert le saint sacrifice, et parce qu'elle est elle-même un monument d'amour pour la sainte Vierge : car là est inhumé le corps d'un de ses plus fidèles serviteurs, le bienheureux Maurèle, qui, après avoir achevé la construction de la nef, reçut du Ciel, le jour qu'il en fit la dédicace, une approbation éclatante de son zèle pour le sanctuaire de

---

(1) L'acte de fondation est aux archives du palais de justice, reg. 4 du tabellion X<sup>b</sup>. — V. année 1362.



Marie : deux croix lumineuses apparurent dans le ciel, l'une à l'orient, l'autre à l'occident ; et depuis lors, ce prodige religieusement inscrit dans les anciennes chartes est encore rappelé, chaque année, à tous les souvenirs par l'usage où est la cathédrale de placer, le jour de la fête de la Dédicace, deux croix de lumière, l'une à son extrémité orientale, l'autre à son extrémité occidentale. Cette tombe était si vénérée, que deux ducs de Normandie ambitionnèrent l'honneur d'être inhumés à côté, et qu'un des plus grands archevêques qui aient occupé le siège de Rouen, le cardinal d'Estouteville, demanda, comme une grâce, au chapitre que son cœur y reposât après sa mort(1). L'année suivante, le chanoine Thomas Tourneur, le même qui avait fait la fondation dont nous venons de parler, y ajouta quatre livres de rente, pour qu'on chantât, avec l'*Inviolata*, l'antienne *Sancta et immaculata*, et que ces chants eussent lieu, outre les jours indiqués dans la première fondation, les dimanches où se rencontrerait une fête de la sainte Vierge (2).

En 1364, le chanoine Ruffet fonda le chant du *Regina cœli*(3) ; et le chanoine Guillaume Cappel donna sa maison à la fabrique de la cathédrale pour la fondation à perpétuité du chant de l'antienne *Ave, cujus Conceptio*, chaque année, pendant huit jours consécutifs (4).

Enfin les têtes couronnées elles-mêmes aimaient à se placer, soit pendant leur vie, soit après leur mort, sous la protection de Notre-Dame de Rouen. Charles V, roi de France, dans la charte relative à la sépulture de son cœur, s'exprime ainsi : « Nous voulons que dans l'église de Rouen » à laquelle nous avons et portons une dévotion spéciale,

---

(1) On a encore à Rouen la réponse favorable du chapitre.

(2) Registre 2, fol. 63, 10 décembre 1363.

(3) Ibid., fol. 95.

(4) Ibid., fol. 208.



» attendu qu'elle brille comme une lumière sur la monta-  
 » gne, étant la plus grande comme la plus ancienne mé-  
 » tropole et la principale de tout notre duché de Nor-  
 » mandie, deux messes basses qui s'appelleront messes du  
 » Roi Charles soient célébrées, chaque année tant que  
 » nous vivrons, l'une du Saint-Esprit, l'autre de la sainte  
 » Vierge. »

Animé des mêmes sentiments, à l'endroit de cette cathédrale, Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, ordonna, par son testament, que son cœur reposât dans Notre-Dame de Rouen *à raison de la fervente dévotion qu'il avoit au dit lieu*; et son cœur en effet fut placé du côté de l'épître, entouré d'une balustrade d'argent, que le chapitre vendit plus tard pour former la rançon de saint Louis prisonnier chez les Sarrasins.

Vers la fin du seizième siècle, les calvinistes ayant pillé la cathédrale et brûlé ses reliques, les chanoines et les notables de la ville, jaloux de réparer ces spoliations sacrilèges, firent demander au monastère de Corbie par leur archevêque, le cardinal Charles de Bourbon, quelques reliques de la sainte Vierge. Les religieux ne purent résister à un tel intercesseur, qu'appuyait d'ailleurs le Roi lui-même; et, pour rendre leur présent digne de la métropole et du métropolitain, ils donnèrent, en 1568, un peu de lait de la mère de Dieu dans une fiole de cristal, quelques parcelles de sa ceinture, de ses vêtements, de son suaire, de son sépulcre, de ses cheveux, et enfin de la pierre sur laquelle elle reposait en enfantant le Sauveur, le tout renfermé dans une châsse ordinaire. Les bourgeois de Rouen, heureux de posséder un tel trésor, ne trouvèrent point la châsse assez riche pour des reliques si précieuses; et lorsqu'arriva le jubilé de 1626 et de 1627, ils en employèrent les aumônes à construire une autre châsse en vermeil d'un très-beau travail, où l'on plaça, avec les reliques de la



Vierge, une parcelle de la vraie croix et des reliques de plusieurs saints. Malheureusement cette châsse fut volée en 93; et elle n'a été remplacée que par une châsse en bois doré, que surmonte une petite image de la mère de Dieu.

La dévotion à sainte Anne fait nécessairement partie et est une suite naturelle de la dévotion à la sainte Vierge : aussi la cathédrale professait-elle une tendre dévotion pour la mère de Marie : elle en possédait des reliques renfermées dans une châsse en argent; et quand les calvinistes pillèrent cette châsse comme tout le reste, les habitants de Rouen se hâtèrent de la remplacer par une autre en bois doré, qu'on portait aux processions des Rogations et du jour de l'Ascension. 93 fit également disparaître cette nouvelle châsse; et aujourd'hui la chapelle Sainte-Anne est le seul souvenir que conserve la cathédrale de sa dévotion séculaire pour la mère de la sainte Vierge.

Enfin, jaloux de témoigner aussi leur piété envers la métropole de la Normandie, Sixte IV, par un bref en date de 1476, lui accorda deux cents ans d'indulgences pour la fête de Notre-Dame des Neiges, et Pie IX y ajouta une indulgence plénière pour la fête de l'Assomption, ou l'un des jours de son octave.

Si maintenant de la cathédrale nous nous répandons dans la ville, nous trouverons partout la même dévotion pour la mère de Dieu. Un historien de Rouen, au dix-septième siècle (1), louait cette ville de ce qu'elle égalait et même surpassait sous ce rapport les autres contrées de la France; et pour preuve de son assertion, il disait : « Il » n'y a porte de la ville, il n'y a rue ni carrefour, ni pres- » que aucune maison de remarque, où la figure de cette di- » vine avocate ne soit représentée avec tous les ornements » que les plus habiles sculpteurs ont pu y ajouter. » Il citait

---

(1) Furne, tome II, p. 60.



de même les églises paroissiales et conventuelles placées sous son invocation, et la dévotion avec laquelle on célébrait ses fêtes.

Il y avait, en effet, dans Rouen, trois églises paroissiales sous son patronage, Notre-Dame la Petite, ainsi appelée pour la distinguer de la cathédrale, qu'on nommait Notre-Dame la Grande, située dans le quartier des Bons-Enfants, où il y avait, dit-on, autant de paroisses que de rues ; Notre-Dame de la Ronde, ainsi appelée de sa forme circulaire ; c'était dans l'origine une église tout à la fois paroissiale et collégiale ; mais le service paroissial souffrant notablement de ce que les chanoines de la collégiale avaient leur office, leur chœur, leur autel à part, on unit la collégiale à la paroisse ; et il n'y eut plus pour l'une et pour l'autre qu'un seul et même office, un seul et même chef, au grand profit de la piété et du bon ordre. La troisième paroisse, autrefois appelée Notre-Dame, mais dite de Saint-Godard depuis que les restes du saint archevêque de ce nom y eurent été transférés, conserva toujours en grand honneur le culte de la Vierge, et eut longtemps, sous le vocable de la mère de Dieu, une confrérie, qui aujourd'hui est remplacée par l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. Cette église est remarquable par ses vitraux, surtout celui de l'arbre de Jessé, que donna, en 1525, la confrérie de saint Mathurin, en l'honneur de la sainte Vierge, et qu'on peut voir encore au-dessus de l'autel. Ce vitrail, fort large et haut de plus de dix mètres, resplendit de couleurs si vives, que, pour désigner un vin rouge bien coloré, on disait autrefois : il est de la couleur des vitres de Saint-Godard.

Outre ces trois églises paroissiales, il y avait de toutes parts des chapelles de la sainte Vierge, avec des chapelains prébendés pour les desservir. Il y en avait six à la cathédrale, une à Saint-Éloi, en l'honneur de Notre-Dame des Vertus ou de Consolation, une à Saint-Martin, une à Saint-



Nicaise sous le titre de Notre-Dame de Grâce et une à Saint-Vincent.

Il y avait de plus, parmi les églises conventuelles, Notre-Dame la Rose ou la Petite Chartreuse, Notre-Dame du Parc ou de Grammont, Notre-Dame du Refuge, Notre-Dame des Anges, Notre-Dame du Val ou des Célestins, que fonda le duc de Bedford, lorsque les Anglais occupaient la Normandie, et qui s'appelait alors Chantereine, probablement du nom de la reine Mathilde, fondatrice de tant d'églises en cette province, les églises des Carmes, des Carmélites, des Carmes déchaussés, des Ursulines, des Visitandines, des Annonciades, des religieuses de Notre-Dame, des Bénédictines du saint Sacrement, du Séminaire archiépiscopal ou de Saint-Vivien, du Séminaire des pauvres Clercs ou de Saint-Nicaise. Enfin à tant d'églises s'ajoutait encore Notre-Dame du Pré, plus connue sous le nom de Bonne-Nouvelle, nom que lui donna la reine Mathilde, d'abord parce qu'elle était dédiée à l'Annonciation, mystère qui est évidemment le plus heureux message que le Ciel ait pu envoyer à la terre; ensuite parce que ce fut sur l'emplacement même, où se bâtit plus tard le monastère contigu à l'église, qu'elle apprit l'heureuse nouvelle de la victoire qui mettait Guillaume le Conquérant son époux en possession définitive de l'Angleterre. Cette église bâtie en 1060 par le roi Guillaume et la reine Mathilde, décorée et agrandie en 1654 par un sieur Davanne qui y avait choisi la sépulture de son cœur, *comme offrande de ses plus tendres affections à la sainte Vierge*, érigée en succursale sous le titre de Saint-Benoît par les schismatiques constitutionnels en 1791, sert aujourd'hui de caserne pour la cavalerie, ainsi que le monastère qui y était contigu. La plupart des autres églises de la sainte Vierge ont également disparu sous le souffle révolutionnaire; et aujourd'hui il ne reste plus que l'église des Carmes déchaussés,



devenue église paroissiale sous le vocable de saint Romain, sans perdre son ancien droit qui la constituait siège de la confrérie du scapulaire ; la chapelle du premier monastère des Ursulines, bâtie il y a plus d'un siècle sous le titre de l'Immaculée Conception, comme l'atteste l'inscription qui se lit au-dessus de la porte principale : *Beatâ Mariâ virgine in Conceptione Immaculatâ patrocinate* ; enfin la chapelle des Bénédictines, devenue celle du second monastère des Ursulines ; et comme compensation de tant d'églises qui ne sont plus, on a récemment construit ou restauré cinq chapelles de la sainte Vierge, savoir : les chapelles de l'Hospice général, de la Communauté d'Ernemont, de la Miséricorde, de l'Immaculée Conception, des Sœurs de la Compassion et du Séminaire diocésain, autrefois Saint-Nicaise, dont la première pierre, trouvée naguère en en creusant les fondations, portait inscrits les mots : *auspice Deiparâ Virgine*, et était accompagnée d'une petite statuette, en cuivre, de la Vierge tenant l'Enfant Jésus dans ses bras.

En dehors de Rouen, mais dans le même canton, nous trouvons encore trois paroisses dédiées à la sainte Vierge, savoir : Catenay, le Bois-Hérault et Longue-Rue. Au canton de Boos, nous trouvons Belbeuf, la Neuville-Chant-d'Oisel, le Mesnil-Esnard qui, outre l'église paroissiale, possède une chapelle de la Vierge, au manoir de Lesurre, le Mesnil-Raout dont la confrérie du Rosaire date de 1690 ; Quevreville-la-Poterie qui en a une plus ancienne encore, puisqu'elle remonte à 1681 ; Notre-Dame de Franqueville, et par-dessus tout Notre-Dame de Bon-Secours à Blosseville, située sur le plateau de la montagne qui domine la ville de Rouen (1), pèlerinage si ancien qu'on le trouve

---

(1) Tous les renseignements sur Bon-Secours nous viennent de M. Godefroy, curé de Blosseville, et de M. le chanoine Robert.



mentionné dans des actes qui datent de 1205 et de 1301 (1). Depuis plus de sept siècles, les pèlerins viennent visiter cette pieuse chapelle de tous les points de la Normandie et des pays voisins, surtout aux fêtes de Pâques et le 15 août. Ces jours-là en particulier, les rangs se pressent au dedans et au dehors de l'église pour y entendre les messes qui se succèdent sans interruption, ou pour se faire réciter des évangiles; et à mesure que les uns sortent, d'autres rentrent aussitôt. C'est là par excellence le grand pèlerinage du diocèse, le pèlerinage de prédilection; et les nombreux *ex-voto* qui tapissaient l'ancienne église, comme ceux qui tapissent la nouvelle, témoignent des grâces qu'on y a toujours obtenues. Autrefois plusieurs paroisses de Rouen y amenaient leurs enfants le lendemain de la première communion; le séminaire, appelé des *Pauvres-Clercs*, y venait, chaque année, avec les enfants de la paroisse Saint-Nicaise, sur laquelle il était situé; la paroisse Saint-Maclou s'y rendait également en procession le lundi d'après le premier dimanche de juillet, et rien de plus solennel que cette procession. Le long de la route, on chantait le *Veni, Creator*, l'hymne de la sainte Trinité, l'hymne des apôtres : *Tartari diræ paveant cohortes*, le *Miserere*, le *Parce, Domine*. On arrivait ainsi au pied de la colline, qu'on gravissait en silence; et dès qu'on apercevait l'église, on la saluait par le chant de l'*Ave, maris stella* : en y entrant, on chantait le *Salve, Regina*, puis la messe qui était suivie du chant de cette belle prière, tirée des saintes Écritures et propre au diocèse de Rouen : « *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te. Favus distillans labia tua, mel et lac sub lingua tuâ. Odor unguentorum tuorum super omnia aromata. Jam enim hyems transiit; imber abiit et recessit, flores apparuerunt in terrâ nostrâ, vineæ florentes dederunt odorem suum. Surge,*

(1) Voyez le cartulaire du Prieuré de Cressy, et les archives du monastère de Sainte-Catherine.



*propera, amica mea. Veni de Libano; veni, coronaberis.* « Vous » êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a point de ta- » che en vous. Vos lèvres sont comme le rayon formé par » l'abeille, votre langue distille le miel et le lait, l'odeur » de vos parfums l'emporte sur tous les aromates; l'hiver » est passé, la pluie a disparu, les fleurs resplendent de » tout leur éclat, la vigne en fleur répand une odeur » suave; levez-vous, hâtez-vous, ô ma bien-aimée, venez » du Liban, venez recevoir votre couronne. »

Toutefois, quelle que fût la piété des pèlerins des temps anciens, 1849 vit quelque chose de plus édifiant encore : alors toutes les âmes étaient consternées soit par la crainte du choléra qui sévissait de nouveau en France, soit par les menaces de la Révolution qui faisaient trembler la société jusque dans ses fondements. Au milieu de si vives appréhensions, tous les regards se tournèrent vers Notre-Dame de Bon-Secours ; et un jour fut déterminé pour le pèlerinage. Le 11 juin, dès cinq heures du matin, des flots de pèlerins remplirent la cathédrale. A l'heure indiquée, toutes les paroisses, croix et bannières en tête, se mettent en marche sous la conduite de l'archevêque, malgré une pluie pénétrante. On arrive à Bon-Secours ; la plus grande partie de l'assistance ne peut trouver place dans l'église, mais, sous la pluie qui tombe, n'en entend pas moins la messe entière avec un patient recueillement ; la communion, quoique distribuée par l'archevêque et ses deux grands-vicaires, dure plus d'une heure ; et après la messe, prosterné aux pieds de Marie avec tous les pèlerins, le pieux prélat lui adresse à haute voix cette fervente prière : « O Marie, ô ma sou- » veraine et ma mère, vous que l'Église appelle si juste- » ment le salut des infirmes et la consolation des affligés, » j'ai recours à votre bonté, je me place sous votre sauve- » garde, je me jette dans le sein de votre miséricorde. » Dès ce moment et pour toujours, je vous remets le soin



» de mon âme et de mon corps; je vous recommande ma  
» vie et la fin de ma vie, chacun des moments qui la com-  
» posent, chacune des pensées, des paroles et des œuvres  
» qui la remplissent. Très-sainte Vierge, aimable protec-  
» trice, dans ces jours de calamités et d'angoisses, de  
» deuil et de désolation, en vous après Dieu nous mettons  
» notre espoir. Toute-puissante sur le cœur de votre divin  
» Fils, pour nous toute compatissante, vous êtes la mère  
» de toutes les grâces. Souffrez, céleste bergère, que nous  
» nous placions sous votre houlette maternelle; souffrez,  
» chaste colombe, que nous nous cachions à l'ombre de  
» vos ailes. Là, ni le monde ni le démon ne sauront nous  
» atteindre. Nous serons forts parce que vous nous sou-  
» tiendrez; nous serons purs parce que vous nous isolerez;  
» nous serons heureux parce que vous nous bénirez; nous  
» serons prédestinés à la gloire parce que vous nous aime-  
» rez; et vos serviteurs sur la terre seront un jour vos co-  
» héritiers dans le ciel. » Après cette servente prière, on  
se retira plein d'espoir; et cet espoir ne fut point trompé;  
le choléra prit aussitôt une marche décroissante et bientôt  
il disparut.

Un sanctuaire si fécond en grâces ne pouvait échapper  
à la bienveillance du saint-siège. En 1603, Clément VIII,  
par une bulle religieusement conservée, accorde aux asso-  
ciés de la confrérie de charité érigée en cette paroisse  
une indulgence plénière le jour de leur entrée dans la  
confrérie et le jour de l'Annonciation, avec une indulgence  
de sept années et sept quarantaines à tous les fidèles, les  
jours de la Pentecôte, de l'Assomption, de Saint-Etienne,  
de Sainte-Catherine; et il donne pour motif de ces faveurs  
la vénération due à ce sanctuaire. *Nos cupientes ut dicta  
ecclesia in debitâ veneratione habeatur et congruis frequentetur  
honoribus.* En 1774, Clément XIV accorde à la confrérie  
de la Sainte-Agonie de Notre-Seigneur et de Marie, Mère



de douleur, établie à Bon-Secours pour obtenir la grâce d'une bonne mort, une indulgence plénière le jour qu'on en est reçu membre, une autre à l'heure de la mort, une autre à qui visitera l'église le jour de la fête principale, et à tout prêtre qui dira la messe, à l'autel de la confrérie, l'indulgence plénière des autels privilégiés. Enfin, en 1823, le pape régnant confirma toutes les indulgences accordées par Clément XIV.

Cependant l'église qu'honorait tant le saint-siège et que visitaient tant de fidèles, n'était encore qu'un pauvre et chétif sanctuaire, d'une simplicité rustique; et même, en 1840, elle menaçait ruine, sans pouvoir être convenablement réparée. D'un autre côté, elle était incomparablement trop petite pour le nombre des pèlerins qui s'y rendent à certains jours. Frappé de ces considérations, un prêtre d'une rare intelligence et d'un zèle plus grand encore, M. l'abbé Godefroy, curé de Blossville, forma le projet gigantesque de substituer à l'ancienne église une basilique vaste et splendide, dans le grand style du treizième siècle, du siècle de saint Louis, de la foi vive et des belles églises. Il en combine le plan avec un habile architecte, en pose la première pierre le 4 mai 1840; et, avec cette hardiesse que donne la foi seule, fait appel à la charité publique. De toutes parts les secours lui arrivent : prélats et généraux d'armée, pairs de France et députés, magistrats et négociants, riches et pauvres, tous s'empres-sent d'envoyer ou d'apporter leur offrande; à mesure que les travaux se poursuivent, les dons se multiplient, et le talent des artistes est moins prompt à concevoir et à produire, que les fidèles à leur fournir les matériaux et la récompense de leur travail. A peine ont surgi de terre les blanches murailles, qu'on voit s'élever d'élégants piliers, se projeter de gracieux contre-forts, se courber de nombreux arcs-boutants, s'arrondir une voûte que devait



couronner plus tard une tour hardie, se coordonner des galeries superposées, qui forment à la basilique une double et riche ceinture, s'élançant en aiguilles légères les hautes fenêtres du rond-point, destinées à resplendir d'or, d'écarlate et d'azur. Le grand portail présente la sainte Vierge dans une double attitude, d'abord debout au pignon du milieu, puis assise au tympan principal. Audessous du tympan, dans un bas-relief, deux processions d'infirmes s'avancent vers le sanctuaire de Marie, et, audessus, cinq voussures vous montrent les patriarches et les prophètes qui ont plus spécialement figuré ou annoncé Notre-Seigneur et la sainte Vierge (1). Les deux petites portes, de chaque côté du grand portail, sont également surmontées d'un tympan, dont l'un représente l'éducation de la sainte Vierge, l'autre son mariage. Le sanctuaire à cinq pans, élevé de trois marches au-dessus du chœur, est orné de quinze ogives, dont chacune abrite un personnage en ronde-bosse, propre à donner une haute idée du sacrifice qui se célèbre sur l'autel : ce sont, d'un côté, Abel, Noé, Melchisédech, Abraham, Aaron, deux prêtres de la loi ancienne et Moïse ; de l'autre côté, Jésus en croix, sainte Madeleine, saint François d'Assise, comme deux insignes amants du Dieu crucifié, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme, saint Grégoire le Grand, comme les docteurs qui ont le mieux parlé de l'Eucharistie. L'autel, qui coûte à lui seul plus de cent mille francs, est en bronze doré, enrichi d'émaux et de pierreries, orné de quarante-deux statuettes. Le riche tabernacle qui le surmonte est un don de l'archevêque, Mgr Blanquart de Bailleul, qui a fait graver sur la face postérieure ce distique de sa composition :

---

(1) Ce sont : Noé, Jacob, Moïse, David, Isaïe, Jérémie, Daniel, Zacharie, Ézéchiël, Jonas, Michée, Aggée, Joël, Malachie,



*Ædiculam in terris, lætus tibi, Christe, paravi;  
 Æternam in cœlis da mihi, Christe, domum.*

L'édifice a quarante-huit ouvertures, toutes garnies de belles verrières. La verrière du fond du sanctuaire contient l'arbre de Jessé ou la généalogie de la sainte Vierge; les deux plus rapprochées contiennent les saintes femmes, l'une de l'Ancien Testament et l'autre du Nouveau, et dans la rose, au-dessus de ces deux séries, se trouve la sainte Vierge, avec cette devise : *Multæ filiae congregaverunt divitias, tu supergressa es universas*. Les deux verrières plus éloignées contiennent, l'une les saints pontifes du diocèse de Rouen, l'autre les saints, soit prêtres, soit religieux, soit laïques, du même diocèse, et, au-dessus, la sainte Vierge, avec ces paroles : *Fundamenta ejus in montibus sanctis*. Enfin, sur la rose ouverte au-dessus de l'autel qu'on appelle l'autel des Vœux ou de Notre-Dame de Bon-Secours, est représenté le couronnement de Marie dans le ciel.

L'intérieur de l'église est couvert de peintures murales dans toutes ses parties. Trente-six fresques représentent des anges aux ailes déployées, qui soutiennent des banderoles, sur chacune desquelles on lit un verset des litanies de la sainte Vierge, avec un emblème en rapport avec le texte du phylactère. A toutes ces richesses sont venus s'ajouter un orgue magnifique, une chaire habilement sculptée, des cloches dont l'harmonieux carillon redit dans les airs les gloires de Marie; enfin il n'est pas jusqu'à la mosaïque dont est formé le pavage du chœur, qui ne rappelle la Mère de Dieu. Dans un médaillon est un arbre fleuri avec ces paroles : *Egredietur Virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet*; et au pied de l'arbre est un dragon, près duquel est écrit : *Tu insidiaberis calcaneo ejus, ipsa autem conteret caput tuum*. Un autre médaillon renferme



un lis, au milieu des épines, avec ces mots : *Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filius*. Aux deux côtés, s'élèvent un rosier et un baumier, le premier avec la devise : *Sicut plantatio rosæ in Jericho*; le second avec ces mots : *Sicut balsamum et cinnamomum, odorem dedi*.

Outre les ornements que nous venons de décrire, il en est un autre qui ne prêche pas moins éloquemment à tous les pèlerins la confiance en Marie; ce sont les *ex-voto* qui se comptent par centaines, inscrits en lettres d'or, sur des plaques de marbre blanc d'égale grandeur, encadrées dans des bandes de cuivre et placées au-dessous des fenêtres, de sorte que le pèlerin se trouve là entouré de toutes parts de témoignages de la puissance et de la bonté de Marie, qui sont pour lui le plus puissant encouragement à la confiance.

Si les autres cantons de l'arrondissement de Rouen n'ont pas un monument aussi magnifique, la piété des peuples envers la sainte Vierge n'en est pas moindre. Nous en avons pour preuve le nombre des églises qu'ils ont consacrées sous son vocable. Le canton de Buchy en a cinq (1); le canton de Maromme en compte sept (2); le canton de Darnetal en compte jusqu'à neuf (3). Si le can-

(1) Ce sont : Bierville, Boissay, une chapelle de Notre-Dame de la Délivrance à Blainville-Crevon, Morgny et le Vieux Manoir.

(2) Ce sont : Bondeville, Houpeville, Roumare, une chapelle à Déville dans le manoir archiépiscopal, la chapelle de Notre-Dame des Champs et l'église paroissiale à Malaunay, la paroisse et la chapelle de Notre-Dame de Saint-Marc, la chapelle de l'Immaculée Conception au petit séminaire du Mont-aux-Malades, sans parler de Montigny, qui, depuis 1666, a une confrérie, du Rosaire.

(3) Ce sont : Auzouville-sur-Ry, Notre-Dame du Héron, la chapelle de la Purification à Bois-Guillaume, Beaulieu, Bois-l'Evêque, Epinay qui a de plus, au château de Meslé, une chapelle de Notre-Dame de la Délivrance, Martainville, dont la confrérie remonte en 1684, Preaux, Notre-Dame de Consolation au hameau du Mesnil-Godefroy, sur la paroisse de la Rue Saint-Pierre, la chapelle de Quevreville-la-Milon à Saint-Jacques-sur-Darnetal.



ton d'Elbeuf n'a que Lalonde, et la paroisse de l'Immaculée Conception, dans Elbeuf même, le canton de Pavilly en a dix (1). Plus riche encore, le canton de Duclair en compte jusqu'à douze (2), et de plus il jouit à Jumièges d'un lieu de pèlerinage, appelé la chapelle de la Mère de Dieu. C'est un sanctuaire élevé au milieu de la forêt qui entourait l'antique et célèbre abbaye de Jumièges, par quatre pieuses femmes du pays, à la place qu'occupait une statue de la Vierge, placée dans le trou d'un vieux chêne. On vient, comme on y est venu dès les temps les plus reculés, prier devant cette image pour la guérison de la fièvre et la délivrance des âmes du purgatoire. On honore encore dans le voisinage d'autres statues de la Vierge, qui n'ont d'autre chapelle que le trou du vieux chêne qui les abrite.

Enfin, si le canton de Grand-Couronne n'a que Sotteville, Notre-Dame de Grâce sur Oissel et Notre-Dame de la Paix, à Sahurt, il en est bien dédommagé par l'intérêt qui s'attache à ce dernier sanctuaire, charmante petite chapelle bâtie en 1516, par le chevalier de Marbeuf, et bénite cent ans plus tard, sous le double titre de Notre-Dame de la Paix et de la Nativité de la sainte Vierge, par l'archevêque de Rouen, qui y autorisa l'offrande du saint sacrifice, y établit des prédications et y attacha des indulgences. A la nouvelle des faveurs concédées à ce sanc-

---

(1) Ce sont : la chapelle du château de Beauvoir, à Écalles-Alix, une autre chapelle à Beautot, Blacqueville, Fresquiennes, Gueutteville, Pavilly, la chapelle de Pelletot à Limésy, la paroisse Sainte-Austreberte dont la confrérie du Rosaire remonte à 1673, Notre-Dame de la Délivrande au manoir de Frambuc, et Notre-Dame de Consolation au manoir de Joinville.

(2) Ce sont : Anneville, la chapelle et l'église paroissiale de Notre-Dame de Bon-Port, Aunay, Notre-Dame du Varengeville, Claville, Motteville, la chapelle de la Nativité à Saint-Paër, une chapelle et deux églises paroissiales au Fraît et à Yanville, enfin Notre-Dame de Jumièges.



tuaire, on y accourut de tous les lieux circonvoisins ; et l'affluence fut telle qu'un poète du temps disait :

Les pèlerins à pieds s'y rencontrent lassés,  
Carrosses et chevaux y sont embarrassés ;  
Au chant des bateliers le rivage réplique,  
Elevant jusqu'au ciel leur bruit et leur musique.

« A voir les rangs serrés des pèlerins, dit un historien (1), » on eût dit des soldats montant à l'assaut d'une forte- » resse. L'enceinte, trop étroite, ne pouvait contenir les » flots des pèlerins : c'était une presse, un tourbillonne- » ment qui ne faisait que rendre plus vive l'ardeur de la » piété. » En 1637, le jour de l'Ascension, la reine Anne d'Autriche, qui depuis longtemps soupirait après le rétablissement de la paix en Europe, ayant demandé à son confesseur, avant d'aller communier, s'il n'y avait pas en France quelque lieu saint qui portât le nom de sanctuaire de la paix, où l'on pût faire des prières spéciales pour l'obtenir, et ayant appris par lui l'existence de Notre-Dame de Sahurt, envoya aussitôt la visiter et lui fit don d'une magnifique statue d'argent du poids de vingt marcs, avec son piédestal, portant cette inscription : *Beatæ Mariæ Sahurtiensi, de Pace dicta, Anna Austriaca, regina Galliarum et Navarræ, hanc iconem in votum pacis dicat consecratque anno MDCXXXVIII.* Cette statue, après avoir été solennellement bénite à Rouen par l'archevêque et installée à Sahurt, sur un autel décoré aux frais de la reine, attira à la chapelle une affluence de pèlerins plus grande encore que par le passé ; et plusieurs prodiges vinrent constater combien la sainte Vierge avait pour agréables les hommages qu'on lui rendait en ce lieu. Le jour même de l'envoi de la statue, Anne d'Autriche, jusque-là incertaine de sa grossesse, qui devait donner au monde Louis XIV, sentit

---

(1) Jean Leprévost, qui s'intitule chanoine et bibliothécaire de la sainte Église de Rouen.



à n'en pouvoir douter les premiers mouvements de l'enfant qu'elle portait en elle. Le soir de ce même jour, le sacristain de Sahurt fut tellement protégé de la sainte Vierge qu'il tomba d'une hauteur de vingt pieds sans en éprouver aucun mal. Quelques jours plus tard, un protestant fut puni par une peste subite des blasphèmes qu'il vomissait contre la sainte Vierge à la vue de la procession qui portait la statue de Sahurt, et obtint sa guérison en envoyant demander pardon à Notre-Dame de la Paix. Enfin un musicien de Rouen, atteint de la peste, venu à Sahurt pour exécuter des chants à la réception de la statue, non-seulement ne communiqua son mal à personne, mais recouvra lui-même peu après la santé.

Aussi la reine obtint du roi son époux qu'il prit le village de Sahurt sous sa protection, qu'il l'exemptât des logements militaires et autres charges : ce fut une terre toute de faveur, par égard pour la sainte Vierge, qui y était tant honorée ; et pour que personne n'en prétendît cause d'ignorance, on apposa à ses principales avenues les armoiries, panonceaux et bâtons royaux. Ces privilèges accrurent encore la dévotion et l'affluence des pèlerins, surtout après qu'Urbain VIII eut attaché une indulgence plénière à la visite de cette chapelle le jour de la Nativité, une autre pour les prières des quarante heures qu'on y ferait en vue d'obtenir la paix, et enfin sept ans et sept quarantaines pour la visite de ce sanctuaire le 25 mars. Comme on était alors au plus fort de la guerre de trente ans, qui fatiguait et épuisait la France, plusieurs paroisses y vinrent en corps demander la cessation des hostilités. Depuis l'obtention de cette grâce, on sembla sentir moins le besoin et le prix de l'illustre pèlerinage ; le zèle pour le fréquenter se ralentit peu à peu avec les années ; la révolution de 93 le supprima tout à fait ; et depuis il a été si peu repris, qu'aujourd'hui la chapelle ne sert guère au culte, sinon dans de rares circonstances.



---

## CHAPITRE DEUXIÈME.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE DIEPPE (1).

---

Aussi haut qu'on puisse remonter dans l'histoire de Dieppe, on y trouve de nombreux témoignages de la dévotion de la contrée envers la sainte Vierge. Dans les antiques constructions du château, à mi-côte, est enclavée la tour carrée de l'ancienne église de Saint-Remi, qui avait une chapelle dédiée à Notre-Dame de Bon-Secours. En 1380, des armateurs de Dieppe ayant équipé un vaisseau pour l'envoyer faire le trafic sur les côtes de la Guinée, où déjà était bâtie une ville appelée le Petit-Dieppe, lui donnèrent le nom de *Notre-Dame de Bon-Voyage*. L'année suivante, ayant expédié pour la même destination trois gros vaisseaux, ils donnèrent à l'un d'eux le nom de *la Vierge*. De ce commerce lointain, les habitants de Dieppe recueillirent de grandes richesses, à l'aide desquelles ils firent bâtir un hôtel de ville avec beffroi; mais toujours fidèles à leur patronne, ils le surmontèrent d'une statue de Marie; et les vaisseaux, à l'entrée et à la sortie du port, se firent une loi de la saluer de leur artillerie.

En 1443, les Anglais s'étant emparés du faubourg du Pollet, et renfermés dans une bastille ou tour de bois construite sur la falaise, en attendant des renforts avec lesquels ils espéraient prendre la ville, le Dauphin, fils de Charles VII, vint, avec la fleur de la noblesse française et trois mille hommes, livrer assaut à la bastille; et pendant

---

(1) Nous avons puisé la plupart des renseignements sur cet arrondissement dans les *Églises de l'arrondissement de Dieppe*, par M. l'abbé Cochet.



cet assaut, les cloches de la ville convoquèrent tous les habitants à une procession générale, pour implorer la protection de Marie sur Dieppe, et sur le jeune prince qui faisait alors ses premières armes. Les joyeuses volées de ces cloches furent prises par les Anglais pour des signes de réjouissance annonçant que la ville avait reçu des secours considérables, contre lesquels toute résistance serait inutile; et, en conséquence, après six heures de combat, ils se rendirent tous prisonniers. C'était le 14 août, veille de la fête de l'Assomption. Le Dauphin, attribuant à la sainte Vierge la gloire d'un si beau succès, vint l'en remercier dans l'église Saint-Jacques, fit vœu de donner à cette église, comme témoignage de sa reconnaissance, une statue de Notre-Dame en pur argent, de grandeur naturelle; et afin de perpétuer le souvenir de la délivrance de la ville, il fonda une procession générale pour le 14 août, permettant de prendre, pour subvenir aux frais de la cérémonie, deux cents livres sur les revenus de Dieppe.

De ces deux témoignages de la reconnaissance du prince, le premier ne subsista guère qu'un siècle : car, en 1562, les calvinistes s'étant emparés de la ville, enlevèrent la statue et la firent fondre. La procession établie fut plus durable, puisqu'elle fut continuée jusqu'à la Révolution, et reprise sous la Restauration. On déployait dans cette cérémonie une pompe et une magnificence qui ne sont plus de notre âge, mais qui caractérisent admirablement la foi naïve de l'époque. On jouait les mystères de la mi-août, qu'on appelait les *Mitouries*; au lieu de les raconter, on les faisait voir; c'était le spectacle substitué à la parole; et la vérité, entrant ainsi dans l'âme par les yeux, impressionnait les cœurs plus vivement et se gravait plus avant dans les souvenirs que celle qui frappe l'oreille.

Voici en quoi consistait ce religieux spectacle : on choi-



sisait la plus belle jeune fille de l'endroit pour représenter la sainte Vierge; d'autres jeunes personnes, qu'on appelait les *Pucelles de la mi-août*, pour représenter les filles de Sion; un prêtre et onze laïques, pour représenter saint Pierre et les apôtres; et tous étaient vêtus chacun selon son rôle. Ce collège apostolique se rassemblait dans une maison voisine de celle du maître de la confrérie dite de l'Assomption, qu'avaient instituée les habitants de Dieppe en l'honneur de leur libératrice. C'était là que le clergé de Saint-Jacques, avec sa croix et sa bannière, sa musique, celle de Saint-Remi, et autres musiciens invités de Rouen, venait chercher la procession pour la conduire à l'église. Le clergé partait en tête; saint Pierre le suivait, précédé de deux acolythes en surplis portant des cierges, et suivi lui-même des apôtres marchant deux à deux. Entre leurs rangs, était portée la sainte Vierge dans un grand berceau, dont la couverture était tenue aux quatre coins par quatre apôtres; puis venait le corps de ville accompagné de jeunes garçons portant sur des coussins, chacun un des prix du Puy dont nous parlerons plus bas, et le cortège se terminait par une compagnie d'hommes. Arrivé à l'église, on déposait dans le sanctuaire le berceau de la Vierge, et on assistait à la messe. A l'offrande, saint Pierre donnait quatorze sous pour tout le collège apostolique; et, après la messe, il distribuait la communion aux apôtres, qui étaient tenus de la recevoir sous peine d'être exclus de l'apostolat.

Pour rendre plus sensible le mystère de l'Assomption, à la voûte était représenté un beau ciel bleu, sur lequel brillait un soleil aux rayons dorés, entouré de nombreuses étoiles : on y voyait le Père éternel, habillé en monarque, couronné d'une tiare, et autour de lui des légions d'anges, entre lesquels quatre de grandeur naturelle, étaient soutenus en l'air par une barre de fer percée formant un tuyau, au



moyen duquel on les faisait remuer, battre des ailes et prendre diverses postures selon le chant et la musique. Deux autres anges tenaient d'une main une palme, de l'autre une trompette qu'ils embouchaient si à propos à certains jeux de l'orgue, qu'on aurait dit que le son de l'orgue provenait véritablement de leur trompette, et qu'ils excellaient à jouer de cet instrument. Au-dessus de la châsse destinée à la sainte Vierge et qui était suspendue à la voûte, se tenaient, sur une pyramide triangulaire, trois petits anges qui, frappant avec un marteau sur une cloche, semblaient lui faire chanter les paroles qu'ils disaient eux-mêmes : *Ave, Maria, gratia plena per sæcula.*

Au commencement de la messe, deux anges descendaient de ce ciel figuré pour venir prendre la statue de Marie et l'élever à la voûte si doucement, que l'assomption durât toute la messe. Cette statue sortait d'une espèce de jardin, au-dessus du retable, planté d'arbres, couvert de fleurs et de fruits, que l'on supposait avoir été le lieu de la sépulture de la sainte Vierge; et au sortir de ce jardin, elle remuait les bras, joignait les mains, puis les ouvrait de nouveau et les tenait étendues vers le ciel dans une attitude où tout respirait la douceur et la piété. Arrivée aux cieux, elle était reçue par le Père éternel qui la bénissait trois fois; un ange la couronnait, puis les nuées se fermaient sous ses pieds et la dérobaient aux regards.

A l'issue de la messe, le chapelain de la confrérie montait au jubé, et après avoir dit à haute voix : *Assumpta est Maria in cœlum, gaudent Angeli, laudantes benedicunt Dominum*, il adressait aux apôtres, en quarante-cinq vers, une exhortation à prêcher par toute la terre l'Assomption de la mère de Dieu en corps et en âme, et son couronnement dans le ciel. Les apôtres y répondaient, en trente vers, par l'organe de saint Jean, qui y ajoutait quarante autres vers en son propre nom.



On allait ensuite dîner, le clergé et les confrères, dans la maison du maître, les apôtres devant la porte, rangés sur une même file, mais avec défense de parler aux passants ou même de les saluer. Saint Pierre, placé au haut bout de la table sur une grande chaise, bénissait de là toutes les viandes; et au milieu du repas on lui offrait le présent de la fête, qu'il distribuait à toute la sainte compagnie, tandis que les servants faisaient boire les musiciens qui avaient apporté le présent. Ce repas fini, les apôtres, debout, récitaient : *Ave, Maria, gratia plena per sæcula*, et saint Pierre débitait pour les grâces, en l'honneur de la sainte Vierge, trente vers français, dont chaque stance se terminait par le refrain :

Sur tous les cieux, en gloire couronnée.

Vers trois heures de l'après-midi, avait lieu sur un théâtre extérieur la représentation de la mort de la sainte Vierge. Saint Jean, une couronne dorée et une gloire sur la tête, ouvrait la scène par ces mots : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te*; puis débitait soixante vers sur la pureté de la Vierge-Mère; et celle-ci, du lit où elle reposait, lui répondait par soixante autres vers, dans lesquels elle exhortait les filles d'Israël à être fidèles à tous leurs devoirs, les recommandait à Dieu, leur annonçait sa mort prochaine avec son ardent désir d'être réunie à son bien-aimé, et leur répétait la parole des cantiques : *Nuntiate dilecto meo quia amore langueo*. Alors arrivait l'archange Gabriel qui lui présentait une palme, en lui disant : *Surge, prospera, amica mea, veni, coronaberis*; puis l'invitait, en quarante-cinq vers, à venir prendre possession de sa gloire. Marie y répondait en peu de mots, et recommandait à saint Jean le soin de sa sépulture. Au même moment, paraissaient tous les apôtres, qui se disaient en six vers leur étonnement de se voir ainsi miraculeusement réunis



à Jérusalem de tous les points de la terre, et leur douleur sur le triste sujet qui les rassemblait : ils adressaient à Marie un dernier adieu ; elle mourait ; saint Pierre lui fermait les yeux, étendait un voile sur son visage, et le chœur entonnait un chant funèbre. Les Juifs aussitôt accourent, armés de lances, pour enlever le corps, le brûler et en jeter les cendres au vent ; mais ils sont frappés de cécité ; les apôtres mettent le corps en lieu sûr, et lui font d'honorables funérailles.

Ces mêmes exercices se renouvelaient le 15 août, et quelquefois toute l'octave ; mais le 16 on jouait une pièce d'histoire ou de morale, au choix du maître. En 1606, on représenta le siège de Dieppe, objet de cette fête commémorative ; en 1633, on joua les Palinods ou Puys de l'Assomption, qu'on avait joués jusqu'alors le 17, comme à Rouen on jouait les Palinods ou Puys de l'Immaculée Conception. Chacun proposait sa pièce de poésie en l'honneur de l'Assomption, la déclamaient dans la chaire de l'église Saint-Jacques après le salut ; et les lauréats recevaient pour prix, le premier, une couronne d'argent ; le second, un chapeau aussi d'argent en forme de couronne de laurier ; le troisième, une image de la Vierge en argent ; le quatrième, une bague d'or montée d'un fin rubis. Ils portaient ces prix dans les processions qui se faisaient par toute la ville tous les jours de l'octave : le maître de la confrérie les rachetait ensuite selon un tarif déterminé, et les conservait pour les années suivantes.

Cette manière de célébrer l'Assomption s'observait aussi aux fêtes de la Nativité et de l'Annonciation, et tous les jours de leur octave : l'église Saint-Jacques était alors transformée en théâtre ; et l'on produisait de curieux effets de scène, au moyen de ressorts disposés dans la nef et dans le clocher. Pour la Nativité, six prophètes et deux rois de l'Ancien Testament, quatre évangélistes et quatre



docteurs de la loi nouvelle, tous costumés selon leur rôle, se rendaient gravement de la maison de ville aux premières vêpres dans l'église Saint-Jacques. Arrivés au chœur, ils allaient baiser respectueusement l'autel, puis se rangeaient autour, les prophètes et les rois du côté de l'épître, les évangélistes et les docteurs du côté de l'évangile. Là, après vêpres, la séance s'ouvrait par ces mots solennels : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* ; puis ces divers personnages, chacun à son tour, récitaient, en l'honneur de la sainte Vierge, une ballade avec un refrain prescrit pour chacun.

Pour Isaïe, c'était : « Fleur de beauté sur toutes non pareille » ; pour Jérémie : « Sans corruption du sceau de chasteté » ; pour Daniel : « Riche rubis, reluisante topaze » ; pour Ézéchiel : « Temple saint, porte orientale » ; pour Joël : « Source de paix et fontaine de vie » ; pour Osée : « La vraie épouse du benoît Saint-Esprit » ; pour David : « Tour de David, forte et inexpugnable » ; pour Salomon : « Née pour braver le prince d'envie » ; pour saint Matthieu : « Rose plaisante, rendant odeur de grâce » ; pour saint Jean : « Mère de Dieu, de toutes grâces pleine » ; pour saint Luc : « Vase rempli de pierres précieuses » ; pour saint Augustin : « Toute belle, sans imperfection » ; pour saint Ambroise : « La paix finale d'amoureuse alliance » ; pour saint Jérôme : « Respir de vie, de santé recouvrance » ; et saint Grégoire terminait cette litanie de louanges en disant que Marie était venue au monde pour mettre la paix où Adam avait mis la guerre.

C'est ainsi qu'à Dieppe comme à Rouen, la piété envers Marie, puisant à pleines mains dans la Bible et dans la légende, se traduisait par des pièces de vers, des jeux qui élevaient l'âme à Dieu, en inspirant l'amour et l'estime de la sainte Vierge. Aussi, lorsqu'en 1497, un docteur de Paris se fut avisé de prêcher dans Saint-Jacques que Marie avait été



seulement purifiée, mais non préservée du péché originel, un cri unanime d'improbation l'obligea de descendre de chaire. De retour à Paris, dénoncé par la voix publique, il fut condamné par l'université à rétracter sa téméraire doctrine et ce fut, dit-on, à cette occasion que la Sorbonne, par un décret solennel, arrêta qu'on n'admettrait au doctorat aucun sujet qui n'eût auparavant juré de défendre la croyance à l'Immaculée Conception.

Malheureusement de graves abus se mêlèrent peu à peu aux saintes représentations qui entretenaient dans la ville de Dieppe une dévotion si fervente à la mère de Dieu. L'église Saint-Jacques étant insuffisante pour contenir la foule avide de ce spectacle, on se disputait, on se battait même souvent aux portes pour pouvoir entrer : puis pendant la représentation, on parlait, on riait, on s'exclamait à chaque changement de scène, à chaque incident amené par le jeu des machines ; et il en résultait souvent un tumulte indigne du lieu saint.

En 1557, l'abus finit avec la chose dont on abusait : alors les presses de Genève vomissaient sur le monde ces livres impies où l'autorité de l'Église était attaquée dans sa base, où l'on préconisait une religion nouvelle dégagée de la confession, du jeûne et de toutes les pratiques qui gênent les passions. Le désir du gain inspira à un libraire de vendre furtivement ces livres dans la ville ; l'amour de la nouveauté et du fruit défendu porta à les lire ; ces mauvaises lectures pervertirent les croyances ; des ministres de l'erreur s'introduisirent d'abord en secret, puis peu à peu se montrèrent au grand jour, déclamèrent ouvertement contre la religion catholique ; et la contagion fut si rapide, que le faubourg du Pollet y résista seul. Saint-Jacques et Saint-Remi furent changés en prêches protestants ; la belle statue donnée par Louis XI fut détruite ; et les processions cessèrent ainsi que les représentations des mystères.



Cet état de choses dura jusqu'à la prise de la Rochelle. Alors l'antique foi se réveilla; le culte de Marie reflurit comme aux beaux jours du quinzième siècle, et les représentations reprirent leur cours : mais l'esprit hérétique qui avait diminué la foi et le respect, ayant encore ajouté aux anciens abus de ces scènes religieuses, Louis XIV et Anne d'Autriche, après en avoir été témoins en 1647, en demandèrent la suppression, d'accord avec la plus saine partie de la ville.

La dévotion à Marie souffrit peu de cette mesure; ce fut même alors qu'on plaça son image sur les principales portes de la ville, et qu'on grava, à sa louange, des vers, en lettres dorées, sur le fronton de la porte qui était à l'entrée du pont destiné à relier Dieppe avec le faubourg du Pollet. Malheureusement, en 1674, les boulets des Anglais, venus pour bombarder Dieppe, renversèrent la statue de Marie qui était placée depuis des siècles au haut du beffroi, et qui avait échappé aux fureurs des calvinistes. En 1793, les autres statues furent également abattues; mais en 1802, la ville reprit avec bonheur ses habitudes religieuses et son culte tout spécial pour la mère de Dieu. On en a pour preuve, à Saint-Jacques : 1° la magnifique chapelle de la Vierge, située derrière le chœur, siège d'une confrérie du Rosaire dont les mystères sont représentés dans des bas-reliefs peints et dorés; 2° la chapelle de Notre-Dame des Douleurs, qui remonte à l'an 1535; 3° la splendide chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, particulièrement chère à la confrérie des marins qui y viennent demander un heureux voyage avant le départ, et remercier au retour; confrérie célèbre, à laquelle la reine Marie-Amélie agrégea son fils, le prince de Joinville, en 1842; 4° l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, pour laquelle le peuple a une grande dévotion.



A Saint-Remi, on a tout à la fois et une très-belle chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, et une confrérie sous le même vocable, et une chapelle de Notre-Dame de la Délivrande, et une confrérie de l'Immaculée Conception.

Aux Minimes, vous avez la chapelle de Notre-Dame de Bon-Port; et à l'hôpital, la chapelle de Notre-Dame Auxiliatrice.

Enfin au faubourg du Pollet, s'élève une chapelle de la Vierge, dont l'origine remonte jusqu'au onzième siècle, s'il en faut croire les chroniqueurs (1). Ce faubourg, alors réuni à la paroisse de Neuville, dont il n'a été séparé qu'en 1838, commençait à sortir des marais salants de la vallée; lorsqu'un navire anglais, richement chargé, fut jeté, par une tempête furieuse, au pied de la falaise voisine. Le capitaine, en danger de perdre tout l'équipage et le bâtiment, fit vœu, s'il échappait au naufrage, de construire une chapelle à Notre-Dame. La tempête se calme, et le navire dégagé vient déposer les marins sur le rivage. Le capitaine, fidèle à son vœu, fait creuser aussitôt les fondations du temple; et voilà qu'on découvre dans le sable une statue de Notre-Dame. C'en fut assez pour déterminer le nom de la chapelle; tous, d'une commune voix comme d'un instinct commun, prononcèrent : ce sera Notre-Dame des Grèves ou des Arènes. Restaurée au seizième siècle, livrée à des usages profanes pendant la Révolution, érigée en église paroissiale en 1838, cette chapelle fut démolie en 1859 et remplacée par une église plus vaste, sous le titre de la Nativité de Notre-Dame. On y a cependant érigé un autel à Notre-Dame des Grèves, pour conserver quelque souvenir du passé; et on en a fait le siège de la confrérie de Notre-Dame de Bonne-Foi, qui avait été érigée en 1735.

---

(1) *Mémoires de Guibert*, p. 371, à la bibliothèque de Dieppe.



Non loin de là, dans la vallée qui mène à Martin-Église, et sur la paroisse de Neuville, tout près du champ de bataille où Henri IV battit le duc de Mayenne, il y avait autrefois une chapelle de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle; il n'en reste plus aujourd'hui que l'autel qui est dans la chapelle du collège fondé en 1616 par les Oratoriens, et où l'on voit encore souvent agenouillées des femmes de marins, inquiètes du sort de leurs époux en voyage. Le Pouillé de 1738 désigne l'ancienne chapelle de Bonne-Nouvelle comme un pèlerinage alors très-fréquenté.

Ainsi que Dieppe dont elle est voisine, la ville d'Eu a toujours professé une ardente dévotion à la mère de Dieu (1). En 1676, la peste envahit la ville et la moissonna; déjà l'on comptait quinze cents morts, parmi lesquels se trouvaient la plupart des prêtres, des religieux et religieuses de divers ordres, victimes de leur dévouement pour secourir et administrer les malades. Dans cette extrémité, le maire et les échevins réunis devant le Saint Sacrement exposé, firent vœu d'offrir une statue de la sainte Vierge en argent, et de faire, chaque année, à perpétuité, par toute la ville, le dimanche dans l'octave de la fête de la Nativité, une procession générale où l'on porterait cette statue, et qui serait suivie d'une messe solennelle à l'autel de la paroisse en l'honneur de la mère de Dieu. On mit promptement ce vœu à exécution quant à la procession; et elle ne fut pas plutôt faite, que la peste cessa. En 1637, la statue achevée fut placée sur l'autel, et elle y fut vénérée jusqu'en 93. Sauvée alors par des mains pieuses, elle se conserve encore religieusement à la mairie de la ville. D'un autre côté, la procession se continua, chaque année, le dimanche dans l'octave de la Nativité; et encore aujourd'hui, elle a lieu avant la grand'messe : le maire, le conseil municipal,

---

(1) Voyez l'ouvrage de M. Cochet déjà cité.



tous les corps constitués y assistent, et la ville offre le pain bénit que présentent deux sergents en grande tenue.

L'église d'Eu honore la sainte Vierge comme sa patronne, et possède deux belles chapelles sous son vocable, Notre-Dame des Sept-Douleurs et Notre-Dame du Rosaire, l'une et l'autre richement décorées par la famille d'Orléans, qui habitait souvent le château d'Eu, dont la chapelle est également dédiée à la sainte Vierge. Il n'est pas jusqu'à la sacristie actuelle qui ne fût autrefois un sanctuaire de la mère de Dieu sous le titre de la Nativité : on y voit encore représentés les mystères de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère.

Quant aux églises du canton, on en compte jusqu'à huit sous le vocable de la sainte Vierge (1), entre lesquelles il faut distinguer Notre-Dame des Sept-Douleurs au Tréport ; un très-beau bas-relief du dix-septième siècle y représente Marie entourée d'emblèmes bibliques, savoir : une ville couronnée de remparts crénelés, *civitas Dei* ; une fontaine coulant à travers un jardin, *fons hortorum*, *puteus aquarum* ; un miroir poli, *speculum sine macula* ; un lis en fleurs, *lilium inter spinas* ; une porte entre deux tours, *porta cæli* ; enfin la tour de David, *turris Davidica*.

Le canton d'Auffay est moins riche en sanctuaires de la sainte Vierge, il n'a guère que Notre-Dame de Pitié à Auffay et Vassonville. Le canton de Bacqueville en compte six (2), le canton de Bellencombre cinq (3), le can-

(1) Ce sont : Notre-Dame de Chantereine à Criel, Notre-Dame d'Écotigny sur la paroisse de Saint-Martin-le-Gaillard, Cuverville, Etalonde, Hinsreville, Sept-Meules, la chapelle de la Conception à Melleville, Notre-Dame des Sept-Douleurs dans l'église Saint-Jacques du Tréport.

(2) Ce sont : Boury, Greuville, Hermanville, Lamberville, Lamerville et la chapelle d'Ablemont.

(3) Ce sont : les Grandes-Ventes, Notre-Dame du Parc, la Frénaye et les Antieux.



ton d'Envermeu douze (1), le canton de Longueville cinq (2) et le canton d'Offranville douze (3), parmi lesquelles sont surtout dignes d'intérêt : 1° Notre-Dame d'Archelles, à raison de sa confrérie de l'Assomption, qui comptait parmi ses membres des curés et des chanoines, des écuyers et des hommes d'armes, des baillis de Caux, des généraux d'armée, un duc et un maréchal de France; 2° la chapelle de la Vierge fondée à Ouville-la-Rivière, par Raoul Lemoine et sa femme Jeanne de Guerres, en expiation de la faute qu'ils avaient commise en se mariant malgré l'affinité spirituelle que Raoul avait contractée avec Jeanne, comme ayant été son parrain sur les fonts baptismaux; 3° Saint-Aubin-sur-Scie, à raison de Notre-Dame des Vertus, chapelle de pèlerinage fondée par un bourgeois de Dieppe, et qui n'a de remarquable que quelques fresques assez gracieuses, passablement conservées. La paroisse d'Offranville y vient, chaque année, accomplir un double vœu, dont le premier, qui se lit sur les murailles mêmes de la chapelle, est ainsi conçu : « *Ad perpetuam rei memoriam*. En l'an » 1563, la paroisse d'Offranville étant infectée d'épidémie, » le clergé et les paroissiens dudit lieu firent vœu de venir, » chaque année, à Notre-Dame des Vertus, et y apportè-

(1) Ce sont : Notre-Dame de Mouy, à Bailly-en-Rivière, Notre-Dame du Bosc à Bellengreville, Notre-Dame de Brunville à Penly, Freulleville, Greny, Aliermont, Envermeu, la chapelle d'Hibouville, Notre-Dame des Avoines à Saint-Martin en Campagne, Notre-Dame de Liesse à Berneval, autrefois pèlerinage très-fréquenté, Notre-Dame du Bosc à Sanchay-le-Haut, et la chapelle de Tourville.

(2) Ce sont : Omonville, Etables, la chapelle de Pelletot au Cate-lier, l'église paroissiale de Longueville et son annexe.

(3) Ce sont : sur la paroisse d'Arques, Notre-Dame d'Archelles, Belleville-sur-Mer, Berneval-le-Grand, avec la chapelle de Notre-Dame de Liesse, bâtie en 1833, Braquemont, Embrumesnil, Notre-Dame de Pitié à Hautot, Ouville-la-Rivière avec la chapelle de Raoul Lemoine, Sanqueville, la chapelle de Notre-Dame à Varengeville, Notre-Dame des Vertus à Saint-Aubin sur Scie.



» rent processionnellement cette image. L'ayant ici laissée, le mal cessa aussitôt miraculeusement. » Quelque temps après, la paroisse ayant manqué à sa promesse, une épidémie terrible l'en punit en 1718. Le mal alors fut si violent, qu'il enlevait par jour jusqu'à vingt-cinq personnes, qu'on jetait à la hâte dans une vaste fosse commune. Pour apaiser le ciel, on fit un second vœu qui se lit également sur les murs de la chapelle, et est ainsi conçu : « En 1718, a été renouvelé le vœu fait par le respectable » clergé et les pieux paroissiens de la dite paroisse pour » la même maladie ; et on a obtenu l'effet de ces prières » par l'intercession de la sainte Vierge, reine des vertus. » La tradition du pays porte en effet qu'à partir de ce second vœu, pas un malade ne succomba au fléau. Aussi, encore aujourd'hui, se fait-on un devoir d'accomplir fidèlement, chaque année, la promesse qui fut faite alors. La veille au soir, le son solennel de la cloche pendant une heure annonce le pèlerinage du lendemain. A trois heures après minuit, une première volée réveille les habitants ; à trois heures et demie, une seconde volée les appelle à l'église, et à quatre heures, la procession, composée de six à sept cents personnes, se met en marche pour Notre-Dame des Vertus. Arrivé à la chapelle, on chante en l'honneur de la sainte Vierge une messe avec la prose suivante qui rappelle la peste de 1718, et se ressent quelque peu des croyances astrologiques du moyen âge :

Stella cœli extirpavit,  
 Quæ lactavit Dominum,  
 Mortis pestem, quam plantavit  
 Primus parens hominum.

Ipsa stella nunc dignatur  
 Sidera compescere,  
 Quorum bella plebem cædunt  
 Diræ mortis vulnere.



O præclara stella maris,  
A peste succurre nobis.  
Audi nos, ô Maria,  
Nam Filius tuus nihil negans te honorat.

Salva nos, Jesu bone,  
Pro quibus Virgo Mater te orat.  
Amen.





---

## CHAPITRE TROISIÈME.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DU HAVRE (1).

---

La ville du Havre, aujourd'hui une des plus commerçantes cités de la France et de l'Europe, doit son origine à une chapelle de Notre-Dame de Grâce, située au hameau de Percanville, au milieu des alluvions encore mobiles de la Seine. Cette chapelle, pauvre et simple comme les marins qui l'avaient élevée, était construite en bois comme leurs bateaux, couverte de paille comme la chaumière qui les abritait; et néanmoins ils l'aimaient comme leur sauvegarde; ils tenaient à elle comme au guide qui les faisait arriver sûrement à cette humble crique qu'ils décoraient dès lors du titre de Havre de Grâce, c'est-à-dire port de Notre-Dame de Grâce. Toutefois ils ne pouvaient se défendre d'un double sentiment de tristesse; premièrement ils s'affligeaient de la voir, en raison de la dépression du sol où elle reposait, tellement inondée par la mer dans les grandes marées, qu'on ne pouvait y arriver alors qu'en bateau ou à cheval, ni y assister à la messe que monté sur les bancs; ce qui avait obligé de subordonner les heures des offices à celles des marées; d'un autre côté, l'édifice était si peu solide et la violence des eaux le battait si fort, qu'il y avait danger continuel d'être enseveli sous ses débris. Pour ces deux raisons, ils résolurent de bâtir une nouvelle église, avec des fondations plus solides et un sol élevé au-dessus du niveau des plus hautes marées. On recueillit les sommes nécessaires à la

---

(1) Voyez l'*Histoire du Havre*, par l'abbé Pleuvry.



dépense, et on se mit à l'œuvre. En 1536, la nouvelle construction fut achevée; et bientôt une population nombreuse se groupa tout autour, attirée d'une part par les bienfaits dont François I<sup>er</sup> comblait cette ville naissante, de l'autre par la protection qu'on y espérait de la sainte Vierge. Marie en effet protégeait visiblement cette petite cité; et elle le montra d'une manière frappante en 1539, lorsque les protestants, par une irruption tout à fait imprévue, tombèrent de nuit sur la ville. Déjà ils étaient au moment de s'en emparer; déjà même ils avaient massacré les soldats qui en gardaient la porte, lorsque la cloche de Notre-Dame mise en branle par une cause surnaturelle, à moins qu'on ne l'attribue à une méprise peu probable du sacristain, qui aurait sonné par erreur à une heure indue, fait entendre le son d'alarme. Aussitôt la garnison se met sur pieds, court sur l'ennemi et le force à s'enfuir. On en eut une seconde preuve en 1694. Alors les Anglais étaient venus bombarder le Havre; le curé, au milieu de l'alarme générale, convoque les habitants au pied de l'autel de leur patronne, lui recommande l'église et la ville, comme lui appartenant, et prononce, au nom de tous, l'engagement de faire, chaque année, une procession solennelle pour l'honorer comme la reine de la cité. Toute l'assistance ratifie ce vœu; et telle fut la puissance de la protection de Marie, que, de toutes les maisons de la ville, vingt à peine furent gravement atteintes par les bombes ennemies. Aussi, chaque année, jusqu'en 93, il se faisait le soir de l'Assomption par toute la ville une procession générale du Saint Sacrement, et au retour, le célébrant renouvelait le même vœu et proclamait Marie la patronne du Havre. Tous les cœurs répondaient à cette proclamation, et honoraient dans Marie une mère et une reine. Les marins surtout lui étaient tout dévoués; et lorsqu'ils descendaient la Seine, ils saluaient sur la rive opposée Notre-Dame de Grâce à



Honfleur, se découvrant dès qu'ils arrivaient en vue du promontoire sur lequel s'élève cette chapelle, récitant à genoux un *Pater* et un *Ave* avec la ferme confiance que de trois grâces demandées, ils en obtenaient au moins une, et invitant les passagers à faire de même.

Outre l'église Notre-Dame, dont nous avons raconté la fondation, on voit encore d'une part, à mi-chemin de la côte d'Ingouville, Notre-Dame de Bon-Secours, d'autre part, à l'extrémité opposée de la ville, l'église Sainte-Marie, avec ses trois autels, dédiés, l'un, à l'Immaculée Conception, l'autre, à la Compassion, le troisième, à l'Assomption de la sainte Vierge. Aux deux couvents, l'un des Ursulines, l'autre de la Miséricorde, Marie est vénérée d'un culte tout particulier. A Notre-Dame comme à Saint-Vincent de Paul, l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires est en grand honneur; et à Saint-Michel la confrérie du Rosaire vivant est florissante.

Au nord du Havre, était encore Notre-Dame des Flots, petite chapelle bâtie au quatorzième siècle, là où est aujourd'hui le banc de l'Éclat, et que les envahissements de la mer firent disparaître il y a trois cents ans. Depuis cette époque, sa statue vénérée, placée au portail de l'église de Sainte-Adresse qui était voisine, reçut longtemps les hommages des matelots qui, en passant, ne manquaient jamais de la saluer par le chant des litanies de la Vierge. Même au temps de la Terreur, ne pouvant chanter ces litanies, ils les récitaient à voix basse et à genoux; et sa fête se célébrait comme celle d'une seconde patronne dans l'église Sainte-Adresse, le dimanche dans l'octave de la Trinité. En 1857, le curé de Sainte-Adresse, touché de la dévotion qu'on portait à Notre-Dame des Flots, conçut le projet d'en relever la chapelle, et l'exécuta si promptement que le 15 septembre 1859 cette chapelle terminée fut bénite. A partir de ce moment, les matelots heureux



de voir renaître un sanctuaire dont le souvenir était demeuré vivant dans leur mémoire, conçurent une dévotion plus grande que jamais pour Notre-Dame des Flots. Le 16 février 1864, le navire *le Mexico* était poussé vers la côte par une affreuse tempête et sur le point de se briser : le capitaine et tout l'équipage font un vœu à la nouvelle chapelle ; le vent aussitôt change, les pousse doucement vers la côte d'Angleterre, où ils abordent et font réparer leur navire. De retour au Havre, on vit ces pieux pèlerins, têtes et pieds nus, avec les mêmes habits qu'ils avaient au moment du danger, se rendre, un cierge à la main, à Notre-Dame des Flots, et y entendre la messe à genoux, comme ils en avaient fait la promesse.

Dans le même canton du Havre, nous trouvons Notre-Dame de la Bruyère, dans l'église paroissiale de Sainte-Honorine de Gravelle ; et aux environs, Notre-Dame des Neiges, dont voici l'origine. En 1294, le seigneur de la Quenée, donna tous ses biens au monastère de Graville, et s'y voua lui-même par la profession religieuse, à condition que la communauté bâtirait une chapelle près de la Quenée, et la ferait desservir par deux de ses religieux. L'abbaye remplit cet engagement pendant plusieurs siècles ; mais le malheur des temps, les ravages des guerres qui tant de fois désolèrent cette plage, les dévastations des calvinistes, qui en 1562 démolirent tant d'églises, les envahissements de la mer qui amassait autour de la chapelle des masses énormes de galets, forcèrent ces religieux à se retirer. Les Capucins du Havre prirent leur place et firent de l'abbaye de Graville un hospice pour leur couvent du Havre, auquel ils donnèrent pour patronne Notre-Dame des Neiges. La révolution de 93 changea cet état de choses, et l'antique chapelle n'est plus aujourd'hui qu'une grange à l'usage de la ferme où elle est enclavée.



Si du canton du Havre nous entrons dans celui de Fécamp, nous trouvons, sous le patronage de Marie, les Loges, Tourville, l'église des Annonciades à Fécamp même, l'église de l'abbaye dans la même ville, et, sur la falaise, Notre-Dame de Salut. Étudions un instant ces deux derniers sanctuaires (1). A l'église de l'abbaye, dans le transept du midi, est une antique représentation du trépas de la sainte Vierge. Les apôtres l'entourent; saint Pierre, en chape et l'étole croisée, l'asperge d'eau bénite; un ange tient un phylactère où se lisent ces mots : *Surge, propera, veni, coronaberis*. A la partie supérieure, Marie s'élève dans le ciel et est couronnée par les anges. Tout en haut, on voit le Père éternel en tiare, le globe du monde à la main; le Fils, avec la croix; entre le Père et le Fils, le Saint-Esprit en forme de colombe et une légende qui porte ces mots : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te; veni de Libano, veni, coronaberis*. Autour sont divers symboles de la Vierge-Mère : le soleil, *electa ut sol*; la lune, *pulchra ut luna*; l'étoile qui devance l'aurore, *stella matutina*; un champ de rosiers, *plantatio rosæ*; un lis parmi les épines, *lilium inter spinas*; une fontaine jaillissante dans un parterre, *fons hortorum*; une ville fortifiée, *civitas Dei*; une tige sortant du sein d'un vieillard, *radix Jesse*; un jardin clos de tous côtés, *hortus conclusus*; une porte conduisant aux régions supérieures, *porta cæli*; un miroir éclatant, *speculum sine macula*; un cèdre majestueux, *cedrus exaltata*; un cyprès gracieux, *speciosa cypressus*; une source d'eaux vives, *puteus aquarum viventium*.

La chapelle de Notre-Dame de Salut, la plus célèbre du pays de Caux, est le plus fréquenté des pèlerinages du diocèse, après Notre-Dame de Bon-Secours. Autrefois, sur la côte opposée, était une chapelle de Notre-Dame

---

(1) Voyez l'ouvrage de M. l'abbé Cochet déjà cité.



de Grâce : restée seule depuis bien des siècles, elle s'est conservée intacte parmi les débris des châteaux forts, des tours et des murs de défense dont cette plage était couverte jusqu'au règne de Henri IV, qui les fit démolir. Elle ne cesse de régner sur ces décombres, qui lui servent d'abris protecteurs contre les déchainements des vents du nord. Sa première origine remonte au onzième siècle ; et depuis lors elle a été, sinon reconstruite, du moins agrandie et réparée à diverses époques, comme le montre la variété des styles dont elle se compose.

Pour arriver à ce pieux sanctuaire, il faut d'abord gravir, par un sentier escarpé, le sommet où il est situé, et d'où l'on découvre de longues traces des retranchements qui fermaient autrefois l'accès du fort du côté de la vallée ; puis l'on traverse de mystérieux couloirs, vrais labyrinthes formés des débris de la vieille forteresse et de l'ancienne église, laquelle était autrefois beaucoup plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui. Entré dans la chapelle, on n'y trouve plus de son ancienne splendeur qu'un autel de Notre-Dame de Pitié du dix-septième siècle, à gauche en entrant ; une rosace, avec deux fenêtres du onzième, et un chœur avec des piliers du treizième ; mais en revanche, la piété des pèlerins s'y soutient toujours et en fait la plus touchante décoration. Quoique le sentier qui y conduit soit âpre et rude, on voit les pèlerins le gravir à toutes les heures du jour et même de la nuit, nu-pieds et quelquefois à genoux. A peine se passe-t-il un quart d'heure, même dans les jours ordinaires, qu'on n'ait sous les yeux cet édifiant spectacle, suite du grand renom qu'avait ce pèlerinage. Nous lisons, en effet, que dès le moyen âge, sous Nicolas de Verneuil, dix-neuvième abbé de Fécamp, qui vivait en 1345, on y venait jusque de l'Allemagne, de la Flandre et autres pays, demander la cessation de la guerre et des fléaux divers qui désolaient



l'Europe occidentale. Les pèlerins arrivaient-ils après la fermeture des portes du fort, ils se retiraient sur les collines voisines, le plus souvent sur celle du Saint-Sépulcre, où existait une chapelle toujours ouverte, et ils y passaient la nuit en prières. On raconte même qu'un matin, lorsque les religieux d'un prieuré voisin appelé Notre-Dame de Bourg-Baudoin se rendaient aux matines, les pèlerins virent descendre du ciel une lumière qui s'étendait comme un grand chemin dans le sens du toit de l'église et qui illumina les coteaux voisins; d'où ils conclurent combien Dieu aimait à être honoré et prié dans ce sanctuaire.

Aux mauvais jours de la Révolution, on pilla cette chapelle si vénérée, comme tous les autres sanctuaires; mais la terreur ne put empêcher les fidèles d'y venir prier, et la Révolution fut obligée d'y établir ses agents en permanence, pour éloigner ceux qui se présentaient. La tourmente passée et les églises rouvertes, les fidèles y revinrent comme auparavant, mais encore en petit nombre. Le 11 décembre 1813, un décret impérial la rendit au culte; la statue qu'un habitant de Fécamp avait soustraite à la profanation fut replacée sur son autel, et depuis cette époque, les pèlerinages n'y ont plus été interrompus. Les particuliers y viennent en foule; les fiancés surtout y amènent leurs fiancées; et rarement une alliance se contracte dans Fécamp ou les environs, qu'elle n'ait été auparavant placée sous le patronage de Notre-Dame de Salut. Les paroisses mêmes s'y rendent en masse, entre autres Senneville, Colleville, Contremoulins, Toussaints, Thiétreville, Tiergeville et Préville. On s'y rassemble surtout les samedis du mois de mars, qui est le mois de l'Annonciation, fête patronale de la chapelle, et le 25 mars, jour de cette fête, et quoiqu'il ne s'y fasse jamais d'office public et solennel, car on n'y dit que des messes basses : et encore



qu'on n'en dise pas le dimanche, l'église ne désemplit pas de tout le jour. Il en est de même le jeudi du Saint Sacrement, la fête de saint Jean-Baptiste et de saint Pierre, trois fêtes toujours chômées dans le pays de Caux, et le mardi d'après le dimanche de la Trinité, où il se trouve ordinairement huit à dix mille pèlerins.

Cette chapelle, si chère à tous, l'est plus encore aux marins. Le matelot sent surtout combien il l'aime, quand il lui faut partir pour le banc de Terre-Neuve, ou pour des mers plus lointaines encore. Jamais il ne quitte le rivage sans être allé auparavant lui dire un dernier adieu, ni le port sans baisser trois fois en son honneur le pavillon du navire. Habituellement, avant de s'embarquer, les équipages entiers vont y entendre la messe, précédée du *Veni, Creator* et suivie des litanies de la Vierge, auxquelles ils ajoutent : *Regina navigantium, ora pro nobis*. Ce devoir rempli, ils partent avec confiance, espérant que l'esprit de Dieu inspirera leurs patrons, pour leur faire connaître l'endroit des vastes mers où ils pourront faire une pêche plus abondante, et que Marie, l'Étoile de la mer, les préservera du naufrage, en même temps qu'à terre elle veillera sur leurs familles, dont ils vont se séparer. Au jour heureux du retour, du plus loin qu'ils aperçoivent la bénie chapelle, ils la saluent d'un *Ave, Maria*; et, s'ils lui ont fait quelque vœu au fort de la tempête, à peine sont-ils rentrés au port et descendus à terre, que, silencieux, les yeux baissés, sans même regarder leurs parents accourus pour les embrasser, tenant d'une main un cierge, de l'autre leurs chapeaux goudronnés, la tête nue, les souliers au bras, la prière sur les lèvres et la reconnaissance dans le cœur, ils se dirigent vers ce sanctuaire de Marie. Derrière eux s'avancent, aussi en silence, leurs pères et leurs mères, leurs femmes et leurs enfants, leurs frères, sœurs et amis; ils y prient de tout cœur, ils y accomplissent leurs pro-



messes, et un *ex-voto* de plus va chercher place parmi ceux qui déjà tapissent les murs de la chapelle.

Le canton de Montivilliers est riche aussi en sanctuaires de Marie. Il possédait autrefois, dans la célèbre abbaye de Montivilliers, Notre-Dame de Colménil, Notre-Dame du Chêne, Notre-Dame d'Engrenier; et il a encore aujourd'hui Notre-Dame des Bois ou de Bon-Port, fondée dans le quatorzième siècle, à Gonfreville-l'Archer; Notre-Dame du Bec-Crepi, annexe de celle de Rolleville; l'église paroissiale de Rolleville, celle de l'Assomption, Manneville, qui possède, depuis 1673, une confrérie du Rosaire; à Harfleur, Sainte-Marie de Nételet, Notre-Dame des Flots, une confrérie qui date de 1285, la chapelle des Capucins, et enfin, non loin de Harfleur, une autre chapelle de Notre-Dame des Bois et Notre-Dame de Consolation. Notre-Dame des Bois était un prieuré fondé vers 1340, par un frère du tiers ordre de Saint-François, au milieu du bois d'Aurichien, pour le repos de l'âme du chevalier Beuchet, conseiller du Roi. Notre-Dame de Consolation, chapelle qui date au moins de la fin du onzième siècle, puisqu'elle est mentionnée dans une bulle pontificale de 1203, fut reconstruite au dix-septième siècle, en forme de croix grecque, et munie d'un nombre extraordinaire de confessionnaux, parce que, l'archevêque de Rouen y ayant attaché le privilège des cas réservés, une foule de fidèles venaient s'y faire absoudre. On y honorait la sainte Vierge sous les trois titres de Notre-Dame de Pitié pour les agonisants, de Notre-Dame des Flots pour les matelots, et de Notre-Dame de Bon-Secours pour toutes sortes de nécessités ou de maladies. Une inscription sur les murs contient la relation de la guérison d'une jeune personne du Havre, percluse des deux jambes et rendue subitement à une santé parfaite le 8 septembre 1770, pendant qu'elle priait. Les paroisses de Gainneville, d'Orcher, de Harfleur, de



Saint-Laurent de Bridevent, de Saint-Martin du Manoir y vont chaque année en procession.

Les autres cantons de l'arrondissement du Havre, sans avoir des sanctuaires aussi remarquables que les précédents, ont tous un grand nombre d'églises ou de confréries dédiées à la sainte Vierge. Ainsi le canton de Bolbec possède : à Bolbec même, la double confrérie du Rosaire et du Scapulaire; à Trouville en Caux, une confrérie du Rosaire qui date de 1670; Bolleville, Raffetot, le Valasse, autrement dit l'abbaye du Vœu, parce qu'elle fut construite en exécution d'un vœu fait par le comte de Meulan, au moment où il allait périr victime d'une affreuse tempête.

Le canton de Criquepot possède neuf églises dédiées à la Mère de Dieu (1), entre lesquelles il faut distinguer Étretat, qui, après avoir élevé sur le haut d'une colline une statue sous le vocable de Notre-Dame de la Garde, à la suite d'une mission, l'a remplacée par une charmante chapelle, où les baigneurs qu'attire chaque année cette plage délicieuse vont prier celle que l'Église appelle la santé des malades et le secours des chrétiens.

Le canton de Goderville vous offre six églises de Notre-Dame (2); le canton de Lillebonne, trois (3), et le canton de Saint-Romain-de-Colbosc, cinq (4).

---

(1) Ce sont : la chapelle de Notre-Dame de Blésimare, Angerville, les églises de Brunevalle, de Criquepot, de Cuverville, avec une chapelle de Notre-Dame des Bois, Écuquetot, le Tilleul, avec une chapelle de la Vierge.

(2) Ce sont : Ecrainville avec une confrérie du Rosaire de 1654, Manneville, Mantheville, Valletot, Ymanville et le Herlelay.

(3) Ce sont : Gravenelloa, avec une confrérie du Rosaire qui date de 1654, Radicatel, et surtout Lillebonne, avec son portail et ses inscriptions à la louange de Marie.

(4) Ce sont : Grosménil, la Remuée, la chapelle du manoir de Rames à Gommerville, fondée en 1343, l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, à Saint-Gilles de la Neuville, et une chapelle de Notre-Dame des Malades aux Trois-Pierres, dans un if antique.



---

## CHAPITRE QUATRIÈME.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT D'YVETOT.

---

Cet arrondissement est remarquable, comme celui du Havre, par le nombre de ses monuments consacrés au culte de la sainte Vierge. A Yvetot même, la chapelle du petit séminaire porte le vocable de la Présentation, et est surmontée, à l'extérieur, par une belle statue de Marie, qui semble de là dominer toute la contrée. Deux maisons religieuses, l'une de Picpus, l'autre du Sacré-Cœur d'Ernemont, l'honorent comme leur patronne, l'aiment et s'efforcent de la faire aimer comme une mère. Deux confréries, l'une du Scapulaire, l'autre du Rosaire, fondée en 1633, répandent parmi le peuple son culte et son amour. Dans le canton d'Yvetot, Bellefosse, Autretot, Sainte-Marie des Champs et Valliquerville sont sous le vocable de Marie. Cette dernière paroisse a de plus, au manoir seigneurial, une chapelle de Sainte-Anne et de la Sainte-Vierge. A Allouville est Notre-Dame de la Paix, chapelle établie, en 1696, dans la cavité d'un vieux chêne, qui peut contenir de trente à quarante personnes. Restaurée à neuf, et ornée d'une jolie statue qu'a donnée l'impératrice Eugénie, cette chapelle fut de nouveau bénite par l'archevêque de Rouen en 1854, au milieu d'un concours considérable de peuple, venu des paroisses voisines, et sert quelquefois aux cérémonies du culte. A Écretteville-les-Baons, qui est aussi sous le patronage de Marie, est Notre-Dame de Pitié, chapelle qui date du commencement du quatorzième siècle, et où le curé de la paroisse, Raoul de Roncherolles, fit une fondation obligeant tous les curés ses successeurs à chanter



chaque samedi, entre vêpres et complies, devant l'image de Notre-Dame, le répons *Sancta et immaculata virginitas*, avec l'hymne *Inviolata*. Hautot-le-Vatois, qui a pour patronne Notre-Dame du Rosaire, possède, à côté de l'église paroissiale, la chapelle de Notre-Dame de Bon-Espoir, avec sa confrérie du Rosaire, qui, en 1623, un an après son établissement, comptait déjà seize cents associés. C'était à l'époque où les Dominicains, à la suite de la célèbre bataille de Lépante, due en grande partie à l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice, cherchaient à répandre partout la dévotion du Rosaire; et la paroisse de Hautot, non contente de se distinguer entre toutes par son empressement à accueillir la dévotion nouvelle, y ajouta une seconde chapelle, sous le vocable de Notre-Dame de Bon-Espoir, au hameau de Véraval.

Le canton de Caudebec, capitale du pays de Caux, ne le cède point à celui d'Yvetot. L'église de Notre-Dame de Caudebec, que la piété des peuples mit deux siècles à bâtir, est une des plus belles du diocèse (1). La flèche se couronne d'une élégante tiare; tout autour de l'édifice est une balustrade extérieure, qu'on appelait la galerie dorée, parce que l'or y étincelait de toutes parts aux rayons du soleil; et les inscriptions qu'elle contenait, en lettres gothiques de cinquante-cinq centimètres de hauteur, en faisaient comme un hymne perpétuel à la louange de Marie; on y lisait sur le portail : *Pulchra es et decora* (vous êtes belle et gracieuse); au midi : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* (vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a point de tache en vous); *Altera Jerusalem, terribilis ut castrorum acies ordinata* (vous êtes une autre Jérusalem, terrible comme une armée rangée en

---

(1) Voyez les *Églises de l'arrondissement d'Yvetot*, par M. l'abbé Cochet.



bataille); *Ave, regina cœlorum, ave, domina angelorum* (salut, reine des cieux, salut, souveraine des anges); *Salve, radix sancta, ex qua mundo lux est orta* (salut, tige sacrée d'où est sortie la lumière du monde); *Ave, gloriosa* (salut, ô Vierge pleine de gloire). Au nord on lisait : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei, quoniam elevata est magnificentia tua super cœlos* (on a dit de vous des merveilles, ô cité de Dieu; car votre magnificence s'élève par-dessus la hauteur des cieux); *Maria quasi cedrus exaltata* (Marie est comme un cèdre à la tête sublime); allusion non-seulement à l'Assomption de la sainte Vierge, mais au mot de Henri IV, qui dit, après l'avoir visitée : « C'est la plus belle chapelle » de mon royaume. » Cette litanie de louanges se termine par ces mots : *Ave, regina cœlorum. O Mater Dei, memento mei. Ave, cujus cor.....* (Je vous salue, reine des cieux. O mère de Dieu, souvenez-vous de moi. Salut, ô vous dont le cœur est toujours ouvert à ses enfants dès qu'ils vous invoquent.)

A cette galerie extérieure correspondait une autre galerie, qui régnait intérieurement, mais seulement autour du chœur et du jubé. C'était un vrai chef-d'œuvre pour la délicatesse du travail. Au fronton on lisait : *Ave, Maria, gratia plena, Dominus tecum*. Pour remplacer cette galerie, de belles verrières, placées dans la chapelle située derrière le chœur, retracent les principaux mystères de la vie de Marie. Enfin la chapelle latérale de Notre-Dame du Colmont ou du Saint-Sépulcre et surtout son Christ excitent l'admiration des connaisseurs.

A un kilomètre de Caudebec, à l'ouest, est Notre-Dame de *Barre-y-va*, ainsi appelée parce que la barre ou le mascaret, espèce de vague que la marée montante forme dans toute la largeur de la Seine, vient se briser au pied de la chapelle, et que la piété des riverains a constitué Marie gardienne de ce passage, un des plus dangereux de



la navigation du fleuve. Une inscription qui se lit sur une des murailles la fait remonter à l'an 1216. Dédicée alors à la Mère de miséricorde, elle a été protégée par elle contre la double injure des révolutions et du temps. Vendue en 1792, mais conservée par son pieux acquéreur à sa sainte destination, tandis qu'à quelques lieues de là tombaient sous le marteau révolutionnaire les splendides abbayes de Fontenelle et de Jumièges, elle est restée debout entre une falaise crevassée, qui menace de l'écraser dans sa chute, et un fleuve, qui mine chaque jour le terrain sur lequel elle repose. On y vient recommander à la Mère de miséricorde les malades, les jeunes gens exposés aux chances du tirage, surtout les défunts; et pour cela, on s'y rend des cantons de Caudebec, de Lillebonne, de Fauville, d'Yvetot, principalement le mardi et le vendredi de chaque semaine, où s'y célèbre le saint sacrifice. Les élèves de rhétorique du petit séminaire d'Yvetot s'y rendent également chaque année, à l'approche des vacances, y entendent la messe et communient pour mettre sous la protection de Marie le fruit de leurs études et leur entrée dans le sanctuaire ou dans le monde, selon leur vocation.

Cette chapelle, d'une extrême simplicité, a pour tout ornement quelques restes de vitraux, un bateau suspendu à la voûte, quelques images de naufrages, quelques objets de piété, deux énormes œufs d'autruche qu'a rapportés sans doute des côtes d'Afrique quelque voyageur sauvé de la tempête, une ancienne Madone voilée, toute couverte de dentelles, de rubans votifs, de rosaires et de scapulaires offerts par la douleur, l'espérance ou la reconnaissance; plus de trois cents *ex-voto*, portant ces simples paroles : *J'ai prié, et j'ai été miraculeusement guéri*; enfin le récit d'un naufrage en vers, que le lecteur lira sans doute avec plaisir :



Sur la Seine, un jour de tempête,  
On voyait au milieu des flots,  
Cramponnés sur une corvette,  
Un grand nombre de matelots,  
N'ayant plus aucune espérance.  
Pour eux chacun de nous pria,  
Et nous implorions en silence  
Notre-Dame de Barre-y-va.

Bientôt après tout devint calme,  
Et l'on vit s'apaiser les flots;  
Le navire était sur la lame,  
Sauvé comme les matelots.  
La Seine tranquille et muette  
Offrait partout un calme plat.  
Et qui maîtrisa la tempête?  
Notre-Dame de Barre-y-va.

Les matelots, au fond de l'âme,  
Se disaient : C'est bien merveilleux ;  
Oui, c'est bien elle, Notre-Dame,  
Qui vient de répondre à nos vœux.  
Que chacun de nous rende hommage  
À la Vierge qui nous sauva.  
Prosternons-nous devant l'image  
De la Vierge de Barre-y-va.

Au bout de la chapelle et y attendant, est un petit oratoire où se trouve une image dite *Notre-Dame Miraculeuse*. Quelques chroniqueurs l'attribuent à un saint ermite qui vivait, près de là, dans les rochers, il y a environ deux siècles. Du moins est-il certain que cet oratoire remonte à Louis XIII ou Louis XIV, témoin ses murs couverts d'armoiries, ses fenêtres ornées de verrières ; et que tous ceux qui fréquentent le pèlerinage de Barre-y-va ne manquent jamais de faire une station à Notre-Dame Miraculeuse.

A l'est de Caudebec, près de Saint-Wandrille, était autrefois Notre-Dame de Caillouville, fondée, dès les premières années du neuvième siècle, renversée en 862, sans doute par les Normands, qui ravageaient alors la Neustrie, et rebâtie au dixième siècle ; tombée en vétusté



au quatorzième, et reconstruite en 1331 avec les offrandes des fidèles. A dater de cette époque, les rois de France la prirent en affection et lui donnèrent le titre de chapelle royale. Jean le Bon, en 1351, et Louis XI, en 1474, y fondèrent chacun une messe annuelle, pour la prospérité de la maison royale de France, et la dotèrent. Louis XI, conformément à son usage de visiter les sanctuaires le plus en renom, vint même en personne la visiter; il y fit ses dévotions et chargea les religieux qui la desservaient d'acquitter, tous les samedis, une messe pour sa famille. De larges et hautes verrières garnissaient le chœur de cette église; une corniche de pierre, qui régnait tout le long de l'édifice, retraçait, en divers groupes, toute l'histoire du Sauveur, à commencer par l'étable de Bethléem, où l'on voyait Marie tenant de son bras, étendu hors de sa couche, l'Enfant Jésus, sous l'haleine du bœuf et de l'âne pour le réchauffer.

On venait en pèlerinage à Caillouville de plusieurs lieues à la ronde. Le vendredi saint surtout, il s'y faisait un concours extraordinaire des paroisses environnantes, pour y entendre le sermon et puiser de l'eau de la fontaine voisine, à laquelle on attachait une vertu spéciale pour guérir les maladies. Malheureusement cette chapelle célèbre disparut dans la révolution de 93. Un particulier l'acheta du gouvernement d'alors et la démolit.

Outre ces monuments de l'amour de la sainte Vierge, le canton de Caudebec possède plusieurs églises et confréries sous le patronage de Marie, savoir : Bliquetuit, Guerba-ville, la Mailleraye et la chapelle de Nagu; une confrérie du Rosaire à Louvetot, érigée en 1674; l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, à Saint-Arnould, et Vatteville, qui offre, dans de beaux vitraux, divers traits de la vie de la sainte Vierge.

Le canton de Cany possède également plusieurs cha-



pelles et confréries en l'honneur de la sainte Vierge, savoir : à Cany même, une confrérie du Rosaire ; à Barville, à Bertheauville, à Flamanvillette, à Grainville-la-Teinturière, à Sasseyville et à Veulettes, l'église paroissiale, sous le vocable de Marie ; mais surtout sur le sommet escarpé qui domine Paluel, Notre-Dame de Joinville, lieu de pèlerinage dont le porche est formé par quatre piliers de grès soutenant un corps carré bâti en 1620. La nef, construite en grès et en silex, est plus ancienne ; elle est du seizième siècle. Le chœur, orné de peintures, paraît plus ancien encore, ses fenêtres semblent être du treizième siècle ; les balustrades qui en ferment l'entrée sont en bois découpé du seizième siècle. A droite et à gauche sont de vieux retables découpés comme des baldaquins, couverts de médaillons qui représentent sainte Clotilde, sainte Bathilde, sainte Radégonde et autres saintes, les unes martyres, les autres pénitentes.

La statue de Notre-Dame de Joinville fut trouvée, dit-on, par un berger ; portée-ailleurs, elle revint toujours sur la côte où on l'avait trouvée, la sainte Vierge donnant par là à entendre qu'elle voulait être honorée en ce lieu. On y bâtit donc une chapelle ; et bientôt la foule vint l'y prier. L'Annonciation est la fête patronale de ce sanctuaire. On y offre le saint sacrifice tous les samedis, et les pèlerins y viennent en grand nombre, soit à l'époque du tirage, soit au départ et au retour des marins de Saint-Valéry pour la pêche, soit pendant leur absence. Avant la messe, on récite le *Veni, Creator* ; après la messe, les litanies de la sainte Vierge, avec le verset *Regina navigantium, ora pro nobis*. Enfin tous les jours de l'année, l'âpre sentier qui monte à la chapelle est gravi par une foule de pieux visiteurs.

Le canton de Doudeville compte sept églises sous le voca-



ble de Marie (1); le canton de Fauville, cinq (2); le canton de Fontaine-le-Dun, huit (3); les cantons d'Yerville (4) et d'Ourville (5), neuf; le canton de Saint-Valéry en possède sept (6); entre lesquelles nous devons remarquer Blossesville, qui va processionnellement, chaque année, à Notre-Dame la Gaillarde, en exécution d'un vœu fait pour la cessation d'une fièvre pestilentielle, et Notre-Dame du Val, fondée au douzième siècle au fond du vallon de Veulles, dans une prairie entourée d'ormes, à l'usage des lépreux. Quoique ce soit une des plus humbles chapelles qui se puisse voir, les habitants des campagnes y

(1) Ce sont : Benesville, Bretteville, Cauville, qui, outre l'église paroissiale, avait une seconde église de Notre-Dame; Doudeville, Hautot, le Torp, et Viquemare.

(2) Ce sont : Alvimare, Bermonville, Cliponville, où l'on vénère encore Notre-Dame des Devises, qui avait autrefois sa chapelle distincte; Envronville et Équimbosc.

(3) Ce sont : Notre-Dame des Neiges, à Angiens; Bourville, Ermenonville, qui, outre l'église paroissiale, avait autrefois une chapelle de Notre-Dame des Malades pour les lépreux; Fontaine-le-Dun, où se voient deux tableaux, l'un indiquant qu'il y avait là autrefois une confrérie du Rosaire, l'autre représentant la sainte Vierge qui apparaît à un croisé pour le sauver de la mort; Héberville, la Chapelle-sur-Dun, la Gaillarde, Notre-Dame du Carmel à Sotteville.

(4) Ce sont : Anzonville, Ectot-l'Auber, qui avait autrefois un monastère de Feuillants, dédié à Notre-Dame de Nazareth; Flamanville, Gremonville, qui avait avant la Révolution une portion du manteau de la sainte Vierge dans une statuette d'argent, et qui a aujourd'hui au hameau du Gal une chapelle du Cœur-Immaculé de Marie; Hugleville, Lindebeuf, une chapelle de la Sainte-Trinité et de la Sainte-Vierge à Saint-Martin aux Arbres, et une confrérie de Notre-Dame de Liesse à Yerville.

(5) Ce sont : Ancourteville, Beuzeville, Cleuville, Oherville, Ourville, Roquefort, Sommesnil, avec une chapelle particulière de Notre-Dame du Carmel, et Vauville-Lesquelles.

(6) Ce sont : Blossesville, qui avait de plus autrefois Notre-Dame la Blanche et Notre-Dame des Marettes; Gueutteville, Manneville, Notre-Dame de Bon-Port, Notre-Dame de Bon-Secours, dont la statue était faite avec du bois miraculeux de Notre-Dame de Boulogne, Veulles et Notre-Dame du Val.



vont en pèlerinage, surtout au mois de mai, et on y dit la messe tous les vendredis.

Enfin, le canton de Valmont compte onze sanctuaires de la sainte Vierge (1), entre lesquels nous devons surtout signaler Notre-Dame de Bon-Port à Sassetot, où venaient souvent prier les marins du voisinage. On raconte qu'il y a environ cent cinquante ans, des matelots, près de périr dans une tempête, firent vœu d'offrir à Notre-Dame de Sassetot un hareng d'argent; et leur vœu prononcé, ils abordèrent heureusement à la côte sur les planches, débris de leur navire, et exécutèrent religieusement leur vœu. Cette église était encore célèbre par la confrérie du Rosaire et avait même un office propre pour la Nativité de la sainte Vierge, sa fête patronale.

---

(1) Ce sont : Contremoulins, Életot, Gerponville, Limpiville, Daubeuf, Thiétreville, Vinemerville, Ypreville, Notre-Dame de Pitié à l'abbaye de Valmont, et Sassetot, avec sa chapelle de Notre-Dame de Bon-Port.



---

## CHAPITRE CINQUIÈME.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE NEUFCHÂTEL.

---

Cet arrondissement est digne du religieux diocèse que nous parcourons. On y compte jusqu'à soixante sanctuaires dédiés à la sainte Vierge : quatre dans le canton de Forges-les-Eaux (1), cinq dans chacun des cantons de Londinières (2) et de Gournay (3), six dans chacun des cantons de Saint-Saëns (4) et d'Argueil (5), huit dans le canton de Blangy (6), douze dans chacun des cantons de Neufchâtel (7) et d'Aumale (8). Parmi les chapelles du

---

(1) Ce sont : Catellan, Gaillefontaine, le Mesnil-Mauger et le Hiel-Riberpré.

(2) Ce sont : Écotigny, Notre-Dame de Touffre-Écalles, avec une confrérie du Rosaire de 1691 au Fresnoy; Neuville, Osmoy et la chapelle de Hesmy à Preuseville.

(3) Ce sont : Gournay, avec une confrérie du Rosaire de 1638; Ménerval, avec la chapelle de Notre-Dame du Vivier; la chapelle de Corval et Devardès à Neufmarché.

(4) Ce sont : Montérolhier, Perduville, Rocquemont, Saint-Saëns et les chapelles de Notre-Dame de Boulogne et du château du Quesnay.

(5) Ce sont : Croisy, Hodeng-Hodenger, le Hallotieue, Sigy, la chapelle de l'abbaye, et la Chapelle du château de Bellosane.

(6) Ce sont : Auberménil, Blangy, Fourcarmont, le Caule, les trois chapelles d'Embégueumont, de Saint-Martin, de Betencourt et Notre-Dame d'Aunay, avec une confrérie du Rosaire de 1648 à Saint-Riquier.

(7) Ce sont : Aulaye, Notre-Dame de la Miséricorde à Bully, la chapelle du château de Follamprise, Esclavelles, Fresles, Lucy, la chapelle du pensionnat de Mesnières, Mortemer, Neufchâtel, avec l'église de l'hôpital et des Cordeliers, et Neuville-Ferrières.

(8) Ce sont : la chapelle du collège d'Aumale, l'église paroissiale du Vieux-Rouen, Notre-Dame de Canivet, les deux chapelles de Campigny et de Frétil, Notre-Dame de l'Ormelet à Criquiers, Lannoy-



canton d'Aumale, il en est même une qui est un lieu de pèlerinage : c'est Notre-Dame du Cardonnay, ainsi appelée du chardon sous lequel fut trouvée la statue qu'on y vénère. Une bulle du pape Adrien, qui en fait mention, en 1157, et un autre titre daté de 1208, qui se conserve aux archives de Rouen, nous prouvent que cette chapelle remonte au moins au douzième siècle (1). Elle a été plusieurs fois reconstruite ; et on ne peut guère assigner d'autre époque de sa reconstruction dernière que l'an 1680. Elle avait une confrérie sous le titre de Notre-Dame du Cardonnay, dont l'érection était antérieure à l'an 1330, puisqu'une sentence arbitrale de la comtesse d'Artois, en date de cette année, en fait mention expresse. La ville d'Aumale y venait en procession implorer la protection de Marie dans les nécessités publiques, comme la peste, la guerre, la famine, à l'époque du jubilé, et quand les princes d'Aumale étaient atteints de quelque maladie grave. Les registres de la paroisse d'Aumale constatent que le 29 juin 1643, le 12 juin et le 15 août 1644, et le 26 juin 1645, on alla en procession à cette chapelle demander d'être préservé de la peste qui ravageait tout le royaume. A chacune de ces processions, on prêcha avec grand zèle, excitant les fidèles à la prière par le souvenir de la peste terrible qui les avait désolés en 1633 et en 1634. Il est demeuré immortel dans la contrée le nom de M. Gallemand, curé d'Aumale, lequel tous les ans, aux derniers jours de carnaval, allait nu-pieds avec ses vingt-quatre prêtres, suivis d'hommes et de femmes aussi nu-pieds, nonobstant les eaux et les neiges, prier Notre-

---

sur-Aumale, Orival-sur-Aumale, Villers-sur-Aumale, et au hameau de Morvilliers, les trois chapelles de Bessauroy, d'Étotonne et du Cardonnay.

(1) Voyez *Histoire d'Aumale*, par M. Amichon, avocat à Neufchâtel.




Dame du Cardonnay d'apaiser la justice de Dieu irritée par les désordres de ce malheureux temps. On se rappelle également ce saint prêtre, durant une sécheresse extrême qui désolait la contrée, faisant porter tous les enfants à Notre-Dame du Cardonnay pour intéresser, par le spectacle de cet âge si plein de candeur, le cœur maternel de Marie. Au moment où ces enfants sortaient de la chapelle, une pluie bienfaisante rafraîchit la terre altérée.

Les grâces qu'on obtenait dans ce sanctuaire engagèrent le curé de Sainte-Marguerite à fonder deux processions par an au Cardonnay, le deuxième et le troisième dimanche de juin, après vêpres. Par l'acte de fondation, en date du 28 mars 1665, on devait chanter les litanies de la Vierge, et au retour dans l'église d'Aumale, on chantait le *Libera*, le *De profundis* et autres prières. Vendue en 93, cette chapelle est heureusement tombée entre les mains d'un acquéreur religieux, qui tient à la conserver, et qui l'a même enrichie de plusieurs indulgences que Pie IX a accordées à ceux qui viendraient visiter ce béni sanctuaire. La paroisse d'Aumale, conservant pour Notre-Dame de Cardonnay les pieux sentiments de ses ancêtres, s'y rend encore aujourd'hui en procession le dernier dimanche de mai et le lendemain de la première communion des enfants. Le collège y va de son côté le dernier jeudi du mois de mai; enfin plusieurs paroisses de Picardie, entre autres Gauville et Morvilliers, s'y rendent en pèlerinage vers la même époque. Cette chapelle du reste est entretenue avec soin; elle possède, outre le tabernacle et les ornements de celle de Rueil, de nombreux tableaux qui attestent la confiance et la piété du peuple.

Avant de quitter ce religieux diocèse, nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer au lecteur, combien les



marins ont multiplié les sanctuaires de Marie, soit sur le littoral du fleuve, soit sur les bords de la mer. En sortant du port de Rouen, placé sous l'égide de Notre-Dame de Bon-Secours, ils saluent devant Sahurt Notre-Dame de Paix; à Anneville-sur-Seine, Notre-Dame de Bon-Port; à Jumiéges, la chapelle de la Mère de Dieu. Ils passent ensuite devant Notre-Dame de Barre-y-va; sur le point d'entrer dans l'Océan, ils se recommandent à Notre-Dame des Neiges, puis entrent en mer sous la protection de Notre-Dame de Grâce. Enfin, s'ils se dirigent vers le nord, ils trouvent Notre-Dame des Flots, à Sainte-Adresse; Notre-Dame de Salut, à Etretat et à Fécamp; à l'embouchure de la Durdent, Notre-Dame de Jauville; à Saint-Valéry, Notre-Dame de Bon-Port; à Veules, Notre-Dame du Val, et enfin à Dieppe, Notre-Dame des Grèves, aujourd'hui Notre-Dame des Vertus.





## DIOCÈSE DE COUTANCES.

---

Longtemps le territoire de Coutances appartenait au diocèse de Rouen; ce qui explique comment il en partagea tous les religieux sentiments pour la Mère de Dieu. Ce ne fut que vers l'an 420 que l'évêque Ereptiole fut envoyé par l'archevêque saint Sylvestre pour fonder un diocèse dans ces contrées. Le premier acte du Pontife apôtre fut d'élever une cathédrale sous le vocable de la sainte Vierge; et ce monument de l'amour des anciens âges pour la Mère de Dieu vit se succéder à son autel trente-trois évêques, et s'agenouiller sur ses dalles des milliers de fidèles. Mais, en 836, les Normands s'étant précipités comme la tempête sur ces contrées, qu'on appelait alors la Neustrie, portèrent le ravage dans cette antique cathédrale, et en souillèrent les ruines par leurs cérémonies idolâtriques. Cet état de désolation dura soixante-quatorze ans. Enfin arrivèrent des jours meilleurs; ces ravageurs de provinces se convertirent à la foi catholique; on purifia le sanctuaire de Marie profané, et on y rétablit son culte, mais en gémissant, comme autrefois les Juifs au retour de la captivité, sur le triste état du lieu saint. Pendant longues années, la foi du peuple fit entendre ses cris de douleur sur l'abaissement honteux où était réduite l'église mère d'un grand diocèse. Enfin, au commencement du onzième siècle, l'évêque Robert fit appel à la religion de la comtesse Gonnora, des chanoines, des barons et des simples fidèles : son appel fut entendu, et, aidé de leurs



largesses, il entreprit la construction d'une cathédrale monumentale (1). Faute de ressources et de temps, il ne put que donner commencement à son œuvre. Mais, en 1048, la Providence lui donna pour successeur Geoffroy de Montbray, prélat d'un zèle à toute épreuve, d'une rare intelligence et d'un courage intrépide. Ce grand homme, à vues larges et élevées, peu satisfait des proportions restreintes dans lesquelles se renfermait le plan de son prédécesseur, entreprit de doter son diocèse d'une cathédrale supérieure à tout ce que la France possédait alors. Un tel projet demandait des hommes et des ressources : des hommes aussi dévoués que capables, pour le suppléer dans la surveillance et la direction des travaux, car l'évêque ne pouvait être partout ; des ressources abondantes, pour faire face aux énormes dépenses qu'allaient entraîner ces constructions. Les hommes, il sut les découvrir : le premier fut Pierre le Camérier, doyen du chapitre, esprit actif, dévoué, intelligent, qui, pendant les absences forcées du prélat, sut être un autre lui-même ; le second fut saint Jauvère, architecte ou du moins maître maçon habile, heureux de se dévouer tout entier pour la beauté de la maison de Dieu. Les ressources, il comprit que la Normandie seule ne pourrait les lui fournir ; mais il se souvint de hauts et puissants seigneurs, possesseurs de vastes domaines, des Tancrède, originaires de la contrée, qui régnaient en Sicile ; il se souvint de Drogon, chef normand, et de ses quarante compagnons, qui, en revenant de Jérusalem, s'étaient établis à Salerne. Déjà l'évêque de Sééz, Yves de Bellême, était allé exploiter ces mines

---

(1) Ces renseignements et les suivants sont extraits d'un mémoire contemporain de la cathédrale, inséré dans le fameux Livre Noir du chapitre ; cartulaire en parchemin, ainsi appelé de la couleur de sa couverture, et qui se trouve à la bibliothèque impériale de Paris dans la *Neustria sancta*.



si riches et en avait rapporté des trésors, avec lesquels il avait rebâti sa cathédrale incendiée; et pourquoi l'évêque de Coutances n'aurait-il pas le même succès, ou même un succès plus grand auprès de ces seigneurs normands, les uns ses parents, les autres ses élèves, tous ses amis? En conséquence, plein de confiance et de courage, il n'hésite pas à partir pour ces contrées lointaines; il arrive en Italie, parcourt la Pouille, la Calabre, la Sicile, recueillant partout, avec beaucoup d'or, beaucoup de pierres précieuses et de richesses de toute espèce, mais surtout étudiant avec un coup d'œil d'artiste les monuments divers de ces contrées. Il admire, à Arpino, dans le royaume de Naples, la porte ogivale d'un mur cyclopéen; à Rome, les ogives de l'aqueduc de Tivoli, et d'autres constructions près de Subiaco; au château de la Cuba, en Sicile, un type de style ogival. Riche de ces données nouvelles sur l'architecture, plus encore que d'argent, il revient à Coutances, amenant avec lui, selon toute probabilité, des ouvriers habiles dans le genre de construction qu'il projetait; car les Tancredè faisaient, vers la même époque, bâtir en style ogival de belles églises à Messine (1), à Palerme (2), à Cafala (3), et devançaient dans ce genre d'architecture la plupart des peuples du continent de l'Europe. Sous l'intelligente, active et puissante direction de Geoffroy, la nouvelle cathédrale s'élève comme d'un seul jet, à ce point qu'on la dirait façonnée dans toutes ses parties par le même ciseau et sortie du même moule, si on excepte quelques constructions de l'évêque Robert, qui présentent des caractères essentiellement différents, ainsi que quelques restaurations que le temps et les guerres

---

(1) *Bulletin monumental*, V<sup>e</sup> vol., p. 90 et suiv.

(2) *Ibid.*, p. 116.

(3) P. 117.



civiles rendirent nécessaires dans la suite. Bientôt s'offrent à l'admiration universelle les deux tours aux côtés du portail, le dôme magnifique au-dessus du chœur, le transept et le chœur tout entier, avec ses doubles latéraux enveloppant le sanctuaire. L'ouvrage marche avec tant de rapidité, qu'en 1056 Geoffroy peut en célébrer la dédicace, quoique les travaux ne fussent pas encore terminés. Actif et infatigable dans la poursuite de son projet, il fait, en 1066, plusieurs voyages en Angleterre, et en rapporte chaque fois des secours abondants, à l'aide desquels il fournit à son église des orgues avec des organistes, des ornements avec des vases sacrés magnifiques, et y entretient des sculpteurs, des vitriers, des doreurs, des artistes en tous les genres, dote les chanoines, fonde des écoles où l'on enseigne la grammaire et la dialectique; et tout cela, remarque l'historien auquel nous empruntons ces récits, il l'exécuta par sa confiance en Marie, qui, au milieu de mille obstacles, le fait heureusement arriver au but de ses désirs : *Nec mirum, si prudens navita pervenerit ad portum, qui neque ventis neque fluctibus confractus, in illam præclaram maris Stellam quæ verum peperit solem, totum suæ mentis infixit oblectamentum*. Ainsi, grâce à ce grand homme, et à Marie son inspiratrice, l'architecture ogivale ou l'adoption du style à pointe devança de cent trente ans à Coutances son apparition en Angleterre, qui se glorifie de l'avoir inventée vers l'an 1100 (1).

Cependant le pieux évêque, qui avait déployé tant de

---

(1) Voyez *l'Essai sur la véritable origine et les vicissitudes de la cathédrale de Coutances*, par M. l'abbé Delamare, aujourd'hui archevêque d'Auch. Le savant auteur y prouve, les pièces en mains, que la cathédrale actuelle est bien l'œuvre de Geoffroy de Montbray, au onzième siècle, et que la supposition de sa ruine et de sa reconstruction au quatorzième siècle est une chimère que contredisent les chartes et archives du diocèse.



zèle pour élever à la Mère de Dieu une église monumentale, ayant appris vers le même temps que l'abbé Helsin, célèbre Bénédictin de Ramsay, avait échappé sur mer à une effroyable tempête, en faisant, par inspiration céleste, le vœu de célébrer tous les ans, le 8 décembre, la fête jusqu'alors inusitée de l'Immaculée Conception de Marie, se hâta de dédier à l'honneur de ce mystère une des principales chapelles de sa cathédrale. Puis il en célébra la fête, de concert avec tous les évêques de Normandie, qui l'établirent chacun dans son diocèse, comme nous l'avons raconté ailleurs.

Dieu ne tarda pas à récompenser la dévotion de Geoffroy, et à prouver par de nombreux et éclatants miracles combien il avait pour agréable la nouvelle chapelle et la nouvelle fête de l'Immaculée Conception. De toutes parts on vint y prier Marie; et Marie répondit à ces prières par tant de prodiges, que la cathédrale de Coutances devint illustre dans toute la contrée et au delà : *Cùm ecclesia Constantiensis*, dit l'historien de l'époque (1), *cultu provectaque polleret, crebrâque virtutum et miraculorum ostensione longè latequè floreret*. Ce saint prélat, témoin de ces merveilles, voulut que le récit en fût consigné dans un livre dont il revêtirait la couverture d'or et de pierreries. Un chanoine se chargea de ce travail; et son ouvrage se conserva longtemps dans le chapitre sous le titre de *Livre Noir*, comme nous l'avons déjà observé. Nous n'avons plus ce livre, il est vrai; mais nous en avons un extrait copié en 1641, qui se conserve encore à la bibliothèque impériale de Paris (2); et si ce livre nous rapporte des faits extraordinaires, il faut se rappeler, d'une part, que tout est

---

(1) C'est l'auteur du *Livre Noir*, cité à la note suivante.

(2) *Quem excerpsumus*, dit l'auteur, *ex thesauro ejusdem ecclesiæ anno 1644, ex ms. Codice Nigro ecclesiæ cathedralis Constantiensis*.



possible à Dieu; de l'autre, que l'auteur affirme qu'il ne raconte rien qu'il n'ait vu ou entendu, lui et les autres membres du chapitre, *quæ audivimus et præsentibus vidimus*, qu'il s'en tient à la pure vérité des faits, pour ne pas offenser, par la moindre altération, le Dieu qui est lui-même la vérité pure, et duquel il espère la récompense de son travail : *Malo*, dit-il, *pauca plena veritate scribere, quàm puram veritatem miraculorum excedendo, Deum qui pura veritas est, in aliquo offendere, à quo me credo, secundum meum laborem, propriam mercedem accipere.*

Après ce préambule, qui porte si manifestement le cachet de la candeur et de la sincérité, il commence par raconter que, dans les nuits du samedi au dimanche, on voyait souvent descendre du ciel, devant l'image de Marie, une belle lumière, qui, sans être portée par aucun soutien visible, y demeurerait suspendue en l'air jusqu'après la messe du matin; qu'un prêtre ayant essayé de la toucher, elle s'éteignit à l'instant, et que, ce prêtre ayant demandé à Dieu pardon de sa témérité, elle se ralluma aussitôt. C'est là, dit-il, un fait que les habitants de la ville et des faubourgs, peuple et clergé, ont pu voir et constater à loisir; car, ajoute-t-il, on les a convoqués à l'église par les signaux qui sont d'usage à chaque miracle nouveau qui s'opère : *Prout soliti erant, quotiès nova miracula fiebant* (1). Un autre jour, continue notre historien, une femme, entrant dans l'église avec un cierge à la main, demandait du feu pour l'allumer. Tout à coup son cierge s'allume de lui-même, et une multitude de peuple alors présent put attester la vérité du fait (2). Un samedi, après vêpres, on vit, au sortir de l'église, trois cierges descendre du ciel dans la cathédrale, en passant par la tour du milieu.

---

(1) N° 1.

(2) N° 2.



L'étrangeté du fait engage le peuple à rentrer dans l'église, et qu'y voit-il? il y voit ces trois cierges allumés, l'un au grand autel, l'autre à l'autel de la Vierge, le troisième au puits qui était près des fonts baptismaux. A ce spectacle, tous tombent à genoux et prient; pendant leur prière, le cierge qui était à l'autel de la Vierge va se réunir à celui du grand autel, où tous les deux se consomment sans laisser aucun reste (1).

Et qui pourrait dire les guérisons miraculeuses obtenues devant l'image de Marie? Tantôt c'est une femme impotente de ses deux pieds, dont elle ne peut faire aucun usage. Transportée aux pieds de la sainte image, elle prie, un cierge allumé à la main, et tout à coup elle est si complètement guérie qu'elle va elle-même porter son cierge au grand autel. Le peuple et le clergé en sont témoins et célèbrent le prodige par des chants d'actions de grâces (2). Tantôt c'est une femme qui, après avoir perdu complètement la vue, avait, sans aucun succès et avec grandes dépenses, essayé tous les remèdes des hommes de l'art : la veille de l'Assomption, elle passe la nuit en prières devant l'image de Notre-Dame; le matin, le sang coule de ses yeux comme si on y avait fait une incision; elle recouvre parfaitement la vue; et tout le clergé, qui venait de finir l'office de la nuit, avec le peuple accouru pour la fête, chante à Marie une hymne d'actions de grâces (3). Parmi les personnes guéries à Notre-Dame de Coutances, l'auteur cite un homme de la paroisse de Saint-Paterne, nommé Gibert, affligé d'un mal terrible, qui lui avait tordu le cou et retourné la tête, le devant derrière, *ita ut vultum posterius, et occiput in antcrius gestaret*. On le porte devant l'image de Notre-Dame; il y prie

---

(1) N° 3.

(2) N° 4.

(3) N° 7.



prosterné, et après sa prière, sa tête se retourne, reprend sa forme normale ; il est complètement guéri. Les prêtres du diocèse, alors assemblés en synode, constatent l'état précédent de Gibert par une enquête, où l'un d'entre eux, habitant la paroisse même de Saint-Paterne, apporte son témoignage, et ils remercient Dieu et la sainte Vierge d'un changement si merveilleux (1).

Les diocèses étrangers ressentaient aussi les bienfaits de Notre-Dame de Coutances. Un homme d'Isigny, au diocèse de Bayeux, après avoir fait vœu d'aller en pèlerinage à Coutances, se dispensa d'accomplir sa promesse, sous prétexte que Notre-Dame de Bayeux valant bien Notre-Dame de Coutances, il ne voyait pas de raison de faire un si long voyage. Quelque temps après, il tombe du sommet d'un grand arbre, et dans sa chute se rompt tellement la cuisse qu'elle semblait détachée du reste du corps. Alors il se rappelle son vœu inaccompli, pleure sa faute dont sa chute lui semble un châtiment mérité, s'engage par un nouveau vœu à aller prier Notre-Dame de Coutances, s'y fait transporter sans retard, et là prie toute la nuit devant l'autel de Marie : le matin il était complètement guéri (2).

Une jeune personne du diocèse d'Amiens avait la main desséchée et comme morte, et le bras retourné derrière le dos. Informée des miracles qu'opère Notre-Dame de Coutances, elle entreprend le voyage : arrivée à l'autel de la sainte Vierge, elle y prie prosternée, et bientôt le bras reprend sa forme naturelle, la main sa vigueur, sa flexibilité et sa vie (3).

Un gentilhomme des confins de la Bretagne ne pouvait,

(1) N° 5.

(2) N° 6.

(3) N° 8.



depuis douze ans, ni se lever sur son séant, ni porter la main à sa bouche. Il se fait conduire à Coutances, et après avoir prié avec ferveur devant l'image de Notre-Dame, il y est complètement guéri (1).

Et combien d'autres guérisons ne nous raconte pas l'auteur dont nous abrégeons l'histoire ? Ici, c'est un homme tout recourbé qui ne peut se mouvoir qu'en s'appuyant sur ses deux mains (2) ; c'est un homme impotent de tous ses membres, sans autre moyen d'existence que les aumônes qu'il reçoit à la porte de l'église (3), ce sont des femmes dont de cruelles souffrances ont tellement plié le corps qu'elles paraissent comme roulées sur elles-mêmes (4) ; c'en est une autre dont les pieds contractés semblent avoir été broyés sous la meule (5) ; là, ce sont des personnes que le *feu des Ardents* a conduites aux portes de la mort (6) ; des sourds-muets (7) ; des personnes en démence (8) ; et tous sont guéris en présence de tout le peuple qui rend gloire à la Mère de Dieu.

Un chanoine tenté de douter sur la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie pria Notre-Dame de Coutances de venir en aide à sa foi chancelante. Bientôt sa confiance fut récompensée et sa foi confirmée par l'apparition du corps et du sang du Sauveur au saint autel dans les espèces sacramentelles, et tous ceux qui assistaient à la messe l'attestèrent comme témoins (9).

Un soldat de Coutances, torturé par l'ennemi qui, l'ayant

---

(1) N° 9.

(2) N° 40.

(3) N° 44.

(4) N°s 42 et 24.

(5) N° 43.

(6) N°s 45 et 46.

(7) N° 47.

(8) N° 48.

(9) N° 20.



fait prisonnier, voulait le forcer à payer une forte rançon qu'il n'avait pas, adresse du fond de son cachot une fervente prière à Notre-Dame de Coutances : ses chaînes tombent, la porte de sa prison s'ouvre, ses bourreaux stupéfaits n'osent l'arrêter, il se sauve de leurs mains et accourt à Coutances remercier sa bienfaitrice (1).

Cette célèbre église avait un puits dont nous avons déjà parlé ; souvent son eau rendait à la santé ceux qui en buvaient ; et comme beaucoup voulaient y puiser, souvent aussi ils y tombaient, et jamais ils ne se faisaient aucun mal (2). L'église possédait également plusieurs reliques, entre lesquelles on distinguait des cheveux de la sainte Vierge. Un doute s'étant élevé sur l'authenticité de ces cheveux, l'évêque Geoffroy en touche l'œil malade et presque entièrement perdu d'un de ses chanoines ; et cet œil devint aussitôt parfaitement sain (3).

Après tous ces faits racontés en grand détail, l'auteur observe qu'avant lui il s'est opéré d'autres miracles sans nombre et bien plus éclatants encore, mais que, ne les ayant pas vus, il aime mieux les taire que d'offenser, en s'écartant de l'exacte vérité, le Dieu qui est vérité (4) ; il ajoute qu'après la mort du prélat, par l'ordre duquel il a écrit les faits que nous avons racontés, il a vu revenir tout à coup à l'état normal, devant l'autel de Notre-Dame, des frénétiques et des démoniaques, des boiteux, des sourds et des muets, mais surtout des milliers de personnes atteintes du *feu des Ardents*, et que bien des fois le chapitre, témoin de ces merveilles, a chanté le *Te Deum* d'actions de grâces (5). Il ajoute enfin que plusieurs fois

---

(1) N° 23.

(2) N° 24.

(3) N° 22.

(4) N° 26.

(5) N° 27.



pendant la nuit on a vu l'église remplie de lumières, et des personnages inconnus y célébrer par des processions les grandeurs de la sainte Vierge (1). Ces miracles se continuèrent dans les siècles suivants : car un chroniqueur du Mont-Saint-Michel, dont le manuscrit se conservait à l'évêché d'Avranches et qui vivait au quatorzième siècle, raconte que la femme de Robert le Serrurier, qui jusque-là avait toujours été muette, recouvra la parole devant l'autel de la Vierge, et que ce n'était là qu'un miracle entre mille autres qui s'opéraient en ce lieu (2).

Nous laissons au lecteur à apprécier ces faits : qu'il leur accorde ou qu'il leur refuse sa créance, au moins ne pourra-t-il se dispenser d'y voir une preuve éclatante de la confiance des peuples dans Notre-Dame de Coutances, puisqu'on recourait à elle dans toutes les peines de la vie, non-seulement des divers points du diocèse, mais des diocèses même étrangers.

Comblé de bonheur en voyant honorée par tant de prodiges l'église qu'il avait élevée à la gloire de Marie, le saint évêque Geoffroy alla en recevoir au ciel une récompense meilleure encore. Le 2 février 1093, après quarante-cinq ans et soixante-six jours d'épiscopat, il mourut laissant une mémoire vénérée et impérissable.

Après sa mort, le culte de Marie dans la cathédrale de Coutances ne cessa de prospérer ; à toutes les époques nous voyons qu'on y fait des présents, qu'on y fonde des lampes pour brûler devant l'autel de la Mère de Dieu, des prières

---

(1) Nos 30, 34, 32.

(2) Voici ses propres paroles : *Deduxerunt eam ad matricem ecclesiam ante altare beatæ Mariæ de Puteo, in quo loco nullæ virtutes et mirabilia frequentius fiunt ad laudem D. N. J., et reverentiam matris ejus.* — Après avoir raconté la guérison de la femme muette, il ajoute : *hoc ipsâ nobis testante cum testibus aliis quàm plurimis esse vera, et Deo teste scribi fecimus eo modo quo audivimus...*



à faire réciter, des messes à célébrer. Si les protestants, dans leur rage sacrilège contre les églises, y font des dégâts, on se hâte de les réparer. On y ajoute, au chevet, la jolie chapelle de la *Cerclée* en l'honneur de la Vierge, et dans les côtés, trois autres chapelles sous le vocable de Notre-Dame; et ainsi se complète un des monuments gothiques les plus achevés que possède la France.

Aussi tout le diocèse était comme embaumé de l'amour de la Mère de Dieu. Un rituel de l'évêque Jean d'Essay, rédigé vers 1255, nous apprend que dès lors on solennisait dans toutes les paroisses la Conception de la sainte Vierge. Les statuts de l'évêque d'Harcourt, en 1300, en proclament la fête obligatoire, aussi bien que celle de la Nativité, de la Purification, de l'Assomption; et ce fut sans doute à Coutances, dont il avait été archidiacre et administrateur pendant l'épiscopat de son oncle Richard Olivier, que Pierre de Longueil, devenu évêque d'Auxerre, puisa le zèle incomparable qu'il témoigna dans la suite pour propager partout la croyance à l'Immaculée Conception.

Du reste, la merveilleuse expansion du culte de la sainte Vierge dans le diocèse ressortira bien mieux encore de la pieuse excursion que nous allons faire 1° dans les arrondissements de Coutances et de Saint-Lô, 2° dans les arrondissements d'Avranches et de Mortain, 3° dans les arrondissements de Cherbourg et de Valognes.





---

## CHAPITRE PREMIER.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LES ARRONDISSEMENTS DE COUTANCES ET DE SAINT-LO.

---

La ville de Coutances n'estima point que ce fût assez, pour sa piété envers Marie, d'avoir une cathédrale incomparable où s'opéraient tant de prodiges. Vers l'an 1200, elle éleva un oratoire à la sainte Vierge, là où fut bâtie plus tard la chapelle de la Roquette; et on y transporta une statue miraculeuse de la Mère de Dieu, à laquelle tous les habitants avaient une dévotion spéciale. Ils venaient y prier souvent, et là, comme à la cathédrale, ils obtenaient des miracles.

Pour entretenir et développer cette dévotion, l'écolâtre Charles Turgot, au retour d'un pèlerinage en terre sainte, y fonda, en 1593, une chapelle dans les mêmes conditions topographiques par rapport à Coutances qu'est le Saint-Sépulcre par rapport à Jérusalem; et au dedans il plaça la statue de la Vierge désolée tenant sur ses genoux le corps inanimé de son Fils. Cet ensemble de circonstances provoqua une dévotion nouvelle pour le nouvel oratoire, et le concours y fut immense.

Enfin, quarante ans plus tard, en 1633, les habitants de Coutances élevèrent, comme troisième monument de leur amour envers la sainte Vierge, l'abbaye de Notre-Dame de l'Annonciation, qui fut dédiée, en 1660, sous le titre de Notre-Dame des Anges.

A peu de distance de la ville épiscopale, la paroisse de Cambernon a son église de Notre-Dame; et si du canton de Coutances nous passons aux autres cantons, nous les trouvons tous pourvus également de quelque église ou



monument en l'honneur de Marie, et manifestant par leurs actes le plus religieux dévouement à la Mère de Dieu.

Le canton de Bréhal compte six églises sous le vocable de Marie, savoir : Bréhal, qui date du onzième siècle, et qui relevait autrefois de l'abbaye de Hambye, laquelle était elle-même dédiée à la Vierge Mère ; Bréville, église romane de la même époque, qui a une confrérie du Saint-Cœur de Marie ; Bourey, qui possède une Compassion de la Vierge d'une remarquable sculpture, beau présent de la reine Marie-Amélie d'Orléans ; Cérences, dont le chœur remonte au quatorzième siècle ; Hudimesnil, qui est tout entière de la même époque, et le Loreur, qui est de construction moderne. Toutes les autres églises du canton, si elles ne sont pas sous le vocable de Marie, ont au moins un autel en son honneur, où se font les exercices du mois de Marie, où ses fêtes se célèbrent par des communions nombreuses, où ses confréries tiennent leurs séances, où enfin les fidèles viennent exposer leurs peines et leurs besoins comme des enfants à leur mère et réclamer son assistance. Telles sont Anctoville, Bricqueville, où les confréries du Scapulaire et du Cœur de Marie sont en grand honneur ; Chanteloup, qui a une confrérie du Rosaire, avec une chapelle du treizième siècle au château de la paroisse, et qui célèbre avec un zèle exceptionnel le mois de Marie ; Coudeville, remarquable par sa confiance en Marie et sa confrérie du Rosaire ; Equilly et Lameurdraquière, qui ont la confrérie du Cœur de Marie ; Longueville et Saint-Sauveur-la-Pommeraye, où de temps immémorial la statue de la sainte Vierge occupe une place d'honneur dans toutes les maisons de la paroisse, quelquefois même à la porte d'entrée. Saint-Sauveur a même au centre de la commune un autel champêtre de Marie, que la piété spontanée des habitants décore de fleurs en toute saison ; enfin Muneville, où la con-



frérie du Scapulaire et le mois de Marie rencontrent dans les fidèles la plus vive sympathie.

Les cantons de Cérisy, de Montmartin-sur-Mer, de la Haye-du-Puits et de Gavray ne le cèdent guère à celui de Bréhal ; ils comptent chacun cinq églises de la sainte Vierge : Cérisy a Notre-Dame de Cenilly, cédée en 1131 à l'abbaye d'Aulnay par Jourdan de Say et Luce sa femme ; Montpinçon, Cametours, Ouville et Savigny. Montmartin a Annoville, Hauteville, Quetteville, Regneville et Tourneville ; la Haye-du-Puits a, sans compter la chapelle de Notre-Dame du Parc à Varanguébec, et Notre-Dame du Mont à Pierrepont, les églises d'Apperville, Eretteville, Surville, Neufmesnil, et surtout Montgardien, dont la chapelle, dite *Notre-Dame du Chêne*, possédait une confrérie du Scapulaire regardée comme la plus ancienne du diocèse. Enfin Gavray a Vec, Sourdeval, Dragueville, Notre-Dame de la Baleine, l'église abbatiale de Hambye, fondée par Guillaume Paynet vers 1145 ; et dans toutes ces églises, les confréries du Scapulaire, du Rosaire et du Saint-Cœur de Marie sont si florissantes, que leur rejaillissement se fait sentir dans toutes les paroisses circonvoisines.

Les quatre autres cantons qui nous restent à parcourir ont chacun trois églises de Notre-Dame. Saint-Sauveur a la Rondehaye, le Mesnilbus, et Hauteville-la-Guichard ; Saint-Malo de la Lande a Tourville, Gratot et le Homméel ; Périers a Gorges, Lastelle et Feugères, où est Notre-Dame de l'*Us-Ouverte*, ainsi appelée parce que jour et nuit la porte demeure ouverte pour donner accès à ceux qui veulent y prier Marie ; enfin le canton de Lessay a Angoville, le Buisson, Notre-Dame de la Celle ou de l'Ermitage sur la paroisse de Vesly, sans compter, à Lessay même, ni la chapelle de *Notre-Dame la Lande*, ni l'abbaye de Lessay fondée, en 1056, par Richard-Turstin, sa femme Emma et son fils Eudes ou Capet, dotée ensuite magnifiquement par les



plus riches familles du pays, les Rohan, les Bricqueville, les d'Aubigny, les Lahaye, les Saint-Jean, placée par tous ces pieux fondateurs sous le double patronage de la sainte Trinité et de la Vierge Marie, enrichie enfin d'une église qui est un des plus beaux monuments de l'architecture romane.

L'arrondissement de Saint-Lô est digne de figurer à côté de celui de Coutances. A Saint-Lô même, il y a l'église Notre-Dame, autrefois Sainte-Marie du Château. Selon toute probabilité, ce château avait été construit par Charlemagne, pour garder le passage de la Vire, et offrir un refuge contre les incursions des Normands, qui avaient commencé à paraître dans les dernières années de son règne. Cette forteresse tint en effet longtemps contre leurs efforts, et ne succomba qu'en 890. Mais l'église, et surtout l'amour de la sainte Vierge, survécurent à la chute du château. Notre-Dame de Saint-Lô est toujours demeurée célèbre : c'est comme le centre ou plutôt le foyer de la dévotion à Marie dans la contrée. Non loin d'elle, Ménil-Rouxelin a aussi son église de Notre-Dame.

Au canton de Marigny, Ménil-Amey, Carantilly et Montreuil ont également la leur. Le canton de Tessy, outre les églises de Ménil-Raout, de Ménil-Opac et de Gouvets, possède dans la paroisse de Troisgots la célèbre chapelle de Notre-Dame-sur-Vire, fondée en 1197 par le seigneur Robert de Trégots ; lieu de pèlerinage que visitent chaque année, depuis plusieurs siècles, trente-cinq à quarante-mille pèlerins, constamment attirés à ce sanctuaire par les grâces insignes et surtout les guérisons miraculeuses qu'on y obtient. Cette chapelle, donnée en 1846 à la communauté des Sœurs des écoles chrétiennes établies à Saint-Sauveur-le-Vicomte, fut reconstruite par ces religieuses en style du quinzième siècle, notablement agrandie et embellie ; cette reconstruction indispensable, car la chapelle



tombait en ruines, sembla raviver aussi la piété, et les pèlerins furent plus nombreux que jamais ; de sorte que l'évêque de Coutances, frappé du concours immense des fidèles dans ce saint lieu , a cru devoir, dans ces derniers temps, y attacher la communauté des missionnaires du diocèse, qui y trouvent une occasion continuelle d'exercer leur zèle, et de satisfaire les religieux sentiments des visiteurs.

Le canton de Percy non-seulement compte six églises sous le vocable de Marie, savoir : la Colombe, Beslon, Margueray, Montabot, Morigny et Rampan ; mais de plus il a Notre-Dame-sur-Saules, à la Haye-Bellefonds, et Notre-Dame de Poupière à la Colombe. Le canton de Saint-Jean de Daye compte quatre églises sous le vocable de Notre-Dame, savoir : Amigny, Cavigny, Esclandes et Trübehou, et il a de plus la chapelle de Notre-Dame de Daye à son chef-lieu. Le canton de Saint-Clair possède Notre-Dame d'Elle, Moon et Couvains. Le canton de Thorigny a, outre le Perron et la chapelle du Fest, Notre-Dame de Thorigny. Si le canton de Canisy n'a que l'église de Gourfaleur sous le patronage de la Mère de Dieu, le canton de Carentan en a trois : Carentan, Saint-Pellerin, Brévands. C'est ainsi que partout les cœurs sont rappelés par quelque sanctuaire au souvenir et à l'amour de Marie.





---

## CHAPITRE DEUXIÈME.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LES ARRONDISSEMENTS D'AVRANCHES ET DE MORTAIN.

---

Ce fut un évêque d'Avranches, saint Severe, qui vers l'an 520, avant son élévation à l'épiscopat, éleva un monastère sous le vocable de Marie à l'endroit appelé de son nom Saint-Sever, aujourd'hui du diocèse de Bayeux ; et un autre évêque d'Avranches, Hugues, comte de Chester, le reconstruisit sous le même vocable en 1070. A l'exemple de ses évêques, la ville d'Avranches se bâtit un sanctuaire de Marie sous le titre de Notre-Dame des Champs. En dehors de ses murs, la paroisse de Vains éleva Notre-Dame de Vertbois ; Saint-Ovin, Notre-Dame de Bon-Secours ; Marcey, Notre-Dame du Coudray ; enfin Chavoy et la Godefroy se placèrent aussi sous le patronage de la Mère de Dieu.

Le canton de Saint-James bâtit Notre-Dame de la Guérinais à Argouges, et dédia à Marié l'église de Carnet.

Le canton de Villedieu éleva Notre-Dame de la Bissardièrre, et nomma Marie patronne titulaire des paroisses de la Bloutière, de Cherence-le-Héron, de Rouffigny, de Fleury et de Villedieu, sans compter qu'il érigea deux statues de Notre-Dame de Pitié, l'une à Fleury, l'autre à Villedieu, toutes deux en grande vénération. Les peuples vont surtout en pèlerinage à Fleury, qui a une chapelle sous le vocable de Notre-Dame du Jaunisse, et y font dire une messe le premier samedi qui suit la mort de l'un de leurs proches parents. Enfin, la plupart des paroisses de ce canton sont dans l'usage de placer des statuettes de la Mère de Dieu au-dessus de la porte d'entrée



des maisons, où sont ménagées des niches à cet effet; et presque toutes les églises ont un autel particulier consacré à la Vierge où se font les exercices soit du mois de Marie, soit des confréries du Rosaire, du Scapulaire, de Notre-Dame Auxiliatrice ou de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires.

Le canton de Sartilly n'est pas moins zélé pour la Mère de Dieu. On y trouve beaucoup d'anciennes églises qui témoignent de la haute antiquité de son culte dans la contrée. L'église de Genets est citée par le *Gallia christiana*, sous la date de 978, comme déjà existant depuis longtemps. C'est une église romane dans une de ses chapelles, gothique dans le chœur et le transept. L'évêque d'Avranches la consacra, vers 1180, sous le vocable de la sainte Vierge. Les églises de Dragey, de Saint-Jean-le-Thomas et de Sartilly, toutes également dédiées à la sainte Vierge, sont du douzième siècle; celle de Champcey, reconstruite à la fin du siècle dernier, a conservé du treizième deux belles fenêtres ogivales; et si l'église de Montviron n'est que du dix-septième, elle succède à une autre qui était du douzième, et que la vétusté avait fait tomber. Aussi, partout dans ce canton, le culte de la sainte Vierge est en grand honneur. La confrérie du Scapulaire y est très-répandue, et l'église de Dragey en a été le siège pendant plus d'un siècle. Les pèlerinages y sont fréquentés, surtout celui de Saint-Jean-le-Thomas, où est une statue antique de Notre-Dame de Pitié, endommagée par les siècles, mais, par cela même, plus vénérée. Des miracles anciens et récents, en révélant la foi des populations, l'affermissent et l'accroissent, à ce point qu'aucun sacrifice ne coûte dès qu'on le demande au nom de Marie; témoin l'élan unanime avec lequel on répondit à l'appel qui fut fait aux habitants pour l'érection de la statue colossale de Notre-Dame de France sur le rocher Corneille près la ville du Puy.



Le canton de Brecey est semblable à celui de Sartilly. Pas d'église qui n'ait son autel de Marie, et, de plus, trois paroisses, Livoye, la Chapelle-Urée et Tirepiéd, sont sous son patronage. Livoye porte le titre de Notre-Dame, et célèbre l'Assomption avec la plus grande pompe. La Chapelle-Urée tire son nom de l'incendie qui, vers la fin du neuvième siècle, détruisit l'immense forêt au milieu de laquelle elle était située, sans endommager en rien le sanctuaire de la Mère de Dieu : d'où on l'appela primitivement la chapelle de la Forêt-Brûlée, et plus tard par contraction la Chapelle-Urée. Avant 93, les paroisses voisines y venaient en procession le 15 août; et l'on choisissait, pour porter la parole devant ce nombreux auditoire, le plus remarquable prédicateur de la contrée. Tirepiéd a sur son territoire la chapelle de Crux, que les archives de l'évêché d'Avranches mentionnent, dès le dixième siècle, en ces termes : *Capella seu capellaria sanctæ Mariæ de Crux*, et qui célèbre, dans l'église paroissiale, sa fête patronale du 8 septembre avec une solennité qui révèle les sentiments religieux du pays. Du reste, dans tout le canton éclatent les témoignages de l'amour des peuples pour Marie : une statue de la Vierge est accolée presque à toutes les croix qui bordent les chemins, et une autre, placée honorablement dans presque toutes les maisons, est décorée de fleurs et autres ornements. Les diverses confréries de la sainte Vierge y sont en grand honneur ; les autels y sont entourés de suppliants, on les baise avec respect et amour, et on y dépose des offrandes, chacun selon sa modique fortune. Marie récompense cet hommage par des miracles ; et le curé de canton atteste entre autres qu'une jeune personne qui s'était jetée à l'eau dans un accès de désespoir fut préservée par son scapulaire qui, accroché à une branche d'arbre du rivage, l'empêcha de couler à fond. Il raconte également que, dans un incendie qui réduisit une maison en cendres, la flamme



n'épargna que la statue de Marie placée au-dessus de la porte d'entrée; qu'une jeune personne assaillie par un libertin qui en voulait à son honneur lui fit lâcher prise par la seule prononciation du nom de Marie; qu'enfin un ecclésiastique, désespéré des médecins, recouvra subitement une parfaite santé en recourant à celle que l'Église appelle la Santé des infirmes.

Le canton de Pontorson comptait autrefois cinq monuments de son amour pour la sainte Vierge, savoir : les églises d'Ardevon, d'Aucey, de Pontorson, Notre-Dame de Tombelène et le Mont-Saint-Michel. Tombelène était autrefois un pèlerinage très-fréquenté, et l'on conjecture que les médailles en plomb de Notre-Dame de Tombelène trouvées dans la Seine à Paris provenaient de ce pèlerinage. Ce prieuré fut fondé et bâti, l'an 1137, par Bernard, abbé du Mont-Saint-Michel, qui estimait ce lieu comme propre au recueillement de la méditation, et préposa à la belle église qu'il y construisit un abbé avec deux moines. Plus tard, un religieux de la congrégation de Saint-Maur fut mis en possession de cette église. En 1158, Foulques Paynel lui donna l'église Saint-Nicolas avec le cimetière et les biens de cette église : l'acte porte qu'il fait cette offrande à Dieu, à Saint-Michel et à l'église Sainte-Marie de Tombelène, *ecclesiæ sanctæ Mariæ de Tombahelenâ*. En 1198, elle reçut divers dons pour y entretenir à perpétuité une lampe allumée, qui en effet y brûla jusqu'à la Révolution. En 1212, elle reçut les restes de Jourdain, douzième abbé du Mont-Saint-Michel qui avait demandé d'y être enterré, et, vers la même époque, Philippe-Auguste y fit construire un fort. En 1337, le prieuré de Tombelène fut imposé à quarante sous par an pour contribuer avec le Mont-Saint-Michel à l'entretien de deux religieux qui iraient faire leurs études à Paris. En 1423, les Anglais, s'étant emparés de Tombelène, forti-



fièrent ce rocher de hautes et fortes murailles et de plusieurs tours. En 1450, le connétable de Richemont reprit cette forteresse, et depuis lors elle n'a pas cessé d'être française. Si elle tomba plus tard au pouvoir des ligueurs, elle se soumit à Henri IV en 1592; et le Père Feu-Ardent, docteur en théologie qui écrivait vers cette époque, cite dans son histoire du Mont Saint-Michel un miracle qui y était arrivé. En 1669, Louis XIV en fit raser les fortifications; et aujourd'hui Tombelène n'est plus qu'un rocher inhabité et complètement abandonné (1).

Près de Tombelène s'élève le Mont-Saint-Michel, qu'on appelle Saint-Michel-en-Péril-de-Mer parce que, deux fois le jour, la marée montante l'entoure de ses eaux; et quiconque en est saisi ne peut échapper à la mort(2). En 708, dit la tradition, l'archange saint Michel apparaissant à Aubert, évêque d'Avranches, lui ordonna de bâtir une église sur le sommet du mont; le prélat obéit, éleva l'église et la consacra en 709; mais en 966, Richard I<sup>er</sup>, duc de Normandie, estimant ce temple trop peu convenable, en fit élever un autre beaucoup plus grand avec de vastes bâtiments pour un monastère qu'il y établit, et que les chroniqueurs appellent le Palais des Anges. La sainte Vierge y avait un autel, et les religieux professaient pour elle la dévotion la plus édifiante, comme le prouve la chronique du Mont-Saint-Michel écrite au onzième siècle, et conservée en manuscrit à la bibliothèque d'Avranches. On lit dans cette chronique que la sainte Vierge, saint Michel et les anges apparaissaient souvent la nuit dans cette église, qu'ils y chantaient les louanges de Dieu; que, pour ne pas les troubler dans cet angélique ministère, il était sévèrement défendu d'entrer dans l'église avant que le gardien du couvent eût sonné ma-

---

(1) Notice sur *Tombelène*, par M. Blondel, d'Avranches.

(2) Voyez *Gallia christiana*, t. XI, p. 510 et suiv.



tines ; qu'une nuit un homme nommé Galibert, étant caché dans l'église pour voir ce qui s'y passait, en fut sévèrement puni par les anges qui le découvrirent, et n'obtint sa grâce que par l'intercession de la sainte Vierge. Quoi qu'il en soit de cette chronique dont nous ne garantissons pas le récit, la foudre tomba, en 1118, sur la sainte montagne, réduisit en cendres tous les lieux réguliers du couvent, et n'épargna dans l'église, sauf les piliers et la voûte, que l'image de la Vierge, qui, au milieu de l'embrasement général, ne fut nullement endommagée. C'est ce que racontait, en 1694, un religieux du même monastère : « Je trouvai » derrière l'autel, écrivait-il alors, l'ancienne image de » la Vierge préservée du feu de l'an 1113 ; je la fis mettre » dans une niche, et il y vint grand nombre de pèlerins. » Outre cette statue miraculeuse, le couvent possédait diverses reliques de la sainte Vierge, savoir : une portion de ses cheveux, de son voile et de sa tunique, le tout richement enchâssé dans le porphyre et le plomb doré, et muni de certificats authentiques (1).

Le canton de la Haye-Pesnel n'a rien d'aussi célèbre ; mais en dédommagement il compte sept sanctuaires de Marie, qui sont : Folligny, la Lucerne, le Tanu, la Rochelle, Subligny, le Mesnil-Drey et la Haye. Six églises ont la confrérie du Scapulaire, trois celle du Rosaire, quatre celle du Cœur de Marie, qui compte plus de trois cents associés dans la seule paroisse de la Haye ; et cette dernière paroisse est le siège d'un pèlerinage de Notre-Dame de Pitié, qui de temps immémorial est fréquenté par un nombre infini de pèlerins. Lorsque, il y a quelques années, on proposa à ces populations peu aisées de souscrire pour l'érection de Notre-Dame de France, elles ré-

---

(1) Extrait des archives d'Avranches, par M. Desroches, curé d'Isigny.



pondirent avec joie à cet appel, et versèrent une somme relativement considérable ; et lorsque le dogme de l'Immaculée Conception fut solennellement proclamé, on célébra cette heureuse nouvelle avec de vrais transports de joie et des chants de bonheur. Les plus magnifiques illuminations, les rues et les maisons splendidement décorées, attestaient la part que prenaient tous les cœurs au triomphe de leur mère.

Le canton de Granville, qui nous reste à parcourir, est encore plus remarquable. Dans le principe, Granville n'était qu'un rocher aride et désert. En 1206, on pensa qu'il convenait de placer, sur ce point le plus avancé et le plus éminent de la côte, la statue de Celle que l'Église appelle l'Étoile de la mer, afin que de son regard elle embrassât et protégeât toute cette baie si remplie de récifs. Dans cette vue, Jean d'Argouges obtint de Philippe-Auguste la concession du rocher, et on y éleva la belle église de Notre-Dame qu'on y voit aujourd'hui. Dès lors, un pèlerinage s'y établit, des habitations se fondèrent tout autour, et la ville prit naissance. C'est ce que nous apprend Charles VII dans une charte mémorable : « C'est une place et champ sur » un roc, presque tout environné de mer, dit-il, auquel » n'était aucun édifice ni habitation. On y a fait une église » parochiale très-dévote, fondée en l'honneur et révérence » de Notre-Dame. Ladite place nommée Granville, que » l'on dit être un des plus anciens pèlerinages de notre » pays de Normandie, et où sont avenus et aviennent souvent beaux et apparents miracles. »

En 1440, on fit de Granville une place de guerre et on y éleva des ouvrages de défense. Les Anglais, pendant la guerre de l'Indépendance, vinrent en effet la bombarder ; mais, chose merveilleuse, unique dans les fastes militaires, toutes les bombes allèrent s'ensabler dans la grève ; pas une ne tomba sur les maisons ni dans l'intérieur de la



ville; pas une ne fit de dégât. Dans leur reconnaissance pour Marie qui avait si visiblement protégé leur cité, les habitants lui érigèrent au pignon de l'église une statue qui domine la ville entière, tenant un boulet dans la main et divers autres boulets dans les plis de ses vêtements.

Tous les environs de Granville offrent également des souvenirs de la sainte Vierge. Dans les terres, c'est Notre-Dame de Kairon; sur la mer, c'est la chapelle des rochers d'Ecréhon, entre Jersey et Carteret. Ces rochers d'autant plus dangereux que, s'élevant à peine au-dessus de l'eau, ils ne peuvent que difficilement être aperçus, et par conséquent être évités au moment de la tempête ou au sein de l'obscurité, avaient été donnés en 1203 par Pierre des Préaux à l'abbé de Valricher, à condition qu'on y élèverait une église consacrée à Marie, *Basilicam in honore Dei et beatæ Mariæ*, et qu'on y entretiendrait deux religieux pour y célébrer tous les jours les saints mystères. L'abbaye exécuta le contrat avec fidélité; mais l'édifice à force d'être battu par les flots s'écroula. Il n'en resta que les ruines qu'on trouve encore marquées dans une carte de 1687, par Mariette; et ces ruines elles-mêmes ont fini par disparaître: aujourd'hui les rochers restent seuls, et les flots les recouvrent dans toutes les hautes mers.

D'un autre côté est Sainte-Marie de Chausey, bâtie dans l'île de ce nom dès avant le douzième siècle, et donnée au Mont-Saint-Michel par Richard III, duc de Normandie. Son voisinage des Minquets, îlots à fleur d'eau, célèbres dans les annales des naufrages, et non moins dangereux que les rochers d'Ecréhon, attira vers elle la dévotion des marins et lui valut sa longue conservation. Aujourd'hui il n'en reste plus que des ruines.

L'île de Jersey, ancienne dépendance du diocèse de Coutances, et que l'hérésie seule en a séparée, avait aussi des chapelles consacrées à Marie dans les paroisses



d'Erouville, de Saint-Martin, de Saint-Sauveur et de Saint-Hélier.

Mais il est temps de passer à l'arrondissement de Mortain : là, nous trouvons toutes les populations dévouées au culte de Marie, des confréries du Rosaire et du Scapulaire en grand honneur, des statuettes de la Vierge aux portes et dans l'intérieur des maisons, ou au tronc des arbres. Dans le canton de Sourdeval, les églises de Gathemo et Brouains lui sont consacrées; celle de Sourdeval portait autrefois son vocable joint à celui de saint Martin; elle avait une chapelle du Rosaire, dotée de plusieurs fondations, dont les titres existent encore. Les paroissiens s'étaient même bâti, en 1646, une chapelle de la Vierge, distincte de l'église paroissiale, et prenaient plaisir à mettre, sur les édifices ou les croix plantées le long des chemins, des inscriptions qui rappelaient l'amour de la Mère de Dieu. Encore aujourd'hui on célèbre par de nombreuses communions les fêtes de la Vierge ainsi que le mois de Marie; et l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires y compte beaucoup d'associés.

Le canton du Teilleul a la paroisse de Sainte-Marie du Bois, dont le nom seul dit la dévotion du peuple à la sainte Vierge; il a de plus, dans l'église de Husson, une statue antique de la Mère de Dieu avec l'Enfant Jésus entre ses bras, haute d'un mètre vingt centimètres, assez bien sculptée, et très-vénérée dans tout le pays. En 93, un des iconoclastes de l'époque, ayant étendu le bras vers la sainte image pour l'insulter, sentit tout à coup une douleur violente qui lui fit pousser un grand cri. Son bras demeura étendu : depuis ce moment, il ne put plus jamais s'en servir, et il mourut quelques années après, le bras et le côté entier dévorés par les vers. C'est un fait qu'affirment encore aujourd'hui, comme témoins oculaires, plusieurs vieillards du pays. Aussi toute la contrée vient-elle avec



confiance prier devant la sainte image ; on a fait décorer la niche où elle repose, on l'a dorée elle-même, ainsi que le globe qu'elle a sous les pieds ; et au bas est un reliquaire contenant une parcelle du voile de la sainte Vierge, dont l'évêque de Coutances a constaté l'authenticité. La dévotion à la sainte Vierge est bien plus remarquable encore à Savigny-le-Vieux. Là se trouvaient deux églises sous le titre de Marie, l'église paroissiale que les plus anciens titres appellent tantôt Notre-Dame de Savigny, tantôt la bienheureuse Vierge Marie de Savigny ; et l'église de l'Abbaye, qui, fondée, vers l'an 1200, d'abord sous le titre de la Sainte-Trinité et de Notre-Dame de Savigny, ne s'appela plus, quelque temps après, que l'Abbaye de Notre-Dame de Savigny ; abbaye célèbre dont 93 fit un monceau de ruines tel qu'on n'y voit plus aujourd'hui que les débris de la chapelle de la Vierge, qui était placée au rond-point de l'église, derrière le maître-autel. Outre ces deux églises de la Vierge, Savigny avait encore deux confréries : celle du Rosaire, fondée en 1601, par François de Sénéard, évêque d'Avranches, et dotée, par un habitant, de trois livres de rente qui furent remplacées en 1780 par la concession d'un champ d'un hectare ; et la confrérie de la Sainte-Famille, fondée en 1738 par Clément XII, pour laquelle les habitants élevèrent un bel autel avec un retable contenant les cinq statues de Jésus, Marie, Joseph, sainte Anne et saint Joachim. A ces deux églises et à ces deux confréries, Savigny ajoutait une multitude de petites chapelles sur divers points de son territoire. Au hameau de Harel vous trouviez un oratoire de Notre-Dame de Pitié ; sur le chemin de Savigny à l'Abbaye, un oratoire de la Vierge portant l'Enfant Jésus entre ses bras ; sur le chemin de Savigny à Sainte-Anne, à la croix du Hamel, deux tableaux de la Vierge ; dans l'un, elle est représentée enfant apprenant à lire aux pieds



de sainte Anne; dans l'autre, elle est représentée en relief sur le granit tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. A la croix de la Billotière, on trouve adossée à une ancienne croix une jolie chapelle gothique renfermant une statue de la sainte Vierge; au bourg même de Savigny, on voit en avant du couvent, sous une petite construction gothique, une statue de la Vierge en tuffeau, portant sur ses épaules un manteau, sur sa tête un voile blanc et tendant les bras : au bas se lit l'inscription : *Voilà votre mère*. Au presbytère, est encore une autre statue de la Vierge, dans une niche pratiquée au mur du jardin; enfin la plupart des maisons de la paroisse ont leur statuette de la Mère de Dieu exposée tantôt au dehors, tantôt au dedans, et l'on célèbre à ses pieds le mois de Marie, lorsqu'on ne peut venir à l'église même en faire les exercices.

Le canton de Saint-Pois compte sous le patronage de la Mère de Dieu le Mesnil-Gilvert, et Coulouvray, qui, outre l'église paroissiale, l'honorait dans une chapelle du village de la Thulière. Lingeard et sa chapelle la vénèrent comme patronne collatérale; et l'ancien séminaire de la Garlière, sur la paroisse de Saint-Laurent de Cuves, l'invoquait comme sa protectrice et sa mère. Huit paroisses ont la confrérie du Scapulaire, cinq celle du Rosaire, et une celle de Notre-Dame des Victoires. Toutes chantent en son honneur les litanies de Lorette une fois le mois, quelques-unes même deux fois et à chaque fête de la Vierge. Toutes récitent publiquement le chapelet chaque dimanche et plusieurs jours de la semaine en carême. On fait brûler des cierges devant son autel; et le 2 février on distribue à chaque famille un cierge béni destiné à être allumé au lit des mourants. Enfin son image se voit dans des niches pratiquées soit sur les nombreuses croix de granit qui bordent les chemins, soit dans les murailles des maisons.



Coulouvray, Lingeard et Saint-Laurent, dont nous avons parlé, forment autant de pèlerinages très-fréquentés, ainsi que Saint-Pois, qui, de plus, a, au village de la Méanserje, une croix visitée par de nombreux pèlerins, sur laquelle se lisent deux inscriptions : la première à la base : *Jesu, et Mariæ, misericordiæ matri* ; la seconde, au croisillon : *Gloriosa dicta sunt de te, Civitas refugii, 1742*. Enfin il n'est pas d'église qui n'ait une statue ou un tableau de Marie, honorée sous un titre particulier, comme Notre-Dame de Pitié, Notre-Dame des Sept-Douleurs, la Reine des anges, la Vierge Mère ; et les verrières de plusieurs églises représentent les principales scènes de la vie de la sainte Vierge.

Le nom de Notre-Dame fait la gloire de l'église paroissiale de Barenton, dans le canton du même nom ; des églises de Chevreuille et de Parigny, dans le canton de Saint-Hilaire ; des églises de Chérencé et de Juvigny, dans le canton de Juvigny ; des églises de Montgothier, de Montigny et de Vézins, dans le canton d'Isigny ; enfin des églises de Touchet, de l'abbaye de Notre-Dame la Blanche, de Romagny, mais surtout de Rancoudray, dans le canton de Mortain. Cette dernière église doit son origine, si l'on en croit la légende, à une statue de la Vierge trouvée, au milieu d'un bosquet de coudriers, par un jeune pâtre, dont l'attention avait été attirée vers cet endroit, tant par une vive lumière qui semblait embraser le bosquet, que par l'attrait d'un de ses moutons qui se portait constamment vers ce lieu et ne voulait point s'en séparer de tout le jour. On bâtit bientôt une gracieuse chapelle près de ces coudriers qui ne périssent jamais et qui abritent toujours une source pure et limpide, et on lui donne le nom de Rancoudray, c'est-à-dire mouton du coudrier : *ran*, dans l'ancien patois normand, signifie



mouton ou fort bélier (1). Cet événement se passa entre 1200 et 1220, comme le prouvent plusieurs chartes de cette époque; et depuis lors la chapelle ne cessa d'être un but de pèlerinage pour toute la contrée. En 1756, Guy-François Fleury, chapelain titulaire de la chapelle, la voyant près de tomber de vétusté, la fit reconstruire en 1757, et la fit bénir solennellement au milieu d'un concours inusité de pèlerins; en 1759, il y ajouta toutes les décorations qui furent en son pouvoir, et en 1776, elle fut érigée en église paroissiale. Pendant la révolution de 93, seule peut-être de toutes les églises de l'ancien diocèse d'Avranches, elle demeura constamment ouverte; et son curé, quoique saintement rebelle aux ordres iniques du gouvernement d'alors, la desservit sans interruption, accueillant tous les pieux pèlerins qui ne cessaient de venir prier Notre-Dame de Rancoudray. Dépouillée du titre curial lors du Concordat, cette antique église le recouvra en 1826; et, depuis cette époque, elle a été considérablement agrandie, et dotée des confréries du Mont-Carmel et du Scapulaire, sans parler des confréries du Sacré-Cœur et de l'Adoration perpétuelle.

Sa situation est tout exceptionnelle : isolée au milieu des bois, elle n'est accessible que par un chemin étroit et solitaire, pratiqué à travers la forêt; tout y porte au recueillement le pieux pèlerin qui la visite; tout y dispose l'âme aux saintes inspirations. C'est là que les mères vont, dès l'aube matinale, demander à la Vierge quelques consolations, ou prier pour leurs enfants malades; c'est là que les populations d'alentour aiment à venir verser leurs peines dans le cœur de la Consolatrice des affligés; et si la

---

(1) Les renseignements sur cette chapelle sont extraits de la notice sur *Notre-Dame de Rancoudray*, par M. Hippolyte Sauvage, imprimé à Mortain en 1860.



Normandie a d'autres sanctuaires plus renommés, elle n'en a point qui soient plus chéris que celui-ci. C'est le sanctuaire de prédilection de la partie de la province limitrophe de la Bretagne. Il est vrai que l'état des chemins ne permet guère aux paroisses de s'y rendre en procession; mais, en revanche, les pèlerinages isolés y sont très-nombreux, et beaucoup de miracles s'y opèrent. On cite, entre autres : Henriette Alix, de Sourdeval, qui y fut guérie subitement d'une paralysie des deux jambes; Marie Joubin, qu'un pèlerinage de sa mère à Rancoudray rappela tout à coup de l'état d'agonie et des portes de la mort à une santé parfaite; plusieurs enfants attardés qui n'ont commencé les uns à marcher, les autres à parler, qu'aux pieds de Notre-Dame de Rancoudray; enfin c'est à l'intercession de Notre-Dame de Rancoudray que madame Sainte-Angèle, fondatrice du Sacré-Cœur, attribuait tout le succès de son entreprise. Plusieurs tentatives avaient échoué; elle vient en pèlerinage à Rancoudray, elle prie avec ferveur, et dès lors son œuvre prospère et grandit. La statue qui attire tant de pèlerins n'a, du reste, rien de remarquable : elle est fort ancienne, taillée dans la pierre, et occupe une place modeste au-dessus du couvretable du maître-autel.

---



---

## CHAPITRE TROISIÈME.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LES ARRONDISSEMENTS DE CHERBOURG ET DE VALOGNES.

---

Cherbourg, en latin *Cæsaris Burgum*, eut, dès une époque perdue dans la nuit des temps, le sanctuaire de Notre-Dame de Grâce, au pied de la montagne du Roule, que les flots de l'Océan mouillaient de leur écume dans les grandes mers. En 998, le duc Richard III y ajouta la chapelle de la Citadelle, qui eut d'abord le vocable de Saint-Benoît, mais qui ensuite fut rebâtie dans de plus grandes et de plus riches proportions, par Guillaume le Conquérant, sous le titre de la Mère de Dieu, avec une dotation digne de lui et le titre de collégiale : *Ad servitium Dei genitricis et Virginis Mariæ aliorumque sanctorum, nomine et merito Deo cognitorum, quorum reliquiæ in capellâ castelli Cæsarienburgensis mei, debitâ veneratione coluntur.*

A cette seconde église vint s'ajouter, en 1145, Notre-Dame du Vœu, à l'occasion que nous allons dire. Cette année-là même, la princesse Mathilde, fille de Henri I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre et duc de Normandie, faisant voile sur la mer qui sépare l'Angleterre de la France, fut assaillie d'une si violente tempête, qu'elle se crut perdue à moins d'un miracle(1). Dans cette extrémité, elle fit vœu de bâtir une chapelle à la Vierge sur le point du rivage où elle aborderait saine et sauve. Cependant les matelots et le pilote lui-même désespérés n'attendaient plus que la mort.

---

(1) Voyez *Neustria pia*, p. 843. — Demons, *Notice sur Notre-Dame du Vœu*; — de Gerville, *Études du département de la Manche*, p. 402; — Fleury et Vallée, *Cherbourg et ses environs*, p. 94; — Voisin la Hougue, *Histoire de la ville de Cherbourg*, p. 47.



« Ayez bon courage, leur dit la princesse, Marie est bonne et puissante, elle nous sauvera. » En effet, peu d'instants se sont écoulés, que déjà on aborde à Cherbourg. Mathilde accomplit son vœu, élève la chapelle promise sous le vocable de Notre-Dame du Vœu, achève le monastère contigu commencé par son aïeul Guillaume le Conquérant; et l'évêque de Coutances y établit des moines de l'ordre de Saint-Augustin.

En 1650, Cherbourg se donna une quatrième église de la Mère de Dieu, sous le nom de Notre-Dame de Protection. Mais la révolution de 93 fit main basse sur tous ces sanctuaires; elle convertit l'abbaye en hôpital de la marine, sans toutefois en endommager le cartulaire, qui se conserve encore à la bibliothèque de la ville; et le génie militaire démolit la petite chapelle de Mathilde pour agrandir le port. La piété des habitants de Cherbourg ne put se résoudre à supporter la disparition de tout monument de leur amour pour la sainte Vierge; et ils élevèrent, sous le nom chéri de Notre-Dame du Vœu, une belle et vaste église, en style ogival, couronnée de deux flèches magnifiques, ornée de beaux vitraux, de riches mosaïques, d'un chœur remarquable et surtout d'un autel, chef-d'œuvre de sculpture et de dorure. Elle a été érigée en église paroissiale à l'usage d'une population de près de neuf mille âmes. L'église de Notre-Dame du Vœu était riche autrefois de deux tableaux, dont il ne reste plus que le nom dans les anciens inventaires; elle a seulement hérité de plusieurs fondations dont était dotée la chapelle de la princesse Mathilde; et toutes ses richesses aujourd'hui se réduisent à plusieurs vases sacrés et reliquaires, à un ornement brodé, donné, dans ce siècle, par les duchesses d'Angoulême et de Berry, à divers dons offerts par la reine Amélie d'Orléans, à une bannière et un beau tableau, représentant l'une et l'autre Mathilde au milieu de la tem-



pête, enfin à un autre tableau de la Vierge, trophée de Sébastopol. Elle possède deux confréries, celle de Notre-Dame du Vœu, qui semble se raviver depuis quelques années, et celle de Notre-Dame des Victoires de Paris. On y voit divers petits navires offerts par la reconnaissance envers la patronne des matelots.

Hors de Cherbourg, nous trouvons dans le canton de Beaumont six églises sous le vocable de Marie, savoir : Auderville, Acqueville, Beaumont, Jobourg, Omonville et Vatteville; sept dotées de la confrérie du Scapulaire, deux de celle du Rosaire, une de Notre-Dame Auxiliatrice, une autre de Notre-Dame des Victoires, une autre enfin, toute spéciale au pays, Notre-Dame de Mort-Christ, à Jobourg. Cette dernière confrérie, vénérable par sa haute antiquité, et dont on conserve encore une délibération en date du 24 août 1670, était administrée par douze membres, un échevin et un économe, qu'on élisait chaque année. Plusieurs personnages illustres, dans le premier quart de ce siècle, et la duchesse d'Angoulême elle-même, en faisaient partie. Les confrères avaient l'avantage d'être recommandés après leur mort pendant cent ans à la messe paroissiale. Souvent les marins viennent à Jobourg remercier Marie de les avoir préservés du naufrage; et le 15 août, un grand nombre de pèlerins s'y rassemblent pour la fête patronale. L'église, qui est d'architecture romane du onzième siècle, porte le vocable de la *Belle Notre-Dame*. Du plus loin qu'on l'aperçoit, sur terre ou sur mer, on se découvre, on la salue et on récite quelques prières à la Vierge protectrice (1).

Le canton d'Octeville compte jusqu'à huit églises sous le patronage de Marie : Couville, Équeurdreville, Henne-

---

(1) Ces renseignements ont été fournis par M. le Curé de Saint-Germain-des-Vaux, dans le même canton.



ville, la Glacerie, Martinvast, Mesnil-Auval, Tourlaville et Tourteville. Le canton des Pieux en compte trois : les Pieux, Pierreville et Tréauville ; et enfin le canton de Saint-Pierre-Église en compte cinq : Clitourps, Cosqueville, Gouberville, le Vast et Théville.

Si maintenant nous entrons dans l'arrondissement de Valognes, nous trouvons à Valognes même l'abbaye de Notre-Dame de Protection ; à Alleaume, Notre-Dame de Gloire ; à Brix, à Rufosse, à Tamerville, l'église paroissiale sous le titre de Marie ; à Bricquebec, Notre-Dame de Grâce de l'ordre de Cîteaux, ou de la Trappe, fondée en 1824 par le curé de Digosville, près de Cherbourg, qui devint ensuite abbé de ce monastère, sous le nom de Dom Augustin. Dans le même canton, se trouvent cinq églises paroissiales sous le patronage de la Mère de Dieu, Bricquebec, le Vretot, Magneville, Quettetot et Rauville-la-Bigot. Le canton de Quettehou n'en compte que trois, qui sont Barfleur, Morsalines et le Vicel. Le canton de Saint-Sauveur-le-Vicomte n'en compte pas davantage ; mais en dédommagement il possède Notre-Dame de Celle-Souef (*de Cellâ suavi*), fondée vers 1048 par Lætitia, fille de Néel, vicomte de Saint-Sauveur ; il possède surtout, dans l'église de Rauville-la-Place, un autel de Marie construit en 1638, d'une très-belle architecture, favorisé de quarante jours d'indulgences pour quiconque y récite un *Pater* et un *Ave*, et où l'on va en procession le premier dimanche du mois en chantant les litanies de la sainte Vierge. A peu de distance de là, Notre-Dame de la Délivrande, chapelle de fondation récente, remplace une antique chapelle de Saint-Jacques, à l'usage des lépreux dont l'hospice était contigu (1). Quand la lèpre que les Croisés

---

(1) Tous les renseignements sur cette chapelle nous ont été donnés par M. Mariette, curé de Rauville-la-Place.



avaient importée d'Orient eut disparu, c'est-à-dire vers le commencement du seizième siècle, on convertit ce sanctuaire en chapelle de Notre-Dame de la Délivrande. Aussitôt les pèlerins y accoururent de toutes parts, il fallut allonger et élargir la nef, multiplier les autels; et ces agrandissements provoquèrent avec de nouveaux pèlerins, non-seulement un concours de prêtres étrangers qui avaient à cœur d'y offrir le saint sacrifice, mais encore l'établissement d'un chapelain chargé de desservir régulièrement la dévote chapelle. Depuis cette époque jusqu'aux mauvais jours de 93, la dévotion des peuples pour ce sanctuaire ne se ralentit jamais. Si le danger en empêcha pendant quelque temps la manifestation, on la fit éclater dès qu'on le put sans péril; et en 1800 l'on y vit jusqu'à quatorze paroisses venues en procession avec croix et bannières, pour solliciter la cessation d'une sécheresse qui allait faire périr les récoltes. Une pluie abondante, récompense de leur foi, vint, dans la semaine même, rendre la vie aux moissons et l'espérance aux habitants. Alors les prêtres étaient encore en exil; mais les fidèles n'en venaient pas moins, aux fêtes de la Vierge, chanter ses louanges, réciter à ses pieds des prières, lui demander surtout le retour de leurs prêtres. Ce retour ne tarda pas: en 1803 arriva d'exil M. Marie, prêtre de Rauville, qui fut chapelain du sanctuaire jusqu'à sa mort, arrivée en 1812. Pendant les années suivantes, la chapelle ne fut guère desservie que par les vicaires de Rauville qui y venaient chaque semaine, à jours fixes, offrir le saint sacrifice. Mais en 1845, elle recouvra un chapelain en titre, qui, depuis lors, n'a pas cessé de la desservir.

Cette dévote chapelle, longue de seize mètres sur sept de large, éclairée par six belles fenêtres, et toujours tenue dans une propreté parfaite, possède une grande arcade qui sépare le chœur de la nef, un beau retable orné des



tableaux de saint Joachim, de sainte Anne, et une belle statue de la Vierge qui semble être de la fin du seizième siècle. Elle est surmontée d'un élégant clocher de forme carrée avec ouvertures artistement faites. A ses murs extérieurs est adossée une chaire en pierre, pour faire entendre la parole de Dieu aux jours de grande réunion, où son enceinte est trop étroite pour contenir la foule des auditeurs ; et, au-dessus du portail, s'offre à la vénération publique une Vierge gravée sur une croix de pierre, de la forme la plus antique.

Telle est la dévotion pour cette chapelle, qu'en 1821 un seul homme, simple entrepreneur de bâtiments, prit à sa charge tous les travaux de consolidation, d'agrandissement et d'embellissement même qu'elle réclamait, sans exiger d'autre indemnité que les offrandes des fidèles pendant quatorze ans, tandis que, d'un autre côté, le Révérend Père du Mesnildot et sa famille faisaient les frais des lambris et du pavé de la nef et de la sacristie. Tous les jours, si l'on en excepte les mois de décembre et de janvier, ainsi que les dimanches, il y vient des pèlerins, dont la plupart communient ; et le lundi de la Pentecôte, le 24 juin et le 8 septembre, il s'y trouve jusqu'à quatre à cinq cents personnes, dont deux cents au moins approchent de la sainte Table. Aussi l'évêque de Coutances y a autorisé la réserve du saint Sacrement, et le Saint-Siège y a accordé la faveur d'un autel privilégié avec des reliques de plusieurs saints.

On ne saurait dire les faveurs que la sainte Vierge dispense dans ce sanctuaire. On en peut juger par le nombre vraiment extraordinaire de messes d'action de grâces qu'on y fait célébrer, ou de cierges que la reconnaissance y envoie. Le curé de Rauville cite entre autres plusieurs guérisons dont il atteste avoir été témoin. Ce sont, en 1845, un marin de Granville sauvé de la tempête en invoquant Notre-Dame de Rauville, et peu après, son enfant atteint



d'une fièvre cérébrale, désespéré des médecins, guéri subitement dès que sa grand'mère l'a recommandé à Notre-Dame de Rauville; c'est, en 1846, une femme de Fresville qui ne marchait que difficilement avec des béquilles, et qui est délivrée tout à coup de son infirmité; c'est, en 1848, l'instituteur de Saint-Sauveur-le-Vicomte sauvé à Paris, par l'invocation de Notre-Dame de Rauville, d'un péril imminent de mort dont le menaçaient les balles de la guerre fratricide de cette époque. C'est, en 1850, un autre habitant de Saint-Sauveur, attaqué par une tempête affreuse en revenant du Chili, et sauvé par une prière à la Vierge de Rauville. C'est, à toutes les époques, la sérénité obtenue dans les mauvais temps, la pluie dans les sécheresses, la préservation ou la cessation du mal dans les épidémies ou les calamités publiques. Ainsi en 1832, la paroisse de Quettehou, envahie par le choléra, fit vœu d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Rauville, et aussitôt le choléra cessa ses ravages. En 1840, la paroisse de Doville vint en procession demander la fin d'une sécheresse qui allait faire périr les moissons, et les habitants s'en retournèrent inondés par la pluie.

Le canton de Montebourg compte jusqu'à neuf églises sous l'invocation de la Mère de Dieu : Émondeville, Éroudeville, Hemevez, Sainte-Marie d'Audouville, Quineville, Sortosville, la Chapelle de l'Hospice, Notre-Dame des Gougins, la Chapelle de l'ancienne abbaye; et comptait de plus autrefois l'église et l'abbaye du Ham. Nous n'avons de renseignements que sur ces trois derniers sanctuaires. Notre-Dame des Gougins est une chapelle érigée au quinzième siècle, près du rivage de la mer, dans la commune de Saint-Marcouf, par des marins qui, près d'être submergés dans une tempête, avaient fait vœu, s'ils échappaient au danger, d'élever un sanctuaire à la sainte Vierge là où les jetterait la vague furieuse. Jetés tout à coup comme



par miracle sur la plage de Saint-Marcouf, ils y avaient bâti ce sanctuaire; les huguenots le renversèrent; le curé de Saint-Marcouf le releva au seizième siècle; et chaque année, le 8 septembre, il s'y fait un grand concours de pèlerins. Une nombreuse population s'est établie dans le voisinage, et a nécessité la construction d'une grande église qu'on y a élevée en style ogival.

Bien autrement remarquable est l'abbaye de Montebourg, dont la curieuse histoire se conserve encore à la Bibliothèque impériale de Paris, dans une copie du quinzième siècle (1). Selon ce manuscrit, deux fervents chrétiens originaires de la Savoie, cherchant en France un lieu séparé du monde, où ils pussent se livrer en paix à la prière et à la méditation des choses éternelles, trouvèrent à Grandcamp, dans le diocèse de Bayeux, une plage solitaire sur le bord de la mer, qui leur sembla convenir à leur pieux dessein. Ils s'y établissent, et le soir, pour prendre leur sommeil, ils se couchent l'un sur un rocher, l'autre dans une barque restée à sec sur la grève. Mais pendant qu'ils dorment tous deux, la mer monte, et le reflux emporte la barque avec son hôte jusque sur les côtes d'Angleterre. Les amis ainsi séparés eurent un sort bien différent. Celui que les vagues avaient emporté en Angleterre y fut bientôt apprécié pour sa haute vertu, et fut élu évêque de Salisbury. Celui qui était resté en France, nommé Roger, croyant son compagnon perdu pour jamais, suivit le rivage et s'arrêta à Montebourg. Là, vivant d'une vie angélique, il priait Dieu de lui faire connaître le lieu où il devait finir ses jours, lorsqu'en songe il reçut l'ordre de se bâtir une chapelle, là où il verrait descendre une lumière céleste, comme celle d'une étoile mêlée au feu de la foudre; et dès lors il s'engagea à la dédier à la sainte Vierge. La nuit suivante,

---

(1) Manuscrit latin de Saint-Germain, n° 482, fol. 155 v°-159 v°.



il voit en effet descendre du firmament une lumière en forme d'étoile , qui tombant sur un endroit de la forêt, y réduit en cendres les broussailles et les épines. Roger aussitôt rassemble en ce lieu les bois, pierres et ciments nécessaires à la construction; et aidé des gens du pays, il construit une chapelle à la Vierge. Sur ces entrefaites, Guillaume le Conquérant vient d'Angleterre en Normandie, débarque à Cherbourg, apprend les circonstances merveilleuses de la fondation de Roger; et après avoir bien constaté les faits, il décrète la fondation d'une magnifique abbaye au lieu même qu'avait désigné l'étoile, et par ses ordres s'élève, moitié en style roman, moitié en style ogival, la plus remarquable église du Cotentin. Ce beau sanctuaire de Marie, élevé en 1082, fut illustré par beaucoup de miracles, et vénéré des peuples jusqu'en 93, qui en fit un monceau de ruines. La statue de la Vierge qu'on y honorait fut soustraite alors à la profanation, et rendue plus tard à l'église paroissiale de Montebourg, où on lui a consacré une chapelle spéciale sous le titre de la Vierge à l'Étoile ou de Notre-Dame des Étoiles: au-dessus de sa niche en bleu-ciel parsemé d'étoiles, est un foyer de lumière où apparaît encore une grande étoile. Quant à l'abbaye, achevée en 1090 par Richard de Reviers, seigneur de Nétron, et par lui richement dotée, elle prospéra jusqu'à la Révolution, qui n'en laissa debout que la maison abbatiale avec ses dépendances, dont une des plus grandes pièces a été convertie en chapelle sous le titre de Notre-Dame de l'Étoile.

Enfin autrefois le même canton comptait parmi les monuments de l'amour des peuples pour Marie, l'église et l'abbaye du Ham, consacrées en son honneur la neuvième année du règne de Thierry de Chelles, c'est-à-dire en 679 par saint Fromond, quinzième évêque de Coutances. L'autel béni de ses mains se voit encore à la bibliothèque



de Valognes, dont il n'est pas le moins précieux monument; et il porte en lettres onciales, sans intervalles ni ponctuation, une inscription dont voici les quatre premières lignes :

CONSTANTINENSIS VRBIS RECTVR DOMNVS  
 PRODOMVNVS PENTIFEX IN HONORE  
 ALME MARIA GENETRICIS DNI HOC  
 TEMPLVM HOCQVÆ ALTARE CONSTRVXIT.

Le canton de Barneville a placé sous le patronage de la sainte Vierge les églises du Val-de-Scie, d'Allonne, de la Haye-d'Ectot; et surtout Notre-Dame de Port-Bail, où le culte de la Mère de Dieu se signala dès l'an 747. Alors (1) les flots ayant jeté sur la rive, comme restes d'un naufrage, une châsse contenant les reliques de saint Georges et de plusieurs autres saints avec une parcelle de la vraie croix, les habitants crurent devoir élever trois églises, la première en l'honneur de saint Georges, la seconde en l'honneur de la vraie croix, et la troisième en l'honneur de la sainte Vierge; et autour de cette dernière église se forma une célèbre abbaye, dont Richard III, duc de Normandie, donna, en 1046, le patronage à Adèle, son épouse (2). Du reste, dans tout le canton, le culte de la Mère de Dieu est en grand honneur. Le Rosaire est établi en six paroisses, le Scapulaire en trois, l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires en plusieurs autres. Tous célèbrent les fêtes de la sainte Vierge avec la plus édifiante piété; tous implorent son secours avec une pleine confiance, surtout les marins, les femmes enceintes et les malades (3).

Enfin au canton de Sainte-Mère-Église, après les quatre

---

(1) Annal. Vedast. apud d'Acheri, t. III.

(2) *Abbatiam quæ appellatur Portbail*, dit le cartulaire matricul.

(3) Renseignements fournis par M. le curé de Barneville.



paroisses de Blosville, de Montfarville, de Ravenoville et de Turqueville qui sont consacrées à la Mère de Dieu, brille au premier rang l'église de Sainte-Marie-du-Mont, remarquable d'abord par sa position : car elle est située sur un plateau élevé d'où se déroulent aux regards, d'un côté les vastes et riantes plaines du Cotentin, de l'autre l'immensité des mers, et occupe la place où étaient autrefois adorés Jupiter et le dieu Thot ; plus remarquable encore par sa belle architecture, qui semble réunir les différents styles de l'art chrétien. Sa nef primitive, d'architecture romane primordiale, remonte à Charlemagne ; l'ogive combinée avec le plein cintre dans une autre partie de l'édifice, annonce l'époque de transition, et la tour en style ogival accuse la troisième époque, c'est-à-dire la première moitié du seizième siècle. Aussi est-elle classée parmi les monuments historiques dont l'État prend l'entretien à sa charge.

Elle fut bâtie en grande partie par les confrères de l'*Œuvre sainte*, qui bâtirent nos églises au moyen âge (1). Pour transporter les matériaux, il leur fallait traverser le long espace sablonneux que la mer couvre et découvre chaque jour : là, les charrettes chargées de pierres, s'enfonçant dans le sable, n'avançaient qu'à grand'peine, et l'on raconte qu'un jour ils furent surpris par la marée montante : déjà ils étaient près d'être engloutis ; ils invoquent Marie avec confiance, et à l'instant les flots menaçants s'arrêtent, laissent passer le convoi, et ne se répandent sur la plage que quand tous sont en sûreté (2). On présume que l'inscription : *Ad te clamamus, exules filii*

---

(1) Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie, t. XIV, an. 1845.

(2) Ce fait est rapporté dans une lettre d'Haymon, abbé de Saint-Pierre sur Dive, insérée par Mabillon dans ses *Annales de l'ordre de Saint-Benoît*.



*Evæ*, dont on lit un fragment à l'entrée du sanctuaire, est la prière qui obtint cette merveilleuse délivrance.

Au dévouement des confrères de l'*Œuvre sainte* vint se joindre le concours de toutes les nobles familles du pays, des Aux-Épaules, des Fortecus, des Beaugendre et des Osbert. Sous Louis XIV, la duchesse de Ventadour, retirée de la cour au château de Sainte-Marie, contribua aussi au bien de cette église, en y fondant à perpétuité une messe du saint Sacrement pour tous les jeudis de l'année, et établissant dans son château un séminaire de jeunes personnes nobles et malheureuses, qui édifiaient les fidèles par leur tenue religieuse, communiaient aux principales fêtes de la sainte Vierge et chantaient ses litanies tous les samedis.

Sainte-Marie du Mont est l'espoir des marins : c'est vers sa tour qu'ils tournent leurs regards et dirigent leurs prières, lorsqu'ils se voient en péril dans la baie si dangereuse des Veys; et quand ils ont échappé à la mort, ils viennent remercier leur libératrice. Des cierges votifs, offerts par toutes les classes de la société, brûlent presque continuellement devant la statue vénérée; diverses associations y sont établies en son honneur; et il en est une, entre autres, qui est spéciale à cette église; c'est la confrérie de Sainte-Marie du Mont, qui, d'après les titres déposés aux archives, est estimée la plus ancienne et la plus illustre du diocèse de Coutances. Elle a ses statuts propres, imprimés en 1615; elle compte deux mille associés, et sur cette liste figurent les noms les plus illustres, les maréchaux de Saint-Géran, de Bellefonds et de Villars, les familles de Renty et de Longaunay, le marquis de la Boulaye, la duchesse de Ventadour, la comtesse de Saint-Géran, et plus de quatre cents autres personnages qualifiés. Interrompue pendant quelque temps par les ravages du protestantisme, rétablie en 1615, déchuée de sa



splendeur à la mort de la duchesse de Ventadour, relevée en 1726 par Benoît XIII et enrichie d'indulgences, renversée par la Révolution de 93, relevée en 1819, elle continue depuis cette époque ses pieux exercices pour l'édification du peuple et la gloire de Marie (1).

---

(1) Tous ces renseignements ont été fournis par M. le curé de Sainte-Marie du Mont.





## DIOCÈSE DE SÉEZ (1).

---

Le culte de Marie fut prêché, dans ce religieux diocèse, dès le premier siècle de l'ère chrétienne, par saint Latuin, premier évêque de Sééz, que saint Denis de Paris avait envoyé évangéliser cette contrée. C'est là un fait que nous attestent et la légende de saint Latuin, approuvée à Rome, et les actes du saint évêque, et la tradition constante du pays, et cinq histoires du diocèse. Le saint apôtre ne se contenta pas de prêcher lui-même l'amour de Marie et d'en donner l'exemple en consacrant sa première église ou sa cathédrale sous le titre de Notre-Dame ; il ordonna plusieurs prêtres qui, animés de son esprit, allèrent dans toute la contrée faire connaître et aimer Jésus-Christ et Marie, et apprendre aux peuples que le culte de l'un est inséparable du culte de l'autre. Après sa mort, et pendant les siècles suivants, cette heureuse semence produisit une moisson abondante et durable. De toutes parts s'élevèrent peu à peu de nombreuses églises sous le vocable de la Mère de Dieu ; de petites chapelles furent consacrées en son honneur ; son image fut placée aux portes des villes, à l'angle des principales rues, et les fidèles portèrent sur eux ses médailles bénites. Les riches et les grands de la terre, partageant à l'endroit de Marie

---

(1) Nous devons les renseignements sur ce diocèse au zèle de M. l'abbé de Fontenay, supérieur du grand séminaire, à l'empressement qu'a mis le clergé à répondre à son appel, et spécialement à M. l'abbé Blin, prosecretaire de l'évêché.



les sentiments du peuple, employèrent leurs grandes richesses à bâtir des églises et fonder des abbayes sous son nom, ou à enrichir de magnifiques donations les monuments déjà existants.

Vers 990, Yves I<sup>er</sup>, seigneur de Bellême, et sa femme, Godechilde, fondent, en l'honneur de la Mère de Dieu, l'église de Saint-Santin, qui existe encore et dont le véritable nom est Notre-Dame du Vieux-Château. « Moi, » Yves, dit-il dans la charte de fondation (1), j'ai construit, dès les fondements, dans mon château de Bellême, une église en l'honneur de la sainte Mère de Dieu... et pour le soulagement de mon âme, de celle de ma femme Godechilde, de mes enfants et de mon père, nous avons, suivant le règlement de l'autorité canonique, doté la susdite église des biens suivants. » Après l'énumération de plusieurs propriétés, le pieux seigneur ajoute : « Je vous cède enfin, ô sainte église, » pour les posséder à perpétuité, tous les biens susmentionnés pour l'entretien des clercs qui y serviront Dieu, » et cela afin qu'ils prient avec zèle pour moi, ma femme » et mes enfants. »

En 1020, le fils d'Yves, qui portait le nom de Guillaume de Bellême, comte d'Alençon, digne héritier de la piété de son père, fonde, en l'honneur de la sainte Vierge, l'abbaye de Lonlay, près de Domfront. « Moi, » dit-il dans le préambule de la charte de fondation (2), » réfléchissant depuis longtemps en moi-même auquel » des saints je dois recourir pour opérer mon salut, et ne » trouvant point de plus puissante protection que celle de » la très-sainte Mère de Dieu, qui a engendré la miséricorde même, et qui, comme nous l'apprennent les saints

(1) *Chronique percheronne*, par l'abbé Fret, t. III, p. 259.

(2) *L'Orne archéologique*, p. 45.



» Pères, a coutume d'obtenir aux pécheurs qui l'invoquent  
» le pardon de leurs fautes, nous avons construit, en  
» l'honneur de cette bienheureuse Mère de Dieu, une  
» abbaye dans le lieu appelé Lonlay, où nous avons placé  
» des moines qui prieront jour et nuit pour nous et nos  
» ancêtres. »

Plus tard vient Guillaume le Conquérant, qui couvre de monuments en l'honneur de la sainte Vierge le diocèse de Sééz, et meurt en l'invoquant. Après avoir reçu les sacrements, dit un historien de la Normandie (1), et disposé en legs pieux de la plus grande partie de ses trésors, il leva les yeux et les mains vers le ciel et dit : « Je me  
» recommande à la bonne Vierge Mère de Dieu, et la supplie très-humblement de me réconcilier par ses prières  
» avec son Fils Jésus-Christ Notre-Seigneur. Cela dit, il  
» rendit son âme avec son dernier soupir. »

A son exemple, les nobles chevaliers qui étaient autour de sa personne tiennent à témoigner leur vénération pour la Mère du Sauveur, en dotant les abbayes élevées en son honneur ou en en fondant de nouvelles. Ainsi en 1070, Roger de Montgomery, comte d'Alençon, rétablit le monastère de la sainte Vierge, fondé par sainte Opportune à Almenèches, puis détruit par les Normands, et lui donne de grands biens (2). Il fonde, de plus, six autres grands monastères, cinq prieurés considérables, et fait des donations princières à beaucoup d'abbayes, proclamant que la sainte Vierge l'avait sauvé mille fois de la mort au milieu des combats, et qu'il lui était redevable de tout lui-même.

Pendant le douzième siècle, ces traditions de dévouement à Marie se continuent. Roger de Molbray, en 1127,

---

(1) *Histoire générale de Normandie*, par Dumoulin, p. 234.

(2) *Monast. anglic.* t. 1<sup>er</sup>, p. 606.



fonde, en l'honneur de la Vierge, l'abbaye de Villers-Canivet. « Moi, Roger de Molbray, dit-il dans sa charte (1), » j'ai donné et abandonné par la présente charte à Dieu » et à la bienheureuse Marie, ma maison de campagne avec » toutes ses dépendances. » Henri II, roi d'Angleterre, né à Argentan, donne à la même abbaye cent marcs d'argent, qui équivalent à soixante mille francs de notre monnaie.

Vers 1140, Rotrou II, comte du Perche, fonde Notre-Dame de la Trappe, dont nous dirons plus bas l'histoire; et Rotrou IV, non content d'achever et d'agrandir l'église et le monastère pour les mettre en rapport avec le nombre toujours croissant des religieux, fait don à l'abbaye de la terre de Ligny (2). Ces beaux exemples ranimèrent le zèle des chevaliers du Perche, et ils firent, en l'honneur de la sainte Vierge, de nouvelles donations à Notre-Dame de la Trappe.

En 1143, Guillaume de Ponthieu, fils de Robert de Bellême, duc d'Alençon, bâtit encore l'abbaye et l'église de Gouffern, en l'honneur de la Mère de Dieu (3), lui fit don de terres considérables, fonda à la même intention quatre autres abbayes importantes avec plusieurs prieurés; et quand il se vit près de mourir, il demanda d'être enterré au pied de l'autel de Marie, dans l'abbaye de Gouffern. Vers le même temps, Drogon, gentilhomme angevin, dégoûté de la cour de Mathilde, reine d'Angleterre, où il était cependant un des seigneurs le plus en faveur, vint, au diocèse de Séez, bâtir l'abbaye de Silly en l'honneur de la sainte Vierge, y appela les religieux Prémontrés et s'y fit religieux lui-même, préférant l'obscurité du cloître à tout l'éclat des honneurs, et l'austérité de la péni-

(1) *Neustria pia*, par le Père Dumoustier.

(2) *Gallia christiana*, t. XI; *Chronique percheronne*, t. III, p. 358.

(3) *Id.* t. XI, p. 744; *Instrumenta*, p. 462.



tence à toutes les jouissances du siècle. La reine Mathilde, imitant le zèle de son favori pour l'honneur de la sainte Vierge, non contente de bâtir plusieurs monastères en l'honneur de la Mère de Dieu, dota magnifiquement ceux qui existaient déjà, et surtout l'abbaye de Silly, à laquelle Henri II, son fils, ajouta plusieurs belles donations.

Cependant, au milieu de tant de communautés dévouées au culte de Marie, il n'y avait point encore de Chartreuse. Le digne fils du fondateur de la Trappe, Rotrou IV, combla cette lacune, et fonda la Chartreuse du Val-Dieu (1). C'était, avant l'arrivée des chartreux, un vallon désert, marécageux, sauvage, presque inabordable, séjour des brigands, qui après leurs méfaits allaient s'y soustraire aux poursuites de la justice; de telle sorte que ce lieu n'était connu dans le pays que sous le nom de la Vallée du diable. Mais bénie par la Mère de Dieu, cultivée par les sueurs des religieux de saint Bruno, cette vallée inféconde et redoutable changea bientôt son premier nom en celui de Val-Dieu. En 1181, Froger, évêque de Séz, consacra, sous le titre de Notre-Dame, l'église du nouveau monastère, et les louanges divines retentirent là où auparavant on n'entendait que les hurlements des bêtes fauves et les blasphèmes des brigands. Rotrou, heureux d'une telle transformation, donna au monastère des terres considérables pour en assurer l'existence; et grand nombre de seigneurs rivalisèrent avec lui de générosité envers la sainte Vierge, patronne de la maison. Plus tard, quand les bâtiments eurent besoin de réparation, Pierre II, comte d'Alençon, en fit les frais presque à lui seul. Il rétablit la voûte et les murs de l'église, détériorés par le temps et les guerres, ajouta de nouveaux édifices aux anciens, et fit construire le grand portail, appelé, de son nom, le portail

---

(1) *Chronique percheronne*, t. III, p. 394.



du comte Pierre. Enfin, il se bâtit pour lui-même une cellule dans cette nouvelle Thébaïde, où il venait passer en pieux exercices et en saintes méditations tout le temps qu'il pouvait dérober aux affaires, assistant au saint Sacrifice avec les religieux, chantant avec eux les psaumes, les hymnes et les cantiques à la louange de Dieu et de Marie; et quelques jours avant sa mort, il ordonna qu'on l'enterrât en l'église du couvent, sous la tour des cloches et dans le chœur même des frères convers, afin d'y être, dit-il, tous les jours foulé sous leurs pieds.

Sa pieuse fille, Jeanne d'Alençon, après avoir partagé sa vie entre le service des pauvres, à l'hospice d'Argentan, et la prière ou la méditation, après avoir abandonné à son frère tous ses riches domaines, se retira, plus complètement encore que son religieux père, au Val-Dieu, dans une chambre contiguë à l'église. Là, recluse volontaire, elle vaquait à l'oraison, assistait aux offices des religieux par une petite fenêtre, qui de son appartement donnait sur le maître-autel; et elle persévéra dans cette sainte vie jusqu'à sa mort, après laquelle elle fut enterrée, selon son désir, dans la même tombe que son père, heureuse de reposer morte comme vivante dans le sanctuaire de Marie qu'elle avait tant aimée.

Si les grands seigneurs du pays montraient tant de dévouement à la Mère de Dieu, les évêques et tout le clergé du diocèse en montraient bien plus encore. Non contents de prêcher de parole et d'exemple l'amour de Marie, ils bâtissaient de tout côté des églises en son honneur. Un Pouillé du diocèse de l'an 1450 comptait déjà à cette époque jusqu'à cent quinze églises paroissiales dédiées à la sainte Vierge, et mentionnait, dans les églises qui étaient sous un autre vocable, une ou plusieurs chapelles de la Mère de Dieu; sans compter ni une foule de petits autels élevés à sa gloire et desservis par un chapelain,



ni les associations ou confréries nombreuses établies sous son nom.

Aussi cette heureuse terre donna-t-elle le jour aux plus illustres serviteurs de Marie. Quels hommes en effet plus remarquables, à ce titre comme à plusieurs autres, que le Père Eudes(1), ce grand missionnaire, ce fondateur d'une société dévouée à Jésus et à Marie; que M. Crestey (2), ce saint prêtre que toute la Normandie admira dans son temps, et qui, en prêchant partout la dévotion à Marie, les confréries et le chapelet en son honneur, régénéra toutes les paroisses qu'il évangélisa; que le Père d'Argentan, auteur estimé des Conférences théologiques sur les grandeurs de Marie; et tant d'autres enfin, qui implantèrent si fortement l'amour de la sainte Vierge dans le cœur des populations, que même après les orages de la Révolution, qui souffla l'impiété en tant d'intelligences, la dévotion des anciens âges pour la Mère de Dieu règne encore aujourd'hui dans le diocèse? De tous côtés on y bâtit en son honneur, au prix des plus grands sacrifices, des églises nouvelles qui dépassent les anciennes par la beauté de leur architecture, des chapelles gracieuses qui deviennent souvent un lieu de pèlerinage, ou au moins un foyer de dévotion à Marie. De toutes parts fleurissent dans les paroisses les confréries du Rosaire, du Scapulaire, de Notre-Dame des Victoires. A chaque fête de la Vierge, il y a foule aux tribunaux sacrés et à la sainte Table; les autels de Marie sont ornés de fleurs, resplendent de lumières, et ses louanges sont chantées devant son image avec un saint enthousiasme par toutes les bouches.


---

(1) Voyez *Vie du Père Eudes*, par le P. Montigny; il naquit à Ry, près d'Argentan.

(2) Voyez *Vie de M. Crestey*; il naquit à Trun, chef-lieu de canton dans l'arrondissement d'Argentan.



Ces considérations générales ressortiront mieux encore des détails particuliers que nous fournira chaque contrée de ce religieux diocèse; et en conséquence nous allons parcourir successivement les arrondissements d'Alençon, de Mortagne, d'Argentan et de Domfront, dont se compose le diocèse de Séez.





---

## CHAPITRE PREMIER.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT D'ALENÇON.

---

L'arrondissement d'Alençon compte près de trente monuments élevés par l'amour des peuples en l'honneur de la sainte Vierge. Le premier est la cathédrale de Séez. Elle fut bâtie, dans le principe, sur les rives de l'Orne, en l'honneur de Notre-Dame, par saint Latuin, ainsi que nous l'avons dit en commençant, et que l'affirment Simon Prouvère dans l'*Histoire ecclésiastique du diocèse de Séez*, l'abbé de Courteilles dans la *Vie des Saints* du même diocèse, de Meigné dans l'*Histoire du diocèse de Séez*, le Propre du diocèse de 1680, les Actes de saint Latuin, et la tradition du pays. Là, disent tous ces auteurs, le saint évêque rassembla de nombreux fidèles, conféra les saints ordres à plusieurs de ses disciples, donna le voile de la virginité à plusieurs âmes appelées à la vie parfaite, plaçant ainsi sous la protection de la Reine des vierges le berceau du sacerdoce et de la vie religieuse dans son diocèse.

A cette première cathédrale en succéda une autre sur le même emplacement, sous le titre de Notre-Dame du Vivier; mais celle-ci ayant été saccagée par les Normands vers le commencement du sixième siècle<sup>(1)</sup>, on la remplaça par une troisième qu'on érigea à cent mètres de là, sur les ruines d'un temple païen; et si l'on donna à celle-ci le vocable de saint Gervais et de saint Protas, à raison des reliques de ces saints martyrs qu'on y possédait, et que Dieu glorifiait

---

(1) *Vie de saint Germain de Paris*, par Fortunat. Migne, *Patrol.*, t. LXXXVIII, p. 464.



alors par beaucoup de miracles, la sainte Vierge ne cessa pas pour cela d'être regardée par tout le diocèse comme la première et principale patronne de la cathédrale. Elle y avait une chapelle spéciale destinée à rappeler l'ancienne église de Notre-Dame bâtie par saint Latuin; et d'un autre côté Notre-dame du Vivier, qui avait jusqu'alors occupé la place de l'église de saint Latuin, demeura toujours, nonobstant l'état de dévastation où les Normands l'avaient réduite, l'objet de la vénération générale, le centre de nombreuses donations, et le siège d'une confrérie de charité dont les archives de l'évêché possèdent encore les titres et les règlements, empreints d'une admirable piété. La révolution de 93 osa seule porter une main sacrilège sur un sanctuaire que ses souvenirs rendaient si vénérable, et poussa l'impiété jusqu'à n'y laisser que les quatre murailles avec leurs ogives, puis à en faire un abattoir : tant l'esprit révolutionnaire éteint dans les âmes le culte du passé!

Cependant on venait de toutes parts en pèlerinage à la cathédrale de Séez, amené par le double attrait de la sainte Vierge qu'on y honorait, et des saints Gervais et Protais dont les reliques y opéraient de nombreux prodiges. Saint Germain de Paris, au rapport de Fortunat, y vint en personne; et, après avoir opéré divers miracles le long de la route, il invitait ceux qui venaient le trouver à Séez à réclamer l'assistance de Marie et des saints martyrs honorés dans la cathédrale. Un aveugle suivit son conseil; et après qu'il eut, avec le saint, passé la nuit en prière devant l'autel de Marie, au point du jour, saint Germain lui fit le signe de la croix sur les yeux, et aussitôt il recouvra la vue (1).

Au septième siècle, saint Évrout, fondateur de l'abbaye d'Ouche, dans ce diocèse, vint y recommander à la Mère du Sauveur le nouveau monastère qu'il voulait fonder à Séez en

---

(1) *Vie de saint Germain*, par Fortunat.



son honneur; et saint Évremont y reçut l'ordination sacerdotale de la main de son évêque.

Malheureusement cette cathédrale, où la Mère de Dieu avait reçu tant de fervents hommages, n'échappa point à la fureur dévastatrice des Normands. Par eux, elle fut, comme la ville entière, convertie en un monceau de ruines. Rebâtie ensuite par le vénérable Azon, évêque de Séez, elle fut de nouveau réduite en cendres, en 1044, par les flammes des maisons voisines, qu'on avait incendiées pour en chasser des brigands qui s'y étaient établis, et qui de là infestaient tout le pays. Séez avait alors le bonheur de posséder pour évêque un de ces hommes supérieurs, capables de concevoir de grandes choses, hardis à les entreprendre, plus habiles encore à les exécuter : c'était Yves de Bellême. Cet illustre prélat projette, non de relever l'ancienne cathédrale qui n'avait rien que de vulgaire, mais d'en bâtir une autre tout à fait monumentale. La contrée dévastée et malheureuse ne lui offre, il est vrai, aucune ressource; mais il ira chercher au loin ce qu'il ne trouve pas dans son diocèse; et en conséquence il part pour l'Italie, se rend dans la Pouille, où régnaient, par droit de conquête, beaucoup de princes et de grands seigneurs normands, alors chrétiens; il leur expose sa triste position, et en reçoit des sommes considérables. Il passe de là à Constantinople, obtient de l'empereur, avec un morceau précieux de la vraie croix, des dons abondants en argent, et revient à Séez, chargé des richesses de l'Orient. Il se met aussitôt à l'œuvre, et commence, sous la protection de Marie, la cathédrale qui existe encore aujourd'hui. Il mourut sans l'avoir achevée; il fallut quatre-vingts ans de travaux continus pour consommer cette grande entreprise; mais la Mère de Dieu le récompensa de son zèle, même dans la tombe : car, mort en 1070, il fut trouvé en 1601 dans un état parfait de conservation, devant l'autel de la Vierge, où il avait



été inhumé; et son tombeau, qu'on voit encore de nos jours dans la même chapelle, est l'objet de la vénération publique.

Ce fut à l'évêque Jean de Neuville qu'il fut donné de voir l'achèvement de ce grand édifice, vraiment monumental selon le dessein de son fondateur; et le 21 mars 1126, l'archevêque de Rouen en fit la consécration en présence de cinq évêques, de Henri, roi d'Angleterre, duc de Normandie, et de toute sa cour.

A une si belle église l'évêque voulut donner un clergé plus beau encore; et en conséquence il rassembla ses chanoines en communauté régulière, sous la règle de Saint-Augustin, et leur donna, avec un vêtement blanc qui les séparait du monde, des constitutions qu'il fit approuver par le pape Honoré II, et confirmer par son successeur Innocent II au concile de Reims. Ce nouvel ordre de choses produisit un double bien. Comme d'une part la vie en commun entraîne moins de dépense que la vie séparée de chacun en son particulier, et que de l'autre elle offre à la vertu plus de secours avec moins de dangers, l'évêque, au lieu de treize chanoines, put en avoir trente-six, qui, grâce aux avantages de leur position, devinrent un des chapitres les plus vénérés de toute la France (1). Un des premiers actes de cette sainte compagnie fut d'établir l'usage, qui se conserva jusqu'en 93, de dire tous les jours, immédiatement avant prime, une messe de la sainte Vierge; et pour rendre plus manifeste encore leur dévotion à la Mère de Dieu, ces chanoines lui élevèrent dans la cathédrale une belle statue en marbre, qui s'y voit encore aujourd'hui.

La vie si régulière de ce chapitre et sa dévotion si remarquable pour la sainte Vierge, augmentèrent beaucoup la renommée de Notre-Dame de Séez, et y attirèrent

---

(1) Épître d'Arnoul, évêque de Lisieux.



des pèlerins aussi illustres que nombreux. On y voyait souvent à genoux à ses pieds saint Osmond, comte de Séez, mort évêque de Salisbury, canonisé par Calixte III, en 1456; saint Thierry, abbé de Saint-Évroult, pieux ami d'Yves de Bellême (1); Raoul d'Escures, d'abord abbé de Saint-Martin de Séez, puis évêque de Rochester et archevêque de Cantorbéry, mort en odeur de sainteté (2). Plus tard on y vit saint Louis, en 1259; la bienheureuse Marguerite de Lorraine, en l'an 1517, et dans les divers voyages où elle passa par Séez, pour aller, d'Essey à Argentan, fonder son monastère; le bienheureux frère Gilles, un des premiers compagnons de saint François d'Assise, lorsqu'il vint établir à Séez le premier couvent qu'aient eu les cordeliers en France.

Encouragées par ces grands exemples, les populations y vinrent plus nombreuses que jamais; les donations s'y multiplièrent et firent face tant aux frais du culte qu'à l'entretien de l'édifice. Henri I<sup>er</sup> donna en 1131 à cette pieuse cathédrale le fief d'Aleu avec toutes ses dépendances (3), sans compter diverses autres rentes (4); l'évêque Jean lui céda l'église de Ménil-Guyon, et Thonon, fils du duc de Bauvon, ses droits sur l'église de Saint-Ernée de Bauvon (5), en 1160, tandis que Froger, évêque de Séez, lui cédait l'église Saint-Sauveur de Carrouges, celle de Néers et plusieurs autres propriétés (6), et que René de Fontenay lui donnait les dimes de la même paroisse de Saint-Sauveur (7). En 1165 et années suivantes, les seigneurs de Beaumont,

---

(1) *Gallia christiana*, t. XI, col. 743 et 847.

(2) *Neustria sancta*, par le Père Dumoustier.

(3) *Cartulaire du chapitre*, acheté en 1860 par Mgr Rousselet, évêque de Séez, fol. 77.

(4) Charte datée de Dieppe, l'an 1131.

(5) *Ibid.*, fol. 79.

(6) *Ibid.*, fol. 84.

(7) *Ibid.*



dans le Maine, firent remise au chapitre, tant des coutumes et droits de passage sur toutes leurs terres, que de la rente qu'il leur payait chaque année pour les vignes qui lui appartenaient à Beaumont (1). En 1194, tandis que Guillaume de Montgoubert lui cédait l'église de Saint-Julien-sur-Sarthe avec une terre de la même paroisse, Guillaume Quarrel lui donna l'église et le moulin de Barville (2), et trois autres pieux donateurs cédèrent le patronage de l'église de Saint-Pierre de Bonnefoi. Les papes confirmèrent ces donations; et Innocent III, entre autres, énumère dans ses bulles de confirmation tous les biens par lesquels s'était manifestée la piété des peuples envers Notre-Dame de Séez (3).

Les siècles suivants virent se continuer les dons au pieux sanctuaire. 1473 vit Louis XI autoriser le chapitre à acquérir des héritages sans payer d'amortissement, à condition qu'on entretiendrait six enfants de chœur, lesquels chaque jour, après la messe de Notre-Dame, diraient pour lui à haute voix un *Ave, Maria*; pieux usage qui se continua jusqu'en 93. 1518 vit l'évêque Jacques de Silly désigner Notre-Dame de Séez pour lieu de station aux fidèles du diocèse qui voudraient gagner l'indulgence plénière accordée par Léon X. Les diocésains, dociles à cet appel, y accoururent de toutes parts; et l'église, quoique très-grande, se trouvant trop petite pour la multitude, l'évêque fit dresser des échafauds en dehors du portail, afin que le peuple pût, du parvis et des rues adjacentes, entendre la messe et les prédications. La foule fut telle, qu'on se pressait de toutes parts aux alentours de l'église; et par malheur une terreur panique ayant saisi la multitude, qui crut

---

(1) *Cartulaire du chapitre de Séez*, fol. 75.

(2) *Ibid.*, fol. 73 et 79.

(3) *Gallia christ.*, t. XI; *Instrumenta*, p. 469.



voir osciller les flèches de l'église ainsi que les échafauds, il se fit, pour échapper au danger imaginaire, une confusion si grande, une pression si violente des plus forts sur les plus faibles, que plusieurs périrent, les uns étouffés par la presse, les autres renversés à terre et foulés aux pieds (1).

Grâce aux aumônes qu'apportait à Sééz ce grand concours de fidèles, l'évêque pouvait entretenir sa cathédrale dans un état de décence et de fraîcheur parfaites; mais en 1562, les protestants tombèrent comme la foudre sur cette église, que recommandaient en vain à leur respect, et son architecture, qui la rendait un des plus parfaits chefs-d'œuvre de l'art gothique, et tant de pieux souvenirs qui s'y rattachaient : ils y firent toutes les dévastations que leur inspira le fanatisme de la haine, jusqu'à en briser le pavé. Ces excès ne firent qu'accroître l'intérêt et le zèle des catholiques; et quand la paix fut rendue, ils prirent à cœur de réparer tant d'outrages. Mais malheureusement ce n'était là encore que le commencement de la désolation; et, les années suivantes, toutes les calamités semblèrent fondre à la fois sur le saint édifice; la grêle en brisa les vitraux, les ouragans et les tempêtes en emportèrent la couverture et en ébranlèrent le grand clocher; de toutes parts on ne voyait que dégâts à réparer.

Les évêques qui se succédèrent sur le siège de Sééz rivalisèrent tous de zèle, soit pour attirer les fidèles à la chapelle de Marie dans la cathédrale, soit pour appeler leurs aumônes sur de si grands besoins. En 1439, l'évêque Jean de la Pérouse, en vue de se procurer les secours nécessaires à tant de réparations, fonda la confrérie de Notre-Dame de Sééz, promettant à tous ceux qui s'y agrégeraient une part dans toutes les prières publiques qui se font à la cathédrale, et leur accordant

---

(1) *Histoire ecclésiastique du diocèse de Sééz.*



toutes les indulgences en son pouvoir. Le Saint-Siège ayant approuvé et confirmé cette confrérie, elle se répandit par tout le diocèse, et devint la source principale où les évêques de Séez puisèrent les moyens de faire face aux dépenses. Chaque confrère, en y entrant, payait dix deniers, puis cinq deniers chaque année, avec liberté aux pauvres de payer moins, et invitation aux riches de donner plus, en considérant qu'il s'agissait de restaurer la maison de Celle qu'ils se glorifiaient d'appeler leur Reine et leur Mère (1). L'évêque fondateur de cette confrérie fit, à sa mort, une fondation de trois mille cinq cents livres, à condition qu'aux cinq principales fêtes de l'année on ferait dans la nef, avant la grand'messe, une station où, après avoir chanté un répons avec l'oraison du jour, on chanterait l'*Ave, Regina* en s'en retournant au chœur (2). Plusieurs chanoines, modèles, comme ce saint évêque, de dévotion à la sainte Vierge, firent de même des fondations en l'honneur de la Mère de Dieu, l'un pour faire sonner l'*Angelus* à midi et au soir, l'autre pour faire dire des messes aux principales fêtes de la Vierge. Les laïques imitèrent ces exemples : l'un fonda une messe solennelle pour le jour de la Visitation, avec charge de distribuer trois livres aux pauvres; l'autre une procession entre vêpres et complies, le dimanche dans l'octave de l'Assomption et le jour de la fête de l'Immaculée Conception, où l'on se rendrait à une statue de la Vierge placée devant son autel, et qui serait ornée de six cierges allumés; on chanterait en musique un répons tiré de l'office du jour et l'on sonnerait les grosses cloches pendant le *Magnificat*, la procession et la station (3).

Dans la dernière moitié du dix-huitième siècle, l'évêque

---

(1) Mandement de Mgr Camus de Pontcarré.

(2) *Histoire de la cathédrale de Séez*, par Lebaillly.

(3) *Ibid.* Fondation de Hyacinthe de Château-Thierry, écuyer.



de Séez, obéissant aux désirs de tout le diocèse et à l'inspiration de sa propre piété, fit réparer et orner à grands frais la chapelle de Notre-Dame ; plus tard, M. d'Argentré entreprit d'immenses travaux pour consolider toute la cathédrale et y ajouter diverses ornements, entre autres un autel en marbre exécuté à Gênes, le revêtement en marbre des piliers du sanctuaire, plusieurs statues en bronze pour la décoration de l'autel ; et le 25 juin 1784, le chapitre adressa à l'évêque une requête où il le suppliait de vouloir bien consacrer ce nouvel autel et toute la cathédrale sous le vocable de la sainte Vierge. L'évêque accéda à une demande qui allait si bien à son cœur, et le 1<sup>er</sup> octobre 1786, quand tous les embellissements furent terminés, il célébra, avec la plus grande solennité, la dédicace du grand autel, de toute l'église et de tout le diocèse à la sainte Vierge ; ce qui remplit les pieux chanoines d'une telle joie, qu'ils allèrent en corps en remercier le prélat, et célébrèrent une messe solennelle pour sa conservation.

La sainte Vierge récompensa le chapitre d'un zèle si remarquable pour son culte, en donnant à tous ses membres le courage du martyr dans la persécution violente qui éclata, en 1792, contre le clergé, obligé de choisir entre l'apostasie d'une part, et de l'autre l'exil ou l'échafaud. Pas un seul chanoine ne faiblit dans une telle crise, et le peuple de Séez conserva sa magnifique cathédrale, veuve de son évêque et de ses prêtres, jusqu'en 1793. Alors, sur les reproches d'un représentant du peuple qui, en passant par Séez, s'indigna de voir encore au portail l'image de la Vierge régnant au Ciel au milieu des anges et des saints, vrai chef-d'œuvre de sculpture ; sur les menaces qu'il fit d'aller dénoncer la ville à la Convention nationale, si on ne faisait promptement disparaître ce qu'il appelait le trophée du fanatisme, on passa des cordes au cou des statues de la Vierge, des apôtres et des autres



saints, et en peu de temps l'acte de vandalisme fut consommé; un monceau de pierres brisées remplaça ces magnifiques et colossales statues. Un révolutionnaire les ayant achetées pour s'en bâtir une maison, dans laquelle il avait pris un plaisir impie à former le dessus des portes et des fenêtres avec les corps des saints, cette maison n'était pas encore couverte qu'elle croula. Furieux, il tire à balle avec son fusil sur les restes mutilés de la Vierge et des saints, et recommence la construction; mais à peine l'avait-il achevée, qu'elle s'écroule de nouveau, et il est contraint de s'avouer vaincu. Il existe encore des témoins de ces faits, et rien n'est mieux constaté.

Depuis ce jour, on n'osa plus toucher à la cathédrale, et elle demeura fermée jusqu'au temps où la liberté fut rendue au culte catholique. Alors la dévotion à Notre-Dame de Séez reprit son cours, et ne s'y est jamais ralentie. Il est peu d'heures dans le jour où de fervents hommages n'y soient rendus à Marie devant son autel et son antique statue; des cierges y brûlent habituellement en son honneur; les exercices de l'archiconfrérie s'y font chaque dimanche après vêpres, et on y obtient des conversions nombreuses.

Outre la cathédrale, la ville de Séez avait encore autrefois l'abbaye de Saint-Martin, fondée au sixième siècle par saint Évrault, et restaurée en 1050 par saint Thierry, abbé de Saint-Évrault. Là, l'autel principal, dédié à la Vierge, attirait également beaucoup de pèlerins, du nombre desquels fut saint Louis, roi de France, en 1256. Cette confiance du peuple était motivée par les grands miracles que Dieu opérait dans ce saint temple. Le vieux martyrologe du couvent raconte, entre autres, sous la rubrique de 1255, qu'un clerc, muet depuis longues années, étant venu prier devant l'autel de la sainte Vierge, y recouvra instantanément, au moment de l'élévation,



l'usage parfait de la parole. Après la révolution de 93, ce monastère, employé d'abord à des usages profanes, devint, en 1835, le grand séminaire, qui y fit bâtir, sous le vocable de Marie présentée au temple, une grande église en style grec, ordre corinthien composite. Là tout parle de Marie, de ses mystères et de ses leçons. Aux verrières du sanctuaire, elle est représentée s'offrant au Seigneur, vivant de la vie de famille, communiant de la main de saint Jean; aux murs du chœur sont sculptés les emblèmes de la sainte Vierge exprimés dans ses litanies : *Vas spirituale, Vas insigne devotionis, Rosa mystica, Turris davidica, Turris eburnea, Domus aurea, Fœderis arca, Janua cœli, Stella matutina, Sedes sapientiæ*. Cent vingt-deux stalles monumentales portent, les unes des moines dans l'attitude de la prière ou d'occupations convenables à leur état, les autres des statuettes qui disent aux élèves du sanctuaire les vertus qu'ils doivent imiter en Marie : ici c'est la reconnaissance, *Magnificat anima mea Dominum*; c'est l'humilité, *respexit humilitatem*; ce sont la prière, le travail, le silence, l'obéissance, la simplicité, la modestie; là ce sont la douceur qui attire, la patience qui supporte, la fidélité considérée comme loyauté, constance, discrétion, délicatesse, et la concorde qui unit tous les cœurs. Ailleurs ce sont les vertus plus spécialement propres aux prêtres dans le ministère, la chasteté avec la pauvreté, la mortification avec la pénitence, la foi, l'espérance, la charité, la piété, la miséricorde, l'aumône avec la force, la sagesse, la vigilance et la persévérance. Ainsi tout édifie dans ce saint temple, et l'on conçoit pourquoi Pie IX l'honora, en 1857, de la faveur d'une indulgence plénière pour quiconque le visitera le jour de la fête patronale, qui est la Présentation.

Il est dans le grand séminaire de Sééz un autre monument de l'amour de la sainte Vierge : c'est, dans l'escalier



d'honneur de la maison, la belle et blanche statue qu'on y honore sous le titre de Notre-Dame de la Garde. Chaque matin et chaque soir, les élèves du séminaire, pendant l'année scolaire, et les prêtres, pendant la retraite pastorale, viennent la saluer et la prier. Elle porte au cou un cœur en vermeil que lui offrirent, en 1846, les élèves du séminaire, en y renfermant tous leurs noms. En 1858, elle reçut les hommages des conférences de saint Vincent de Paul des départements du Calvados, de la Manche et de l'Orne, en retraite au séminaire; et tous ces nobles chrétiens placèrent leurs résolutions sous sa protection maternelle. En 1859, la conférence de Mortagne, à la suite d'une retraite également faite au séminaire, lui fit hommage d'un cœur en vermeil.

Ce n'est pas seulement des contrées voisines qu'on invoque Notre-Dame de la Garde; on l'invoque jusque de l'Amérique. « Nous étions à deux doigts de la mort, » sur la mer de Terre-Neuve, écrit un prêtre de Baltimore (1); notre vaisseau était brisé : j'ai invoqué Notre-Dame de la Garde, et nous avons été sauvés comme par miracle. Comment pourrai-je oublier, écrivait-il un autre jour à ses anciens confrères du séminaire, celle aux pieds de laquelle je suis venu tant de fois chercher force, amour, consolation? Pour oublier Notre-Dame de la Garde, il faudrait oublier toutes ses communions, toutes ses ordinations, toutes ses joies, toutes ses peines, toute sa vie. O sainte protectrice du séminaire, je suis toujours tout à vous : *tuus sum ego*. Quand, aux jours de fête, vous répandez une plus abondante bénédiction sur tous vos enfants de Séez, supposez que je suis encore avec eux, et bénissez votre enfant de Baltimore. »

---

(1) M. Julien Dujarié, ancien élève du grand séminaire de Séez, aujourd'hui directeur au séminaire Saint-Charles, près Baltimore (Etats-Unis).



Enfin on invoque Notre-Dame de la Garde jusque du fond de la Corée. « Mes pensées se portent souvent vers » la mère de l'escalier, écrivait M. Féron, missionnaire » apostolique dans cet extrême Orient. L'an dernier, seul » sur ma barque chinoise, au milieu de païens malintentionnés, je fis vœu de lui envoyer de Corée de grands vases » de porcelaine pour décorer son image (1). » La mission entière de Corée s'associa aux intentions du saint apôtre, et envoya à Notre-Dame de la Garde un cœur en vermeil avec l'inscription suivante : *Mariæ Immaculatæ, Ecclesiæ militantis reginæ, magistræque et tutelæ, missionarii regni Coreæ hoc filialis devotionis, reverentiæ ac gratitudinis munus offerunt. Ex civitate regiâ Coreanorum, die 18 octobris anni reparatæ salutis 1862.* Suivent les signatures de l'évêque, de son coadjuteur et de sept missionnaires.

Nous ne devons pas être surpris de trouver au grand séminaire de Sééz un si vif amour pour la Mère de Dieu : ce sentiment est une tradition qui remonte à l'origine même de l'établissement : car son fondateur et premier supérieur, en 1647, M. Pavy, était éminent, entre autres qualités, par sa dévotion à l'endroit de la sainte Vierge ; et le second supérieur, M. Enguerrand le Chevalier, portait sa piété envers Marie jusqu'à réciter tous les jours, à genoux et sans s'appuyer, quoique infirme, le petit office de Notre-Dame avec le chapelet, en sus des heures canoniales et de l'office des morts ; et dans ces derniers temps le supérieur, M. Bazin, digne héritier et imitateur de ces saints personnages, avait toujours le chapelet à la main, et employait à le réciter le temps qu'il mettait, soit dans sa maison, à aller d'un exercice à un autre, soit dans les rues, à se rendre à la cathédrale. Il avait coutume de

---

(1) M. Féron ne trouva en Corée aucun vase digne d'être envoyé. L'industrie y est à l'état d'enfance.



dire : « Aimez Marie, aimez-la de tout votre cœur, invoquez-la sans cesse. » Et lorsqu'il fonda, en 1823, les sœurs de la Miséricorde, répandues aujourd'hui en France et en Angleterre, pour assister gratuitement les malades en vue de les disposer à bien mourir, il les plaça sous le patronage de Marie, en qui il mettait tout son espoir (1).

Le petit séminaire de Séez eut dans M. Desauney un supérieur qui ne le cédait point à M. Bazin : ce saint prêtre, dont la mémoire restera à jamais bénie, disait souvent, avec de douces et abondantes larmes, que Marie était la supérieure et la maîtresse de sa maison, que tout ce qui était dans le séminaire lui appartenait, qu'il lui consacrait tous les cœurs de ses chers enfants, toute leur vie, toute leur éternité. De demi-heure en demi-heure, il faisait réciter publiquement, au son de la cloche, soit à l'étude, soit en classe, l'*Ave Maria*, afin qu'il n'y eût aucun instant qui ne lui fût consacré. Il parlait presque continuellement de Marie dans ses instructions, et les terminait toutes en lui adressant quelques prières, tant il mettait en elle toute sa confiance ; et bientôt la sainte Vierge lui prouva qu'un cœur dévoué ne l'invoque jamais en vain.

Il y avait plus de trente ans que le petit séminaire, faute d'une chapelle convenable, était réduit à faire ses offices dans une chambre, où l'on avait peine à placer les trois cents élèves de la maison. L'an 1854 arrive, année à jamais bénie où fut promulgué le dogme de l'Immaculée Conception ; le 8 décembre, on en célèbre solennellement la fête avec octave au petit séminaire. Le supérieur est dans la joie ; un secret pressentiment lui dit qu'il va enfin obtenir la chapelle tant désirée. Il en fait dresser le plan ; le dernier jour de l'octave on le lui présente accompagné d'un devis qui s'élève au chiffre de 90,000 francs. Où

---

(1) *Vie de M. Bazin*, par M. Maillard, archiprêtre de Séez.



trouver cette somme? Il ne s'inquiète pas, Marie va la lui donner. En effet, une idée lumineuse s'offre à son esprit, c'est d'inviter les âmes pieuses, le clergé du diocèse et de la France entière, à s'unir au séminaire pour élever la première chapelle en l'honneur de l'Immaculée Conception, avec la promesse qu'une messe quotidienne y sera célébrée à perpétuité pour tous les bienfaiteurs de l'œuvre. Chose merveilleuse! l'appel n'est pas plutôt fait, qu'il est entendu de toutes parts; des offrandes arrivent non-seulement des divers points du diocèse, mais de la France entière et de l'étranger; la chapelle s'élève, la Vierge immaculée récompense par des grâces insignes les largesses qu'on lui envoie, et chaque jour apporte au petit séminaire des lettres d'actions de grâces racontant les faveurs qu'a accordées Notre-Dame de Sééz. Au bout de quelques années, on en comptait déjà plus de trois mille. Ces prodiges amenèrent de nouvelles aumônes; et grâce à tous ces secours, la chapelle fut bientôt achevée, en beau style roman avec belles sculptures. On la bénit; des pèlerinages s'y multiplièrent, des guérisons s'y obtinrent de plus en plus, et Notre-Dame de Sééz devint célèbre par toute la France et à l'étranger.

Après tant de faits intéressants dans la seule ville de Sééz, nous croyons ne devoir nous arrêter ni à la chapelle des sœurs de la Providence, fondées, en 1719, sous le patronage de Marie, qui font tant de bien partout où elles ont quelque établissement, ni à la chapelle des sœurs de l'Adoration perpétuelle de Picpus, fondée au commencement de ce siècle, ni à trois églises consacrées à la Mère de Dieu dans le canton de Sééz, savoir : Notre-Dame de la Place, Notre-Dame de Belfonds, Notre-Dame de Neauphes; nous entrons donc, sans plus tarder, à Alençon et aux cantons qui en dépendent.



Alençon a sa principale église sous le vocable de Notre-Dame; et, vers 1722, le saint prêtre qui gouvernait cette église fonda dans sa paroisse, sous le patronage de la sainte Vierge, la communauté de la Providence. Vers la fin du quinzième siècle, le duc et la duchesse d'Alençon firent bien mieux encore pour la gloire de Marie. René, duc d'Alençon, y fonda, le 24 octobre 1487, la confrérie de la Conception, sur le modèle de celle que Jean de Bayeux avait établie à Rouen, en 1072, assignant une rente sur le domaine d'Alençon pour son entretien et une autre pour l'entretien des chapelains qui la desserviraient, à la condition que ceux-ci chanteraient tous les jours une messe de la Conception dans l'église Notre-Dame. Béni visiblement de la sainte Vierge pour cette bonne œuvre, le duc René épousa, l'année suivante, Marguerite de Lorraine, et ne s'occupa plus qu'à faire le bonheur de ses vassaux et à fonder de bonnes œuvres. La pieuse duchesse, non moins zélée que son époux pour le culte de Marie, en faisait célébrer partout les solennités avec toute la pompe possible; et quand elle vit la fête de la Conception établie par Sixte IV, elle ne négligea rien pour en relever la splendeur. L'historien de sa vie (1) raconte que « toute sa confiance était, après Dieu, en la » bienheureuse Vierge Marie. Quand je pense, disait-elle, » ce que je suis, une pource criminelle qui ne suis nullement digne d'offrir à Dieu une supplication, je vais me » jeter aux pieds de la reine de miséricorde, à ce qu'il lui » plaise se constituer ma médiatrice pour rendre placable » envers moi le juge éternel. Elle faisait, continue l'historien, plusieurs pérégrinations aux églises de Notre-Dame, encore qu'elles fussent éloignées de deux ou trois lieues de son château, et allait même quelquefois à

---

(1) Yves de Majesty.



» pied par moult grande dévotion. » Du vivant de son époux, le duc Charles, son enfant, étant tombé grièvement malade, jusque-là que les médecins en désespéraient, elle fonda six messes par semaine, à perpétuité, en l'honneur de la Nativité de Notre-Seigneur et de la Nativité de la sainte Vierge; et l'enfant fut aussitôt guéri.

Dans sa tendre affection pour la sainte Vierge, elle bâtit à Alençon le monastère des Clarisses, appelé communément l'*Ave Maria*; et ces dignes filles de la Mère de Dieu édifièrent tellement le pays, que non-seulement les catholiques, mais les protestants eux-mêmes s'empressaient de pourvoir à leur entretien. Heureuse du succès de cet établissement, la pieuse princesse en fonda un autre, en 1518, à Argentan; et après avoir disposé de tous ses biens pour la gloire de Dieu, l'honneur de la sainte Vierge et le soulagement des pauvres, elle se fit elle-même humble religieuse dans ce nouveau monastère: elle n'y vécut qu'un an, et se voyant près de mourir, calme au milieu de ses douleurs, servente malgré son épuisement, elle s'écria à plusieurs reprises: *Maria, mater gratiæ, mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege et horâ mortis suscipe*. Sa voix faiblissant, elle ne put plus dire que Jésus, Marie; et en disant ces deux mots, si chers à son cœur, elle expira, laissant tous les spectateurs dans l'admiration d'une mort si sainte. Grand nombre de miracles s'opérèrent au tombeau de cette pieuse servante de Marie; et son corps se conserva toujours incorruptible jusqu'à la révolution de 93, qui le profana et le jeta dans la fosse commune.

Ces grands exemples de piété envers Marie qu'avaient donnés la princesse et le duc René, son époux, demeurèrent dans leur famille comme un héritage que recueillirent pieusement leurs descendants: on vit, entre autres, Charles II, duc d'Alençon, la pieuse duchesse, Marie d'Espagne, et leurs deux fils aînés, Charles et Philippe,



rivaliser de zèle pour la gloire de la Mère de Dieu, comme pour la pratique des plus hautes vertus.

Dans un rang inférieur, on vit saint Évremond donner aussi, à Fontenay-le-Louvet, des exemples non moins remarquables de dévotion à la sainte Vierge. Ce grand homme, après avoir quitté la cour et distribué tous ses biens aux pauvres, se retira dans la forêt d'Écouves, bâtit plusieurs monastères, et dédia à la Mère de Dieu l'église de l'abbaye principale. Plus tard et jusque dans ces derniers temps, s'établirent, à Alençon, la chapelle des religieuses de l'Adoration perpétuelle, la chapelle des religieuses de la Miséricorde, l'une et l'autre professant la plus fervente piété envers la Mère de Dieu ; et dans les environs d'Alençon, douze églises se fondèrent sous le vocable de la sainte Vierge, savoir : Forges, Vingt-Hanaps, la Ferrière-Bochard, où se trouve Notre-Dame de Grâces, Carrouges, Sainte-Marie-la-Robert, le Ménil-Guyon, le Mesle, Roupperroux, Tellièrre-le-Plessis, Marche-Maisons et Lorette-sur-Montsort.





---

## CHAPITRE DEUXIÈME.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE MORTAGNE.

---

Chaque canton de cet arrondissement offre quelque monument remarquable en l'honneur de la sainte Vierge. Près de Mortagne il y a, d'un côté, Courgeon avec son église paroissiale de Notre-Dame, de l'autre Saint-Hilaire-lez-Mortagne, avec la chapelle appelée la Mariette de Besdon, qu'a élevée en cet endroit la reconnaissance pour une victoire inespérée, remportée sur les Anglais. En 1449, Jean II, duc d'Alençon et comte du Perche, avait envoyé ses hommes d'armes escorter la garnison anglaise jusqu'à la distance d'une lieue, parce qu'elle avait obéi à la sommation qu'il lui avait faite de quitter Mortagne. Arrivés au terme indiqué, les Français venaient de quitter les Anglais, lorsqu'ils aperçoivent un lièvre sortir de son gîte et se diriger vers l'armée étrangère. Ils se mettent aussitôt à sa poursuite, l'arc et la flèche en main. Les Anglais, croyant qu'on vient les attaquer, font volte-face et tombent sur les Français. Ils allaient les écraser, lorsqu'un renfort, qui, on ne sait comment, se trouvait dans le voisinage, entendant le bruit de la bataille, se précipite au secours et met l'ennemi en fuite. Dans cet événement, les Français virent l'effet de la protection du Ciel, et surtout de la sainte Vierge, à laquelle ils étaient tous dévoués, et voulurent lui en élever un monument commémoratif sur le lieu même du combat. Telle était la pratique de ces heureux temps. Avait-on reçu quelque grâce signalée, échappé à quelque malheur, le lieu où le secours d'en haut s'était fait sentir devenait une terre sacrée, et on



y élevait un oratoire. De là ces petites chapelles qui se voient encore parfois au bord d'une route, à l'angle d'un champ et dans la profondeur des bois; et ce modeste édifice, qui semblait perdu au milieu des terres, devenait souvent un centre de pèlerinage. Conformément à cet usage, les hommes d'armes du comte du Perche élevèrent, sur le théâtre du combat, un oratoire de la Vierge, haut de huit pieds trois pouces, sur une largeur de quatre pieds trois pouces. Dans une niche, pratiquée à la partie supérieure de la façade, on plaça une statue de la Mère de Dieu tenant l'Enfant Jésus; et on la protégea contre toute attaque par des barreaux de fer. Les révolutionnaires de 93 ne s'arrêtèrent pas devant cet obstacle, et surent arracher et briser la sainte image. Heureusement on l'a remplacée par une nouvelle Vierge, qu'on appelle la *Muriette* de Besdon, du lieu du village où elle est située.

Dans Mortagne même, il y a la chapelle des religieuses de la Providence, la chapelle des religieuses de l'Adoration perpétuelle, l'une et l'autre sous le vocable de Marie. Il y a l'église paroissiale qui est dédiée à Notre-Dame; et rien de plus touchant que la fondation de cette église, en l'an 1202. Alors les habitants de Mortagne demandèrent à la veuve de Geoffroi IV, comte du Perche, l'autorisation de bâtir, dans leur ville même, une grande église en l'honneur de la sainte Vierge. La princesse, heureuse de cette demande qui prouvait la dévotion de ses vassaux pour la Mère de Dieu, leur concéda de grand cœur, dans l'intérieur même de son château, le terrain nécessaire, et fonda à perpétuité, dans le nouveau sanctuaire qui allait s'élever, deux chapelains, à condition qu'ils offriraient le saint sacrifice pour elle et sa famille, moyennant une rente annuelle de quatre-vingts livres, avec les droits et coutumes de la foire de Saint-André. Au comble de leurs vœux, les habitants se mirent à l'œuvre, les pauvres y travaillant de



leurs mains, les riches y contribuant de leur bourse; et bientôt ces fervents serviteurs de Marie lui eurent élevé une église spacieuse, d'une belle architecture et riche en sculpture de tout genre. On y établit, pour la splendeur de l'office divin, un chapitre de l'ordre de saint Augustin, composé d'un doyen, d'un grand chantre, d'un trésorier, d'un prévôt, d'un chancelier, de sept chanoines, de vingt-quatre chapelains; et pour pourvoir aux frais d'un chœur aussi considérable, on s'empressa de faire à tous ceux qui le composaient plusieurs donations. En 1212, Richard de Châtillon, de concert avec deux de ses amis, leur donna le tiers des grosses dîmes de Saint-Victor; Guillaume et Robert de Réveillon leur cédèrent plusieurs biens et héritages; Guillaume de Pusaye et Bouchard de Vendôme fondèrent dans la collégiale, l'un une chapelle, l'autre un service annuel; enfin la sainte et infortunée princesse Marie d'Armagnac, épouse de Jean II, duc d'Alençon, qui, depuis l'arrêt de mort prononcé contre le duc, remplissait, à l'hospice de Mortagne, les offices les plus humbles et les plus dégoûtants de sœur hospitalière, leur légua, par son testament du 22 juillet 1474, deux robes de drap d'or pour en faire des ornements, avec une somme de mille livres pour la fondation d'une messe à perpétuité (1).

Le canton de Longny, à seize kilomètres de Mortagne, a aussi son sanctuaire célèbre de la sainte Vierge : c'est Notre-Dame de Longny, dont la légende populaire raconte ainsi l'origine. Une statue de Notre-Dame de Pitié ou des

---

(1) Trois jours après, elle mourut, et son tombeau devint bientôt célèbre par beaucoup de prodiges dont plusieurs furent constatés par enquêtes et actes notariés; son corps, en 93, fut trouvé sans corruption, son linceul et ses vêtements presque intacts. L'impiété révolutionnaire jeta tout au feu, ainsi que les jambes, les bras, les enfants de cire offerts par la reconnaissance de ceux qui avaient obtenu leur guérison sur ce tombeau.



Sept-Douleurs avait été faite pour le monastère du Val-Dieu; et on l'y transportait, lorsque arrivés au bas du monticule où s'élève aujourd'hui la chapelle, la voiture s'arrêta immobile, malgré tous les efforts de l'attelage pour la faire avancer. Convaincu par là que la Vierge voulait être honorée dans ce lieu, on bâtit au sommet du monticule une chapelle pour la recevoir; et dès que l'édifice fut achevé, on l'y transporta sans obstacle. Des miracles nombreux s'y opérèrent, et un pèlerinage s'y établit. Vers le milieu du seizième siècle, les seigneurs de Longny, ducs de Dunois et de Longueville, voyant la confiance des peuples en ce nouveau sanctuaire, crurent devoir lui substituer un édifice plus en rapport avec sa célébrité; et par leurs soins s'éleva, en style de la renaissance, une chapelle élégante, svelte et majestueuse, avec des contre-forts ornés de statues; un portail portant à sa partie supérieure la date de 1549; une façade portant le millésime de 1555; le vitrail, du côté de l'évangile, contenant la date de 1556, époques qui indiquent, sans aucun doute, la construction successive des diverses parties de la chapelle. Si les autres vitraux portent la date 1634, c'est qu'ils ne sont pas les vitraux primitifs, mais le remplacement des anciens vitraux détruits ou endommagés. Le vitrail du côté de l'épître, près de l'autel, est un don des Chartreux du Val-Dieu, qui y sont représentés venant en procession à la sainte chapelle; et le vitrail du côté de l'évangile, qui fait le pendant à celui-ci, est un présent de sire de la Frette, qui y est représenté à genoux, en costume de chevalier du moyen âge. Deux chanoines de Chartres donnèrent les vitraux de la fenêtre voisine, où est représentée la Visitation; d'autres firent des fondations pour y entretenir les chapelains nécessaires aux nombreux pèlerins qui y venaient prier et réclamer les suffrages de l'Eglise. Il y eut pendant longtemps jusqu'à cinq chape-



lains; et les revenus des fondations joints aux offrandes des fidèles suffisaient à leur entretien.

Ainsi fut desservie la chapelle de Longny jusqu'en 93. Les Vandales de cette époque s'emparèrent de ses revenus, dispersèrent ses prêtres, et se précipitant furieux sur le sanctuaire lui-même, ils en brisèrent la statue extérieure; puis pénétrant au dedans, ils passèrent une corde au cou de la Vierge vénérée, qui était une belle statue d'un seul bloc; ils la renversèrent, et elle se brisa dans sa chute. Une femme pieuse en recueillit la tête demeurée intacte, quoique séparée du tronc, et la garda précieusement dans son grenier, l'entourant de respect et de prières. D'autres en ramassèrent les débris épars, sauf le tronc, qui fut employé à faire du salpêtre. La Révolution passée, on reconstitua la statue en recueillant les morceaux que chacun en possédait; on lui rendit son ancienne tête, où respirait la douceur et la bonté, et bientôt la chapelle rouverte et réparée recouvra sa statue bien-aimée. Dès lors une multitude de pèlerins reprit le chemin de Longny et les anciens usages du pèlerinage, qui depuis cette époque n'ont plus été interrompus. Encore aujourd'hui, du plus loin qu'on aperçoit la sainte chapelle, on se découvre, on fait le signe de la croix et l'on récite le *Pater* et l'*Ave*. C'est ce qu'on appelle le salut de la Vierge. Très-peu y manquent, même parmi ceux qui négligent les autres pratiques religieuses; et l'étranger éprouve une agréable surprise en voyant des compagnies de sept à huit ouvriers, causant jusque-là avec beaucoup d'animation, s'arrêter tout à coup en cet endroit, se taire, se recueillir et prier. On vient ainsi à ce pieux pèlerinage de quinze à vingt lieues; et les uns s'y font chanter le *Salve regina*, pour demander à Marie la grâce qui est le but de leur voyage; les autres s'y font réciter l'évangile. Le 8 septembre surtout, la foule s'y presse tellement, que plus d'une



fois les prêtres y ont récité jusqu'à trois mille évangiles.

Avant la Révolution, les murs de la chapelle étaient couverts d'*x-voto* qui disaient aux visiteurs les miracles qu'on y avait obtenus ; et il y a à peine vingt ans, qu'on voyait encore des faisceaux de béquilles de chaque côté de la statue. Les prodiges se continuent de nos jours : tantôt c'est la guérison de la paralysie, de la gangrène, de membres perclus ; tantôt c'est la parole rendue à une muette ; et de tous ces faits, il existe des témoins qui pourraient les attester. Près de cette chapelle, s'est établie une société de jeunes personnes qui, sous le nom de *Dames de Marie*, se dévouent à soigner les orphelins, à visiter les pauvres, à instruire l'enfance et la jeunesse ; et ces religieuses, pleines de l'esprit de la sainte Vierge, font un grand bien partout où elles s'établissent. Quelque soin que prenne cette sainte communauté de la propreté de la chapelle, elle n'a pu empêcher les ravages du temps et des hommes ; ce monument, si plein d'intérêt au double point de vue artistique et religieux, appelle une restauration qui ne peut manquer de se faire, si au moment où nous écrivons elle n'est déjà faite.

Au canton de Tourouvre, vous trouvez quatre sanctuaires de la sainte Vierge : ce sont les églises d'Authueil, de Beaulieu, de Moussonvilliers, mais surtout l'église de Lignerolles, pèlerinage dont l'antiquité paraît remonter jusqu'au septième siècle. A cette époque, une noble dame nommée Walfrade, guérie d'une paralysie par les prières de saint Laumer, abbé de Corbion, dans le Blésois, donna à l'abbé Ragnobert, successeur de ce saint dans le gouvernement de l'abbaye, les domaines appelés *Lontreiville* dans l'acte de donation, qu'on croit avoir été Lignerolles. Ragnobert y envoya aussitôt des religieux, qui y bâtirent une église sous le vocable de la Mère de Dieu. Bientôt les pèlerins y affluèrent, attirés, d'une part, par la confiance



en Marie, de l'autre, par la sainteté des religieux. Des miracles s'y opérèrent, et ses murailles se couvrirent de béquilles, de bras de cire et autres *ex-voto*. Tout alla ainsi jusqu'au commencement du seizième siècle; alors l'église de Lignerolles fut érigée en paroisse, et la présentation à cette cure, dévolue pendant un certain temps à l'abbé de Saint-Laumer. De là elle passa à l'évêque de Blois, et les archives de l'évêché conservent encore les noms des vénérables pasteurs qui se sont succédé dans cette église pendant près de trois siècles. Ce lieu si vénérable était toujours tenu dans un état parfait de décence, grâce aux offrandes des fidèles et surtout des seigneurs de Lignerolles, dont le dernier, Pierre Abot, lieutenant des maréchaux de France, mourut à Mortagne, âgé de quatre-vingt-un ans, le 29 août 1807. Ce fut aussi avec ces offrandes qu'on substitua à la chapelle primitive, on ne sait en quelle année, l'église actuelle, qui n'a rien de remarquable, et à laquelle Grégoire XVI a accordé la faveur d'un autel privilégié.

Interrompu par la révolution de 93, le pèlerinage de Lignerolles recommença à la réouverture des églises, et depuis lors jusqu'aujourd'hui, il s'est toujours soutenu. A la fête du 8 septembre surtout et pendant son octave, on compte jusqu'à mille à douze cents pèlerins, qui font réciter sur eux des évangiles. Beaucoup de miracles se sont opérés dans cette église; nous en citerons deux qui sont tout récents : le premier est celui du jeune Olivier, fils d'un gendarme de Mortagne. Tous les médecins désespéraient de sa vie; il implore Notre-Dame de Lignerolles; il est subitement guéri; il vient à pied remercier sa libératrice et suspendre à la muraille ses béquilles, qu'on y voit encore aujourd'hui. Le second est celui d'un enfant privé, depuis sa naissance, de l'usage de ses membres; on le porte à Lignerolles, on offre pour lui le saint sacrifice, et



au moment de l'élévation il se meut librement et jouit de l'usage parfait de ses membres.

Le canton de Bellême possède, de son côté, outre les trois églises paroissiales de Dame-Marie, de Pouvray et de Saint-Santin, qui sont sous le vocable de la Mère de Dieu, un pèlerinage célèbre de Notre-Dame de Pitié, à Brais. On le doit à la piété des seigneurs de Brais, qui, séparés de l'église d'Igé, leur paroisse, par la distance d'une lieue et des chemins impraticables, se bâtirent dans leur château une chapelle de Notre-Dame de Pitié, et la dotèrent d'une rente de cent trente livres, au moyen de laquelle le chapelain préposé à ce sanctuaire devait se procurer des ornements et le luminaire, faire, quand il le faudrait, toutes les réparations nécessaires, et dire, pour les fondateurs, trois messes par semaine. Bientôt les affligés vinrent prier dans cette chapelle; le culte de Notre-Dame de Pitié se répandit dans les environs, et il s'y est toujours maintenu jusqu'à nos jours, même pendant les temps malheureux de 93. Il n'est pas de semaine où l'on n'y voie quelque pèlerin; mais le vendredi d'avant les Rameaux, qui en est la fête patronale, ce ne sont pas quelques individus qui y viennent prier: c'est une foule compacte qui s'y presse, surtout d'après la guérison instantanée et complète qu'y a obtenue, le 8 septembre 1862, Aurélie Giberge, jeune personne de dix-huit ans, atteinte à la jambe d'une paralysie que les médecins avaient jugée incurable; fait notoire dont le procès-verbal fut dressé alors avec l'autorisation de l'évêque de Séez, et signé de vingt témoins oculaires.

Le canton de l'Aigle a, sous le vocable de Marie, les quatre églises paroissiales de l'Aigle, de Beaufay, de Chanday et de Ray; le canton de Moulins les quatre églises d'Auguaise, de Saint-Aquilin, de Bonmoulins et de Notre-Dame d'Apres; le canton de Pervenchères les cinq églises



de Pervençhères, de Barville, de Bellavilliers, de la Perrière et de Suré; le canton de Remalard les deux églises de Condé-sur-Huine, et de Moutiers avec une chapelle de Notre-Dame de Pitié; le canton du Theil les deux églises du Theil et de Bellou-le-Trichard; le canton de Nocé n'a qu'une église de Notre-Dame, mais elle est célèbre : c'est Notre-Dame de Clémencé, sur la paroisse de Saint-Cyr-la-Rosière. Cette chapelle, bâtie au quinzième siècle, paraît n'avoir fait qu'en remplacer une autre beaucoup plus ancienne, que les habitants faisaient remonter jusqu'aux premières prédications du christianisme dans les Gaules. La tradition du pays porte que la statue de la Vierge qui surmonte l'autel aujourd'hui était primitivement placée au bord de la fontaine voisine, dans une espèce de colonne en pyramide en pierre. Les peuples venaient l'y honorer sous le nom de la Mariette de Clémencé, et y obtenaient des guérisons, lorsque la noble demoiselle des Feugerets, boiteuse de naissance, y ayant été guérie elle-même de son infirmité, éleva par reconnaissance une chapelle en place de la colonne où reposait la statue. Cette guérison et la construction de la chapelle jointes aux indulgences qu'y accordèrent le pape Nicolas V, en 1412, et Alexandre VI, en 1600, imprimèrent à la dévotion envers ce lieu un élan nouveau, qu'augmenta encore la confrérie du Rosaire qui y fut canoniquement érigée.

En 1620, on y ouvrit, sur le mur du midi, de belles fenêtres ogivales, et on revêtit l'église d'un beau lambris où l'on admire de gracieuses arabesques. En 1641, l'évêque de Séez y releva la confrérie du saint Rosaire, tombée en désuétude, et y plaça même deux chapelains pour acquitter les fondations qu'y faisaient la reconnaissance et la piété; mais à la condition qu'ils ne nuiraient pas à l'office paroissial, qu'ils ne chanteraient jamais la grand'messe le premier dimanche du mois, et pourraient tout au plus,



ces jours-là, faire une procession de Saint-Cyr à Clémencé. Conformément à ces prescriptions, on n'y chantait la messe que sur semaine et aux fêtes de la sainte Vierge. 93 respecta cet humble sanctuaire; et jusque dans les plus mauvais jours, lorsque tous les temples étaient fermés, on put toujours venir prier Notre-Dame de Clémencé. Depuis la paix rendue à l'Église, il n'y a plus qu'une messe chaque samedi et l'office aux fêtes de la sainte Vierge, l'une et l'autre célébrés par le curé de Saint-Cyr. L'affluence des pèlerins n'en est pas moins remarquable; le 25 mars et le 8 septembre, on y récite plus de mille évangiles.

Du reste la chapelle est toujours ouverte; ce qui laisse aux pèlerins la liberté d'y venir prier la nuit comme le jour. Beaucoup en profitent, viennent aux pieds de Marie épancher leur cœur au milieu du silence de la nature, et y obtiennent des grâces. On cite un paralytique de vingt-cinq ans, nommé Chartrain, qui y recouvra l'usage de ses jambes, et vécut jusqu'à quatre-vingt-cinq ans sans aucune trace de son ancienne infirmité. Tout le pays a connu de même le fait d'une jeune enfant de cinq ans qui avait eu, par un coup de pied de cheval au visage, la mâchoire tellement brisée que la partie inférieure lui était tombée sur la poitrine. Après trois jours d'affreuses douleurs, le père et la mère désolés vont se jeter aux pieds de Notre-Dame de Clémencé; et en rentrant à la maison, ils trouvent l'enfant dormant d'un sommeil profond et complètement guérie.

Enfin, le dernier canton qui nous reste à parcourir, c'est celui de Bazoche, qui, outre les deux églises paroissiales de Buré et de Champeaux, placées sous le vocable de Marie, possède Notre-Dame de la Trappe, fondée, en 1122, par Rotrou II, comte du Perche. Ce puissant seigneur, gendre d'Henri I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, traversant la Manche, avait,



dans un péril extrême de naufrage, fait vœu, s'il échappait au danger, de bâtir une église à la sainte Vierge. Heureusement sauvé, il tint parole; et dans un vallon solitaire, entouré de bois, traversé de plusieurs ruisseaux, qui portait le nom de la Trappe, il éleva l'église qu'il avait vouée, donnant à la toiture la forme d'un vaisseau renversé, pour que cette église fût un monument éternel de sa délivrance par Marie. L'église bâtie, il y adjoignit un monastère, où il appela des moines de Savigny, qui en 1140, lorsque les nouveaux bâtiments furent habitables, vinrent s'y établir. Quelque temps après, au moment d'entreprendre un nouveau voyage en Palestine, il concéda aux religieux, pour attirer sur lui la protection de Marie, des terres, des bois, des étangs et des moulins, avec l'emplacement de l'abbaye, qui dès lors s'appela Notre-Dame de la maison de Dieu, *monasterium beatæ Mariæ de domo Dei*, ou la Maison-Dieu de la Trappe. Cette abbaye se montra digne de son nom, et la sainte Vierge y fut toujours honorée d'un culte particulier. Pour rappeler cette obligation à ses religieux, l'abbé de Rancé y fit placer trois statues : la première, au-dessus de l'autel, était d'une beauté si pure et si parfaite qu'on la trouvait digne de l'antiquité; l'abbé l'avait acquise à un très-haut prix, estimant que, pour la Mère de Dieu, on pouvait déroger à la règle qui prescrit la pauvreté partout, même à l'église. D'une main, elle tenait l'Enfant Jésus, et, de l'autre, un suspensoir qui portait la sainte Eucharistie, selon l'usage observé à Cîteaux pendant plusieurs siècles. A ses pieds, un ange, les bras étendus, contemplait le saint Sacrement; un autre, la tête inclinée et les mains croisées, adorait dans un recueillement profond. Au bas, était écrit le mot grec : *θεοτοκω*; c'est-à-dire : A la mère de Dieu, avec ces quatre vers latins :



Si quæras natum cur matris dextera gestat,  
 Sola fuit tanto munere digna manus.  
 Non poterat fungi majori munere mater;  
 Non poterat major dextera ferrè Deum.

C'est-à-dire : Si vous demandez pourquoi la main de la Mère porte le Fils, c'est que la Mère fut seule digne d'un si haut honneur. La Mère ne pouvait avoir plus sublime fonction, aucune main n'était plus digne de porter un Dieu.

Une seconde statue de la Vierge se voyait dans le chœur des frères convers, et une troisième au-dessus de la porte d'entrée, avec ces mots de saint Bernard :

*Ipsâ tenente non corruis, protegente non metuis, propitiâ pervenis* ; c'est-à-dire : Soutenu par Marie, on ne tombe pas ; protégé par elle, on ne craint pas ; aidé par elle, on arrive au port.

Animés sans cesse à l'amour de Marie par son image qu'ils ont toujours sous les yeux, les Trappistes rassemblés lui adressent chaque jour un chant devenu célèbre, la saluant comme leur reine et leur mère, leur vie, leur douceur et tout leur espoir. Et qui a pu jamais entendre sans émotion ce *Salve regina* chanté avec un accord si parfait, par toutes ces voix pleines de larmes, de respect et d'amour ? Ce chant seul révèle combien on aime la sainte Vierge à la Trappe, et nous n'entreprendrons point de décrire ce que personne n'ignore.





---

## CHAPITRE TROISIÈME.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT D'ARGENTAN.

---

La ville d'Argentan, dans son amour ardent pour la Mère de Dieu, lui avait élevé plusieurs sanctuaires. Au premier rang, nous devons citer, dans le faubourg, Notre-Dame de la Place, ainsi appelée de la place publique sur laquelle s'élevait son portail principal. C'était, au jugement des historiens, le plus ancien édifice religieux de la ville; et ses fenêtres cintrées, ainsi que ce qui nous reste de son architecture, nous disent qu'il était de l'époque romane. Sa plus précieuse richesse était une antique statue de la Mère de Dieu, à laquelle toute la contrée avait une grande dévotion; et l'on y venait fréquemment en pèlerinage. De 1419 à 1449, les Anglais ruinèrent en partie ce sanctuaire si vénéré, pour construire un fort avec ses débris en avant de la porte Saint-Martin. Après leur départ, on se hâta d'aviser aux moyens de relever ce qu'ils avaient abattu; et quoique le sanctuaire dépendit de la paroisse Saint-Martin, quoiqu'il fût desservi par son clergé, les paroissiens de Saint-Germain s'offrirent à faire les principaux frais de la construction, au moyen d'un impôt que les plus riches consentirent à payer. Le duc d'Alençon, sans l'autorisation duquel un tel arrangement ne pouvait se conclure, y donna son agrément par une ordonnance dont les deux considérants sont dignes de remarque. Le premier : c'est que la couverture et les voûtes de l'église sont tombées à terre; le second : c'est que dans ce lieu très-dévoit sont advenus un grand nombre de grands et



*évidents miracles* (1). En vertu de cette ordonnance, les paroissiens de Saint-Germain fournirent l'argent nécessaire, et méritèrent par là d'avoir, avec la paroisse Saint-Martin, un droit égal à l'église et au cimetière Notre-Dame.

Le sanctuaire de Marie ainsi relevé de ses ruines vit s'accroître dans son enceinte le concours des fidèles. Le cimetière lui-même bientôt ne suffit plus à la sépulture de ceux qui voulaient y reposer après leur mort, et il fallut le transférer sur un autre terrain.

Malheureusement la gloire de cette église s'obscurcit, et l'on cessa peu à peu de la fréquenter. Au commencement du dix-septième siècle, l'abbesse d'Almenèches obtint de l'évêque de Séez, avec le consentement des bourgeois d'Argentan, la permission de fonder à Notre-Dame un prieuré de Bénédictines qui relèveraient de l'abbaye d'Almenèches; et au mois de décembre 1623, elle s'y établit elle-même avec l'espoir de rendre à cet antique sanctuaire sa première splendeur. Les religieuses, une fois en possession de l'église de Notre-Dame, la restaurèrent et l'embellirent notablement. Au-dessus du maître-autel, elles placèrent la statue vénérée de la Vierge, tenant d'une main l'Enfant Jésus, et de l'autre une coupe surmontée d'un petit oiseau. C'était cette statue qui attirait les pèlerins et faisait l'objet de la dévotion des peuples. Au fond du sanctuaire, elles posèrent un grand tableau de l'Assomption, haut de quinze pieds sur huit de large. Par toute l'église, longue de soixante-quatre pieds et haute de vingt-quatre, elles établirent un très-beau lambris et de magnifiques vitraux; et en 1645, entre leur chœur et le sanctuaire, elles construisirent une chapelle de Notre-Dame du Carmel, à laquelle elles donnèrent pour pendant une chapelle de Sainte-Opportune.

---

(1) L'ordonnance de Jean II existe encore aux archives de l'hôtel de ville d'Argentan.



Tant d'embellissements ne purent ramener les peuples à Notre-Dame, à cette église illustre par les miracles qui s'y faisaient journellement, disent les historiens, et par le concours empressé des fidèles pendant plusieurs siècles; tant la désuétude est difficile à vaincre; et, elle l'était d'autant plus ici, que les religieuses blessèrent en plusieurs points la susceptibilité des populations : premièrement, en refusant d'acquitter les fondations; deuxièmement, en méconnaissant aux habitants le droit de sépulture dans l'église et le cimetière; troisièmement, en se réservant à elles seules la moitié de la chapelle et la fermant par une grille qu'elles firent poser pendant la nuit. De là il résulta qu'on ne les protégea plus, qu'on cessa d'aller à leur église et que le couvent ne reçut plus aucune aumône. En 1705 les religieuses découragées laissèrent la Notre-Dame, et retournèrent rejoindre leurs sœurs à l'abbaye d'Almenèches. Mais cette abbaye laissait aussi à désirer. Pour relever les deux maisons, Louis XV, en 1732, de concert avec l'évêque de Séez, les réunit à Argentan dans une seule et même abbaye, sous le titre d'abbaye royale de Notre-Dame d'Almenèches, et leur accorda pour la translation, qui eut lieu en 1736, la somme de dix mille livres, et aussitôt on se mit à réparer l'église Notre-Dame, qui était restée fermée pendant près de trente ans. On l'enrichit non-seulement de tous les débris du couvent d'Almenèches, mais encore des colonnes corinthiennes de l'église Saint-Germain, qui venait d'en acheter d'autres en marbre, et d'un orgue, présent de l'abbesse.

Marie sembla, quelque temps, reprendre sa première gloire dans ce sanctuaire. Les populations revinrent la visiter jusqu'en 93. Mais alors le couvent fut fermé, les religieuses reléguées dans leurs familles, la statue vénérée perdue; et l'église devint un lieu de réunions politiques. Vendue en 1820, elle fut convertie en bâtiments d'exploit-



tation, et aujourd'hui l'auguste sanctuaire conserve à peine quelques restes de son ancienne forme et de sa belle architecture (1).

Argentan avait bien d'autres monuments de son amour envers la sainte Vierge : il y a, au faubourg, Notre-Dame de Coulandon, église pauvre et petite, mais très-ancienne, et qui, plus heureuse que Notre-Dame de la Place, a non-seulement survécu à nos tempêtes politiques, mais encore est souvent visitée par les âmes pieuses. Il y a dans l'église Saint-Germain une chapelle de la sainte Vierge ; et dans le chartrier de la paroisse un registre remontant à l'an 1410, qui parle de cette chapelle comme déjà très-ancienne. Il y a eu, pendant plusieurs siècles, dans la ville, la confrérie qu'on appelait du saint Sacrement, de la sainte Vierge et de tous les Saints, fondée en 1542, pour s'opposer aux erreurs que Calvin cherchait à répandre contre la présence réelle, contre le culte de la Vierge et des Saints. Le jour de la fête de la confrérie, on chantait, avec la messe du saint Sacrement, une messe *De beatâ*, et l'on faisait une procession du saint Sacrement avec station à Notre-Dame de la Place. Chaque samedi, on célébrait une messe de la sainte Vierge à son autel. En 1648, les habitants, affligés par les calamités qui désolaient alors le royaume, se vouèrent de nouveau à la sainte Vierge, et placèrent avec grande solennité la statue au-dessus des quatre portes de la ville. Là on venait orner ses images de fleurs, et le soir on chantait les litanies ; ce qui, ajoute le chroniqueur (2), détournait bien des malheurs et attirait bien des grâces.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, lorsque, pour

---

(1) L'abbé de Courteilles, *Recherches sur la ville d'Argentan*, 1682.

(2) Journal manuscrit de Th. Prouverre, sieur de Bordeaux, p. 401.



élargir la route, on abattit les quatre portes de la ville, on donna à la confrérie dont nous venons de parler la statue qui couronnait la porte de Saint-Germain; et cette confrérie la plaça dans l'église même de Saint-Germain sous l'appellation de *Notre-Dame du Repos*. Les trois autres statues furent placées dans la façade des maisons voisines; et, au-dessous de l'une d'elles, on lisait cette inscription :

GALLIA VOTIVO CULTU TIBI, VIRGO, SACRATUR;  
URBS RENOVATA TIBI SEQUE SUOSQUE VOVET.

En 1450, Charles VII, après avoir contribué, pour vingt écus d'or, à la reconstruction de l'église Saint-Germain, lui fit don d'une statue de la Vierge, qui fut placée sur le grand portail; et les protestants l'ayant brisée en 1663, on la rétablit un siècle plus tard. Ainsi dans tous les temps, Argentan s'est distingué par sa vénération envers la sainte Vierge. Elle en célèbre les fêtes par de nombreuses communions; elle en décore les sanctuaires avec une généreuse émulation; elle s'inscrit dans ses associations, spécialement dans l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, et se presse chaque soir du mois de Marie autour de son image pour méditer ses vertus et chanter ses litanies.

Le canton de Mortrée n'est pas moins remarquable que celui d'Argentan par sa dévotion à Marie. Là, sans parler de Boisse, dont l'église est sous le patronage de la sainte Vierge, nous trouvons trois insignes sanctuaires de la Mère de Dieu : le premier est Almenèches, qui avait un monastère et une église bâtis par saint Évrault en l'honneur de Marie, et dont l'église paroissiale est encore sous ce vocable. Le second est Notre-Dame du Repos, à une demi-lieue d'Almenèches, pèlerinage très-ancien et encore fréquenté de nos jours par les cantons de Mortrée, d'Exmes et d'Argentan. Il en est fait mention dans le cartulaire de



l'abbaye de Silly sous la date de 1150. Alors Foulques d'Aulnou, un des plus puissants seigneurs de la contrée, donna à l'abbaye l'église de Notre-Dame du Repos avec une partie de la petite campagne voisine (1), et Richard I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, confirma cette donation en 1190 (2). Les religieux, en possession de cette église, la rebâtirent, comme le prouvent les fenêtres allongées du chœur, la corniche soutenue par des médaillons sculptés, la piscine divisée en deux compartiments par une colonnette à chapiteaux ornés de feuilles grasses : trois caractères qui indiquent la fin du douzième siècle. Un siècle plus tard, on fit le joli petit portail ogival qu'environnent deux colonnettes et un tore élégant ; et, il y a deux cents ans, on refit les deux gables. La statue ancienne, objet du pèlerinage, est assez grossière, mais on la préfère à l'élégante statuette du règne de Louis XV qu'on a mise à l'écart.

Tant de pèlerins visitaient cette humble chapelle, que l'abbé de Silly jugea à propos d'y établir un prieuré, où il fit résider un de ses religieux jusqu'à la révolution de 93. Malgré le délaissement où était cette pauvre église, les pèlerinages n'y ont jamais cessé, même pendant la Révolution. Le 2 juillet surtout, la foule y est prodigieuse. Les trois autels, qui, bien qu'un peu délabrés, rappellent encore le bon goût des religieux de Silly, se parent élégamment et disparaissent en quelque sorte sous les masses de fleurs et le grand nombre de cierges. Dès l'aube du jour, les pèlerins affluent de toutes parts. Beaucoup de prêtres viennent dire la messe, réciter les évangiles et exhorter de paroles et d'exemple les fidèles à l'amour de la sainte Vierge. Ce jour, du 2 juillet, est surtout cher à la paroisse de Médavy, qui y obtint, il y a peu d'années encore, une faveur d'où dépendait son existence.

---

(1) *Gallia christiana*, t. XI, instr. eccl. sagiensis 468.

(2) Dipl. Ricardi I pro Silleio.



Grâce à la générosité des pèlerins, Notre-Dame du Repos, quoique appartenant à une paroisse d'un demi-quart de lieue d'étendue et composée seulement de seize familles, se maintenait toujours dans un état de décence parfaite; tous ses habitants faisaient leurs pâques, se tenaient à l'église avec une modestie édifiante et respectaient la sainteté du dimanche. On reconnaissait en eux les vrais enfants de Marie. Depuis la Révolution, cette paroisse si édifiante a été supprimée et n'est plus que l'annexe de la paroisse de Médavy.

Il est, dans les environs, un pèlerinage plus fréquenté encore, c'est Notre-Dame de Montmerrey, humble chapelle qui s'aperçoit sur une éminence, à peu de distance de la grande route de Sééz à Argentan, et que visitent de nombreux pèlerins, même des pays éloignés. C'est l'œuvre de saint Evremond, qui, consacré prêtre et abbé de Montmerrey par l'évêque de Sééz, employa les prémices de son sacerdoce à bâtir trois églises dans Montmerrey, l'une en l'honneur de la sainte Vierge, l'autre en l'honneur de la sainte Croix et la troisième en l'honneur de saint Martin. Ces travaux à peine terminés, on accourut de tous les points de la province à la Vierge de Montmerrey. Saint Evremond recevait les pèlerins, appliquait sur leurs maux l'huile qui brûlait devant l'autel de la Mère de Dieu; et les aveugles voyaient, et les paralytiques marchaient, et les lépreux étaient rendus à la santé, et chaque infirmité était subitement guérie. Quelquefois même, il n'avait pas recours à ces onctions. Une nuit qu'il s'occupait à prier en faisant le tour de l'église de la sainte Vierge, il rencontra un paralytique étendu dans la boue. « Au nom du Seigneur Jésus, lui dit-il, lève-toi, Dieu te rend la santé. » Et le malade aussitôt se leva parfaitement guéri.

Après la mort du saint prêtre, l'église continua d'être un lieu de pèlerinage jusqu'à l'invasion des Normands,



qui en firent un monceau de ruines. Heureusement ces mêmes Normands, convertis à la foi, la relevèrent, mais, hélas! bien différente de celle qu'avait bâtie saint Évremond, et que deux siècles de pèlerinage avait embellie. Toutefois, malgré sa pauvreté, on reprit le pèlerinage de Notre-Dame de Montmerrey : plusieurs seigneurs voulurent être inhumés à ses pieds ; et, en 1088, elle fut donnée à l'abbaye de Saint-Martin de Séez, par testament de Guillaume de Cleray, qui en était possesseur. Dès lors cette abbaye s'attribua la présentation des prêtres qui devaient desservir la chapelle de Notre-Dame avec l'église paroissiale de Montmerrey. Ces choix furent toujours heureux, et la dévotion envers la sainte Vierge alla toujours croissant. En 1562, les protestants pillèrent cette sainte chapelle, et la laissèrent dans un complet dénûment. Pour la remettre dans un état convenable, on démolit la chapelle Sainte-Croix, et avec ses matériaux on répara le sanctuaire si chéri et si vénéré. En 1764, elle eut besoin de nouvelles réparations, à ce point que l'évêque la frappa d'interdit jusqu'à ce qu'elle fût restaurée convenablement. Les paroissiens, blessés au cœur par cet interdit, réunirent toutes leurs ressources et vinrent à bout de mettre leur chapelle dans un état de décence qui permit à l'évêque d'y autoriser l'exercice du culte. Depuis cette époque, même pendant les mauvais jours de 93, ce béni sanctuaire n'a cessé d'être un but de pèlerinage. La messe s'y célèbre quelquefois ; et le premier dimanche de chaque mois, après les vêpres, on y va en procession de l'église paroissiale. Une noble dame, qui y a obtenu la santé, se propose de lui substituer, par reconnaissance, une chapelle gothique du meilleur genre.

Le canton de Putanges a aussi ses gloires dans l'histoire du culte de la Vierge. Sans parler des quatre églises d'Habloville, de Méguillaume, du Mesnil-Hermey et de



Ry, qui sont sous le patronage de Marie, nous y trouvons quatre sanctuaires de Notre-Dame, savoir : Notre-Dame des Champs, Notre-Dame du Bon-Repos, Notre-Dame de la Salette et Notre-Dame de Pitié. Notre-Dame des Champs est une petite chapelle élevée près d'un magnifique autel druidique, sur la paroisse de Neuvy, en remplacement de l'église de Fresnay, tombée en ruines. Là les hommes des champs viennent chaque soir faire la prière en commun ; et chaque matin, avant de partir pour leurs affaires, ils viennent dire à Marie : *Iter para tutum*, obtenez-nous un bon voyage. Notre-Dame du Bon-Repos, dans la paroisse de Courteilles, est une petite chapelle du quinzième siècle, élevée sur les bords pittoresques de la rivière d'Orne, à l'extrémité d'une promenade voisine du château de Crèvecœur. Elle est un lieu de pèlerinage assez fréquenté (1). Notre-Dame de la Salette, sur la paroisse de la Forêt-Auvray, est une chapelle bâtie en 1854 par M. le Châtelain de Crécy ; une messe basse s'y dit le premier samedi de chaque mois, et une messe solennelle s'y célèbre le 19 septembre, jour de l'apparition de Notre-Dame de la Salette, ainsi que le jeudi de la Fête-Dieu, jour anniversaire de la dédicace de ce sanctuaire. Plusieurs centaines de pèlerins se rendent à ces deux messes solennelles, et beaucoup viennent à la messe le samedi. Indépendamment de ces deux exercices, on vient souvent prier à cette chapelle, surtout dans les beaux jours, et l'on y obtient beaucoup de grâces. On s'y inscrit aussi dans l'archiconfrérie de Notre-Dame de la Salette, qui y a établi une affiliation (2).

Une gloire plus grande encore que l'érection de ces

---

(1) Extrait des notices de M. Louisfer, curé de la Chapelle au Doyen.

(2) Extrait d'une notice de M. Bazin, curé de la Forêt.



chapelles appartient à ce canton, c'est d'avoir été la patrie du père Eudes, cet apôtre de la Normandie, ce grand serviteur de la sainte Vierge, fondateur d'une société de prêtres dévoués comme lui à son culte, instituteur de la congrégation des filles de Notre-Dame de Charité (1), auteur d'écrits si pieux qui continuent de prêcher, même après sa mort, la grandeur et les perfections de la Mère de Dieu (2). Ce saint prêtre naquit à Ry, le 14 novembre 1601, aima tendrement la sainte Vierge dès sa première enfance, travailla toute sa vie à la faire aimer, et en 1680 il mourut en lui offrant tous ses enfants spirituels qu'il allait quitter, et les remettant entre ses mains : *Maria, mater gratiæ*, répétait-il souvent avec des larmes d'amour, *mater misericordiæ, tu nos ab hoste proteges et horâ mortis suscipe; monstra te esse matrem*. « Ah! ajoutait-il, je voudrais que tous les grains » de poussière dans lesquels mon misérable corps sera » réduit fussent autant de langues et de cœurs pour bénir » et aimer mon Dieu et ma Mère. »

Le canton de Trun, qui n'a sous le vocable de Marie que les deux églises de Brieux et d'Ommoy, a été à son tour la patrie d'un saint prêtre, fidèle serviteur de Marie, M. Pierre Crestey. Immédiatement après sa promotion au sacerdoce, il vint fonder à Trun, sa ville natale, en 1646, un petit collège, où il s'attacha avant tout à répandre parmi ses élèves la dévotion à Marie : non content de les enrôler dans les confréries du Scapulaire et du Rosaire, il les fit entrer dans la congrégation de Notre-Dame, en leur présentant comme but de cette association l'imitation des vertus de la sainte Vierge. Du collège, il fit passer

---

(1) De cet ordre est la maison dite de Saint-Michel, rue Saint-Jacques à Paris, qui recueille les filles dévoyées du chemin de la vertu pour les ramener au bien.

(2) Qu'il nous suffise de citer ici *le Cœur admirable de la Mère de Dieu*, et *l'Enfance admirable de la Mère de Dieu*.



dans l'église paroissiale la confrérie du Rosaire ; de toutes parts on vint s'y inscrire ; beaucoup de conversions s'ensuivirent, et de Trun, cette dévotion s'étendit dans la plupart des paroisses du diocèse. Devenu curé du Ménil-Imbert, paroisse aujourd'hui supprimée, il y établit le Rosaire et le Scapulaire, agrégea à ces confréries non-seulement sa propre paroisse, mais encore les paroisses voisines ; et chaque semaine il proposait un mystère particulier à honorer ; ce qui opérait chaque fois un renouvellement dans la ferveur. Tant de bonnes œuvres lui attirèrent l'estime de tous les évêques de la Normandie ; ceux-ci lui envoyèrent souvent de leurs sujets pour les former aux sciences et aux vertus ecclésiastiques ; et le presbytère du Ménil-Imbert fut estimé une des meilleures écoles du sacerdoce. Chaque jour, le pieux supérieur faisait réciter à ses élèves, trois fois, quatre *Ave Maria* avec un *Pater* ; la première, pour féliciter Marie des privilèges que lui avait départis Dieu le Père ; la seconde, pour la féliciter des privilèges qu'elle avait reçus de Dieu le Fils ; la troisième, pour la féliciter des prérogatives qu'elle tenait du Saint-Esprit ; et à ces saintes prières, il ajoutait les pratiques suivantes qu'il appelait les douze étoiles dont les fidèles devaient former sa couronne : 1° réciter dévotement l'*Ave Maria* ; 2° s'attacher à quelqu'une de ses confréries ; 3° aller en pèlerinage à quelqu'une de ses chapelles ; 4° porter sur soi ou du moins avoir dans sa chambre quelqu'une de ses images ; 5° célébrer dévotement ses fêtes ; 6° dire ou faire dire la messe pour remercier Dieu des grâces qu'il lui a faites ; 7° recourir à elle surtout dans les tentations contre la pureté ; 8° imiter sa charité, son humilité et toutes ses vertus ; 9° chanter ses louanges ou faire son panégyrique ; 10° soutenir son Immaculée Conception ; 11° publier partout ses grandeurs ; 12° orner ses autels, saluer ses images, chanter ses litanies.



Lui-même apportait à toutes les fêtes de la Vierge la plus grande solennité et y attirait les plus habiles prédicateurs. Partout où il allait prêcher, il portait, avec l'édification de sa sainte vie, l'amour de la Mère de Dieu; et ce fut sous ce vocable qu'il fonda un hôpital à Vimoutiers, un autre à Barenton, au diocèse d'Avranches. Il mourut le 23 février 1703, plein de confiance dans la Vierge mère (1).

Quelque intérêt que nous aient offert les cantons que nous venons de parcourir, le canton de la Ferté-Fresnel n'est pas moins édifiant. Sans parler des quatre églises de Touquettes, de Monnai, de Saint-Évroult et de la Ferté, qui sont sous le vocable de Marie, nous y trouvons une chapelle de l'Immaculée Conception, à Heugon; Notre-Dame du Vallet, à Monnai, et Notre-Dame du Bois, à Saint-Évroult.

La chapelle de l'Immaculée Conception de Heugon fut construite, en 1854, par un ancien militaire, artilleur dans les guerres du premier empire, lequel voulut ainsi réparer le tort qu'il avait eu aux jours de son enfance. Alors il avait brisé à coups de pierres une petite statue de la Vierge placée dans le creux d'un vieux chêne. Le souvenir de cette mauvaise action l'avait poursuivi toute sa vie; et, arrivé à la vieillesse, il ne put trouver d'apaisement à ses remords qu'en élevant cette chapelle, devenue depuis le rendez-vous de nombreux fidèles, et une source de bénédictions pour la paroisse de Heugon (2).

Notre-Dame du Vallet, un des oratoires les plus anciens et les plus vénérés de la contrée, est une chapelle sans aucun ornement d'architecture, autrefois dotée de revenus suffisant à l'entretien d'un prêtre qui la desservait; au-

---

(1) *Vie de M. Crestey.*

(2) Extrait de la notice envoyée par M. le curé de Heugon.



jourd'hui ermitage désert, sur le bord d'un torrent. Elle a un autel en bois sans sculpture ni peinture, à la gauche duquel est une statue en pierre, style du moyen âge, représentant la Vierge avec de riches vêtements, un diadème sur la tête, le divin Enfant sur le bras, et à ses pieds un personnage inconnu, dans l'attitude de la prière. En place du tabernacle, est une petite crèche où l'on voit l'Enfant Jésus sur la paille, entre le bœuf et l'âne, avec les bergers qui l'adorent; au-dessus de l'autel est le tableau de la Vierge avec son cœur percé d'un glaive, et aux murs sont appendus des chapelets, des médailles, des fleurs, des couronnes, des béquilles attestant les guérisons miraculeuses, des écrits signés par les curés ou les maires de différentes paroisses, constatant la délivrance d'infirmités notoires. Des pèlerins de toute condition, et souvent de pays éloignés, s'y rendent en foule, surtout les lundis de Pâques et de la Pentecôte. Au moins une fois chaque année, les paroissiens circonvoisins y viennent en procession. Tous les samedis de mai, il y a grande réunion; et la multitude, ne pouvant entrer dans la chapelle, est réduite à refluer jusque dans les prairies voisines. Les mères y apportent leurs enfants revêtus de robes blanches, et leur font faire plusieurs fois le tour de la chapelle, les tenant par les lisières, pour leur apprendre à marcher (1).

Enfin Notre-Dame du Bois, à Saint-Évroult, est sans doute un reste ou plutôt un souvenir soit du monastère et de l'église que saint Évroult avait élevés dans ces parages à l'honneur de la sainte Vierge, soit de la basilique qu'y fit construire la reine, femme de Childebert; car l'his-

---

(1) Extrait de la notice de M. l'abbé Courval, professeur d'histoire au petit séminaire de Sééz.



toire raconte (1) que ce monarque, désirant ardemment voir saint Évrout, dont la renommée publiait partout le rare mérite et la sainteté éminente, vint à Ouche avec la reine, quelques membres de sa famille, et des clercs portant au saint abbé des reliques et des croix dont le roi voulait lui faire présent. Arrivé près du monastère où le Saint résidait, il descendit de cheval par respect, et commanda à toute sa suite de n'approcher de l'homme de Dieu qu'avec vénération. Les clercs se revêtent de leurs ornements sacrés, et essayent de prendre sur leurs épaules les saintes reliques. Elles demeurent immobiles; impossible de les déplacer. La reine, désolée, fait vœu de bâtir, en ce lieu-là même, une magnifique église, et de faire construire à ses frais un autel en marbre qu'elle donnera à l'homme de Dieu. A peine ce vœu est-il prononcé, que les reliques se meuvent avec la plus grande facilité; les clercs les enlèvent avec joie; et la procession s'avance vers saint Évrout, qui reçoit et garde pendant trois jours ces nobles visiteurs. La reine, fidèle à son vœu, fit aussitôt élever à Marie immaculée, *Virgini intemeratæ*, une superbe basilique, où fut placé l'autel en marbre dont elle avait fait vœu. Malheureusement il n'en reste plus aujourd'hui aucune trace.

Les autres cantons de l'arrondissement d'Argentan ne nous offrent aucun fait particulier qui puisse entrer dans l'histoire du culte de la sainte Vierge; mais presque tous ont plusieurs églises en son honneur. Le canton de Briouze en a quatre (2); le canton d'Écouché, cinq (3); le canton

(1) Ordéric Vital. *Patrol*, de M. Migne, t. CLXXXVIII, p. 476.

(2) Ce sont les églises du Grais, du Méné-de-Briouze, la chapelle sur Saint-Georges-d'Annebec, et la chapelle des sœurs de Notre-Dame à Briouze.

(3) Ce sont : les églises de Fleuré, de Rânes, de Sevray, de Vaux-le-Bardou et d'Écouché.



d'Exmes, deux (1); le canton de Gacé, quatre (2); le canton de Vimoutiers, trois (3), et le canton du Merlerault une (4).

---

(1) Ce sont : Argentelles et Courménéil.

(2) Ce sont : Cizay-Saint-Aubin, Mardilly, Rézenlieu et la chapelle des religieuses de Sainte-Marie à Gacé même.

(3) Ce sont : Avernès-Saint-Gourgon, Camembert et Fresnay-le-Samson.

(4) Savoir : Planches.





---

## CHAPITRE QUATRIÈME.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE DOMFRONT.

---

Comme l'arrondissement de Domfront est la partie la plus religieuse du diocèse de Séez, il est aussi le plus remarquable par sa dévotion à Marie. A Domfront même, il y a eu, pendant des siècles, un de ses sanctuaires les plus fréquentés, qu'on appelait Notre-Dame sur l'Eau, en raison de sa position sur la rivière de la Varènnes. Cette belle église romane, une des plus anciennes comme des plus curieuses de toute la Normandie, fut bâtie, en 1020, par Guillaume I<sup>er</sup>, comte de Bellême, sur une longueur de cent vingt-cinq pieds, sur quarante-huit de large et quarante d'élévation, en forme de croix avec trois petites absides rondes terminant le chœur et les chapelles latérales. On y entrait par un grand portail roman, tout en pierres de granit, orné de six colonnes séparées par des angles saillants. Les arcades de la nef, à cintre entier, étaient surmontées de petites fenêtres étroites; les piliers carrés, du milieu de chacun desquels s'élevait un long fût de colonnettes rondes montant jusqu'à la voûte, supportaient des chapiteaux sans ornements ni moulures; le mur intérieur des bas-côtés offrait tout à l'entour une suite d'arcades rondes, très-régulières, d'un mètre trente-cinq centimètres de hauteur; les absides et les bras de la croix étaient percés de longues ouvertures romanes, et dans ces bras s'ouvraient deux petites fenêtres rondes, qu'on appelle *oculi*. Au centre de la croix, s'élevait une tour carrée, avec un escalier ménagé dans un des piliers,



un toit à quatre pans, une corniche supportée par des modillons assez mal sculptés, et sur chaque face, deux petites fenêtres à plein cintre, soutenues par des colonnettes courbes et trapues.

Bâtie au milieu d'une contrée profondément religieuse qu'avaient évangélisée saint Front, saint Ernier, saint Alnée, saint Brice, saint Auvien, saint Siméon, et autres hommes de Dieu, cette magnifique église ne tarda pas à attirer vers elle le concours des fidèles; et bientôt elle devint un lieu de pèlerinage. Pour y entretenir et y faire fleurir de plus en plus la dévotion, Guillaume de Bellême la donna aux Bénédictins de l'abbaye de Lonlay, qui, après sa mort, arrivée en 1030, lui élevèrent, par reconnaissance, dans l'église même, un tombeau qu'on voit encore aujourd'hui. En 1272, une bulle de Grégoire X confirma ces fervents religieux dans la possession de cette église; et sous leur direction, Notre-Dame sur l'Eau devint célèbre, les pèlerins y affluèrent de toutes parts. Les plus hauts personnages s'estimèrent heureux de pouvoir y offrir leurs prières; et l'on vit agenouillés sur ses dalles les rois de France Charles VIII et Charles IX; avant eux, les rois d'Angleterre Guillaume le Conquérant, Henri I<sup>er</sup> et Henri II, Gratien et Vivien, envoyés du saint-siège, qui avaient mission de réconcilier Henri II avec saint Thomas de Cantorbéry; un cardinal légat, Henri, qui y baptisa Éléonore, fille de Henri II, mère plus tard de la célèbre Blanche de Castille, ayant pour parrain Achard, évêque de Séez, puis d'Avranches, mort dans la suite en odeur de sainteté (1).

En 1529, Robert Roger, seigneur de Collières en Saint-Front, jugeant les secours religieux donnés par les Bénédictins insuffisants pour satisfaire à la dévotion de tant de

---

(1) *Gall. Christ.*, t. XI.



fidèles qui se pressaient dans ce saint lieu, y fonda un prieuré de six chapelains; et avec cet accroissement de secours, la piété des fidèles s'accroissait de plus en plus chaque année, lorsqu'en 1562 les protestants tombèrent sur cette église si vénérée, la pillèrent et la ravagèrent avec une fureur impie. Ils en brûlèrent tous les titres, ils en livrèrent aux flammes les riches ornements, n'épargnant que ceux dont ils espéraient faire leur profit. Cet orage passé, les fidèles se hâtèrent de réparer tant de désastres, mais en 1568, Poly de Bretagne vint mettre le comble à la douleur publique en brûlant l'église elle-même. Les fidèles ne se découragèrent pas; chaque pèlerin voulut contribuer de son aumône à la réparation des dommages qu'avaient causés le fer et le feu; et le saint lieu commençait à refléter quelques rayons de son ancienne splendeur, lorsque, le 16 février 1574, il fut brûlé une seconde fois par les huguenots, qui, aidés du comte de Montgomery, commirent les plus horribles atrocités, pendant les prêtres, jetant les moines au fond des puits, ou les enterrant vivants, incendiant les maisons des catholiques aussi bien que leurs églises.

Dès que l'autorité du roi, et avec elle l'ordre et la paix furent rétablies par la victoire que remporta sur les huguenots M. de Matignon, lieutenant en basse Normandie, on répara ce nouveau désastre bien pire que le précédent; les pèlerins reprirent le chemin de Notre-Dame, et la fondation de Robert Roger fut rétablie par un de ses arrière-neveux. Il arriva même alors que beaucoup de familles, aussi riches que pieuses, plus pénétrées que jamais de vénération pour le sanctuaire de Marie, demandèrent à y reposer après leur mort; et leurs pierres sépulcrales formèrent bientôt tout le pavé de l'église.

Sur la fin de mars 1749, Notre-Dame subit une nouvelle profanation. Des voleurs déguisés en moines s'y



introduisirent la nuit, sur un renseignement qu'ils avaient eu que les Anglais, lors de leur fuite en 1450, y avaient caché un trésor considérable dans la chapelle des Douze-Apôtres : ces malfaiteurs, après avoir fouillé dans plusieurs tombes, trouvèrent en effet le trésor annoncé, et il dépassait leur espérance : car il fallut des bœufs et des chevaux pour l'enlever ; mais ils ne causèrent aucun autre dégât, et l'église demeura intacte jusqu'en 93. Alors on se contenta de la fermer ; et depuis on espérait qu'elle serait respectée, lorsqu'en 1823 on eut la fâcheuse pensée d'en enlever, en les brisant, les pierres tombales, non moins intéressantes pour les familles dont elles portent les noms, que pour l'histoire civile et religieuse de Domfront ; et cela (qui croirait à une économie si mesquine et si inintelligente ?) afin d'en faire le pavé de la chapelle du collège. En 1835, on fit pis encore : pour aligner la route d'Orléans à Saint-Malo, à laquelle il est question aujourd'hui de donner une autre direction, tant la première était peu raisonnable, on abattit les bas-côtés avec cinquante-deux pieds de la nef de ce monument vénéré des siècles, si plein de grands souvenirs, si glorieux à la ville, et l'on ne fit grâce qu'au chœur et au transept. C'est au milieu de ces tristes débris que la piété des fidèles vient encore parfois prier la sainte Vierge, et consoler par leur ferveur les ruines du plus beau monument que possédât la Normandie, de l'église qui jusqu'en 1747 fut la seule église paroissiale de Domfront ; car ce fut alors seulement que fut bâtie l'église paroissiale d'aujourd'hui. Auparavant la ville n'avait qu'une petite chapelle de Saint-Julien ; et c'était à Notre-Dame sur l'Eau qu'on allait faire l'office à toutes les fêtes solennelles, à toutes les fêtes de la sainte Vierge et au premier dimanche de chaque mois.

Le canton d'Athis, plus heureux, n'a point été déshérité de ses gloires : il possède d'abord sous le patronage de



Marie les quatre églises paroissiales de Berjou, de Durcet, de Mille-Savates, de Segrie-Fontaine, et la chapelle de Notre-Dame des Grâces sur la paroisse de Saint-Pierre-du-Regard; puis, ce qui est pour la contrée une bien autre illustration, il possède, sur la paroisse des Tourailles, Notre-Dame de Recouvrance, autrement dite, Notre-Dame des Tourailles; pèlerinage très-ancien et le plus fréquenté du diocèse. La tradition du pays le fait remonter jusqu'à une époque antérieure au dixième siècle; car au neuvième siècle, dit-on, les Normands, qui brisaient les statues des saints, ayant fait invasion dans le pays, la statue vénérée fut alors cachée en terre: retrouvée miraculeusement après leur départ, elle fut replacée dans l'église des Tourailles, où l'on vint en foule la prier. Ce qu'il y a de certain, c'est que dès l'an 1213, l'église des Tourailles fut donnée au chapitre de Séez, et que Sylvestre, évêque de Séez, confirma cette donation, heureux de penser que ce chapitre qui, placé sous la règle de saint Augustin, édifiait tout le diocèse par sa piété et son amour pour la sainte Vierge, entretiendrait aux Tourailles de dignes pasteurs qui y feraient aimer Jésus-Christ et sa sainte Mère(1).

Les espérances du prélat ne furent point trompées. Ce pèlerinage acquit une telle renommée, que, vers la fin du seizième siècle, le cardinal du Perron, alors évêque d'Évreux, atteint d'une grave maladie que les médecins ne pouvaient guérir, fit vœu d'aller en pèlerinage aux Tourailles, s'il revenait à la santé. Il fut guéri, et il accomplit son vœu.

En 1600, Henri IV, dans un voyage qu'il fit en Normandie, fut tellement frappé de tout ce que publiait la renommée sur Notre-Dame des Tourailles, qu'il s'y rendit

---

(1) La charte de cette donation existe encore dans le cartulaire du chapitre de Séez, fol. 77 verso.



en personne ; et le chemin par où il passa s'appelle encore le chemin du roi. En 1611, Isaac Eudes y vint également demander la fécondité de sa femme, stérile depuis dix ans ; et le fruit de son pèlerinage fut la naissance du saint prêtre Jean Eudes et de Eudes de Mézerai, historiographe de France. En 1621, les protestants entreprirent de piller cette église si vénérée. Le seigneur des Tourailles rassemble aussitôt ses hommes, tue le chef de la troupe, met les autres en fuite, et le dernier bruit des guerres religieuses vient s'éteindre dans l'humble vallée des Tourailles, où tant de prières étaient adressées à Marie, pour l'exaltation de l'Église et l'extirpation des hérésies.

Aussi Innocent XII, voyant la vénération qui entourait ce sanctuaire et les grâces qu'on y obtenait, accorda, par une bulle du 25 septembre 1696, une indulgence plénière à ceux qui le visiteraient aux jours de l'Assomption et de l'Annonciation.

Une telle faveur accrut encore la dévotion des fidèles pour Notre-Dame des Tourailles, et y attira un nombre plus grand de pèlerins ; d'où il arriva que la chapelle intérieure de l'église ne pouvant plus suffire à la multitude, qui d'ailleurs gênait singulièrement l'office paroissial, il fallut bâtir une chapelle extérieure où les pèlerins pussent prier à l'aise, sans gêner personne, ni être gênés eux-mêmes. Le seigneur des Tourailles fit les frais de cette construction, et adossa à la vieille église romane la chapelle actuelle. Dès qu'elle fut terminée, on y transporta la statue, et l'on commença à y offrir le saint sacrifice le premier samedi de chaque mois. Contents d'avoir leur chapelle à part, les fidèles s'occupèrent peu de la pourvoir du nécessaire, de sorte qu'en 1698 elle fut interdite, à raison de sa pauvreté et de son dénûment. Cette leçon porta son fruit ; on pourvut promptement la chapelle de tout ce qui lui manquait, et l'évêque de Séez leva l'interdit. Les



fidèles, heureux d'avoir recouvré leur sanctuaire béni, firent alors beaucoup plus qu'on ne leur avait demandé, et l'évêque put consigner, dans un procès-verbal de visite de l'an 1713, le rapport suivant : « Nous avons vu avec » plaisir la propreté et l'ornement magnifique d'une chapelle dédiée à la sainte Vierge, adjacente à l'église, où » les fidèles des paroisses circonvoisines viennent avec » beaucoup de piété et d'édification rendre leurs hommages » à la Mère de Dieu. » Les années suivantes, la dévotion des fidèles pour Notre-Dame des Tourailles les porta à lui faire des offrandes plus riches encore, à l'aide desquelles on put établir un chapelain en titre pour y confesser les pèlerins et y célébrer les saints mystères. C'est ce qui résulte d'une sentence du bailliage de Falaise, en 1731, à l'occasion d'un débat qui s'était élevé entre le curé des Tourailles et le chapelain de Notre-Dame de Recouvrance (1) : sentence qu'on peut appeler un vrai document historique, puisqu'elle nous apprend que les curés des paroisses circonvoisines venaient souvent dire la messe à la chapelle des Tourailles, qu'ils y venaient en procession avec leurs paroissiens, que plusieurs paroisses s'y trouvaient même souvent ensemble, que ce grand concours, quoique fréquent les jours ordinaires, avait lieu spécialement aux fêtes de la sainte Vierge, surtout à la fête de l'Immaculée Conception, et qu'il s'y opérait souvent des miracles, *au vu et au su de tout le public*. Tous les dimanches et fêtes, à l'issue des vêpres, on y faisait, de temps immémorial, une procession où l'on chantait les litanies de la sainte Vierge ; et si, en 1740, l'évêque de Séez fut obligé d'interdire une seconde fois la chapelle, parce que le propriétaire en la vendant en avait enlevé tous les ornements, cette interdiction dura à peine quelques mois, parce que

---

(1) Cette sentence existe encore aux archives de l'évêché de Séez.



le propriétaire acquéreur y remit promptement tous les objets nécessaires au culte. La dévotion des peuples n'en reçut donc aucune atteinte, et le 8 octobre 1740, la foule fut immense. En 1741, la paroisse de Durcet y vint en procession le lundi des Rogations; la paroisse de Briouze, le mardi, et trois autres paroisses, le jour de l'Ascension.

Cette sainte chapelle conserva ainsi sa gloire jusqu'aux tristes jours de 93. Alors ni la vénération des peuples, ni tous les grands souvenirs qui se rattachaient à elle, ne purent lui faire trouver grâce devant les profanateurs : ils la dévastèrent, jetèrent sa statue dans le cimetière, et menacèrent de sévir contre quiconque y viendrait prier. Ces menaces n'arrêtèrent point la foi des peuples, et les pèlerins ne cessèrent d'affluer à la chapelle.

Dès que la liberté fut rendue à l'Église, les fidèles, n'ayant plus rien à craindre, revinrent plus nombreux à la chapelle vénérée, et les curés ramenèrent en procession leurs paroisses. En 1821, jaloux d'encourager cet élan des peuples, Pie VII, sur la demande de l'évêque de Séez, accorda à la chapelle une indulgence plénière pour les fêtes de la Conception, de la Nativité, de l'Annonciation et de l'Assomption de la sainte Vierge, avec une seconde indulgence plénière chaque mois aux jours que fixerait l'ordinaire. En 1823, l'évêque de Séez y établit une confrérie qui compte aujourd'hui plus de quatorze mille membres inscrits sur ses registres, et qui entretient dans toute cette partie du diocèse la dévotion à la sainte Vierge. En 1848, Pie IX enrichit aussi d'indulgences cette confrérie, sous le titre de l'Immaculée Conception, et éleva tous les autels de la chapelle ou de l'église au rang des autels privilégiés pour toutes les messes qui s'y diront en faveur des membres défunts de la confrérie. Ces grâces du saint-siège redoublèrent le zèle des fidèles. « Il nous a été doux,



» dit un historien récent (1), de voir plusieurs milliers de  
 » pèlerins groupés tout autour de l'étroit sanctuaire, les  
 » uns agenouillés dans la prairie, d'autres sur les chemins,  
 » d'autres encore dans le cimetière; il y en avait jusque  
 » sur la colline qui fait face à la chapelle... Et lorsque le  
 » missionnaire, dans une chaire improvisée en plein air,  
 » se mit à parler à cette foule suspendue à sa parole, vous  
 » eussiez cru assister à un sermon du moyen âge, ou à  
 » l'un des pardons de la catholique Bretagne. » C'est qu'en  
 effet, les fidèles autour du sanctuaire de Marie se croient,  
 comme ils le sont véritablement, à la source des grâces,  
 et n'estiment pas que Notre-Dame de Recouvrance puisse  
 rien refuser à ceux qui l'invoquent; aussi ils y viennent  
 demander les saisons favorables, l'abondance et la con-  
 servation des biens de la terre, la guérison des malades,  
 l'éloignement des fléaux publics, tels que la grêle, les  
 orages, la sécheresse, les insectes rongeurs; et, soit pour  
 obtenir ces grâces, soit pour rendre leurs hommages à la  
 Mère de Dieu, la plupart se confessent et communient :  
 plus de cinq mille hosties y sont consommées chaque  
 année.

En 1850, l'évêque de Séez, voyant la multitude toujours  
 croissante des pèlerins, substitua au chapelain qu'il avait  
 établi en 1835 une maison de missionnaires, qui aujour-  
 d'hui sont au nombre de quatre, mais qui, aspirant à  
 s'accroître jusqu'au nombre de douze, ont fait construire  
 un grand bâtiment destiné à recevoir avec eux les prêtres  
 et les fidèles qui voudraient y vaquer, sous leur direction,  
 aux saints exercices de la retraite.

Il est évident que cette chapelle n'eût pu conquérir une  
 telle vogue, si la sainte Vierge n'y eût accordé des grâces  
 extraordinaires et fréquentes. « Depuis douze ans que je

---

(1) *Histoire du canton d'Athis*, par le comte de la Ferrière, p. 454.



» demeure ici, écrivait en 1859 le curé des Tourailles à  
» l'évêché de Séez, il ne s'est pas écoulé une semaine, ni  
» même un jour, où Marie n'ait accordé quelque grâce  
» signalée à ceux qui la visitaient ou faisaient vœu de la  
» visiter. » Dans l'impossibilité d'entreprendre un récit  
qui seul ferait plusieurs volumes, nous mentionnerons  
seulement quelques grâces toutes récentes, qu'il est facile  
de constater. Plusieurs soldats français de l'expédition  
d'Alger, pris par les Arabes, furent placés sur deux rangs  
pour être mis à mort. Deux soldats des Tourailles, qui  
étaient les derniers de chaque rang, voyant approcher leur  
tour d'être massacrés, se recommandent à Notre-Dame  
de Recouvrance : à l'instant même les Arabes, comme  
s'ils eussent été las de tuer, les laissent là et s'en vont.  
Frappés d'une délivrance si miraculeuse, ces deux soldats,  
à peine de retour dans leurs foyers, vinrent aussitôt se  
jeter aux pieds de Notre-Dame des Tourailles, proclamant  
partout qu'ils lui étaient redevables de la vie. En 1854, on  
vit une personne de Cahan, canton d'Athis, muette  
depuis six ans, y recouvrer l'usage de la parole, devant  
plus de trois cents témoins; et son médecin déclara que la  
guérison était naturellement impossible. En 1857, une  
personne de Rully, au diocèse de Bayeux, atteinte d'une  
névralgie qui depuis longtemps la faisait cruellement souffrir,  
fit vœu de venir en pèlerinage à Notre-Dame de Recouvrance,  
et elle fut aussitôt guérie. Le 31 mai 1858, une personne de Saint-Pierre-d'Entremont, frappée d'une  
paralysie que les médecins déclaraient mortelle, fait faire  
une neuvaine aux Tourailles; le mieux aussitôt se déclare,  
et quatre mois après elle était devant la sainte Vierge, la  
remerciant de sa guérison parfaite. Dans la même année,  
deux autres neuvaines commencées, l'une le 16 août,  
l'autre le 11 octobre, obtinrent également une guérison  
complète, la première d'une enfant de la paroisse de Cali-



gny, atteinte d'une maladie jugée incurable par les médecins; la seconde, d'un jeune garçon d'Athis sujet à des crises nerveuses qui mettaient sa vie en péril. En 1859, une jeune personne de Landigou, et l'autre de Soulangy, au diocèse de Bayeux, recouvrèrent de même, aux pieds de Notre-Dame de Recouvrance, l'une la guérison d'un mal à l'oreille, qui semblait tomber en pourriture; l'autre, d'une maladie qui durait depuis neuf ans. En 1862, une pauvre veuve vient recommander à la sainte chapelle ses trois enfants, atteints depuis longtemps d'une maladie nerveuse; et tous les trois sont guéris au même instant. En 1863, un homme malade d'une dysenterie qui, au jugement des médecins, devait le mettre prochainement au tombeau, plus malade encore dans sa foi qu'il avait laissée s'éteindre, fait vœu, oubliant dans ses angoisses l'incrédulité qu'il professait, de se convertir s'il obtenait sa guérison de Notre-Dame des Tourailles; et, en conséquence, il se fait porter à la sainte chapelle. Arrivé devant la statue miraculeuse : « Bonne sainte » Vierge, s'écrie-t-il, je vous en supplie, guérissez-moi. » Et après cette courte prière, il se releva parfaitement guéri et disposé à se convertir.

Tels sont quelques-uns des miracles qu'ont attestés et signés des témoins oculaires. Telle est la gloire de Notre-Dame de Recouvrance; et ce n'est pas là cependant la seule chapelle célèbre du canton d'Athis : il y a encore sur la paroisse de Bréel, Notre-Dame du Blanc Rocher, modeste édifice, capable de contenir au plus sept cents personnes, élevé sur la pointe d'un rocher pittoresque, depuis la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Un impie de la contrée, attaqué en 1848 d'une phthisie pulmonaire, s'étant heureusement converti, avait promis, en action de grâces de son retour, deux cents francs pour élever une chapelle à la sainte Vierge. Le 31 mai de l'année



suivante , se trouvant à l'extrémité , il se fit porter à l'église de Bréel , devant l'autel de la Vierge , et comme il était près d'expirer , il y demanda et y reçut l'extrême-onction. La cérémonie finie , il se leva parfaitement guéri , alla prendre son repas , revint à la clôture du mois de Marie , qui ne finit qu'à dix heures du soir. Depuis ce moment jusqu'à sa mort , qui arriva plus d'un an après , il vécut en parfait chrétien , pressant et appelant de tous ses vœux la construction de la chapelle pour laquelle il avait donné deux cents francs. Cette construction , retardée par plusieurs obstacles , ne commença qu'en 1855. Enfin , le 19 octobre 1856 , elle fut bénie , et la statue de la Vierge immaculée y fut placée dans la niche qu'on lui avait destinée. Depuis ce moment , prêtres et fidèles y viennent en pèlerinage , les malades y font des neuvaines , et des grâces nombreuses y sont obtenues. On cite entre autres une jeune personne qu'avait réduite à l'extrémité une paralysie , compliquée de névralgie et de pulmonie , si parfaitement et si subitement guérie au moment de la communion , qu'elle se rendit de son pied à la sainte table ; et un homme atteint d'une fièvre typhoïde , guéri tout à coup par une invocation à Notre-Dame immaculée du Blanc Rocher , au moment même où il allait expirer. Le récit de ces deux guérisons est certifié véritable par le curé de Bréel.

Le canton de Flers n'a d'église paroissiale sous le patronage de Marie que la Lande-Patry ; mais en dédommagement il a la chapelle de la sainte Vierge sur Saint-Georges des Groseilliers , la chapelle de Notre-Dame du Chêne , sur la paroisse de Caligny , et surtout la chapelle de la sainte Vierge dans l'église paroissiale même de la ville de Flers , chapelle où de temps immémorial les habitants de la ville et des paroisses environnantes se pressent autour de la statue vénérée. C'est là le culte privilégié , la dévotion



spéciale du pays; on y recourt dans toutes les peines et dans tous les besoins; on y fait des neuvaines, on y fait offrir le saint sacrifice; c'est là qu'on vient recevoir le scapulaire, s'associer à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires et en suivre les exercices; c'est là qu'on célèbre avec piété toutes les fêtes de la sainte Vierge, ornant dans ces jours son autel avec autant de magnificence que de goût, et s'approchant de la table sainte au nombre de douze à quinze cents. On cite beaucoup de grâces obtenues dans cette chapelle bénie : nous ne mentionnerons ici qu'une jeune fille de treize ans atteinte depuis trois ans d'une maladie grave, qui l'avait tellement courbée que sa poitrine reposait presque sur ses genoux. Souvent elle allait prier à la sainte chapelle : c'était là qu'était tout son espoir. En 1841, elle fait une neuvaine qui devait se terminer le 31 mai; elle n'obtient rien, mais elle n'en continue pas moins sa prière chaque jour avec confiance. Enfin le 8 juin, vers deux heures de l'après-midi, elle fait vœu de réciter le chapelet tous les jours si elle est guérie. A peine a-t-elle prononcé ce vœu, que la Vierge lui apparaît, la bénit et disparaît. L'enfant, saisie, veut se retirer dans sa posture accoutumée, et, à sa grande surprise, elle se lève droite et parfaitement guérie. Toute la ville de Flers l'a vue infirme, et depuis ce jour elle la voit aussi droite que qui que ce soit.

Si de Flers nous passons à Tinchebray, nous y trouvons, sous le patronage de la sainte Vierge, les sept paroisses de Champsecret, de Saint-Cornier, de Fresnes, de Larchamp, de Ménil-Ciboult, de Moncy et d'Yvrandes, deux chapelles de la Salette, l'une sur la paroisse de Moncy, l'autre sur celle de Montsecret; nous y trouvons, à Tinchebray, Notre-Dame de la Bonne-Mort, dans la maison mère de l'institut des prêtres et des frères de sainte Marie. Ce n'était dans le principe que l'oratoire de la communauté;



et là on demandait à la sainte Vierge pour soi , pour ses parents ou amis , pour tous les bienfaiteurs de la congrégation et ceux qui se recommandaient à ses prières , la plus précieuse de toutes les grâces , la grâce de bien mourir. On priait Notre-Dame de la Bonne-Mort avec cette ferveur qu'inspire une idée nouvelle et qu'apporte ordinairement dans ses exercices une congrégation naissante. L'invocation de Marie sous ce nouveau titre , et la création d'un sanctuaire sous ce vocable , provoquèrent , dès le début , d'universelles sympathies. De tous côtés , et même des points éloignés de la France , arrivèrent des lettres où l'on réclamait une part dans les prières que faisait la communauté pour la bonne mort ; de tous côtés aussi arrivèrent des lettres d'actions de grâces , attestant que Marie avait exaucé ces prières , et que tel malade auquel on s'intéressait avait fait une sainte mort , souvent contre toute prévoyance humaine.

La confiance et les dons offerts à Notre-Dame de la Bonne-Mort se multipliant , on put bientôt substituer à son modeste oratoire une vaste et belle chapelle gothique , longue de 50 mètres , avec un grand transsept qui lui donne la forme de croix latine , quatorze chapelles latérales , trois façades , ornées chacune d'une belle rosace , deux flèches élégantes aux deux côtés de l'entrée principale , et quarante-six clochetons sur les contreforts. Ce bel édifice , auquel on travaille encore en ce moment , fait la joie et l'espoir des fidèles , qui se proposent d'y venir souvent en pèlerinage se préparer à une bonne mort et en demander la grâce.

A peu de distance de Tinchebray , sur la paroisse de Saint-Quentin , s'élève Notre-Dame de la Granterie , ainsi appelée du château de ce nom , pour l'usage duquel elle avait été construite. Avant la révolution de 93 , elle était desservie par un chapelain pour l'entretien duquel les seigneurs de la Granterie , en vendant plusieurs terres environnantes ,



avaient stipulé avec les acquéreurs des rentes perpétuelles. La Révolution fit disparaître et le chapelain, et les rentes, et les statues ou images, que l'impiété se plut à briser. Malgré cela, la dévotion du peuple pour Notre-Dame de Pitié qu'on honorait dans cette chapelle, se montra après 93 la même qu'auparavant. On restaura le pieux sanctuaire, on le mit dans un état de décence, des messes s'y célébrèrent, s'y célèbrent encore souvent, surtout pour les malades; et le jour de la Compassion, il y a grand'messe avec sermon. Chaque année, autrefois, y comptait mille à douze cents pèlerins; mais les chapelles de Montsecret et de Moncy, qui se sont ouvertes depuis, lui en ont enlevé un bon nombre.

La chapelle de Montsecret, dédiée à Notre-Dame de la Salette, a été bâtie tout récemment et inaugurée le 11 mai 1862. C'est un joli édifice gothique, long de quarante pieds sur vingt de large, dont la piété des habitants envers la sainte Vierge a fait tous les frais. On y a établi deux belles statues de Marie, l'une dans l'intérieur de l'église, l'autre à l'extérieur au-dessus de la porte d'entrée. Point de jour dans l'année, où l'on ne voie bon nombre de fidèles à genoux à ses pieds. Et, dans l'été, les dimanches après midi, comme pendant tout le mois de mai, la chapelle est quelquefois pleine. On y demande beaucoup de messes; on y fait beaucoup d'offrandes; et le tronc ouvert, il y a peu de temps, contenait plus de neuf cents francs, produit des deniers de la veuve.

La chapelle élevée à Moncy, en 1861, est également dédiée à Notre-Dame de la Salette; et, comme à Montsecret, ce sont les habitants qui en ont fait les frais. Il y vient, chaque année, neuf à dix mille pèlerins, dont un grand nombre sont du diocèse de Bayeux, et quelques-uns de trente à quarante lieues. Beaucoup affirment y avoir reçu des grâces signalées; une dame déclare y avoir été



guérie d'une infirmité qui l'empêchait de marcher ; et l'on voit dans la chapelle la béquille qu'elle y a déposée comme témoignage de sa guérison.

Le canton de Juvigny, qui a d'ailleurs sous le patronage de la sainte Vierge les trois églises paroissiales de Juvigny, de Haleine et de Perrou, possède une chapelle plus célèbre encore que les précédentes, c'est Notre-Dame de Pitié à Perrou. La tradition du pays porte que le groupe de la Vierge avec son fils sur ses genoux, qu'on honore en cette chapelle, fut trouvé à l'emplacement même du sanctuaire actuel, sous une aubépine de dimension extraordinaire, qui lui formait comme un temple, et que les peuples, pénétrés de vénération pour cette image, lui élevèrent aussitôt un petit oratoire. On ne peut savoir l'époque précise où fut construit ce sanctuaire, à moins qu'on n'en juge par les caractères du groupe pour lequel il fut fait, et qui paraît être de la fin du treizième siècle, ou du commencement du quatorzième. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans un acte de fondation concernant la chapelle de Perrou, et qui porte la date du 31 mars 1699, l'évêque du Mans, au diocèse duquel appartenait alors ce territoire, dit expressément que, pour la commodité des habitants trop éloignés de leur église paroissiale, on y célébrait la messe tous les jours de dimanches et de fêtes, *depuis plus d'un siècle*; que par conséquent cette chapelle était fréquentée dès avant la fin du seizième siècle. Ce même acte ajoute que, *de temps immémorial*, Notre-Dame de Pitié est honorée dans la chapelle de Perrou; expression qui en fait remonter l'antiquité plus haut encore (1); et ce n'étaient pas seulement les gens du pays qui rendaient hommage à Notre-Dame de Pitié : car, dit l'acte d'érection dont nous parlons, « c'est avec » une haute édification qu'on y a vu venir plusieurs per-

---

(1) Cet acte se conserve dans les archives de la fabrique de Lucé.



» sonnes de différentes paroisses et quantité de pèlerins  
» fort éloignés, aux fêtes de la Vierge et de saint Roch,  
» même à tous autres jours de dimanche et fêtes et jours  
» ouvriers, principalement dans les temps de contagion,  
» peste et maladies populaires. » Pour accueillir tant  
de pèlerins, il y eut un chapelain jusqu'aux mauvais jours  
de 93 ; et, alors même, des prêtres cachés venaient en  
secret de temps en temps y dire la messe ou y adminis-  
trer les sacrements.

Après la Révolution, le curé de Lucé, d'où dépendait  
Perrou, reprit l'antique usage d'y célébrer ou faire célé-  
brer le saint sacrifice les jours de fête de la sainte Vierge,  
ainsi que les dimanches, quelquefois même d'y venir sur  
semaine pour satisfaire au vœu des malades et leur donner  
les sacrements ; et les choses se continuèrent ainsi jusqu'en  
1853, où l'église de Perrou fut érigée en succursale. Un  
prêtre fut désigné pour en faire le service ; et alors on vit  
une chose merveilleuse : la chapelle était trop petite, et  
d'ailleurs tombait en ruine ; il n'y avait ni presbytère pour  
le prêtre, ni école pour élever l'enfance. L'amour de la  
sainte Vierge inspira aux habitants non-seulement du voi-  
sinage, mais des contrées éloignées, de venir, les uns tra-  
vailler de leurs bras, ou transporter avec leurs lourdes  
voitures tous les matériaux, les autres d'offrir de l'argent,  
du bois ou de la pierre ; et grâce au courage avec lequel le  
digne curé de Perrou alla frapper à la porte des grands du  
monde dans toutes les conditions, des évêques et des mili-  
taires, des sénateurs et des députés, des hommes de  
banque et des rentiers opulents, grâce à l'habileté avec  
laquelle il sut appeler les sympathies de tous sur un  
sanctuaire ignoré, perdu dans un pauvre désert, au  
milieu d'une forêt ; grâce enfin et surtout aux bénédic-  
tions dont Notre-Dame de Pitié accompagna toutes ses  
démarches, Perrou a aujourd'hui, outre le presbytère et



l'école, une belle église et une jolie chapelle où les pèlerins viennent avec bonheur et amour implorer la Mère de Dieu.

Le canton de Messey compte, avec la chapelle de Notre-Dame du Chatelier, cinq églises paroissiales sous le vocable de la Mère de Dieu, savoir : Banvou, la Coulonge, le Chatelier, Échallou et la Ferrière-aux-Étangs.

Le canton de la Ferté-Macé en compte moins, mais aussi il possède quatre sanctuaires particuliers de la sainte Vierge : le premier est la chapelle des sœurs d'Évron, à la Ferté même; le second est Notre-Dame de Pitié, sur la paroisse de Magny; deux sanctuaires dont nous n'avons rien à dire. Le troisième est Notre-Dame des Prises sur la paroisse Saint-Michel-des-Andaines, chapelle d'une haute antiquité, bâtie il y a plusieurs siècles, dit la légende, dans un lieu désigné par la sainte Vierge elle-même. Réédifiée au commencement du dix-huitième siècle parce qu'elle tombait en ruine, comme le prouvent soit les pièces de monnaie trouvées dans les fondations, soit le procès-verbal de l'autorité ecclésiastique approuvant la dite chapelle pour y offrir le saint-sacrifice, lequel procès-verbal se conserve encore à la mairie de la Sauvagère, d'où dépendait alors le territoire des Prises, on y venait en pèlerinage pour demander la délivrance de toute espèce de mal, mais surtout de la fièvre. Au moment de la Révolution, on enfouit la statue vénérée en terre; et, les mauvais jours passés, on la retira de son tombeau; on restaura l'église; on l'y replaça dans son ancienne niche, et les pèlerinages recommencèrent, surtout le 8 septembre. On cite plusieurs grâces extraordinaires obtenues dans cette chapelle.

Mais il est une chapelle plus célèbre encore : c'est, sur la paroisse de Couterne, Notre-Dame de Lignon, ainsi appelée probablement à *Ligno*, à raison des bois et arbres



au milieu desquels elle est située. Primitivement, elle ne consistait que dans le chœur, qui paraît avoir deux siècles d'existence; et comme il était insuffisant pour le nombre de ceux qui y venaient prier, on y ajouta la nef et une chapelle latérale. Plus tard on éleva une tour; en 1862, on surmonta cette tour d'un dôme, et le dôme d'une belle statue de l'Immaculée Conception, en bronze azuré, haute de plus de deux mètres; laquelle posant ses pieds sur un globe doré, étend les mains et incline doucement la tête vers le pèlerin qui entre dans son sanctuaire. On y vient en pèlerinage de cinq à six lieues, surtout dans les temps de calamités ou dans les saisons contraires; les paroisses entières y viennent même quelquefois sous la conduite de leurs prêtres. Les jours de fête de la sainte Vierge, l'affluence est toujours considérable; et toutes les conditions, toutes les classes se confondent dans une même prière et une même confiance aux pieds de la Vierge de Lignon. La plupart des habitants de la contrée font partie de la confrérie du Rosaire, qui y est établie de temps immémorial.

On cite plusieurs grâces extraordinaires obtenues dans cette chapelle, et les *ex-voto* suspendus aux murailles en font foi : ici, c'est un homme perclus de ses jambes et qui en recouvre l'usage; c'est un enfant affligé d'un tremblement nerveux et qui est rendu à la santé; là, c'est la conversion d'un ivrogne, blasphémateur et impie; c'est une température favorable aux fruits de la terre, succédant tout à coup à une température contraire. Nous n'en finirions pas, si nous voulions tout dire.

Le canton de Passais n'a que deux sanctuaires de la Vierge; mais aussi ils dépassent les quatre sanctuaires du canton de la Ferté, l'un, par sa certitude historique; l'autre, par les grâces merveilleuses qui s'y obtiennent. Le premier est l'église paroissiale même de Passais, bâtie, il y a environ quatre siècles, sous le vocable de l'Immaculée



Conception, qui fut, pendant plusieurs siècles, le nom de la paroisse même. On disait *Passais-la-Conception* (1) ou *la Conception en Passais*, parce que le nom de *Passais* désignait alors non une paroisse particulière, mais tout le territoire du bocage commun à la basse Normandie et au bas Maine (2). Cette dénomination chère aux habitants leur fut enlevée par la révolution de 93; mais ils ont obtenu de la reprendre, en vertu d'un décret impérial rendu il y a quelques années. Pendant les quatorze premiers siècles, la contrée, presque entièrement couverte de bois et de forêts, n'avait d'autre église paroissiale que celle de Saint-Anviéux, qui, au sixième siècle, avait évangélisé ce pays. En 1471, Paul II autorisa à Passais la création d'une paroisse et la dénomination de la Conception. En 1475, Guillaume le Coq, chanoine de Rouen et secrétaire de Louis XI, nommé premier curé de la Conception, demanda au monarque une certaine étendue de terrain pour y construire l'église et le presbytère. Louis XI accéda à la demande de son ancien secrétaire par des lettres patentes datées de Notre-Dame de Liesse, le 14 août 1475, à la condition que tous les samedis une grand'messe de la Conception serait célébrée pour lui et ses successeurs dans la nouvelle église. La paroisse accepta de grand cœur cette condition, qu'elle remplit jusqu'à 93; et Guillaume le Coq fit bâtir son église, qu'il plaça sous le vocable de Notre-Dame de la Conception : c'est l'église actuelle, sauf les deux chapelles, le chœur et le portail, que le nombre croissant des paroissiens força d'y ajouter plus tard, et dans la construction desquels on eut le bon goût de garder le style de l'édifice primitif.

---

(1) Dans un acte notarié du 30 juillet 1732, on lit : *Passais, autrement la Conception*.

(2) Plus tard, Passais se réduisit à un archidiaconé, puis à la paroisse qui servait de centre à l'archidiaconé.



Le second sanctuaire de la sainte Vierge à Passais, c'est l'Oratoire. On appelait ainsi, avant la Révolution, un petit monument en pierre, portant certaines statues de saints devant lesquelles le peuple venait prier. Ces statues renversées et mutilées par 93 furent remplacées par des statues informes, qu'on appela les petits saints, et que les enfants s'amusaient à environner de verdure et à couronner de fleurs. En 1847, ces petits saints à leur tour disparurent comme nuisant à l'alignement de la route de Passais à Mantilly. En 1852, une dame de la contrée fit vœu, dans une grande maladie, de bâtir, le plus près possible de l'ancien oratoire, une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge. Conformément à ce vœu, elle éleva un petit oratoire, où, sous la sauvegarde d'une grille, fut placée la statue de la Vierge immaculée, de manière à être vue de tous les passants. Ses mains étendues semblaient appeler les fidèles à ses pieds pour les bénir. Bientôt hommes, femmes, enfants, tous ceux qui passaient par là, entendant cet appel, s'agenouillaient devant le pieux oratoire, sans aucun respect humain, pour lui offrir leurs prières. A la prière, ils ajoutèrent l'aumône, déposant leur modique offrande dans un tronc qu'on avait attaché à la grille. La Vierge récompensa cette confiance par des grâces spéciales. Le bruit de ces merveilles se répandit au dehors; et bientôt on vit à genoux devant l'Oratoire, non plus seulement des passants, mais des pèlerins qui venaient exprès des paroisses voisines; puis la confiance gagnant de proche en proche, on y vint jusque de Domfront, de Mortain, au diocèse de Coutances, de Gorron et autres paroisses du diocèse de Laval. On y venait surtout pour les petits enfants malades; les mères affligées les portaient aux pieds de Notre-Dame de l'Oratoire, priaient avec confiance, et souvent elles remportaient leur enfant guéri. En 1855, une enfant de dix ans, nommée Eugénie Roussel, de la paroisse



de Mantilly, atteinte d'une maladie qui depuis neuf mois lui avait enlevé l'usage de tous ses membres, et même de la parole, était désespérée de tous les médecins. Son père, désolé, n'attendant plus rien des hommes de l'art, part pour Passais, va prier Notre-Dame de l'Oratoire ; et voilà que pendant sa prière l'enfant est guérie ; elle parle, et bientôt elle marche comme les autres enfants. Le bruit de cette guérison se répandit au loin, et on vint de toutes parts à l'Oratoire demander, l'un le succès d'une affaire importante, l'autre la guérison d'un malade, un troisième la conversion d'un pécheur. On priait tout le jour, et souvent la nuit même, à la lueur de la lampe qui brûlait dans la chapelle.

Mais cette foule priait en plein air, exposée au vent et à la pluie, à genoux dans la poussière ou dans la boue. Il fallait donc nécessairement bâtir ; pour cela il fallait de l'argent, et les offrandes des troncs n'avaient encore produit que deux cents francs. Une personne pleine de foi, de zèle et de courage, se plaçant sous le patronage de saint Joseph, entreprend une quête, à Passais d'abord, puis dans les environs. Après des oppositions dont elle triomphe et des rebuts qu'elle accepte, elle recueille la somme nécessaire pour élever au moins une chapelle provisoire. La chapelle s'élève en effet, à l'aide des gens de la campagne qui transportent gratuitement tous les matériaux, et non-obstant l'affluence des pèlerins qui ne cessaient de venir prier au milieu même des échafaudages. L'hiver de 1857 arrive et suspend les travaux ; mais pendant ce temps Notre-Dame de l'Oratoire guérit un fermier de Saint-Mars d'Égrenne, nommé René Quentin, qui avait la gangrène au pied, et une jeune personne de Saint-Fraimbault, atteinte de convulsions semblables à l'épilepsie. Ces deux prodiges impriment au zèle un nouvel élan : à peine le printemps permet-il de reprendre les travaux, qu'on les pousse avec



ardeur; et le mois d'août voit s'achever une église modeste, il est vrai, mais très-convenable, avec façade à porte gothique, rosace, clochetons, clocher; et au-dedans, arceaux gothiques, surmontés d'une voûte, du meilleur effet. On la bénit au milieu de l'allégresse générale; et, depuis ce jour, on ne cessa de demander des messes à son autel; les paroisses voisines, et même plusieurs assez éloignées, telles que le Pas, Soucé, Couesmes, Vaucé, y vinrent en pèlerinage, sous la conduite de leurs prêtres; et la dévotion pour Notre-Dame de l'Oratoire prit un développement toujours croissant.

Bientôt il n'y eut presque pas de semaine où plusieurs prêtres étrangers ne vinssent y offrir le saint sacrifice; des prières y furent demandées des lieux les plus éloignés, du Havre, de Paris, de Caen, du Mans, et autres villes; chaque année y vit jusqu'à vingt mille pèlerins. On fit frapper une médaille de Notre-Dame de l'Oratoire; et il s'en fit un débit prodigieux, surtout après plusieurs guérisons qui vinrent, les années suivantes, ajouter encore à la célébrité du pèlerinage. En 1858, ce fut la guérison de Victorine Husson, jeune personne de la paroisse de Lonlay, affligée non-seulement de la perte de la vue, mais encore de plaies sur tout le corps, principalement au visage. On la mena en pèlerinage à l'Oratoire; et au retour elle était guérie. En 1861, ce fut la guérison d'un enfant de Barenton, au diocèse de Coutances, nommé François Chapelais, lépreux et aveugle; un pèlerinage à l'Oratoire lui rendit une parfaite santé. En 1863, ce fut la guérison d'un homme des environs de Mortagne, plus malade encore dans son âme que dans son corps; il consent à porter la médaille de Notre-Dame de l'Oratoire; et dès qu'il l'a prise, il manifeste des sentiments chrétiens, revient à la religion; et son mal qui était désespéré disparaît.

A une Vierge illustrée par tant de merveilles, on pensa



qu'il fallait un sanctuaire plus magnifique ; et pour le faire tel qu'on le désirait, on crut que le mieux était de mettre par terre la chapelle bâtie depuis neuf ans, et de construire une église à neuf. Des prières qu'on adressa à saint Joseph obtinrent quelques sommes d'argent, mais bien insuffisantes pour faire face à la dépense. La sainte Vierge y pourvut elle-même par de nouveaux prodiges. Une pauvre femme, nommée Marie Guérif, affligée au bras d'une paralysie compliquée de plaies et d'humeurs qui la menaçaient d'une complète décomposition, fit dire à l'Oratoire une messe où elle communia ; et aussitôt elle fut complètement guérie. Une jeune enfant de onze ans, nommée Mélanie Margerie, de Saint-Fraimbault, affligée d'une paralysie au larynx, qui, depuis quatre mois, la tenait dans un mutisme complet, vint se prosterner la face contre terre devant Notre-Dame de l'Oratoire, et se releva avec l'usage parfait de la parole. Une autre enfant de Saint-Cyr, au diocèse de Coutances, nommée Pauline Thiot, atteinte, depuis cinq mois, d'une cruelle maladie, qui produisait dans tous ses membres les douleurs les plus atroces et les convulsions les plus terribles, cessa de ressentir son mal dès qu'on lui eut appliqué la médaille de Notre-Dame de l'Oratoire ; et se trouva guérie radicalement, dès qu'elle eut fait le pèlerinage à la sainte chapelle. Même chose arriva à la fille de l'instituteur du Teilleul, dont les médecins avaient dit le mot terrible : Il n'y a plus d'espoir ; à une femme de Lonlai, nommée Leiday, affligée d'une humeur blanche au genou, qui la rendait incapable de marcher et la faisait horriblement souffrir ; à trois aliénés, l'un de Lonlai, l'autre de Mantilly, le troisième de Mayenne ; enfin à une religieuse de Saint-Mars-d'Egrenne, atteinte d'une maladie que les médecins avaient déclarée incurable. Le bruit de tant de merveilles, ajouté aux indulgences abondantes dont Pie IX enrichit alors l'oratoire, détermina tous les



cœurs à la générosité pour faire face aux frais qu'allait entraîner la construction de la nouvelle chapelle. On se mit donc à l'œuvre; les fonds arrivèrent proportionnellement aux besoins; les murs s'élevèrent avec rapidité, et le dimanche 10 août 1862, on bénit la nouvelle chapelle au milieu d'un concours immense. Depuis ce jour fortuné, Notre-Dame de l'Oratoire est plus fréquentée que jamais, et mérite d'être classée parmi les plus beaux pèlerinages de France.

---



## DIOCÈSE D'ÉVREUX <sup>(1)</sup>.

---

A Évreux comme à Chartres, le culte de la sainte Vierge peut être dit antérieur à l'établissement même du christianisme, puisque la tradition asiatique d'une vierge qui devait enfanter se conservait dans toute la Confédération *Aulerque*, dont les *Eburovices* ou les habitants du pays d'Évreux formaient la plus puissante tribu. Avec César, l'idolâtrie grecque et romaine pénétrant dans le druidisme, les *Eburovices* crurent reconnaître dans la chaste Diane la tradition de leur vierge, et lui élevèrent un temple fameux dans leur ville centrale, la puissante cité qu'ils appelaient *Mediolanum*, et qui depuis prit le nom d'Évreux. Tel était l'état des choses, quand saint Taurin, envoyé par le pape saint Clément, vint à Évreux prêcher le culte de Jésus-Christ et de la Vierge sa mère depuis si longtemps attendue. Sa prédication, confirmée par les miracles, trouva les esprits disposés à accepter le culte nouveau qu'il leur annonçait; et il put sans obstacles renverser l'idole de Diane, purifier le temple et le consacrer à la très-sainte Vierge.

Telle fut la première église de Marie dans le diocèse, et la première cathédrale. Dans les siècles suivants, elle subit l'injure des temps, mais plus encore celle du feu. Quatre fois, dans l'intervalle du neuvième au quatorzième siècle, elle fut incendiée; sort qui lui fut commun avec la plupart

---

(1) Nous devons les renseignements sur ce diocèse à M. Adolphe de Bouclou, curé de Sacquenville, ainsi qu'à MM. Métayer-Masselin et Raymond Bordeaux.



des églises de cette époque, presque toutes construites en bois. Quatre fois elle fut réédifiée, et à chaque reconstruction on s'attacha à faire mieux qu'on n'avait fait auparavant. L'estime, la vénération, l'amour, qu'on portait à la Mère de Dieu, faisaient penser que l'accident n'était arrivé que parce que le vaisseau n'était pas digne d'une si auguste souveraine; et de là s'allumait dans les âmes une volonté ardente de construire un édifice toujours plus beau. Aussi finit-on par élever un monument tout à fait grandiose, avec un superbe dôme gothique, dans la construction duquel Louis X signala sa royale munificence, un chœur, un transept et des chapelles absidales, où l'architecte répondit parfaitement au vœu général. Dans cet édifice, qui appartient partie au style romano-byzantin, partie à l'architecture ogivale flamboyante du quinzième siècle, les archéologues admirent surtout les galeries, les fenêtres, les voûtes de la nef, le *Triforium*, riche des plus belles formes de l'art architectonique, et la gracieuse corniche découpée à jour, qui sert de support à la balustrade; mais les visiteurs chrétiens y admirent plus encore l'esprit de dévouement à la sainte Vierge, qui a élevé toutes ces magnificences.

Le même esprit anima toujours le Chapitre, qui, heureux de se tenir sans cesse sous le patronage de la Mère de Dieu, adopta pour son sceau une Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras, avec la lune sous les pieds et deux fleurs de lys dans la légende. Le même esprit surtout anima les évêques d'Évreux, qui aimèrent à se faire représenter en tête des livres liturgiques, à genoux devant l'image de Marie, et leur crosse à ses pieds, pour lui dire qu'ils mettaient sous sa protection leur administration et leur diocèse. C'est ce même esprit encore qui, répandu sur tous les points du diocèse, y a consacré à Marie jusqu'à cent dix églises paroissiales. L'arrondissement d'Évreux en compte



à lui seul trente et une (1) ; l'arrondissement de Bernay vingt-deux (2), entre lesquelles brille, comme le soleil au milieu des astres, l'antique et splendide église de Notre-Dame de la Couture, à Bernay, *Beatae Mariæ de Culturâ*, ainsi appelée de la terre où elle fut bâtie et qu'il fallut défricher. Ce beau monument dut son origine, selon la tradition, à une statue de la Vierge, enfouie en terre au sommet d'une colline, dans un bois près de Bernay, et découverte par des bergers vers la fin du dixième siècle, sur l'indication d'une de leurs brebis, qui grattait continuellement la terre en cet endroit. Joyeux de cette découverte, les habitants de la contrée songèrent aussitôt à élever un temple magnifique pour y placer la statue que le ciel venait de leur révéler. Tous voulurent y contribuer de leurs bras et de leur argent : on abattit le bois, on nivela le sol ; et une nouvelle église, en l'honneur de Marie, s'éleva comme par enchantement, dès avant le onzième siècle. Ce premier édifice fut plusieurs fois renouvelé ; mais au commencement du quinzième siècle, des hommes dévoués au culte de Marie, ne trouvant point ce temple digne d'elle, réunirent leurs largesses, et l'on put élever l'édifice actuel, long de soixante-deux mètres, sur une largeur de vingt-deux ; composé d'une nef avec bas côtés, d'un vaste transept et d'un chœur, autour duquel ont été

(1) Ce sont : Fontaine-sous-Jouy, Guichainville, Notre-Dame d'Évreux, Sacquenville, le Chesne, Guernanville, la Guécroule, Beau-bray, Collandres, Faverolles, Glisolles, Orveaux, Villez, Corneuil, Craton, Halleuvilliers, Illiers-l'Évêque, Martainville, Vaux-sur-Eure, Bois-Auzeray, la Couture, Crath, la Forêt du Parc, Prey, Verneuil, Balines, les Barils, Mermebren, la Chapelle-Ranville et Douains.

(2) Ce sont : Notre-Dame de la Couture, à Sernay, Serquigny, Ajou, Épinay, les Jonquerets, le Noyer, Bray, Combon, Goupillières, Nassandres, Livet, Neuville, Capelles-les-Grands, Chamblac, la Chapelle-Gautier, Notre-Dame du Hamel, Verneusse, Barville, Boissy-Lamberville, Drucourt, Folleville et Giverville.



greffés à la fin du seizième siècle des collatéraux et des chapelles. On y ouvrit quarante fenêtres dont les verrières, du quinzième siècle, ou du commencement du seizième, représentent sainte Anne et la sainte Vierge, l'archange Gabriel annonçant à Marie le mystère de l'Incarnation, les anges apprenant aux bergers la naissance du Sauveur, Marie tenant dans ses bras l'Enfant Jésus, l'arbre de Jessé, Notre-Dame des Douleurs, ou autres mystères relatifs à la sainte Vierge; et l'on creusa sous le sanctuaire, à l'endroit même où fut trouvée la statue vénérée, une crypte, ornée encore aujourd'hui de ses anciennes verrières, représentant le couronnement de la sainte Vierge, avec la foule des suppliants qui viennent implorer sa protection, parmi lesquels on distingue des malades, des blessés, des estropiés, des religieux, des religieuses, et divers grands personnages.

Cette église, ainsi construite, fut pourvue de tout le mobilier nécessaire par d'illustres bienfaiteurs, dont les noms et les blasons se conservent encore dans les verrières et sur les murailles. On cite, entre autres, Anne Dauvet, qui, après d'honorables services dans les armées, employa le reste de sa vie et sa fortune à de bonnes œuvres, fournit une grande lampe d'argent, six chandeliers, des rideaux d'autel, des ornements en damas violet, en velours cramoisi, enrichis de broderies, et fit peindre tout l'intérieur de l'église; Nicolas Masselin, qui fit à ses frais la toiture de la partie gauche de la nef et les terrassements nécessaires pour faciliter l'entrée du saint lieu; car l'église était élevée de quatorze degrés au-dessus du sol, et rien n'était beau comme le spectacle qu'offraient, de la première marche d'entrée, les murs tapissés de tableaux, garnis de cinq longues chaînes de girandoles magnifiques et de lustres de cristal, scintillant de mille lumières et aboutissant à la statue miraculeuse.



Aussi les pèlerins et les processions y affluaient non-seulement de Lisieux, d'Orbec, de Lieurey et de Saint-Georges, mais encore de Rouen, de Caen, de Pontaudemer, de l'Aigle, de Paris même. Encore aujourd'hui on y vient de douze à quinze lieues, et les pèlerins s'y comptent par milliers. La paroisse de Broglie, de Dru-court, de Landepereuse, de Saint-Aubin, de Saint-Clair, des Jonquerets, de Combépine, de Malouy, de Saint-Martin-du-Tilleul et autres lieux y viennent en procession, sous la conduite de leurs curés respectifs, avec les frères de la charité qui agitent leurs clochettes, les confrères de Saint-Michel qui battent le tambour, les musiciens qui font résonner leurs instruments, le commun des fidèles qui chantent les louanges de Marie; et quand on est arrivé, les prêtres souvent ne suffisent pas au pieux empressement de cette foule, avide de recevoir les sacrements. Tel est le spectacle qu'offre chaque année soit le lundi de la Pentecôte, soit le 15 août.

On ne saurait dire les grâces que Marie accorde dans ce sanctuaire. L'auteur qui en a écrit l'histoire cite, entre autres, de 1608 à 1667, la cessation d'une maladie contagieuse, dans la ville de Lisieux, aussitôt après une procession faite à Notre-Dame de la Couture; la fin d'une sécheresse désolante obtenue à une autre procession; la guérison subite de mademoiselle de Vertamont, agonisante depuis trois jours; fait miraculeux dont son frère voulut consacrer le souvenir en inscrivant sur une belle lampe d'argent, témoignage de sa reconnaissance, les paroles suivantes : *Ob quamdam, favente numine, e lethi faucibus ereptam, appendit Andræas de Vertamont, anno 1628*; la guérison complète du marquis de Chamisay, en Bourgogne, atteint d'une maladie incurable, et qui, par reconnaissance, donna aussi une lampe d'argent aux armes de sa famille, en 1665. Outre ces guérisons, l'historien cite



encore plusieurs aveugles qui avaient recouvré la vue, plusieurs personnes de haut rang, telles que madame d'Échauffond, en 1663; la comtesse de Broglie et la marquise de Chambray, en 1738, qui offrirent, en *ex-voto*, des enfants d'argent, comme souvenir de leurs enfants rendus à la santé. Ces prodiges se continuent encore de nos jours; et des tablettes de marbre appendues aux murs relatent des faits non moins merveilleux que ceux des siècles précédents; les uns portent la date de 1842 et de 1852; les autres la date de 1853 et 1855.

Une autre gloire relevait encore Notre-Dame de la Couture : elle possédait neuf confréries, entre lesquelles brillait au premier rang la confrérie de la Charité, érigée, en 1398, par l'évêque de Lisieux, auquel alors appartenait Bernay. Cette association avait pour but de rendre aux morts les honneurs de la sépulture; et les personnages les plus honorables, soit par leur naissance, soit par leur position, les prêtres, les curés même en faisaient partie, comme le prouve le registre des associés, où l'on trouve jusqu'à sept mille frères inscrits. Cette confrérie était gouvernée par un échevin qu'on élisait tous les ans et auquel tous les confrères devaient obéir. Au-dessous de l'échevin, il y avait un prévôt et douze servants, obligés non-seulement à assister à la messe, aux vêpres et à la prédication le 15 août et le lundi de la Pentecôte, mais encore à recevoir les nouveaux confrères, à veiller près du corps des confrères décédés, à convoquer les autres confrères aux funérailles, enfin à assister eux-mêmes aux convois. La confrérie entretenait sept prêtres, chargés de dire la messe, chacun son jour dans la semaine, pour les confrères morts, de dire une messe chantée avec diacre et sous-diacre pour les dignitaires de la confrérie qui mouraient; et des amendes étaient fixées pour chaque manquement à ces règles. Fasse le ciel que cette confrérie conserve son ancien



esprit, ou y revienne si elle en était déchu! Les abus peuvent gâter les meilleures institutions.

Les deux arrondissemens de Louviers et des Andelys n'ont aucun monument remarquable en l'honneur de la Mère de Dieu : ils ont seulement chacun vingt églises paroissiales sous son patronage (1); et l'arrondissement de Pontaudemer en compte dix-sept (2), auxquels il faut ajouter la chapelle de Notre-Dame des Chênes, ainsi appelée de l'arbre où l'on vénérât dans le principe l'image de Marie. Cette petite chapelle, située à Caumont, dans le canton de Routot, est de construction récente, puisqu'elle ne remonte qu'à 1843; mais les grâces qu'on ne cesse d'y obtenir y attirent constamment des pèlerins, surtout les jeudis; on y vient prier pour la guérison de la fièvre, et pour tous les besoins du corps et de l'âme (3).

Outre toutes ces églises, le diocèse d'Évreux avait plusieurs collégiales et abbayes sous le vocable de Marie. Telles étaient les collégiales d'Écouis et de Vernon, l'abbaye de Notre-Dame de Bon-Port, fondée par Richard-Cœur-de-lion, pour reconnaître le secours qu'il croyait avoir reçu de la sainte Vierge, lorsque poursuivant un cerf il faillit périr dans la Seine; la célèbre abbaye du Bee, dont saint Anselme fut un des premiers religieux; l'abbaye

---

(1) Ce sont : pour Louviers, Notre-Dame de Louviers, Andé, le Méné-Jourdain, Surtauville, Amfréville-la-Campagne, Fouqueville, le Houlbec, Mandeville, Vraiville, Gaillon, Venables, Osseville, Criquebeuf, Dubœuf-la-Campagne, Ecquetot, Iville, Criquebeuf-sur-Seine, Montaure, Notre-Dame du Vaudreuil et Pitres.

Pour les Andelys, le Grand-Andelys, Notre-Dame de l'Isle, Fontenay, Heubecourt, Tourny, Écouis, Bacqueville, Fleury-sur-Andelle, Menesqueville, Vaudrimarre, Gamaches, Morgny, Puchay, Sainte-Marie de Vatimesnil, le Thil, Authevernes, Guerny, Beauficel et Rosay.

(2) Ce sont : Campigny, Corneville, Fourmetot, Notre-Dame de Préaux, Selles, le Torpt, Bailleul-la-Vallée, le Bois-Hellain, Fréne-Canverville, Bonneville-Aptot, Brestot, Thierville, Quillebeuf, Trouville-la-Haute, Barneville, Caumont et la Haye de Routot.

(3) *Rosier de Marie*, tome III, p. 63, et tome IV, p. 257.



de Lyre; l'abbaye du Trésor, fondée par saint Louis, laquelle conserve encore sur sa porte principale une antique statue de la sainte Vierge; Notre-Dame de Grâce, à Saint-Pierre-de-Bailleul, magnifique église du onzième siècle, à deux nefs latérales, lieu célèbre de pèlerinage, où affluent en procession toutes les paroisses circonvoisines et notamment la ville des Andelys; Notre-Dame de Pitié, à la Madeleine de Nonancourt, objet de grande dévotion, non-seulement dans cette paroisse, mais à la Neuville du Bosc, à Épinay et ailleurs.

Mais c'est surtout dans la cérémonie des bâtons de la sainte Vierge que se manifeste la grande dévotion du diocèse envers elle. Pour comprendre ceci, il faut se rappeler qu'au moyen âge le bâton était le symbole de la royauté ou du moins de l'autorité; de telle sorte que l'échevin, chef d'une ville, aussi bien que le chef des avocats ou d'une corporation quelconque, portait un bâton comme signe de sa dignité. Par cette raison, la statue de la Vierge, dans presque toutes les paroisses, est placée au-dessus du bâton, sous une espèce de dais surmonté d'une couronne et enrichi de dorures. Aux principales fêtes de la Vierge, on couvre ce bâton de rubans, de fleurs, de dentelles; et, au milieu de détonations d'armes à feu, on le porte à l'église en grande pompe, escorté de nombreuses jeunes filles, toutes vêtues et voilées de blanc; on fait alors de grandes réjouissances et un repas solennel de famille. Toute jeune fille tient à grand honneur d'être la reine du bâton au moins une fois dans la vie; et elle y attache l'idée d'une protection spéciale de la sainte Vierge pour son heureux établissement; idée sans doute irréprochable, sauf les abus ou la superstition qui peuvent s'y mêler quelquefois, puisque le mariage étant l'acte le plus important de la vie, il n'est rien de plus chrétien que de le placer sous la protection de la sainte Vierge.



## DIOCÈSE DE BAYEUX <sup>(1)</sup>.

---

Nous partagerons en trois chapitres ce que nous avons à dire sur ce diocèse. Le premier nous montrera Bayeux avec son arrondissement; le second l'arrondissement de Caen; le troisième les quatre arrondissements de Vire, Lisieux, Falaise et Pont-l'Évêque.

---

(1) Nous devons la plupart de nos renseignements sur ce diocèse à M. l'abbé Do, chanoine honoraire de Bayeux.

---



---

## CHAPITRE PREMIER.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE BAYEUX.

---

C'est une tradition constante consignée, à toutes époques, dans la liturgie diocésaine, que le premier évêque de Bayeux, saint Exupère, fut envoyé dans cette contrée par le pape saint Clément, c'est-à-dire vers la fin du premier siècle ; et tous les documents relatifs aux origines du diocèse nous présentent le saint évêque dédiant à la Mère de Dieu un oratoire où il prêchait l'Évangile et priait jour et nuit Jésus et Marie. Son successeur, saint Regnobert, trouvant cet oratoire insuffisant, vu le nombre toujours croissant des fidèles, bâtit une plus grande église, qu'il mit pareillement sous l'invocation de Notre-Dame, et à laquelle il laissa par testament une partie de ses biens. Telle est la première origine de la cathédrale de Bayeux, selon les actes de saint Regnobert, signés de la main de saint Loup, quatrième évêque de Bayeux, insérés dans les anciens bréviaires manuscrits du diocèse, et démontrés authentiques contre les injustes attaques de la critique du dix-huitième siècle, par les savantes *Recherches historiques sur saint Regnobert*, publiées à Caen, dans les années 1861 et 1862.

Dans les siècles suivants, si tourmentés par les persécutions des empereurs et les invasions saxonnes, il est difficile de suivre la trace soit du christianisme, soit du culte de la sainte Vierge, à travers ce diocèse. Ce n'est qu'au sixième siècle qu'on voit saint Évremont, originaire de Bayeux, bâtir une église sous l'invocation de la sainte



Vierge (1). Vers l'an 850, Fréculphe, évêque de Lisieux, Balfrid, de Bayeux, et Ausegaud, d'Avranches, dédient dans le monastère de Saint-Sauveur, alors appartenant à Lisieux, un autel à Notre-Dame et à saint Jean-Baptiste (2); et Dudon, de Saint-Quentin, nous apprend (3) que le duc Rollon, aussitôt après avoir reçu le baptême, voulut se mettre sous la protection de Marie; et, dans ce dessein, dota de ses bienfaits la cathédrale de Bayeux par-dessus toutes les autres églises auxquelles il dispensa ses largesses.

Plus tard, la cathédrale ayant été brûlée avec une partie de la ville, Hugues II, sous l'épiscopat duquel la chose arriva, en commença immédiatement la reconstruction. Cette église ne fut achevée que l'an 1078, par son successeur, Odon de Conteville, frère du duc Guillaume le Conquérant; et aussitôt elle fut consacrée sous l'ancien vocable de Notre-Dame, par l'archevêque de Rouen, Jean d'Avranches, en présence du duc et de la reine Mathilde, de Robert et Guillaume leurs fils, de l'archevêque de Cantorbéry, Lanfranc, et de Thomas, évêque d'York (4). Dès lors, les peuples tournèrent leur confiance vers Notre-Dame de Bayeux : un habitant de la ville, captif chez les Sarrasins, l'ayant invoquée du fond de sa prison, fut délivré par elle; d'autres prodiges de sa protection furent également obtenus. Ces faits publiés par la renommée attirèrent un nombreux concours de visiteurs; on prit plaisir à venir la prier; et bientôt son sanctuaire devint un lieu de pèlerinage (5).

Tout, en effet, dans cette cathédrale, inspirait la dévo-

---

(1) Hermant, *Histoire du diocèse de Bayeux*, p. 68.

(2) Joseph Sacerdos, *Historia translationis St. Ragnoberti*.

(3) *De gestis ducum Norman.*, lib. II.

(4) Pouillé manuscrit de Lamare.

(5) *Dictionnaire des pèlerinages*, par M. Louis de Sivry.



tion à la Mère de Dieu : outre le grand-autel, quatre chapelles lui étaient dédiées, avec titre de bénéfice pour qu'elles fussent exactement desservies, savoir : la chapelle du chevet, derrière le chœur; la chapelle de devant les portes du chapitre, appelée la chapelle de Bonne-Nouvelle; la chapelle de l'Annonciation, et enfin la chapelle de l'Immaculée Conception, qui fut réparée et dotée par les chanoines Antoine et Roland des Talons (1). A ces chapelles s'ajoutaient de nombreuses images qui s'offraient partout aux regards. On la voyait de grandeur naturelle au trumeau du frontispice, avec trois apôtres à sa droite et à sa gauche; on la voyait, et entre les piliers du jubé avec saint Joseph en regard, et à l'entrée de la nef, sous la forme de *Mater dolorosa*, avec Jésus-Christ flagellé au côté opposé; et au-dessus du maître-autel, dans une fresque peinte à la voûte où elle est encensée par deux anges.

Encore tous ces souvenirs de Marie n'étaient que la moindre partie des richesses accumulées en ce genre à la cathédrale de Bayeux. En 1377, Nicolas du Bosq, à son entrée dans la ville épiscopale, donna une statue de la Vierge en vermeil. Au quinzième siècle, Louis de Harcourt, tout à la fois patriarche de Jérusalem et évêque de Bayeux, en donna une autre également en vermeil, relevée en bosse et richement travaillée, comme témoignage de son dévouement à Marie, qu'il protestait avoir été, en toute circonstance, « son refuge ordinaire ». A son exemple, son successeur, Charles de Neufchâtel, du pontificat duquel date l'usage de faire chanter à toutes les heures, le *Regina cæli* par le carillon de la cathédrale, fit présent d'une statue d'argent massif de plus de cent marcs, portant l'Enfant Jésus entre ses bras, et destinée à être placée au milieu

---

(1) Extrait du livre *Pelut*.



du grand-autel. Non moins zélé que ses prédécesseurs, Mgr de Nesmond, dont les sentiments étaient si bien connus, que, le jour de son installation, on n'avait, pour lui faire une réception agréable, imaginé rien de mieux que d'orner la porte de la ville d'une sainte Vierge en relief, offrit ce jour-là même, en allant baiser le grand-autel, deux statues d'argent montées sur leurs piédestaux, l'une représentant la Mère de Dieu, l'autre saint Exupère.

La cathédrale n'était pas moins riche en tableaux ou bas-reliefs, qu'en statues de Marie. Un beau vitrail donné par le cardinal Lemoine (1), ancien doyen du chapitre de Bayeux, représentait la Vierge avec saint Pierre à sa droite, et à sa gauche le cardinal à genoux; ailleurs était une Vierge en bas-relief avec le chanoine du Chastel, en robe rouge, à ses pieds; ici, c'était une tapisserie en laine et soie, représentant tous les mystères où Marie a eu part, destinée à orner le chœur de la cathédrale dans les fêtes solennelles; là, à la chapelle du chevet, était un autel aussi élégant que riche, avec suite de tableaux peints sur bois, mettant sous les yeux toute la vie de la Mère de Dieu, l'un et l'autre pieuses offrandes du vicaire général et de deux chanoines. Dans la chapelle de Bonne-Nouvelle, on voit encore un retable, monument curieux de la sculpture polychrome, représentant en relief la sainte Vierge entourée des emblèmes qui l'ont figurée, et des divers titres que lui a décernés la tradition chrétienne, comme l'échelle de Jacob, la rose sans épines, le lys au milieu des épines. Il n'y a pas jusqu'au bâton du grand chantre qui ne porte à sa partie supérieure l'image de la Mère de Dieu. Le chapitre, de son côté, l'a toujours placée dans ses armes. Au treizième siècle, c'était une Vierge assise, l'Enfant Jésus

---

(1) C'est le même qui fonda à Paris le collège si connu sous le nom du *Cardinal Lemoine*.



entre ses genoux , avec une fleur de lys à la main droite ; au contre-sceau , elle le soutenait de ses deux mains et était accostée de quatre étoiles. Depuis le quinzième siècle, elle porte l'Enfant Jésus sur son bras gauche. Enfin, digne héritier de l'esprit du chapitre auquel il appartenait, Mgr Thomine Desmasures, avant son départ pour les missions de la Chine, a donné à la cathédrale une statue colossale de la Mère de Dieu en marbre blanc, portant pour inscription ces deux mots : *Regina cœlorum*.

Toutefois le chapitre redisait, encore mieux par les faits que les monuments matériels, la dévotion envers la sainte Vierge. Au treizième siècle, selon le manuscrit Angevin, après le chant des matines du jour, on psalmodiait en chœur celles de la sainte Vierge, et l'on faisait de même pour toutes les autres heures, excepté les fêtes doubles, l'Avent et le temps depuis le dimanche de la Passion jusqu'au dimanche de Quasimodo. Un jour chaque semaine, on ne se contentait pas de psalmodier ; on chantait l'office de la sainte Vierge, et tous les chanoines devaient en savoir par cœur tous les psaumes : les nouveaux-venus étaient obligés de les apprendre dans l'année de leur réception (1). Douze clercs chantaient tous les jours, avant prime, une messe à l'autel de Notre-Dame, derrière le chœur ; et l'évêque Henri II fonda, en 1190, douze petites prébendes pour cet office, ainsi que pour une célèbre confrérie qu'il y établit en l'honneur de la sainte Vierge. Les paroles de cette fondation sont remarquables : « Comme dans toutes les églises, dit ce prélat, » la sainte Vierge est honorée par-dessus tous les saints, » ainsi que cela doit être, il convient que les églises » fondées en son honneur lui témoignent un zèle plus » grand et une vénération plus profonde. En conséquence

---

(1) Statuts de Guy, évêque de Bayeux en 1240.



» nous avons décrété que dans la cathédrale de Bayeux ,  
 » qui lui est consacrée , il serait célébré une messe quoti-  
 » dienne, où l'on chanterait les joyeuses paroles de la Salu-  
 » tation angélique ; et nous avons fait choix pour cela de  
 » douze clercs habiles dans le chant. Nous leur avons en  
 » conséquence assigné un revenu fixe , et nous frappons  
 » d'excommunication quiconque mettrait obstacle à une  
 » institution qui nous est si chère (1). » En vertu d'une  
 autre fondation , les chapelains de cette chapelle de la  
 Vierge devaient aussi chanter en musique avec le chœur ,  
 à la fin des complices, l'antienne du temps (2). A ces fon-  
 dations, le célèbre *maître Gervais* (3) en ajouta plusieurs  
 autres, qui sont, dit un historien (4), des témoignages per-  
 pétuels de sa dévotion envers la sainte Vierge, et que ses  
 héritiers augmentèrent encore de l'office de la Conception  
 de Marie.

Les chanoines de Bayeux ne consacraient pas seulement  
 leur fortune et leurs saints offices à la gloire de Marie ,

---

(4) Cum in universis ecclesiis solemnitas ac memoria Beatæ Dei genitricis et virginis Mariæ præ cæteris sanctis, sicut dignum est, dignis attollatur laudibus, in illis præsertim ecclesiis quas in ejus honorem constat esse fundatas, quâdam venerationis prærogativâ et studio propensiori eam decet honorare. Id igitur attendentes, decrevimus in majori ecclesiâ Bajocensi eidem gloriosæ Virgini dedicatâ, missam quotidie celebrandam in quâ lætabundum salutationis proferatur alloquium, ejusdemque missæ festivæ celebrationi duodecim clericos, in cantilenâ præcipuos, deputavimus, assignantes eis in perpetuum eleemosynam, etc... Considerantes itaque præscripta beneficia gloriæ B. Virginis et honori cedere, ne possint aliquorum levitate vel malitia futuris temporibus avelli, eâ auctoritate episcopali roboramus, et chartæ nostræ attestatione prosequimur, excommunicantes eos qui contra hoc tam pium nostrum indultum venire præsumserint, vel tenori præscripto aliquam attulerint læsionem, etc... (Mss. Radulphe, *Andegavensis*, p. 34 ; *Béziers*, p. 48.).

(2) Mss. d'Hermant, curé de Maltot.

(3) C'est le même qui fonda à Paris le collège de maître Gervais.

(4) Hermant, déjà cité.



ils y employaient encore leurs talents littéraires. De 1140 à 1160, Robert Wace, un de nos plus célèbres trouvères, composa le poème de la Conception de Notre-Dame. Jehan de Justice (1) fit paraître le poème intitulé : *l'Advocatie de Notre-Dame*, où il chante la puissance et la bonté de la Mère de Dieu dans la défense des hommes contre le démon, sans parler d'une chronique rimée qu'on lui attribue et intitulée *la Chapelle de Bayeux*. C'est là qu'il raconte deux morts tragiques dont il fut témoin oculaire, et dont voici l'occasion. Le procureur du Roi, Laurent Hérault, ayant revendiqué le patronage de Saint-Ouen-du-Chastel, à Bayeux, qui de temps immémorial appartenait à la cathédrale, l'évêque Pierre de Benais défendit le droit de son église dans une harangue que le poète a rendue en vers et qu'il termine par cette invocation.

Ha! Mère de Dieu, je te requier,  
 Qui en ment de moi ou de li,  
 Qu'il soit briement (2) enseveli,  
 Et étranglé de mort amère.  
 Ah! glorieuse Vierge mère,  
 Défend ton droit et ta raison;  
 Venge-toi de ce mauvais hon (3),  
 Qui te veut par son grand outrage  
 Fortière (4) ton propre héritage.  
 Je n'en suis que sergent et garde :  
 C'est ton droit, Madame. Or le garde.

La cause ayant été remise à un autre jour, Laurent Hérault ne fut pas plutôt arrivé à son hôtel, qu'il tomba mort; et les juges voyant en cet événement un coup de la justice divine, donnèrent gain de cause à l'évêque.

---

(1) Ce fut le fondateur du collège de Justice à Paris.

(2) Briement, c'est-à-dire promptement.

(3) Homme.

(4) Soustraire.



A quelque temps de là, Adam Dorlieux, vicomte de Bayeux, ayant intenté sur le même sujet un nouveau procès, l'évêque Guillaume de Trie défendit en personne, comme son prédécesseur, le droit de son église; et le poète lui fait ainsi commencer son discours :

Ah ! Vierge Marie qui portas  
Le doulx Fils Dieu ix mois entiers,  
Ceux qui te nuisent volontiers,  
Comment les laisses-tu tant vivre ?  
Madame, ta cause délivre ;  
Donne-moi ta grâce, et m'avise  
De garder le droit de l'Eglise.

Pendant les plaidoiries qui suivirent les discours de l'évêque, Adam Dorlieux fut saisi de violentes douleurs, et mourut six jours après.

A Jehan de Justice succédèrent dans le chapitre d'autres littérateurs, entre lesquels nous devons mentionner Antoine Solier, qui laissa, en 1529, trois belles élégies, dont l'une est en l'honneur de la sainte Vierge, et André Blondel, qui, en 1527, gagna le premier le prix de chant royal au Palinod de Caen, récemment institué en l'honneur de la sainte Vierge.

Cette piété des anciens envers la Mère de Dieu revit encore aujourd'hui dans le clergé de la cathédrale et du diocèse; elle revit dans le grand séminaire, où l'image de Marie conçue sans péché, présentée aux regards en plusieurs lieux, attire fréquemment à ses pieds les jeunes aspirants au sacerdoce; elle revit dans la confrérie de l'Immaculée conception, fondée depuis 1469 dans la chapelle nord de l'église Saint-Patrice, et confirmée par plusieurs papes, notamment par Alexandre VII. Autrefois elle comptait des associés de toute la Normandie et même de Paris. Interrompue pendant la Révolution, elle fut rétablie dès 1803, par un indult du cardinal Caprara. L'église



Saint-Exupère a de son côté les Confréries du Scapulaire et du Rosaire, de sorte que les trois principales églises de Bayeux ont chacune sa gloire propre dans l'histoire du culte de la sainte Vierge.

Si maintenant nous sortons de la ville, nous trouvons les églises paroissiales de Ranchy et de Sully, sous le patronage de Marie; et à Saint-Vigor, la chapelle de Notre-Dame de la Charité, dont les religieuses furent fondées en 1652, sur la place Saint-Patrice, par deux personnes charitables qui s'engagèrent à élever et à nourrir gratuitement huit petits enfants, et à en augmenter le nombre, à mesure que le nombre des religieuses s'accroîtrait. Rétablie après la Révolution dans la paroisse Saint-Exupère, cette congrégation est allée ensuite occuper l'ancien prieuré de Saint-Vigor. Le canton de Bayeux comptait de plus, autrefois, trois autres sanctuaires de la sainte Vierge, savoir, l'église paroissiale de Notre-Dame des Fossés ou de la Capellette, celle de Notre-Dame de la Potherie, enfin le couvent des religieux de l'ordre de la Charité de la sainte Vierge, connus sous le nom de *Billettes*, qui avaient été fondés en 1328 au faubourg Saint-Patrice.

Dans le canton de Balleroy, nous trouvons cinq sanctuaires de Marie, savoir, Notre-Dame de Campigny, Notre-Dame de Condé-sur-Seulles, Notre-Dame de Litteau, l'oratoire de Littry, bâti il y a quelques années en style gothique, et déjà devenu lieu de pèlerinage, où l'on vient faire célébrer des messes en l'honneur de la Vierge de Littry; enfin un oratoire semblable élevé il y a quelques années au Tronquay. Nous passons sous silence Notre-Dame de Blagny et la chapelle de la Haye-d'Aiguillon, que l'injure du temps a détruites; mais en compensation l'église de Juaye-Mondaye offre à notre admiration un groupe de l'Assomption en terre cuite, morceau de grande proportion et d'un très-bel effet, ainsi qu'un groupe du



Christ expirant sur la croix, au pied de laquelle est avec sainte Madeleine et plusieurs anges, la Vierge debout, portant dans ses traits et dans sa pose une indicible expression de douleur, mêlée à une fermeté surhumaine. Castillon, Lingèvres, Saint-Paul-du-Vernay, nous offrent la confrérie du Scapulaire; et Balleroy, Littry, Litteau, le Tronquay, l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires.

Dans le canton de Caumont, la sainte Vierge est patronne des paroisses de Livry, de Hottot, de Torteval, de Sept-Vents. La chapelle du prieuré de Bérolles, convertie aujourd'hui en grange, était également dédiée à la Mère de Dieu. Cormolain possède dans son église, au-dessus de la porte occidentale, une belle statue de la Mère de Dieu, et acquitte encore aujourd'hui une fondation faite au commencement du dix-septième siècle, pour une antienne à la Vierge sur la tombe d'un prêtre, originaire de la paroisse, inhumé sous le porche de l'église. Ses habitants sont remarquables par leur dévotion à Marie. En 1861, ils lui firent une neuvaine pour obtenir la cessation d'un fléau qui frappait surtout les enfants; leur prière fut exaucée, et les pères et mères en témoignèrent leur reconnaissance en s'approchant de la sainte table. La confrérie du Rosaire y est établie depuis 1658. La confrérie du Scapulaire existe à Sermentot, l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires à Longraye. Enfin, dans toutes les paroisses du canton, on communie généralement aux fêtes de la Vierge; et lorsque meurt une jeune personne ou un jeune homme, on dépose sur l'autel de Marie un bouquet de fleurs artificielles orné d'un ruban blanc, ou une corbeille de fleurs, après qu'on les a portées à côté du cercueil pendant toute la cérémonie de l'inhumation. On aime à faire cette offrande à la Mère de Dieu, comme un souvenir d'un de ses enfants qui n'est plus.

Le canton d'Isigny compte jusqu'à sept églises sous le



vocable de Marie (1), sans compter que Geffosses a une confrérie du Rosaire, Grandcamp une du Scapulaire, et Vouilly l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. Si le canton de Ryes n'a sous ce vocable que l'église paroissiale de Commes, il en est dédommagé par le nombre de monuments dont l'a couvert le dévouement des cœurs à Marie. Au séminaire de Sommervieu, c'est la splendide chapelle de l'Immaculée Conception, portant au sommet de sa façade l'image de Marie, et plus bas les saints de l'Ancien et du Nouveau Testament qui ont rendu le plus de témoignages à ses grandeurs. A Longues, c'est une statue de la Vierge provenant de l'abbaye de Bénédictins qui fut fondée sur cette paroisse en 1168 sous l'invocation de Notre-Dame, abbaye célèbre qu'enrichirent de leurs dons grand nombre de seigneurs anglais et normands, ainsi que Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie. A Port-en-Bessin, c'est un tableau représentant une tempête et l'image de la Vierge avec cette inscription : *Vœu fait par Jean Guérard et son équipage, le 16 août 1752* ; à Huppain c'est un phare portant à son sommet une statue de la Vierge, devant laquelle les marins de Port vont avec leur épouse, le jour de leurs noces, chanter l'antienne *Inviolata*. A Asnelles, c'est une antique statue de la Mère de Dieu, ayant à ses pieds une barque où deux marins luttent à force de rames contre les flots, tandis qu'un autre au haut du mât, joignant les mains, invoque l'Étoile de la mer, le tout taillé dans un seul et même bloc.

Enfin le canton de Trévières, qui compte six églises paroissiales consacrées à Marie (2), avait autrefois à Mai-

---

(1) Ce sont : la Cambè, Castilly, Cricqueville, Mestry, Nœuilly-l'Évêque et Vouilly.

(2) Ce sont : Notre-Dame du Breuil, Notre-Dame de Colleville, Notre-Dame d'Écrammeville, Notre-Dame de Louvières, Notre-Dame de Mandeville et Notre-Dame de Rubercy.



sons Notre-Dame de Franche-Chapelle, à Colombières Notre-Dame de la Rouge-Brèque, à Bricqueville, sous la tour de l'église paroissiale, un bas-relief représentant la Vierge à genoux sur un prie-Dieu, et tournée vers l'ange Gabriel qui la salue à genoux; un lys en fleur s'élève entre eux deux; et derrière l'ange est le donateur aussi à genoux.





---

## CHAPITRE DEUXIÈME.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE CAEN.

---

La ville de Caen peut se partager en deux parties, le canton Saint-Étienne à l'ouest, et le canton Saint-Jean à l'est. Le canton Saint-Étienne possède : 1° Notre-Dame de Caen, fondée par les jésuites, en 1684, joli édifice à trois nefs, style grec, primitivement consacrée à sainte Catherine des Arts, mais, depuis la Révolution, érigée en paroisse sous le nom de Notre-Dame; 2° Notre-Dame de Bretteville-sur-Odon; 3° la chapelle du monastère de la Visitation, où la sainte Vierge est aimée d'une affection toute particulière, où toutes ses fêtes sont des solennités, où parmi ses images qui s'offrent partout aux regards, trois surtout sont honorées d'un culte spécial, savoir : Notre-Dame du Mont-Carmel, statue de pierre, que porta, dit-on, un enfant de sept ans, quoiqu'un homme ait peine à la soulever; Notre-Dame de Grâce, bénite autrefois par Mgr de Quélen, où l'on va chanter des cantiques et prier pour la conversion du monde; enfin Notre-Dame du pensionnat, dans la charmante chapelle des congréganistes. A ces trois églises, nous pourrions joindre l'église Saint-Sauveur, qui, jusqu'au concordat de 1803, porta le titre de Notre-Dame de Froide-Rue. On en attribue la fondation à saint Regnobert, second évêque de Bayeux. Voilà pourquoi, suivant ses anciens rites, on y célébrait solennellement, chaque année, la fête de ce pontife, comme fondateur (1). On voit,

---

(1) *Histoire du diocèse de Bayeux*, par Hermant, p. 47; De Larue, *Essais sur Caen*, tome I, p. 450.



vers l'an 660, saint Ouen, faisant la translation des reliques de saint Marcou, se reposer dans cette église; et, selon la tradition, saint Marcou lui-même passant par Caen, du temps du roi Childebert, y fit sa prière au bas de l'église, là où, depuis sa mort, on éleva un autel, comme souvenir d'un si saint prélat.

Ce canton regrette six autres sanctuaires qui n'ont pas été rendus au culte : le premier est Notre-Dame des Champs dans la paroisse Saint-Julien, église très-ancienne; car, selon le savant Huet, les tombeaux qu'elle renfermait avaient plus de cinq cents ans d'antiquité; et « lorsqu'on la » démolit, dit l'abbé Delarue (1), on trouva dans les fouilles » des médailles de Constantin en petit bronze. Les murs » avaient une épaisseur qu'on ne rencontre pas ordinaire- » ment dans les édifices de cette espèce; et comme d'ail- » leurs on descendait plusieurs degrés pour y entrer, cette » forme de bâtisse, étant absolument dans le genre des » constructions saxonnes, annonçait par là même une » grande antiquité. » Le second sanctuaire est Notre-Dame de Beaulieu, fondée pour une maladrerie, par Henri II, roi d'Angleterre; appelée magnifique par Ducarel, et qualifiée d'admirable par Robert du Mont, qui en rapporte la fondation à 1161. Sur ses ruines, s'élève aujourd'hui une maison centrale de détention. Enfin le troisième sanctuaire est Notre-Dame d'Ardenne, fondée vers l'an 1121, pour les disciples de saint Norbert, dont l'ordre naissant jetait un grand éclat, sous le nom de Prémontrés. Les rois d'Angleterre, Henri II et Richard Cœur-de-lion, Jean Sans-terre et une foule de seigneurs, l'enrichirent de donations magnifiques, les uns donnant une terre, les autres une maison, d'autres une église.

Un quatrième sanctuaire digne des plus vifs regrets

---

(1) *Essais sur Caen*, tome I, p. 322.



était l'église des Eudistes, élevée par le père Jean Eudes en l'honneur du Sacré-Cœur de Marie. Elle coûta vingt-trois ans de travaux; et aujourd'hui elle sert d'hôtel de ville, ainsi que le séminaire qui y était contigu.

La chapelle qu'on appelait la Chapelle du duc, élevée par Guillaume le Conquérant, dans l'abbaye de Saint-Étienne, sous le titre de Notre-Dame, a également disparu. Enfin il ne reste plus trace aujourd'hui d'un sixième sanctuaire de Marie, qui était l'église des Jacobins ou Frères Prêcheurs, fondée par Saint-Louis, pourvue de deux chapelles, l'une de Notre-Dame de Pitié, l'autre du Rosaire, qui y fut établi en 1659, et de là se répandit dans plusieurs paroisses des environs, au grand profit de la religion; car les statuts de cette confrérie sont éminemment propres à former de bons chrétiens : ils portent qu'aux premiers dimanches de chaque mois et à toutes les fêtes de la sainte Vierge les confrères doivent recevoir les sacrements, assister à la messe du Rosaire, à la procession solennelle, porter dans ces processions, d'une main le rosaire, de l'autre un cierge bénit allumé, comme témoignage de leur foi envers Dieu et de leur dévotion envers la sainte Vierge; qu'enfin ils doivent faire paraître en leur mœurs et conversations une grande modestie, une vraie piété au service de Dieu, et une dévotion particulière dans le culte de la Vierge.

Les confrères du Rosaire se partageaient en deux classes; les uns appartenaient au Rosaire ordinaire, les autres faisaient partie du Rosaire perpétuel, lequel consistait à se choisir dans l'année une heure qu'on devait employer à réciter et méditer le Rosaire, de manière que toutes les heures de l'année étant ainsi partagées entre tous, la sainte Vierge recevait de la confrérie un hommage incessant. La liste des confrères, soit du Rosaire perpétuel, soit du Rosaire vivant, peut se lire encore au registre de l'asso-



ciation conservé dans les archives du Calvados. Ce registre va jusqu'en 1714, et on y voit figurer les noms les plus illustres.

Les corporations des divers métiers offraient, dans la ville de Caen, un spectacle non moins remarquable de dévouement à la sainte Vierge. Les couteliers, érigés en confrérie, étaient affiliés à l'ordre des Prémontrés, avaient des statuts approuvés par le chapitre général de cet ordre; et chaque année, le 25 mars, jour de leur fête patronale, ils se rendaient en pèlerinage avec leur famille à l'abbaye d'Ardenne pour y célébrer l'Annonciation de la Vierge. La confrérie des tanneurs avait son siège à la paroisse Saint-Ouen de Villers, sous le titre de confrérie de la Conception de la sainte Vierge. Le 8 décembre, les frères et sœurs devaient dîner ensemble; et « s'il y a, disent les » statuts, des frères et sœurs en décord, les autres » sont obligés à les mettre en accord; et si les décordables » n'y veulent obéir, on les refusera au diner. » L'église des Jacobins était le centre de plusieurs autres corporations. Les maîtres toiliers y faisaient dire une messe basse tous les dimanches à la chapelle Notre-Dame, y fournissaient le pain bénit chaque premier dimanche du mois, et y faisaient célébrer une grand'messe le premier jour d'octobre pour leurs confrères décédés (1). Les maîtres bastiers-bourrelliers y avaient fondé, au prix d'une rente annuelle de cinq livres, une messe à diacre et à sous-diacre chaque année, le jour de la Présentation de la sainte Vierge. Les drappiers drappant, peigneurs de laines et tisserands, y avaient fait une fondation semblable pour le 8 décembre, en y ajoutant pour le lendemain une messe avec un *Libera* pour les confrères défunts (2).

---

(1) Le contrat de cette fondation porte la date de 1637.

(2) Le contrat de fondation est daté de 1614.



Ce que faisaient les hommes de labour était imité par les hommes de science. Vers l'an 1527, l'université de Caen s'établit en confrérie de l'Immaculée Conception, prenant pour son siège l'église des Cordeliers. Tous les membres de l'université en faisaient partie, moyennant quatre sous par an ou trente sous une fois payés. On ne pouvait même être promu aux grades sans verser à la confrérie une certaine rétribution, les bacheliers cinq sous, les licenciés dix sous et les docteurs une livre. On célébrait la Conception dans l'église des Cordeliers, *avec grande solennité, pain bénit, instruments, flambaris et armoiries* (1). En 1466, une ordonnance de cette université prescrit de célébrer cette fête *more solito*, expression qui indiquant une vieille coutume, en fait naturellement remonter l'origine à l'origine même de l'université qui fut fondée à Caen entre 1417 et 1422. La lettre de saint Bernard aux chanoines de Lyon nous apprend que la fête de la Conception fut célébrée en cette église, en 1140, et qu'elle était déjà établie en plusieurs autres lieux. Cette grande dévotion de l'université de Caen pour l'Immaculée Conception lui inspira, en 1527, d'établir les palinods pour chanter le mystère de la pureté de Marie, comme l'avait fait, quarante ans auparavant, la ville de Rouen. Un célèbre avocat de Caen, Jean Lemercier, proposa à l'université de faire les frais de la fête pour la première année; et, en reconnaissance, le corps académique le nomma *prince du Palinod*, fonction qui consistait à présider l'assemblée où se faisait la lecture des pièces, à désigner les juges qui devaient prononcer sur leur mérite, et à distribuer les prix aux vainqueurs. Beaucoup de pièces grecques, latines et françaises furent présentées à ce premier palinod. Interrompu en 1550, il fut rétabli en 1557 par Étienne Duval,

---

(1) *Antiquités de la ville de Caen*, par M. de Bras.



seigneur de Mandrainville, qui donna, par acte devant notaire, vingt-deux livres de rente à l'université, à condition que lui et son plus proche héritier seraient princes-nés du Palinod, dont on régla ainsi le cérémonial dans le contrat même : Le 8 octobre, à une heure après-midi, l'université étant assemblée sur un théâtre orné de tapisseries et préparé pour le puy, le prince devait prendre la première place, entendre la lecture des pièces présentées et les recevoir de la main des auteurs. Immédiatement après, on devait nommer les juges du palinod, lesquels allaient au sanctuaire des Cordeliers jurer, dans les mains du prince, qu'ils n'avaient ni fourni le sujet des pièces, ni corrigé aucune d'elles. Le dimanche suivant, le prince assis sur le puy avec le recteur de l'université, on nommait les vainqueurs; le prince distribuait les couronnes, puis on le reconduisait à son hôtel.

Cette institution, qui, sauf quelques interruptions et modifications, subsista jusqu'en 1792, fournit grand nombre de morceaux remarquables de poésie, dont la collection se conserve à la bibliothèque de Caen et aux archives du Calvados. Les recteurs de l'université profitaient de ces occasions pour stimuler, dans des discours resplendissants de toutes les magnificences de la langue latine, le génie des auteurs. « Vous êtes heureux, leur disaient-ils, du » sujet qui se présente à traiter dans vos chants. Jamais » l'antiquité païenne n'en offrit un semblable. Vous avez » à célébrer une Vierge d'une telle pureté qu'on ne peut » sous le ciel en concevoir une plus grande; Vierge qui a » la gloire d'être la fille, la mère, l'épouse du Très-Haut; » fleur qu'a poussée la racine de Jessé, et que n'a flétrie » aucun souffle ennemi; étoile qui brille entre tous les » astres, et dont jamais le moindre nuage n'a terni l'éclat; » incomparable femme qui devant mettre au monde un » Homme-Dieu, et unir d'un admirable nœud l'honneur



» de la virginité et la fécondité d'une mère, avant de  
 » voir le jour, a vaincu les puissances de l'enfer et les a  
 » mises en fuite par sa victoire.

» La poésie, si grande chose qu'elle soit par elle-même,  
 » grandit encore, quand elle s'applique à l'objet qu'on vous  
 » propose. Elle semble alors partager les conseils du Dieu  
 » souverain. Parmi les créatures, aucune n'est plus  
 » agréable à ses yeux que la Vierge mère; aucune ne s'as-  
 » sied plus près de son trône, n'est plus comblée de ses  
 » dons. Nous allons donc entendre aujourd'hui la poésie  
 » parler un langage divin. Saisie d'un saint enthousiasme,  
 » elle ravira avec elle les âmes au-dessus des conceptions  
 » humaines; elle nous élèvera, pour ainsi dire, à la hau-  
 » teur des cieux. Elle ne suggérera pas seulement de  
 » grandes pensées, elle n'allumera pas seulement une  
 » noble émulation dans les cœurs; elle y imprimera encore  
 » le respect de la religion, de Dieu et de Marie. En relevant  
 » par ses chants la pure Conception de la très-chaste  
 » Vierge, elle gravera plus profondément dans l'âme le  
 » sentiment de sa grandeur, avec le culte d'amour et de  
 » vénération qui lui est dû.

» Marchant, disaient-ils encore, à la lueur des plus  
 » célèbres lumières de l'Église, toujours notre université  
 » s'est fait honneur et gloire de défendre le culte de la très-  
 » sainte Vierge : la Conception immaculée surtout a été  
 » honorée en cette province avec un zèle tout spécial.  
 » Quel est l'homme assez étranger à l'histoire de cette aca-  
 » démie, qui ne sache avec quel sentiment de sincère piété  
 » elle a, de toute antiquité, célébré la fête de l'Immaculée  
 » Conception? Née à peine et sortant du sein du roi très-  
 » chrétien Charles VII, elle voulut se dévouer de cœur et  
 » publiquement à la Vierge Marie : elle la choisit pour  
 » maîtresse et patronne de ses études, elle mit sous sa  
 » protection ses docteurs et ses professeurs; elle engagea



» tous ses élèves à imiter Marie comme un modèle et à  
» l'invoquer comme une mère tendre. » Ainsi parlaient  
non-seulement des ecclésiastiques, mais Georges le Paul-  
mier, avocat à la cour suprême de Paris, mais le docteur  
de Longrais et Nicolas Desmouneux, l'un et l'autre pro-  
fesseurs royaux de médecine.

Outre les confréries de l'Université et des divers métiers  
que nous venons de décrire, il y avait encore la congré-  
gation des écoliers du collège du Mont, qui faisait haute  
profession de dévouement à la sainte Vierge. On la vit  
paraître avec éclat dans la procession solennelle que firent  
les jésuites avec leurs huit cents élèves à l'église de la  
Visitation, en 1668, pour célébrer la canonisation de  
saint François de Sales. Au milieu de deux cents congré-  
ganistes, tenant à la main des cierges allumés, quatre  
prêtres portaient, sur un beau brancard couvert de fleurs,  
la Vierge patronne de la congrégation, grande statue  
d'argent massif, dont une main soutenait l'Enfant Jésus et  
l'autre portait un reliquaire renfermant des reliques de saint  
François de Sales; quatre congréganistes, vêtus en cava-  
liers, tenaient étendu sur la statue un grand poêle brodé  
en or, avec de larges crépines or et argent; deux thuri-  
féraires encensaient l'image et la relique; quatre enfants  
habillés en anges jetaient des fleurs sur le chemin; une  
troupe de congréganistes environnait le poêle, les uns  
portant des emblèmes des vertus cardinales, des vertus  
théologiques et des dons du Saint-Esprit, les autres portant  
un bouclier au bras gauche, une épée à la main droite,  
d'autres un guidon avec une inscription à la louange de  
saint François de Sales; venaient enfin quarante ecclésias-  
tiques chantant des hymnes, des cantiques, les litanies  
de la sainte Vierge avec accompagnement de violons qui  
remplissaient les airs d'une mélodieuse symphonie.

Cette congrégation et toutes ces confréries ont disparu.



Pour les remplacer, l'église Notre-Dame possède la confrérie du Rosaire de saint Dominique, laquelle récite le chapelet tous les dimanches devant l'autel de la Vierge, la confrérie du Rosaire vivant et celle des saints Cœurs de Jésus et de Marie, fondée en 1673. L'église Saint-Étienne a la congrégation de la Bienheureuse Vierge Marie, composée de jeunes filles qui font ensemble, dans la chapelle de leurs réunions, la communion générale aux principales fêtes de la Vierge, et accompagnent, vêtues de blanc, la procession de la paroisse quand elle va à la Délivrande; celle des enfants de la première communion, quand elle va au Calvaire; celle du Saint-Sacrement, soit autour de l'église au salut, soit autour de la paroisse à la Fête-Dieu. Chacune de ces jeunes personnes fait aussi à son tour une demi-heure d'adoration devant le Saint-Sacrement, lorsqu'il est exposé tout le jour. La paroisse Saint-Sauveur possède la confrérie de Notre-Dame des Anges, dont la fête principale se célèbre le 2 août. Les pensionnats de la Visitation, du Bon-Sauveur et des Bénédictines possèdent une congrégation affiliée à l'archiconfrérie romaine, laquelle, composée uniquement de l'élite des jeunes personnes, honore la sainte Vierge par l'imitation de ses vertus et par la ferveur de leur piété.

Si du canton de Saint-Étienne nous passons au canton de Saint-Jean, outre deux églises paroissiales sous le vocable de Marie, qui sont Allemagne et Mondeville, outre la confrérie du Sacré-Cœur de Jésus et de Marie érigée à Saint-Gilles et à l'hospice Saint-Louis, nous trouvons plusieurs sanctuaires remarquables de la sainte Vierge. Le premier est Notre-Dame de Sainte-Paix, que desservent aujourd'hui les religieux récollets. Cette église s'appelait primitivement Notre-Dame de la Fontaine, à cause d'une très-belle fontaine qui prenait sa source sous l'église et qu'on appelait la fontaine de Saint-Ouen. Elle prit le titre de



*Sainte-Paix*, en 1562, lorsque les protestants eurent pillé et détruit une chapelle voisine qu'on appelait *Sainte-Paix de Toussaint*, et qu'avait fondée, en 1061, après le concile de Caen, Guillaume le Conquérant, en mémoire des saintes reliques et particulièrement des reliques de saint Ouen qui y opéraient des miracles (1); chapelle vraiment digne du titre de *Sainte-Paix*, puisque ce fut là que fut ordonnée la trêve de Dieu, là que fut prescrit le *couvre-feu* qui, depuis, se répandit dans toute la Normandie, dans l'Angleterre même, et dont l'usage se conserve encore à Caen; là enfin que les barons jurèrent, sur les saintes reliques, de faire respecter et exécuter les décisions du concile. Pour conserver la mémoire d'une chapelle si vénérable, on réunit, en 1562, le titre de *Sainte-Paix* à celui de *Notre-Dame de la Fontaine*, et l'on dit : *Notre-Dame de Sainte-Paix de la Fontaine*.

Une seconde chapelle de *Notre-Dame* se trouve au couvent de *Notre-Dame de Charité*, appelé dans l'origine *Notre-Dame de Refuge*, et créé par le Père Eudes, pour recueillir soit des femmes et filles tombées qui veulent revenir à la vie chrétienne, soit celles qui veulent se soustraire au danger de tomber. Les religieuses de cet institut, formées à l'esprit religieux par les Visitandines de Caen, auxquelles les confia le Père Eudes, se proposent, selon l'enseignement de leur pieux fondateur, de travailler par *Marie* et en union avec *Marie* au salut des âmes; elles portent toutes le nom de *Marie*; elles en honorent spécialement la pureté sans tache; et pour la leur rappeler sans cesse, tout leur vêtement, même la chaussure et le manteau, doit être blanc; le voile seul est noir, comme emblème de la pénitence qu'elles doivent faire pour leurs pauvres réfugiées. Leur ordre est sous le patronage du

---

(1) Bolland., *Vie de saint Ouen*, 24 août.



Saint-Cœur de Marie; et elles commencèrent à en célébrer la fête comme leur fête patronale, alors même que, nulle part en France, ce culte n'était encore pratiqué, leur fondateur leur ayant composé à ce sujet un office propre qui fut approuvé par le saint-siège. Leurs pratiques de dévotion envers la Mère de Dieu sont à peu près les mêmes qu'à la Visitation, à qui elles les ont empruntées; et leurs pensionnaires ont, comme celles des Visitan-dines, une congrégation des Enfants de Marie, également féconde en fruits de vertu et de piété.

Avec l'autorisation de l'ordinaire, ces saintes religieuses ont ouvert dans leur église une chapelle à Notre-Dame de la Salette : il s'y fait un concours incessant de fidèles; des cierges y brûlent continuellement devant la statue de *Notre-Dame des Alpes*; beaucoup d'*ex-voto* appendus à la muraille attestent le nombre des grâces reçues; et entre ces grâces, dit le prêtre chargé du service de la chapelle, il en est plusieurs où il est difficile de ne pas reconnaître un effet surnaturel.

Tels sont les sanctuaires de Marie que possède le canton de Saint-Jean; mais combien d'autres n'en avait-il pas autrefois, dont il est réduit à déplorer la ruine! De ce nombre était *Notre-Dame du Carme*, c'est-à-dire du Mont-Carmel, fondée en 1278, et enrichie, en 1686, d'une statue de la sainte Vierge en argent du poids de six marcs, destinée à être portée en procession le second dimanche de chaque mois et aux fêtes de Notre-Dame, à moins qu'on n'y portât le Saint-Sacrement. Un bourgeois de Caen, nommé Harmant, fonda cette procession à perpétuité; et la paroisse Saint-Jean, où a été transférée la confrérie de Notre-Dame du Mont-Carmel, acquitte encore aujourd'hui cette fondation.

Notre-Dame du Reclus, sur la paroisse de Vaucelles, était également célèbre. On l'appelait ainsi, parce que les religieux qui la desservaient dans l'origine vivaient reclus



dans des cellules ; d'autres fois aussi on l'appelait Notre-Dame des Cheveux, parce que la sainte Vierge y était représentée dans un tableau avec des cheveux longs épars sur les épaules. Une confrérie était attachée à cette chapelle. Sur la même paroisse de Vaucelles était encore autrefois l'*Association de Marie*, qui, en 1734, prit le nom de Filles du Bon-Sauveur, et se chargea de recevoir les jeunes personnes repentantes. Vaucelles n'a plus aujourd'hui que l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires.

Enfin, un dernier sanctuaire de Marie, digne de regrets, était Notre-Dame du Pardon, à laquelle le Père Eudes rendait autrefois ce magnifique témoignage : « Cette illustre abbaye, dit-il (1), est remplie d'un grand nombre » de saintes filles qui ne prétendent céder à qui que ce » soit en ce qui est du zèle et de l'ardeur qu'une âme » chrétienne et religieuse doit avoir pour la tout admirable » et tout aimable Mère de Dieu. Elles la regardent, l'honorent et l'aiment comme leur Dame souveraine, leur » très-bonne mère et leur très-puissante protectrice. » Elles ont tant de vénération pour sa divine maternité, » pour tous les mystères de sa vie, pour toutes ses très-excellentes qualités, et spécialement pour son très-aimable cœur, qui est la source de toute sa gloire et de » toutes ses grandeurs, qu'elles souffriraient moins si on » leur arrachait le cœur de la poitrine et l'âme du corps, » que si on voulait leur arracher du cœur la dévotion » qu'elles ont pour le cœur maternel de leur très-douce » Mère. »

Ici se terminent les documents que nous avons pu recueillir sur la ville de Caen ; mais une ville si pleine de l'amour de Marie ne pouvait manquer de répandre son esprit sur tout l'arrondissement : aussi trouvons-nous

---

(1) *Traité de l'enfance admirable de la sainte Mère de Dieu.*



partout des églises dédiées à la Mère de Dieu. Les cantons de Villers-Bocage et de Bourguébus en comptent chacun trois (1); le canton de Creully, quatre (2); le canton de Tilly, cinq (3); le canton d'Évrecy, neuf (4); le canton de Troarn, douze (5), et si le canton de Douvres n'en a que quatre (6), il surpasse tous les autres par la gloire dont le couvre l'antique et illustre sanctuaire de Notre-Dame de la Délivrande, lieu de pèlerinage des plus fréquentés de la Normandie, et connu même à l'étranger. Une tradition respectable en fait remonter la fondation jusque vers le milieu du second siècle de l'ère chrétienne, et l'attribue à saint Regnobert, second évêque de Bayeux. Selon cette tradition, Regnobert, consacré évêque à l'âge de trente ans pour succéder à saint Exupère, qui mourut l'an 78, gouverna le diocèse quatre-vingt-dix ans; et pendant ce long épiscopat, il bâtit plusieurs églises et oratoires, du nombre desquels fut Notre-Dame de la Délivrande. Cette chapelle subsista jusqu'en 830, où les Normands, ces grands ravageurs descendus du Nord, la livrèrent aux flammes comme tant d'autres églises.

Deux cents ans s'étaient écoulés, et l'herbe recouvrait jusqu'aux dernières traces de la chapelle, lorsque fut trouvée en terre une statue de la Vierge faite d'un bloc de pierre du pays, haute d'un mètre, debout et tenant dans

(1) Ce sont : dans le canton de Villers-Bocage, Landes, Maisonnelles-sur-Ajon et Noyers; dans le canton de Bourguébus, Clinchamps, Bellengreville et Laize-la-Ville.

(2) Ce sont : Bénvy-sur-Mer, Fontaine-Henry, le Fresne-Camilly et Martragny.

(3) Ce sont : Audrieu, Brouay, Loucelles, Norrey et Putot.

(4) Ce sont : Évrecy, Amayé, Avenay, Baron, Esquay, Feuguerolles, Hamars, Trois-Monts, Vieux.

(5) Ce sont : Banneville, Bréville, Démouville, Émiéville, Herouvillotte, Janville, Petiville, Ranville, Robehomme, Sallenelles, Sannerville et Vimont.

(6) Ce sont : Bernières, Bénouville, Biéville et Matthieu.



ses bras l'Enfant Jésus. Cette découverte remplit de joie toute la contrée; et l'on porta en procession la sainte image dans l'église de Douvres. Mais bientôt après, dit la tradition, elle fut rapportée par une main invisible au lieu même où on l'avait trouvée; d'où l'on conclut que le ciel voulait qu'on y élevât une chapelle à la sainte Vierge. La chose, en effet, se fit ainsi. Baudouin, seigneur du lieu, bâtit la chapelle et la donna au chapitre de Bayeux. Ce nouveau sanctuaire attira bientôt un si grand concours de pèlerins, que, selon les annales du diocèse, l'évêque Guillaume de Beaujeu, par son testament du 6 septembre 1340, crut devoir y fonder quatre chapelains, et son successeur confirma cette fondation. On y venait, dit un historien (1), de tous les points de la Normandie, de toutes les provinces de France, des royaumes même étrangers; chacun déposait son offrande aux pieds de la statue vénérée; et telle était la multitude des pèlerins, que le revenu annuel de la chapelle s'élevait à la somme considérable, pour cette époque, de quatorze cents livres, comme on peut s'en convaincre en consultant les archives de l'évêché de Bayeux pour l'année 1390.

Vers la fin du quatorzième siècle, les guerres continues et la domination des Anglais sur tout le pays réduisirent la sainte chapelle à un état affligeant de délaissement et de pauvreté. Mais avec le retour de la paix, le zèle du pèlerinage refleurit. Le chapitre de Bayeux en fit réparer tous les ornements, repeindre les saintes images, et y ajouta même, en 1422, un édifice nouveau qu'on présume être la chapelle Sainte-Anne. Encouragé par ces restaurations, le concours des prêtres et des fidèles devint si considérable, que le chapitre fut obligé de faire, en 1524, un règlement pour l'ordre à suivre dans la célé-

---

(1) M. Laffetay, *Histoire du diocèse de Bayeux*.



bration des messes que venaient y dire de tous côtés des prêtres étrangers; et, en 1541, il lui fallut faire un autre règlement pour la tenue intérieure de la chapelle. Encouragé à son tour par une telle affluence, le chapitre, vers 1560, aidé d'un don de trois mille francs offert par son doyen, prolongea le sanctuaire, bâtit le rond-point qui le termine, avec la niche où repose la statue miraculeuse, et éleva le portail latéral par lequel on entre habituellement dans la chapelle.

Peu après ces travaux d'agrandissement et de décoration, au mois de mai 1562, les protestants livrèrent la chapelle au pillage, en détruisirent les ornements et brûlèrent les tableaux; mais Dieu ne permit pas qu'ils touchassent à l'objet le plus précieux du pèlerinage, la statue miraculeuse, et elle échappa à leur fureur comme elle avait échappé autrefois aux ravages des Normands. Dès le mois de juin suivant, le chapitre de Bayeux avisa à faire réparer tant de dégradations par la commune, coupable de ne s'y être pas opposée. La commune fit bien quelques réparations, mais très-imp parfaites; le chapitre y suppléa de ses propres deniers. Le 8 août 1562, comme on peut le lire aux archives de l'évêché, il paya dix livres à un statuaire de Caen pour remplacer une des statues de la Vierge brisées par les protestants, et, vingt ans après, le chapitre de la cathédrale fit don d'une autre statue de Notre-Dame, qui fut placée avec solennité sur le portail latéral, dans une corniche réparée et embellie plus tard par le marquis de Beuvron. En 1629, on boucha les petites fenêtres géminées du onzième et du douzième siècle pour ouvrir de plus grandes fenêtres qui contrastaient tristement avec les restes de l'ancien édifice. Les fidèles joignirent leurs offrandes à celles du chapitre, et, grâce à ces dons, la chapelle de la Délivrante s'enrichit de divers objets précieux. Ces richesses excitèrent la con-



voitise des malfaiteurs, et, le 2 mai 1639, ils forcèrent la chapelle pendant la nuit et volèrent trois lampes d'argent. Ces vols sacrilèges, deux fois renouvelés, mais arrêtés enfin par la découverte et la condamnation des malfaiteurs, ne firent qu'augmenter le zèle pour la décoration de la sainte chapelle, jusque-là que le chapitre, pressé par la nécessité d'empêcher la confusion, fut obligé de faire défense d'y suspendre aucun objet pour la décorer, sans une autorisation spéciale.

En 1645, la direction de ce sanctuaire fut confiée à l'abbé Bubot, qui l'administra pendant plus de trente ans; et les comptes de cet abbé font foi que, chaque année, il s'y célébrait de vingt à vingt-cinq mille messes (1). « Il y a » peu de maladies ni de peines, » écrivait en 1675 un religieux de l'abbaye d'Aulnay, arrondissement de Vire, « dont les personnes, qui vont à la Délivrande réclamer le » secours de la Mère de Dieu, ne se sentent délivrées. Plus » de quarante prêtres y célèbrent la messe chaque jour; » et l'affluence du peuple est si grande, surtout aux jours » de fêtes, que difficilement l'église peut contenir ceux » qui y arrivent; car non-seulement ceux de la province » y abordent; mais à tout moment on y voit arriver, et par » mer et par terre, une infinité de pèlerins, tant de la » Bretagne, de la Picardie, du Maine, que de l'Anjou. »

Cen'étaient pas seulement les particuliers qui faisaient le pèlerinage de la Délivrande; les paroisses entières s'y rendaient, chaque année, en procession. « Les processions, dit » un ancien auteur (2), commencèrent à venir à Notre-Dame » de la Délivrande, avec affluence de peuple, dès que

(1) Laffetay, *Histoire du diocèse de Bayeux*, tome I, p. 23. Pièces justificatives, p. 34.

(2) Fossard, *Ancienne fondation de la chapelle de Notre-Dame de la Délivrande*, 1612.



» l'image de la sainte Vierge eut été trouvée par un berger.  
» Dieu montra par un tel événement qu'il avait fait choix  
» de ce lieu pour qu'on y honorât et invoquât sa Mère. »  
En 1672, la paroisse Saint-Pierre, de Caen, s'y rendit en procession selon sa coutume; et les comptes des trésoriers des autres paroisses de la ville prouvent que ces paroisses y allaient depuis plus de trois cents ans. En 1696, le chapitre de Bayeux y alla lui-même en procession avec l'évêque, et l'on y dit la messe sur la place avec toute la pompe possible. Vers ce même temps, l'abbé du Val-Richer y conduisit les curés et les paroissiens de son district, avec les personnages les plus distingués du pays d'Auge. « Plus » de deux cents ecclésiastiques, suivis d'une foule immense, dit un auteur du temps (1), traversèrent en bel ordre la ville de Caen, tout émerveillée d'une telle procession, la plus belle et la plus singulière qu'on eût jamais vue. »

Jaloux de rendre cette chapelle plus digne d'un tel concours, le chapitre de Bayeux, en 1735, lui donna le grand autel qu'on y voit encore aujourd'hui, la belle grille en fer battu qui sépare le chœur de la nef, les autels des deux chapelles et le lambris qui revêt les murs. Aussi jusqu'à la Révolution, les pèlerinages et les processions ne cessèrent pas.

En 93, les quatre chapelains émigrés, la Révolution fondit sur la sainte chapelle comme sur tous les autres édifices religieux, enleva ou détruisit tous les tableaux, toutes les offrandes, tous les monuments de la reconnaissance des peuples, treize lampes d'argent qui brûlaient devant la statue vénérée, les calices, les ciboires, les papiers, les titres, les chartres, et vendit à l'encan une partie du mobilier. Les statues de saint Joseph, de sainte

---

(1) Laffetay, *Histoire du diocèse de Bayeux*, tome I, p. 235.



Anne, l'Assomption du maître-autel, la statue placée par le sous-chantre de la cathédrale sur le portail latéral, la grille, la table de communion, tout fut renversé, arraché ou brisé, et l'on abattit d'un coup de hache la tête de l'ange qui était au-dessus de la sainte image. Quant à la statue elle-même, dès qu'on l'eut tirée de sa niche, on la jeta dans un confessionnal; puis en 95 on la transporta à l'hôtel de la préfecture de Caen, où elle demeura jusqu'à la fin de la Révolution. L'autre statue de la Vierge placée au-dessus de la porte extérieure de la sacristie, sous le petit clocher d'alors, et que quelques-uns croyaient être celle qui avait été miraculeusement découverte, fut emportée par un propriétaire voisin, qui, pour la recevoir, convertit en chapelle une vaste pièce de sa maison; où les prêtres auxquels il donnait une courageuse hospitalité offraient le saint sacrifice.

Pendant ces jours néfastes, le pèlerinage ne fut pas interrompu. De nombreux pèlerins venaient encore de loin prier Notre-Dame de la Délivrande, et ne pouvant entrer dans la chapelle, ils en faisaient le tour en récitant leur chapelet. Ils s'agenouillaient à la porte, surtout devant le clocher où ils avaient vénéré, dans des temps plus heureux, la statue qui s'y trouvait; et quand l'acquéreur de la chapelle, par une pieuse ruse, en ouvrait l'entrée, ils allaient consoler leur dévotion en baisant le pavé du saint lieu.

Enfin, en 1802, la chapelle fut rendue au culte; en 1805, la statue vénérée fut rapportée en triomphe de l'hôtel de la préfecture à la Délivrande; et, depuis ce moment, le concours des pèlerins n'a pas cessé. Il y vient chaque année de trente à quarante processions, et environ cent cinquante mille pèlerins, parmi lesquels ont figuré dans ces derniers temps les personnages les plus illustres, tels que le cardinal Wiseman, l'archevêque de Rouen, les



évêques de Coutances, de Séez, de Bayeux, de Fort-de-France à la Martinique, de Roseau aux Antilles, d'Angers, d'Autun, de la Mantchourie, le patriarche d'Antioche, Mgr Samirrhî, Mgr Guillemin, préfet apostolique de Canton. Enfin, comme aux temps anciens, les évêques de Bayeux ne prennent possession de leur siège qu'après être allés reconnaître leur épiscopat à Notre-Dame de la Délivrande.

Depuis 1823, les missionnaires du diocèse sont établis près de ce sanctuaire pour le desservir et répondre à la piété des nombreux fidèles qui veulent faire leurs dévotions dans ce saint lieu. Ces dignes gardiens du sanctuaire de Marie, après plusieurs restaurations et embellissements partiels, ont reconstruit en style ogival du treizième siècle la nef tout entière, élevé un gracieux clocher de 56 mètres de hauteur, qu'ils ont surmonté d'une belle croix dorée, et y ont placé une cloche nommée Marie, de deux mille six cents kilogrammes. Ils ont de plus orné les deux portails de délicats bas-reliefs et les fenêtres de beaux vitraux représentant les divers mystères de la vie de la sainte Vierge.

Nous n'entreprendrons pas de raconter ici les miracles obtenus depuis des siècles dans ce béni sanctuaire. Ce détail demanderait plusieurs volumes. On voit, suspendus au-dessus de la statue vénérée, des chaînes et un collier de fer, souvenir de la délivrance miraculeuse d'un voyageur normand qui, détenu en captivité chez les Turcs, en 1526, vit tomber d'abord ses chaînes au vœu qu'il fit de visiter Notre-Dame de la Délivrande, puis son collier, lorsque, de retour, il pria à deux genoux devant la sainte image. Un autre carcan et deux lourds anneaux, également suspendus, rappellent cinq marins enchaînés au fond d'un vaisseau turc pendant trois jours, et miraculeusement sauvés par l'intercession de Notre-Dame de la Délivrande, en 1642. 93 détruisit tous les autres monuments qui nous



eussent dit les merveilles opérées en ce saint lieu pendant le cours des siècles. Titres, registres, tout disparut; mais depuis cette époque, d'autres miracles ont succédé aux anciens; témoin ces images de vaisseaux battus de la tempête offertes par des marins échappés au naufrage; ces béquilles laissées par les malades guéris; tous ces *ex-voto* offerts par la reconnaissance; témoin encore les registres où sont consignés les principaux prodiges arrivés dans ce siècle, et les deux tables de marbre blanc dont l'une raconte la guérison instantanée de la vicomtesse de Jumilhac, désespérée de tous les médecins; l'autre rapporte la cessation subite du terrible choléra, que la statue miraculeuse, promenée dans les rues, chassa devant elle, comme le vent chasse la poussière.

Aussi le saint-siège a-t-il accordé à cette chapelle une indulgence plénière tous les samedis, toutes les fêtes de la Vierge, une fois par an le jour du pèlerinage, enfin les mêmes indulgences dont jouit Notre-Dame de Lorette.





---

## CHAPITRE TROISIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LES  
QUATRE ARRONDISSEMENTS DE VIRE, DE FALAISE, DE  
LISIEUX ET DE PONT-L'ÉVÈQUE.

---

Malheureusement nos renseignements sur cette partie du diocèse sont bien imparfaits. En commençant par l'arrondissement de Vire, nous n'avons que deux choses à en dire : la première, c'est qu'il s'y trouve vingt-trois églises paroissiales sous le patronage de la sainte Vierge (1), entre lesquelles il faut distinguer Notre-Dame de Vire, qui domine toutes les autres par une célébrité méritée; la seconde, c'est qu'à ces vingt-trois églises s'ajoutent une multitude de chapelles plus ou moins remarquables, en tête desquelles se place Notre-Dame du Rosaire et de Bon-Secours, pieux sanctuaire à deux lieues de Vire, sur la paroisse du Reculey, bâti en 1828 par le docteur Lecreps (2), et devenu dès lors un lieu d'édification et de pèlerinage pour toutes les populations circonvoisines. Là, des anges peints sur le fond du sanctuaire entourent la statue de Marie, et déploient aux regards ces paroles de consolation et de louanges : « Venez à moi, vous tous qui » êtes chargés, et je vous soulagerai. — Marie, Mère de » Dieu, Reine de l'univers, a été conçue sans péché. » Là,

---

(1) Ce sont : Notre-Dame de Vire, Neuville, Vassy, Burcy, le Désert, Estry, Presles, Saint-Sever, Courson, Sainte-Marie-outre-l'eau, Mesnil-Benoît, Lénault, Roussy, Burcy, Carville, la Graverie, Sainte-Marie Laumont, Cahagnes, Bauquay, la Bigne, Jurques et la Ferrière-au-Doyen.

(2) Voyez le *Médecin chrétien, ou Vie du docteur Lecreps*, par l'abbé Dolé. A Lille, chez Lefort, 1857, p. 109 et suiv.



les murs parlent et disent à tous les sentiments que le pieux docteur eût voulu graver dans tous les cœurs :

« Louanges éternelles, gloire, honneur, amour et bénédiction à Jésus et à Marie.

» Un vrai et fidèle serviteur de Marie ne périra jamais ;  
» d'après le sentiment de tous les saints, la dévotion à  
» Marie est une marque de prédestination.

» O vous tous qui entrez dans ce lieu saint, venez rendre  
» vos hommages à la Reine des cieux.

» Chrétiens, adressez-vous à Marie, jamais en vain on ne  
» réclama son secours.

» Voulez-vous conserver votre innocence , imitez Marie,  
» elle est la Reine des vierges.

» Êtes-vous éprouvés par les peines , adressez-vous à  
» Marie, elle est la consolatrice des affligés.

» Avez-vous eu le malheur d'offenser Dieu , invoquez  
» Marie, elle est le refuge des pécheurs.

» Êtes-vous affligés par les maladies , recourez à la  
» sainte Vierge, elle vous obtiendra la guérison. »

Là aussi le zélé docteur, voulant former des visiteurs de sa chapelle une sainte confraternité sous la Mère commune des chrétiens, fonda une association de prières ; et, pour inscrire les noms des associés, il ouvrit un registre appelé par lui le livre des élus, qu'il tenait renfermé dans une châsse supportée par deux anges. Plusieurs prélats s'y inscrivirent, et la plupart des visiteurs imitèrent leur exemple. On ne saurait dire le nombre de ces visiteurs. Au mois de mai surtout, l'affluence tant des hommes que des femmes y est continuelle et prodigieuse ; on y compte les communions par milliers. La congrégation des artisans, établie à Vire en l'honneur de la sainte Vierge, y vient, chaque année, en corps, étendards déployés, amenant ses vétérans mêmes, qui, quoique courbés sous le poids des années, font à pied ce pieux pèlerinage. Les prêtres, ani-



més du même zèle que les fidèles, y viennent en si grand nombre que, quoiqu'ils se succèdent sans interruption depuis le matin jusqu'à midi, plusieurs ne peuvent trouver le temps d'offrir le saint sacrifice; et ceux qui sont assez heureux pour pouvoir célébrer, fidèles à l'association de prières, récitent, avant de quitter l'autel, le *Pater*, l'*Ave*, le *Salve Regina* pour les associés vivants, avec le *De profundis* pour ceux qui sont décédés. Enfin on voit les paroisses entières s'y rendre en procession; une année, pendant les trois jours des Rogations, on en compta jusqu'à seize; et ce concours de prêtres et de fidèles est spécialement remarquable le 15 mai, jour où l'on peut gagner une des indulgences plénières que Pie IX a accordées à ce sanctuaire.

Dépourvu d'autres documents sur l'arrondissement de Vire, nous entrons dans celui de Falaise, et nous y comptons vingt et une églises paroissiales sous le patronage de Marie (1); nous passons de là à l'arrondissement de Lisieux; il ne nous en offre que le même nombre (2), mais aussi il a de plus, à Saint-Pierre-sur-Dives, une des églises abbatiales les plus célèbres qui aient jamais été élevées en l'honneur de la sainte Vierge. L'histoire nous en a été transmise par Haymon, abbé de ce monastère, dont le manuscrit, qui se conserve encore à la bibliothèque impériale de Paris (3), a été publié en 1860 par un membre de l'Institut, M. Léopold Delisle (4). Cet abbé est un témoin

(1) Ce sont : Estrées-la-Campagne, Gouvix, les Moutiers, Rouvres, Urville, Vaux-la-Campagne, Guibray, Fresné-la-Mère, Villy, Aubigny, Bonnoeil, Leffard, Pôtigny, Soulangy, Beaumais, Perrières, Vignats, Cauville, Cesny, Culay et Esson.

(2) Ce sont : Firlol, Mesnil-Guillaume, OUILLY-le-Vicomte, le Pin, la Houblonnière, Lessard, Auquainville, Bellou, Cheffreville, Notre-Dame de Courson, Mézidon, Castillon, Lécaude, Orbec, Cernay, la Chapelle-Yvon, la Cressonnière, la Folletière, Notre-Dame de Fresnay, Ouveille et Vaudeloges.

(3) Ms 929, du fonds français de Saint-Germain.

(4) Chez Durand, libraire-éditeur, rue des Grés, 7, à Paris.



oculaire qui parle de ce qu'il a vu ; c'est un saint religieux, dont le témoignage peut d'autant moins être récusé, qu'il s'accorde avec ce que disent tous les auteurs de cette époque (1) sur les constructions religieuses du moyen âge. Rien donc n'est plus digne de foi : or voici en substance ce que raconte l'abbé Haymon, sous la date de l'an 1145. Les moines de Saint-Pierre-sur-Dives avaient commencé, sous le règne de Henri I<sup>er</sup>, c'est-à-dire vers l'an 1130, puisque ce prince mourut en 1135, à se bâtir une église qu'ils voulaient dédier à la sainte Vierge. Depuis plusieurs années, l'absence de ressources les avait forcés d'interrompre les travaux, lorsque, voyant les prodiges que la foi enfantait à Chartres pour la construction de la cathédrale, ils pensèrent qu'en imprimant au peuple le même mouvement religieux ils obtiendraient le même résultat pour l'achèvement de leur église. En conséquence, ils firent solennellement bénir des chariots semblables à ceux de Chartres, et, au nom de Marie, convoquèrent les peuples de la contrée à faire ce qui se faisait au pays chartrain. De toutes parts on répondit à cet appel ; et chacun se montra jaloux d'aller rendre hommage à la Mère de Dieu dans une église à peine ébauchée, mais où les cérémonies du culte s'accomplissaient déjà avec pompe et régularité. Emportés par un merveilleux élan, les riches comme les pauvres, les puissants comme les faibles, les femmes comme les hommes, tous vinrent s'atteler aux chars, sur lesquels on portait à Saint-Pierre-sur-Dives la chaux, la pierre, le bois et les vivres destinés aux ouvriers. Les populations s'ébranlaient en masse ; chaque paroisse se

---

(1) Robert du Mont, *Apud Petz, Scriptores*, VI, 496. — Lettre de Hugues d'Amiens, archevêque de Rouen. — Ms de l'abbaye du Bec, à la Bibliothèque impériale, fonds latin de Saint-Germain, n° 4547, fol. 467 v°.



mettait en route avec les vieillards, les enfants et surtout les malades dont on espérait obtenir la guérison miraculeuse. Les bannières ouvraient la marche, des trompettes donnaient le signal des manœuvres, et parfois il fallait jusqu'à mille pèlerins pour mettre en mouvement un seul char, tant les fardeaux étaient énormes. Le convoi s'avancait au milieu d'un religieux silence; et dans les haltes on n'entendait que les confessions et les prières des pénitents. Chaque char était présidé par un prêtre qui leur prêchait la charité et le dévouement. A sa voix, les haines s'apaisaient, et tous les cœurs se confondaient dans un seul cœur; ou si quelqu'un refusait de pardonner, on jetait à terre l'offrande qu'il avait mise sur le char, et on le chassait lui-même ignominieusement.

Arrivés au terme du voyage, les pèlerins rangeaient leurs voitures autour de l'église, et formaient une sorte de camp, dans lequel ils passaient la nuit en prières. Ils illuminaient leurs chars, chantaient des psaumes et des cantiques, demandaient à la Vierge la guérison de leurs malades, et s'ils n'étaient promptement exaucés, ils se dépouillaient de leurs habits, se traînaient en gémissant jusqu'au pied de l'autel; et là, tendant les bras en suppliants, ils conjuraient la Mère de miséricorde de leur obtenir miséricorde. Ils s'en prenaient à eux-mêmes de l'insuccès momentané de leurs prières; et confessant que leurs péchés mettaient obstacle à ce qu'il fussent exaucés, ils en faisaient l'aveu avec larmes, puis priaient les prêtres de leur donner une rude discipline en expiation de leurs fautes : les prêtres, obéissant à ce pieux désir, frappaient leurs membres nus. Le sang coulait, et, malgré cela, ces admirables pénitents ne trouvaient pas que ce fût encore assez : « Frappez » plus fort, mon père, disaient-ils, frappez plus fort sur un » si grand coupable; » et sous ces coups redoublés, les instances auprès de Marie se continuaient avec une confiance



que le retard ne lassait jamais. D'ordinaire le miracle demandé s'accomplissait; l'infirmes guéri s'élançait de son char et accourait dans l'église remercier sa bienfaitrice. De toutes parts alors on criait au miracle; des cris d'allégresse succédaient aux gémissements; de longues files de pèlerins arrivaient à l'autel, baisaient la terre, entonnaient des chants de triomphe, et la grande voix des cloches mises en branle publiait partout le prodige.

Le bruit de si étonnants miracles opérés par la sainte Vierge, se répandant au loin, attirait à Saint-Pierre-sur-Dives un nombre toujours plus grand de travailleurs; et les miracles se multipliaient en proportion de la multitude, souvent même avant qu'on fût arrivé à l'église. On plaçait les malades sur les chars avec les bois ou les matériaux de construction; on partait, et souvent on était guéri en route. A Saint-Léonard, un homme, entièrement courbé depuis longues années, fut subitement redressé; à Trun, une femme, également courbée, fut si parfaitement guérie, qu'elle put s'atteler à un char avec d'autres femmes. Un sourd recouvra l'ouïe à Mézidon; un aveugle la vue à Montpinçon. Frappés de ces prodiges, Guillaume, comte de Ponthieu, avec tous les gentilshommes de la contrée et les principaux bourgeois d'Argentan, construisit un char sur lequel on plaça, avec les bois de construction, plusieurs malades. Tous ces seigneurs, pieds nus et en habits de pénitents, s'attelant à ce char, le traînèrent jusqu'à Saint-Pierre. A peine étaient-ils dans le bourg que tous leurs malades furent guéris; et l'on vit, émerveillés du prodige, ces puissants du monde se prosterner dans la boue, et baiser la terre, l'estimant sainte, puisque la sainte Vierge la rendait le théâtre de tant de miracles.

A l'exemple des grands de la terre, un jour, une foule d'enfants du bourg d'Ecajeul s'attela à un char sur lequel étaient cinq malades. Arrivés à l'entrée de l'église, quatre



de ces malades furent guéris, mais non le cinquième. Alors ces enfants, pleins d'une foi qui semblerait le partage d'un âge plus avancé, se dépouillent de leurs habits, se prosternent par terre, se traînent jusqu'à l'autel, se font battre de verges par les prêtres, et conjurant avec larmes Marie de les exaucer : « O Mère! ô Mère! s'écrient-ils, pourquoi » donc rejeter la prière de vos petits enfants? Nous voilà » nus devant vous, nous pleurons, nous sommes battus de » verges; et vous détournez vos regards de nous. Ah! où » est donc cette miséricorde, cette bonté, cette compassion » que vous avez fait paraître jusqu'à présent? Vous avez » rendu la santé à quatre de nos malades; et pourquoi nous » refuser la guérison du cinquième, qui vous est si facile? » Marie se laissa toucher par de telles prières; et le cinquième malade fut guéri.

Et comment dire tous les miracles qui s'opéraient pendant les travaux? La semaine d'avant la fête de Saint-Pierre, raconte l'abbé Haymon, une pierre énorme, *lapis miræ magnitudinis*, tombe du char sur le pied d'un des travailleurs; et ce pied, loin d'être broyé sous cette masse, n'en éprouve pas le moindre mal. Un des serviteurs du couvent, nommé Béranger, éprouve le même accident peu de jours après; et la même protection de Marie le rend invulnérable. Dans la même semaine, un autre homme tombe devant les roues d'un char traîné à grande vitesse, *cum impetu valido*. « O Mère, ô Mère, sauvez-le, » s'écrient toutes les voix; à l'instant le char se brise et s'arrête, et l'homme qu'on croyait mort est sauvé. Le 29 juin 1145, jour de Saint-Pierre, un chariot apportant de la forêt de grands arbres d'une pesanteur telle que les pierres et les cailloux les plus durs se brisaient sous son poids, passe sur le corps d'un nommé Odon, qu'un faux pas avait fait tomber sous la roue. Tous aussitôt invoquent Marie avec larmes, et Odon, se relevant sans la moin-



dre lésion, court plein de joie à l'église remercier celle à qui il doit la vie.

Ce n'était pas seulement sur les travailleurs que Marie faisait éclater sa puissance. Le 30 juin, une jeune personne, tellement percluse de ses membres qu'elle n'avait jamais pu se tenir debout ni marcher, fut apportée à l'église; elle y passe en prière la nuit du samedi au dimanche, et le matin elle s'en retourne à pied complètement guérie. Le 2 juillet, le même miracle a lieu sur un nommé Raoul, de la paroisse de Saint-Clément, au canton d'Isigny, également perclus de ses pieds; sur un boiteux de Pierre-Pont, au canton de Creully; sur une jeune enfant de dix ans, nommée Harduise, depuis trois ans boiteuse et courbée jusqu'à terre; et ce même jour une sourde venue de Caen recouvre l'ouïe. Le 5 juillet, deux hommes qui avaient la main desséchée et comme morte en recouvrent le parfait usage. Le 14 du même mois, une mère amène son enfant de douze ans, né sourd et sans langue; tous deux, après s'être attelés aux chars pour le transport des matériaux, viennent à l'église prier Marie avec confiance; et, chose merveilleuse, la langue se forme peu à peu dans la bouche de l'enfant, s'allonge par degrés jusqu'à l'état normal. L'enfant parle et entend; il ne lui reste plus trace de sa double infirmité.

C'était surtout dans les nuits du samedi au dimanche que s'opéraient le plus de prodiges : on passait ces nuits à l'église en veilles et en prières, et on y obtenait le plus souvent ce qu'on demandait. Dans une nuit, deux frères, enfants muets de naissance, y recouvrèrent la parole; dans une autre nuit, neuf paralytiques y furent guéris, trois aveugles y recouvrèrent la vue; et tant d'autres et si grands prodiges s'y opérèrent, dit l'abbé Haymon, que quiconque ne les a pas vus ne peut les croire qu'autant qu'il se dit à lui-même que tout est possible à Dieu, et



quiconque les a vus ne peut suffire à les raconter en détail.

Cependant, remarque cet abbé, il se trouvait encore, par le monde, des gens obstinés qui ne voulaient pas voir de peur de croire, et qui tournaient en dérision les récits qu'on leur faisait : de ce nombre était Robert de Courcy. Cet incroyant, ayant dans sa maison une jeune personne de douze ans entièrement percluse des pieds, des genoux et des mains, lui disait souvent par moquerie « : Faites-vous porter à Saint-Pierre-sur-Dives. » Nonobstant ces railleries, la jeune personne s'y fit porter en effet. A peine y est-elle arrivée, que tout son mal disparaît. Elle se lève, elle marche, elle s'attèle aux chars avec les autres femmes, tire joyeusement pour bien constater sa guérison. Se voyant en pleine santé, elle va à l'église remercier sa bienfaitrice, au milieu des hymnes de la joie et de la reconnaissance, et demeure quarante jours sur les lieux, s'occupant à servir les malades qui arrivaient sans cesse. Robert, apprenant cette guérison, se décide enfin à venir à Saint-Pierre ; il voit, il admire, il est convaincu, et publie partout la puissance de la Mère de Dieu.

Tel est en substance le récit de l'abbé Haymon, et il se termine en protestant non-seulement que les faits sont incontestables, et que des milliers de témoins peuvent les affirmer, mais encore qu'outre ces faits il se fit tant d'autres miracles, que ni sa mémoire ne pourrait les retenir, ni sa plume les écrire.

On conçoit qu'avec ce dévouement des populations, surexcité par tant de prodiges, on put et l'on dut faire un chef-d'œuvre. Telle est, en effet, l'église abbatiale de Saint-Pierre-sur-Dives ; nous n'entreprendrons point d'en décrire les ravissantes beautés, il nous suffit d'y avoir vu un des plus beaux exemples de la dévotion à la sainte Vierge et une des preuves les plus magnifiques des grâces qui en sont le fruit.



Si nous entrons maintenant dans l'arrondissement de Pont-l'Évêque, nous y trouvons dix-neuf églises paroissiales sous le patronage de la Mère de Dieu (1); mais surtout la célèbre chapelle de Notre-Dame de Grâce, à Ecquemauville, près de Honfleur, dont l'origine remonte à l'an 1034. Alors Robert, surnommé le magnifique, duc de Normandie, successeur de Richard III, et père de Guillaume le Conquérant, après avoir, par la force de ses armes, tout pacifié autour de lui, soit au dedans, soit au dehors de ses États, était parti de Fécamp sur sa flotte pour aller en Angleterre soutenir le fils du roi Élered contre Canut, roi de Danemark, qui voulait le détrôner, lorsqu'au milieu de la Manche il fut assailli par une horrible tempête. Dans ce danger imminent de périr, le duc fit vœu, s'il y échappait, de fonder sur ses terres trois chapelles en l'honneur de Marie, dont il réclamait l'assistance. Bientôt les vents se calmèrent, la mer s'apaise, et le duc peut débarquer à Guernesey, d'où il repasse sur le continent. Prompt à exécuter son vœu, Robert choisit le magnifique coteau qui domine la ville de Honfleur, fit bâtir sur le haut de la falaise, au pied de laquelle roulent les vagues de l'océan, une des chapelles promises, sous le vocable de Notre-Dame de Grâce, et lui affecta, outre une maison d'habitation, des revenus considérables en terres et en dîmes. Longtemps cette chapelle fut desservie par des titulaires à la nomination du fondateur ou de ses héritiers; mais, en 1477, elle passa à la collégiale de Notre-Dame de Cléry, par lettre patente de Louis XI, qui, cédant à sa tendresse particulière pour cette collégiale,

---

(1) Ce sont : Blangy, Mesnil-sur-Blangy, Torquesno, le Vieux-Bourg, Beaufour, Estrées-Notre-Dame, Montreuil, Dives, Basseneville, Blonville, Cresseveulle, Douville, Dozulé, Glanville, Gonneville, Grangues, Bénerville, Tourville et Villerville.



lui donna le patronage de toutes les églises du vicomté d'Auge.

La chapelle qui existe aujourd'hui n'est pas celle qu'éleva le duc Robert; celle-ci disparut le 1<sup>er</sup> septembre 1538, dans un éboulement subit du roc sur lequel elle était assise, occasionné par un tremblement de terre qui désola les côtes de Normandie, et qui, de tout le saint édifice, ne laissa qu'un pan de muraille, avec un autel et une statuette de Marie. Les fidèles prirent en affection ces restes vénérables, soit parce qu'ils leur semblaient avoir été miraculeusement conservés, soit parce que pendant cinq siècles ils avaient été les témoins et comme les confidents de la piété de tant de chrétiens agenouillés à leurs pieds; et souvent ils s'en approchaient pour prier eux-mêmes: mais le premier éboulement ayant été suivi de plusieurs autres, on craignit qu'il n'arrivât quelque malheur; et en 1602 on abattit ce qui restait de l'ancienne chapelle, après avoir retiré la statue et la pierre d'autel.

Cependant la piété des habitants et surtout des marins appela une prompte reconstruction d'un sanctuaire de Marie aussi vénéré. Marie de Bourbon, duchesse de Montpensier, femme de Gaston, duc d'Orléans, se trouvait propriétaire du terrain sur lequel on voulait bâtir; non-seulement elle le céda volontiers, mais encore elle permit de choisir et de prendre dans la forêt de Touques huit chênes pour la charpente du bâtiment. En 1606, la chapelle fut élevée; en 1621, on en confia le service aux Capucins, qui surent obtenir, en 1625, qu'on remplaçât par une toiture en ardoise la toiture primitive en chaume; en 1630, qu'à la place des ignobles boutiques d'objets destinés aux pèlerins, on plantât sur la pelouse, en face de la chapelle, ces beaux arbres qui donnent au coteau un aspect si pittoresque; plus tard, qu'on pourvût l'église d'ornements, de linge, de tout ce qui était nécessaire au culte; qu'on en couvrit le faite



en plomb; qu'on la pavât en marbre; enfin, vers 1652, qu'on bâtit deux chapelles latérales, nécessaires pour recevoir les pèlerins qui s'y rendaient; car le nombre en croissait chaque année; et le retentissement des miracles qu'on y obtenait y attira les princes et les princesses, les grands, les riches et surtout les marins, qui tous y apportaient leur offrande avec bonheur. Elles étaient innombrables, en effet, les grâces qu'on obtenait en cette sainte chapelle : nous en citerons seulement quelques-unes.

En 1620, M. de Fontenay, qu'on peut appeler le fondateur de la chapelle, à raison des soins qu'il prit pour la fonder, atteint à Paris d'une maladie qui l'avait mis, en peu de jours, aux portes de la mort, de sorte que déjà on avait sonné son trépas et enseveli son corps, invoqua Notre-Dame de Grâce; et sept heures après, il revint à lui, se leva, se mit à table, mangéa et vécut vingt ans encore. En 1623, madame de Nollent, qui avait donné à la chapelle un tableau d'une valeur de cinq cents livres pour le contre-table de l'autel, était accouchée d'un enfant mort; elle le fait porter à la chapelle sur l'autel du Rosaire : on chante les litanies de la sainte Vierge, et pendant ce temps l'enfant revient à la vie et est baptisé. En 1624, la ville de Lisieux, frappée de la peste, fait vœu de venir en procession à Notre-Dame de Grâce, et le fléau cesse aussitôt ses ravages. Des pirates jettent le grapin sur une barque portant des pilotes du Havre; les pilotes, à genoux, implorent Notre-Dame de Grâce; le grapin se casse et les pilotes se sauvent à force de rames. En 1626, la femme d'un conseiller au parlement de Rouen, madame Blavy, est atteinte au visage d'une plaie hideuse, que les médecins ne peuvent guérir; elle demande sa guérison à Notre-Dame de Grâce, et son visage parfaitement sain apparaît dans toute sa fraîcheur. En 1630, Notre-Dame de Grâce fait marcher un enfant de quatre ans qui n'avait pu faire encore



aucun usage de ses membres. En 1639, elle retire des bras de la mort le marquis d'Hébertot qui, en reconnaissance, fait brûler devant son autel une lampe, que 93 seul put éteindre; elle guérit, en 1641, une personne affligée d'un chancre qui lui rongea la langue; en 1648, une personne de Falaise, atteinte d'une maladie incurable; en 1655, une personne de Honfleur, paralysée de tous ses membres; en 1662, une hydropique abandonnée des médecins; en 1671, le curé de Crémanville, également désespéré des hommes de l'art.

Nous arrêtons ici une nomenclature qui pourrait fatiguer le lecteur; et que serait-ce donc si nous voulions dire le nombre des marins qu'elle a sauvés du naufrage? En 1644, c'est Charles Genois : surpris par une tempête à son retour de Terre-Neuve, il allait périr; il prie Notre-Dame de Grâce, et il est sauvé. En 1655, même péril pour Samson Tencé, et même délivrance. En 1660, au milieu d'une nuit où périrent sur la rade du Texel deux cent soixante-dix bâtiments avec dix mille hommes, Jean Liébard, de Honfleur, commandant le *Saint-François*, est sauvé avec son équipage par l'invocation de Notre-Dame de Grâce. La même année, une gribanè-était battue par la tempête, une vague avait renversé sa quille en haut; on prie Notre-Dame de Grâce, une autre vague la redresse et pas un matelot ne périt. En 1682, le capitaine Berrenger essuie une tempête qui emporte les galeries et le gouvernail, défonce le pont et le plancher de la chambre, précipite le capitaine dans l'eau, la tête en bas, sous les débris de la chambre, et inonde le navire de telle sorte, que les matelots s'en trouvaient suffoqués. Dans une telle extrémité, capitaine et matelots invoquent Notre-Dame de Grâce, ils demeurent sept jours entiers luttant contre la mort et sans pouvoir sortir du grand banc où ils étaient retenus; enfin un des hommes de l'équipage attache au mât une image



de la sainte Vierge; aussitôt le navire débanque, et, deux mois après, ils arrivent à Honfleur sans dévier de leur route ni recevoir une goutte d'eau à bord, quoique la mer fût très-grosse.

Les miracles si éclatants que répandait Notre-Dame de Grâce sur tous ceux qui l'invoquaient, de loin comme de près, n'empêchèrent pas les révolutionnaires de 93 de piller cette sainte chapelle; on la vendit même comme bien national, ainsi que les terrains contigus. Heureusement la ville de Honfleur la racheta ainsi que ces terrains; elle la tint fermée pendant les jours néfastes de cette époque, l'ouvrant seulement en secret aux âmes pieuses qui désiraient y aller prier; et quand la liberté du culte fut rendue, les populations y revinrent avec bonheur comme dans les jours anciens. Mais, hélas! tout était dévasté; à peine la cupidité avait-elle fait grâce aux autels et aux murailles. On s'occupa donc de tout réparer : plusieurs tableaux y furent rendus; et avec le temps on la remit dans un état convenable de propreté et de décence. Après avoir commencé par le nécessaire, on y ajouta peu à peu quelques embellissements. On remit à neuf les deux autels latéraux, on renouvela le pavé, on décora et on rafraîchit tout l'ensemble; et l'on obtint un chapelain pour veiller à la bonne tenue de l'église et à la réception des pèlerins. Puis l'amour et la reconnaissance firent le reste. Voyez-vous cette belle lampe argentée qui brûle devant l'autel de Marie? C'est l'offrande d'une famille, venue de cinquante lieues pour implorer Notre-Dame de Grâce. Voyez-vous ces neuf petits navires suspendus? Ce sont les *ex-voto* de marins sauvés du naufrage, qui sont venus ici pieds nus et dépouillés de leurs vêtements extérieurs remercier leur libératrice. Voyez-vous ce beau cœur en vermeil, richement encadré dans un fond de moire blanche? C'est le don de la paroisse Saint-Laurent de Paris, qui est venue,



le 8 septembre 1863, consacrer ses habitants et sa belle archiconfrérie de Notre-Dame des Malades à Notre-Dame de Grâce avec un recueillement, une piété, un saint enthousiasme qui laisseront dans la contrée un long souvenir.

Aussi la bénite chapelle est-elle plus fréquentée que dans ses plus beaux jours. Non-seulement les marins s'y rendent souvent comme aux âges anciens; mais chaque paroisse des environs y amène ses enfants, le jour de leur première communion, pour placer sous la protection de Marie leur persévérance. Tous les âges, toutes les classes, toutes les conditions y viennent confier à Notre-Dame de Grâce leurs peines et leurs angoisses. Le lundi de la Pentecôte surtout est le jour de la grande assemblée; tout le pays d'Auge, toute la partie limitrophe du diocèse d'Évreux et les deux rives de la Seine semblent s'y être donné rendez-vous.

Mais la ville de Honfleur n'a pas seulement Notre-Dame de Grâce sur sa colline; elle a encore Notre-Dame du Port dans une niche, au-dessus de l'ancienne porte de Caen, près des rives de la Seine. Cette statue, érigée en 1643, abattue et mutilée en 1793, puis cachée et enfouie dans un lieu souterrain, y gisait oubliée, lorsqu'en 1861, un statuaire habile fut chargé de remplacer la tête, les pieds, les mains et l'Enfant Jésus qui lui manquaient, et de remettre le tout en parfait état. Ce travail achevé avec beaucoup de goût, on choisit le premier jour de mai 1863 pour réinstaller Notre-Dame du Port dans son ancien trône. A cette nouvelle, tous les peuples du lieu et des alentours accourent et s'empressent; une magnifique procession s'organise, partant de l'église Sainte-Catherine et se rendant au Port; la musique fait entendre ses plus beaux accords et l'église ses plus beaux chants de triomphe. Électrisé par la grandeur du spectacle, le vénérable curé de



Honfleur, après avoir couronné les statues de Marie et de l'Enfant Jésus, ne peut contenir ses transports : « Qu'elle » est belle, s'écrie-t-il, notre cité de Honfleur par sa foi » et sa piété séculaire envers la reine du ciel! Héritage » précieux qu'elle tient de ses pères, et qu'elle a conservé » comme son titre le plus cher à l'espérance d'un avenir » qui fera plus peut-être qu'égaliser son passé! Entendez- » vous ces chants de joie qui s'élancent vers le ciel? C'est » Honfleur qui acclame avec amour Notre-Dame du Port. » Voyez-vous le pieux empressement de cette foule immense? C'est Honfleur qui renoue avec bonheur la » chaîne de ses traditions chrétiennes et revit de son » passé. » Après ce beau discours, dont nous ne citons ici que quelques mots, le curé bénit la statue; et, depuis lors, les marins, comme leurs pères d'autrefois, viennent toujours se recommander à Notre-Dame du Port avant de mettre le pied sur le navire qui doit les emporter aux plages lointaines et les livrer aux hasards de l'Océan.

---



# **PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE REIMS.**

---

Cette province se compose de cinq diocèses : Reims, Amiens, Beauvais, Châlons-sur-Marne et Soissons ; nous allons les parcourir successivement.

---

## **ARCHIDIOCÈSE DE REIMS.**

Nous diviserons en deux chapitres l'histoire du culte de la sainte Vierge dans ce diocèse. Au premier chapitre, nous verrons l'histoire de ce culte dans l'arrondissement de Reims, qui fait partie du département de la Marne ; et, au second chapitre, nous verrons l'histoire de ce même culte dans le département des Ardennes, qui forme tout le reste du diocèse.



---

## CHAPITRE PREMIER.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE REIMS (1).

---

Selon Flodoard, l'historien de Reims, aussi bien que selon le martyrologe romain, le pays rémois fut évangélisé, dès l'an 57 de l'ère chrétienne, par saint Sixte, disciple de saint Pierre, qui l'en consacra le premier évêque. Quoiqu'il ne nous reste aucun monument de sa prédication dans ces contrées, ni de celle de ses successeurs pendant les trois premiers siècles, il est certain que le culte de la sainte Vierge y fut tellement prêché, adopté et goûté, que saint Nicaise, archevêque de Reims en 401, consacra à Notre-Dame, comme à la patronne chérie de la contrée, son église cathédrale, soit qu'il l'ait bâtie lui-même sous ce vocable, au centre de la citadelle, comme l'affirment quelques historiens (2), soit qu'il ait pris, pour le consacrer à Marie, le temple dédié à Jupiter dans cette citadelle, et qui portait le nom de Capitole, comme quelques autres le prétendent (3). Les Rémois, heureux de voir leur église principale sous le patronage de la Mère de Dieu, voulurent à leur tour lui témoigner leur amour : ils firent peindre sur des toiles son image qu'ils placèrent en divers endroits de la ville; et afin de faire connaître à tous, dit Flodoard (4), que Marie était la tutrice du

---

(1) Nous sommes redevable des renseignements sur ce diocèse à M. l'abbé Cerf, auteur de *l'Histoire et description de Notre-Dame de Reims*, en 2 vol. in-8°.

(2) Marlot, tome I, p. 579.

(3) Flodoard, liv. I, ch. vi.

(4) Flodoard, liv. III; Marlot, tome I, p. 580 et suiv.



pays, et que la ville et les habitants étaient sous sa garde, le clergé adopta le saint usage de porter cette image bénite dans les processions solennelles pour les nécessités publiques. De leur côté, les chanoines, jaloux de rehausser la solennité des fêtes de la sainte Vierge, patronne de leur église, adoptèrent, sans doute avec l'agrément de l'ordinaire, l'usage de porter, ces jours-là, la soutane violette.

Notre-Dame de Reims, dans un milieu si dévoué, devint bientôt célèbre : saint Nicaise et ses compagnons l'arroserent du sang de leur martyr ; Clovis, après son baptême y fit son entrée solennelle ; Pépin y fut sacré par Étienne II, Charlemagne par Léon III, Louis le Débonnaire par Étienne IV ; et des miracles nombreux y répondirent à la confiance des peuples qui venaient y solliciter des grâces.

Quatre siècles de gloire, pour Notre-Dame de Reims, s'écoulèrent ainsi : mais en 816, Louis le Débonnaire, au jour de son sacre, frappé de l'état de dégradation où la vétusté avait réduit un monument si vénérable, résolut de le rebâtir sur un plan plus vaste et plus riche : il en chargea Ebbon, élu récemment archevêque de Reims. Celui-ci poussa les travaux avec activité, fit venir des ouvriers de la Champagne et des autres provinces, et, en attendant l'achèvement de ce grand édifice, ménagea une chapelle, qui est probablement la crypte actuelle du palais archiépiscopal, où, chaque jour, l'on offrait le saint sacrifice, et où se faisaient fréquemment des miracles, dont Flodoard se glorifie d'avoir été témoin (1). Ebbon étant mort en 844, sans avoir consommé sa grande entreprise, le célèbre Hincmar, qui lui succéda en 845, reprit les travaux, et n'épargna rien pour rendre sa cathédrale aussi magnifique que possible. Il couvrit de lames de plomb le

---

(1) Flodoard, liv. II, ch. xix.



toit de l'église ; il la pava de marbres, l'enrichit de vitraux, et en fit peindre la voûte ; il revêtit d'or, orna de pierres précieuses l'autel de la Vierge, et fit graver cette inscription :

*Virgo Maria tenet hominem regemque Deumque,  
Visceribus propriis natum de Flamme sacro.*

C'est-à-dire : La Vierge Marie tient dans ses bras l'homme, le roi, le Dieu, qui, par l'opération du Saint-Esprit, a pris naissance dans son sein.

En côté, il fit mettre une autre inscription dont nous ne citerons que les deux premiers vers :

*Hanc aram Domini genitricis honore dicatam  
Cultor ubique suus decoravit episcopus Hincmar.*

C'est-à-dire : Cet autel, dédié à la Mère du Sauveur, fut décoré par l'évêque Hincmar, son dévoué et constant serviteur.

Telle était en effet la dévotion d'Hincmar pour la sainte Vierge, qu'il fit transcrire un livre sur la naissance de Marie Mère de Dieu, et le fit relier avec des tablettes d'ivoire enrichies d'or. De plus, ayant fait écrire, en caractères d'or et d'argent, une copie de l'Évangile, et l'ayant recouverte de plaques d'or parsemées de pierres précieuses, il mit sur les plaques cette pieuse inscription :

*Sancta Dei genitrix et semper virgo Maria,  
Hincmarus præsul defero dona tibi.  
Hæc pia quæ gessit docuit nos Christus Iesus  
Editus ex utero, casta puella, tuo.*

C'est-à-dire : « Sainte Mère de Dieu, Marie toujours » Vierge, moi l'évêque Hincmar, je vous offre ce présent. Jésus-Christ que votre sein a porté, chaste Vierge, » nous enseigne ici les vertus qu'il a pratiquées. »



La sainte Vierge montra bientôt combien elle avait pour agréable la piété de son serviteur, et la nouvelle cathédrale ne tarda pas à acquérir une illustration exceptionnelle, par le grand nombre des miracles qui s'y opérèrent. Flodoard, qui les rapporte, affirme les avoir vus de ses propres yeux, ou les avoir appris de témoins oculaires (1). Il en raconte quelques-uns en détail, et ajoute qu'il ne cite que les plus frappants, ne pouvant énumérer tous les malades qui chaque jour reçoivent dans cette église le miraculeux présent de la santé, tous les fiévreux et tous les possédés qui y sont guéris, tous les fléaux dont les hommes y sont délivrés. Enfin il affirme que les habitants des environs venaient, ordinairement après Pâques, présenter leurs vœux à Notre-Dame de Reims, et lui recommander spécialement les fruits de leurs terres, que ceux qui étaient fidèles à cette pratique étaient visiblement bénis, tandis que les récoltes des autres étaient ravagées par les orages et la grêle, les vignes brûlées et la vendange perdue.

Lors même qu'on ne tiendrait pas pour incontestable la vérité de ces miracles, au moins le récit qu'en fait Flodoard prouverait-il la foi des peuples de cette époque et leur confiance en Notre-Dame de Reims. Cette foi éclata d'une manière plus merveilleuse encore en 1211, lorsqu'un incendie terrible vint réduire en cendres la cathédrale réédifiée par Ebbon et Hincmar. Pour réparer ce désastre, un habile architecte présenta le plan d'un édifice magnifique, aux proportions les plus grandioses, mais en même temps capable d'effrayer, par l'énormité de la dépense où il s'agissait de s'engager, des cœurs moins pleins de confiance en la Providence, moins ardents pour la gloire de Dieu et de la sainte Vierge, moins disposés à tous les

---

(1) Flodoard, liv. III, ch. vi et suiv.



sacrifices. Pour faire face à de si grands frais, on organisa une quête générale : deux chanoines délégués par l'archevêque et le chapitre parcoururent les villes et les villages du diocèse, conduisant sur un chariot la statue de Notre-Dame de Reims, demandant aux populations leur aumône pour loger leur Reine et leur Mère sans asile, et lui réédifier un temple digne d'elle. Tous répondirent avec autant d'empressement que de générosité à ce noble appel ; on put se mettre promptement à l'œuvre ; et dès 1232, l'édifice fut assez avancé pour que les chanoines pussent y célébrer l'office divin. Les travaux se poursuivirent pendant tout le treizième siècle avec cette persévérance qui songe plus à bien faire qu'à finir vite, et aime mieux laisser la jouissance aux âges futurs, que de l'acheter au prix de quelque chose d'imparfait. Enfin avant le commencement du quatorzième siècle, le prodigieux édifice fut consommé ; le portail lui-même fut achevé, et Reims offrit au monde un des plus beaux poèmes de pierre que le moyen âge ait écrits à la gloire de la Mère de Dieu. Là en effet Marie apparaît partout ; et son image brille aux endroits les plus remarquables. Au fronton supérieur qui couronne le portail nord, elle reçoit le message de l'archange Gabriel, et consent à devenir la Mère de Dieu ; au-dessous d'elle sont les prophètes, avec Adam et Ève et leurs enfants. Au portail opposé, sur le fronton parallèle, elle s'élève dans les airs, en présence des prophètes qui sont venus à sa rencontre, et des apôtres qui la suivent du regard. Enfin, au portail principal, mille détails pleins de grâce et de richesse vous parlent de Marie.

Dans le porche du milieu, la Vierge apparaît, tantôt humble et soumise devant l'ange qui lui remet le message céleste, tantôt douce et charitable auprès de sa cousine sainte Élisabeth ; ailleurs obéissante, présentant dans le temple de Jérusalem son Fils divin et sa modique



offrande. On la revoit ensuite s'élevant vers les cieux ; les saints, les anges, les rois de Jessé accourent à sa rencontre et se groupent autour d'elle : *Vultum tuum deprecabuntur omnes divites plebis*. Puis la scène grandit ; Marie se dirige vers son Fils qui l'attend dans la gloire pour la couronner : elle s'avance belle comme la lune qu'elle foule sous ses pieds, éclatante comme le soleil qui darde ses rayons au-dessus de sa tête ; et, arrivée près du trône, elle reçoit la couronne que lui remet, en la bénissant, le Dieu son Fils. Cette magnifique scène, dessinée sur le fond de la grande rose qui lui sert d'auréole, est encore rehaussée par la longue série des rois de France, qui forment comme la cour de la Reine des cieux.

A la première chapelle de la croisée septentrionale était l'autel, appelé du Saint-Lait, où se vénérail une statue de la Vierge tout en or, donnée par Blanche, comtesse de Champagne, nièce de saint Louis. Cette statue, qui portait sur la tête une couronne enrichie de plusieurs perles et diamants, contenait, dans la cavité de son tronc, une sandale de Notre-Seigneur, un morceau du suaire et de la robe de la sainte Vierge, et, ce qu'on estimait bien plus, une relique de son lait, envoyée à l'église de Reims par Adrien IV, disent les uns, par Adrien V, ancien archidiacre de cette église, disent les autres. Quoi qu'il en soit de l'authenticité de cette relique, que nous avons déjà trouvée à Rodez, à Évron et ailleurs, toujours est-il certain qu'elle produisait sur les âmes les effets les plus salutaires. Elle leur rappelait que Dieu a aimé les hommes jusqu'à se faire pour eux homme et petit enfant à la mamelle ; que la sainte Vierge a été sa nourrice et sa mère, et qu'à ce titre elle peut tout sur son cœur, tout demander et tout obtenir. Double pensée qui les remplissait de reconnaissance et d'amour pour Jésus et Marie, et qui ouvrait leur cœur aux plus pures



comme aux plus sublimes vertus, surtout à une confiance sans bornes en Marie. Dans cette sainte relique, les provinces voyaient pour elles une source de richesses, les villes un rempart, et les chevaliers, avant de partir pour la guerre, venaient prier la douce Vierge, sûrs, disaient-ils, qu'elle veillerait sur eux aux jours du péril. Aussi y faisait-on des fondations en si grand nombre que, dès 1321, on n'en acceptait que difficilement de nouvelles, dans la crainte de ne pouvoir en acquitter davantage. Cependant, en 1380, Charles V y fonda deux messes à perpétuité pour le repos de l'âme de son père, de sa mère, de son épouse et pour la prospérité du royaume. Indépendamment de la dignité du fondateur, la magnificence des présents qu'il fit à cet autel ne permit pas de le refuser. C'était d'abord, sans parler de plusieurs terres qu'il donna à l'église de Reims, une image de la Vierge assise sur une chaise de pur or, portant un carcan de pierres précieuses sur le sein, avec six belles perles et plusieurs saphirs au milieu; c'était un ciboire de vermeil avec une rose d'or, posé sur un pilier et un piédestal aussi en vermeil, entouré de huit prophètes, de douze écussons aux armes de France et de dix anges en vermeil (1); c'étaient enfin un calice d'or avec sa patène aux armes royales, un encensoir avec ses chaînes et son couvercle en or, deux burettes en or, deux plats en vermeil aux armes royales, le tout émaillé, ciselé, d'un travail exquis; joyaux insignes qui furent conservés à l'autel du Saint-Lait, jusqu'au règne de François I<sup>er</sup>, où ils furent vendus pour aider à payer la rançon des enfants de France prisonniers à Madrid.

Les chanoines partageaient la confiance générale à l'autel du Saint-Lait; et ils en donnèrent une preuve écla-

---

(1) Marlot, tome IV, p. 345.



tante le 24 juillet 1481. Alors un nouvel incendie, survenu dans la riche cathédrale, en dévora les combles, les clochers et les tours du centre. En présence d'une telle catastrophe, que fit le chapitre? il ne se laissa point décourager : il eut recours à Marie; et, fort de sa confiance en elle, il résolut de profiter de l'occasion pour faire mieux encore que n'avaient fait les siècles passés, et de ne pas se borner à relever les parties ruinées, mais de donner aux nouvelles constructions qu'il fallait faire plus de magnificence qu'aux premières. En conséquence, le dimanche 27 juillet, il organise une procession générale où l'on porte solennellement la grande image du Saint-Lait, précédée des châsses des saints et de celles de Notre-Dame. Au retour, on chante une grand'messe à l'autel du Saint-Lait; et on espère tout de la protection de Marie. En effet, les offrandes arrivèrent de toutes parts; les ruines se réparèrent, on ne regretta plus le passé, et l'on se félicita du malheur qui avait fait éclore de nouvelles merveilles. Au milieu de ces travaux d'embellissements, on s'attacha surtout à rendre incomparablement belle la chapelle du Saint-Lait. Charles VIII, en 1484, l'enrichit d'or et d'azur, y fit graver ses armes, qui étaient alors trois fleurs de lis avec cerf-volant et timbre ouvert par deux anges, et la ferma par une clôture en pierres de taille, entremêlée de plusieurs statues. En 1516, Hugues Raoul, surnommé Cady, y fit exécuter la table d'autel avec un retable en pierre, aussi orné de statues, et éleva les clochetons qui couronnent le dais, sous lequel repose la belle image de la Vierge et de l'Enfant Jésus. Enfin l'archevêque Robert de Lenoncourt acheva la clôture de pierre qui séparait cette chapelle de la nef, l'orna de belles statues en dedans et en dehors, entoura l'autel de quatre piliers de cuivre surmontés d'anges portant les instruments de la passion, la fit peindre et dorer, et y ajouta



de nouvelles fenêtres qui harmonisaient leurs riches couleurs avec celles qui déjà brillaient sur les murs.

Pour favoriser la piété du peuple envers cette dévote chapelle, on y disait la messe tous les jours de grand matin; et le saint-siège attacha cent jours d'indulgences à ceux qui assistaient à cette messe matinale. Avant de la commencer, le prêtre allait au chœur chercher l'image de la Vierge du Saint-Lait, renfermée sous clef dans une armoire à côté du grand autel, et l'exposait dans la chapelle, où elle restait jusqu'à la fin de la grand'messe. Les jours de fête, on l'exposait, après la grand'messe, sur le maître-autel; les dimanches on la faisait baiser aux chanoines, et les mardis et jeudis on la portait en procession autour du préau du chapitre.

La piété pour Notre-Dame du Saint-Lait inspirait le recours à elle dans toutes les calamités privées et publiques : les paroisses entières y venaient, en procession, de la ville et de la campagne; les particuliers y venaient dans tous leurs besoins; et, jaloux de l'honorer ou de la prier, même après leur mort, ils faisaient fréquemment des fondations en son honneur. Nous n'en signalerons que quelques-unes, pour ne pas allonger notre récit outre mesure. En 1216, on fonde une messe solennelle par semaine. En 1411, le chanoine Jean Vitrier lègue ses vignes, à condition qu'on prélèvera sur leur revenu la fourniture du vin pour les messes à dire à l'autel du Saint-Lait. En 1514, l'archevêque Robert de Lenoncourt fonde, au prix de cent francs de rente, à prendre sur une de ses terres, le chant du répons *Gaude Maria*, avec versets, collecte, accompagnement de l'orgue et des grosses cloches, chaque année, la veille de l'Annonciation, entre sept et huit heures du soir; heure à laquelle on croit que l'archange Gabriel parla à Marie; et pour engager le clergé à se trouver à cet exercice, il prescrit de donner à chaque chanoine présent



ou légitimement empêché cinq sous, et à chaque vicaire ou chapelain deux sous six deniers. En 1516, le même archevêque donne au chapitre et à l'église de Reims plusieurs terres en faveur de la chapelle du Saint-Lait, et demande à y être inhumé. En 1518, le chanoine Hugues Cady donne au chapitre sa maison de Reims, à charge de dire annuellement les suffrages à son intention dans cette sainte chapelle. En 1586, le chanoine Denis Broche fonde un salut pour le jour de l'Assomption, à sept heures du soir, avec charge de l'annoncer trois fois par le son des deux grosses cloches, d'allumer à l'autel vingt cierges et six torches, d'y exposer Notre-Dame du Saint-Lait, et de chanter, avec accompagnement d'orgue, l'antienne : *Hæc est regina Virginum*, et l'hymne : *O quàm glorifica*. En 1619, un autre chanoine fonde le chant du *Stabat*, tous les vendredis de carême, par les enfants de chœur. Enfin, en 1641, le chanoine Toussaint Dehergues fonde une messe basse à perpétuité, dans la chapelle du Saint-Lait, pour le jour de la Toussaint.

La sainte Vierge récompensait par de fréquents miracles la dévotion qu'on avait à sa chapelle; et on y voyait, entre autres souvenirs, avant la Révolution, un *ex-voto* d'un homme atteint de la gravelle, guéri miraculeusement en ce lieu-là même. La révolution de 93 arriva, transforma entièrement la chapelle, et fit disparaître la relique avec les offrandes. Les seuls souvenirs que l'archevêché conserve d'un si glorieux passé sont : premièrement, une poudre blanche dans un paquet dont l'enveloppe porte ces mots, en caractères très-anciens : *Reliquaire du saint lait de la très-sainte Vierge*; secondement, une ceinture en laine blanche et bleue, avec cette inscription : *Ceinture de la très-sainte Vierge*; enfin un petit morceau de soie rosée, entouré de quelques perles, sur lequel repose un morceau d'étoffe, avec l'inscription : *Suaire de la très-sainte Vierge*;



mais le tout dépourvu d'attestation qui en garantisse l'authenticité.

La chapelle du Saint-Lait n'était pas, dans la cathédrale, le seul monument de l'amour des Rémois pour la sainte Vierge. En 1668, le cardinal Barberini, archevêque de Reims, enseignait, dans un mandement, l'Immaculée Conception. En 1703, le cardinal de Mailly, un de ses successeurs, l'enseignait de même dans le catéchisme qu'il fit imprimer à l'usage du diocèse. A toutes les messes, le prêtre, au bas de l'autel, après avoir dit : *Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam*, ajoutait : *Ora pro nobis, sancta Dei genitrix*; et cet usage remonte aux temps les plus reculés : il est consigné dans les missels manuscrits les plus anciens. Dans tous les offices de la sainte Vierge, le célébrant chantait, avant le *Deus in adjutorium* de chaque heure : *Ave, Maria, gratiâ plena, Dominus tecum*, et les fidèles répondaient : *Benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui*. On célébrait avec octave toutes les fêtes de la sainte Vierge, même celle de la Visitation; et le diacre, quand il encensait le sanctuaire, allait toujours encenser l'image de Notre-Dame, en disant : *Sancta Maria, ora pro nobis*. Enfin une collection curieuse de tapisseries, exposées à la cathédrale, prêche à tous les visiteurs le respect et l'amour de la sainte Vierge. Après quelques scènes bibliques préparatoires aux mystères qui devaient s'accomplir en Marie, ces tapisseries vous montrent sa naissance, ses travaux manuels, sa sainte vie, son mariage avec saint Joseph, son Annonciation, son enfantement divin, les soins qu'elle donne à l'Enfant Jésus, l'adoration des mages, la Présentation de Jésus au temple, la mort de la sainte Vierge et son couronnement dans le ciel.

Au sortir de la cathédrale, on rencontrait, pour ainsi dire à chaque pas, des témoignages de la piété des habi-



tants de Reims pour la sainte Vierge. Dans l'église Saint-Maurice, se voyait un grand tableau de la sainte Vierge, ayant à sa gauche un vaisseau, à sa droite un temple : ce qui indique probablement un *ex-voto* de quelque croisé échappé au péril de la mer et des Sarrasins. La Vierge est debout sur un grand croissant, couronnée de huit étoiles, dominant un globe terrestre ailé et un énorme dragon. Dans une des murailles de l'abbaye de Sainte-Claire, était une statue de Notre-Dame de la Visitation, et les habitants du quartier y avaient une grande dévotion. Au seizième siècle, on plaça à l'angle de toutes les rues des statues de la sainte Vierge, comme autant de protestations contre les erreurs de Luther et de Calvin, qui commençaient alors à se répandre; et quoique 93 ait fait disparaître la plupart de ces Vierges, on en voit encore des restes, rue des Capucins, 32, rue Sainte-Catherine, rue d'Amour, rue de Vesle, rue Pavée-d'Andouilles, rue de Mars, à l'ancienne porte de l'Hôtel-Dieu, et ailleurs. Dans la rue de Talleyrand, à l'intérieur d'une tour, se conserve également une statue de la Vierge, qui était sur l'ancienne porte du cimetière Saint-Étienne, où est aujourd'hui le collège, et que le peuple aimait à visiter, surtout pour lui recommander les agonisants. Les âmes pieuses, averties par la lueur d'un cierge que la famille du malade faisait brûler alors devant la statue, s'arrêtaient et récitaient une prière à son intention. Au coin de la rue qui aboutit à la place Godinet, est une statue, souvenir d'une chapelle appelée Sainte-Marie la Rotonde, qui existait autrefois sur cette même place. Vous en trouverez également deux dans la rue du Barbatre, l'une au numéro 34, l'autre au-dessus de la fontaine. Mais de toutes ces statues antiques, la plus curieuse, comme la plus vénérée, est celle que possèdent les religieuses de la congrégation de Notre-Dame, dans les bâtiments de Saint-Antoine, près du col-



lège. D'après plusieurs authentiques trouvés dans une cavité pratiquée au dos de la statue, cette Vierge était vénérée, l'an 1100, au monastère de Saint-Remi, où elle avait été placée en reconnaissance de ce que l'incendie qui, en 1098, avait brûlé le monastère, en avait épargné l'église nouvellement rebâtie. Défigurée par la vétusté, et délaissée pendant un certain temps, elle fut réparée et remise en honneur en 1642, rafraîchie en 1802, puis en 1814; restaurée en 1821 par un pieux laïque appelé Thibault Vernant, elle est aujourd'hui l'objet de cette vénération toute spéciale que commandent tant de siècles d'antiquité, et l'espoir de la transmettre encore aux siècles à venir. Enfin au monastère de la Visitation est un tableau de la Vierge, copié sur celui qui se conserve à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, et qu'on dit peint de la main de saint Luc. On assure qu'il vient des Visitandines de Châlons, qu'il fut respecté par les flammes d'un incendie qui avait éclaté dans le couvent; et l'on ajoute même que la sainte Vierge apparut sur le toit de la maison pour rassurer les religieuses et leur garantir sa protection.

Hors de la ville de Reims, se rencontrent également, par tout l'arrondissement, des traces de l'amour de la sainte Vierge. Nous trouvons placées sous son vocable, dans le canton de Reims, la paroisse de Taissy; dans le canton d'Ay, les paroisses de Germaine et de Saint-Ymoges, et à Tours-sur-Marne, trois chapelles de Notre-Dame qui étaient à la nomination du doyen de Tours, en Touraine; dans le canton de Fismes, les paroisses d'Arcy, de Mont-sous-Courville, de Pévy, et, dans l'église de Saint-Gilles, une Vierge en pierre, peinte et dorée, tenant d'une main une poire et de l'autre l'Enfant Jésus, en tunique fendue depuis la ceinture jusqu'au bas, lequel récite son chapelet; dans le canton de Verzy, les paroisses de



Verzy et de Villers-Marmery; dans le canton de Ville-en-Tardenois, les paroisses de Jouy, de Rosny, de Serzy; et surtout à Coulommiers, trois Vierges, l'une du seizième siècle, posée sur un croissant très-large, entourée de rayons flamboyants, vêtue d'un long manteau, couronnée et tenant de la main droite une fleur que l'Enfant Jésus, posé sur son bras, cherche à saisir; l'autre, du treizième ou quatorzième siècle, assise couronnée sur les genoux de sainte Anne et portant également son enfant; la troisième, dans un des bas-côtés de droite, peinte et dorée, reposant sur un fauteuil finement travaillé, tenant d'une main un livre droit posé sur son genou, et de l'autre soutenant l'Enfant Jésus debout sur l'autre genou : elle est du quatorzième siècle et très-belle. Près de Villemorlange, se trouve, au sommet de la montagne de Saint-Lié, une ancienne chapelle, sur la porte de laquelle est placée une grande statue de la Vierge, du seizième siècle, debout sur un large croissant, entourée de rayons flamboyants, la tête couronnée et les mains croisées sur la poitrine; au-dessous d'elle, deux anges à grande chevelure, vêtus d'une longue robe avec collerette, style Louis XIII, tiennent une banderole sur laquelle sont inscrites ces paroles : *Beati sunt, ô Virgo, qui te vident*; et le peuple, pénétré de cette vérité, s'y rend en foule, surtout le jour de la fête patronale. Enfin dans le canton de Bourgogne, les églises de Pouillon et de Cauroy-lez-Hermonville sont sous le patronage de la sainte Vierge; et autrefois on y voyait l'abbaye d'Avenay, fondée par sainte Berthe. Cette sainte, après avoir achevé les constructions de ce monastère, priait Dieu avec instance de lui faire connaître quelles personnes elle devait appeler dans cette communauté, lorsque la Mère de Dieu lui apparaissant, suivie d'un grand nombre de vierges vêtues d'habits plus blancs que la neige, lui dit d'y rassembler des filles



qui consacraient leur âme et leur corps à l'époux des vierges, chanteraient ses louanges et vivraient selon la règle de saint Benoit. Sainte Berthe, heureuse de cette révélation, l'accomplit à la lettre et s'y fit elle-même religieuse (1).

---

(1) Extrait de la *Vie de sainte Berthe*, vierge et martyre, ch. iv, p. 20 et suiv.



---

## CHAPITRE DEUXIÈME.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LE DÉPARTEMENT DES ARDENNES.

---

Les cinq arrondissements qui forment ce département ont tous quelque chose d'intéressant sur le culte de la sainte Vierge. L'arrondissement de Vouziers non-seulement a, dans le canton du Chesne, la confrérie du Rosaire de la paroisse d'Authe, qui date de 1649, et la chapelle dite de *Sainte-Marie-à-Py*, près d'Auviné, mais de plus il compte jusqu'à dix-sept églises paroissiales sous le vocable de la Mère de Dieu (1).

De son côté, l'arrondissement de Sedan nous offre, dans le canton même de Sedan, une jolie église de Notre-Dame à Wadelincourt, et dans le canton de Carignan, l'église de Margny, où tous les environs allaient autrefois en pèlerinage le 16 juillet, fête de Notre-Dame du Carmel, sûrs d'y trouver plusieurs religieux d'Orval qui s'y rendaient exactement pour confesser, prêcher et répondre aux demandes des fidèles. Là était établie, depuis 1760, une confrérie de Notre-Dame du Mont-Serrat en Catalogne; et chaque associé portait le scapulaire. Le canton de Mouzon possède Notre-Dame de Pouilly, Notre-Dame de Luizy, Notre-Dame d'Youcq; et, dans l'église de Mouzon même, Notre-Dame du Rosaire, Notre-Dame du Scapulaire et Notre-Dame de l'Épine; trois Vierges qui ont chacune

---

(1) Ce sont : Belleville, Brioules, Saint-Bas, Montgon, Méry, Sainte-Vaubourg, Attigny, Bayonville, Landres, Thénorgues, Ardeuil, Autry, Brières, Montchentin, Savigny-sur-Aisne, Ballay, Chestres.



sa chapelle. Notre-Dame de l'Épine est l'objet d'un culte tout spécial de la part des habitants de Mouzon. C'est là qu'ils ont recours dans leurs angoisses, là que, tous les vendredis, se dit une messe à laquelle ils assistent en grand nombre, même ceux qui ne viennent pas aux offices le dimanche. Ils en racontent beaucoup de faits qu'ils disent miraculeux, mais qui prouvent au moins leur dévotion envers Notre-Dame de l'Épine. Leur dévotion n'est pas moindre envers Notre-Dame de Sainte-Marie-sur-Mouzon, petite chapelle bâtie parmi les restes des anciennes fortifications, sur une voûte antique qui conduit de la ville à la campagne, et sous un dôme de feuillage naturel qui la décore. Le dedans de cette chapelle est orné presque avec magnificence; toujours quelque flambeau brûle sous la voûte, en l'honneur de Notre-Dame; et les gens du pays ne passent jamais là sans faire à genoux une prière à la sainte Vierge.

L'arrondissement de Rethel ne le cède point à Sedan. Là les paroisses de Fraillicourt, de Remancourt, de Sorcy et de Seuil, ont leur église paroissiale sous le vocable de Marie; Novy a, depuis 1117, au couvent des Bénédictins, une église de la sainte Vierge, qui, après avoir été détruite pendant la guerre de la minorité de Louis XIV, fut relevée en 1704, dans l'éclat où nous la voyons; à Tugny, l'église du château était sous l'invocation de la Mère de Dieu; à Saint-Germain-Mont existait une chapelle, sous le titre de Notre-Dame de Saint-Germain-Mont; Château-Porcien avait une église sous le vocable de Notre-Dame, avec un prieuré; et Rethel en avait deux, l'une au centre de la ville, l'autre dans la ville haute, que fonda saint Remi, et qui se composait d'une nef, de deux bas-côtés et d'une tour au-dessus du portail principal. Cette dernière église bâtie sur l'emplacement même de l'église actuelle, honorée plus tard de la présence de saint Bernard,



qui y rendit la vue à deux aveugles et guérit un paralytique, subsista jusqu'en 1279. Rebâtie alors et convertie en prieuré, elle fut longtemps desservie par des religieux de l'abbaye de Saint-Remi de Reims; confiée ensuite à un curé, elle perdit son vocable de la sainte Vierge, et reçut en place celui de saint Nicolas. Rethel, en 1639, acquit un troisième sanctuaire de la sainte Vierge, la chapelle des religieuses de la congrégation de Notre-Dame, fondée par le bienheureux Pierre Fourier, curé de Mattaincourt.

Mais c'est surtout à Neuvizy que se trouve le célèbre pèlerinage de la contrée. En 1752, Neuvizy n'était qu'un pauvre village peu peuplé; et les enfants sans pasteur étaient réduits à traverser une forêt pour se rendre au catéchisme à Villers. Or, il arriva qu'un jour, s'étant arrêtés dans leur route sur le bord d'une fontaine au milieu du bois; ils aperçurent tout à coup dans un chêne, à la hauteur de sept à huit pieds, une statue de la sainte Vierge, que semblaient couronner des branches de lierre; elle était haute d'environ trois pouces et portait l'Enfant Jésus sur le bras droit. A cette vue, ils tombent à genoux tout saisis, puis courent raconter le fait au curé de Villers. Bientôt cette nouvelle se répand; de toutes parts on vient prier aux pieds de la statue miraculeuse; on y obtient des grâces signalées. En présence de ces faits, le curé de Villers crut devoir, par respect, la placer dans son église; mais le lendemain il ne l'y trouva plus, une force inconnue l'avait reportée dans son chêne. Ce nouveau prodige redoubla la foi des peuples : on vint en plus grand nombre encore à la sainte image, et la Vierge y accorda des faveurs nouvelles, entre autres la guérison d'une possédée furieuse. Émue de ces événements, l'autorité ecclésiastique ordonna une enquête sévère. Le résultat fut une constatation complète de la vérité des faits, et l'ordre de transporter solennellement la statue à l'église de Neuvizy;



ce qui eut lieu, le 9 novembre 1752, au milieu d'un concours immense. A dater de ce moment, l'église de Neuvizy devint un lieu de pèlerinage, qui acquit de jour en jour plus de célébrité; et attira de nombreux visiteurs. En 93, ce pèlerinage cessa comme tous les autres, et ne fut repris qu'en 1817. Alors un officier russe, qui se trouvait à Rethel, ayant, à la suite d'une neuvaine à Notre-Dame de Neuvizy, obtenu la guérison de son enfant malade, fit à cette église de nombreux et beaux présents, comme témoignage de sa reconnaissance. Cet exemple donné par un étranger toucha les habitants, puis les voisins; et l'on recommença à venir en pèlerinage à Notre-Dame de Neuvizy. Le 1<sup>er</sup> mai, jour de l'apparition de la statue, fut désigné comme le jour de la fête patronale, et on le fit suivre d'une neuvaine d'instructions et de prières. On ne saurait dire combien, ce jour-là et les suivants, il vint de pèlerins, et quelle édification ils donnèrent à la contrée. Ils partaient à jeun et de grand matin, priaient le long de la route ou s'entretenaient pieusement des prodiges qu'avait opérés la Mère de Dieu. Arrivés à l'église, ils faisaient une station devant la sainte Vierge, une autre devant le saint sacrement, puis assistaient à la messe et communiaient; de là ils se rendaient en silence au pied de la croix qu'on avait plantée dans la forêt à l'endroit où avait été découverte la statue, et après avoir prié avec confiance, chacun regagnait sa demeure.

Chaque année, le nombre de ces pieux pèlerins s'accrut à un tel point, qu'aujourd'hui on en compte plus de quarante mille durant le temps de la neuvaine; et sur ces quarante mille, il y en a au moins dix mille qui communient. En 1853, une confrérie de Notre-Dame de Neuvizy fut canoniquement établie; aujourd'hui elle compte plus de trente mille associés. En 1854, Pie IX enrichit cette confrérie de nombreuses indulgences, et attacha la faveur



de l'autel privilégié à tous les autels de l'église de Neuvizy, heureux de seconder l'élan qui portait tous les cœurs vers ce sanctuaire de la Mère de Dieu.

L'arrondissement de Mézières a aussi ses célébrités. Il a, au chef-lieu, sa Vierge noire, trouvée dans les fondations de l'ancienne ville de Mézières, et qui, dès l'an 930, était l'objet de la vénération publique. Déposée d'abord dans une chapelle de l'arsenal, puis à Saint-Pierre, elle fut confiée ensuite à l'église paroissiale, où elle a toujours été et est encore honorée sous le titre de Notre-Dame de l'Espérance. La confiance en cette statue est si grande, que, le seul jour de la Trinité, il s'y trouve plus de huit mille pèlerins, quelques-uns venus de quinze à vingt lieues, et qu'en son honneur on établit autrefois une confrérie que confirma Clément XI, le 20 juillet 1706 (1). La ville de Mézières la regarde comme sa protection et sa défense; et c'est à elle qu'elle attribue le privilège de n'avoir jamais été envahie par les maladies contagieuses, qui ont plusieurs fois ravagé les environs, et de n'avoir jamais été prise, quoique souvent elle ait été assiégée. Le 26 juillet 1815, on bombardait la ville pendant la nuit; plusieurs batteries à la fois dirigeaient leur feu sur l'église, et, au milieu de cette grêle de bombes, une perçe la voûte à l'entrée de la chapelle de la sainte Vierge, et reste fixée dans le trou qu'elle a ouvert, laissant seulement saillir une partie de son globe. Pas un autel ne reçoit la moindre atteinte parmi ce fracas universel. Une petite Vierge, de soixante centimètres de hauteur, placée sous un globe à l'angle d'une fenêtre, près de la Vierge noire, demeure

---

(1) Le livre de cette confrérie existe encore, réimprimé en 1545 à Charleville, chez Pierre Thesin. Le frontispice représente la Vierge couronnée, revêtue d'un manteau, avec une étoile sur l'épaule droite, tenant sur le bras gauche l'Enfant Jésus qui la caresse, et de la main droite présentant un scapulaire.



intacte ainsi que son verre, tandis que tout le vitrail auquel elle touchait est pulvérisé. Une autre Vierge, de grandeur naturelle, est précipitée de cinq mètres de hauteur, et elle n'éprouve aucune fracture. Enfin un obus est trouvé près de la table de communion, sans qu'on puisse discerner aucune trace de son passage; et le prêtre, le prenant pour un boulet, l'emporte précipitamment chez lui avec le saint ciboire, sans qu'il éclate (1). Autant de faits dans lesquels les habitants de Mézières aimèrent à voir la preuve de la protection de la sainte Vierge sur leur ville.

Hors de la ville nous trouvons la même dévotion à la Mère de Dieu. Les paroisses de Gernelles, de Château-Regnault, de Clavy, de Jaudun, de la Horgue, de Novion, de Montey-Notre-Dame et de Gespunsart, sont sous son vocable. Raillicourt avait une chapelle de Notre-Dame du Mont-Carmel, qui fut abandonnée quand le château fut rasé au dix-huitième siècle. Élan, Charleville, Gespunsart avaient, outre l'église paroissiale, chacune une chapelle de la sainte Vierge. Celle d'Élan était dans un monastère de l'ordre de Cîteaux, auquel fut ajoutée, en 1399, une abbaye de femmes appelée la Consolation de la sainte-Vierge; celle de Charleville, dans un couvent du Carmel, fondé en 1620; celle de Gespunsart avait été bâtie en 1716 sur l'endroit même où les saintes hosties, jetées là par une femme qui avait volé les vases sacrés de sa paroisse, s'étaient conservées quatre-vingts jours parfaitement pures et intactes, sans que ni les pluies, ni les neiges, ni les intempéries de l'hiver eussent produit en elles aucune altération. La chapelle de la Sainte-Vierge, élevée par les habitants en réparation du crime, devint aussitôt, sous le nom du *saint lieu*, un rendez-vous de pèlerinage. Enfin, la paroisse des Mazures possède une chapelle dite de *l'Abbaye*,

---

(1) Lettre de M. Domery, curé de Mézières, au *Journal des Ardennes*.



bâtie sur l'emplacement de l'ancienne église d'un couvent, et dédiée à la très-sainte Vierge, sous le nom de Notre-Dame de Consolation. Les fidèles des environs y ont une très-grande dévotion ; ils viennent y prier le jour et la nuit, et, le dimanche de la Trinité, ils se joignent à une procession solennelle qui se rend à la sainte chapelle. En 1832 et 1844, plusieurs pèlerins y obtinrent des grâces signalées, et y laissèrent des offrandes abondantes, en témoignage de leur reconnaissance. Une mère, entre autres, y obtint que son enfant qui, à vingt-huit mois, ne pouvait encore ni se soutenir, ni marcher, fût si complètement guéri, qu'il put suivre à pied la procession.

De tout le diocèse de Reims, il ne nous reste plus à visiter que l'arrondissement de Rocroy. Cette contrée, qu'ont rendue si célèbre les armes françaises, est encore remarquable par sa dévotion à Marie. Commençons par la ville de Revin. Le plateau qui domine la riante campagne du Ham vit s'élever, en 1688, une statue de la Vierge Immaculée avec cette inscription qu'on peut lire encore sur la pierre cintrée qui couronnait le monument :

BÉNIE SOIT L'IMMACULÉE CONCEPTION  
DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE, MÈRE DE JÉSUS.  
VIERGE EXEMPTÉ DE TOUT PÉCHÉ,  
PRIEZ VOTRE FILS POUR NOUS.

Et à une certaine distance de là, au bout d'un sentier charmant, qui serpente encore aujourd'hui sur le plateau du Ham, à travers des buissons de chêne, et qu'on nomme vulgairement le chemin du Paradis, s'éleva, en 1704, une jolie chapelle de la Mère de Dieu, grâce au zèle d'un saint prêtre qui voulait ainsi, disait-il, se procurer le pieux plaisir d'aller, en récitant le chapelet, de la Vierge Immaculée à la Vierge Mère, et revenir de la Vierge Mère à la Vierge Immaculée ; mais qui voulait encore plus appeler la protection de la sainte Vierge sur la ville de Revin,



dont il était pasteur : car alors elle était menacée dans sa foi par les protestants, qui, après la révocation de l'édit de Nantes, étaient venus s'y réfugier comme dans une ville neutre, aux portes de la France. La sainte Vierge répondit à sa confiance, et protégea si bien Revin que le prosélytisme protestant ne put y pervertir aucun des habitants.

Charlemont, au canton de Givet, avait une chapelle non moins curieuse, appelée Notre-Dame du Petit-Montaigu. Louis XIV la renversa comme nuisible aux fortifications ; et l'image de la Vierge, qu'on disait miraculeuse, fut transportée à l'église paroissiale, aussi bien que la confrérie du Rosaire qui existait dans la chapelle depuis 1618. A Walcourt, dans le même canton, il y avait plus qu'une chapelle pieuse ; il y avait un pèlerinage où l'on allait souvent en procession, surtout le dimanche de la sainte Trinité et le 8 septembre. Dans le canton de Rumigny, les églises d'Estrebay et de Liart sont sous le patronage de Marie. Il y avait autrefois dans ce même canton deux chapelles de la Vierge, l'une au hameau de la Houssaie, l'autre au village de Lierre, et par corruption de Liart, selon le patois du pays ; et on appelait ainsi cette dernière, d'une statue de la Vierge trouvée, dit-on, au onzième siècle, dans un bois de charmes, entrelacée de lierre. On bâtit une chapelle à la Vierge dans ce lieu-là même, et cette chapelle devint plus tard le centre d'une paroisse.

Enfin le canton de Signy-le-Petit avait, depuis 1132, une chapelle remarquable, connue sous le nom de Notre-Dame de Gland. Détruite au commencement du dix-huitième siècle, il n'en reste plus qu'une petite statue de la Vierge suspendue à un arbre dans une niche. Mais les fidèles n'ont rien perdu pour cela de leur dévotion à cette sainte image ; ils vont souvent prier à ses pieds et boivent de l'eau de la fontaine voisine qui, dit-on, a la vertu de guérir les fièvres.



## DIOCÈSE D'AMIENS (1).

---

Des recherches curieuses faites sur ce diocèse ont amené cette conclusion qui prouve combien on y aimait la sainte Vierge : c'est qu'avant 93, indépendamment des églises paroissiales placées sous son vocable, on y comptait cent trente chapelles élevées en son honneur par la piété des particuliers, avec autant de fondations de rentes pour y entretenir un chapelain. La ville d'Amiens seule en avait dix-sept; son arrondissement, vingt-deux; l'arrondissement d'Abbeville, seize; celui de Doullens, quatre; celui de Montdidier, quatorze, et celui de Péronne, cinquante-sept (2). La plupart de ces chapelles ont disparu avec leurs biens dans la Révolution; mais la piété envers Marie leur a survécu, et si les mauvais jours de 93 l'ont amoindrie en quelques âmes, ils n'ont pu l'éteindre dans la masse. Le diocèse d'Amiens est toujours demeuré fidèle à Marie; plusieurs faits nous en donnent la consolante démonstration. Dans nos excursions à travers ce diocèse, il nous a été donné de voir cent trente-sept églises paroissiales sous son vocable; d'innombrables cha-

---

(1) Nous devons les renseignements sur ce diocèse : 1° au zèle de Mgr l'évêque admirablement secondé par M. l'abbé Morel, vicaire général, et par MM. les secrétaires de l'évêché; 2° à l'empressement des prêtres à répondre à l'appel de leur évêque, et nous nous plaisons à signaler entre autres, pour ses patientes recherches, M. Decagny, curé d'Ennemain.

(2) Observations de M. Decagny, qui a fait la liste exacte de ces chapelles et de leurs revenus.



pelles particulières où les fidèles aiment à aller épancher leur cœur devant la Mère de Dieu; de nombreux pèlerinages comme Notre-Dame d'Albert, Notre-Dame de Monyen-Pont; des affiliations non moins nombreuses à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires de Paris, au Rosaire, au Scapulaire du Mont-Carmel. Il nous a été donné de voir, au soir des dimanches et fêtes, les peuples terminant la journée par le chant des vêpres de la sainte Vierge, suivies du chapelet; les fêtes de Marie supprimées par le concordat de 1801, exactement chômées par une sainte obstination de la piété envers Marie. Et que dirons-nous de ces gerbes de blé, auxquelles se mêle la glane du pauvre, offertes l'une et l'autre à Marie, comme l'hommage du vassal à sa suzeraine? Tous ces faits et tant d'autres nous prouvent incontestablement le dévouement du diocèse d'Amiens à la sainte Vierge. Nous le comprendrons encore mieux en parcourant successivement, en voyageurs religieux, les arrondissements d'Amiens, d'Abbeville, de Doullens, de Montdidier et de Péronne.





---

## CHAPITRE PREMIER.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT D'AMIENS.

---

Le premier monument de l'amour du peuple d'Amiens pour la sainte Vierge, c'est sa splendide cathédrale, une des plus belles du monde : car ce magnifique vaisseau s'appelle et s'est toujours appelé Notre-Dame. Saint Firmin, fils du sénateur Faustinus, et premier évêque d'Amiens, avait d'abord établi sa cathédrale hors de la ville, au lieu où est aujourd'hui Saint-Acheul, et lui avait donné le titre de Notre-Dame des Martyrs. Au septième siècle, l'évêque saint Salvi la transféra dans la ville, et lui donna le double vocable de Notre-Dame et de Saint-Firmin. Cette église, plusieurs fois détruite et incendiée, fut totalement réduite en cendres en 1218, jusque-là qu'elle perdit ses titres et ses archives. En 1230, on en commença la reconstruction, toujours sous le vocable de la sainte Vierge; et ce grand siècle, ce siècle des belles églises, enrichit le monde d'un chef-d'œuvre de plus, chef-d'œuvre d'architecture, tout à la gloire de Marie. Tout, en effet, dans cette magnifique cathédrale, parle de la sainte Vierge. La deuxième chapelle, à droite en entrant, s'appelait autrefois Notre-Dame du Jardinnet; elle avait deux chapellenies dotées, attachées à son autel, et était, dès 1383, le siège d'une confrérie de l'Annonciation, que gouvernaient quatre chefs, qu'on élisait chaque année parmi les associés : le premier chef était procureur et avait sous lui trois marchands, qui, une fois élus, ne pouvaient décliner cet honneur. On voit dans cette chapelle une statue de la Vierge à genoux, la tête inclinée,



les mains jointes sur la poitrine, et devant elle est l'archange Gabriel, un lis à la main. Ces deux figures, en marbre blanc et de grandeur naturelle, sont surmontées d'une gloire, au centre de laquelle est le Père éternel, ayant au-dessous de lui le Saint-Esprit en forme de colombe. Œuvre du sculpteur Blosset, artiste amiénois, à qui ses talents méritèrent le titre d'architecte et de sculpteur du Roi.

A la troisième chapelle, est une Vierge représentant le mystère de l'Incarnation. Autrefois c'était la chapelle de l'Assomption, avec une belle statue de Marie montant au ciel, qui est maintenant dans la chapelle de la maison de charité.

A la chapelle Saint-Étienne, se voit le tableau de la mort de la sainte Vierge, peint par frère Luc, religieux récollet, élève de Lebrun, avec cette inscription au bas :  
• *Fulcite me floribus, quia amore langueo.*

Au transept droit, se trouve la chapelle de Notre-Dame du Puy, monument curieux de la piété de cette célèbre confrérie de Notre-Dame du Puy ou des Palinods, que nous avons déjà rencontrée à Rouen, à Caen, à Dieppe et autres villes; confrérie qui, comme nous l'avons vu, avait pour but de représenter aux yeux les mystères du christianisme, spécialement ceux de la sainte Vierge, et de convoquer les poètes à les célébrer dans leurs chants. A Amiens, cette confrérie était fort riche; elle possédait des rentes considérables, avait un magnifique mobilier et des objets précieux d'orfèvrerie, entre autres, une grande statue de la Vierge en argent, dont le piédestal portait, peints en émail, les écussons des vingt-huit confrères qui avaient fait confectionner cette œuvre d'art. Elle revêtit de marbre sa chapelle, au moins en grande partie, la clôtura en bronze, et, en 1648, la décora de peintures et de belles sculptures. Née en 1181, réorganisée en 1389,



et 1393, installée dans la chapelle Notre-Dame en 1488, elle en poursuivit sans cesse l'embellissement.

Chaque année, le maître de la confrérie était tenu d'y donner, le jour de Noël, un tableau ou une œuvre de sculpture représentant quelque mystère de la sainte Vierge, et de l'y laisser exposé toute l'année; après quoi il le remportait chez lui. En 1493, la confrérie, voyant de quel grand intérêt étaient ces tableaux, enchâssés dans des cadres sculptés, dont plusieurs étaient des chefs-d'œuvre, décida que dorénavant ils resteraient à la cathédrale suspendus aux piliers. Mais leur grand nombre ayant fini par masquer l'architecture de l'édifice, on en retira la plus grande partie en 1723, les autres plus tard, de sorte qu'il n'en reste plus un seul aujourd'hui. Ils se conservent les uns dans la sacristie, les autres au musée Napoléon.

Le 2 février, jour de la Chandeleur, était la grande fête de la confrérie. Ce jour-là, la plus vertueuse et la plus aimable des jeunes filles de la ville, habillée en Vierge, tenant dans ses mains un Enfant Jésus en cire, venait à l'autel Notre-Dame, accompagnée de deux adolescents vêtus en anges, offrir à Marie une paire de tourterelles. Elle allait à l'offrande, récitait des vers à la louange de la sainte Vierge; et après la cérémonie, les confrères la reconduisaient avec honneur à son domicile : usage qui dura jusqu'en 1722.

Ce même jour, le maître de la confrérie, nouvellement élu, donnait un banquet, pendant lequel on représentait un mystère, et l'on récitait des pièces de vers en l'honneur de la sainte Vierge. A la fin du repas, il offrait à chaque confrère un chapeau vert avec une copie explicative du mystère; et le lendemain, pendant la messe, il donnait une couronne d'argent à celui qui avait été jugé avoir fait a meilleure pièce de vers à la gloire de Marie; après



quoi, l'auteur couronné était reconduit en triomphe à sa demeure. Cet usage dura jusqu'en 1685.

Malheureusement une si belle association n'existe plus; mais pour en conserver à jamais le souvenir, en face de l'autel Notre-Dame sont scellées plusieurs tables de marbre noir, où sont inscrits les noms des maîtres de la confrérie, avec leurs devises, qui ne sont souvent autre chose que des rébus picards. Au-dessus de ces tables, sont sculptés en bas-reliefs, sur marbre blanc, divers traits de la vie de la sainte Vierge, provenant, la plupart, des maîtres de la confrérie, qui, au lieu de donner un tableau, avaient fait présent d'une statue ou d'un groupe sculpté en marbre. Il reste encore aujourd'hui sept de ces statues.

Si maintenant de la chapelle Notre-Dame nous passons à la chapelle Saint-Pierre, nous y trouvons une statuette de la Vierge en bois, qui appartenait autrefois au couvent des Augustins, et y était en grande vénération. Elle avait été faite, en 1607, avec le bois du chêne de Notre-Dame de Foi, dont nous avons parlé au diocèse de Cambray, dans l'intérieur duquel on avait trouvé une figure de la Vierge. Les statuettes de cette sorte ayant été l'occasion de beaucoup de miracles, le couvent des Augustins d'Amiens en sollicita une, et l'obtint. Pour l'honorer, il se forma, en 1629, une confrérie des plus notables habitants de la ville; et de toutes parts on vint en pèlerinage à Notre-Dame de Foi. L'image vénérée, soustraite aux mains sacrilèges de la Révolution, a été placée à la chapelle Saint-Pierre, où on l'honore encore aujourd'hui.

La chapelle actuelle de Saint-Joseph s'appelait autrefois Notre-Dame Anglette; et l'on y voyait les douze signes du zodiaque, avec des vers latins en l'honneur de la sainte Vierge, qui était représentée, au milieu, la poitrine découverte, disant à son Fils : *Fili mi, respice*



*ubera quæ suxisti*; et à ses pieds se voyaient deux chanoines ouvrant la bouche pour recevoir le lait que distillaient les deux mamelles. Autrefois un chapelain était attaché à cette chapelle, avec un revenu de trois cent cinquante livres.

Derrière le maître-autel, est une chapelle de la Vierge, magnifiquement restaurée, qu'on nommait autrefois la petite paroisse, parce qu'elle servait d'église paroissiale pour les parents ou domestiques des ecclésiastiques logés dans les cloîtres, et pour les habitants de quelques rues voisines en petit nombre. Le doyen du chapitre en était curé, et la faisait desservir par un vicaire, auquel il abandonnait le revenu, qui n'était que de cent livres.

Ce n'est pas tout encore : si nous passons maintenant au côté gauche de la cathédrale, nous trouvons aussi partout la sainte Vierge. La seconde chapelle en entrant était dédiée à Notre-Dame de Bon-Secours, et avait une belle Vierge de Blosset, donnée, en 1634, par deux habitants de la ville. Deux chapelles plus haut, on honorait Notre-Dame de la Paix, avec une prière sur un petit tableau, à laquelle étaient attachées des indulgences. On y voit une statue de la Vierge en marbre blanc, donnée, en 1654, par un bourgeois d'Amiens.

Plus loin, est la chapelle de Notre-Dame des Sept-Douleurs ou de Pitié, restaurée en 1758 par M. Cornet de Coupelle, chanoine, qui dépensa plus de cent mille écus de son patrimoine pour la décoration de la cathédrale. Les fidèles ont une grande dévotion à cette chapelle; et c'est là que, tous les samedis, se dit la messe de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires.

Enfin, outre toutes ces chapelles, il y avait avant la Révolution huit chapelles ou chapellenies de la sainte Vierge, toutes dotées, deux chapellenies de *Notre-Dame Auglette*, trois chapellenies dites de Notre-Dame de l'Au-



rore, une chapellenie dite de Notre-Dame de Prime, et deux chapellenies dites de l'Annonciation (1).

La piété des fidèles pour la Mère de Dieu est toujours demeurée en rapport avec la splendeur de l'édifice. Il y a aujourd'hui, outre l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, qui compte de nombreux associés, deux congrégations de la sainte Vierge, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. A toutes ces fêtes, on se presse à la table sainte et autour de son autel, et le mois de Marie est célébré comme une série de fêtes (2).

De la cathédrale, comme de son foyer, l'amour de la sainte Vierge s'est toujours répandu dans les alentours. A Saint-Remi, ancienne église du couvent des Cordeliers, vous trouvez la congrégation de la sainte Vierge, qui y fut transférée à la suppression des Jésuites, et rétablie après la révolution de 93. Vous y trouvez la belle statue de Notre-Dame de la Victoire, magnifique présent du prince de Condé, après la célèbre bataille de Rocroy, qui ouvrit le grand siècle de Louis XIV. Ce jeune prince, âgé de 22 ans, avait reçu, à son passage par Amiens, la prédiction du frère Norbert, religieux prémontré de l'abbaye Saint-Jean, qu'il vaincrait les Espagnols s'il faisait vœu d'offrir une statue à la sainte Vierge. En conséquence, au moment de livrer le combat, le prince s'était mis à genoux sur le champ de bataille, et avait promis à la Vierge de lui offrir une statue s'il était victorieux. Il le fut, en effet, et, fidèle à son vœu, il fit exécuter, par le célèbre Blosset, une belle statue en marbre blanc de Notre-Dame de la Victoire. Il la donna à l'abbaye Saint-Jean; et l'abbaye ayant été détruite par la révolution de 93, elle passa de

---

(1) Extrait des recherches faites par M. l'abbé Decagny.

(2) Tous ces renseignements sur la cathédrale sont dus : 1<sup>o</sup> à M. Boucher, curé de Notre-Dame; 2<sup>o</sup> à M. Goze, archéologue éminent, membre de plusieurs sociétés savantes.



là, en 1832, à l'église Saint-Remi. On ne pouvait trouver un asile où elle fût plus honorée : car dans cette église on aime la sainte Vierge d'un amour tout filial. Le vénérable curé, M. Léraillé, en inaugurant cette statue dans la belle chapelle gothique qu'il avait construite exprès pour la recevoir, consacra solennellement à Marie tout le clergé et toute la paroisse; et les fidèles entrant dans les vues de leur pasteur se donnèrent plus que jamais au culte de la sainte Vierge. Aussi célèbre-t-on toutes ses fêtes par la fréquentation des sacrements; et l'on s'attache à l'honorer par l'imitation de ses vertus plus encore que par le dévouement du cœur. Saint-Remi est la première paroisse du diocèse où se soient faits publiquement, en 1817, les exercices du mois de Marie; et, en 1859, le saint-siège y a érigé une archiconfrérie de Notre-Dame du Suffrage, pour le soulagement des âmes du purgatoire, avec jouissance de toutes les indulgences de l'archiconfrérie du même nom établie à Rome par Clément VIII, et avec faculté de s'affilier toutes les autres confréries du diocèse.

Si de la ville nous passons aux environs d'Amiens, nous rencontrons Notre-Dame de Grâce, chapelle en plein air, possédant une belle statue de la Vierge, fréquentée par les personnes pieuses et assez bien entretenue. C'était autrefois un lieu de pèlerinage, et le siège d'une confrérie dite de Notre-Dame de Grâce, dont les membres portaient aux processions générales des torches décorées des emblèmes de la sainte Vierge. Les paroisses de Saveuse et de la Neuville sont aussi placées sous le patronage de Marie. Nous trouvons à Remancourt la pratique du chaplet en commun, la dévotion au scapulaire et l'assiduité aux exercices du mois de Marie; à Saint-Honoré, l'usage de faire après la moisson le pèlerinage de Nampy pour remercier la sainte Vierge de la récolte; à Longueau, une belle statue de Notre-Dame des Victoires, devant la-



quelle on fait souvent brûler des cierges ; à Pont-de-Metz, le chant des vêpres de la sainte Vierge tous les dimanches soir ; à Allonville, les confréries du Rosaire et de Notre-Dame des Victoires, avec une congrégation de la Vierge et une chapelle de Notre-Dame de Consolation ; enfin à Camon, un zèle remarquable pour le culte de la Mère de Dieu, qui rassemble grand nombre de fidèles soit à la table sainte aux jours de ses fêtes, soit aux exercices du soir pendant le mois de Marie, soit au chant de ses vêpres chaque dimanche.

Telle a toujours été la piété de la ville d'Amiens et de ses environs pour la sainte Vierge. Aussi a-t-elle précieusement conservé dans ses archives la lettre si édifiante qu'écrivit Louis XIV à son évêque, pour lui demander de célébrer avec octave la fête de l'Immaculée Conception. La voici textuellement :

« Mons l'évêque d'Amiens, ayant toujours eu une  
» dévotion très-particulière envers la sainte Vierge, je ne  
» me suis pas contenté d'avoir par mes soins et par mes  
» instances, faict recevoir la feste de son Immaculée Con-  
» ception au nombre de celles de précepte ; mais j'ay  
» voulu encore contribuer ce qui a pu dépendre de moy  
» pour en augmenter la solennité. Pour cet effect, j'ay  
» supplié Notre Saint-Père de faire faire l'octave de cette  
» fête dans tout mon royaume, et Sa Sainteté a respondu  
» si favorablement à mes désirs, que j'ay lieu de croire  
» que je trouveray en vous les mesmes dispositions. Dans  
» cette croyance, je vous envoy copie des lettres aposto-  
» liques que Sa Sainteté m'a adressées, ensemble du bref  
» qu'il m'a escript sur le mesme sujet. Par l'un et par  
» l'autre, vous trouverez les motifs qui m'ont meu à cette  
» poursuite, et me promettant que vous serez bien aise de  
» seconder mes bonnes et pieuses intentions, en faisant



» publier et ensuite ponctuellement garder et observer  
 » dans l'estendue de votre diocèse ce contenu auxdites  
 » lettres apostoliques; je ne vous feray la présente plus  
 » longue et prieray Dieu qu'il vous ayt, Mons l'Evesque  
 » d'Amiens, en sa sainte garde.

» Escript à Saint-Germain-en-Laye, le 30 avril 1668.

» LOUIS. »

Cette lettre royale était accompagnée de la lettre d'envoi ci-dessous, qui n'est pas moins édifiante (1) :

« MONSIEUR,

» Les mesmes considérations de piété et de dévotion  
 » envers la sainte Vierge qui ont obligé le Roy de faire  
 » instance auprès du Pape à ce qu'il pleut à Sa Sainteté  
 » d'ordonner, ainsy qu'elle a faict, que l'on célébreroit  
 » doresnavant en France l'octave de l'Immaculée Concep-  
 » tion de la Vierge, obligeant Sa Majesté de vous en  
 » escrire aujourd'huy pour vous exhorter de concourir  
 » avec elle à l'exécution d'un si louable desseing, je croy-  
 » rois faire tort à votre zelle et à votre affection, si j'ad-  
 » joutois quelque chose à ce que Sa Majesté désire de vous  
 » sur ce sujet, et je me contente de profiter de cette  
 » occasion pour vous asseurer que je suis, Monsieur,  
 » votre très-humble et très-affectionné serviteur.

» BERNI.

» A Saint-Germain-en-Laye, le 30 avril 1668. »

Si maintenant, nous éloignant d'Amiens, nous portons nos pas dans les autres cantons de l'arrondissement, il

---

(1) Les deux lettres sont tirées des archives du département de la Somme, fonds du chapitre de Notre-Dame d'Amiens, armoire 4, liasse 6, n° 24.



n'en est presque aucun qui ne nous offre quelques particularités intéressantes : au canton de Conty, sans parler de sept églises paroissiales ou annexes sous le vocable de Marie (1), nous trouvons à Nampty, annexe de Neuville, la chapelle Notre-Dame des Vertus, sanctuaire très-vénéré, et lieu de pèlerinage. Il s'y fait un grand concours de fidèles aux principales fêtes de la Vierge, surtout à l'Assomption, mais plus encore pendant la neuvaine qui s'y célèbre à partir du 12 mai, à laquelle prennent part les curés voisins en venant eux-mêmes y offrir le saint sacrifice. Après la première communion, les paroisses des alentours y amènent en procession leurs enfants pour chanter une messe d'actions de grâces en l'honneur de la Mère de Dieu. Après la récolte, les gens de la campagne y viennent de même remercier la sainte Vierge; d'autres y font des neuvaines pour divers besoins; souvent même on y vient la nuit pieds nus; et, pour satisfaire la piété de ces dévots pèlerins, la porte de la nef reste ouverte la nuit comme le jour. Neuville, d'où dépend Nampty, honore d'une dévotion particulière la statue de Marie, qu'on appelle Notre-Dame de Neuville, et y fait souvent brûler des cierges, surtout pour les agonisants. Monsures a deux chapelles, l'une de Notre-Dame de Bon-Secours, qui date de 1730, et où l'on vient de tous les environs, la nuit comme le jour, réclamer l'assistance de Marie; l'autre de Notre-Dame des Victoires, qu'érigea en 1858 un homme honorable préservé par la sainte Vierge d'un accident où il devait naturellement périr. La paroisse et les environs y viennent souvent prier, et prendre part aux exercices de l'archiconfrérie du saint Cœur de Marie, qui y est établie. Belleuse a restauré sa statue de Marie, et célèbre avec grande

---

(1) Ce sont : Namps-au-Mont, Oresmeaux, Proussel, Silloy, le Bocouel, Rumaisnil et Neuville-sous-Lœuilly.



solennité la fête du 8 septembre. Wailly, Esserteaux et Lœuilly ont la confrérie du Rosaire avec les litanies et la procession après vêpres, le premier dimanche du mois. Wailly a de plus l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, et Esserteaux, ainsi que Thoix et Frémontiers, récite le chapelet en public tous les dimanches; la paroisse du Bosquet, jalouse de faire à Marie preuve de dévouement, célèbre sa nativité sous le rite de patron secondaire, et, le lendemain, chante une messe solennelle pour tous les membres défunts de l'association de la sainte Vierge. Plachy va souvent en pèlerinage à Nampty; enfin Namps-au-Val, annexe de Namps-au-Mont, a, au pied de la montagne, une chapelle fort ancienne de Notre-Dame de la Délivrance.

Le canton de Corbie n'est pas moins remarquable; il compte six paroisses affiliées à Notre-Dame des Victoires (1), trois qui ont la confrérie du Rosaire vivant (2), deux celle du Scapulaire (3), trois qui terminent la journée du dimanche par les vêpres de la sainte Vierge (4); Ribemont récite le chapelet en public tous les soirs; la Neuville et Vaire tous les dimanches, et même cette dernière paroisse le récite tous les jours du mois de Marie; de plus, Daours célèbre avec une piété particulière toutes les fêtes de la Mère de Dieu, et aime tous les exercices religieux en son honneur; Bussi-les-Daours a deux grandes fêtes qui lui sont spécialement chères, l'une le 8 septembre, qu'on célèbre avec une pompe inaccoutumée, fête de la congrégation, qui, le lendemain, fait chanter la messe pour tous les associés défunts; l'autre le 21 novembre,

---

(1) Ce sont : Ribemont, Marcelclaves, Lamotte-en-Sansterre, le Hamel, Baizieux, la Neuville.

(2) Le Hamel, Baizieux, la Neuville.

(3) Le Hamel, la Neuville.

(4) Ribemont, Vaire, Frauwilliers.



fête des femmes mariées, qui font chanter, ce jour-là, une messe solennelle pour attirer sur elles, par l'intercession de Marie, les bénédictions du ciel. La Neuville va souvent en pèlerinage à quelques sanctuaires de Marie, célèbre ses fêtes, même celles qui ne sont pas d'obligation, et principalement, le lundi de Pâques, la fête de Notre-Dame de Foi, en l'honneur de laquelle presque tous viennent prier et déposer leur offrande devant l'autel de la sainte Vierge. Enfin Franvillers a deux chapelles de la sainte Vierge, l'une de Notre-Dame de Bon-Secours, l'autre sans titre particulier; Baëzieux a dans son cimetière Notre-Dame des Sept-Douleurs; le Hamel a la chapelle de Bouzencourt, et Vaire la chapelle de l'Immaculée Conception.

Le canton d'Hornoy compte jusqu'à douze églises paroissiales sous le patronage de Marie (1) : deux affiliées à Notre-Dame des Victoires (2); deux où l'on récite le chapelet en public tous les dimanches (3); Méricourt-en-Vimeux chante le *Sub tuum* après tous les offices, fait brûler constamment trois cierges devant l'image de Marie et porte sa statue en procession. Bellay a la confrérie du Scapulaire, et ses pieux fidèles s'efforcent de s'unir à la sainte Vierge pour imiter ses vertus et rendre hommage à son divin Fils. Boirault a une chapelle de Notre-Dame des Anges, élevée par la reconnaissance pour une grande faveur obtenue de la sainte Vierge; Villers-Campsart, une chapelle de Notre-Dame de la Délivrance, où les mères vont consacrer leurs enfants à Marie; Liomer, une chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, où l'on chante la

---

(1) Ce sont : Beaucamps-le-Jeune, Brocourt, Dromesnil, Fay-lez-Hornoy, Jouy l'Hôpital, Guibertmesnil, Guignevicourt, Hornoy, Mombrasquet, Selincourt, Thieulloy et Villers-Campsart.

(2) Ce sont : Bellay et Orival.

(3) Ce sont : Méricourt-en-Vimeux et Belloy.



messe de temps en temps ; et Brocourt, son annexe, possède deux oratoires de la sainte Vierge. Enfin Selincourt, à l'époque de la moisson, offre une certaine quantité de blé pour faire dire des messes en l'honneur de la Mère de Dieu.

Le canton de Molliens-Vidame, riche de six paroisses consacrées à Marie (1), nous présente aussi des preuves nombreuses de son dévouement à la sainte Vierge : trois de ses paroisses sont affiliées à Notre-Dame des Victoires (2) ; trois aussi chantent les vêpres de la Vierge les dimanches au soir (3), et Bovelles les chante le premier dimanche de chaque mois. En toutes les paroisses, on fait brûler des cierges devant sa statue, chanter ses litanies ou le *Sub tuum* ; et ceux-là mêmes qui négligent tous les devoirs religieux tiennent à ces pratiques qui leur semblent plus faciles. A Quesnoy, on fait, le 8 septembre, une quête qu'on appelle la quête de la Vierge, et qui consiste en blé ou autres grains pour l'entretien de l'église. Bovelles a, au milieu de son cimetière, une chapelle où l'on se rassemble tous les dimanches de carême pour chanter des prières à la sainte Vierge, et le jour de Pâques pour chanter ses louanges. Guiguenicourt fait, le 15 août et le 8 septembre, une très-longue procession à travers les champs, pour les mettre sous le patronage de la sainte Vierge ; et le peuple tient à cet usage plus qu'à tout le reste. Quevauvilliers a une chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, entretenue par le revenu d'une pièce de terre donnée à la chapelle, et par les offrandes que les passants déposent dans le tronc ; Fluy joint à la confrérie du Rosaire une chapelle qui est en grande vénération ; Airaines

---

(1) Ce sont : Avelerge, Bovelles, Guiguenicourt, Quesnoy, Quevauvilliers et Rivières.

(2) Bovelles, Camps, Molliens-Vidame.

(3) Molliens-Vidame, Guiguenicourt et Fresnoy.



a son ancienne église paroissiale, édifice roman, un des plus anciens de la Picardie, qui a mérité d'être classé parmi les monuments historiques. Enfin Camps a restauré avec goût sa chapelle de la Vierge, et possède de plus une chapelle de Notre-Dame de Délivrance où l'on vient en pèlerinage pour les enfants malades ou infirmes. Pas de mois où il ne s'y fasse deux ou trois neuvaines à cette fin.

Le canton d'Oisemont, riche, ainsi que le précédent, de six églises dédiées à Marie (1), nous offre, comme monument de sa piété envers la Mère de Dieu, à Lignières, une chapelle de l'Immaculée Conception et une statue de Notre-Dame de Liesse; à Faucancourt, deux chapelles : une de Notre-Dame de Bon-Secours, l'autre de Notre-Dame de Miséricorde; à Vergers, une statue de Notre-Dame de Bon-Secours; à Audainville, deux chapelles latérales de la sainte Vierge et une chapelle de Notre-Dame de Lorette; à Neuville-Coppegueule, une chapelle de Notre-Dame des Malades, construite en 1857 par un homme guéri d'un rhumatisme articulaire à la suite de prières adressées à la sainte Vierge, chapelle très-fréquentée, surtout le dimanche d'après le 8 septembre, favorisée d'une messe chaque mois et de l'affiliation à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Malades de Saint-Laurent de Paris; enfin, à Neuville-au-Bois, une chapelle de Notre-Dame de Délivrance, où les femmes enceintes et les malades font prier et brûler des cierges, et où les paroisses voisines viennent recommander les enfants atteints de quelque mal ou infirmité. Les pratiques pieuses à la gloire de Marie ne sont pas moins remarquables dans ce canton que les monuments. Dans quatre églises on chante les vêpres de la Vierge le soir des

---

(1) Ce sont : Aumâtre, Fay, Faucancourt, Frettecuisse, les Mazis et Vergies.



dimanches et fêtes, et l'on récite le chapelet (1); dans deux autres est le Rosaire vivant (2), et dans une autre le Scapulaire (3); mais c'est surtout à Aumâtre que se révèle la dévotion à la Mère de Dieu. Quelques-uns dérivent le nom même de la paroisse d'une aspiration à Marie : *O Mater!* et les paroissiens, en effet, recourent à elle dans toutes leurs nécessités. Tous les dimanches et jours de fête, quelquefois même dans la semaine, ils font brûler des cierges devant son image pour la guérison de leurs malades ou quelque autre grâce à obtenir; le premier dimanche de chaque mois, ils font une procession en son honneur; chaque dimanche, après l'office, ils récitent deux dizaines de chapelet; souvent ils demandent des messes à son autel; et pour l'honoraire de ces offices, chaque ménage aisé donne une gerbe de blé, les ménages pauvres une portion de leur glane; et tout ce blé est vendu aux enchères le 8 septembre ou le dimanche suivant. Enfin on vénère, dans une chapelle de l'église, la sainte Vierge sous le titre de Notre-Dame de Bon-Secours, emprunté à une ancienne chapelle de ce nom tombée en ruine.

Le canton de Picquigny qui n'a que deux églises paroissiales sous le patronage de Marie (4), en compte six où est établie l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires (5); trois qui ont le Rosaire vivant (6). La paroisse de Belloy possède deux chapelles domestiques de la sainte Vierge. Picquigny a la chapelle de Notre-Dame sur le Mont, que les peuples visitent en foule avec grande confiance, et où

---

(1) Ce sont : Aumâtre, Vergies, Audainville et Faucancourt.

(2) Saint-Aubin et Oisemont.

(3) Neuville-Coppegueule.

(4) Ces églises sont : Condé-Folie et Vignacourt.

(5) Ce sont : Hangest-sur-Somme, Flexecourt, Yseux, Vignacourt, la Chaussée et Picquigny.

(6) Ce sont : Hangest, Belloy-sur-Somme et Senarpont.



ils proclament avoir reçu des grâces très-signalées; la paroisse de l'Étoile a la chapelle de Notre-Dame de Miséricorde, qui est également en grande vénération, et où une procession, qui s'y fait au mois de mai, attire un nombre considérable de fidèles, non-seulement de la paroisse, mais du voisinage. Bernapré, annexe de Senarpont, a une chapelle de Notre-Dame de Brébières, élevée en exécution d'un vœu pour une guérison obtenue; Vignacourt se prépare à la fête de l'Immaculée Conception par une retraite avec exercices matin et soir, très-suivis, que couronnent de nombreuses communions. Chaque mois, il y a, pour la conversion des pécheurs, un salut à l'autel de Marie, accompagné du chant des vêpres de la sainte Vierge, d'une instruction, de prières pour les pécheurs et de la bénédiction du saint Sacrement. On y compte souvent de douze à quinze cents personnes. La Chaussée a, tous les dimanches et fêtes, un exercice spécial en l'honneur de la sainte Vierge.

Dans le canton de Poix, vous trouvez six églises sous le vocable de Marie (1); quatre affiliées à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires (2); à Famechon, une église de la sainte Vierge qui date de l'an 1474; à Épléssier, une chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours; à Caulières, une chapelle de la Vierge, où l'on mène les enfants après la première communion; à Fourcigny, deux chapelles : une de Notre-Dame des Sept-Douleurs, l'autre de Notre-Dame de Bon-Secours, où l'on va souvent en pèlerinage et en procession; à Croixrault, une chapelle du Rosaire, à laquelle les fidèles ont une grande confiance et vont souvent prier; à Poix, un autel récent du plus beau

---

(1) Ce sont : Poix, Bussy, Dijou, Epléssier, Famechon, Meigneux.

(2) Ce sont : Guizancourt, Egresnes, Croixrault, Moyencourt, Gauville.



gothique, avec une belle statue et un brancard splendide pour la porter en procession, le tout offert par le dévouement des fidèles à la Mère de Dieu; à Sainte-Segrée, une chapelle de l'Immaculée Conception, bâtie par une dame, en 1855, en exécution d'un vœu qui l'avait sauvée subitement des portes de la mort, et à cette chapelle ont été obtenues des grâces particulières; chaque semaine une messe votive de l'Immaculée Conception s'y célèbre pour les personnes qui ont déposé au tronc leur offrande, et chaque année, le 8 septembre, le curé de Sainte-Segrée va en procession consacrer, par un acte solennel, toute sa paroisse à la sainte Vierge; enfin les enfants des paroisses voisines y viennent en pèlerinage le lendemain de leur première communion, se consacrer à Marie et lui recommander leur persévérance. A Meigneux, se célèbre avec pompe la fête patronale de l'Assomption; et au bas-côté de l'église, se voit la chapelle de Notre-Dame de Miséricorde, que vénèrent les paroisses voisines aussi bien que la paroisse même : on y vient en foule le 25 mars, fête de cette chapelle; on y fait des neuvaines, on y demande des messes, on y allume des cierges, on y dépose des *ex-voto*. Après l'absolution ou la communion, les fidèles vont y recommander leurs bonnes résolutions. Les riches et les pauvres y font leurs offrandes; les riches y ont donné de belles verrières en reconnaissance des grâces obtenues, et une femme pauvre, tombée dans le feu, fit vœu de donner deux sous à Notre-Dame de Miséricorde, si elle était guérie. Elle obtint de la charité ces deux sous qu'elle n'avait pas; et, à peine les eut-elle mis dans le tronc, que ses profondes brûlures furent aussitôt guéries. Ce ne sont pas là les seules gloires du canton de Poix. Vous trouvez à Croixrault la confrérie du Scapulaire établie depuis 1700, et une statue de Notre-Dame des Sept-Douleurs; à Poix, la confrérie du Rosaire, dont on



fait la fête annuelle le 1<sup>er</sup> octobre et la procession mensuelle avec la statue de la Vierge, le premier dimanche de chaque mois; à Moyencourt, partie en tableaux, partie en statues, une Vierge immaculée, une Vierge enfant, une Vierge mère, une Vierge au raisin, deux Notre-Dame de Douleur, une Notre-Dame des Victoires; à Frottemolle, une statue de Marie qu'on porte en procession, enfin à Nettancourt une statue de la Vierge mère et de son enfant tenant un oiseau qui semble l'amuser.

Le canton de Sains est moins fécond. Il n'a que trois églises sous le vocable de Marie(1); et deux où l'on chante, le soir des dimanches, les vêpres de la Vierge (2). On y trouve cependant à Guyencourt et à Cottenchy le Rosaire vivant, à Saleux l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires; Dury possède une confrérie de l'Immaculée Conception, et chante, tous les dimanches, les litanies de la Vierge suivies du chapelet et d'un cantique. A Hailles, il y a une confrérie du Rosaire dont les principaux exercices sont, après les vêpres, le chant des litanies de la Vierge et une procession avec la statue de Marie le premier dimanche de chaque mois. Ce canton possède encore quatre chapelles de la sainte Vierge; les deux premières sont à Cottenchy : une chapelle de Notre-Dame Auxiliatrice et une chapelle de la Sainte Famille, où l'on va souvent prier, réciter les litanies et faire brûler des cierges; la troisième est à Sains : une chapelle de l'Immaculée Conception avec une statue; la quatrième est à Dury : une chapelle de Notre-Dame de la Délivrance, où l'on va souvent prier avec grande confiance, où les enfants mêmes des écoles vont toujours offrir une courte prière avant de commencer leurs jeux; où enfin, le 15 août et le 8 septembre, il se fait une procession très-nombreuse.

---

(1) Ce sont : Boves, Cachy et Remiencourt.

(2) Dury, Cottenchy.



Nous arrivons enfin au canton de Villers-Bocage, le dernier de l'arrondissement d'Amiens, mais qui n'est pas le moins intéressant. Deux églises seulement sont sous le vocable de Marie (1). L'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires est établie en quatre églises (2), et celle du Rosaire en trois (3). Tous les dimanches, quatre églises chantent les vêpres de la Vierge (4); deux récitent le chapelet tout entier (5); une, qui est Fléchencourt, n'en dit qu'une dizaine, mais y ajoute un acte de consécration à la sainte Vierge. Les monuments élevés à la gloire de Marie dans ce canton sont nombreux. Au premier rang figure Notre-Dame de Coisy, bâtie il y a peu d'années, dans le style du treizième siècle, à l'aide de la prière et de la confiance. Les habitants, sans ressources personnelles, manquaient de tous les moyens humains pour faire face à la dépense; ils placent leur confiance en Marie immaculée, et font un vœu à saint Joseph. Les secours aussitôt leur arrivent; et il leur est donné de pouvoir achever leur charmante église. Au second rang se montre l'antique chapelle gothique de Notre-Dame au Pic sur la paroisse de Pierregot, où tous les dimanches on voit en prières les fidèles de la paroisse et des contrées environnantes, et qu'inondent des flots de pèlerins le lundi de Pâques et le 8 septembre. A Villers-Bocage se trouve la chapelle de Notre-Dame de Grâce; à Fréchencourt, la chapelle de Notre-Dame Consolatrice des affligés, située dans le cimetière, visitée par ceux qui viennent prier sur la tombe de leurs proches, comme par toutes les personnes

---

(1) Ce sont : Coisy et Montigny.

(2) Ce sont : Moiliens-au-Bois, Fréchencourt, Beaumont et Raineville.

(3) Ce sont : Mérviaux, Villers-Bocage et Raineville.

(4) Ce sont : Beaumont, Mérviaux, Béhencourt et Villers-Bocage.

(5) Ce sont : Beaumont et Villers-Bocage.



qui gémissent sous le poids de quelque peine; on y fait brûler des cierges pour les agonisants; et les offrandes qu'on dépose dans le tronc suffisent à l'entretien et à la décoration du pieux sanctuaire. A Béhencourt est un oratoire de la Vierge, sans autel, mais qui n'en est pas moins fréquenté par les fidèles et enrichi d'offrandes dont le produit est employé à faire dire des messes à leur intention. Enfin Raineville s'est bâti récemment une magnifique église gothique, dont le portail est couronné par une statue de l'Immaculée Conception, aux pieds de laquelle se lit la parole de foi : *Credo*, et dont les vitraux représentent ici Marie revêtue du soleil, douze étoiles sur la tête et la lune sous ses pieds, là la statue de Notre-Dame des Victoires avec ses litanies en médaillons.

Tels sont les monuments d'amour pour la sainte Vierge qu'offre aujourd'hui l'arrondissement d'Amiens. Autrefois il y en avait bien davantage, et tous ces sanctuaires de Marie jouissaient d'une rente suffisante pour y entretenir un chapelain. Dans la seule ville de Corbie, il y avait Notre-Dame de Lorette, Notre-Dame en l'église Saint-Thomas, Notre-Dame du Palais en l'église Saint-Pierre, Notre-Dame de l'Hôtel en l'église Saint-Étienne, Notre-Dame de Prangel en l'église Saint-Martin. Molliens-Vidame, Flixecourt, Poix avaient un prieuré de Notre-Dame; Naours, Vignacourt, Fontaine-Loupré, Hornoy, Oisemont avaient une chapelle de Notre-Dame. Ainsi partout la pensée de Marie tombait sous le regard; partout quelque sanctuaire invitait à la prier. Aujourd'hui les choses ont bien changé; mais cependant Marie n'est point oubliée, et son culte est toujours en honneur; nous l'avons vu dans l'arrondissement d'Amiens, nous allons le voir encore dans l'arrondissement d'Abbeville.



---

## CHAPITRE DEUXIÈME.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT D'ABBEVILLE.

---

Il est deux classes de personnes dans Abbeville qui font, chaque année, un acte de foi public au pouvoir de la Mère de Dieu. La première comprend les bouchers, qui, tous les ans, au mois d'août, vont faire chanter une messe à Notre-Dame de l'Heure, en exécution d'un vœu fait autrefois dans un temps de peste; la seconde classe se compose des marchandes de poissons, qui, tous les ans aussi, au mois d'août, vont faire chanter une messe à Notre-Dame du Bray pour la conservation du poisson et le succès de leur commerce. Abbeville a encore l'avantage d'être affiliée à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires; et les exercices si utiles de cette archiconfrérie s'y font avec édification et fruit. L'église du Saint-Sépulcre a de plus Notre-Dame des Malades et une congrégation de la sainte Vierge. Ce fut dans son enceinte que Louis XIII voua, pour la première fois, la France à Marie.

Il y a dans le canton six églises sous le patronage de Marie (1). Vauchelles, qui est de ce nombre, n'offre rien de remarquable, sinon que le culte de la sainte Vierge y est en grand honneur, et que ses fêtes y sont très-pieusement célébrées. Trois paroisses sont affiliées à Notre-Dame des Victoires (2). Bray-lez-Mareuil possède une chapelle intérieure de la Mère de Dieu, dont la statue, qui porte la date de 1660, a la tête ceinte d'une couronne

---

(1) Ce sont : la Chapelle, l'Heure, Mouflières, Bray-lez-Mareuil, Vauchelles et Cambron.

(2) Ce sont : Épagne, la Chapelle et Bray-lez-Mareuil.



d'argent, ainsi que l'Enfant Jésus, qu'elle tient dans ses bras. L'Heure, chapelle de pèlerinage très-antique, fut visitée autrefois, dit la tradition du pays, par Louis XI, qui y fit don d'un tableau où il était représenté à genoux devant la sainte Vierge. Elle est encore aujourd'hui très-fréquentée par les marins du littoral, comme par les populations environnantes. Toutefois Notre-Dame de Mouflières, sur la paroisse de Bellancourt, est bien autrement célèbre, au moins depuis les derniers siècles. Si l'on en croit l'inscription qui se lit sur la muraille, un berger ayant découvert, au village de Mouflières, vers l'an 1110, une statue de la Vierge dans un arbre, une abbesse du voisinage s'empressa d'élever un sanctuaire à la statue trouvée, dans la confiance que les peuples y viendraient l'honorer. Elle ne fut point déçue dans son espoir. Dès que la chapelle fut achevée, les peuples y accoururent; et, depuis cette époque, la dévotion à Notre-Dame de Mouflières s'est toujours soutenue. De nombreuses processions tant de la ville que de la campagne y viennent prier Marie, surtout pendant le mois de mai. On y chante la messe pour les pèlerins le second lundi de chaque mois, et ils s'y trouvent toujours en grand nombre. Chaque année, la paroisse de Caubert, en particulier, s'y rend processionnellement pour remercier la Vierge de la protection visible qu'elle en reçut en 1849, lorsque, atteinte cruellement par le choléra, elle fut délivrée tout à coup de l'épouvantable fléau, le jour même qu'elle était venue en procession supplier Notre-Dame de Mouflières de la regarder en pitié.

Non moins illustre est Notre-Dame de la Chapelle, église bâtie sur l'emplacement d'un ancien temple d'idoles, pour servir de chapelle de secours à la paroisse du Saint-Sépulcre d'Abbeville, puis érigée en paroisse en 1554, de tout temps très-fréquentée par les habitants d'Abbeville,



qui y viennent prier Marie à toutes les fêtes, ainsi que tous les lundis de l'année au matin. « Les plus grands, dit » l'historien d'Abbeville (1), servent ici d'exemples aux » plus petits, et les plus petits se flattent d'être aussi » riches de bonne volonté que les plus grands, de sorte » que les uns et les autres s'efforcent de glorifier la très- » sainte Vierge. »

Cette église si pieuse fut vendue et démolie en 93 : plus tard on la rebâtit, mais toujours sous le vocable de Notre-Dame de la Chapelle, et dès lors le peuple reprit son antique dévotion pour le nouveau sanctuaire. Tous les dimanches, après vêpres, on s'y rassemble pour y dire le chapelet, y chanter les litanies de la sainte Vierge et le *Sub tuum*. A la mort d'un membre de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, qui y est établie, un certain nombre de confrères assiste au convoi, et la confrérie fait chanter une messe à son intention.

Dans le canton d'Ailly-le-Haut-Clocher, nous ne trouvons que trois paroisses dignes de nous arrêter. La première est Buigny-l'Abbé, remarquable par le zèle qu'elle met à réciter le chapelet en public tous les dimanches, et par sa chapelle de Notre-Dame de Brébières, où les habitants du village vont faire leurs prières, quoique du reste elle soit assez peu fréquentée. La seconde est Ailly, remarquable par le titre de Notre-Dame que porte son église, par sa fidélité au chapelet et aux vêpres de la sainte Vierge chaque dimanche, par son affiliation à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, et par l'ancienne chapelle de Notre-Dame de Héli-Monts, qui se trouve dans son canton. La troisième est Francières, où, tous les dimanches

---

(1) *Histoire d'Abbeville*, par le P. Ignace-Jésus-Marie, carme déchaussé.

(2) Ce sont : Bourseville, Friancourt, Valines.



soir, on chante les litanies et les vêpres de la Vierge, et où se trouve une chapelle de Notre-Dame, autrefois très-fréquentée par les marins, avec une statue de Notre-Dame de Liesse, en laquelle on a une très-grande confiance. C'est un *ex-voto* d'un charretier, nommé Louis de Guisy, lequel, près de périr avec tout son attelage dans la rivière de l'Oise, échappa au péril dès qu'il eut prononcé le vœu de faire un pèlerinage à Notre-Dame de Liesse.

Le canton d'Ault n'a rien non plus qui puisse nous arrêter longtemps. Tout ce que nous avons à en dire, c'est qu'il a six églises affiliées à Notre-Dame des Victoires (1); c'est que la plupart des familles donnent, le 8 septembre, une gerbe de blé, dont le produit est employé à faire dire des messes en l'honneur de la Mère de Dieu. C'est en particulier qu'à Mers, hommes, femmes et jeunes gens viennent avec joie au mois de Marie; à Tully, on dit le chapelet en public chaque dimanche; à Nibas, on y ajoute les vêpres de la sainte Vierge, qu'on chante également à Valines, les dimanches et fêtes au soir, depuis Pâques jusqu'à la Toussaint, sans préjudice de deux dizaines de chapelet qu'on récite, toute l'année, avant et après les vêpres; à Croix-au-Bailly, on a bâti récemment une chapelle de l'Immaculée Conception où l'on va beaucoup prier; à Yzengemer, il y a, le premier dimanche du mois, une procession du Rosaire, dont la confrérie possédait, avant la Révolution, des biens considérables.

Quant au canton de Crécy, nous le traverserons avec la même rapidité. Voici en peu de mots ce que nous y remarquons : quatre églises sous le vocable de la sainte Vierge (2); à Noyelles, une chapelle de la Vierge au

---

(1) Ce sont : Messelier, Echencourt, Escarbolin, Croix-au-Bailly, Waincourt, Vælines.

(2) Ce sont : Ligescourt, Maison-Ponthieu, Marcheville et Estrées.



milieu d'un vaste champ, fort ancienne et assez visitée par les étrangers comme par les paroissiens ; à Dompierre, une statue de la Mère de Dieu adossée à un vieux arbre, qu'on fait remonter jusqu'à l'époque de la bataille de Crécy, et honorée sous le titre de Notre-Dame des Champs par une procession solennelle qu'on y fait le jour de l'Ascension, par les visites individuelles des fidèles qu'on y voit souvent agenouillés, par les prières des mères surtout qui y viennent demander pour leurs enfants la force de marcher ; en trois paroisses (1) la confrérie du Rosaire établie ; à Maison-Ponthieu, la statue de la Vierge exposée tous les premiers dimanches du mois et portée ensuite en procession ; à Dominois, une chapelle de Notre-Dame des Sept-Douleurs, et l'usage de donner pour l'ornementation de l'autel de la Vierge, pendant le mois de mai, les produits du sol et surtout du houblon, qui est la principale production du pays ; à Estrées, une chapelle de Notre-Dame de la Consolation, où la messe se célèbre, et où l'on va en pèlerinage, et dans l'église paroissiale, la confrérie du Scapulaire avec deux beaux tableaux, l'un de la Vierge donnant le chapelet à saint Dominique, l'autre de la communion de la sainte Vierge ; à Crécy, la récitation publique du chapelet dans toutes les fêtes de la Vierge ; enfin à Dompierre, tous les dimanches, la récitation d'une partie du chapelet après vêpres, et le soir le chant des vêpres de la sainte Vierge.

Nous regrettons de n'avoir rien à dire du canton de Gamaches, sinon qu'il compte sous le vocable de Marie neuf églises (2), entre lesquelles se distingue la belle église gothique de Vismes ; sinon encore qu'à Rambures il

---

(1) Ce sont : Dompierre, Crécy et Maison-Ponthieu.

(2) Ce sont : Cerisy, Framicourt, Hocquilles, le Floue, le Plouy, Rambures, Ramburelles, Saint-Riquier et Vismes.



y a une petite chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours; qu'à Bouillancourt il y a procession du Rosaire le premier dimanche du mois; qu'à Framicourt il y a le chapelet en public tous les dimanches; qu'à Tilloy-Floriville, non moins exacte au chapelet, on donne un pain, chaque dimanche, des œufs à Pâques, une gerbe de blé en septembre, et le premier beurre que produit la génisse après son premier veau, pour que tout cela soit vendu, et qu'avec le produit de la vente on dise des messes de la sainte Vierge à l'intention de la paroisse; qu'à Maisnières le scapulaire est en très-grand honneur, et que le dimanche d'après le 16 juillet on solennise la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, avec procession dans les rues, sermon à l'église et un concours immense; qu'enfin à Gamaches la confrérie du Scapulaire est aussi très-considérée.

Au canton de Hallencourt, il n'y a que six églises sous le patronage de Marie (1); mais, tous les dimanches, quatre églises chantent les vêpres de la Vierge (2); Citerne offre la double édification d'une confrérie du Scapulaire très-nombreuse et du chapelet récité en public tous les dimanches; et dans la paroisse de Frucourt, beaucoup le récitent tous les jours en particulier. Doudelainville, le premier dimanche du mois, chante les litanies de la Vierge dans une procession où l'on porte sa statue et son étendard. Fontaine, affiliée à Notre-Dame des Victoires, récite chaque dimanche deux dizaines de chapelet, compte grand nombre d'habitants, soit à la table sainte les jours des fêtes de la Vierge, soit dans la confrérie du Scapulaire. Huppy et Hallencourt font chaque année un pèlerinage à Notre-

---

(1) Ce sont : Sorel, Doudelainville, Wéry-au-Mont, Fontaine-sur-Sommes et Vaux-Marquenneville.

(2) Ce sont : Hallencourt, Frucourt, Citerne, et, pendant la belle saison, Fontaine.



Dame de Blangy, au diocèse de Rouen, en exécution d'un vœu qui délivra leurs ancêtres d'une épidémie désastreuse ; et ce pèlerinage n'est pas moins remarquable par la bonne tenue que par le nombre des pèlerins. Enfin l'église de Longpré-aux-Corps-Saints, quoiqu'elle soit sous le patronage de saint Martin, a été bâtie à la gloire de la sainte Vierge, suivant le cartulaire des chanoines qui ont desservi cette église depuis le douzième siècle jusqu'à la Révolution, où on lit ces paroles : « L'église de Notre- » Dame de Longpré-aux-Corps-Saints a été bâtie en 1192 » par Alexandre Fontaine en l'honneur de Dieu, sous le » nom de la très-pure Vierge et de sa glorieuse assomp- » tion. » Cette église est digne de son origine. La confrérie du Rosaire vivant, qui y est établie, se réunit tous les dimanches pour réciter le chapelet et chanter des cantiques. Presque tous les enfants, sur la demande des parents, sont consacrés à la sainte Vierge immédiatement après le baptême ; et cette consécration se renouvelle tous les ans le 2 février. A la mort d'une personne, ses bijoux, si elle en a, ses bagues et boucles d'oreilles sont offerts à la Mère de Dieu. Enfin cette pieuse paroisse a élevé, depuis deux ans, deux chapelles de la sainte Vierge, dont une, dédiée à Notre-Dame des Sept-Douleurs, est très-fréquentée et remplie d'*ex-voto* qui attestent des prières exaucées.

Le canton de Moyenneville diffère peu des précédents : en six paroisses nous voyons l'usage du chapelet et des vêpres de la Vierge tous les dimanches (1) ; le Quesnoy a sur la place publique un calvaire, avec une *Mater dolorosa* devant laquelle la foule se presse pour prier, le matin du vendredi saint ; Saint-Maxent va fréquemment en pèlerinage, et recourt à l'autel de la Vierge dans toutes les afflic-

---

(1) Le Quesnoy, Ercourt, Saint-Maxent, Acheux, Feuquières et Bours.



tions ; Ercourt est affilié à Notre-Dame des Victoires ; Miannay est dans l'usage d'offrir du beurre, des œufs et du blé pour faire célébrer, avec le produit qu'en donne la vente, des messes en l'honneur de la sainte Vierge ; enfin Bours, autorisé par une ordonnance épiscopale accordée à la prière des habitants, a changé son patron titulaire, qui était saint Maxent, abbé, pour lui substituer l'Immaculée Conception.

Le canton de Nouvion a six églises sous le vocable de Marie (1), et une d'entre elles dotée de la confrérie du Rosaire (2) ; mais ce qui le distingue, ce sont trois sanctuaires de la sainte Vierge : le premier est Notre-Dame de Nubémont, à Agenvillers, église aujourd'hui tombée en ruines, dont la statue se conserve à l'église paroissiale. Le second sanctuaire est Notre-Dame de Foi, à Canchy, enrichie par Clément X, en 1671, d'une indulgence plénière à gagner le 8 septembre, à condition de la visiter et d'y communier ; autrefois visitée par Louis XI et par de nombreux pèlerins qui y venaient demander d'être guéris de la fièvre. De nos jours il ne s'y faisait plus guère ni concours de fidèles ni communions que le 8 septembre, lorsque une personne de foi et de dévouement est venue la restaurer. Cette belle restauration a réveillé la piété des pèlerins, qui y viennent maintenant nombreux comme autrefois. Enfin le troisième sanctuaire est Notre-Dame de Noyelles-sur-Mer, jadis collégiale desservie par six chanoines, et but d'un pèlerinage célèbre, où l'on voyait souvent réunis beaucoup de marins, d'habitants des paroisses voisines, quelquefois même des étrangers venus de loin. Ce pèlerinage est malheureusement déchu aujourd'hui de

---

(1) Ce sont : Agenvillers, Hautvillers, Gapennes, Forest-l'Abbaye et Noyelles-sur-Mer.

(2) Agenvillers.



son ancienne renommée, et on ne vient plus que rarement prier Notre-Dame de Noyelles.

Le canton de Rue nous offre plusieurs particularités remarquables : à Véronchaux se voit une chapelle de Notre-Dame des Victoires, élevée, il y a peu d'années, par la piété reconnaissante d'une famille, dont la fille, connue sous le nom de la sainte de Véronchaux, atteinte d'une maladie des plus extraordinaires, était souvent visitée par des curieux qui déposaient sur son lit une offrande. Après sa mort, la famille, trop délicate pour profiter de ces dons, les employa à la construction de cette chapelle. A Contoy, est établie une congrégation de la sainte Vierge, qui est un sujet de grande édification pour la paroisse. A Thennes, à Favières, à Vron, il y a affiliation à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires de Paris, et on en fait les exercices le dimanche soir. Favières a de plus une chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, et Vron une chapelle de l'Immaculée Conception. Quend, dans son amour pour la sainte Vierge, lui a élevé trois sanctuaires : l'un au hameau de Rontianville, l'autre au hameau de Monchaux, et le troisième, qui porte le titre de Notre-Dame des Sept-Douleurs, est l'expression de la douleur d'un homme riche, dont l'unique héritier avait été écrasé sous les roues d'un chariot. Les âmes pieuses y vont souvent prier. La messe s'y dit une fois le mois, et un service anniversaire s'y célèbre chaque année. Rignière-Écluse a une chapelle de Notre-Dame de Consolation, bâtie en 1853 par le curé du lieu, atteint d'une maladie mortelle et guéri par le vœu qu'il fit d'ériger ce monument de sa reconnaissance. Argoules possède une chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, où souvent on fait des neuvaines pour les malades; enfin Nampont est fier de sa chapelle de Notre-Dame de Grâce, où la congrégation des Enfants de Marie, établie à la paroisse, a son autel spécial, enrichi par le Sou-



verain Pontife de nombreuses indulgences plénières et partielles. C'est un pèlerinage fort ancien et très-fréquenté. On y vient de tous côtés, de l'intérieur des terres comme du bord de la mer. L'image miraculeuse, haute de soixante-six centimètres, a sur la tête une couronne royale ornée de dentelles. De la main droite, elle porte l'Enfant Jésus aussi couronné; de la gauche, elle tient une grappe de raisin; et la verrière de l'abside représente la résurrection d'un enfant rendu à la vie pour recevoir le baptême. Les femmes enceintes y ont une grande dévotion; bien d'autres y viennent encore, excités par les prodiges qui s'opèrent fréquemment dans ce sanctuaire (1).

Enfin le canton de Saint-Valery nous offre dans trois églises la confrérie du Rosaire (2). L'église de Saint-Valery, affiliée à Notre-Dame des Victoires, tient l'autel de Marie toujours parfaitement orné; là se font tous les exercices en son honneur; et la chapelle de Saint-Valery *extra muros* possède une statue de la Vierge qui est en grande vénération. La paroisse de Crouy récite le chapelet tous les dimanches, et jouit de l'édification que lui donne l'abbaye du Gard, où le culte de Marie est en si grand honneur, comme parmi tous les enfants de saint Bernard. A Arrest, la confrérie du Rosaire se réunit tous les dimanches à la chapelle, et y entend une instruction spéciale. A Estrebeuf, à Franleu, à Pendé, il y a les vêpres de la Vierge tous les dimanches soir; Franleu y ajoute le chapelet, et Pendé se distingue par les cierges qu'il fait brûler devant l'image de Marie, par les gerbes de blé qu'il lui offre, et l'offrande de la première livre de beurre que donne chaque jeune génisse après son premier veau. A Ignancourt; annexe de Cayeux, est une chapelle de Notre-Dame de

---

(1) Notice mss de M. Chivot, curé de Nampont.

(2) Ce sont : Saint-Valery, Crouy et Arrest.



Liesse, autrefois lieu de pèlerinage très-fréquenté, aujourd'hui visité seulement le dimanche par les mères qui viennent demander pour leurs enfants la force de marcher, et par les étrangers qui y viennent faire brûler des cierges. Le lundi de Pâques, Cayeux y va en procession, chante les vêpres, et l'on y prêche sur le mystère. C'est une grande fête pour tout le pays; on l'appelle la fête de la Résurrection. On s'y fait réciter l'évangile de la Vierge.

---



---

## CHAPITRE TROISIÈME.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE DOULLENS.

---

Cet arrondissement ne se compose que de quatre cantons : dans le premier, qui est Doullens, vous trouvez quatre églises paroissiales consacrées à la Mère de Dieu (1); Gézincourt et Forceville chantent, chaque dimanche au soir, les vêpres de la sainte Vierge; cette dernière a de plus une confrérie du Scapulaire. Les mères de famille y sont dans l'usage de donner à l'église, le 2 février, un cierge de quinze livres qui est présenté par l'une d'elles. Hem et Beauquesac ont le Rosaire vivant, et cette dernière paroisse est de plus affiliée à Notre-Dame des Victoires; elle a une chapelle du Rosaire, et honore une statue de la Vierge dans un pommier, souvenir d'une ancienne chapelle bâtie au milieu d'un bois qu'on appelait le bois de la Vierge. Terramesnil, fidèle au chapelet et aux vêpres de la Vierge chaque dimanche, possède une chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, avec une statue monumentale en fonte, donnée en vue de consacrer la paroisse à la sainte Vierge; le dernier dimanche de mai, on fait une fête solennelle pour renouveler cette consécration. Humbercourt a recours à Marie dans toutes ses peines, et va souvent en pèlerinage aux sanctuaires voisins consacrés à la Mère de Dieu. Enfin Doullens est affilié à Notre-Dame des Victoires, a tous les dimanches soir un salut très-fréquenté, et possède une chapelle

---

(1) Ce sont : Doullens, Hem, Humbercourt et Brévillers.



appelée la Vierge de Consolation, bâtie dans ces derniers temps en remplacement d'une chapelle de ce nom démolie par la Révolution.

Si de là nous passons au canton de Bernaville, nous trouvons à Bernaville même trois chapelles de la sainte Vierge : Notre-Dame de Bon-Secours, Notre-Dame de la Bonne-Mort, devant laquelle on se réunit au nombre de neuf pour lui recommander les personnes chères au moment de leur agonie; et Notre-Dame de Cottinillé, chapelle à travers les champs, ouverte nuit et jour, où l'on vient fréquemment en pèlerinage, surtout aux fêtes de la sainte Vierge. En 1805, un riche propriétaire de Domart, atteint d'une paralysie complète, reçut une parfaite guérison après une neuvaine de prières aux pieds de la statue qu'on y vénère; et pendant dix ans qu'il vécut ensuite, il ne manqua jamais une année d'y faire un pèlerinage de reconnaissance. En 1791, on trouva dans le grenier de la chapelle plusieurs béquilles laissées là par les malades guéris.

En sortant de Bernaville, nous trouvons huit églises sous le patronage de la sainte Vierge (1); quatre qui ont la confrérie du Rosaire (2); trois qui ont celle du Scapulaire (3). Heuzencourt a Notre-Dame de Grâce, restaurée avec goût, et lieu de pèlerinage; Outrebois, Notre-Dame des Sept-Douleurs, chapelle gothique assez fréquentée; Candas, Notre-Dame d'Espérance de Saint-Brieuc; Béalcourt, Notre-Dame de Mons-Béalcourt, qu'on prie dans l'église paroissiale pour les agonisants, depuis que la chapelle a disparu sous le souffle du temps et des révolutions.

(1) Ce sont : Maizicourt, Bernâtre, Montigny, Prouville, Béalcourt, Frouvillers, Épécamps et Vacquerie.

(2) Heuzencourt, Outrebois, Bouville, Montigny.

(3) Beaumetz, Rouville, Heuzencourt.]



Au canton de Domart, nous trouvons cinq églises affiliées à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires (1); six à la confrérie du Rosaire (2). Naours se prépare par une neuvaine, avec instruction chaque jour, à la fête de l'Immaculée Conception; tous les dimanches soir elle chante les vêpres de la Vierge, et, le premier dimanche de chaque mois, elle verse à la quête de quoi entretenir un cierge allumé devant l'autel de la Vierge pendant toutes les messes de l'année, quatre pendant les messes chantées et les vêpres paroissiales, et la lampe sans interruption, en y joignant les revenus d'une pièce de terre donnée à cette fin. Tous les enfants reçoivent au baptême le nom de Marie; tous les fidèles recourent à la sainte Vierge dans leurs peines, et le Saint-Siège encourage tant de zèle par quatre indulgences plénières attachées à la visite et à la communion dans cette église. Enfin Franqueville possède une statue informe de la Vierge, devant laquelle a été obtenue une guérison miraculeuse, s'il faut en croire la tradition du pays. Havernas a deux chapelles, l'une au château, sous le titre de *Virgo clemens*, l'autre sous le titre de la Nativité, et Berneuil une chapelle de Notre-Dame de Consolation.

Le canton d'Acheux, qui forme le doyenné de Mailly, et le dernier qui nous reste à visiter dans l'arrondissement de Doullens, nous offre trois églises consacrées à Marie (3); huit où, les dimanches soir, se chantent les vêpres de la sainte Vierge (4); six affiliées à l'archiconfrérie de Notre-

---

(1) Ce sont : Franqueville, Naours, Bonnerville, Canaples et Berneuil.

(2) Ce sont : Berneuil, Fieffes, Pernois, Canaples, Bonnerville, Franqueville.

(3) Ce sont : Varennes, Vitermont et Louvencourt.

(4) Ce sont : Vauchelles, Léalvillers, Raincheval, Hérissart, Tontencourt, Acheux, Coigneux, Arquèves.



Dame des Victoires (1); trois qui ont la confrérie du Scapulaire (2); quatre celle du Rosaire (3); quatre également qui récitent le chapelet tous les dimanches (4). Senlis se glorifie d'une guérison subite obtenue devant la statue de Marie. Hérissart a une congrégation de la Vierge très-édifiante, et va souvent en pèlerinage aux sanctuaires voisins. Toutencourt possède aussi une congrégation de la Vierge, et a dans son cimetière une chapelle, où l'on présente les morts, et où on les recommande à Marie par l'antienne du temps, avant de les mettre dans la tombe. Acheux va aussi en pèlerinage aux sanctuaires des environs, et offre à l'église, le jour de la Purification, un cierge de vingt livres. Mailly possède de temps immémorial un autel de l'Immaculée Conception, ainsi qu'une chapelle de la Vierge, élevée vers la fin du dernier siècle par l'abbé Hourrier, une des victimes du massacre des Carmes, en reconnaissance de ce que Marie lui avait rendu l'usage de ses membres perclus; enfin Beausoul, qui en est annexe, possède Notre-Dame de Foi à Bayencourt; et Coignoux a une chapelle de Notre-Dame de Paix, où, dans les temps anciens, on voyait quelquefois de mille à douze cents pèlerins.

---

(1) Ce sont : Arquèves, Hérissart, Senlis, Puchevillers, Authies, Toutencourt.

(2) Mailly, Acheux, Hérissart.

(3) Authies, Louvencourt, Hérissart, Mailly.

(4) Puchevillers, Louvencourt, Raincheval, Mailly.



---

## CHAPITRE QUATRIÈME.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE MONTDIDIER.

---

Le canton de Montdidier ne nous offre , comme églises dédiées à la sainte Vierge, que Gréville et Faverolles; mais il en a huit où, tous les dimanches soir, on chante les vêpres de la sainte Vierge (1); quatre affiliées à Notre-Dame des Victoires (2); quatre où le chapelet se récite en public tous les dimanches (3); et partout le zèle pour le culte de Marie se produit au grand jour. Audechy a reconstruit son antique chapelle de Notre-Dame de Pitié, et y a placé un beau groupe d'une seule pierre, reproduisant la Mère de douleur et son Fils étendu mort sur ses genoux, l'un et l'autre avec l'expression parfaite qui leur convient. Caché en terre pendant la Révolution, rendu au culte après la réouverture des églises, ce groupe est l'objet de la vénération générale; on y vient confier à Marie ses peines et même ses joies, implorer son assistance et lui offrir des dons. La paroisse de Rollet fait brûler grand nombre de cierges à l'autel de la Mère de Dieu, et y a recours en toute circonstance. Celle de Marquivilliers solennise le 8 septembre à l'égal du 15 août. Etelfay, dont le curé se proclame redevable à la sainte Vierge de sa guérison dans une grave maladie, n'a pas moins de quatre chapelles de Marie sur son territoire, sans compter une cinquième qui est à Faverolles, son annexe. Hargicourt et Fontaine-sous-

---

(1) Ce sont : Assainvilliers, Becquigny, Etelfay, Bus, Audechy, Davenescourt, Guerbigny et Laboissière.

(2) Becquigny, Davenescourt, Guerbigny et Montdidier.

(3) Assainvilliers, Fontaine, Rollet et Guerbigny.



Montdidier ont chacun une chapelle de la Vierge; celle de Hargicourt est un but de procession aux Rogations, à la Fête-Dieu et à l'Assomption; celle de Fontaine est un lieu de réunion pour les femmes pieuses, qui vont, hors le temps de l'office public, y réciter en commun le petit office de la Vierge. Framicourt, annexe de Fontaine, a aussi sa chapelle de Notre-Dame, qui est très-fréquentée. Davenescourt, qui a un zèle spécial pour les neuvaines, aussi bien que pour les cierges allumés à l'autel de la Vierge, possède le Rosaire, le Scapulaire et la Société des Enfants de Marie; toutes associations qui font un grand bien. Becquigny se distingue par son empressement à chômer les fêtes de la Vierge supprimées, ainsi que par ses pèlerinages et ses neuvaines. Montdidier, au petit séminaire, et Laboissière, au château, ont une chapelle de l'Immaculée Conception. Enfin Assainvilliers a élevé naguère un autel à Notre-Dame des Sept-Douleurs, et possède plusieurs statues de la Vierge dans son église.

Le canton d'Ailly-sur-Noye ne le cède guère au précédent. Non-seulement il compte cinq églises paroissiales sous le patronage de Marie (1), autant affiliées à Notre-Dame des Victoires (2); trois où le dimanche, à la chute du jour, il y a les vêpres de la sainte Vierge suivies du chapelet (3), et trois qui ont la confrérie du Rosaire (4); mais à Hallivilliers, vous trouvez une chapelle de Notre-Dame des Sept-Douleurs, bâtie par les paroissiens eux-mêmes; c'est là que la famille qui a un de ses membres malade, la mère qui craint pour son enfant, aime à faire offrir le saint sacrifice; c'est là encore qu'une neuvaine de prières et de cantiques, suivie avec empressement,

---

(1) Jumel, Cantigny, Gopennes, la Falloise, Castel.

(2) Flers, Hallivillers, Lawarde-Manger, Grivesnes, Folleville.

(3) Jumel, Quiry-le-Sec, Rouvrel.

(4) Quiry-le-Sec, Grivesnes, Jumel.



prépare les fidèles à la fête patronale du troisième dimanche de septembre. A la Falloise, se trouve une chapelle de Notre-Dame de Compassion également chère aux fidèles; à Folleville, sur le tombeau des seigneurs de Launoy, fondateurs de l'église, une belle statue de la Vierge, à l'ombre de laquelle ces religieux seigneurs ont voulu que reposassent leurs cendres; et, tous les dimanches soir, on vient avec bonheur assister aux exercices pieux qui se font dans l'église en l'honneur de la sainte Vierge. A Villers-Tournelle, la confiance en Marie demande souvent des messes de *Beatâ*, fait brûler des cierges pour obtenir les grâces qu'elle désire, et tient à l'usage du bâton de la sainte Vierge, tel que nous l'avons remarqué au diocèse d'Évreux. On place, au haut d'un bâton bien orné, une statuette de la Vierge; l'honneur de le porter est mis aux enchères, et le prix de la vente est employé, partie à illuminer splendidement l'église, partie à fournir des cierges pour la procession aux personnes qui accompagnent celle qui porte le bâton. Enfin, à Rogy se rencontre la pieuse coutume de vouer les enfants au blanc ou au bleu, et d'aller en pèlerinage, non plus, comme autrefois, jusqu'à Notre-Dame de Liesse, éloignée de trente-deux lieues, mais au moins dans les sanctuaires voisins.

Et que dirons-nous maintenant du canton de Moreuil? Il possède trois églises sous le vocable de la Mère de Dieu (1); il en compte sept affiliées à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires (2), six dotées de la confrérie du Rosaire (3), et deux qui ont une congrégation de la

---

(1) Ce sont : la Neuville, Pierrepont et Fresnoy-en-Chaussée.

(2) Ce sont : Pierrepont, Braches, Moreuil, Domart, Cayeux, Wiencourt et Hangest.

(3) Ce sont : Plessier-Rozainville, Moreuil, Wiencourt, Hangest, Beaucourt et Fresnoy-en-Chaussée.



sainte Vierge (1). A ces témoignages de zèle pour le culte de Marie, se joignent les suivants : Wiencourt récite le chapelet en public tous les dimanches, chante tous les samedis une grand'messe de la sainte Vierge pour la paroisse, et possède, depuis 1846, une chapelle des saints Cœurs de Jésus et de Marie, que fréquentent les fidèles du pays et des paroisses voisines, et où, les dimanches et fêtes, pendant l'été, le salut du soir est précédé de pieux exercices en l'honneur de la sainte Vierge, qui se composent de prières, cantiques et instructions. Hangest non-seulement se distingue par le nombre de ses cierges allumés tous les dimanches devant l'image de Marie, et par la réunion mensuelle des membres de l'archiconfrérie, mais encore il possède une chapelle de Notre-Dame de Foi, où, le 15 août et le 11 novembre, on va en procession avec tous les habitants, qui tiennent à y assister. A Cayeux, vous trouvez une chapelle de Notre-Dame de la Mer, très-fréquentée par les étrangers qui, se trouvant là pour les bains, y viennent souvent prier. Moreuil a une chapelle sous le titre de *Virgo sepulcri*; Plessier-Rozainville une chapelle de Notre-Dame de Miséricorde, où l'on vient prier pour les trépassés; Pierrepont une chapelle de Notre-Dame du Bon-Repos, bâtie autrefois par les Cordeliers, dont la maison et les cellules subsistent encore. On en célèbre la fête patronale le lundi de Pâques.

Le canton de Rozières compte quatre églises sous le patronage de Marie (2), sept qui ont la confrérie du Rosaire (3), deux qui ont la confrérie du Scapulaire (4), deux affiliées à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Vic-

---

(1) Ce sont : Cayeux et Moreuil.

(2) Ce sont : Beaufort, Fransart, Lequesnoy, Maucourt.

(3) Bouchoir, Folies, Guillaucourt, Méharicourt, Rouvroy, Maucourt, Bayonvillers.

(4) Maucourt, Rouvroy.



toires (1); quatre qui récitent le chapelet en public tous les dimanches (2), et une qui le récite tous les jours (3); mais ses monuments sont encore plus remarquables que ses pratiques. A Méharicourt, vous trouvez une chapelle du Rosaire et une fondation pour l'entretenir; à Vrely, une chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours; àaucancourt, une de Notre-Dame du Carmel; à Bayonvillers, une de Notre-Dame de Liesse, où, le jour de la première communion, le jour de l'Assomption, et le premier dimanche d'octobre, l'on va en procession; à Maucourt, un beau tableau de l'Assomption, au-dessus du maître-autel, et, autour du sanctuaire, des boiseries curieuses, dans l'une desquelles on voit la sainte Vierge donnant le chapelet à saint Dominique. Cette paroisse possède, en outre, non-seulement une chapelle de Notre-Dame de Grâce, où, le mardi d'avant le dernier dimanche de septembre, il se trouve de mille à douze cents pèlerins, mais encore une chapelle de Notre-Dame de Foi, qui a aussi sa renommée. A Warvillers, se rencontre une seconde chapelle de Notre-Dame de Foi, où les mères amènent leurs enfants en pèlerinage, et dont la fête se célèbre le 2 juillet; à Rouvroy une chapelle de Notre-Dame de Miséricorde, bâtie en 1775, reconstruite en 1855, en style gothique, et sur un plan plus vaste, sans autre secours que les offrandes des fidèles, soit étrangers, soit paroissiens, tant cette chapelle est précieuse à tous! On y entretient continuellement une lampe allumée devant la statue de Marie; on aime à y faire dire des messes, à y prier soi-même; et le 2 juillet, jour de la fête patronale, l'affluence est des plus remarquables. Enfin, à Bouchoir s'élève la chapelle

---

(1) Bayonvillers, Maucourt.

(2) Beaufort, Maucourt, Warvillers, Hallu.

(3) Rouvroy.



de Notre-Dame de Grâce, bâtie en 1814, par la reconnaissance d'une dame qui, tremblant devant les incendies qu'allumaient alors les Cosaques dans tout le pays, fit vœu, si sa maison échappait aux flammes, de construire une chapelle à Marie, comme à sa libératrice.

Nous terminons notre excursion dans l'arrondissement de Montdidier par le canton de Roye, et nous y trouvons les mêmes témoignages de dévouement que partout ailleurs à la Mère de Dieu. Ce sont d'abord trois églises paroissiales sous le vocable de Marie (1), cinq affiliées à Notre-Dame des Victoires (2), neuf où l'on chante les vêpres de la sainte Vierge suivies du chapelet (3), quatre qui ont la confrérie du Rosaire (4), et quatre autres où est la congrégation de la sainte Vierge (5). C'est, à Beauvraignes, une antique chapelle du Carmel, où l'on vient en pèlerinage de cinq lieues, où, tous les soirs, on voit souvent des multitudes agenouillées devant la sainte image, entourée d'*ex-voto*; c'est, à Goyencourt, une chapelle de Notre-Dame de Liesse, où l'on vient également en pèlerinage de cinq à six lieues; c'est, à Roye, une chapelle de Notre-Dame de Paix, très-ancienne et très-vénérée, où, tous les soirs, les ouvriers qui manquent d'ouvrage viennent en demander à la sainte Vierge, et où, le 2 juillet, la fête patronale se célèbre au milieu d'un grand concours de fidèles; c'est ensuite, sur la paroisse de Faucher, la chapelle de Fouchette, lieu de pèlerinage pour tout le pays, et où l'on affirme qu'une aveugle a recouvré la vue; c'est, à Liancourt, un autel de la

---

(1) Ce sont : Beauvraignes, Biarc, Tilloloy.

(2) Ce sont : Foucher, Cressy, Gruny, Tilloloy et Roye.


(3) Tilloloy, Carrépuits et Barâtre, Villers-lez-Roye, Fresnoy, Biliencourt, Cressy, Damery, Goyencourt.

(4) Liancourt, Beauvraignes, Carrépuits et Barâtre.

(5) Liancourt, Roye, Carrépuits et Barâtre.



Vierge, extrêmement riche, où se réunit la congrégation des Enfants de Marie; c'est, à Fresnoy, une chapelle funéraire sous le titre de l'Immaculée Conception; c'est, à l'Échelle, sur la paroisse de Villers, une chapelle de la Mère de Dieu, à l'usage du fondateur; c'est, à Carrépuits, une chapelle de l'Immaculée Conception, où tout est simple, mais distingué, et où se dit une messe chaque semaine; ce sont, enfin, dans cette même paroisse, non-seulement le Scapulaire du Carmel, mais encore le Scapulaire de l'Immaculée Conception, à l'intention duquel on récite publiquement, après le chapelet, six *Pater*, six *Ave* et six *Gloria Patri*.





---

## CHAPITRE CINQUIÈME.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE PÉRONNE.

---

La seule ville de Péronne comptait autrefois jusqu'à onze monuments de son amour envers la sainte Vierge, tous dotés d'un revenu assuré. Dans l'ancienne collégiale de Saint-Farcy, il y avait la chapelle de la Conception, la chapelle de Notre-Dame *in partu*, et quatre chapelles de l'Assomption. Au faubourg dit de Bretagne, il y avait l'église de l'Assomption, où se faisaient, vers la fin du quinzième siècle, des représentations de mystères, comme le prouvent les comptes de cette époque. A côté, se trouvait la chapelle de Notre-Dame de Pitié, qu'on démolit en 1534, pour en faire servir les matériaux à la construction du nouveau portail de Notre-Dame de Bretagne. Audessus de la porte dite de Bretagne, était la statue de Notre-Dame, aux pieds de laquelle on lisait cette inscription :

*Fortia Peronæ populo das robora, mater;  
Dum valvas urbis sub ditione tenes.*

C'est-à-dire : « O notre Mère, vous faites la force du » peuple de Péronne, tant que vous tenez les portes de la » cité sous votre garde. » Enfin, dans l'église Saint-Quentin-en-l'Eau, de la même ville, était la chapelle Notre-Dame, et, au cimetière, la chapelle de Notre-Dame de Pitié, gardée par trois ermites, et but d'un pèlerinage célèbre. Aujourd'hui, hélas ! de tous ces monuments, à peine reste-t-il des souvenirs.

Dans le reste du canton, qui comprend Nesle et



Péronne sous une même dénomination civile, il y a cinq églises sous le vocable de Marie (1); six où, au soir de tous les dimanches et fêtes, on chante les vêpres de la sainte Vierge (2); quatre où les vêpres sont suivies du chapelet et souvent d'une instruction (3), et deux affiliées à Notre-Dame des Victoires (4). Morchain a une chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, qui date de 1717, très-fréquentée par les gens du pays et des environs, et une chapelle de Notre-Dame de Foi, mais moins fréquentée que la précédente. Falvy a une magnifique chapelle gothique du treizième siècle, faisant partie de l'église. La dévotion qu'y puisent les habitants les porte à aller en pèlerinage à Notre-Dame des Joies, dont nous parlerons plus bas. Portain a une chapelle de Notre-Dame des Vertus, très-vénérée des paroissiens et des voisins; enfin Hombleux a un très-beau tableau de la sainte Vierge donnant le chapelet à saint Dominique.

Mais ces témoignages historiques de l'amour des peuples pour la sainte Vierge sont bien surpassés par ceux que nous offre le canton d'Albert; c'est là le canton de Marie par excellence, le premier du diocèse à ce point de vue. On y compte dix églises sous le vocable de Marie (5); six où, le soir des dimanches et fêtes, il y a chapelet et vêpres de la sainte Vierge (6), et quatre affiliées à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires (7). Bouzincourt, Pozières et Vitermont ont chacun une chapelle de

(1) Béthencourt, Briost, Bùverchy, Épinancourt, Lauguevoisin.

(2) Hombleux, Voyennes, Portain, Saint-Christ, Briost, Falvy.

(3) Moislains, Saint-Christ, Portain, Hombleux.

(4) Hombleux, Moislains.

(5) Ce sont : Albert, Pozières, Bazentin-le-Grand, Bazentin-le-Petit, Beaumont, le Hamel, Laviéville, Doingt, Thiepval et Vitermont.

(6) Miramont, Thiepval, Pozières, Anchonvillers, Grandcourt, Bouzincourt.

(7) Buize, Thiepval, Bazentin, Pys.



Notre-Dame de Bon-Secours; Bouzincourt a de plus, dans l'église paroissiale, deux belles statues de la Mère de Dieu, et une congrégation de la sainte Vierge, instituée depuis 1819. La chapelle de Pozières est un lieu de pèlerinage; on y va faire ses prières le dimanche, et la paroisse y va en procession les jours de l'Ascension et de l'Assomption. A Cantalmaison, vous trouvez une chapelle de la Vierge au milieu des champs, et une statue de Notre-Dame des Victoires; à Pys, une chapelle de la Vierge, bâtie en 1827, assez fréquentée; à Yrles, une chapelle de Notre-Dame de Lorette, où les gens de la campagne vont demander d'être préservés des orages et de la grêle; et les faits prouvent que leurs prières sont exaucées. A Grandcourt, vous remarquez les hommes récitant leur chapelet, non point à l'aide de la couronne ordinaire qu'ils craindraient de perdre, mais avec une petite baguette à dix crans, qu'ils peuvent facilement remplacer si elle se perd. Au château de Thiepval, vous rencontrez une chapelle de la Vierge; à l'église de Buire, une collection de statues de Marie; à Miraumont, une association d'Enfants de Marie et une confrérie du Scapulaire; le tout joint à un zèle remarquable, tant pour décorer et illuminer la statue de la Vierge pendant le mois de Marie, que pour assister aux exercices; puis une chapelle de Notre-Dame de Paix, et, dans l'église paroissiale, une chapelle de Notre-Dame de Grâce, entretenue aux frais des fidèles dans un parfait état d'ornementation et de propreté, fréquentée par les étrangers et les indigènes, qui tous tiennent à offrir un cierge à *sainte Grâce*, pour parler leur langage. L'affluence est surtout considérable à deux époques : le 25 mars, où ils viennent célébrer la fête patronale, et le 8 septembre, où riches et pauvres viennent offrir, les uns leur gerbe de blé, les autres leur glane, pour l'entretien de la chapelle.

Toutefois, le concours est bien autrement remarquable



dans la ville d'Albert, à Notre-Dame de Brébières, ainsi appelée probablement de l'endroit où un berger trouva la statue qu'on vénère, et où paissaient beaucoup de brebis. Cette statue, d'une pierre dure et jaune-pâle, porte au pied gauche une brebis taillée dans le même bloc, et est sculptée et drapée dans le genre des sculptures du treizième ou du quatorzième siècle. Sa découverte paraît donc être de cette époque; mais, bien antérieurement, il existait sur la terre de Brébières une église de sainte Marie, qui était en grande vénération et desservie par les religieux de Saint-Martin des Champs de Paris, comme le prouve une bulle de Grégoire IX, de l'année 1138, laquelle confirme ces religieux dans la possession de ce sanctuaire. Cette vénération devint bien plus grande encore et plus universelle lorsque l'église de Brébières eut reçu la statue dont nous venons de parler, et que le ciel l'eut glorifiée par des miracles sans nombre. Alors il se forma une confrérie de Notre-Dame de Brébières, dans laquelle les bergers, s'attribuant la gloire d'avoir découvert sa sainte image, et la proclamant leur patronne spéciale, voulurent toujours figurer au premier rang. Dans les processions de la confrérie, ils marchaient en tête avec leur houlette dorée et leurs rubans de toutes couleurs, accompagnés de leurs femmes et de leurs filles, qui portaient sur la tête des gâteaux ornés de fleurs et de rubans; dans les saints offices, ils jouaient sur leur cornemuse l'ordinaire de la messe, les hymnes et les cantiques. Le 8 septembre surtout, jour de la fête patronale, était pour eux un jour d'immense réjouissance. Il s'y trouvait une foule prodigieuse de pèlerins de tous les pays, attirés par les miracles nombreux qu'y accordait la sainte Vierge. Les choses allèrent ainsi jusqu'en 1660. Alors les guerres continues avec l'Espagne, maîtresse des Pays-Bas, dont le territoire de Brébières était voisin, affligeant toute la contrée,



les religieux crurent devoir se retirer à Albert; et la chapelle resta seule, sans autre garde que le respect qu'elle inspirait. Au bout de quelques années, ce respect s'affaiblit; et, en 1727, l'évêque d'Amiens, voyant le délaissement et, par suite, la dégradation du sanctuaire, ordonna le transfert à l'église d'Albert de la statue de la Vierge et de la confrérie des bergers. Tout gagna à ce changement; la dévotion des peuples était attachée à la statue et à la confrérie; on avait l'une et l'autre à Albert, dans des conditions locales bien meilleures; les cœurs étaient satisfaits, et Notre-Dame de Brébières prouvant par des miracles qu'elle agréait ce changement, les pèlerins y affluèrent plus nombreux que jamais. En 1735, le saint évêque d'Amiens, Mgr de la Motte, vint au pieux pèlerinage, y commanda des décorations, s'inscrivit dans la confrérie, et plusieurs personnages de haut rang s'inscrivirent à sa suite.

En effet, la gloire de Notre-Dame de Brébières allait toujours croissant, et les miracles s'y multipliaient. Au 20 mars 1787, l'évêque d'Amiens se félicitait, dans un de ses mandements, que Marie eût *choisi son diocèse pour être le théâtre de ses grandes œuvres et le témoin de ses bénédictions signalées*; et il envoyait à tout son diocèse *un précis historique de quelques guérisons* opérées dans la chapelle d'Albert. Il cite d'abord un jeune homme de dix-sept ans, épileptique, souffrant dans tout son corps, et ne pouvant presque plus mouvoir ni bras ni jambes. Ce jeune homme, transporté devant Notre-Dame de Brébières, prie et est complètement guéri. Un enfant mort-né est rendu à la vie et reçoit le baptême. Deux femmes du nom de Roussel, atteintes, l'une de convulsions terribles, l'autre d'oppressions de poitrine, d'obstructions de l'estomac, qui ne pouvait supporter aucune nourriture, sont portées devant la sainte image, et y sont subitement guéries. Ces guérisons



et grand nombre d'autres étaient constatées par des certificats qui se conservaient aux archives de l'évêché d'Amiens.

Aux jours mauvais de la Révolution, une main amie déroba à la profanation l'image vénérée, et après la tempête la rendit à l'église d'Albert, où elle reprit son ancienne place, qu'elle occupa jusqu'en 1841. Alors la générosité des habitants lui prépara un trône meilleur ; et c'est là qu'on l'honore aujourd'hui. La confrérie a repris aussi ses anciens usages, et Marie continue d'y opérer des miracles. On cite entre autres la guérison d'une paralytique nommée Rosalie Sauvé ; d'une jeune enfant née avec une masse de chair informe et monstrueuse en guise de tête, à laquelle Marie rendit sa forme naturelle ; d'un ouvrier maçon qui s'était brisé le corps en tombant du haut d'un échafaudage. Nous omettons toutes les autres guérisons, qui sont innombrables, et qu'attestent les *ex-voto* appendus aux murailles, autant que le concours continu des pèlerins. Aussi la ville d'Albert voulut-elle témoigner sa reconnaissance à Marie en érigeant sur le portail sud de son église une statue monumentale de Notre-Dame de Brébières ; et le 27 avril 1862, jour impérissable dans la mémoire des habitants d'Albert, fut témoin de cette magnifique cérémonie, à laquelle prirent part trois évêques et au moins vingt-cinq mille personnes. En présence d'une si nombreuse assistance, on vit défiler, dans le plus bel ordre, une procession parfaitement organisée, où figuraient tous les élèves des écoles et pensionnats, une foule de bergers et de bergères, des simulacres d'anges, de saint Jean, de saint Joseph et de Notre-Seigneur lui-même dans les diverses phases de sa vie. Tous se rendirent, au bruit des chants et de la musique, devant la statue nouvelle, et les prélats la bénirent au milieu de l'allégresse générale.

Après un canton si plein d'intérêt, le canton de Bray ne



peut soutenir la comparaison. On y voit seulement trois églises sous le patronage de Marie (1), trois affiliées à Notre-Dame des Victoires (2), trois au Rosaire (3). A Méricourt, on trouve un petit sanctuaire de la Vierge ; à Suzanne, une chapelle de l'Immaculée Conception ; à Cérizy-Gailly, une chapelle de Notre-Dame Auxiliatrice, bâtie en 1674, après la bataille de Lépante ; à Morcourt, une chapelle de la Salette et tout à la fois de l'Immaculée Conception, qui n'est guère fréquentée que le dimanche, entre les offices ; à Frises, une statue colossale de Notre-Dame de Vaux, que visitent processionnellement quinze paroisses le dimanche dans l'octave de la Nativité.

Le canton de Chaumes est assez semblable au précédent. Il compte deux églises paroissiales sous le patronage de Marie (4), trois où l'on chante les vêpres chaque dimanche (5), trois affiliées à Notre-Dame des Victoires (6), trois à la confrérie du Rosaire (7), deux à celle du Scapulaire (8). Chaumes possède deux chapelles fort modestes : l'une de Notre-Dame de Liesse, l'autre de Notre-Dame de Bon-Secours ; mais Lihons, plus riche, offre le spectacle consolant d'une congrégation de la Vierge ; d'une association des Cœurs de Jésus et de Marie ; d'une confrérie du Rosaire, qui compte sept cents membres ; de cent cinquante à deux cents communians aux fêtes de la Vierge ; d'une retraite préparatoire à la fête de l'Immaculée Conception ; d'exercices chaque soir en l'honneur de la sainte Vierge, composés du chapelet, d'instructions, de

(1) Nurlu, la Neuville, Treux.

(2) Nurlu, Suzanne, Cérizy-Gailly.

(3) Méricourt, Morlancourt, Cérizy-Gailly.

(4) Asservillers, Fontaine-lez-Cappy.

(5) Belloy, Vauvillers, Lihons.

(6) Fromerville, Belloy, Chaumes.

(7) Belloy, Fromerville, Lihons.

(8) Chaumes, Lihons.



prières et de cantiques, auxquels il se trouve toujours une assistance convenable; enfin de la présence d'environ quatre-vingts personnes chaque jour, à la messe qui se célèbre à l'autel de la Vierge, et de beaucoup de communiant. Presque toutes les maisons ont une statue de Marie; presque tous les habitants portent sa médaille et son scapulaire. A ces diverses pratiques, Lihons ajoute une chapelle de Notre-Dame de Miséricorde, où l'on vient souvent prier et faire des neuvaines.

Le canton de Combles nous présente un plus vaste intérêt. On y compte jusqu'à neuf églises où, le soir des dimanches et fêtes, se chantent les vêpres de la sainte Vierge, et où l'on récite le chapelet précédé de cantiques en son honneur (1), cinq où est établie la confrérie du Rosaire (2), six affiliées à Notre-Dame des Victoires (3), et quatre où la confrérie du Scapulaire est en grand honneur (4). De plus Longueval possède une chapelle de Notre-Dame du Rosaire, rebâtie naguère en reconnaissance d'une guérison qu'on y avait obtenue. Curlu a, sur la colline qui la domine, une petite chapelle autrefois très-célèbre, qu'ont visitée dans les temps passés un grand nombre de pèlerins et même un roi de France. « Le 9 juillet 1414, dit Monstrelet (5), le roi Charles, se rendant » de Péronne à Bapaume, qu'il voulait enlever au duc de » Bourgogne, vint faire son pèlerinage à Notre-Dame de » Curlu. » Équancourt récite tous les soirs, à la prière qui se fait en commun, une partie du chapelet. Hardecourt s'est bâti une chapelle de Notre-Dame des Victoires, et,

---

(1) Ce sont : Longueval, Curlu, Équancourt, Hardecourt, Lesbeufs Gueudecourt, Ytres, Flers, Montauban.

(2) Hardecourt, Gueudecourt, Combles, Ytres, Équancourt.

(3) Lesbeufs, Combles, Ytres, Montauban, Flers, Hardecourt.

(4) Longueval, Équancourt, Méricourt, Flers.

(5) Liv. I, ch. cxxix.



tous les samedis, la messe s'y célèbre pour la conversion des pécheurs ; Lesbeufs attache sur le bord des chemins, à des arbres ou des poteaux, des statuette de la Vierge, et possède deux chapelles : une de Notre-Dame de Grâce, l'autre de Notre-Dame de Pitié, où l'on se réunit en foule le vendredi de la Passion. Gueudecourt, non content de sa chapelle particulière de la Mère de Dieu, a élevé, en bronze et sur un piédestal en marbre, au milieu d'une vaste plaine, une statue de Notre-Dame des Orages, pour conjurer la grêle et les ouragans. Combles a, sur le bord d'un bois, deux statues de la Vierge, qui sont deux *ex-voto*, et une chapelle de Notre-Dame du Rosaire très-fréquentée. Ytres aime à faire offrir le saint sacrifice en l'honneur de la Mère de Dieu. Sailli est affilié à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Malades. Flers possède une chapelle de la Vierge, qu'a élevée, par reconnaissance, un homme qui souffrait de la pierre, et qui en a été délivré par Marie. Ménil a bien aussi une chapelle de la Mère de Dieu ; mais malheureusement la procession du jour de l'Assomption est, à peu près, la seule visite qu'elle reçoive. Montauban est une des paroisses du diocèse les plus dévouées à la sainte Vierge. Elle a d'abord érigé une belle statue de l'Immaculée Conception ; les paroissiens, heureux de l'érection de cette statue, lui ont donné un cœur où sont inscrits tous leurs noms ; et, depuis quatre-vingts ans, un cierge est entretenu devant l'autel où elle est placée, par une famille dont l'aïeule, tombée dans la rivière de la Somme, fut sauvée de la mort par l'invocation de Marie. Dans cette pieuse paroisse, tout le monde porte la médaille de l'Immaculée Conception ; tous les enfants sont consacrés à la sainte Vierge aussitôt après le baptême ; et le 21 novembre, cette consécration se renouvelle par la bouche d'un enfant, qui en prononce l'acte à haute voix devant l'autel de Marie. Toute famille qui a un de ses membres malade



va, après la maladie, en pèlerinage à Notre-Dame d'Albert, pour la remercier soit de sa guérison, s'il est revenu à la santé, soit de sa bonne mort, s'il a succombé. Les dimanches et fêtes, les mères vont prier avec leurs enfants à la chapelle de Notre-Dame de la Miséricorde, autre monument de l'amour de cette paroisse pour la sainte Vierge. Souvent on y va en procession; et chaque samedi du mois de mars, comme dans l'octave de la Nativité, il s'y fait un concours extraordinaire. Chaque village a sa statue de la Mère de Dieu; et presque tous les habitants portent le scapulaire de la sainte Vierge, se souvenant de cette jeune personne qui, revêtue de ce saint habit, tomba, il y a trente-six ans, dans un puits de cent cinquante pieds de profondeur avec vingt pieds d'eau, et en fut retirée saine et sauve au bout d'un quart d'heure passé au fond de l'eau.

Maricourt est encore plus remarquable. Au-dessus de la porte principale de l'église, est la statue de la Vierge immaculée, portant au fronton l'étymologie du nom de la paroisse : *Mariæ Curia*, avec ces deux mots sous ses pieds : *Spes mea*. Le maître-autel est surmonté d'un tableau de l'Assomption; et un autel du bas-côté, d'un tableau de Notre-Dame du Carmel, aux pieds de laquelle on dépose les enfants après le baptême pour les lui consacrer. Fondée par des religieux du voisinage en l'honneur de Marie, la paroisse lui paye, chaque année, le droit de suzeraineté par le don d'une gerbe de blé, que lui offre chaque chef de famille, et d'une demi-livre de beurre provenant du lait de chaque génisse après son premier veau. En 1682, le supérieur général des Carmes érigea à Maricourt la confrérie du Scapulaire, et conféra aux curés présents et à venir le droit d'y recevoir; ce qui attire grand nombre de fidèles à cette église, et y entretient si efficacement la piété, que le curé de Maricourt, en 1767, écrivait dans son testament



ces touchantes paroles : « Je recommande avec instance à » tous mes successeurs de travailler avec zèle à la sanctification d'un peuple, qui le mérite tant par sa grande » dévotion envers la Vierge immaculée. » Avant la fête du Scapulaire, il y a une retraite préparatoire de huit jours; et le 16 juillet, jour de la fête, il y a communion générale. Les pèlerins y affluent de toutes parts, et le clergé des paroisses voisines s'adjoit à la fête pour en rehausser la pompe.

Le canton de Ham ne nous offre que dans deux paroisses l'usage des vêpres de la Vierge et du chapelet le dimanche soir (1), et en deux autres l'affiliation à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires (2). Muille possède une chapelle de Marie consolatrice des affligés; Ham, l'église de l'ancienne abbaye, aujourd'hui église paroissiale sous le patronage de Marie. Depuis plus de mille ans, la sainte Vierge est honorée dans l'église de Ham avec la piété exceptionnelle, qui lui a élevé ce magnifique monument, non moins remarquable par son antiquité et les souvenirs qui s'y rattachent, que par ses vastes proportions, sa riche architecture, et sa crypte des premières années du treizième siècle. Une belle statue de la Vierge, placée dans une gloire aux rayons d'or, couronne l'hémicycle du sanctuaire, et inspire la piété aux fidèles, du plus loin qu'ils l'aperçoivent. Aussi tout le peuple de Ham met sa confiance en Marie, et publie les grâces extraordinaires obtenues par son entremise.

Toutefois il est un sanctuaire plus remarquable encore dans ce canton; c'est Notre-Dame des Joies à Ennemain, monastère du douzième siècle. Connu d'abord sous le nom de l'Ermitage, ruiné presque entièrement au quinzième siècle par les désastres de la guerre, il semblait ne devoir

---

(1) Matigny, Quivières.

(2) Ham, Quivières.



jamais se relever, lorsqu'en 1522 un corps de Français ayant rencontré les troupes anglaises, qui côtoyaient les bords de la Somme pour la traverser, les attaqua au lieu dit *la Vallée sombre*, à cause de ses bois touffus, et qui depuis s'est appelé le val Bataille. L'action fut vive et sanglante; nos troupes mêmes commençaient à plier, lorsque leur commandant fait vœu d'élever, au même endroit, un sanctuaire à la sainte Vierge, dont l'image était gravée sur ses armes, si elle lui obtient la victoire. A peine ce vœu est-il formé, que les Français, animés d'une ardeur nouvelle, reprennent avantage sur les Anglais et les mettent en complète déroute. Le vainqueur, empressé d'accomplir son vœu, en confie l'exécution à Antoine d'Estrées, seigneur d'Ennemain. Ce seigneur tarda quelque temps, empêché par les troubles qui agitaient alors la France; mais enfin, en 1525, il fit exécuter, sous la direction de l'architecte Jean de Harlan, le plan qu'avait tracé lui-même le général victorieux. Le portail est d'architecture gothique, à panneaux ou arcades trilobées; l'archivolte en est surmontée d'un hautbert, d'un casque et autres attributs chevaleresques. Une tête de saint Jean apparaît incrustée dans le haut du pignon, d'où s'élève un simple clocheton décoré de nombreux chardons comme le reste de l'édifice.

Il y avait cinquante ans qu'on honorait Notre-Dame dans cette charmante chapelle, qui, du point culminant de la vallée, domine avec grâce tout le pays d'alentour, lorsqu'un berger, nommé Heler, découvrit, sur le champ même de la bataille, une statue de la Vierge. Aussitôt on la plaça dans le nouveau sanctuaire; l'inauguration s'en fit avec solennité, et les miracles nombreux qu'avait déjà opérés la sainte Vierge dans sa chapelle, les prodiges plus grands encore qu'on espérait de la présence de la statue découverte, lui fit donner le nom de Notre-Dame des Joies.



La sainte Vierge montra qu'elle agréait ce nom ; car elles sont innombrables les grâces obtenues dans cette chapelle. Jacques Levasseur, doyen de Noyon, en avait décrit quelques-unes dans un manuscrit imprimé vers la fin du dix-septième siècle, et qui malheureusement n'existe plus ; la révolution de 93 a détruit les archives et les *ex-voto* qui constataient les faits survenus depuis l'opuscule du doyen de Noyon ; mais la confiance des peuples et leur affluence au pèlerinage de Notre-Dame des Joies démontrent qu'ils y ont trouvé une source abondante de bénédictions célestes. En 93, les démolisseurs voulurent raser ce pieux sanctuaire ; mais tout le peuple, animé par une simple femme du pays, se souleva et en empêcha la ruine. Un riche propriétaire d'Ennemain l'acheta ; et, après les jours de la Terreur, le rendit à sa première destination, en le dotant de nouveaux biens. Les pèlerinages alors recommencèrent, et depuis cette époque jusqu'à aujourd'hui, l'affluence est toujours considérable, surtout pendant la neuvaine qui s'ouvre le dimanche après le 4 juillet. Les mères de famille y viennent recommander leurs enfants, les cœurs affligés y viennent chercher la consolation, les faibles la force, les infirmes la santé, tous, les grâces dont ils ont besoin.

Arrivé maintenant au dernier canton du diocèse, nous ne le trouvons inférieur à presque aucun autre. Le canton de Roisel compte sept églises paroissiales sous le vocable de Marie (1), treize où l'on chante les vêpres de la Vierge suivies du chapelet, au soir des fêtes et dimanches (2), quatre affiliées à Notre-Dame des Victoires (3), quatre

---

(1) Ce sont : Flaucourt, Doingt, Nurlu, Sorel-le-Grand, Guyencourt, Templeux-la-Fosse et Villers-Faucon.

(2) Ce sont : Doingt, Bouchavesnes, Cléry, Ménil-Brutel, Buire, Cartigny, Roisel, Villers-Faucon, Mons-en-Chaussée, Heudicourt, Bernes, Templeux-le-Guéard et Hamelet.

(3) Ce sont : Heudicourt, Villers-Faucon, Cléry, Trembleux-le-Guéard.



qui ont la confrérie du Scapulaire (1), et deux celle du Rosaire (2). La paroisse Sainte-Radegonde possède une chapelle de Notre-Dame des Victoires, bâtie en 1853; Bouchavesne, une chapelle de Notre-Dame de Brébières, avec une colonne portant la statue de la Vierge immaculée, devant laquelle les fidèles viennent prier, les dimanches après vêpres; Bussu a une chapelle de Notre-Dame des Joies, bâtie au seizième siècle, où les habitants affirment avoir reçu beaucoup de grâces, et où affluent les pèlerins étrangers. La même paroisse possède à Aizecourt une autre chapelle très-ancienne et très-vénérée. Ce n'est encore là que le commencement de l'histoire religieuse de ce canton; admirez la suite : à Ménil-Brutel, la chapelle de Notre-Dame d'Emme, où les fidèles viennent en foule le 25 mars et le 8 septembre; à Heudicourt, une chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, qui paraît aussi ancienne que les arbres deux fois séculaires qui l'abritent; à Hamelet, une chapelle de Notre-Dame du Carmel, où l'on va quelquefois en procession; à Cartigny, trois chapelles de la Vierge : Notre-Dame de Bon-Secours, construite depuis 1854, en remplacement d'une chapelle de ce nom, par une religieuse famille du pays; Notre-Dame des Sept-Douleurs, où l'on chante quelquefois le salut vers le soir; et Notre-Dame des Vignes, rebâtie en 1863, but de pèlerinage pour les étrangers, de visites fréquentes pour les paroissiens, rendez-vous général pour les uns et les autres à la fête patronale, qui se célèbre le 2 juillet avec autant ou plus de zèle que la solennité de Pâques; car dès deux à trois heures du matin, les habitants sont en prière à la chapelle; plus tard, les paroisses voisines viennent se joindre à eux, et tous assistent aux offices avec bonheur. Admirez à Vil-

---

(1) Villers-Faucon, Heudicourt, Roisel et Ménil-Brutel.

(2) Buire et Heudicourt.



lers-Faucon le zèle qui conduit trois fois chaque année les habitants à Notre-Dame de Moyen-Pont : la première fois pour le pèlerinage annuel, la seconde pour y faire la clôture du mois de Marie, et la troisième le lendemain de la première communion, pour y consacrer les enfants à la sainte Vierge. Admirez surtout à Marquaix, près de Roisel, ce sanctuaire de Moyen-Pont, ainsi appelé du pont qui conduit à la petite île où il est situé, entre les deux bras de la rivière de Coulonge, sanctuaire un des plus célèbres de tout le pays.

A en croire les traditions locales, il fut bâti, à l'époque des croisades, par les seigneurs de la contrée, pour placer une statue de la Vierge que des bergers avaient miraculeusement découverte. Des prodiges nombreux ne tardèrent pas à s'opérer dans cette chapelle; les peuples circonvoisins, informés par la renommée de ce qui s'y passait, s'y portèrent en foule; et bientôt ce fut un des pèlerinages les plus importants de la contrée. On y venait surtout pour la neuvaine qui s'ouvrait le 23 juin, comme on y vient encore aujourd'hui pour la neuvaine du 8 septembre, qui est la fête patronale de la chapelle. Ce sanctuaire, plusieurs fois restauré, a de belles peintures sur une poutre transversale et des sculptures remarquables, à l'autel où est placée la statue miraculeuse, statue fort simple, en bois, et qui représente Marie avec l'Enfant Jésus dans ses bras. Au dix-septième siècle, le doyen du chapitre de Noyon, après avoir été guéri à ses pieds d'une maladie dangereuse, inspiré par la reconnaissance, en écrivit l'histoire, et la fit paraître sous ce titre : *Diva Virgo Medio-Pontana, miraculis, hominum concursu, votis ac votivis jamdudum increbrescens*. On y lit, sous la date de 1603, que dom Robert Briogs, religieux de Saint-Waast, d'Arras, y fut guéri d'une paralysie universelle, et que le chanoine Antoine Dollé, transporté à Moyen-Pont dans un état désespéré, y



recouvra si complètement la santé, qu'il put revenir à pied à Péronne. En 1610, dom Clarence, religieux de Lihons, y retrouve l'usage de ses membres. En 1612, Marie Lefèvre, du Breuil, au diocèse de Bayeux, y laisse ses béquilles et retourne à pied dans son pays. En 1613, Luce, chevalier de Saint-Quentin, est délivré d'une paralysie générale. En 1614, le principal du collège de Noyon, un employé du cardinal de Vendôme et deux autres personnes y obtiennent une parfaite santé. Les années suivantes, les miracles se continuent, et le doyen du chapitre de Noyon les raconte en détail, en les appuyant de pièces justificatives.

Pendant les guerres qui ensanglantèrent la fin du règne de Louis XIII, on retira à Péronne, pour la mettre en sûreté, l'image de Notre-Dame de Moyen-Pont; mais, en 1643, les compagnies de l'Arc et de l'Arquebuse de cette ville, ayant à leur tête un clergé nombreux, la reportèrent solennellement à sa chapelle, et y placèrent, en 1663, un tableau représentant cette pieuse cérémonie, avec ces vers :

Reine de l'empirée, admirable princesse,  
Nous voulons à jamais combattre sous vos lois,  
Et pour y réussir avecque plus d'adresse  
Nous mettons à vos pieds nos arcs et nos carquois.

Nous vous offrons nos vœux comme à notre maitresse,  
Et, si vous agréez notre généreux choix,  
L'ennemi le plus fort aura de la faiblesse;  
Il faudra que tout cède à nos braves exploits.

Nos aïeux ont été mourir dans les alarmes;  
Péronne, notre mère, a repoussé les armes  
De tout ce que l'empire avait de plus puissant;  
Et nous, sous vos drapeaux, ô Vierge sans seconde,  
Nous irons dans Byzance arracher le croissant  
Pour y planter la croix du Rédempteur du monde.



## DIOCÈSE DE BEAUVAIS <sup>(1)</sup>.

---

Pour exposer avec ordre tout ce que ce diocèse offre à l'histoire du culte de la sainte Vierge, nous parcourrons successivement les quatre arrondissements dont il se compose : Beauvais, Clermont-sur-Oise, Compiègne et Senlis.

---

(1) Nous devons les renseignements sur ce diocèse : 1° au zèle de Mgr l'évêque, qui a bien voulu les demander par une lettre circulaire à tout son clergé; 2° à l'empressement qu'ont mis les prêtres du diocèse à répondre à l'appel de leur évêque; 3° au concours bienveillant de M. l'abbé Millière, vicaire général, qui a recueilli et mis en ordre tous ces documents.

---



---

## CHAPITRE PREMIER.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE BEAUVAIS.

---

Quatre monuments religieux nous révèlent l'antique amour des habitants de Beauvais pour la sainte Vierge. Le premier est Notre-Dame de la Basse-Œuvre, ancienne cathédrale, incontestablement antérieure au huitième siècle, affirme M. de Caumont, dans son *Cours d'antiquités monumentales*. Quoique placée d'abord sous le vocable du prince des apôtres, elle reçut de la dévotion des peuples le nom de Notre-Dame; et lorsque, au treizième siècle, on bâtit près d'elle le chœur de la cathédrale actuelle, qu'on appela la Haute-Œuvre, à raison de sa prodigieuse élévation, on donna, par opposition, le titre de Basse-Œuvre à l'ancienne cathédrale, *Beata Maria de Basso Opere*. Lorsque, au seizième siècle, on voulut ajouter une nef au chœur de la nouvelle basilique, on négligea la Basse-Œuvre; et elle se détériora. Au dix-huitième siècle, on sembla se repentir de cette incurie; on prit à cœur la restauration de l'antique édifice, et même on y ajouta une avant-nef pour le service de la paroisse. Vendue pendant la Révolution, cette église si vénérable, consacrée par le respect de mille siècles, vient d'être rachetée par l'État, qui la fait restaurer pour servir de succursale à la cathédrale. Ainsi sera conservé un des plus anciens monuments religieux de France, pour dire aux générations futures l'antiquité du culte de la sainte Vierge à Beauvais.

La cathédrale actuelle nous parle aussi de la Mère de Dieu par son autel de Notre-Dame de la Paix, adossé dans le principe à un des piliers du sanctuaire, à côté du maître-



autel, et surmonté d'une statue de la Vierge, placée sous un pinacle élevé, qu'ornaient d'élégantes sculptures; c'était l'œuvre de Louis XI, qui, en cela, se proposait d'obtenir de Dieu, par Marie, la conclusion d'une paix glorieuse avec ses ennemis; et, pour intéresser plus efficacement le ciel en sa faveur, en 1475 il fit à cet autel des largesses vraiment royales, qu'il accompagna d'une lettre aux chanoines, où il les appelait les chapelains de Notre-Dame de la Paix, et recommandait son royaume à leurs prières. Le chapitre avait devancé les intentions du roi; car, dès l'année précédente, 1474, il avait arrêté d'aller chaque dimanche, après la procession qui se faisait le matin devant le crucifix, chanter, à l'autel de Notre-Dame de la Paix, une antienne en son honneur, avec des prières pour le roi et pour la paix; et quiconque y manquait était privé des honoraires assignés pour l'assistance à la procession, quels que fussent son rang et sa dignité. Cet autel demeura respecté jusque vers le milieu du dix-huitième siècle; mais alors ceux qui firent paver et orner le sanctuaire dans le goût de l'époque jugèrent à propos de le transporter au fond du sanctuaire, derrière le maître-autel; là on le remplaça par un autel en marbre, qu'on surmonta, comme l'ancien, d'un groupe de la Vierge et de son Fils, écrasant tous les deux le serpent infernal, comme le raconte l'inscription suivante qui s'y lit : *Altare, anno 1470, in honorem beatæ Mariæ Virginis, sub titulo Pacis, de mandato Ludovici XI erectum, regnante Ludovico XV dilectissimo, anno 1758, quo ex impia parricidæ manu divinitus eripitur, hic translatum et restauratum*; et le chapitre continua d'y aller, chaque dimanche, chanter l'antienne demandée par Louis XI, jusqu'à l'adoption, dans le diocèse, du rite romain, avec lequel cet usage antique ne parut plus compatible.

L'église Saint-Étienne offre à l'histoire du culte de la sainte Vierge quelque chose de mieux que des temples et



des autels. On y voit, sous les auspices de Marie, jusqu'à quatre de ces associations religieuses qui, en prenant à part certaines âmes chrétiennes, surexcitent leur zèle par l'intérêt spécial dont elles se voient l'objet, autant que par les exemples mutuels qu'elles se donnent. La première de ces associations est la confrérie du Mont-Carmel, dont on peut dire qu'elle est l'âme et la vie du culte de la sainte Vierge, dans la paroisse et dans toute la cité. Sa fête patronale du 16 juillet est comme la fête de la ville entière; tous y prennent part. Sa messe mensuelle, le matin du second dimanche de chaque mois, et, le soir, sa procession, accompagnée du chant des litanies et suivie du salut du saint sacrement, attirent la foule et l'édifient. L'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires n'est pas moins féconde en fruits de salut. Elle célèbre la fête du saint Cœur de Marie avec la solennité et l'affluence des plus grandes fêtes; elle a, le premier samedi de chaque mois, une messe pour les associés, et tous les quinze jours, le dimanche au soir, ses exercices propres, qui produisent partout de si remarquables effets de piété. L'association des demoiselles, Enfants de Marie, présente un autre genre d'intérêt. Le but de cette œuvre est de patroner les jeunes apprenties, de les visiter dans leur ouvroir ou atelier, de les détourner du mal et de les porter au bien, par des récompenses comme par de bonnes paroles. Enfin la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, dans l'église Saint-Étienne, est un autre rendez-vous de piété, où les fidèles viennent souvent prier et communier, surtout pendant la neuvaine de messes qui s'y célèbrent à l'intention des bienfaiteurs de la chapelle, vers l'époque du 25 mars (1).

A tant de stimulants pour la piété, l'église Saint-

---

(1) Ces renseignements nous ont été fournis par M. Portebois, curé de Saint-Étienne.



Étienne ajoute encore dans ses splendides verrières, où la perfection du dessin le dispute au brillant du coloris, comme une prédication continuelle sur la vie et les grandeurs de la sainte Vierge. On y admire, en premier lieu, la translation de la maison de la sainte Vierge de Nazareth en Dalmatie, de Dalmatie dans un bois de lauriers, près de Recanati; de là dans la propriété des seigneurs Siméon et Étienne Renaldi; de là enfin à Lorette, à la place qu'elle a toujours occupée depuis; et ces quatre translations, constatées par d'incontestables monuments, sont représentées avec un goût exquis, des paysages délicieux, des personnages et des scènes où tout respire la piété. On y voit ensuite, au premier compartiment de la première fenêtre, la sainte Famille dans sa fuite en Égypte, se reposant en un lieu champêtre, où se déroule un frais tapis de verdure. Marie est assise sur un arbre touffu, dont le tronc est fortement courbé vers la terre; elle en détache un fruit pour le donner à son Fils, qui repose sur ses genoux; et Joseph, debout derrière sa sainte Épouse, présente aussi un fruit ou une fleur au divin Enfant; tout autour, sont divers animaux, et un âne se désaltère à la fontaine voisine; autant de souvenirs d'un fait légendaire plein d'intérêt, qu'on nous permettra de relater ici :

« Jésus, Marie et Joseph, dit la légende(1), au chapitre de » la fuite en Égypte, cheminaient par le désert, avec une » grande quantité de griffons, de dragons, de lions, » d'ours, de loups même et autres bêtes sauvages, qui » leur faisaient honneur; marchant devant eux, comme » pour leur indiquer la route. Un jour, après midi, Notre- » Dame et Joseph, étant bien las, se reposèrent dessous » l'ombre d'un palme qui porte des dattes. Alors Notre- » Dame regarda le palmier, qui était fort chargé de dattes,

---

(1) *Vie des trois Marie*, p. 63 et 64.



» et dit à Joseph qu'elle en mangerait volontiers. Il lui  
» répondit : Je suis ébahi pourquoi vous me demandez de  
» ce fruit, quand vous voyez qu'il est si haut et que je ne  
» puis en avoir. Car tel arbre a cent ans avant qu'il porte  
» fruit. Et moi, j'ai désir d'avoir de l'eau, dit Joseph ; car  
» il y a trois jours que nos bêtes n'ont bu. Alors le petit  
» Jésus dit à l'arbre : Baisse tes rameaux, afin que ma  
» mère et sa compagnie mangent de ton fruit. Et aussitôt  
» l'arbre se baissa et s'inclina jusqu'aux pieds de la Vierge,  
» tant qu'elle et Joseph prirent du fruit à leur volonté.  
» Puis Jésus dit à l'arbre qu'il se redressât, et que de sa  
» racine sortit une fontaine. L'arbre se redressa ; et de la  
» racine sortit une fontaine, de laquelle la Vierge, Joseph  
» et la bête burent. » Telle est l'histoire qu'a voulu rap-  
peler le peintre ; et sa composition est pleine de charmes.  
Les personnages y sont bien groupés ; il y a beaucoup d'ai-  
sance dans leur pose, et leur visage respire le calme et le  
bonheur.

Un troisième vitrail représente l'arbre de Jessé. On voit  
Jessé, père de David, couché par terre, dormant d'un  
sommeil paisible ; et de sa poitrine sort un arbre vigou-  
reux, dont les branches sont les rois de Juda, disposés sur  
trois lignes ascendantes et parallèles ; et au-dessus de la  
branche principale, s'épanouit un lis d'une éclatante  
blancheur, contenant, dans sa resplendissante corolle, la  
Vierge Marie avec le Verbe divin dans ses bras. On ne  
peut considérer cette belle verrière sans être comme  
ébloui par les richesses artistiques qu'elle renferme.

Enfin un quatrième vitrail représente la sainte Vierge  
mourante, au milieu des douze apôtres miraculeusement  
rassemblés pour recevoir son dernier soupir.

Au sortir de Saint-Étienne, nous ne nous arrêterons  
pas à Notre-Dame du Châtel, collégiale fondée en 1136,  
près de l'évêché, incendiée à la fin du douzième siècle,



entièrement reconstruite et consacrée en 1375; c'est de là que la rue Notre-Dame tire son nom. Nous ne nous arrêterons guère davantage aux paroisses du canton de Beauvais, nous bornant à y remarquer cinq paroisses sous le patronage de la sainte Vierge (1), et les richesses de la paroisse de Goincourt en associations religieuses; car elle possède une chapelle et une confrérie de Notre-Dame des Sept-Douleurs; une confrérie des Enfants de Marie, affiliée à la confrérie du collège Romain; une archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires; à quoi elle ajoute le chant des litanies de la Vierge à toutes ses fêtes, devant son autel, et d'une antienne à l'Immaculée Conception à la fin de l'office, lorsqu'il n'y a pas salut du saint sacrement.

Nous passons donc immédiatement au canton de Grandvilliers, et là nous trouvons Offoy et Sarnois sous le vocable de Notre-Dame; Sommereux fidèle au Rosaire vivant et aux exercices du mois de Marie; la paroisse Saint-Thibault affiliée à Notre-Dame des Victoires, dotée d'un autel de la Vierge, qui date de 1768, d'une de ses statues, qu'on porte dans les processions solennelles, et de deux chapelles en son honneur, l'une appelée Notre-Dame de Grasse, par l'exigence des seigneurs de Sarcus, marquis de Grasse, lesquels ne contribuèrent à la restauration de la chapelle qu'à condition qu'elle porterait le titre de leur marquisat; l'autre dite de Notre-Dame de Bon-Secours, bâtie à Lescalais en 1848, et agrandie en 1859; ces deux chapelles sont l'objet d'une dévotion spéciale dans la contrée; on vient en grand nombre, le 8 septembre, à Notre-Dame de Grasse, et, le mardi d'après le 2 juillet, à Notre-Dame de Bon-Secours.

La paroisse de Feuquières a aussi sa chapelle de Notre-

---

(1) Ce sont : Notre-Dame du Thil, Marisset, Allonne, Sénéfontaine et Flambermont.



Dame de Bon-Secours, bâtie vers la fin du treizième siècle, pour conjurer la peste qui ravageait le pays, et reconstruite en 1860 (1). On y vénère une statue qui lui fut donnée par le sire de Courcelles, à son départ pour la Palestine : c'est un bloc de grès imparfaitement sculpté; la tête et le cou sont roides; la Vierge tient dans ses bras l'Enfant Jésus portant une corbeille pleine de fruits; elle est couronnée, revêtue, par-dessus, d'une robe blanche, d'un manteau d'or long, mais étroit, et à plis peu fouillés. En 93, on voulut arracher cette statue de son sanctuaire. Le premier qui osa le tenter se brisa la jambe en tombant; un autre, sans être arrêté par ce qui venait de se passer sous ses yeux, s'élance, passe la corde au cou de la statue et la traîne ignominieusement dans les rues. Le châtiment suivit de près le crime : le profanateur fut frappé d'infirmités et de douleurs qui lui rendirent la vie amère, jusqu'à ce que, confessant sa faute, il eut fait bâtir à la Vierge une chapelle nouvelle. Alors il recouvra la santé; la statue fut transportée en triomphe dans son nouveau sanctuaire, et aussitôt les pèlerins se pressèrent à ses pieds. On vint en foule, surtout les samedis et le premier dimanche de chaque mois, entendre la messe qui s'y célébrait. A certains jours de fête, la population était quadruplée, et plusieurs paniers ne suffisaient pas à recueillir le produit de la quête. La révolution de 1830 refroidit un peu le zèle, mais sans l'éteindre. Car, en 1857, les habitants résolurent de rebâtir à Marie une chapelle plus digne d'elle, plus digne de leur reconnaissance et de leur amour, plus en rapport avec le nombre des pèlerins qui venaient la visiter. Trois ans furent employés à mûrir ce projet et à en préparer l'exécution. Enfin, en 1860, au milieu d'un jardin qui s'ouvre

---

(1) Nous tenons de M. Durozoy, curé de Feuquières, tous nos renseignements sur cette chapelle.



les jours de pèlerinage, pour la commodité des étrangers, on éleva la chapelle, en style byzantin du douzième siècle, longue de dix mètres, sur une largeur de deux mètres cinquante, avec portail et fronton sculptés, colonnes, clocheton italien et campanile. Au-dessus de l'autel, et sous le ciel étoilé que forme la voûte du sanctuaire, la Vierge s'offre aux regards dans une niche d'azur, entourée de croix d'or ou d'argent, de bagues et autres bijoux qui lui ont été offerts en *ex-voto*. Deux vitraux la représentent, l'un tenant le divin Enfant, l'autre au pied de la croix. Dans les verrières du reste de l'église, on voit, ici sa conception immaculée, sa naissance, son annunciation, son assumption; là la sainte famille, saint Joseph mourant entre ses bras; saint Charles la priant pendant la peste de Milan; son saint cœur et une *Mater dolorosa*. Pie IX a accordé à cette chapelle la faveur de l'autel privilégié, avec une indulgence plénière, tant le jour de la fête patronale, que chaque samedi du mois de mai, et une indulgence de sept ans et sept quarantaines, le premier dimanche de chaque mois, et tous les samedis de l'année.

Toutefois, bien plus célèbre est Notre-Dame du Hamel, chapelle située sur le penchant d'une colline, entre Grandvilliers et Crèvecœur, au sein de massifs de verdure (1). Dès le onzième siècle, elle était déjà en vénération; le village même tout entier lui était consacré, tellement qu'il s'appelait *le Hamel Notre-Dame*. En 1147, Raoul, sire de Créquy, peu de mois après son mariage avec Adèle, noble et riche héritière de Bretagne, s'étant engagé dans la croisade que prêchait alors saint Bernard, vint, avant son départ, se mettre sous la sauvegarde de Notre-Dame du Hamel. Là son vieux père, qui s'était croisé lui-même en

---

(1) Nous tenons nos renseignements sur cette chapelle : 1<sup>o</sup> de M. Carpentier, curé du Hamel; 2<sup>o</sup> d'une brochure intitulée *le Pèlerin de Notre-Dame du Hamel*.



1090, étendant sur lui ses mains tremblantes, le bénit en disant : « Seigneur, Dieu tout-puissant, protégez mon » cher fils, en cette guerre qu'il entreprend pour votre » nom ; et vous, Notre-Dame du Hamel, soyez son appui ; » secourez-le au jour du péril, et ramenez-le sans tache et » sans reproche en sa terre natale. »

Après cette touchante prière, Raoul, à genoux, adresse en silence ses prières à la Vierge, dépose dans son sein maternel ses craintes, ses espérances, son amour, lui recommande sa chère épouse, avec l'enfant qu'elle portait ; et, au sortir de la chapelle, celle-ci lui donne, comme souvenir et gage de sa tendresse, un bracelet tissu de ses cheveux, rompt en deux l'anneau nuptial, et lui en confie une moitié ; après quoi il part, accompagné de ses deux frères Roger et Godefroy, ainsi que de beaucoup d'autres chevaliers, et précédé d'un héraut portant la bannière de la croix. Arrivé dans l'Asie Mineure, il remporte, sur les rives du Méandre, une victoire glorieuse, après laquelle Louis VII, sur le champ de bataille même, le revêt de son écharpe ensanglantée ; et là il apprend, par une lettre de son père et de son épouse, qu'un fils lui est né. Il continue sa route ; et, sans attendre le reste de l'armée qui devait le protéger, il s'avance imprudemment avec ses chevaliers ; les Turcs les environnent et font pleuvoir sur eux les flèches, les pierres et la mort. Créquy et ses chevaliers se battent comme des lions ; mais enfin ils sont vaincus par le nombre ; Raoul tombe percé de traits. On le fait prisonnier, on le dépouille de tout ce qu'il possède ; dans l'armée française on le croit mort, et la nouvelle de son trépas arrive au château du Hamel.

Ce vaillant guerrier demeura dix ans en captivité, pendant lesquels on tenta tous les moyens de lui faire renier sa foi, le frappant souvent jusqu'à le mettre tout en sang. Son maître, désespérant d'y réussir, lui signifia un jour que le lendemain



il le ferait étrangler. Raoul, sur cet avis, passe une partie de la nuit en prières, se recommande à Notre-Dame du Hamel; puis, cédant à la lassitude, il s'étend par terre et s'endort. Chose merveilleuse, dit la légende : le lendemain matin il se réveille; il se retrouve au Hamel, et apprend d'un berger que la dame de Créquy se marie ce jour-là même au sire de Renty. Aussitôt il se rend au château de son père, et essaye, mais en vain, de se faire reconnaître, tant il était maigre, décharné et mal vêtu. Alors il va attendre la mariée sur le chemin par où elle doit se rendre à l'église; il l'aborde à son passage, lui présente la moitié de l'anneau nuptial, ainsi que le bracelet qu'elle lui avait donné à son départ, et lui dit à l'oreille quelques secrets que lui seul connaissait. La dame convaincue tombe dans ses bras, l'emmène à l'église de Notre-Dame du Hamel célébrer, non plus des noces, mais le retour de l'époux retrouvé; et l'on suspend ses chaînes au mur du sanctuaire, en signe de reconnaissance éternelle.

Un événement si merveilleux, dont la tradition s'est toujours conservée au Hamel, excita de toutes parts la confiance en Notre-Dame; et, plus que jamais, on y vint en pèlerinage tous les samedis, particulièrement le premier samedi de chaque mois, ainsi que le lendemain de Pâques et de la Pentecôte. La révolution de 93 ne sut pas épargner un sanctuaire si vénéré; elle en brûla tous les ornements et toutes les archives, tous les *ex-voto* et toutes les béquilles que la reconnaissance y avait suspendus; mais, au milieu de ces profanations, la foi des peuples ne fit que s'accroître, grâce au châtement que le Ciel tira des profanateurs; car le premier qui voulut toucher à la statue vénérée, tombant du haut de l'échelle où il était monté, se brisa les os, se déforma le corps, de manière à n'avoir plus forme humaine; et au même instant, sa femme, qui



tenait l'échelle, saisie de douleurs d'entrailles, dévorée par les vers qui sortaient de son corps, mourut, en exhalant une odeur infecte, dans la rage et le désespoir. A la réouverture des églises, on reprit donc aussitôt le chemin du Hamel, et depuis lors il s'y trouve à certains jours plusieurs milliers de pèlerins. On y voit encore appendues les chaines du sire de Créquy, avec de nombreux *ex-voto*, parmi lesquels figure une croix de la Légion d'honneur, hommage de la reconnaissance d'un officier protégé par Marie sur le champ de bataille. De plus, on y trouve établies les confréries du Rosaire, de Notre-Dame des Victoires et de la Bonne-Mort; et pour entretenir la dévotion des fidèles envers cette sainte chapelle, on a fait frapper des médailles de Notre-Dame du Hamel, ainsi que des images de son sanctuaire, que les pèlerins s'estiment heureux de pouvoir emporter avec eux ou donner à leurs familles.

Le canton de Songeons n'est pas moins bien partagé que celui que nous venons de parcourir; il joint à la gloire d'avoir trois paroisses sous le vocable de Marie (1) celle de posséder deux lieux de pèlerinage : le premier est Notre-Dame de Bon-Secours, humble chapelle sur la paroisse de Gremevillers, bâtie en 1640 par un ancien militaire, en reconnaissance de la protection dont la sainte Vierge l'avait couvert dans la guerre de Flandre. Tous les jours, et souvent même la nuit, on y voit en prière des pèlerins qui ont fait le voyage pieds nus. Tous les samedis, on y célèbre la messe, et les assistants y sont nombreux; tant on a confiance aux prières faites en cette chapelle. Et en effet, le curé de Gremevillers cite, entre autres, comme en ayant été témoin, la guérison subite de deux maladies déclarées incurables. A l'époque de la moisson, plusieurs

---

(1) Ce sont : Blacourt, Fontenay et Ville-en-Bray.



attachent à la porte de la chapelle des bouquets d'épis de blé, comme un hommage qu'ils offrent à la sainte Vierge, et ils ont cru remarquer que ces bouquets se conservent toujours intacts jusqu'à la moisson suivante, sans que les oiseaux en détachent un seul grain.

Le second lieu de pèlerinage est Notre-Dame de Ville-en-Bray, placée au haut d'une colline d'où elle domine toute la vallée. La tradition locale en fait remonter l'origine jusqu'au neuvième siècle. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle était en honneur dès le onzième siècle, puisque, par un acte qui existe encore, le seigneur de Ville-en-Bray la plaça, en 1135, sous le patronage de l'abbaye de Saint-Paul, près Beauvais (1); c'est qu'en 1182, l'église, insuffisante pour le nombre de pèlerins qui venaient la visiter, fut reconstruite sur un plan plus vaste (2); c'est qu'en 1385, la paroisse de Gerberoy y vint en procession pour demander la conclusion de la paix qui se négociait à Calais entre la France et l'Angleterre (3). Vers 1495, l'église se trouvant encore trop petite pour la multitude des pèlerins, on en bâtit une nouvelle, qui fut consacrée le 30 avril 1496, comme le prouve l'acte de l'autorité diocésaine, qu'on possède encore; et l'on plaça à l'extérieur, au-dessus du portail, la statue de la Vierge, pour que les pèlerins pussent la prier à tous les moments du jour et de la nuit.

Moins d'un siècle après, en 1566 (4), les calvinistes y étant venus sous la conduite de plusieurs seigneurs du pays pour y abolir le culte de Marie, dont ils poursuivaient partout la ruine, Jésus-Christ prit hautement la défense de sa mère. Dans leur rage impie, ces ennemis de la

(1) *Histoire du Beauvaisis*, par Louvet, t. I, p. 618.

(2) *Annuaire de l'Oise*, par M. Gresves.

(3) *Ibid.*, ann. 1836, p. 35.

(4) *Histoire du Beauvaisis*, par Louvet, p. 612 et suiv. — *Histoire du diocèse de Beauvais*, par Delettire, t. III, p. 247.



Vierge essayent de renverser sa statue qui se vénérât au-dessus du portail. Ils n'y peuvent réussir. Alors ils lui passent au cou des cordages, auxquels ils attellent plusieurs chevaux; et, sous un effort si puissant, la statue ébranlée tombe par terre. Ils se préparaient alors à la mutiler et à la briser en morceaux, lorsque tout à coup, du milieu d'un ciel serein, partent des éclairs et des tonnerres si violents, qu'ils s'enfuient tout tremblants, sans pouvoir consommer leur œuvre de destruction. Le lendemain, chose merveilleuse, la statue se trouva rétablie à sa première place, et comme pour lui offrir en réparation un bouquet de fleurs odoriférantes, tous les cerisiers d'alentour parurent couverts de fleurs blanches d'une suave odeur, comme aux plus beaux jours du printemps, quoiqu'on fût alors en plein hiver (1). Cet événement, estimé miraculeux par l'opinion publique, accrut encore la dévotion générale à Notre-Dame de Ville-en-Bray. Cependant pour la protéger à l'avenir contre de tels attentats, on éleva devant le portail une chapelle avec un autel, dans laquelle était enfermée la statue; de sorte que la sainte Vierge se trouva avoir deux sanctuaires : l'un qui était l'ancienne église, l'autre la chapelle accolée à l'entrée de l'église, et à laquelle on donna pour portique un élégant clocher. Cette chapelle, qui subsista jusqu'en 1780, où elle fit place à celle qui existe aujourd'hui, contenait quatre tableaux représentant, le premier, la dispersion des Huguenots par le tonnerre et les éclairs, le second, le sauvetage d'un vicaire de la Neuville, lequel, tombant dans un puits, invoqua aussitôt Notre-Dame de Ville-en-Bray; et, grâce à cette invocation, demeura soutenu à la surface de l'eau jusqu'à ce qu'on l'en retirât; le troisième, le retour à la vie d'un enfant mort-né en 1624; le quatrième, un fait semblable en 1625.

---

(1) *Essai historique sur Ville-en-Bray.*



La célébrité de l'église de Ville-en-Bray lui valut, en 1627, l'honneur de devenir le siège d'une confrérie du Rosaire; et pour faire face à la dépense qu'entraînerait cet établissement, le seigneur du lieu fonda une rente de dix-huit livres quinze sous, à condition que le premier dimanche de chaque mois, ou, à son défaut, le premier dimanche libre, on chanterait : 1° avant la messe paroissiale, matines et laudes du petit office de la Vierge; 2° après complies, ses litanies avec quelques autres prières et le salut solennel du saint sacrement; 3° le lendemain lundi, une grand'messe du Rosaire, suivie du *Libera* pour les confrères défunts. Plus tard, on y ajouta les vêpres des morts tous les dimanches de carême, un service funèbre le lendemain lundi, ainsi que le lendemain des fêtes de la sainte Vierge; et toujours il y eut à ces offices grand concours non-seulement de la paroisse, mais des paroisses voisines.

La confrérie compta bientôt de nombreux associés. Le livre où l'on inscrivait les confrères était regardé comme le registre de la famille privilégiée de Marie. L'on tenait à y mettre non-seulement son nom, mais encore les noms des enfants au berceau; et l'on y voit figurer les diocèses de Rouen, d'Évreux, de Meaux, du Puy même et de Clermont-Ferrand aussi bien que le diocèse de Beauvais. Les associés, au jour de leur admission, s'engageaient à faire chaque année une offrande à l'église, les uns pendant un certain temps, les autres toute leur vie; et ils étaient encouragés à cette générosité par les fréquents miracles qu'opérait Notre-Dame de Ville-en-Bray.

La résurrection d'un enfant mort-né est racontée, sous la date du 10 octobre 1643, dans les registres mêmes de l'église, avec toutes les circonstances du fait et la signature d'un grand nombre de témoins. On lit dans l'histoire de la



ville de Gerberoy (1) l'extinction de cinq incendies dans les années 1654, 1661, 1666, 1673 et 1674 : chaque fois un vœu à Notre-Dame de Ville-en-Bray arrêta la flamme.

Aussi Alexandre VII, par un bref du 8 mars 1666 qu'on conserve encore, accorda, pour sept ans, à cette église une indulgence plénière attachée à la fête du 8 septembre ; et pour gagner cette indulgence, le concours des pèlerins fut extraordinaire.

Ce n'était pas seulement dans ce jour que les pèlerins affluaient au pieux sanctuaire ; ils y venaient encore aux trois autres fêtes de la Conception, de l'Annonciation et de l'Assomption ; ils y venaient surtout les samedis ; et ce jour-là, l'on chantait, avec l'autorisation du Saint-Siège, la messe *De beatâ*.

Aux visites individuelles s'ajoutaient les processions des populations en masse. La paroisse de Gerberoy avait donné l'exemple en acquittant les vœux formés pour l'extinction de ses cinq incendies ; sur ses traces vinrent les paroisses voisines, entre autres Gournay, Séréfontaine, Saint-Aubin, mais surtout la paroisse du Vaumain, laquelle avait à remercier Marie de l'avoir délivrée d'une peste meurtrière qui, dans un seul village, avait enlevé quarante-deux personnes. Le vœu de ce pieux pèlerinage n'avait pas plutôt été prononcé, que le fléau avait disparu. Aussi, malgré la distance de vingt kilomètres, qui la séparaient de Ville-en-Bray, fut-elle, chaque année, fidèle au pèlerinage. En 1853, quelques jeunes gens et jeunes filles s'étant mêlés à la religieuse procession, et y ayant fait du scandale, une épidémie terrible tomba sur la paroisse ; vingt-sept jeunes gens ou jeunes filles périrent, et l'on tremblait pour d'autres victimes. Alors on s'engagea par vœu à faire à Ville-en-Bray une procession expiatoire ; le vœu pro-

---

(1) Pillet, liv. X, ch I, p. 270.



noucé, l'épidémie cessa ; et en 1854, la procession qu'on avait vouée se fit d'une manière très-édifiante.

Aux processions se joignaient encore les neuvaines. Pendant neuf jours, on faisait, par soi-même ou par des personnes déléguées, certaines prières devant la statue vénérée, et souvent l'on était exaucé. Ce fut ainsi qu'en 1752 on fit, par ordre du duc de Biron, une neuvaine pour obtenir le rétablissement de la santé du Dauphin. En 1765, on fit pour le même prince les prières des quarante heures. Un miracle éclatant, arrivé trois ans auparavant, y avait engagé la cour. Un enfant mort-né avait été apporté à l'autel de Marie trois jours après sa naissance ; on avait prié, et il était revenu à la vie.

Aussi le religieux sanctuaire reçut de toutes parts les témoignages soit de la confiance du peuple pour les grâces à obtenir, soit de leur reconnaissance pour les grâces déjà obtenues. Les uns lui firent don de terres ou de rentes, d'autres y fondèrent des messes solennelles, des saluts du saint sacrement aux fêtes de la Vierge, ou des prières après la mort. D'autres y offrirent, en *ex-voto*, des robes de soie, des dentelles, des voiles précieux, des croix en pierreries, des croix d'or, d'argent ou d'ivoire, des couronnes ou des cœurs d'or ou d'argent, des ornements et des tableaux.

Tant de richesses éveillèrent la cupidité ; et, en 1776, des voleurs s'introduisirent, pendant la nuit, dans l'église, et pillèrent une partie de ces trésors. Heureusement les fonds de la fabrique étaient en lieu sûr, les malfaiteurs ne purent y mettre la main ; et avec ces fonds, on put, en 1780, relever l'église, qui, à l'inconvénient d'être beaucoup trop petite pour le nombre des pèlerins, ajoutait l'inconvénient bien plus grave encore de menacer ruine. On la reconstruisit sur un plan plus vaste, telle qu'elle est aujourd'hui. Treize ans après, ce fut bien une autre dévastation que celle dont



nous venons de parler. Les révolutionnaires de 93 arrivèrent, pillèrent tout, et tableaux et ornements et *ex-voto* et richesses de toute espèce, enlevèrent les cloches, brisèrent les statues. Mais, chose providentielle, au milieu de ces fureurs impies, la statue miraculeuse fut seule épargnée.

Aussi, du jour où l'on put venir sans crainte prier à ses pieds, les pèlerins s'y pressèrent comme dans les anciens jours. La paroisse du Vaumain, oublieuse de son vœu, y fut rappelée par une épidémie terrible, et recommença sa procession annuelle. La paroisse de Gournay et plusieurs autres gravirent également la sainte colline. On reprit l'usage de se faire inscrire dans la confrérie, de payer, pour des messes à acquitter, une offrande annuelle, plus ou moins considérable, selon le gré de chacun; de vouer les enfants au bleu ou au blanc; de faire, après complies, le premier dimanche du mois, une procession en l'honneur de la sainte Vierge, et de solenniser la fête du Rosaire, le premier dimanche d'octobre. On rendit à l'église trois de ses cloches; on lui donna un bel autel en marbre; et, le 12 mars 1829, de simple annexe qu'elle était, elle fut érigée en succursale.

En 1841, le Saint-Siège, jaloux de la relever encore dans l'estime des peuples, lui accorda la faveur d'un autel privilégié, avec une indulgence plénière le dernier samedi de mai. Le désir de gagner cette indulgence attira un nombre considérable de pèlerins à la clôture du mois de mai; beaucoup y firent la communion prescrite pour gagner l'indulgence; et, depuis cette époque, le dernier samedi de mai a toujours été, à Ville-en-Bray, un jour de grande solennité, tellement que le Saint-Siège a autorisé, pour ce jour-là, le chant de la messe *De beatâ*, fût-ce même la veille de la Pentecôte ou de la Trinité. A ces faveurs, le Saint-Siège en ajouta une autre en 1855. Il autorisa, pour



le 4 janvier, une fête commémorative du triomphe remporté par Marie, en 1506, sur les huguenots, qui étaient venus pour briser sa statue, avec un office propre, composé de matines et laudes, de la messe et des vêpres, et il donna à cette fête le titre de Notre-Dame des Fleurs; *festum beatæ Mariæ ad flores*, en souvenir du prodige des cerisiers qui, le lendemain de l'attentat sacrilège, se couvrirent de fleurs au milieu de l'hiver.

Tant d'honneurs rendus à Notre-Dame de Ville-en-Bray y attirent chaque année environ quinze mille pèlerins. On y vient non-seulement du voisinage, mais de la Picardie, de la Normandie et du Vexin. Le 25 mars, les ouvriers viennent en grand nombre placer sous la protection de Marie les travaux qui s'ouvrent pour eux avec le printemps; le 7 septembre, on s'y rassemble également en foule pour la fête patronale du lendemain, et l'on passe la nuit en prières dans la chapelle.

Le canton d'Auneuil, s'il ne renferme pas de telles solennités, nous présente au moins six paroisses sous le patronage de Notre-Dame (1), et, de plus, quatre particularités intéressantes. A Ons-en-Bray, on voit un chêne plusieurs fois séculaire, appelé de temps immémorial le chêne Notre-Dame; il porte dans son tronc creusé par les ans une petite chapelle avec l'image de Marie; on s'y rend en procession le jour de l'Assomption, et les fidèles aiment à y venir prier; à la Houssaye, il y a une procession en l'honneur de la sainte Vierge à toutes ses fêtes et le premier dimanche du mois; réunion à l'église chaque dimanche au soir, et, outre ces exercices, confrérie du Rosaire et du Scapulaire. A Saint-Paul, il y avait autrefois une abbaye de Bénédictines, modèle de régularité et de

---

(1) Ce sont : Auneuil, Beaumont, Valdampierre, Villotran, Troussures et la Chaire-à-Loup.



dévotion à Marie, et siège d'une confrérie du Rosaire. On y célébrait, avec autorisation du Saint-Siège, la fête de l'Immaculée Conception, bien avant que l'office en fût introduit au bréviaire romain; et l'on y conservait, avec grande vénération, deux reliques de la sainte Vierge : la première était un morceau de son suaire, la seconde une portion de sa ceinture. Les femmes enceintes avaient une dévotion spéciale à cette dernière relique, pour obtenir, par son attouchement, une heureuse délivrance; et plusieurs faits parfaitement constatés, de délivrances ainsi obtenues, les confirmaient dans cette dévotion. La chapelle de l'abbaye possédait en outre, comme la cathédrale d'Amiens, une statue de Notre-Dame de Foi, faite avec le bois d'un chêne de Dinant, en Belgique, où s'était trouvée une statue de la Vierge, et qui avait été l'instrument de beaucoup de miracles (1). Plusieurs guérisons, qui semblaient tenir du prodige, avaient été obtenues devant cette statue; et l'on citait, entre autres, la guérison du fils de Gilles Gérard, procureur au présidial de Beauvais, en 1630, lequel entra plus tard dans les ordres et fut curé de Frocourt. La paroisse de Jouy-sous-Thelle avait, comme l'abbaye de Saint-Paul, une confrérie du Rosaire; aujourd'hui la confrérie du Mont-Carmel en a pris la place, et ses membres fréquentent les sacrements avec édification, surtout aux fêtes de la Vierge. Cette pieuse paroisse est assidue au mois de Marie, fait souvent célébrer des messes et brûler des cierges en l'honneur de la Mère de Dieu, et le *Souvenez-vous* est sa prière favorite. Mais ce qui la distingue surtout, c'est la chapelle de la Chaire-à-Loup, située sur son territoire. Ce sanctuaire de Marie est un but de pèlerinage pour la paroisse et les environs; on y voit prier et de dévots pèle-

---

(1) Voyez le tome I<sup>er</sup> de cet ouvrage, p. 479.



rins, et des hommes qui ne vont même pas à la messe le dimanche; restes tristes, mais précieux encore, de la dévotion de leurs ancêtres à Notre-Dame de la Chaire-à-Loup. La messe s'y chante tous les lundis, d'avril à octobre; et une procession, toujours très-nombreuse, s'y fait le 25 mars et le 8 septembre.

Si nous passons de là dans le canton de Chaumont, qui a sept églises paroissiales sous le vocable de Marie (1), nous trouvons Bachivilliers, allant en procession avec Boissy, le 25 mars, à Notre-Dame de la Chaire-à-Loup, chantant les litanies de la Vierge le premier dimanche de chaque mois, et célébrant pieusement ses fêtes. Nous trouvons à Parnes, tous les dimanches soir et tout le mois de Marie, l'office de la Vierge à toutes ses fêtes, et, le premier dimanche de chaque mois, le chant de ses litanies, dans une procession solennelle, où de jeunes personnes portent, les unes, une bannière, les autres, un bâton orné de rubans; à Liancourt, une confrérie du Rosaire, qui entretient la piété et amène les fidèles à la table sainte; à Lierville, une antique statue de la Vierge, que respecta 93, et devant laquelle les fidèles viennent souvent prier et faire brûler des cierges; à Éragny, Notre-Dame de Pitié, sculptée en pierre, élevée, selon la tradition populaire, vers 1680, en reconnaissance de ce que la sainte Vierge, invoquée par les habitants, avait fait cesser tout à coup une affreuse épidémie; et, depuis cette époque, tellement vénérée que, lorsqu'en 93 on voulut l'abattre, les femmes en masse se portèrent au-devant, protestant énergiquement qu'elles se feraient tuer plutôt que d'y laisser toucher; à Délincourt, une chapelle de la Vierge, proprement entretenue par les offrandes

---

(1) Ce sont : Boissy, Courcelles, Fresnes, Leguillon, la Villetertre, Liancourt et Trie-la-Ville.



des fidèles; une confrérie du Scapulaire, qui célèbre, par la communion, la fête du Mont-Carmel et la clôture du mois de Marie; et par la procession, avec litanies en l'honneur de la sainte Vierge, un dimanche chaque mois. Enfin, à la Villetertre, dans l'église paroissiale, deux images de Marie très-vénérées, l'une à l'angle du chœur, près du grand autel, l'autre dans la chapelle du bras nord de la croix, où, tous les dimanches après vêpres, les confrères du Rosaire, du Scapulaire, et les enfants du catéchisme récitent le chapelet en commun. Aux fêtes de la Vierge et le premier dimanche du mois, il y a procession, avec bannière et étendards; au mois de Marie, l'église, ouverte de grand matin, reçoit les hommes de peine, qui, avant d'aller au travail, viennent y faire leur prière. Saint-Cyr, annexe de la Villetertre, a élevé une statue à la Mère de Dieu; et Beauconvillers, seconde annexe, lui a consacré deux chapelles, qui sont toujours parfaitement décorées, et en grande vénération parmi les habitants (1).

Au canton de Formerie, dont quelques-uns dérivent le nom des deux mots latins *Forum Mariæ*, on ne compte que quatre paroisses sous le patronage de Marie (2); mais, en revanche, la paroisse de Saint-Arnoult s'est bâti, en 1845, une chapelle de Notre-Dame de la Délivrance, où l'on chante la messe le premier samedi de chaque mois, et où viennent beaucoup de pèlerins. A cet exemple, Blargies s'est bâti, en 1849, au hameau de Réderic, une chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, où l'on chante la messe le premier dimanche de chaque mois, et les fêtes principales de la Vierge. Le deuxième dimanche de mai, on y porte la statue de Marie en procession; à l'époque de la moisson, on vient; même des paroisses voi-

---

(1) Ces renseignements sont de M. Boutilliers, curé de la Villetertre.

(2) Ce sont : Formerie, Abancourt, Fouilloy et Lannoy.



sines, assister à deux messes de la Vierge, l'une avant la moisson, pour lui demander qu'elle soit bonne, l'autre après, pour la remercier. Formerie a plus qu'une chapelle; son église paroissiale est ornée d'une Immaculée Conception, d'une Mère de Dieu portant l'Enfant Jésus, d'une Vierge dans l'attitude de la prière, et, au maître-autel, d'une Assomption. Sur son territoire, est une contrée qui s'appelle la Vierge Marie; et là est un tilleul entouré d'une grille, où est une petite statue de la Vierge, en faïence, qui compte plusieurs siècles d'ancienneté. A peu de distance, est une petite chapelle, avec une statue de la Vierge, où l'on va en station pour la procession de saint Marc et des Rogations; enfin, sous la halle, un pilier porte une statue de Marie, où la piété fait brûler des cierges presque continuellement, et où l'on va en procession le jour de l'Ascension et le jour de la fête du saint sacrement.

Au canton de Saint-Germer, la seule paroisse de la Lande est sous le vocable de la sainte Vierge; mais, en revanche, trois paroisses nous offrent des documents précieux sur le culte de la Mère de Dieu. Le Vauroux va tous les ans en procession à la Vierge d'Auneuil, éloignée de huit kilomètres. Cet usage, qui date de l'année 1608, est l'accomplissement d'un vœu que fit alors la paroisse; et qui lui valut d'être délivrée d'une cruelle épidémie. La Révolution interrompit quelque temps cet usage; mais, au commencement du siècle, une peste meurtrière vint le lui rappeler; et, depuis lors, elle y est fidèle. Le premier mai, on se rassemble, dès cinq heures du matin, à l'église du Vauroux, qui peut à peine contenir la foule; on part en bel ordre; arrivé à Auneuil, on chante la messe, et, à l'offrande, une jeune fille vient présenter un cierge destiné à brûler devant la statue, comme témoignage de la reconnaissance publique; après quoi l'on revient en



procession chanter les vêpres et le salut du saint sacrement, à Vauroux.

Cuigy a aussi la dévotion des pèlerinages, mais Ville-er-Bray est son pèlerinage favori, et le samedi son jour de choix pour ces pieuses visites. Cette paroisse porte à la sainte Vierge un amour que révèle assez le nombre des chapelles et des statues qu'elle lui a élevées. La première chapelle se voit dans l'église paroissiale, à laquelle elle est antérieure; c'est là qu'on vénère une statue de la Vierge, en bois doré, portant l'Enfant Jésus. Beaucoup de personnes y font chanter le *Salve Regina* après vêpres, pour les malades. A peu de distance de là, est une autre chapelle, récemment restaurée, où les deux processions de la Fête-Dieu font station. Longtemps on y vénéra la Vierge assise, avec l'Enfant Jésus debout sur ses genoux, qu'on voit maintenant dans une niche du mur, sur la route. La troisième chapelle, située au hameau des Sollens, est Notre-Dame de Pitié, où, deux fois l'an, on va en procession après le chant des vêpres. Nous passons sous silence un ormeau portant dans une niche une statue de la Vierge, pour venir admirer, derrière l'église de Saint-Germer, une magnifique et vaste chapelle de la Vierge, du treizième siècle, éclairée par quinze grandes fenêtres ogivales du meilleur goût, avec de splendides rosaces, ses murs autrefois recouverts en dedans de peintures et de dorures, qui ont disparu aujourd'hui sous une épaisse couche de badigeon; chef-d'œuvre, enfin, de grâce et de légèreté, à ce point que plusieurs archéologues prétendent qu'elle ne le cède en rien à la Sainte-Chapelle de Paris, et se demandent lequel des deux édifices a servi de modèle à l'autre. Cette chapelle communique à l'église par une galerie, qui est aussi richement ornée.

Le canton de Marseille n'a, sous le patronage de Marie, que les deux paroisses de Lihus et de Gaudechart; mais



voici ce qu'il a de particulier. A Lihus, on chante la messe de la sainte Vierge le premier samedi de chaque mois; à Hétomesnil, on ajoute à la même pratique une procession avec chant des litanies, le premier dimanche du mois. A Prévillers, les habitants font haute profession de dévouement à la Mère de Dieu. A Fontaine-Lavaganne, outre les confréries du Rosaire et de Notre-Dame des Victoires, les fidèles se rassemblent dans une chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, cinq fois par an, pour une messe qu'on y chante en l'honneur de la Mère de Dieu, et tous les dimanches de carême, pour y chanter alternativement les vêpres de la sainte Vierge et les vêpres des morts. Enfin, à Gaudechart, il y a non-seulement les confréries du Rosaire vivant et du Mont-Carmel, avec les processions, chants et cérémonies qui s'y rattachent; mais encore la congrégation des Petites Servantes de Marie immaculée, qui portent dans les campagnes le double bienfait d'une éducation chrétienne et d'une solide instruction, dirigeant les écoles, les asiles, les ouvroirs, et, au besoin, visitant et soignant les malades.

Le canton de Méru, qui compte quatre paroisses sous le vocable de Marie (1), nous présente Lardières célébrant avec empressement les fêtes de la Vierge, et allant en grand nombre au pèlerinage de Notre-Dame de Frouville, dans le diocèse de Versailles; Amblainville, fidèle chaque année à ce même pèlerinage, le mardi de la Pentecôte, pour remercier Marie de l'avoir autrefois délivrée d'une épidémie qui ravageait toute la contrée; Corbeil-Cerf priant dans sa chapelle latérale de la Vierge, qui fut ajoutée à l'église au seizième siècle; Ivry-le-Temple à genoux dans son église devant deux statues de la Vierge, qui paraissent antérieures au dix-septième siècle, et

---

(1) La Villeneuve-le-Roi, Montherlant, Chavançon, Lardières.



devant un tableau de Notre-Dame du Rosaire, dont la confrérie a été remplacée par l'association du Rosaire vivant, laquelle marche dans les cérémonies sous sa bannière. En cette paroisse, on porte les enfants à l'autel de la sainte Vierge, aussitôt après leur baptême, pour les lui consacrer; et dans les peines ou les dangers, les moins croyants mêmes l'invoquent, et font brûler un cierge devant son image. Quand on veut faire un souhait de bonheur à quelqu'un on lui dit : Que le bon Dieu et la bonne sainte Vierge vous donnent leur sainte bénédiction. Aux fêtes de la Pentecôte, beaucoup font le pèlerinage de Notre-Dame de Frouville, et y ont obtenu des guérisons qui semblent tenir du prodige. On vient de restaurer, au pignon d'une maison, une ancienne statue de la Vierge, que la Révolution avait respectée. A Monts, annexe d'Ivry, les jeunes filles habillent la Vierge de leur petite église; et à Neuvillebon, paroisse voisine, où l'on dirait la foi presque morte, le culte de la sainte Vierge survit encore.

Le canton de Nevillers a Juvignies et Vellennes sous le patronage de Marie; du reste, il n'offre rien de remarquable qu'une magnifique statue de la Vierge, que les connaisseurs estiment douze mille francs. La Révolution l'enleva à un monastère voisin. L'église de Bailleul en a hérité, et c'est là que les fidèles vont la vénérer aujourd'hui.

Le canton de Noailles n'a que deux paroisses sous le vocable de Marie (1); mais aussi il en a trois qui nous offrent plusieurs traits dignes d'intérêt. Villers a un saint sépulcre dans lequel la Vierge a une figure pleine d'expression, et dont tous les personnages sont de grandeur naturelle. Une des pierres vient du tombeau de Notre-Seigneur à Jérusalem; et à tous ces titres, l'église est un lieu de pèlerinage. La paroisse Sainte-Geneviève, chaque année, le

---

(1) Montreuil et Mortefontaine.



23 octobre, à quatre heures du matin, chante, dans son église, une messe solennelle qu'on appelle la messe de Notre-Dame de Liesse, au milieu d'une telle affluence, que beaucoup ne peuvent entrer et sont réduits à entendre la messe de dehors. C'est une messe d'actions de grâces de ce qu'en 1715 la paroisse fut délivrée de la peste par un pèlerinage à Notre-Dame de Liesse. Alors la paroisse était affreusement ravagée par le fléau ; on voua ce pèlerinage (1), et pour l'exécuter, on partit le 20 octobre ; le 23, à quatre heures du matin, on arriva à Liesse, qui en est éloigné de trente-cinq lieues ; on entendit la messe, et l'épidémie cessa à ce moment-là même. On se propose de célébrer, en 1865, le cent cinquantième anniversaire de ce bienfait, en allant processionnellement à Liesse, et ouvrant pour la même époque, dans l'église Sainte-Geneviève, une chapelle nouvelle, qui s'appellera la chapelle de Notre-Dame de Liesse.

Enfin Hermes possède une chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, fondée à la fin du dix-septième siècle, précédée d'un porche en charpente, qui a été reconstruit et agrandi en 1827. Elle est décorée de plusieurs tableaux et d'une statue de la sainte Vierge en bois ; et la procession du saint sacrement s'y rend tous les ans à la Fête-Dieu. Son fondateur avait recommandé à ses héritiers de l'entretenir dans un parfait état de propreté et de décence ; et ses dernières volontés sont encore aujourd'hui religieusement observées.

---

(1) Le procès-verbal de ce vœu se conserve dans les archives de la paroisse.



---

## CHAPITRE DEUXIÈME.

### HISTOIRE DU CULTÉ DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE CLERMONT-SUR-OISE.

---

Si la ville même de Clermont ne nous offre rien de remarquable, quatre paroisses, qui relèvent d'elle comme chef-lieu de canton, honorent Marie en qualité de patronne (1). La paroisse de La-Rue-Saint-Pierre fait, chaque premier dimanche du mois, une procession à l'autel de la sainte Vierge. La paroisse d'Agnetz a, dans son église, un autel de Notre-Dame de Bon-Secours, où environ huit cents pèlerins viennent chaque année prier, faire brûler des cierges, offrir à Marie des couronnes, des fleurs, des croix, des chaînes tantôt d'or, tantôt d'un métal moins précieux. Le premier dimanche de chaque mois, on y fait une procession, où les jeunes personnes portent le bâton de la sainte Vierge. A ce lieu de pèlerinage, s'en joint un autre; c'est Notre-Dame de Ronquerolles, fondée en 1210, plus tard mise au service d'une maladrerie; démolie en 93, relevée enfin, en 1854, pour abriter l'antique statue de la Vierge si vénérée des siècles, qui, après avoir été dérobée pendant la Révolution à la fureur des démolisseurs, et cachée longtemps dans la ferme voisine, n'avait encore, depuis la liberté rendue aux cultes, d'autre sanctuaire qu'une chambre de cette même ferme. La nouvelle chapelle, bâtie dans une petite île qui communique avec la terre ferme, par une passerelle en bois entourée de haies vives, de gazons, de massifs, de fleurs et d'arbustes, fut bénite solennellement, le 13 avril 1856, au milieu d'un immense

---

(1) Ce sont : Choisy, Erquery, la Neuville et Remerangles.



concours; et cette cérémonie impressionna si vivement tous les cœurs, que depuis on en célèbre chaque année l'anniversaire.

La paroisse de Fitz-James offre beaucoup de cierges et divers présents à l'autel de la Vierge, fait chanter fréquemment une antienne en son honneur, va souvent en pèlerinage à Agnetz, quelquefois même jusqu'à Notre-Dame de Liesse, et se presse, aux exercices du mois de Marie, au moins deux fois la semaine, devant un magnifique autel surmonté d'une riche statue. Étouy a une association de Notre-Dame des Victoires, avec ses exercices des dimanches soir, une procession avec chant des litanies chaque premier dimanche du mois, un grand zèle pour toutes les fêtes de la sainte Vierge, comme pour le mois de Marie; et l'on attribue à cette dévotion la grâce d'une sainte mort qu'obtiennent la plupart des habitants. Enfin Bulles a une chapelle qu'on appelle Notre-Dame de Sainte-Fontaine, lieu de pèlerinage très-fréquenté, entouré de bosquets et d'ormes séculaires, et placé près d'une source limpide. Les pèlerins se signent respectueusement avec cette eau, en boivent pour leur santé, et en emportent pour les malades. Il ne se passe guère de jour qu'on n'y voie plusieurs personnes en prières. La messe s'y célèbre aux principales fêtes de la Vierge, ainsi que les lundis de Pâques et de la Pentecôte.

Les cantons de Breteuil et de Liancourt, qui n'ont chacun qu'une église sous le vocable de Marie, ne nous offrent rien qui puisse fixer notre intérêt. Il en est autrement du canton de Crèvecœur : là sont deux paroisses sous le patronage de la Mère de Dieu. A Cormeille, est une chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, bâtie en 1840, et déjà lieu de pèlerinage très-fréquenté, agrandie en 1856, et recevant, le seul jour du 8 septembre, de quatre à cinq mille pèlerins. A Luchy est une chapelle



de Notre-Dame du Rosaire, où se rassemble la confrérie du Rosaire vivant, tous les dimanches au soir, pour de pieux exercices. On lit dans les archives de cette église que des reliques de saint Côme et de saint Damien ont été données à la paroisse de Notre-Dame de Luchy : preuve certaine qu'autrefois l'église portait le vocable de la sainte Vierge.

Au canton de Froissy, M. le curé de canton rend compte en ces quatre vers de l'état de sa paroisse :

Tout ici parle d'elle,  
Son nom règne en ces lieux,  
Nous croissons sous son aile,  
Nous vivons sous ses yeux.

En effet, la fête patronale de la Nativité s'y célèbre toujours le 8 septembre, sans la remettre, comme ailleurs, au dimanche suivant. Le Rosaire vivant y est très-florissant, et les associés font dire une messe à leur intention le premier samedi de chaque mois, distribuent des chapelets, des médailles, des scapulaires et les billets des mystères du Rosaire, qu'ils se procurent par une offrande collective et spontanée. Tous les dimanches, après vêpres, on récite une partie du chapelet; et le soir, on se réunit de nouveau pour l'achever, faire la prière, chanter des cantiques ou les vêpres de la sainte Vierge, et entendre une instruction sur ses grandeurs et ses vertus. On fait souvent dire des messes et brûler des cierges à son autel; on y entretient des vases de fleurs, tantôt naturelles, tantôt artificielles; les jeunes personnes portent en procession sa statue et sa bannière; beaucoup portent le scapulaire du Carmel et de l'Immaculée Conception, célèbrent ses fêtes et le mois de Marie avec une dévotion particulière.

Au canton de Maignelay, quatre églises sont sous le vocable de Marie (1). Coivrel fait les exercices du mois de

---

(1) Ferrières, Méry, Tricot, Montgerain.



Marie trois fois par semaine, et Montgerain deux fois. Morenvillers possède une belle statue de la Vierge, qui porte le titre de Notre-Dame de Grâce, et beaucoup de pèlerins viennent prier à ses pieds. Montigny a ses exercices du mois de Marie tous les jours, une confrérie du Rosaire et une association de prières, dont les pratiques sont de réciter de temps en temps un *Ave Maria* pendant le travail, et de payer une cotisation annuelle de vingt-cinq centimes, destinée d'une part à fournir aux frais d'entretien de la chapelle, de l'autre à faire dire, chaque année, douze messes pour les associés vivants, autant pour les associés morts, et une messe basse le samedi qui suit le décès de chaque associé. A Dompierre, un autel élégant, une belle bannière, trois statues de la Vierge et le mois de Marie parfaitement suivi attestent la dévotion de la paroisse à Marie. A Maignelay, l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, le scapulaire, le chant des litanies de la sainte Vierge tous les dimanches de l'année, le mois de Marie tous les jours de mai, et le zèle des pèlerinages aux chapelles célèbres des environs rendent le même témoignage de ses habitants. Enfin nous trouvons à Méry, au milieu du cimetière, Notre-Dame de Méry, chapelle très-ancienne, décorée de croix, de bagues, de cœurs, de chaînes en or et en argent, d'*ex-voto* de tout genre, offerts, les uns par l'espérance, les autres par la reconnaissance. Les populations de la contrée y viennent souvent prier, surtout aux fêtes de la Vierge, le lundi de la Pentecôte, le premier et le dernier jour de la neuvaine de prières et d'instructions qui s'y fait vers le 2 juillet. Cette neuvaine est très-suivie; depuis six heures du matin jusqu'à midi, la foule se presse dans l'église et le cimetière; étrangers et habitants, tous rivalisent de zèle pour ces saints exercices.

Après le canton de Maignelay vient le canton de Mouy, qui n'a rien de digne d'intérêt que Notre-Dame d'Angy,



chapelle assez vaste, de style roman, avec un autel principal dédié à Notre-Dame, et une crypte dont on voit encore les ruines, amoncelées par la révolution de 93. Avant la Révolution, on y venait en pèlerinage, non-seulement des paroisses voisines, mais même des pays éloignés; et malgré la destruction des archives de l'église, incendiées en 93, quelques actes authentiques, échappés au feu, constatent la sincère dévotion des petits et des grands pour cette chapelle. Ainsi, par acte notarié du 16 juillet 1640, le seigneur de Bruilles fonde une rente de quarante livres pour une messe à dire chaque semaine dans la chapelle de Notre-Dame d'Angy, avec une autre rente de six livres dix sous pour la célébration de la messe et des vêpres le 20 juillet, fête de sainte Marguerite; et en 1681, il est, en vertu de sa volonté dernière, inhumé dans ladite chapelle. Le 15 décembre 1644, un compte rendu mentionne une dépense de trois cents livres pour réparer les dégâts faits à la chapelle de Notre-Dame par les Espagnols, qui, étant en guerre avec la France, avaient ravagé tout le pays. En 1678, la famille Basset fonde une rente de quatre livres pour la messe de saint Louis et de saint Hubert à Notre-Dame d'Angy; en 1685, le prêtre Jean Denise y est inhumé; en 1700, Notre-Dame d'Angy reçoit une fondation d'un franc dix sous pour la procession et le salut, le jeudi saint à six heures du soir; en 1707, une autre fondation de deux livres dix sous pour la procession le jour de l'Assomption; en 1747, une nouvelle fondation de trois livres pour la messe le jour de saint Roch; enfin en 1690, un acte authentique nous montre cette église dotée d'une confrérie de charité, composée de femmes qui, sous la protection de Notre-Dame, se dévouaient à visiter les malades et à les assister spirituellement et corporellement.

Après les orages de la révolution de 93, les fêtes, pro-



cessions et autres exercices pieux en l'honneur de Notre-Dame d'Angy se rétablirent. En 1854, les femmes de la paroisse, en assemblée présidée par le curé du lieu, firent choix de la Purification pour leur fête patronale, et s'engagèrent à assister ce jour-là à la messe, aux vêpres, au salut et aux processions, à venir à l'offrande un cierge allumé à la main, à acheter à frais communs une bannière de la sainte Vierge, qu'une d'elles porterait aux processions, chacune, pendant un an, à son tour. Elles convinrent également que, chaque année, on élirait, pour un an, quatorze demoiselles chargées de pourvoir, au moyen d'une quête, à l'entretien de la chapelle, qu'une d'elles serait présidente et porterait en procession la bannière de la Vierge, l'autre trésorière qui porterait le bâton, et que les douze autres quêteraient, chacune son mois. Cinq ans plus tard, en 1859, on bénit un autel, une statue avec une bannière de la Vierge; et on érigea la confrérie de Notre-Dame des Victoires, au milieu d'un concours immense et de l'allégresse universelle; et depuis lors il n'y a pas eu un seul exemple de refus de sacrements à l'heure de la mort; les offices ont été mieux fréquentés, les fêtes de la Vierge mieux célébrées. La reconnaissance pour les grâces obtenues a entouré la statue de Marie d'*ex-voto*, de diadèmes, de cœurs en vermeil et en argent, dont quelques-uns ont été donnés par les enfants de la première communion, de croix en or et de présents divers.

Le canton de Saint-Just, outre cinq églises (1) sous le vocable de Marie, nous offre également plusieurs faits dignes d'entrer dans l'histoire de son culte. A Cressonsacq, la chapelle du château étant consacrée à la Mère de Dieu, la population se hâta de grouper ses habitations tout autour; elle l'agrandit même, y éleva un autel avec une

---

(1) Fourneval, Noroy, Ravenel, Rouvillers, Quincampoix.



statue de la Vierge, que bientôt elle entourra de cœurs, de croix d'or, d'*ex-voto* divers et couronna d'un riche diadème. Plusieurs de ces présents, ainsi que le tabernacle, les vases et les fleurs qui le décorent, furent donnés par un homme qui, ayant reçu un coup de pied de cheval en pleine poitrine, n'en éprouva aucun mal; ce dont il s'estima redevable à la médaille de la Vierge, sur laquelle le coup avait porté. Cependant Cressonsacq n'avait encore qu'une statue; l'amour de la Vierge y ajouta une statue de l'Immaculée Conception, avec deux chandeliers dorés, une couronne en perle apportée de Notre-Dame de Liesse, l'affiliation à Notre-Dame des Victoires, et une belle statue de la Vierge, sur un globe, dans la maison des Sœurs.

Saint-Remy a la gloire de posséder la chapelle de Notre-Dame du Fort, nom qui lui vient sans doute du château voisin. Bien des personnes des environs vont la visiter et y font dire la messe pour les enfants de faible constitution. La paroisse Saint-Just, qui a consacré sa nouvelle église à Notre-Dame de Grâce, Marie conçue sans péché, est affiliée à Notre-Dame des Victoires; et le soir de tous les dimanches et fêtes chômées, elle en fait les exercices, au grand profit des âmes et de la religion. A Moyenneville, on aime la sainte Vierge d'une affection si vraie, que tout prédicateur qui parle d'elle est toujours goûté, et que les exercices de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, à laquelle on est affilié, y produisent le plus grand bien. La paroisse possède un tableau de l'Annonciation, une statue en bois doré, avec une grande quantité de colliers en perles, de croix en or et une chaîne d'or, autant de présents qui attestent les grâces obtenues. Le maître-autel est surmonté d'une magnifique statue dorée de l'Immaculée Conception, avec une couronne de douze étoiles, formée dans le vitrail qui la domine. Du côté de l'Évangile, vous voyez une autre statue de la Vierge en bois



doré ; sur la bannière est représentée Marie tenant l'Enfant Jésus d'une main et un lis de l'autre ; dans la nef , le tableau d'un côté représente la Vierge à la chaise , et le tableau du côté opposé , Notre-Dame des Sept-Douleurs. Dans les processions, la statue de l'Immaculée Conception est portée sur un brancard par quatre jeunes personnes vêtues de blanc ; les autres, également en blanc, portent les unes sa bannière, les autres son bâton et les rubans, d'autres enfin des cierges allumés. Au mois de Marie, les exercices s'y font avec beaucoup d'entrain et de zèle, tant de la part du pasteur que de la part des fidèles : on dresse, au milieu de l'église, un autel, qu'on couvre de fleurs variées ; et après les pénibles travaux de la journée, les pauvres paysans viennent chanter de tout leur cœur les louanges de Marie, et entendent avec bonheur raconter ses grandeurs et ses vertus.

Toutefois Notre-Dame de Bon-Secours, à Gannes, est beaucoup plus célèbre que celle de Moyenneville. La tradition populaire attribue l'origine de cette chapelle à la protection miraculeuse de Marie, invoquée par une jeune fille dont on menaçait la pudeur. On aurait alors bâti une chapelle qui, depuis l'an 1300, dura jusqu'en 1776. A cette époque, soit vétusté, soit insuffisance du local pour le nombre des pèlerins qui y venaient prier, on éleva, sur un plus grand plan, une chapelle nouvelle, formant un carré long de huit mètres sur cinq de large. En 1807, on y ajouta, en avant-corps de la façade, une charpente surmontée d'un clocher, et récemment on a construit une sacristie accolée au chevet du sanctuaire. Le Saint-Siège a accordé dans cette chapelle deux indulgences plénières : l'une le dernier jour du mois de mai, l'autre à chacun des jours de la neuvaine qui commence le 2 juillet.

Le pèlerinage de Notre-Dame de Gannes était autrefois très-considérable ; on y venait de fort loin, surtout au



temps de la neuvaine, qui avait lieu au commencement de juillet. Les habitants du pays gardent encore le souvenir des processions qui s'y faisaient la nuit, et que l'on annonçait par le son des cloches. Aujourd'hui, quoique ce pèlerinage ne soit plus aussi fréquenté, il y vient toujours un certain nombre de personnes, qui y font brûler des cierges, réciter des évangiles, toucher quelques objets à la statue, et y offrent divers bijoux, comme chaînes, croix d'or ou d'argent.





---

## CHAPITRE TROISIÈME.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE COMPIÈGNE.

---

Depuis de longs siècles, la sainte Vierge a toujours été l'objet d'un culte particulier dans Compiègne. Nous en avons pour preuve les nombreux monuments de piété envers Marie, qu'on y a toujours recueillis et soigneusement conservés. L'abbaye royale de Saint-Corneille honorait : 1° un voile de la sainte Vierge, apporté d'Aix-la-Chapelle par Charles le Chauve, comme celui de Chartres, renfermé dans le piédestal d'un beau reliquaire tout d'argent, et encore imprégné de larmes et de gouttes de sang ; d'où l'on concluait que c'était celui-là même qu'elle portait lorsqu'elle reçut son divin Fils dans ses bras à la descente de la croix ; 2° un peu de son lait dans un petit reliquaire d'or ; 3° un peu de ses cheveux dans un beau cristal carré, avec un soubassement en vermeil ; 4° un morceau de sa chemise dans un autre cristal ; 5° quelques fragments de ses vêtements ou de sa ceinture ; 6° une petite Vierge dans une croix processionnelle en vermeil ; 7° une Vierge miraculeuse, connue sous le nom de *la Vierge aux pieds d'argent*, qui se conserve encore aujourd'hui à l'Hôtel-Dieu, et dont le pied était revêtu d'une plaque métallique pour empêcher qu'il ne s'usât sous les baisers des visiteurs.

La paroisse Saint-Jacques a une confrérie du Rosaire et une association des Enfants de Marie ; elle fait avec édification les exercices du mois de Marie et la neuvaine de Notre-Dame de Bon-Secours. Autrefois elle était bien plus riche en monuments d'amour pour la sainte Vierge. Elle comptait sur son territoire : 1° Notre-Dame de Salvation, construite par Louis XI à l'endroit même où



son courrier lui donna la bonne nouvelle de la reddition de Coutances et de Bayeux, jusqu'alors au pouvoir des Anglais; elle fut détruite en 1784; 2° une chapelle de Notre-Dame, au bout de la rue qui s'appelle maintenant Solferino, et qu'auparavant on nommait Notre-Dame; 3° la chapelle de la Visitation dans la rue Sainte-Marie; 4° la chapelle du collège, qui portait le vocable de la Présentation. Plus éloquentes encore que ces monuments de pierre, des pièces authentiques, qui se conservent aux archives de la ville, nous font connaître la piété des habitants de Compiègne pour la sainte Vierge. On y lit que, le 29 mai 1736, le conseil de ville fit vœu d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Liesse, pour conjurer les maladies contagieuses qui moissonnaient les habitants; que, le 1<sup>er</sup> mai 1737, on renouvela ce vœu; qu'en 1814, toutes les autorités de la ville, s'estimant redevables à la sainte Vierge d'avoir été préservées de l'entrée des ennemis, qui l'attaquaient avec huit mille hommes et vingt-huit pièces de canon, vinrent en corps entendre une messe d'actions de grâces à Notre-Dame de Bon-Secours, et firent vœu d'y venir à perpétuité, chaque année, le premier jour d'avril; ce qui se fit, en effet, jusqu'en 1830, où, avec Louis-Philippe, recommença le règne de Voltaire.

La paroisse Saint-Germain possède l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, avec les exercices si touchants des dimanches au soir; mais surtout elle possède, sur son territoire, la célèbre chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, une des plus remarquables de tout le diocèse (1). En voici l'origine : pendant les troubles qui agitèrent la minorité de Louis XIII, les Espagnols, répan-

---

(1) Les renseignements sur cette chapelle nous ont été fournis : 1° par M. Edmond Caillette de l'Hervilliers, qui a beaucoup écrit sur ce sanctuaire; 2° par M. l'abbé Boudeville, curé de Saint-Germain de Compiègne; 3° par M. l'abbé Davie.



du sur le sol français, semaient partout la consternation et l'effroi. Dans le cours de leurs rapides conquêtes, ils arrivent devant Compiègne et en décident le siège. Le couvent des Capucins, situé en dehors des fortifications, devait en subir les premières conséquences. Dans une crise si terrible, un des religieux, le Père Boniface, se prosterne devant une image de la sainte Vierge, qu'il possédait depuis vingt-cinq à trente ans, et fait vœu, si Marie préserve la ville des horreurs d'un assaut et le couvent du pillage, de lui élever une chapelle en ce lieu-là même. Le vœu du saint religieux est entendu; les Espagnols s'épouvantent en voyant la ville décidée à se défendre opiniâtrément, et se retirent en désordre. Ce départ inattendu jette Compiègne dans une joie inexprimable; les rues et les places retentissent de cantiques à la louange de Marie, à laquelle on rapporte l'honneur de la délivrance; on se presse autour de ses autels; on la couvre de fleurs; la cire et l'encens brûlent devant son image.

Cependant le Père Boniface n'a garde d'oublier son vœu; il avait une sœur dans une position aisée, il en réclame le concours; et, aidé par elle, il bâtit un petit oratoire dans l'enclos du monastère. Il en pousse les travaux avec activité; et le 1<sup>er</sup> août 1637, l'édifice est terminé. Dès le lendemain, il convoque toute la ville à son inauguration. Après l'avoir fait consacrer au milieu de l'allégresse générale, il y porte processionnellement le tableau de la Vierge devant lequel il avait obtenu la délivrance de la ville, et le place au milieu de l'autel de la chapelle, là où il fut toujours depuis.

Les habitants de Compiègne vinrent prier avec bonheur dans ce nouvel oratoire. L'année suivante, 1638, l'évêque de Soissons, d'où Compiègne dépendait alors, autorisa à y dire la messe; et, en 1639, le Saint-Siège accorda, pour sept ans, une indulgence plénière à y gagner le 25 mars.



Cette double faveur donna un nouveau lustre au sanctuaire de Marie ; les pèlerins y vinrent plus nombreux ; des miracles s'y obtinrent, et la voix publique proclama la Vierge du Père Boniface Notre-Dame de Bon-Secours. A ce nom si doux, tous les cœurs volèrent vers son autel. On y accourut de toutes parts, aussi bien de la cour que de la ville et de la campagne. Louis XIII et Anne d'Autriche, les princes et les princesses venaient s'y agenouiller et prier, toutes les fois qu'ils visitaient Compiègne. La duchesse d'Orléans, malade, n'y pouvant venir à pied, s'y fit porter, et y communia. Louis XIV, à peine reconnu majeur par le Parlement, s'y rend à son tour, et, pendant cinq semaines qu'il demeure à Compiègne, il y entend la messe plusieurs fois la semaine, avec presque tous les princes et seigneurs de sa cour.

Le nonce du Pape y vient lui-même plusieurs fois célébrer les saints mystères, et, sur des traces si augustes, la foule se presse chaque jour. La sainte Vierge répond à cette confiance et se montre vraiment Notre-Dame de Bon-Secours. Des guérisons merveilleuses s'opèrent à son sanctuaire, et toutes les bouches les célèbrent.

Telles étaient les gloires de cette sainte chapelle, lorsqu'en 1653 il fallut la reconstruire. Bâtie avec précipitation seize ans auparavant, déjà elle menaçait ruine. Les Capucins résolurent de la remplacer par une autre plus vaste, plus commode, et où seraient ménagées, tout en sauvegardant les lois de la clôture, des places pour les femmes qui voudraient assister aux offices. Dès que le dessein des religieux fut connu, la reine, le jeune roi, le maire, les échevins, tous les habitants y promirent leur concours ; et, le 8 juin 1653, les autorités de la ville, invitées par les Capucins, vinrent en poser la première pierre, avec une inscription latine où on lit, entre autres choses, ces pieuses paroles que nous traduisons : « Très-



» sainte Vierge, daignez accepter avec bonté cette offrande,  
» qui vous est faite par les gouverneurs de Compiègne.  
» Accueillez le tribut de leur dévouement; ils soumettent  
» à votre amour leur cœur, leur esprit, tout enfin, et  
» espèrent dans la protection de vos suffrages. *Cor suum,*  
» *mentem et omnia dilectioni tuæ subjiciunt, et tutelam expectant*  
» *tuis suffragiis.* » Pendant les travaux, une difficulté se  
rencontra. On avait besoin d'un terrain contigu pour y  
établir la nef; et la dame qui en était propriétaire ne vou-  
lait le céder à aucun prix. Mais la résistance que les  
hommes ne pouvaient vaincre, Marie sut la fléchir avec  
autant de force que de douceur. La dame, étant venue  
prier dans cette même chapelle, dont elle refusait de faci-  
liter l'agrandissement, sentit la déraison de son obstina-  
tion; elle en eut honte; et se rendant, sans tarder, chez les  
Capucins : « Mes Pères, leur dit-elle, prenez de ma terre  
» ce qu'il vous plaira; je n'en veux rien, et je fais très-  
» volontiers ce présent à Notre-Dame de Bon-Secours. »  
En conséquence, on se mit à la construction de la nef;  
on poussa vivement les travaux, et en septembre 1654,  
tout était achevé. L'évêque de Soissons vint la bénir, ac-  
compagné de son coadjuteur, et y attacha quarante jours  
d'indulgences.

Marie récompensa, par des faveurs signalées, le zèle  
que tous avaient témoigné pour l'érection de son sanc-  
tuaire. Un enfant de trois ans, Élie Lebel, boiteux de  
naissance, ne pouvait pas même se tenir debout. Sa mère  
va prier Notre-Dame de Bon-Secours, et aussitôt il est  
complètement guéri. Une jeune fille de cinq ans et demi,  
Marie Béjot, avait, à la cheville du pied, un ulcère, prove-  
nant de la petite vérole, qui ne cessait ni jour ni nuit de  
la faire souffrir. Tous les médecins avaient prononcé que  
le mal était incurable. La mère fait dire une neuvaine de  
messes à Notre-Dame de Bon-Secours. Dès le premier



jour, l'enfant se trouve mieux ; le jour suivant, le mieux s'accroît ; et la neuvaine était à peine terminée, que l'enfant marchait et que l'ulcère avait disparu. La mort du Père Boniface, fondateur de la sainte chapelle, qui arriva vers ce temps-là, fut regardée elle-même comme un miracle de la bonté de Marie ; il avait toujours demandé de mourir un samedi ; et en effet, se trouvant plus mal un samedi matin, il fit dire une messe à Bon-Secours, pour obtenir de mourir ce jour-là. Vers trois heures de l'après-midi, il se fait réciter les litanies de la sainte Vierge ; et avant la fin de ces litanies, il expire en répondant : *Ora pro me*. En 1737, la dévotion à cette sainte chapelle, quoique toujours soutenue depuis un siècle, reçut encore un nouvel élan de la magnifique cérémonie qui eut lieu alors pour le renouvellement du vœu qu'avait fait, en 1637, la ville de Compiègne, à l'occasion de la peste. Cette cérémonie dura trois jours. Le premier, tous les magistrats, sous la conduite des Capucins qui étaient venus les trouver à l'hôtel de ville, se rendirent en procession à l'abbaye Saint-Corneille ; et de là, avec tous les corps séculiers et réguliers, à Notre-Dame de Bon-Secours. Là, à genoux sur les marches de l'autel, ils prononcèrent le vœu au nom de la cité entière ; on chanta ensuite le *Te Deum*, après quoi ils retournèrent processionnellement à Saint-Corneille. Les deux autres jours, il y eut grand'messe, vêpres, sermon, salut, plus de quinze cents communions, et des pèlerins innombrables de tous les environs. Une maladie contagieuse régnait alors dans la ville ; elle finit au moment où se prononça le vœu.

Deux ans après, en 1739, la pieuse reine Marie Leczinska vint à Bon-Secours faire sa prière ; et en 1763, y étant retournée, elle y demeura en oraison pendant une demi-heure, après laquelle elle recommanda aux religieux, en sortant, de prier pour son âme, et non pour son corps.



A l'exemple de la reine, on vit prosternées, dans ce vénéré sanctuaire, toutes les grandeurs du siècle, la maréchale de la Motte-Houdencourt, la comtesse de Bavière, la comtesse de Hautefort, le prince Clément de Bavière, électeur et archevêque de Cologne, le duc Maximilien Emmanuel de Bavière, les évêques de Soissons, plusieurs princesses de Condé, la duchesse d'Enghien et les abbesses de Royallier, près Compiègne.

Au milieu de ces nobles personnages, toutes les classes de la société, gens de la ville comme de la campagne, se pressaient chaque jour devant la sainte image. Outre leurs visites individuelles, les magistrats et les principaux habitants de Compiègne y faisaient trois fois par an une visite solennelle, tous réunis ensemble ; c'était ordinairement le 20 janvier, le 25 mars et le 16 août.

Ainsi florissait sans interruption la dévotion à Notre-Dame de Bon-Secours, lorsqu'au mois d'avril 1794, en vertu de la loi de l'Assemblée nationale qui supprimait tous les couvents, la sainte chapelle fut vendue. L'acquéreur allait l'abattre ; mais, jaloux de conserver à la ville le sanctuaire de sa patronne, un homme honorable se trouva qui eut le courage de l'acheter et de la faire desservir par un prêtre fidèle, tant que la chose fut possible.

En 1815, on la répara et on l'embellit, par reconnaissance pour la protection dont Marie avait couvert la ville, en 1814, contre les Prussiens qui voulaient s'en rendre maîtres ; et, le 1<sup>er</sup> avril 1816, on renouvela, dans une procession magnifique, le vœu que la présence des armées alliées n'avait pas permis d'accomplir l'année précédente. En 1817, à l'occasion d'une mission qui eut lieu dans la ville, on promena par les rues la sainte image, au milieu des chants saintement joyeux de tous les habitants. Elle reçut les hommages de la duchesse d'Angoulême et de Charles X revenu de son sacre, qui, l'un et l'autre, la



prièrent pour la France, la conjurant d'éloigner l'orage qui déjà commençait à gronder, et qui éclata plus tard d'une manière si terrible. Peu d'années après la révolution de 1830, la chapelle, desservie par M. l'abbé de Boudenville, conserva la confiance des fidèles, qui y affluèrent plus que jamais, surtout à l'époque de la neuvaine du 25 mars. Aussi, en 1846, Pie IX lui accorda la faveur d'un autel privilégié; et en 1861, il y ajouta une indulgence plénière, non-seulement pour un jour par mois, au choix de chacun, mais encore pour les fêtes de l'Immaculée Conception, de la Nativité, de l'Annonciation, de la Purification et de l'Assomption, avec une indulgence de 300 jours pour chaque visite qu'on ferait à ce béni sanctuaire.

Encouragées par ce haut témoignage d'intérêt, des âmes chrétiennes donnèrent à Notre-Dame de Bon-Secours, en 1864, de magnifiques lustres avec de belles verrières, où sont symbolisées les litanies de la Vierge; et les fidèles semblèrent redoubler de zèle pour y venir offrir leurs hommages à Marie, spécialement pendant la neuvaine du 25 mars et tout le mois de mai.

Une chapelle si vénérée ne pouvait manquer d'être comme un foyer d'où l'amour de la sainte Vierge rayonnerait sur tous les environs. En effet, voyez la paroisse de Venette. La mort lui a-t-elle enlevé une personne chère, ses parents ou amis vont aussitôt la recommander à Notre-Dame de Bon-Secours. Craint-elle quelque mal, ou désire-t-elle quelque bien, elle court en pèlerinage à la sainte chapelle. Le portail principal de son église vous présente l'image de Marie, sculptée en pierre au onzième siècle; elle couvre ses autels de cierges et de fleurs, et suit avec amour les exercices du mois de Marie.

Voyez la paroisse de Choisy-au-Bac; elle a jusqu'à trois chapelles de la Vierge: l'une à l'église paroissiale, l'autre dite Notre-Dame de Septembre à Francport, la troisième



appelée Notre-Dame de la Sainte-Enfance, sur le bord de la forêt de Saigne, où beaucoup de personnes viennent prier tous les dimanches. Voyez la paroisse de la Croix-Saint-Ouen; elle est affiliée à Notre-Dame des Victoires, et en suit, chaque dimanche, les pieux exercices. Un tableau appendu à ses murs vous rappelle deux personnes de la paroisse, qui allaient périr dans les eaux de la Seine; elles saisissent la médaille miraculeuse, elles invoquent Marie conçue sans péché; et les voilà sauvées. Là, toutes les fêtes de la Vierge sont pieusement célébrées, les exercices du mois de Marie fidèlement suivis; et le hameau de Mercière, trop éloigné pour y prendre part, s'en dédommage en priant devant une petite statue de la Vierge, sculptée dans la pierre, au-dessus de la porte de la maison principale. Voyez enfin la paroisse de Jaux : jusqu'à la révolution de 93, elle a possédé Notre-Dame de Bouquy, ainsi appelée du village où elle était située. Desservie par de fervents religieux, cette chapelle était visitée par de nombreux pèlerins; et la statue qu'ils y vénéraient se conserve encore dans l'église paroissiale de Jonquières, à laquelle elle fut donnée par le courageux chrétien qui l'avait dérobée aux profanateurs de 93.

Les autres cantons de l'arrondissement de Compiègne sont loin d'avoir la même importance. Au canton d'Attichy, qui renferme trois églises paroissiales sous le patronage de Marie (1), vous trouvez, à Attichy même, une statue de Notre-Dame de la Treille; souvenir, peut-être, de la statue de ce nom si vénérée à Lille, au diocèse de Cambrai, ou peut-être aussi, simplement souvenir de l'ancienne abbaye d'Attichy. Vous trouvez à Tracy-le-Mont l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, le Rosaire vivant, le Rosaire ordinaire, reste du Rosaire

---

(1) Ce sont Crouloy, Couloisy, Rethondes.



perpétuel, dans lequel autrefois la sainte Vierge recevait un hommage incessant par la répartition de toutes les heures du jour entre ses membres pour la récitation de cette prière, enfin une procession en l'honneur de la Vierge, le troisième dimanche de chaque mois.

Au canton d'Estrées-Saint-Denis, qui, comme le précédent, compte trois paroisses sous le vocable de Marie (1), vous ne trouvez guère à remarquer que la prière en public, le soir de chaque dimanche, dans la paroisse de Moyvillers.

Le canton de Ressons est un peu plus riche : il compte jusqu'à sept églises sous le vocable de la Mère de Dieu (2). Conchy-les-Pots a une touchante association, dont le but est, au moyen d'offrandes déposées dans le tronc : 1° d'entretenir et de décorer la chapelle de la sainte Vierge, 2° de faire célébrer douze messes basses chaque année pour tous les associés ; une messe chantée pour chacun d'eux à sa mort, et un service annuel pour tous les associés décédés dans l'année. Monchy-Humières a le Rosaire vivant. La paroisse de Gournay récite le chapelet en public tous les jours de l'avent, du carême, du mois de Marie, et dans le reste de l'année, le soir des dimanches et fêtes. Elle célèbre avec pompe les fêtes de la Vierge, portant en procession sa bannière et sa statue, entre deux files de jeunes personnes vêtues de blanc, un cierge à la main. Elle a dans son église des tableaux de l'Immaculée Conception, de l'Annonciation, de l'Assomption et deux groupes, l'un de Marie enfant à l'école de sa mère qui lui montre à lire, l'autre de Marie mère avec son divin Fils. Ricquebourg possédait, avant la Révolution, une confrérie de Notre-Dame du Montserrat, canoniquement

---

(1) Ce sont Armancourt, Fayel et Pochette.

(2) Vignemont, Boulogne, Conchy-les-Pots, Gournay, Lalaule, Mortemer, Ricquebourg.



érigée par une bulle de Paul V, qui se conserve encore aux archives de la paroisse. Cette pieuse confrérie a disparu; et Ricquebourg n'a plus à nous montrer d'autre monument de son amour pour la sainte Vierge, qu'une chapelle dans l'intérieur de l'église, et, dans une niche au milieu du tympan de la porte principale, une petite statue de Marie, en pierre, qui date du treizième siècle. Enfin, Ressons, digne, par son dévouement à la Mère de Dieu, d'être chef-lieu du canton, a, depuis 1657, une confrérie du Rosaire; depuis 1860, le Rosaire vivant; depuis un temps plus éloigné, une procession le premier dimanche du mois, et, le lendemain, une messe pour les associés défunts du Rosaire. Cette paroisse, la première du diocèse qui ait fait en public les exercices du mois de Marie, a encore la gloire de posséder deux chapelles de la Vierge. La première dans l'église paroissiale, date de 1549, parce qu'alors elle remplaça l'antique chapelle, construite vers le douzième siècle, en forme de rotonde, dont on fit une sacristie. Les fidèles aiment leur chapelle de la sainte Vierge, et y font souvent dire des messes et brûler des cierges. La seconde chapelle, située à environ cinq cents mètres de l'église, est Notre - Dame de l'Épine, ainsi appelée du buisson d'épines où était caché son fondateur, lorsque, poursuivi par des soldats, qui étaient près de l'atteindre et de le tuer, il promit à la sainte Vierge de lui bâtir un sanctuaire en ce lieu-là même, s'il échappait au danger. La chapelle élevée au quinzième siècle, en exécution de ce vœu, attira promptement la vénération universelle; mais comme on n'y abordait que par une ruelle étroite, où une procession ne pouvait passer, on la fit rebâtir plus haut, là où elle est maintenant. Cette nouvelle chapelle subsista jusqu'en 1726; alors le curé du lieu, voyant qu'elle menaçait ruine, la fit restaurer à ses frais, et même y travailla de ses propres mains. Depuis lors, la



dévotion à Notre-Dame de l'Épine ne s'est jamais ralentie. Par une disposition providentielle, la statue qu'on y vénère, enfouie en terre pendant la Révolution, ne put jamais être découverte, quoiqu'on fouillât là même où elle était cachée. Au rétablissement du culte, on reconstruisit la chapelle en l'agrandissant, parce qu'on l'estimait trop petite; et on y remplaça la statue, qui est encore aujourd'hui l'objet de la même confiance. On y offre souvent le saint sacrifice; et, deux fois l'an, on y va en procession.

Mais voici bien un autre sanctuaire de Marie, vraiment digne de toute notre admiration : c'est, au canton de Noyon, l'antique et gracieuse cathédrale d'un évêché qui n'est plus. C'est Notre-Dame de Noyon, bâtie au douzième siècle, et conservée jusqu'à nos jours, dans toute sa beauté et sa pureté primitives. Cette illustre basilique nous offre plusieurs particularités remarquables. 1° Elle avait quatre autels de la sainte Vierge, savoir : le grand autel, devant lequel l'évêque était tenu d'entretenir jour et nuit un cierge allumé, Notre-Dame de Lorette, Notre-Dame de la Gésène ou de la Nativité, dont Calvin fut autrefois chapelain, et Notre-Dame de l'Annonciation, chapelle riche d'ornementation et d'architecture, qui, après s'être appelée plus tard Notre-Dame de l'Assomption, s'appelle aujourd'hui Notre-Dame de Bon-Secours. Elle avait de plus sur son portail, à l'angle supérieur du fronton, une statue de Notre-Dame célèbre par ses miracles, au témoignage d'un historien de l'église de Noyon, qui écrivait en 1683 (1). 2° Elle possédait; dès longtemps avant le seizième siècle (2), la confrérie de Notre-Dame des Joies;

---

(1) *Annales de l'église de Noyon*, par Levasseur, doyen du chapitre de l'église de Noyon, t. II, p. 784.

(2) Une bulle de l'évêque de Noyon, de l'an 1515, citée tout au long par Levasseur, parle de cette confrérie comme existant depuis longtemps.



elle célébrait sa fête annuelle le jour de l'octave de l'Assomption, avec un office propre donné par l'évêque, et adopté, ainsi que la fête, en plusieurs paroisses du diocèse. Cette confrérie avait ceci de particulier, qu'elle chantait une messe de minuit aux fêtes de l'Assomption et de saint Joseph; et que, le jour de la fête des Joies, elle donnait à déjeuner et à dîner aux pauvres; la veille à déjeuner seulement; et aux neuf principales fêtes de la Vierge, elle leur faisait des distributions, tantôt de blé, tantôt d'argent (1). 3° La cathédrale de Noyon avait le droit d'asile; et l'on voit, en 1432, un incendiaire nommé Gourdain s'y réfugier sans qu'on osât l'en arracher. 4° Elle possédait un morceau du vêtement de la sainte Vierge, renfermé dans un beau vase de cristal, et jouissait de grandes richesses, comme le prouve son inventaire qui se conserve encore (2). Du reste, le nombre des églises sous le vocable de Marie qui relèvent de Noyon, comme chef-lieu de canton, nous montre combien le culte de la sainte Vierge s'était répandu sur tout le territoire environnant; on en compte jusqu'à six (3).

Si de là nous passons aux trois cantons faisant autrefois partie de ce qu'on appelait le Noyonnais, nous trouvons, au canton de Ribecourt, trois paroisses sous le patronage de Marie (4); deux qui ont l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires (5); trois qui ont la confrérie du Rosaire (6);

(1) Tous ces détails sont constatés par le registre des dépenses de la confrérie, cité par Al. Delafons, *Recherches historiques sur Noyon et le Noyonnais*, p. 229.

(2) Voyez *Une cité picarde au moyen âge, ou Noyon et le Noyon*., par Al. de Lafons, p. 154.

(3) Ce sont : Pont-l'Évêque, Pontoise, Sempigny, Cuts, Mondescourt, Porquéricourt.

(4) Chiry, le Plessis-Brion et Thourotte.

(5) Longueil et Plessis-Biron.

(6) Thourotte, Carlepont et Plessis-Biron.



enfin au Plessis-Biron, une chapelle de la Vierge, avec sa statue en bois, ses bannières, ses bâtons, son mois de Marie et le chant du *Sub tuum* tous les dimanches et fêtes, après la grand'messe. Au canton de Guiscard, trois paroisses également sont sous le vocable de Marie (1); celle du Frestoy chante, comme Plessis-Biron, le *Sub tuum* tous les dimanches et fêtes; les jeunes personnes portent en procession une belle bannière de l'Immaculée Conception, qu'elles ont achetée elles-mêmes; le maître-autel a une Vierge dorée, et la chapelle de la Vierge une autre grande statue, avec une petite en bois argenté, qui passe pour très-ancienne, et qui est très-chère à la population. Au-dessus de la fontaine publique, est une Vierge en stuc; et à peine est-il quelques rares maisons où ne soit exposée, en lieu honorable, soit une statue de la Mère de Dieu, soit une image de Notre-Dame de Liesse. La paroisse de Guiscard ne le cède guère au Frestoy; elle a les confréries du Rosaire et du Mont-Carmel, l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, avec ses réunions au soir des dimanches, une procession à l'autel de la Vierge, avec chant des litanies et du *Sub tuum* le premier dimanche de chaque mois, récitation d'une partie du chapelet tous les dimanches après vêpres, et beaucoup de communions aux fêtes de la sainte Vierge.

Le canton de Lassigny n'est pas moins remarquable. On y compte cinq églises sous le vocable de Marie (2). A Plessis-de-Roye, la plupart des maisons ont, comme au Fresnoy, ou une image ou une statuette de la Mère de Dieu. La plupart des filles, et même quelques garçons, reçoivent au baptême le nom de Marie. On porte sa statue

---

(1) Freniches, le Frestoy et Bougies.

(2) Ce sont : Cannectancourt, Cuy, Fresnières, Thiescourt et Crapeau-Mesnil.



ou sa bannière en procession le premier dimanche du mois, tous les dimanches de mai et à toutes les grandes fêtes. Les neuvaines, les cierges, les prières à Marie sont le recours ordinaire de tous les affligés; et ceux-là même qui n'assistent pas à la messe le dimanche y assistent exactement aux fêtes de la Vierge, même celles qui ne sont que de dévotion. Tous les ans, chaque famille députe un de ses membres à Notre-Dame de Liesse; et la plupart vont en personne à la neuvaine de Notre-Dame de Compiègne. La paroisse de Canny joint aux observances que nous venons de décrire la dévotion à une Vierge placée dans une niche suspendue à un arbre, qui, d'après les dernières volontés du fondateur, ne doit jamais être abattu.





---

## CHAPITRE QUATRIÈME.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE SENLIS.

---

Cette dernière partie du diocèse, qu'il nous reste à parcourir, nous offre les témoignages les plus illustres comme les plus touchants d'une véritable dévotion à Marie (1). Le premier qui ait évangélisé le pays de Senlis, qu'on appelait autrefois le pays des *Sylvanectes*, fut saint Rieul, disciple de saint Jean l'Évangéliste; et on ne peut douter que cet apôtre ne lui ait inspiré le plus tendre amour pour Marie, qu'il aimait tant lui-même. Il n'est même guère croyable que saint Rieul ne l'ait pas vue plusieurs fois et n'ait pas eu avec elle de saints entretiens, lorsqu'il allait prendre les leçons de saint Jean (2). Aussi, quand après avoir élevé une *mémoire* sur la tombe des martyrs saint Denis et ses compagnons, avec qui il était passé dans les Gaules, il se dirigea vers le territoire des *Sylvanectes*, sa première œuvre fut de consacrer à *Louvres* un sanctuaire en l'honneur de la bienheureuse Mère de Dieu (3); et lorsque, arrivé à Senlis, il en eut converti les habitants, son premier soin fut d'élever un autel à la gloire de la Vierge Marie dans le temple même où l'on avait voulu le faire sacrifier aux faux dieux (4). Après sa prédication au village de Rully, les habitants dédièrent à Marie l'église qu'ils bâtirent, et

---

(1) Nous sommes redevable en grande partie de nos renseignements à M. l'abbé Blond, directeur de l'institution Saint-Vincent à Senlis.

(2) *Acta sanct.*, 3 martii ad 30; *Vita ex pluribus Cod. mss.*, cap. i. *Vita excussa ex mss. Aret.* — *Specul. historiale*, lib. X, cap. xxvii.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.* — Jaulnay, *le Parfait Prélat, ou vie de saint Rieul*, 1648.



Notre-Dame de Rully acquit tant de célébrité, qu'au dixième siècle on lui éleva une église, où les archéologues admirent le portail, formé de plusieurs voussures à plein ceintre décorées de zigzags et de longues colonnettes, et le clocher roman à deux étages de fenêtres, fort remarquable par ses ornements (1). On ne peut pas affirmer que l'autel élevé à Senlis par saint Rieul soit l'origine première de Notre-Dame de Senlis; il paraît au contraire plus probable que celle-ci fut bâtie plus tard à Saint-Frambourg, et que, vers la fin du dixième siècle, l'évêque Eudes la restaura. Cette église ne dura pas longtemps après sa restauration : elle fut ruinée ou incendiée, sauf la sacristie, qui seule demeura debout. Pour la relever, l'évêque de Senlis obtint de Louis VII des lettres patentes adressées aux évêques, abbés et clercs du royaume, ordonnant à tous, « pour l'honneur de Dieu et de la bienheureuse » Vierge à qui appartient l'église », de recevoir avec distinction les porteurs de ces lettres. Munis d'une si puissante recommandation, les envoyés de l'évêque parcoururent grand nombre de paroisses du royaume, portant avec eux le plan et les reliques de leur église, parmi lesquelles ils comptaient des cheveux de la sainte Vierge avec un morceau de sa chemise et de la pierre de son tombeau (2). Ils recueillirent des offrandes considérables, auxquelles l'évêque ajouta la moitié des honoraires dus pour les pompes funèbres dans les diverses paroisses du diocèse; et, avec ces secours, on commença les travaux. A mesure qu'on avançait l'ouvrage, on s'emparait des parties faites, pour y établir le culte; et nous voyons, en 1170, Louis VII se charger, « pour l'honneur de sa très-sainte » auxiliatrice la Vierge Marie, des frais d'une seconde

---

(1) Graves, *Statistique du département de l'Oise*, p. 92, 1834.

(2) *Gallia christ.*, X, 1401, B.



» lampe devant son autel ». Quelque temps après, Ermen-  
garde de Douai, fonde une troisième lampe au même  
autel; et l'abbaye de Saint-Vincent se charge d'en fournir  
l'huile (1).

Après quatre-vingts ans de travaux, le 15 juin 1191,  
l'archevêque de Reims, assisté des évêques de Senlis, de  
Soissons, de Laon, de Noyon et de Meaux, fit la dédicace  
solennelle de cette belle église. Toutefois, comme il  
restait encore beaucoup à faire, les prélats firent paraître  
une lettre commune, où ils accordaient diverses indul-  
gences et faveurs spirituelles à quiconque concourrait  
par ses aumônes à l'achèvement de l'édifice, et recom-  
mandaient aux pasteurs d'exhorter les peuples à bien  
accueillir les envoyés chargés de recevoir leurs offrandes.  
Par ces moyens, l'édifice fut conduit à sa perfection; et  
dès lors devint l'objet de la dévotion des princes et des  
peuples. Il s'y fit, peu après, trois fondations : l'une de  
Philippe-Auguste pour l'entretien d'un cierge perpétuelle-  
ment allumé devant l'autel de Notre-Dame, les deux  
autres de l'évêque Guérin et de son successeur Adam de  
Chambly, pour une messe de la Vierge à chanter dans le  
chœur chaque semaine; et Guérin, ajoutant à sa fonda-  
tion des offrandes princières, donna à l'église des orne-  
ments de soie, des tapis, un calice d'or, une croix d'or  
ornée de pierres précieuses, une table de vermeil destinée  
à être placée devant l'autel de Notre-Dame avec une cou-  
ronne d'argent qui pendait au-dessus. Les peuples, de  
leur côté, accouraient avec confiance, dans leurs peines,  
à Notre-Dame de Senlis, qu'on nommait *Lapis adjutorii* (2),  
Notre-Dame de la Pierre de Bon-Secours. En 1141, une  
épidémie étant survenue dans les environs, on implora

---

(1) Afforty, p. 468.

(2) Du Ruel, f° 239 v°.



Notre-Dame de Senlis, et l'on fut délivré. On l'implora de même tantôt contre le feu sacré, ou mal des ardents, tantôt contre diverses autres infirmités; et l'on fut guéri (1). Frappé des effets merveilleux de l'intercession de Marie dans sa cathédrale, l'évêque de Senlis, Robert de Créponsart, institua la fête des Miracles de Notre-Dame, qui se célébrait le second dimanche de mai de chaque année, avec un salut solennel, une procession et une station qu'assurait une fondation de cinquante livres; et en 1290, Nicolas IV, par une bulle spéciale, engagea les fidèles à recourir à Notre-Dame de Senlis et à lui demander spécialement la rémission de leurs péchés, attachant un an et quarante jours d'indulgence à la visite de ce sanctuaire de Marie pendant les octaves de l'Annonciation, de la Nativité, de la Purification, de l'Assomption, de saint Jean-Baptiste et le jour de sa dédicace. En 1395, une charte de Charles VI fonde, de concert avec la reine son épouse, une messe basse, chaque jour, à perpétuité, devant l'autel de Notre-Dame *de la Pierre*, dans la cathédrale de Senlis, de plus une messe solennelle à *notes*, aux cinq fêtes de la Vierge avec une procession après matines devant ledit autel, où l'on chantera deux antiennes pour la famille royale. En 1430, Louis de Bourbon, comte de Vendôme et de Chartres, fit vœu, s'il chassait les Anglais et les Bourguignons qui assiégeaient Compiègne, de fonder à perpétuité une messe solennelle devant l'image de Notre-Dame de la Pierre, le jour où Dieu et sa glorieuse Mère lui accorderaient la grâce de faire lever le siège. Il y réussit, et il tint parole à Dieu et à Marie (2).

Les dons et fondations se succédaient presque sans

---

(1) *Galliæ mon. S. Mariæ*, X, p. 4413, et append. 461.

(2) *Ibid.*, X, p. 4418, B.



interruption à Notre-Dame de Senlis. L'évêque Charles de Blanchefort lui donna, pour présent de joyeux avènement, une statue toute d'argent, haute de deux pieds, et couronnée, comme l'Enfant Jésus qu'elle tenait dans ses bras; il y ajouta une chape d'or qu'on exposait aux fêtes solennelles, et qu'on portait aux processions, spécialement à celle de Louis XIII, avec la châsse de saint Frambourg, qui contenait une manche de la sainte Vierge; et après sa mort, ses exécuteurs testamentaires offrirent encore en son nom une nouvelle statue d'argent. En 1580, le chanoine Jean Durand légua sa maison pour l'entretien d'un cierge toujours allumé devant l'image de Notre-Dame; et avant lui, en 1274, l'archidiaque Ambiani fonda une chapellenie à l'autel de la Vierge; en 1346, un autre fonda une messe solennelle *De beatâ*, pour tous les samedis avant l'heure de prime, avec obligation de l'annoncer par le son de la cloche du dimanche. L'acquit de ces fondations et autres semblables occupait une grande partie du temps des chanoines, qui cependant encore y ajoutaient, de leur plein gré, la récitation des vêpres de la Vierge chaque jour du carême.

Le peuple, de son côté, manifestait hautement sa dévotion à Notre-Dame de Senlis. Il y offrait tant de cierges, qu'en 1835 l'évêque estima une ressource pour lui et ses successeurs de se réserver ceux qu'on apportait aux fêtes de l'Assomption, de la Nativité et de la Purification; il s'associait à la confrérie du Rosaire, qui y était établie et qu'on appelait alors la confrérie du Psautier de la Vierge Marie, composée de cent cinquante *Ave Maria* et de quinze *Pater* à dire chaque jour; mais surtout il y venait en pèlerinage. Dans les deux mois seulement d'octobre et de novembre 1583, on y vit arriver les processions de Crépy, de Damartin, de Louviers, de Luzarches, de Creil, de Mello, de Vitry, de Pont-Sainte-Maxence, de Chambly, de



l'Isle-Adam et de Nanteuil. A l'époque de la Ligue, on y venait même de villes éloignées, pour demander la conservation du catholicisme en France. Deux mille personnes y vinrent de Meaux à la suite des curés de la ville, des Cordeliers, des chanoines et du grand chantage qui portait le saint sacrement; six mille y vinrent de Pontoise; et les habitants de Senlis, rendant la visite qu'ils avaient reçue, allèrent aussi en procession à Meaux et à Pontoise.

Cependant, dès 1413, cette cathédrale avait éprouvé de grands dégâts; un ouragan avait endommagé le clocher, le beffroi et la couverture. Plus tard, en 1417, les couvreurs, par imprudence, occasionnèrent dans la charpente un incendie qui consuma une partie du toit et fondit le plomb; en 1504, la foudre incendia toute la couverture, les combles et l'étage supérieur de l'église, fondit les cloches, ébranla le clocher, et mit le plomb en liquéfaction, de telle sorte qu'il coulait par les rues, comme l'eau dans les grandes pluies. Pour réparer tant de désastres, Louis XII accorda des secours considérables; le chapitre permit le beurre et le lait en carême, à la condition d'offrandes pour la cathédrale; les chanoines donnèrent quatre mille livres; en 1507, l'évêque institua une confrérie en l'honneur de la sainte Vierge, dans laquelle, d'une part, il accordait de grandes faveurs spirituelles, et de l'autre, il prescrivait des aumônes pour le même objet. Avec tous ces secours, on poursuivait activement les travaux de restauration. Dès 1514, tout l'extérieur fut réparé; et avec de nouveaux secours que donna François I<sup>er</sup>, on s'occupa des travaux intérieurs. En 1527 et en 1556, on ajouta deux ailes au chevet de l'église. Tout semblait complet; cependant, en 1847, sont survenus de nouveaux embellissements. D'abord on a construit une chapelle spéciale de la sainte Vierge; puis, on a placé partout de magnifiques vitraux. Le vitrail de la



chapelle présente, sur autant d'écussons, les principaux symboles de la Vierge tirés de ses litanies; et, dans les quatrefeuilles supérieurs, le Père éternel qui la bénit. Au vitrail du midi, est l'Immaculée Conception; un ange s'élance du ciel portant la banderole : *Regina sine labe concepta*; à droite Daniel, à gauche Isaïe, prophétisent la Vierge qui doit enfanter; au vitrage du nord, est l'ange de l'Annonciation. Au grand portail, à droite, six anges semblent ensevelir le corps de Marie; deux à gauche enlèvent au ciel son âme, que deux autres encensent; et au centre, le Fils de Dieu, entouré de sa cour, accueille dans les cieux sa divine Mère; il étend les mains pour l'inviter à prendre place à ses côtés, il la couronne, et la Reine du ciel porte son diadème avec noblesse et majesté. Cette grande scène est encadrée et comme applaudie par quarante-quatre statuettes, appliquées, en quatre cordons, sur les voussures, représentant les patriarches, les rois, les prophètes, ancêtres ou figures du fils de la Vierge.

La cathédrale n'était pas seule à honorer Marie. Les huit autres églises de Senlis semblaient rivaliser avec elle. Vous trouviez, en première ligne, la collégiale de Saint-Rieul, qui, chaque année, à la fête de la Purification, allait en procession, après sexte, à Notre-Dame. Pendant les offices, douze cierges, fondés par le chanoine Étienne de Chambly, brûlaient devant son maître-autel. Le 25 mars, elle avait une station, fondée en 1565, et un salut solennel appelé salut du *Gaude Maria*. Le deuxième dimanche de mai, le 16 juin, le 2 et le 4 juillet, le 15 août, le 8 septembre et le 21 novembre, elle retournait en procession à Notre-Dame, à l'Assomption, elle reproduisait le luminaire d'Étienne de Chambly, et le lendemain, elle allait à Saint-Frambourg honorer la châsse de la sainte manche. Enfin, au 8 décembre, elle célébrait l'Immaculée Conception avec une pompe tout exceptionnelle. *Ad intemeratæ*



*conceptionis beatæ Virginis memoriam*, lit-on dans les archives du chapitre.

L'église de Saint-Frambourg se flattait, de son côté, de posséder, outre la châsse de la sainte manche dont nous avons parlé, un morceau de la ceinture de la sainte Vierge, un autre de sa tunique, et six morceaux de ses autres vêtements (1).

L'église Saint-Maurice, bâtie par Louis IX en l'honneur de la sainte Vierge et des saints martyrs Maurice et ses compagnons, célébrait chaque jour, d'après la charte du saint roi, une messe de la Vierge à l'autel qui lui était consacré.

L'église des Cordeliers possédait une chapelle de la Conception de Notre-Dame, chérie des grandes familles du pays, des d'Orgemont, des de Bellefontaine, des de Montmorency, qui y avaient leurs tombeaux (2). L'église des Capucins était sous l'invocation de Notre-Dame; l'église de Saint-Vincent comptait la sainte Vierge au nombre de ses patrons titulaires, et celle des Carmes déchaussés s'appelait Notre-Dame de la Charité. Enfin, le couvent de la Présentation honorait particulièrement les vertus de la sainte Vierge dans le temple, et avait pour mission d'en répandre le parfum dans le cœur des jeunes filles de la ville confiées à ses soins. Les religieuses de cette maison, soumises à la règle de saint Augustin, récitaient tous les jours le petit office, et une de leurs plus chères pratiques était de s'offrir à Dieu pendant le saint sacrifice, en union avec Marie s'offrant à Dieu dans le temple. Elles s'offraient spécialement le dimanche à la sainte Trinité, en action de grâce de l'élection de Marie pour Mère de Dieu, le lundi au Verbe (3) pour le remercier de s'être incarné

---

(1) Afforty, 846, X, 252, — 305, I, 309.

(2) Du Ruel, p. 423.

(3) Du Ruel, f° 545.



en elle, les autres jours de la semaine pour le bénir de tous les privilèges et de toutes les grâces dont il l'avait enrichie. A la révolution de 93, ce couvent comptait quarante-six religieuses de chœur et vingt converses. Après la Révolution, il devint un collège, où furent élevés des hommes devenus éminents, tels que le maréchal Canrobert; et aujourd'hui il fait partie de l'institution de Saint-Vincent, qui est sous la haute direction de monseigneur l'évêque de Beauvais.

A peu de distance de la ville, est Chamant, avec son église de Notre-Dame de la Nativité et son beau clocher roman, ses belles verrières et ses peintures murales. On s'y rendait en procession dans les circonstances critiques; ce fut ainsi qu'en 1392, pour demander la guérison du roi Charles VI, toutes les paroisses de Senlis y allèrent processionnellement sous la conduite de l'évêque, et avec les châsses de saint Rieul, de saint Frambourg et de sainte Rothaire, devant lesquelles brûlaient quatre torches de cire offertes par la ville. Toutefois, la gloire principale de Chamant n'est pas dans sa belle église; elle est bien plutôt dans le pèlerinage de Notre-Dame de Bon-Secours, petite chapelle des plus humbles, située sur son territoire, mais honorée d'une statue de Marie en laquelle tout le monde a confiance. Le 2 juillet, il s'y ouvre une neuvaine qui attire, tous les matins, grand nombre d'habitants des campagnes voisines, souvent même les paroisses entières, avec le curé en tête. On y vient de Senlis entendre la messe le matin, et le soir une prédication, où les auditeurs sont si nombreux, que ni la chapelle ni la cour voisine ne peuvent les contenir. Cet édifice remonte à l'an 1608; alors la maison de Cornouailles, famille chrétienne de Senlis, céda, en faveur des Capucins, le terrain où est la chapelle. Les échevins de la ville, considérant le bien que feraient en ce lieu ces religieux, « desquels, dit l'arrêté, comme la vie est sainte et



» de très-bon exemple, il n'y aura personne, désireux de » son salut, qui n'en profite », donnèrent volontiers leur consentement à la fondation; et le 23 mai 1610, la première pierre fut posée au nom de la reine Marguerite de Valois. En 1614, le cardinal de la Rochefoucauld bénit la chapelle; et dès lors elle devint un lieu de pèlerinage desservi par les Capucins. Mais, quelques années après, elle subit la mutabilité des choses humaines; et cédée en 1655 à de pieux ermites, en 1667 au séminaire de Senlis, en 92 à l'État qui la vendit, plus tard, successivement, à divers acquéreurs qui la laissèrent ouverte au public, elle devint, en 1858, propriété diocésaine, et, par là même, reprit son caractère antique de pèlerinage. Chaque jour, en effet, des pèlerins y viennent, même de loin, surtout le premier samedi de chaque mois, et à la neuvaine du 2 juillet, comme nous l'avons dit. Pie IX y a accordé la faveur de l'autel privilégié, avec une indulgence plénière un des jours de la neuvaine, une indulgence de sept années et sept quarantaines les samedis, et une indulgence de deux cents jours les autres jours.

Sur l'autre versant du plateau dont Senlis occupe la pointe, s'aperçoivent les ruines de Notre-Dame de la Victoire. C'est le lieu où se rencontrèrent, en 1214, deux courriers royaux, l'un se rendant du nord en Poitou, de la part de Philippe-Auguste, pour annoncer à son fils l'heureuse issue de la bataille de Bouvines, et le vœu qu'il avait fait de bâtir une église à la sainte Vierge, si elle lui obtenait la victoire; l'autre venant du Poitou pour annoncer au roi la victoire remportée à Chinon sur le roi d'Angleterre, Jean Sans-terre. Ce lieu de la rencontre des courriers parut à Philippe-Auguste le lieu providentiel où il devait accomplir son vœu; et en conséquence, le 12 mars 1222, il expédia des lettres patentes pour y bâtir non-seulement une église, mais encore une abbaye, sous le nom de Notre-



Dame de la Victoire. Ces murs s'élevèrent promptement : en 1223, l'évêque de Senlis y appela douze religieux de l'abbaye Saint-Victor de Paris; et, en 1224, il consacra l'église du monastère à la sainte Mère de Dieu.

Philippe-Auguste avait doté l'établissement; Louis VIII, son fils, dès son avènement au trône, confirma cette fondation, et se montra le constant protecteur de l'abbaye, jusqu'à insérer cette clause dans son testament : « Nous léguons » à l'abbaye de Sainte-Marie de la Victoire, près Senlis, » mille livres, sans préjudice des revenus que nous lui » avons assignés, et voulons que les pierres précieuses que » portent nos couronnes, nos anneaux ou nos autres » bijoux, soient vendus au profit de ladite abbaye (1). » En 1472, Louis XI fit rebâtir l'église en reconnaissance de ses propres succès; et, six ans plus tard, il lui donna deux mille livres pour établir des lampes d'argent devant l'image de Notre-Dame (2). C'était là un de ses lieux de dévotion privilégiés; il obtint à l'abbaye le titre d'église patriarcale et de chef-lieu de tout l'ordre de Saint-Augustin; il s'y bâtit, à lui-même, un château pour sa résidence personnelle; et quand il n'y résidait pas, il y venait encore très-souvent. Les peuples aussi aimaient à y venir prier. Le 13 septembre 1583, la procession de deux mille habitants de Meaux, dont nous avons parlé, y vint, de Senlis, chanter la messe; le 19 juillet 1586, l'évêque de Senlis y vint, avec les habitants, implorer le secours de Notre-Dame de la Victoire contre les reîtres dont on annonçait l'entrée en France; et le 12 janvier suivant, il renouvela la même cérémonie en action de grâce de leur retraite.

Aujourd'hui il ne reste plus de cette église que quelques

---

(1) Afforty, 411, 1, 415.

(2) Jaulnay, p. 527.



ruines, quelques arcades ogivales à moulures prismatiques, quelques contre-forts anguleux, une tour hexagone qui domine toutes ces ruines, et un pan de muraille chargé de panneaux, tristes débris qui attestent encore la grandeur des proportions et le fini de l'exécution.

A moins de deux lieues de là, se trouvent, dans la petite vallée de l'Aunette, les ruines autrement imposantes de Notre-Dame de Chaalis. C'était, dans l'origine, un prieuré fondé, après la première croisade, par Renaud de Mello, pour remercier Dieu et la sainte Vierge de son heureux retour. Le 9 janvier 1136, Louis le Gros, désirant fonder une abbaye en l'honneur de la sainte Vierge, pour honorer la mémoire de son beau-frère, Charles le Bon, comte de Flandre, lâchement assassiné dans l'église Saint-Donat, à Bruges, par les affidés du bâtard Guillaume d'Ypres, obtint de l'abbé de Vezelay la cession de ce prieuré, et le donna à Guichard, abbé de Fontigny, qui, le convertissant en abbaye, y établit douze religieux Bénédictins, sous la conduite d'André de Beaudemont. Bientôt, grâce aux libéralités de nos rois, fidèles exécuteurs des intentions de Louis le Gros, grâce à la générosité de Guillaume le Loup, grand bouteiller de France, qui céda la propriété aux religieux, s'éleva comme par enchantement un vaste et bel édifice, que consacrèrent, le 20 octobre 1219, les évêques de Senlis, de Chartres et Foulques de Toulouse. Les ruines qui nous en restent, la hauteur des piliers, la pureté des lignes, la finesse des détails, nous révèlent encore toute la magnificence de ce beau sanctuaire de Marie, et en font une des pages les plus intéressantes de l'histoire de l'art à cette époque. Vingt-cinq chapelles splendides rayonnaient autour de l'édifice; l'entablement du maître-autel était tout en argent; les ornements sacerdotaux, dit le secrétaire de Charles VI, Jean de Montreuil, étaient tels, que Pindare lui-même n'aurait



pu en décrire la perfection; et la statue de la Vierge, dit le même auteur, pouvait soutenir la comparaison avec les plus beaux ouvrages d'Apelles et de Praxitèle; tant nos rois, surtout Louis VI, Louis VII, saint Louis, Philippe le Hardi, Philippe VI et Charles V, avaient pris à cœur la splendeur de cette église et de cette abbaye, une des plus importantes du royaume. Les peintures murales étaient dignes du reste de l'édifice; on y voyait les armoiries du couvent, consistant en fleurs de lis, pour indiquer une fondation royale, avec un K couronné pour désigner le fondateur Charles le Gros, d'où vint au monastère le nom de Chaalis, ou *Caroli Locus*. On y voyait encore les armes de France avec diverses inscriptions, comme celles-ci : *De cælo collapsa sunt Francorum lilia regni, quæ genuerunt in Caroli loco filios pernobiles*. On y admirait surtout une Vierge tenant l'Enfant Jésus, et à genoux, au-dessous, le roi Louis le Gros qu'on fait parler en vers à diverses personnes, qui lui répondent également en vers, et ces colloques sont inscrits sur la muraille. Le premier colloque était avec la sainte Vierge, le second avec le grand bouteiller, le troisième avec la reine. Quelques fresques, à peine visibles, indiquent que toute l'église était peinte dans le style italien le plus pur, répandu alors en France par les princes de la maison d'Est. L'école italienne est reconnaissable surtout dans les peintures de la chapelle abbatiale, ou du prieuré, qui est, de tout le couvent, la partie la mieux conservée. Le revenu annuel de cette splendide abbaye était coté cinquante mille livres sur la feuille des bénéfices, et deux cent soixante-six florins en cour de Rome. En 1789, il s'élevait, dit-on, jusqu'à cent dix mille livres. Mais cette grande opulence ne servait point à nourrir des moines oisifs et ignorants; les Bénédictins faisaient un noble usage de leurs richesses, nourrissant tous les pauvres qui se présentaient au monastère,



se créant une belle bibliothèque, où, travailleurs infatigables, ils devenaient, les uns de grands écrivains, les autres des docteurs en théologie, d'autres des hommes si éminents, que l'Église tirait de ce monastère des évêques, des archevêques, des cardinaux, des légats, que les princes mêmes ambitionnaient de s'y adjoindre, et que plusieurs, tels que saint Guillaume, d'abord abbé de Chaalis, puis archevêque de Bourges, ont mérité d'être placés au nombre des saints.

La Révolution n'eut aucun égard au mérite de ces savants et saints religieux : elle les expulsa, vendit tout le mobilier, détruisit de fond en comble la magnifique église, n'en laissant que quelques vestiges, qui échappèrent aux démolisseurs fatigués, et la chapelle abbatiale tout entière.

Depuis cette époque, la paroisse de Fontaine, sur laquelle était situé Chaalis, a conservé dans son humble sphère ce qu'elle a pu maintenir du culte de Marie, si magnifique dans l'abbaye : le Scapulaire, le Rosaire et les exercices du mois de Marie y sont en grand honneur.

Plus heureuse que Chaalis a été Notre-Dame de Montmélian, dont la fondation remonte jusqu'à saint Rieul, si l'on en croit la tradition. Dans ses courses apostoliques, le saint apôtre, informé qu'il y avait un temple de Mercure sur les hauteurs de Montmélian, s'y transporte, touche l'idole de son bâton de voyage; l'idole s'écroule aussitôt avec fracas, et au même emplacement il fait construire un oratoire sous le vocable de la sainte Vierge. Les malades et les affligés y viennent en foule, appellent du doux nom de Notre-Dame de Bon-Secours la Vierge de Montmélian; et autour du nouveau sanctuaire se forme bientôt une population si nombreuse, que pour satisfaire aux besoins des habitants et des étrangers, il s'y établit, disent les historiens, jusqu'à sept maréchaux ferrants.

Au douzième siècle, l'oratoire fondé par saint Rieul



tom bait de vétusté et ne pouvait d'ailleurs suffire à l'affluence des pèlerins. On le remplaça par une église romane plus vaste, dont les débris qui restent attestent la haute importance. Saint Louis et sa mère, Blanche de Castille, venaient souvent épancher leurs prières dans ce sanctuaire; d'où est venu que le culte du saint roi est encore aujourd'hui dans Montmélian associé à celui de la Mère de Dieu. Les peuples imitaient le pieux monarque, attirés à Notre-Dame par le zèle des Bénédictins de l'abbaye de Saint-Denis, qui furent longtemps chargés du service de cette église, et qui devinrent plus tard propriétaires de la châtellenie même de Montmélian. L'église reçut alors beaucoup de riches *ex-voto*, beaucoup de donations, parmi lesquelles on peut compter les dîmes de la paroisse, qui, au quatorzième siècle, appartenaient à l'abbaye d'Hérivaux, près de Luzarches, mais dont cette abbaye laissait la meilleure part à l'église Notre-Dame.

En 93, cette église si célèbre fut dépouillée et vendue; il n'en resta que le retable représentant l'Assomption. En 1800, ce retable fut racheté, pour être restitué au culte dans un pauvre réduit, le seul asile que la piété eût en ce temps-là à lui offrir. Arriva alors, dit-on, un étrange phénomène : c'est que ce lourd bloc de pierre, qui n'avait été déplacé qu'avec des peines inouïes, sembla perdre toute sa pesanteur quand on voulut le placer au-dessus du chétif autel qu'on lui avait destiné, à ce point que les ouvriers disaient qu'il leur semblait soulever un sac de plumes. Bientôt de nombreux pèlerins se pressèrent autour de la sainte image; et l'évêque de Beauvais, témoin, en 1852, de la dévotion des peuples, chargea un de ses prêtres d'élever à Notre-Dame de Montmélian un sanctuaire plus digne d'elle. Ce projet rencontra les plus augustes sympathies : Pie IX s'inscrivit de sa propre main sur le registre des bienfaiteurs de la nouvelle église; Napoléon III et l'impé-



ratrice Eugénie y joignirent leur offrande; d'autres dons arrivèrent, et l'on put construire une charmante chapelle dans le style de la première moitié du treizième siècle, avec cinq travées, dont une à l'orient est occupée par le sanctuaire, et l'autre à l'occident est recouverte d'une vaste tribune destinée à recevoir la multitude que l'église ne peut contenir aux jours de grande solennité. Cette magnifique construction a redoublé le zèle des pèlerins, qui y viennent en foule comme aux plus beaux jours de cet antique pèlerinage.

Après tous ces grands monuments de l'amour des peuples et des rois pour la sainte Vierge, il ne nous reste plus qu'à mentionner des sanctuaires moins importants sans doute, mais qui par leur nombre nous disent d'une autre manière le zèle ardent des populations pour le culte de Marie. C'est, dans le canton de Senlis, Notre-Dame d'Ory; dans le canton de Creil, Notre-Dame de Chantilly, fondée par un legs du grand Condé et terminée par son fils; Notre-Dame de Coye, due à la même famille; Notre-Dame de Mello, Notre-Dame de Blaincourt, Notre-Dame de Montataire, récemment décorée avec goût. A côté de ces églises, est digne de figurer Apremont, avec son autel de la Vierge refait à neuf et éclairé par quatre beaux vitraux, sa belle balustrade, sa nouvelle statue, sa nouvelle bannière de la Mère de Dieu, et sur le coteau qui domine la contrée, la statue nouvellement érigée de Notre-Dame de la Côte, où l'on va en procession le premier dimanche de mai, le 15 août et le jour de la première communion, pour consacrer les enfants à Marie. Cette pieuse paroisse donne, dans le baptême, le nom de Marie à la plupart des enfants, fait dire la messe tous les samedis libres à l'autel de la Vierge, et récite, tous les dimanches après vêpres, une partie du chapelet.

Si nous passons de là au canton de Nanteuil, nous trouvons Notre-Dame de Rozières, Notre-Dame d'Ère et



Notre-Dame de Buron, statue en pierre qui, placée dans l'église paroissiale, dénote le moyen âge par la douce naïveté de la figure, autant que par la roideur et l'élégante simplicité du vêtement. La paroisse de Buron possède l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires; et ses jeunes filles, à la grand'messe et aux vêpres de toutes les fêtes de la Vierge, portent le bâton de Marie, sauf la Purification et le lundi de la Pentecôte, où ce bâton est porté par les femmes.

Au canton de Crépy, se trouve Notre-Dame de Marienval, célèbre abbaye dont la construction, commencée en 920, dura plus de cent ans, et est un monument historique du plus haut intérêt; la Révolution y a détruit Notre-Dame du Parc, Notre-Dame de Champlieu, dont le pèlerinage était très-fréquenté, et dont il reste encore quelques ruines. Aujourd'hui la dévotion à Marie dans ce canton se traduit par l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires à Gihocourt, par le Rosaire vivant à Orrouy, et à Crépy, même dans l'église paroissiale, par une chapelle de la Vierge, qu'éclairent de belles verrières, par l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires avec ses exercices du dimanche soir, par une association dans le but d'accroître la pompe des fêtes de la sainte Vierge et de faire imiter ses vertus, enfin, dans les rues, par plusieurs statuettes de Marie au pignon des maisons.

Dans le canton de Pont-Sainte-Maxence vous trouvez à Saint-Christophe une statue de Notre-Dame de Bon-Secours placée au pied d'une croix, où l'on va souvent prier; à Fleurines, la pratique des pèlerinages de Chamant et de Liesse; à Rully, un zèle remarquable pour le mois de Marie; enfin, à Pont-Sainte-Maxence, la confrérie du Rosaire avec procession et salut le premier dimanche du mois, l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires avec ses exercices du dimanche soir, l'association de



Notre-Dame des Malades, de Notre-Dame de Sion ou des Mères chrétiennes, et celle des Enfants de Marie. Enfin le canton de Retz avait autrefois Notre-Dame de Collinances, prieuré de Fontevrault, Notre-Dame de Varinfroy et plusieurs autres dont les souvenirs même sont effacés; mais le sentiment de confiance en la sainte Vierge a survécu à tant de ruines; et le zèle des pasteurs l'entretient par divers exercices en son honneur.

---



## DIOCÈSE DE CHALONS <sup>(1)</sup>.

---

Le culte de la sainte Vierge a commencé à Châlons, comme ailleurs, avec le christianisme, dont il fait partie essentielle et fondamentale. Saint Memmius, premier évêque de Châlons, envoyé par saint Pierre lui-même, selon le Martyrologe romain (2), trouva dans une vallée, au milieu de la campagne, un autel consacré à la Vierge qui devait enfanter *Virgini pariturae*, tel que celui de Chartres; et partant de là pour prêcher le culte de Jésus-Christ et de sa Mère, il éleva, sur l'emplacement même du temple païen, une chapelle dédiée à Marie, qui dès lors prit le nom qu'elle a toujours conservé, de Notre-Dame en Vaux ou de la Vallée. Devenue bientôt un lieu de pèlerinage très-fréquenté, cette chapelle fut agrandie et érigée en paroisse vers l'an 450, par saint Alpin, évêque de Châlons. En 1157, cette église, bâtie en bois, s'étant écroulée, on s'empressa de la remplacer; la générosité des fidèles en fit seule tous les frais, et donna à Châlons la splendide église qui existe encore aujourd'hui. Telle est l'antique et vénérable origine de l'église Notre-Dame, église tout à fait hors ligne entre toutes les églises du diocèse, qui, depuis sa fondation, n'a cessé d'être dans Châlons comme le centre et le foyer de la dévotion à la Mère de Dieu : c'était

---

(1) Nous sommes redevable des renseignements sur ce diocèse à M. l'abbé Terriez, chanoine honoraire de la cathédrale, et à M. Ed. de Barthélemy.

(2) 5 août.



là que, dans ces derniers temps, le saint évêque monseigneur de Prilly aimait à venir épancher son cœur dans le silence de la prière. Là, depuis l'an 1200, on chante chaque jour, après la première messe, l'antienne du temps à la sainte Vierge; là est en honneur, depuis des siècles, une confrérie de l'Immaculée Conception, qui s'est affiliée, en 1840, à Notre-Dame des Victoires de Paris; et, depuis cette affiliation, le nombre des communions y va toujours croissant, jusque-là, qu'en 1863 le curé de Notre-Dame en compta de dix-neuf à vingt mille. Tous les dimanches soir, on y fait les mêmes exercices qu'à Notre-Dame des Victoires de Paris. Tous les jours de mai, on y fait le mois de Marie, et souvent l'enceinte du temple est trop étroite pour la foule qui s'y presse.

Cette église prêche le culte de Marie en toutes ses parties : la grande verrière du portail vous la présente dans toute sa gloire; l'autel vous la montre dans les femmes illustres de Judé qui l'ont figurée, comme Esther et Judith, dans les oracles des prophètes qui l'ont annoncée, comme Isaïe, Ézéchiël, David et Salomon, dans l'arbre de Jessé qui vous raconte sa généalogie, jusque dans les sibylles qui l'ont prophétisée; le clocher enfin, par la voix de ses cloches qui, chose merveilleuse, sont au nombre de cinquante-six, invite tous les jours les habitants de Châlons à invoquer Marie.

Après l'église Notre-Dame, toutes les autres églises de la ville portent chacune son cachet particulier de dévotion à la sainte Vierge. La cathédrale, consacrée à saint Étienne, possède la confrérie du Rosaire, dont elle célèbre solennellement la fête patronale, le premier dimanche d'octobre. Chaque dimanche, après vêpres, elle récite le chapelet, et, dans trois belles verrières, elle présente aux regards des visiteurs toute la vie de la sainte Vierge.



L'église Saint-Alpin possède la confrérie du Mont-Carmel, et ainsi que la cathédrale, elle récite le chapelet chaque dimanche après l'office. Les curés de cette paroisse sont autorisés *in perpetuum* à donner le Scapulaire; et l'autel de la Vierge est privilégié pour toutes les messes qui s'y célèbrent à l'intention des confrères du Scapulaire.

L'église Saint-Jean, qu'on dit être la plus ancienne du diocèse et celle où saint Memmius avait d'abord établi sa cathédrale, possède la confrérie de l'Immaculée Conception, que Clément XIV enrichit d'indulgences en 1773. On y célèbre avec grande pompe la fête patronale, et chaque dimanche on se réunit à l'autel de la Vierge pour de pieux exercices.

L'église Saint-Loup a la confrérie de Notre-Dame Auxiliatrice; c'était là qu'en 1795, avant la réouverture des églises, on se réunissait aux pieds de Marie, et que l'on confondait ensemble ses prières pour la France si malheureuse.

L'asile des aliénés a sa chapelle sous le vocable de la Visitation.

Le grand séminaire occupe le monastère de Sainte-Marie, le premier qu'aient eu en France les religieuses du bienheureux Pierre Fourrier de Mattaincourt.

Aux portes de Châlons, Juvigny a, dans son église dédiée à Notre-Dame, la confrérie du Rosaire avec un autel de la Vierge très-remarquable, et, au-dessus de l'édifice, une flèche gracieuse qui annonce au loin le sanctuaire de Marie. Matongues a une congrégation de la sainte Vierge, qui date de 1740, et dont les exercices sont très-fréquentés, aussi bien que le mois de Marie. Vertus, chef-lieu de canton, a une statue de Notre-Dame des Douleurs, provenant de l'abbaye voisine, que détruisirent les protestants au seizième siècle. On y va en pèlerinage, surtout pour les enfants malades. Cette église possède l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, la confrérie



du Rosaire, et fait exactement les exercices du mois de Marie.

Mais le pèlerinage le plus remarquable des environs de Châlons et de tout le diocèse, c'est, sans contredit, Notre-Dame de l'Épine. Voici quelle en fut l'origine. L'an 1400, le 24 mars, un berger d'une ferme voisine, dite de Sainte-Marie, gardant ses troupeaux avec un autre près d'un oratoire dédié à saint Jean-Baptiste, aperçut, vers le soir, au milieu d'un buisson d'épines, une lumière éclatante. A cette vue, les brebis et les moutons effrayés s'enfuirent, les agneaux seuls osèrent s'approcher. Les deux bergers accoururent pour voir de plus près ce phénomène; ils veulent le regarder, mais l'éclat de la lumière les éblouit de telle sorte, qu'ils tombent évanouis. Revenus à eux, ils regardent, et aperçoivent, au milieu du buisson, une statuette de la Vierge tenant son fils entre ses bras, médiocrement sculptée, haute d'environ 50 centimètres, d'une pierre un peu jaune, mais d'un grain très-fin. Pendant qu'ils admirent et prient, d'autres, attirés par la grande clarté qui dura toute la nuit, ainsi que le jour suivant, et qui, à raison de l'élévation du site, fut vue de plus de dix lieues à la ronde, accourent à leur tour, et partagent l'étonnement des bergers. Informé du fait, l'évêque de Châlons, lui-même, vient processionnellement avec son chapitre, accompagné des curés voisins et d'une foule considérable; il contemple le prodige. Le buisson avait d'abord paru tout en flammes, et voilà qu'il le trouve vert et chargé de frais feuillages, comme aux plus beaux jours du printemps; au milieu de ces feuilles verdoyantes, il aperçoit la sainte image, la vénère à genoux, et la fait transporter dans l'oratoire de saint Jean-Baptiste, qui était voisin.

Le bruit d'un fait si merveilleux se fut bientôt répandu au loin; et de toutes les parties de la Champagne et autres provinces, arrivèrent d'innombrables pèlerins qui lais-



sèrent à l'oratoire des offrandes considérables. Charles VI, par lettres patentes de 1419, autorisa les marguilliers à disposer de ces dons pour la construction d'une église; et comme les Anglais, depuis la funeste bataille d'Azincourt, en 1415, tenaient sous leur domination toute la Champagne, un architecte anglais, nommé Patrice, se présenta avec ses plans, s'offrant à élever le nouvel édifice; on l'accepta. Aussitôt, les habitants offrent leurs bras pour défricher et aplanir le terrain couvert de ronces et d'épines, pour creuser les fondations ou préparer les matériaux; les cultivateurs n'hésitent pas à quitter leurs travaux pour aller à l'envi chercher des pierres jusque dans le fond de la Lorraine. A mesure que les matériaux arrivent, Patrice les met en œuvre; et en 1429, l'année même où Jeanne d'Arc chassa l'étranger de la France, le portail et les deux premières travées furent achevés. Un grand contre-temps survint alors; Patrice, voyant les siens fuir devant les armes victorieuses de la France, prit lui-même la fuite et emporta tout l'argent destiné à la continuation de l'édifice. Heureusement, Charles VII, passant par Châlons pour aller se faire sacrer à Reims, donna, en dédommagement de la perte qu'on venait de faire, une somme considérable, qui permit de poursuivre activement l'entreprise. Cette fois, ce fut sous la direction d'un architecte français, qui eut à cœur de surmonter les tours de deux flèches, en ceignant la plus grande d'une couronne fleurdelisée, pour perpétuer le souvenir de la munificence du roi. Les populations de la Champagne et de la Lorraine et le concours de toutes les classes, ne lui firent pas plus défaut qu'à l'architecte anglais. Tous persévérant dans leur zèle, les pèlerins dans leurs libéralités, le travail soutenu par l'ardeur que chacun y apportait marcha rapidement. Bientôt l'édifice fut conduit jusqu'au delà du transept, c'est-à-dire jusqu'à l'oratoire de saint Jean, qu'on voulut renfermer



dans l'église. Le reste fut achevé, au moins dans ses masses, vers l'an 1443 (1), et de nombreux habitants ne tardèrent pas à venir se grouper tout autour; de sorte que le curé de Molette, qui était l'église paroissiale, demanda et obtint, en 1459, la translation de sa cure à Notre-Dame de l'Épine.

La sainte Vierge sembla se complaire à glorifier la nouvelle église, quoique encore imparfaite, en y multipliant les prodiges. Ces prodiges, à leur tour, multiplièrent le nombre des pèlerins, et l'affluence devint plus considérable que jamais. Les plus grands personnages, les princes et les rois mêmes, vinrent visiter la sainte chapelle, et y laissèrent des marques de leur munificence. En 1472, Louis XI, pour accomplir un vœu fait pendant sa captivité à Péronne, y vint à pied depuis Châlons, et déposa sur l'autel de la Vierge douze cents écus d'or, « afin, dit l'arrêt » du Parlement de Paris, rendu à ce sujet, le 26 janvier 1474, » que le service divin y soit mieux et plus solennellement » célébré, et continué à toujours à la louange de la glorieuse Mère de Dieu ». Le peuple mêla son offrande à celle des grands; les merciers de Châlons prirent à leur charge la construction d'un pilier; plusieurs bourgeois de la même ville donnèrent des verrières, pendant que de son côté le duc de Lorraine donnait six cloches magnifiques. Enfin ce fut un zèle universel et persévérant pour cette église, dont la construction et l'ornementation architecturale demandèrent plus de cent ans de travail; car, commencée en 1419, elle ne fut achevée qu'en 1524. Et il n'y a pas lieu de s'en étonner, si l'on considère toutes les magnificences qu'y a déployées l'architecture ogivale. Composée de trois nefs avec transept et déambulatoire sur lequel s'ouvrent sept chapelles, cette église est un vrai

---

(1) Voyez le rapport au congrès archéologique.



chef-d'œuvre. A l'extérieur, le portail principal et les portails du transept, les tours, les fenêtres et les contre-forts, les gargouilles et les galeries; à l'intérieur, la nef et ses collatérales, le jubé, le chœur et le sanctuaire, le transept, les chapelles de l'abside, les carrelages historiés, tout y est éblouissant de beauté, et forme une des plus belles pages de l'histoire de l'art ogival. Cependant, un si beau monument n'aurait point été à l'abri du génie de destruction. En 1431, peu après la fuite de l'infidèle Patrice, les Anglais, au nombre de huit mille, essayèrent de le ruiner, au moment même où il commençait à étaler ses premières beautés. A une attaque si barbare, les habitants, jaloux de conserver le fruit de leurs religieux efforts, opposèrent la plus vigoureuse résistance. Ils construisirent, tout autour, de fortes palissades; et de là, ils repoussèrent l'ennemi, en lui tuant bon nombre de ses soldats. En 1562, les protestants, passant près de Notre-Dame de l'Épine pour se rendre en Allemagne, essayèrent à leur tour de renverser le sanctuaire de Marie; mais, cette fois encore, les habitants dressent une espèce de rempart autour du monument, et font si bonne contenance, que les ennemis, n'osant les attaquer, se bornent, dans leur fureur impuissante, à faire une décharge générale de leurs arquebuses qui mirent en pièces la plupart des verrières. Enfin, en 1793, on dépouilla les portails de leurs statues; et qui, le croirait? on fit de l'élégante flèche du midi un tronc informe et mutilé pour y établir un télégraphe.

Notre-Dame de l'Épine fut bien dédommée de ces attentats par les hommages qu'elle reçut de la piété des peuples et des princes. Elle vit agenouillés sur ses dalles, en 1672, la princesse Élisabeth-Charlotte, fille de l'Électeur palatin, venue en France pour épouser le duc d'Orléans, frère de Louis XIV; en 1725, Marie Leczinska, l'angélique fille de Stanislas, roi de Pologne, venant épou-



ser Louis XV ; en 1827, Charles X et la Dauphine, duchesse d'Angoulême ; en 1831, Louis-Philippe avec ses fils, le duc d'Orléans et le duc de Nemours ; en 1859, Ferdinand, roi des Deux-Siciles, qui, hors de lui-même à la vue de *ce charmant bijou*, comme il l'appelait, resta longtemps à en étudier l'ensemble et les détails. Plus zélés encore que les têtes couronnées, les peuples se pressaient, tous les jours, aux pieds de Notre-Dame de l'Épine ; ils y amenaient les enfants malades, ou y transportaient leurs infirmes ; et les enfants étaient guéris, et la santé était rendue aux infirmes, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, l'usage de leurs membres aux paralytiques. Ils y venaient dans les angoisses de la vie, et ils étaient consolés, dans les troubles de la conscience, et ils recouvraient la paix. Nous ne citerons que quelques faits, dont les procès-verbaux se sont conservés dans les archives. Le 15 août 1591, un aveugle-né, de Méry-sur-Marne, est amené à l'Épine. A peine a-t-il commencé à prier devant l'autel de Marie, que ses yeux s'ouvrent et qu'il s'écrie plein de joie : Oh ! que je vois quelque chose de beau ! et le prodige s'opère en présence de tout un peuple nombreux, comme il l'est toujours à l'église le jour de l'Assomption. Le 11 avril 1668, un père dépose sur l'autel son fils, mort-né, et demande à Marie qu'il vive au moins quelques instants pour être baptisé. L'enfant ouvre les yeux, donne des signes non équivoques de vie, devant un grand nombre d'assistants, et reçoit le baptême. Le 13 septembre 1788, un enfant, également mort-né, avait été déjà enterré par ses parents dans un champ voisin de leur habitation. Informé de ce malheur, son aïeul part à l'instant pour se rendre sur les lieux ; il y arrive après trois jours de marche, exhume l'enfant, et transporte à l'église le cadavre infect. En entrant, la mauvaise odeur se dissipe, le corps prend une couleur naturelle et les bras se



croisent sur la poitrine. Pendant la messe, l'enfant lève une main vers le ciel, et change plusieurs fois de couleur. A ces signes, le curé reconnaît que la vie lui est rendue, et le baptise. De ces exemples et de quelques autres semblables, les parents conclurent que Notre-Dame de l'Épine était la protectrice spéciale des enfants, et que ce pèlerinage était leur pèlerinage propre. Aussi on les y amène en foule, surtout le 15 août et le 8 septembre; on dirait que ces deux fêtes leur sont exclusivement réservées.

Cependant, Notre-Dame de l'Épine ne se montre pas moins bonne envers les adultes. Le 28 mai 1850, Victorine Bridier, demeurant à Tours-sur-Marne, atteinte d'une grave luxation au genou, qui, depuis six mois, la retenait au lit dans des douleurs atroces, se fait porter à l'église, malgré l'avis des médecins qui avaient prononcé qu'elle mourrait en chemin; arrivée à la porte de l'église, elle s'avance vers l'autel, à l'aide de béquilles et de deux personnes qui la soutiennent; elle prie quelques instants la sainte Vierge, et tout à coup s'écrie : Je suis guérie. Elle l'était en effet; et laissant de côté ses béquilles, elle marche comme la personne la mieux portante. C'est là un fait public que des centaines de témoins pourraient encore attester. Le 10 mai de l'année suivante, 1851, Marie-Claire Brémont, de Dam-martin-sur-Yèvre, obtint, de la même manière, la guérison d'une paralysie complète du côté droit, qui la tenait depuis trois mois dans des souffrances excessives, et dans une impossibilité absolue de se mouvoir. Elle vint prier à Notre-Dame de l'Épine, et s'en retourna en parfaite santé.

Il n'est pas étonnant que les fidèles aient eu à cœur de s'attacher, par des liens particuliers, à un sanctuaire si favorisé du ciel. Il se forma donc une confrérie de Notre-Dame de l'Épine; et le Saint-Siège, pour l'encourager, l'enrichit, en 1621, de nombreuses indulgences.

Si de cette sainte chapelle nous passons à l'arrondisse-



ment de Vitry-le-François, nous y verrons d'abord sept églises dédiées à la sainte Vierge (1); puis, à Vitry, l'église paroissiale, l'une des productions les meilleures et les plus monumentales des règnes de Louis XIII et de Louis XIV, avec cette inscription sur son portail : *Deo Virginique Matri*; dans cette église une congrégation de la sainte Vierge qui, chaque dimanche, réunit tous ses membres à de pieux exercices; et la confrérie du Rosaire vivant qui se compose de trente quinzaines; nous verrons à Heiltz-le-Maurupt une nombreuse confrérie du Rosaire, l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, et une association des Enfants de Marie; à Drosnay, une dévotion spéciale pour une statue de Marie, portant l'Enfant Jésus, que la paroisse conserva intacte pendant la Révolution, s'opposant avec énergie à toute destruction dans l'intérieur de son église, une archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, un magnifique autel gothique et de beaux vitraux dont les habitants ont fait tous les frais; à Ambrières, une confrérie de Notre-Dame de la Salette, et une statue trouvée dans le lit de la Marne à un endroit nommé le Gué de la Vierge, laquelle remplace l'ancienne statue brûlée pendant la Révolution; à Trois-Fontaines, une église moderne, la seule du diocèse qui soit dédiée au cœur immaculé de Marie; et dans les bâtiments du monastère qu'y fonda saint Bernard, en 1118, une statue de l'Immaculée Conception, qu'on dit être du temps de la fondation, enfin, à Largicourt, les restes religieusement conservés d'une statue de la Vierge, brisée par la Révolution, et qui, autrefois, sous le nom de Notre-Dame du Prieuré, était le rendez-vous d'un pèlerinage. Ce prieuré, longtemps desservi par des chanoines réguliers de saint Augustin, et recommandé à Thibault, comte de

---

(1) Ce sont : Vitry, Heiltz-le-Maurupt, Drosnay, Ambrières, Blesmes, Trois-Fontaines, Largicourt.



Champagne, par saint Bernard, dans sa lettre 1127, fut transféré aux Jésuites par Boniface VIII, en 1633.

L'arrondissement de Sainte-Menehould compte quatre églises sous le vocable de Notre-Dame(1). Sainte-Menehould, la première des quatre, placée au haut du rocher sur lequel était anciennement la citadelle, honorait autrefois, dans une de ses chapelles, Notre-Dame des Champenois, et dans une autre, Notre-Dame des Vignerons dont la corporation, instituée en l'honneur de la Mère de Dieu, célébrait tous les ans un service solennel; aujourd'hui elle a l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, à laquelle s'est affiliée la congrégation de l'Immaculée Conception, qui, une des premières établies dans le diocèse, fut longtemps dirigée par les religieux Augustins du bienheureux Pierre Fourier, dont les lettres manuscrites relatives à cette congrégation se conservent encore à Saint-Benoit de Vaux, au diocèse de Verdun. Haus a une église du treizième siècle, riche de très-anciennes sculptures, bien que délabrée, et possède en outre Notre-Dame des Marais, statue placée sur le bord d'une fontaine et à laquelle on va en pèlerinage. Laneuville-au-Pont a, sur une hauteur, un pèlerinage célèbre où l'on se rend processionnellement le lundi de la Pentecôte de chaque année; on y monte par un escalier recouvert de plaques de fonte, dont chaque degré porte une invocation des litanies de la sainte Vierge; et il y va toujours un nombre très-grand de pèlerins. Charmontois est affiliée à Notre-Dame des Victoires, et compte, parmi les membres inscrits, non-seulement les paroissiens, mais encore ceux des paroisses voisines. Binarville a une archiconfrérie de Notre-Dame de la Salette, dont tous les habitants ont voulu faire partie. Le 19 septembre, on en célèbre la fête au milieu d'un grand concours de pèlerins, et les com-

---

(1) Sainte-Menehould, Haus, Laneuville-au-Pont et Charmontois.



muniauts y entourent la table sainte depuis le matin jusqu'à la grand'messe. Enfin, Servon a une chapelle de Notre-Dame de Compassion, lieu de pèlerinage, où, le troisième dimanche de septembre, tous les alentours semblent s'être donné rendez-vous.

Arrivé au dernier arrondissement du diocèse, celui d'Épernay, nous y trouvons neuf sanctuaires de Marie (1), et de plus, à Avize, une statue de *Notre-Dame des Langueurs*, où l'on va en pèlerinage pour les malades; à Chouilly, les exercices du mois de Marie très-suivis, et un tableau représentant la Vierge avec le croissant sous les pieds, douze étoiles sur la tête, en adoration devant l'Enfant Jésus; à Montmirail, quatre statues de la Vierge, autrefois placées sur les quatre portes de la ville, et transportées, depuis la destruction des portes, à l'angle des rues qui y aboutissent, une statue de Notre-Dame de Pitié, provenant du couvent de Saint-Léon, et depuis qu'elle en est sortie, but d'un pèlerinage très-fréquenté, l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, la confrérie du Rosaire que saint Vincent de Paul, en y prêchant une mission, y érigea lui-même, une maison de dames de Nazareth, dont plusieurs sœurs sont allées en Palestine instruire l'enfance et secourir les malades; enfin, un mois de Marie très-fréquenté; à Mont-Mort, une église de Bénédictins consacrée à Marie, et depuis 93, convertie en habitation profane; à Ouilly, une autre Notre-Dame des Langueurs, qu'on vient fréquemment visiter en pèlerinage pour les enfants malades, surtout le 24 mai, fête de Notre-Dame Auxiliatrice; à Sézanne, l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, l'association des Enfants de Marie, et le souvenir d'une église et d'une chapelle de la Vierge, dé-

---

(1) Ce sont : Épernay, Avize, Chouilly, Montmirail, Mont-Mort, Ouilly, Sézanne, Corroy et Vassimont.



truites l'une et l'autre par la Révolution; à Corroy, une église, partie du treizième siècle, partie du seizième, autrefois pèlerinage très-fréquenté; à Leuharrée, la double archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires et de Notre-Dame des Malades; à Vassimont, une église du douzième siècle avec une statue qu'on appelle encore Notre-Dame des Langueurs, où l'on vient souvent en pèlerinage pour les agonisants; à Clesles, la confrérie du Rosaire établie depuis un temps immémorial; à Saint-Just, une église du quinzième au seizième siècle, avec une statue très-vénérée, que la Révolution tenta d'abattre, mais sans oser y toucher, parce que, dit-on, la Vierge effraya les démolisseurs, en tournant la tête en signe d'horreur de leur impiété; à Marcilly-sur-Seine, une confrérie de Notre-Dame Auxiliatrice très-ancienne, à laquelle on a substitué, en 1843, l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires; enfin, à Épernay, les confréries du Mont-Carmel et du Scapulaire, l'association des Enfants de Marie, et les exercices du mois de Marie très-fréquentés.

En résumé, on peut voir par ce que nous venons de dire que le culte de la sainte Vierge, sans être aussi florissant qu'en certains diocèses, n'est pas sans honneur dans le diocèse de Châlons. Plus de cinquante sanctuaires lui sont consacrés, entre lesquels treize sont des lieux de pèlerinage; trente-neuf paroisses sont affiliées à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires; huit ont la confrérie du Rosaire; quatre celle du Scapulaire, autant celle de la Salette, autant celle de l'Immaculée Conception; quelques-unes ont la confrérie de Notre-Dame Auxiliatrice; quelques autres celle de Notre-Dame des Malades; et souvent, là où il n'existe aucune association, les jeunes personnes se réunissent le dimanche soir à l'église pour réciter le chapelet. Enfin le mois de Marie est généralement assez suivi, au moins dans les villes.



## DIOCÈSE DE SOISSONS <sup>(1)</sup>.

---

Avant de parcourir les différentes parties de ce diocèse, nous pouvons apprécier, par un coup d'œil général, quel est son dévouement pour le culte de la sainte Vierge. Cent douze paroisses l'honorent comme patronne ; elle a souvent dans la même église plusieurs autels, et au moins partout des statues ou des tableaux qui rappellent ses mystères, et invitent à la prier ; sa médaille miraculeuse est portée avec respect et confiance ; ses vêpres sont chantées et le chapelet récité publiquement en beaucoup d'églises tous les dimanches au soir ; cent vingt paroisses sont affiliées à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, et font régulièrement les exercices du dimanche soir ; quatorze possèdent la confrérie du Carmel ; dans presque toutes, le Scapulaire est en honneur et est porté par un grand nombre. Quinze paroisses ont la confrérie du Rosaire de saint Dominique, et le Rosaire vivant est à peu près répandu partout. Trente-deux ont une confrérie de la sainte Vierge, sans autre dénomination ; huit ont la confrérie de la Salette ; sept l'association de Notre-Dame de Sion ou des Mères chrétiennes. Ailleurs ce sont les confréries de Notre-Dame Auxiliatrice, de Notre-Dame des Malades, de Notre-Dame d'Espérance, de Notre-Dame de la Compassion, de l'Immaculée Conception, de la

---

(1) Nos renseignements sur ce diocèse sont dus au zèle ardent et laborieux de M. l'abbé Congnet, doyen du chapitre de Soissons.



sainte Famille; le mois de Marie est suivi avec bonheur, et les saluts du saint sacrement se terminent par le chant de l'invocation : *Cor Mariæ immaculatum, ora pro nobis.* Enfin les pèlerinages aux sanctuaires de Marie sont une des pratiques les plus communes de la piété chrétienne. D'après ces aperçus généraux, on peut déjà entrevoir combien est remarquable la dévotion du diocèse de Soissons pour la sainte Vierge; mais nous le verrons bien mieux encore, en parcourant successivement les cinq arrondissements de Soissons, de Château-Thierry, de Saint-Quentin, de Vervins et de Laon, dont se compose le diocèse.

---



---

## CHAPITRE PREMIER.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE SOISSONS.

---

Les plus anciennes histoires de Soissons nous présentent le Soissonnais évangélisé par saint Sixte, que saint Pierre avait consacré évêque de Reims, et qui, de là se répandant dans les contrées voisines, établit à Soissons un siège épiscopal avec une cathédrale sous le vocable de Notre-Dame, auquel nom s'ajoutèrent plus tard les noms de saint Gervais et de saint Protais. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'ancien sceau du chapitre de Soissons, qui se conserve encore à la Bibliothèque impériale, représente la Vierge assise tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux, entre saint Gervais à droite et saint Protais à gauche, avec la légende : *Sigillum beatæ Mariæ Suessionensis ecclesiæ* ; c'est qu'à l'époque du rétablissement des diocèses par le concordat de 1802, l'ordonnance de l'évêque de Soissons porte expressément que l'église cathédrale sera aussi paroissiale *sous l'invocation de Notre-Dame la très-sainte Vierge Marie* ; c'est enfin que dans la construction de cette église, qui appartient en grande partie au treizième siècle (1), on semble avoir pris à cœur de glorifier partout la sainte Vierge. Au fond de l'abside, est une chapelle qui lui est dédiée ; la rose du transept nord la représente au médaillon central avec une couronne sur la tête et l'Enfant Jésus dans ses bras. Tout autour brillent douze médaillons

---

(1) On lit sur une pierre ces deux vers :

*Anno milleno ducenteno duodeno,  
Hunc intrare chorum cæpit grex canonicorum.*



où sont peints les principaux mystères de sa vie, comme l'Annonciation, la Visitation et la fuite en Égypte. Au-dessus du maître-autel, une magnifique toile de Rubens, de grande dimension, vous montre les bergers aux pieds de Jésus et de Marie, offrant à l'Enfant-Dieu un agneau pour présent. Aux deux côtés de cet autel, que la ville se prépare à remplacer par un autel plus majestueux et plus riche, deux belles statues de marbre blanc rappellent le mystère de l'Annonciation. Au pignon du transept nord était autrefois la chapelle de *Notre-Dame du beau Pignon*, remplacée plus tard par la chapelle du Saint-Sépulcre, située derrière l'autel actuel des fonts et convertie aujourd'hui en maison particulière.

Pleins de la pensée qui a inspiré toutes ces démonstrations de piété envers Marie, les chanoines, dans les fondations faites à la cathédrale, prescrivaient tous des prières à la sainte Vierge ou des constructions en son honneur, demandant les uns qu'on vienne chanter sur leur tombe le *Gaude, Maria*, le *Regina cœli*, le *Magnificat*, l'*Inviolata*, le *Salve, Regina*, ou le *Sancta et immaculata*; les autres qu'on célèbre une messe, tous les vendredis, en l'honneur de Notre-Dame de Pitié, ou qu'on établisse des religieuses du bienheureux Pierre Fourrier, appelées *Filles de la Vierge*.

Outre la cathédrale, Soissons, du temps des premiers rois francs, éleva, sur les remparts, Notre-Dame des Vignes, qu'on démolit en 1552 pour élever un bastion, en la remplaçant par une autre chapelle du même nom, dont, hélas! on a fait plus tard une salle de spectacle.

Sous Clotaire I<sup>er</sup>, Soissons éleva encore une église de Notre-Dame à l'abbaye, connue depuis 1103 sous le nom de Saint-Médard; et si aujourd'hui elle ne sert plus qu'à recueillir des sourds-muets et des aveugles, du moins une de ses salles, en style ogival du treizième siècle, est



convertie en chapelle, où Marie est honorée sous le titre de Mère de Douleurs. On visite ce pieux sanctuaire surtout le lundi de Pâques et le troisième dimanche de septembre.

Plus loin, et au sommet d'une colline, est Notre-Dame de la Salette, charmant oratoire couronnant une vieille tour où fut, dit-on, renfermé le fameux Abailard, et but de pèlerinage pour beaucoup de fidèles.

Enfin l'église Saint-Vaast, récemment construite en place de l'ancienne, rasée par la Révolution, fait hautement profession de dévouement à Marie. C'est la première église de la ville qui se soit affiliée à Notre-Dame des Victoires et sa chapelle de l'archiconfrérie est ornée d'un élégant vitrail représentant la sainte Vierge pleine de noblesse et de douceur, œuvre de deux habiles et pieux artistes de la ville (1).

Les communautés rivalisent avec les paroisses de dévotion à Marie. A l'hôpital général, tenu par les Dames de Saint-Thomas de Villeneuve, est une confrérie de la Salette; chez les Sœurs de l'Enfant Jésus, chez les Dames de la Croix, chez les Sœurs de Bon-Secours, au petit et au grand séminaire, c'est un zèle unanime à honorer et prier Marie, à célébrer ses fêtes avec pompe et piété. Tel est le spectacle que nous offre aujourd'hui Soissons, spectacle consolant à certains points de vue, mais triste si on le compare au passé; car, hélas! que d'anciens édifices où Marie était honorée ont aujourd'hui disparu du sol, ou sont convertis les uns en ruines qui jonchent encore la terre, les autres en casernes ou en théâtres! De quatorze anciennes églises, deux seulement sont debout, la cathédrale et Saint-Léger; et il n'y a plus en nos jours qu'une caserne là où était la célèbre abbaye royale de Notre-Dame de Soissons, cette

---

(1) M. de la Prairie et sa nièce, mademoiselle Dieulouard.



abbaye qui, pendant tant de siècles, retentit jour et nuit des louanges de Dieu et de Marie, et qui a fourni à l'histoire de la religion et de l'ordre monastique plusieurs de ses plus belles pages. Ce monastère avait été fondé, en 658, par saint Drausin, vingt-deuxième évêque de Soissons, dans la partie du faubourg qu'on appelle aujourd'hui Saint-Vaast; en 664, il avait été transféré à l'intérieur de la ville, dans la propre maison d'Ébroin, maire du palais, qui s'était prêté volontiers à cette transaction. Ce fut là que, jusqu'en 1146, les populations vinrent en foule prier Notre-Dame, et en obtinrent des grâces considérables, qu'elles reconnurent par l'abondance de leurs largesses. Ces dons arrivaient fort à propos : car l'ancienne église, sur laquelle pesaient cinq siècles entiers, menaçait ruine; et il était urgent de la remplacer. On dressa les plans, on se mit à l'ouvrage, et l'on fit une vaste basilique, longue de quatre-vingt-dix mètres, à trois nefs, en style roman très-orné pour l'extérieur, en style ogival pour les nervures et arcades à tiers-points pour l'intérieur. On la surmonta d'un dôme entre les deux transsepts, et, sur le portail, de deux tours carrées avec des clochetons par-dessus. Cette église, dont il ne reste plus aujourd'hui qu'un pan de muraille et deux baies de fenêtres à plein cintre, fit pendant sept siècles l'admiration des peuples, bien plus encore par la sainteté des anges terrestres qui y priaient et par les grâces insignes qu'on y obtenait, que par la beauté de l'édifice. Deux cents religieuses de chœur, se partageant toutes les heures du jour et de la nuit, y entretenaient le chant non interrompu des louanges de Dieu et de la sainte Vierge, et remplissaient ce ministère avec tant de ferveur, que de toutes parts on se recommandait à leurs prières, et que les princesses mêmes ambitionnaient de s'adjoindre à de si saintes âmes. Giselle, sœur de Charlemagne, en fut abbesse. Saint Thomas de Cantorbéry,



exilé en France, y vint plusieurs fois unir ses prières à celles des religieuses pendant des nuits entières. Les princes et les grands seigneurs faisaient à cette communauté des dons considérables, pour suffire aux besoins de tant de personnes réunies, à la condition qu'on prierait pour eux. Les prières promises ne faisaient jamais défaut; et il était de règle, en particulier, que pendant tout le temps que le roi serait en campagne, jour et nuit l'on prierait devant la sainte image pour la conservation de sa vie et le succès de ses armes. Enfin telle était la ferveur de cette communauté, que Charles le Chauve, dans une de ses chartes, l'appelle *cœnobium sanctum*, le saint monastère, et que Paschase Radbert, le célèbre abbé de Corbie, après l'avoir nommée la ruche de la discipline monastique, *alvarium monasticæ disciplinæ*, ajoute : « Quand j'entre » dans l'église Notre-Dame, il me semble voir l'échelle de » Jacob dressée vers le ciel, sur laquelle les anges montent et descendent en ce lieu, qui est sans doute la » porte du ciel... La sainte Vierge présente à Dieu les » oraisons qu'on lui adresse sans interruption. » Paschase devait lui-même tout ce qu'il était à Notre-Dame de Soissons. Exposé par ses parents pauvres à la porte de l'église, il avait été recueilli par les religieuses, qui lui avaient fait donner une éducation soignée, et lui avaient inspiré surtout une tendre dévotion pour la sainte Vierge, à la gloire de laquelle il consacra sa plume dans le traité *De partu Virginis*.

Aussi, du neuvième au dix-septième siècle, la Mère de Dieu sembla avoir choisi cette église pour y manifester sa puissance et sa bonté. On y venait en pèlerinage non-seulement de la France, mais de la Lorraine, de la Bourgogne, des Pays-Bas, de l'Italie, de l'Allemagne et de l'Angleterre. On y vénérât une ceinture de la Vierge, un de ses souliers, donné par Charlemagne à sa sœur Giselle



avec le reliquaire d'argent où il était enchâssé, et une de ses images dans un cadre en vermeil enrichi de pierres précieuses. On avait une confiance sans bornes dans les prières faites devant cette sainte image : ce fut là qu'avant de partir pour la troisième croisade, les seigneurs de France et des Pays-Bas reçurent à genoux la croix des mains de l'évêque de Soissons; c'était là que les pieux pèlerins obtenaient des miracles sans nombre. Hugues Farsit, ami et contemporain de saint Bernard, a raconté quelques-uns de ces prodiges, et Gautier de Coincy les a chantés en langue romane avec une naïveté pleine de charmes (1). Ils occupent, dans l'édition qu'a donnée M. l'abbé Pocquet des œuvres du poète soissonnais, depuis la page 142 jusqu'à la page 190. Outre les phénomènes que racontent ces auteurs, Dom Germain, dans son quatrième livre de l'*Histoire de l'abbaye de Notre-Dame*, en rapporte vingt-six autres avec toutes leurs circonstances, en avertissant son lecteur que « ces miracles sont » autorisés par de si bonnes preuves, que c'est faire un » droit usage de son esprit que d'y ajouter croyance ». On y voit que tous les genres de maladies ou d'accidents trouvaient un secours assuré à Notre-Dame de Soissons : des paralytiques, des sourds, des muets, des frénétiques, des aveugles, des épileptiques y obtenaient leur guérison. Et chose plus difficile, des incrédules devenaient croyants, des pécheurs invétérés embrassaient la vie chrétienne.

Le genre de miracle le plus fréquent était la guérison des malades atteints du feu des ardents, cette épidémie

---

(1) On possède au grand séminaire de Soissons les poésies de Gautier de Coincy, manuscrit du treizième siècle sur vélin, un des plus curieux de l'Europe, à raison des miniatures qui accompagnent le texte. — On trouve à la librairie de Didron, à Paris, une édition de ces poésies en un vol. in-4°, par M. l'abbé Pocquet, 1857.



si terrible qui, à une certaine époque, fit tant de ravages dans tout le royaume. Ceux qui en étaient frappés se rendaient en foule à Notre-Dame de Soissons; fidèles et prêtres, tous y accouraient, tantôt en procession, tantôt séparément, pieds nus et revêtus d'habits de pénitence. Là ils restaient quelquefois des journées entières prosternés devant l'image de Notre-Dame, implorant, avec gémissements et larmes, la fin de leurs souffrances. En septembre 1128, il arriva que ces infortunés prièrent six jours de suite sans rien obtenir; l'évêque l'apprend, il vient se joindre à eux et leur commande de crier avec lui miséricorde! miséricorde! ils obéissent, ils sont tous subitement guéris, et font succéder à leurs gémissements des cris de joie cent fois répétés : Vive Jésus, vive Marie! D'autres fois l'abbesse intervenait elle-même : elle prenait le *saint soulier*, le faisait baiser, ou l'appliquait sur la plaie, ou en traçait le signe de croix, et le plus souvent les malades étaient guéris. En 1350, l'abbaye prit l'usage de sonner les grosses cloches toutes les fois qu'un malade du feu des ardens obtenait sa guérison; et alors les religieuses, transportées par la reconnaissance, interrompaient l'office public pour chanter le *Te Deum*.

En 1567, arriva un autre genre de prodige : les huguenots, sous la conduite du prince de Condé, pillaient la ville, surtout les couvents et les églises. Obligés de respecter l'abbaye, parce que l'abbesse était la sœur du prince, ils voulurent au moins l'entourer pour que personne ne pût s'y réfugier. Mais, pendant la nuit, ils crurent voir, sur les murailles, des gens de guerre armés, qui paraissaient menacer de les massacrer. Effrayés de cette vision sans cesse reproduite, ils quittèrent brusquement la ville le 25 mars au matin. L'abbesse, Catherine de Bourbon, attribuant cette retraite à la protection de la sainte Vierge, fit composer, pour l'en remercier, une an-



tienne spéciale qu'on récitait tous les jours (1), avec un répons destiné à être chanté, qui commençait par ces mots : *Videte miraculum matris Domini*. L'abbesse en ceci ne faisait qu'imiter l'exemple des évêques de Soissons. Car, depuis près de trois siècles, on remerciait Dieu et la sainte Vierge, par un office public et spécial, des miracles qui s'opéraient à Notre-Dame.

Vers la fin du douzième siècle, l'évêque Josleïn, à la requête du clergé et du peuple, institua, pour l'abbaye, la fête des miracles de la sainte Vierge, *festum miraculorum beatæ Mariæ virginis*; et, en 1254, le pape Alexandre IV ordonna de la célébrer dans tout le diocèse avec office propre. Cet office est un monument historique des plus curieux. *Suessione*, est-il dit dans les leçons du second nocturne du bréviaire, *in ecclesiâ beatæ Mariæ virginis, multa evenerunt miracula, quorum memoriam hodiè celebramus*, et après ce préambule suit le recit des faits. *Gaudemus omnes in Domino*, est-il dit dans l'introït, *diem festum celebrantes sub honore beatæ Mariæ virginis, de cujus miraculis gaudent angeli*.

Tous les évêques qui se succédèrent sur le siège de Soissons attachèrent une grande importance à cette fête, qu'ils célébraient dans le mois d'octobre. En 1742, monseigneur de Fitz-James la transféra au jour de l'octave de l'Assomption; et pour la relever encore dans l'estime publique, il inséra dans les leçons du second nocturne cette belle réflexion : « Qu'entre toutes les villes dévouées à » Marie, Soissons occupe une place éminente, *eminet* » *Sucessionum civitas*, et que l'église Notre-Dame, presque

---

(1) Voici cette antienne : « Tuo præsidio, sancta Dei genitrix, hostium nostrorum minas et carceres effugimus, atque laudis et altaris sacrificia jugiter obtulimus : quare tibi vota nostra ex animo offerimus, quatenus pari auxilio invisibiles quos habemus hostes procul a nobis depellas, atque sincerum Dei amorem in cordibus nostris augeas. Amen.



» aussi vieille que la ville, plus remarquable encore par  
 » la piété des fidèles que par son antiquité, toujours  
 » respectée par les hérétiques, lors même qu'ils ne respec-  
 » taient rien, a été illustrée par tant de miracles, qu'il est  
 » bien juste d'en célébrer la fête chaque année. »

Cette fête se célébra, en effet, jusqu'à ces dernières années; elle n'a cessé qu'à l'époque de l'adoption de la liturgie romaine dans le diocèse. Nous serait-il permis de penser que l'une était compatible avec l'autre, et de trouver cette suppression regrettable, dans le cas probable où la congrégation des rites aurait accepté une fête aussi ancienne, si on l'eût présentée à son approbation avec le propre du diocèse?

A côté du royal monastère de Notre-Dame, était l'abbaye de Saint-Jean des Vignes, où le culte de Marie était également en grand honneur; et là aussi la Mère de Dieu faisait éclater sa puissance et sa bonté. Un historien de Soissons (1) nous en donne pour preuve l'apparition des anges qui vinrent, le jour de l'Assomption, aider aux religieux à chanter l'office; et il ajoute qu'en mémoire de ce miracle, tous les ans les religieux chantaient à matines le répons même chanté par les anges, quoiqu'il ne fit pas partie de l'office.

Les paroisses des environs de Soissons font aussi, chacune à sa manière, profession de dévotion à Marie. A Juvigny, les fidèles aiment à venir prier à son autel, donnent son nom à leurs enfants; et les jeunes gens aussi bien que les jeunes personnes portent le chapelet sur eux et le récitent. Vauxbuin conserve avec amour son antique statue, ainsi qu'un tableau remarquable de Notre-Dame de Consolation (2); et un bref de Clément XII, conservé.

(1) *Histoire de Soissons*, par Dormay, t. II, p. 225.

(2) C'est la copie d'un original qui est en grande vénération à Turin.



dans ses archives, constate que, dès l'époque de ce Pape, la paroisse avait, depuis longtemps, une confrérie de la sainte Vierge. A Vauxrezis, la cloche porte l'inscription suivante, qui témoigne de la dévotion du peuple pour la Mère de Dieu : *Beatissimæ virginî Mariæ me benedictam devoverunt*. A Oulchy, la bannière de Marie accompagne jusqu'à la tombe les jeunes personnes qui meurent; à Soupir, on lui a élevé une statue sous le titre de Notre-Dame de Soupir, et les habitants viennent dans toutes leurs peines prier à ses pieds; Bucy-le-Long possède, sur une verrière, l'arbre de Jessé le plus magnifique du diocèse : il est accompagné de trèfles ou de quatre feuilles représentant : l'Annonciation, la Visitation, la Naissance de l'Enfant-Dieu, l'Adoration des Mages, la Fuite en Égypte, et quatre anges qui semblent agiter un encensoir. Ambleny honore une statue de la Vierge Mère allaitant l'Enfant Jésus. La paroisse place en elle sa gloire et sa confiance. L'église de Saint-Bandry conserve, sur les restes d'une immense fenêtre, une vierge en pied, les deux mains croisées sur la poitrine, un nimbe sur la tête, et tout autour les emblèmes attribués ordinairement à Marie, comme l'étoile de la mer, le lis au milieu des épines, la tour de David, le miroir sans tache, le jardin clos, et autres images. Vic-sur-Aisne conserve, comme un héritage traditionnel, le souvenir des saintes leçons que lui donna, au commencement du treizième siècle, sur l'amour de la sainte Vierge son pieux pasteur Gautier de Coincy, ce poète soissonnais qui consacra toute sa vie à parler et à écrire sur la Mère de Dieu; on en a la preuve tant dans les mœurs de cette paroisse que dans les tableaux et les verrières de l'église. Braine, jadis magnifique résidence des rois mérovingiens, plus tard succursale de Saint-Denis par les dix tombes royales qu'elle renferme, a une église de Notre-Dame, longue de soixante-dix



mètres sur trente-deux de largeur dans le transept, vrai chef-d'œuvre d'architecture, malgré les mutilations que lui firent subir, en 93, le vandalisme de l'époque et, en 1832, un architecte inintelligent. A son portail, on voyait la Vierge dans son trône, entourée de vingt rois, ses ancêtres. Au tympan de la porte principale, étaient, d'un côté, sa sépulture, de l'autre, sa résurrection, au-dessus, son couronnement dans le ciel entre deux anges qui l'encensent à droite et à gauche. L'intérieur de l'église conserve encore quelques-unes de ses anciennes statues. Braine a, dans son château, une seconde église de la Mère de Dieu, qui offre un souvenir remarquable; ce fut là qu'en 1153, le lundi de la Pentecôte, à l'élévation d'une messe solennelle, Notre-Seigneur apparut en croix sous la forme d'un petit enfant; et que plusieurs juifs, témoins du miracle, se convertirent. Une solennelle procession, commémorative de cet événement, se fait encore chaque année, le lundi de la Pentecôte. L'église de Cerseuil présente la sainte Vierge et l'Enfant Jésus sculptés dans le mur de la nef. Enfin Chassemy, autrefois une des paroisses les plus corrompues de la contrée, aujourd'hui une des plus ferventes et des plus régulières, s'est ainsi transformée, par l'amour qu'a su lui inspirer, pour la sainte Vierge, un prêtre zélé, duquel elle tient cette prière que tous aiment à redire chaque jour : « Reine du ciel et de la terre, » Vierge immaculée, puissante et douce Marie, je veux vous » aimer, après Dieu, de tout mon cœur, parce que vous » êtes ma mère toute bonne et tout aimable, et parce que » Dieu veut que je vous aime. J'espère avec votre secours » vous aimer tous les jours de ma vie, au moment de ma » mort et pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il. »



---

## CHAPITRE DEUXIÈME.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE CHATEAU-THIERRY.

---

L'auteur de l'*Histoire de Château-Thierry* nous présente les habitants de cette ville comme tellement dévoués à Marie, que son culte entraînait dans les mœurs et les usages de tous les âges et de toutes les classes de la société, et se mêlait même à leurs jeux et à leurs repas. Ainsi, dans l'organisation des fêtes joyeuses qu'on accordait aux écoliers du collège pour le carnaval, il y avait une procession à la Belle-Croix du faubourg de Marne, pour y chanter un *Salve Regina*. Dans les constitutions de l'Hôtel-Dieu, données par la reine Jeanne, femme de Philippe le Bel, il était ordonné de servir aux infirmes un meilleur repas, les jours de fête de la sainte Vierge, en signe de réjouissance. En 1371, une confrérie de l'Immaculée Conception s'établit dans l'église de Saint-Crépin de Château-Thierry; vingt ans après, en 1391, Richard, surnommé Fier d'Épée, éleva au milieu de la ville une chapelle de Notre-Dame, et, se voyant près de mourir avant qu'elle fût terminée, il laissa par testament les fonds nécessaires à son achèvement. Grâce à cette pieuse prévoyance, elle se termina promptement, et l'évêque de Soissons la bénit sous le vocable de la Visitation de la sainte Vierge. Le clergé de Saint-Crépin venait chaque année, le 2 juillet, en célébrer la fête patronale, et les femmes mariées s'y rendaient en foule, estimant comme leur fête spéciale la fête de la Visitation.

Inspirés par le même sentiment de dévotion à la Mère de Dieu, les édiles de la ville firent graver, sur la cloche de l'hor-



loge publique, deux statues de la Vierge, avec les paroles de l'ange au-dessous de l'une, *Ave Maria, gratiâ plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus*, et au-dessous de l'autre, cette invocation : *O mater Dei, memento mei*. Enfin, vers la fin du seizième siècle, la population, pour conjurer les fléaux qui la menaçaient, fit des processions blanches, ainsi appelées des voiles ou manteaux blancs que portaient, par-dessus leurs habits ordinaires, tant les hommes que les femmes. On allait à pied, un cierge à la main, quelquefois à une distance de plusieurs journées de marche, chantant tout le long de la route, à la louange de Dieu et de la sainte Vierge, des cantiques où, à chaque strophe, le peuple répétait : *Ave, Maria, Domini mei mater alma, cœlicâ plena gratiâ*.

Toutes ces pieuses institutions sont tombées aujourd'hui; mais l'amour de la sainte Vierge vit encore dans la population : car on s'agrége volontiers aux confréries en son honneur; on place sous son patronage toutes les bonnes œuvres, et l'on aime à entendre parler, dans les chaires, de sa bonté, de sa puissance, de ses douleurs comme de ses joies. Tout discours sur la sainte Vierge est toujours recherché et accueilli avec faveur.

Il en est de même de la plupart des paroisses de l'arrondissement. Torcy conserve le souvenir d'une femme dangereusement malade, ramenée à la religion par le port de la médaille miraculeuse. Brasles entretient sa dévotion au Rosaire par un beau tableau qui en représente les quinze mystères. Épaulx rappelle ses habitants à l'amour de la Mère de Dieu par une antique statue de la Vierge, et par une verrière du quinzième siècle où brille son image. Mont-Saint-Père lui a élevé une statue moderne au milieu même de son bourg, pour l'avoir toujours sous les yeux. Essours a obtenu, en l'invoquant, deux guérisons récentes, et possédait autrefois dans son abbaye, fondée



en 1090, une grande et importante église de Notre-Dame, où tout respirait l'amour de la sainte Vierge. Sur la tombe d'un abbé, on lit encore cette inscription, preuve authentique du culte rendu à la Mère de Dieu, au treizième et au quatorzième siècle :

*Virgo parens Christi, solve de compede tristi;  
Procures isti quem devotum tibi scisti.*

C'est-à-dire, Vierge Mère de Jésus-Christ, tirez celui que nous pleurons de sa triste prison ; accordez cette grâce à celui que vous savez vous avoir été si dévot. Et cet abbé tient des deux mains un bréviaire sur lequel est sculptée une Vierge couronnée, portant l'Enfant Jésus d'une main et un cœur de l'autre. Ailleurs, un abbé, la crosse dans ses bras et les mains jointes, est humblement prosterné aux pieds de la Vierge sur laquelle il fixe ses regards ; et le même sujet se retrouve sur deux vitraux.

A Chézy-l'Abbaye, un beau tableau de la sainte Vierge remettant le chapelet à saint Dominique et à sainte Catherine de Sienne, constate l'érection du Rosaire en cette paroisse, l'an 1621, et les quinze médaillons qu'on y voit en rappellent les quinze mystères. Cependant la paroisse de Crouttes avait devancé, en cette pieuse pratique, celle de Chézy : car les statuts de la confrérie du Rosaire, qui existent encore, portent les dates de 1362, 1372, 1404, 1586 et 1514. La paroisse de Marchais nous offre d'autres preuves de la dévotion à la sainte Vierge. Dans le baptême, on donne son nom à la plupart des enfants ; et après la cérémonie on les dépose sur son autel pour les lui consacrer. Souvent les fidèles demandent au prêtre des messes *De beatâ* ; et, avant de mourir, ils le prient de chanter sur leur tombe, à la suite des funérailles, les litanies de la sainte Vierge ou le *Stabat mater*. On dirait qu'on sent encore, dans



cette paroisse, le parfum des prédications de saint Vincent de Paul, qui l'a évangélisée, et a prêché dans sa chaire. Enfin, à Neuilly-Saint-Front, des statues de la Vierge sont placées dans des niches le long des rues; et quand un convoi passe devant elles, on s'arrête pour chanter le *Salve, Regina*.





---

## CHAPITRE TROISIÈME.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE-VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE VERVINS.

---

Les preuves du culte de la sainte Vierge à Vervins se lisent d'abord au maître-autel de l'église, dont le retable représente son assomption et son couronnement, puis à une chapelle voisine, où est un magnifique autel du cœur de Marie, et où se font les exercices de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. Les anciens âges ne lui étaient pas moins dévoués. La statue de Marie dominait une des portes de la ville, qui s'appelait pour cela la porte à l'Image; la dévotion à Marie s'associait à toutes les bonnes œuvres; et quand, en 1573, Jean de Coucy, seigneur de Vervins, céda à la ville le presbytère qu'il avait fait bâtir, il y mit cette condition, que le 8 septembre, à perpétuité, on ferait dire une messe à son intention. Enfin, la preuve la plus saillante de l'affection qu'on avait pour la sainte Vierge, c'était la dévotion toute spéciale que, de temps immémorial, Vervins a toujours professée pour sainte Anne, puisque sainte Anne tire tout son mérite de son glorieux titre de mère de Marie. Sainte Anne a, dans Vervins, sa chapelle propre, but très-ancien de pèlerinage; jusqu'à la Révolution on l'avait successivement agrandie et embellie; 93 la démolit; 1817 la releva, et depuis cette restauration, les pèlerins y affluent de toutes parts, comme autrefois. Les nouveaux mariés vont, le lendemain des noces, recommander leur mariage à sainte Anne; les affligés recourent à elle, et lors du choléra de 1832, les populations entières se pressaient aux abords de cette bénite chapelle.



Le culte de Marie florissait aussi bien aux environs de Vervins qu'à Vervins même. A peu de distance de la ville, était le monastère de Foigny, qu'Alexandre III, dans la bulle adressée à cette maison, appelle *monasterium beatæ Dei genitricis semperque virginis Mariæ*. Cette maison, en effet, était digne d'une telle appellation; car saint Bernard l'avait fondée en 1121, sous le vocable de la sainte Vierge; et la petite chapelle qui y fut élevée alors avait été convertie en une autre plus grande, qui fut bénite sous le même vocable en présence d'un grand nombre d'abbés et de fidèles. Dans cette sainte abbaye, les religieux ne respiraient que l'amour de Marie; et Marie, à son tour, leur donnait des marques signalées de sa protection. Un jour qu'un terrible ouragan faisait trembler les murs du monastère, et menaçait de les renverser, les religieux, saisis d'épouvante, courent à l'église aux pieds de la patronne en qui ils mettaient toute leur confiance, et lui adressent la prière : *Salve, Regina*. Cependant, l'orage semblait s'accroître; la violence du vent faisait voler en éclats, sur les religieux, les fenêtres du saint édifice, lorsqu'ils en viennent à prononcer ces mots : *Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis, post hoc exilium, ostende* : aussitôt le crucifix tourne la tête vers eux, l'orage s'apaise, les vents cessent de rugir, et le ciel reprend sa sérénité. A la vue d'un changement si subit dans l'atmosphère, les religieux, saisis d'admiration, entonnent l'hymne de la reconnaissance, et bénissent Marie qui les a protégés.

Ces saints religieux savaient, comme leurs frères des autres abbayes, joindre à la prière et à l'étude les travaux industriels; et en conséquence, ils avaient établi, près de leur abbaye, un four à verre où l'on coulait des bouteilles; plusieurs ouvriers étaient venus grouper leurs habitations autour de cette usine, et avaient formé un village qu'on a toujours depuis appelé la Bouteille. Les religieux n'eurent



garde de laisser sans église cette population nouvelle; et en 1517, ils y construisirent, sous le titre de la Nativité de la sainte Vierge, une chapelle en bois qu'ils remplacèrent, en 1547, par une église en grès, qui est l'église actuelle. Ce fut là qu'en 1668, Clément X érigea une confrérie de Notre-Dame de la Consolation. Cette confrérie s'étant éteinte à l'époque de la révolution de 93, on y a substitué l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, avec le Rosaire; et par là, le culte de la Vierge règne, aujourd'hui comme autrefois, dans cette contrée. Les paroisses voisines ont imité ce bon exemple.

A Harcigny, les fêtes de la Vierge se célèbrent avec grande pompe; les jeunes personnes surtout se font un devoir d'y communier et d'y donner le pain bénit. Plomion se fait gloire d'avoir Marie pour patronne. Rogny aime Notre-Dame du Rosaire, et fait souvent chanter des messes en son honneur. Voulpaix a décoré d'un bel autel en marbre sa chapelle de la Vierge. Autreppe reçut autrefois du général des Carmes le privilège d'être le centre de la confrérie du Scapulaire, à l'exclusion de toute autre paroisse à trois lieues à la ronde. Fidèle à conserver non-seulement le titre authentique, mais encore l'esprit de ce privilège, cette paroisse tient en grand honneur le scapulaire; et, le troisième dimanche de chaque mois, la confrérie fait une procession où elle chante les louanges de la sainte Vierge.

Le canton d'Aubenton n'est pas moins remarquable. A Aubenton, on vénère une statue assez fruste de la Vierge Mère, adossée à un pilier, et on fait brûler devant elle grand nombre de cierges. A Iviers, longtemps auparavant, on rendait le même hommage à une statuette de Marie, adossée au mur de l'église. On y ajoutait même fréquemment le chant des litanies de la sainte Vierge pour les âmes du purgatoire, et les fidèles se rendaient avec plaisir à cet



exercice; mais, depuis qu'en 1859 l'autel et la confrérie de Notre-Dame de la Salette y ont été canoniquement établis, les grâces insignes et les guérisons inespérées qu'on y a obtenues attirent à Iviers un peuple bien plus nombreux. Tous les dimanches soir, on se réunit pour chanter les vêpres de la Vierge, entendre une instruction, et redire trois fois les supplications : *Parce, Domine; Maria refugium peccatorum, Maria sine labe concepta, ora pro nobis*; et le 19 septembre, fête anniversaire de l'Apparition, est un jour aussi solennel que le dimanche même de Pâques; il s'y fait presque autant de communions, et le concours est peut-être même plus grand. La paroisse de Jeantes, en particulier, y est presque tout entière.

Et comment dirons-nous la piété de tant d'autres paroisses? Au Mont-Saint-Jean, les femmes sur le point d'accoucher, et toutes les personnes malades, ou en détresse, ont recours à la Mère de Dieu. Any possède un bel autel de l'Immaculée Conception, où l'on voit souvent les fidèles en prière; les associations de la sainte Vierge, surtout celle du Scapulaire, et les pieux exercices qui s'y rattachent, y ont grande faveur, surtout depuis que la sainte Vierge a naguère guéri subitement une enfant désespérée de tous les hommes de l'art. A Landouzy-la-Ville, les catholiques, mêlés à quatre cents protestants qui habitent la commune, se plaisent à honorer leur foi et à rendre à Marie des hommages publics. Tous les dimanches, hommes et femmes, jeunes gens, jeunes filles et vieillards, chantent ensemble, à l'église, des cantiques en son honneur, et contribuent, par les offrandes déposées dans le tronc, à donner à son culte une splendeur toujours nouvelle.

Si le canton de Guise ne nous offre que l'église de la Vacqueresse sous le vocable de Marie, avec la confrérie de Notre-Dame de Sainte-Espérance, à Monceau-sur-Oise, le canton d'Hirson est un peu plus riche. Neuve-Maison a



une confrérie du Rosaire vivant, dont les associés récitent le rosaire entier près du cercueil de celui ou celle de leur quinzaine qui vient à mourir; et, après l'enterrement, ils font le chemin de la croix, pour lui appliquer les indulgences qui y sont attachées. Mondrepuis possède une statue de la Vierge aussi vénérée qu'elle est ancienne. Les paroisses de Wimpy, de la Hérie, d'Effry, racontent les grâces que leur a valu leur dévotion à la Mère de Dieu; et à Origny, pendant le mois de mai, on convertit en chapelles les écoles éloignées de l'église, pour y faire les exercices du mois de Marie.

Au canton de la Capelle, on voit, à la Capelle même, un autel du cœur de Marie, avec une confrérie du Rosaire, qui célèbre sa fête le premier dimanche d'octobre par une communion générale; à Sorbais, un autel dédié en 1774 aux cœurs de Jésus et de Marie; à la Flamangrie, des sculptures sur bois d'une grande beauté représentant diverses circonstances de la vie et de la mort de la sainte Vierge ou de son divin Fils; à divers endroits, de petites chapelles de la Vierge, devant lesquelles les passants prient et déposent leurs modiques offrandes, destinées à des prières pour les bienfaiteurs. Entre ces chapelles, deux surtout sont remarquables : celle de Rocquigny et celle d'Étréaupont. La chapelle de Rocquigny, dédiée à Notre-Dame de Liesse, fut bâtie, il y a quarante-cinq ans, par deux malades qui s'estimaient redevables de leur guérison à Marie. Environ douze cents pèlerins y viennent, chaque année, vénérer la sainte face, copie de celle qui fut donnée à Laon par Urbain IV. Notre-Dame d'Étréaupont reçut, en 1477, la visite de Louis XI, qui y fit des présents considérables, en reconnaissance des avantages qu'avaient remportés les troupes royales dans le Hainaut, et dont le curé d'Étréaupont lui avait donné la première nouvelle. En 1832, le maître-autel fut consacré



à l'Immaculée Conception, en actions de grâces de la défrance du choléra, qui avait envahi la contrée; et en 1854, la proclamation du dogme de la pureté de Marie dès le premier instant de son existence fut célébrée avec un véritable enthousiasme.

Le canton du Nouvion ne nous offre de remarquable que la confrérie du Scapulaire, à Boué et à Esqueheries; à Barzy, les registres de 1640, qui présentent comme un fait très-ancien la consécration de l'église à la sainte Vierge; et au Nouvion, un grand tableau neuf de Marie tenant l'Enfant Jésus, et de sainte Élisabeth tenant saint Jean-Baptiste. Une guérison y a été obtenue par une neuvaine à Notre-Dame de la Salette et à Notre-Dame de Séez.

Dans le canton de Sains, nous ne voyons que le zèle général des habitants pour aller en procession à quelque pèlerinage de la sainte Vierge. Enfin, dans le canton de Wassigny, nous voyons, à Saint-Martin-Rivière, une chapelle du Mont-Carmel qui attire beaucoup de monde le 16 juillet; à Étreux, une épileptique complètement guérie par une neuvaine à Notre-Dame de Séez; à Libeauville, à la Vallée-Mulâtre, à Vaux-Audigny, des chapelles de la Vierge au milieu des champs ou aux extrémités du pays.





---

## CHAPITRE QUATRIÈME.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE SAINT-QUENTIN.

---

D'après les historiens les plus autorisés, la ville de Saint-Quentin, qu'on appelait *Augusta Viromanduorum* avant qu'elle eût pris le nom d'un de ses martyrs, fut pendant longtemps la résidence des premiers évêques du Vermandois, qui s'y bâtirent pour cathédrale une chapelle, sous le titre de Notre-Dame la Bonne, *Domina bona*, et lorsqu'en 531 saint Médard transféra à Noyon le siège épiscopal, les évêques se réservèrent la propriété de Notre-Dame la Bonne; et s'ils la cédèrent plus tard pour bâtir la magnifique basilique de l'apôtre du Vermandois, ce ne fut qu'à deux conditions: la première, que la ville serait tenue de fonder, dans l'église de Saint-Remi, une chapellenie de Notre-Dame la Bonne; la seconde, que la sainte Vierge serait toujours la principale patronne de cette célèbre collégiale, qui comptait soixante-douze chanoines et quatre-vingts chapelains. Ces deux conditions furent remplies; une bulle de Clément IV, en date de 1267, accordant cent jours d'indulgences à quiconque visiterait la collégiale de Saint-Quentin le 8 septembre, suppose par là même que Marie en était la patronne. D'ailleurs l'inspection seule de l'édifice le prouve; car on y voit la Vierge partout. On la voit au portail principal et au portail Amoureux; on la voit tantôt avec saint Joseph, tantôt avec le vieillard Siméon, tantôt avec les rois mages, offrant leurs présents à l'Enfant-Dieu. On l'aperçoit dans un vitrail rece-



vant les hommages des maires, échevins et jurés de la cité, de Charles VI et de la reine sa femme; tous agenouillés à ses pieds. Au-dessus de la grande porte du chœur, est le tableau de son couronnement; et en avant, brûlaient autrefois treize cierges toujours allumés, en même temps qu'une couronne d'argent soutenait d'autres cierges devant un autre tableau. Le sanctuaire avait deux statues de Marie, l'une en marbre blanc dans une belle niche en cuivre, l'autre sur un piédestal en jaspe.

La collégiale possède, en outre, plusieurs chapelles de la Vierge : la première s'appelle Notre-Dame de Lorette, parce qu'on y a peint l'histoire miraculeuse de la translation de la maison de Nazareth; la seconde est la chapelle absidale très-richement décorée, avec une statue de la Vierge bien sculptée, reposant sous un grand dais; et, à un côté des deux grandes baies, une Vierge dans la douleur, à l'autre côté, une Vierge dans la gloire. La troisième chapelle contient une statue de Notre-Dame de Liesse, qui paraît remonter au quatorzième siècle. La collégiale avait encore plusieurs chapellenies de la Vierge, fondées les unes par des particuliers, les autres par saint Louis et divers rois de France. Enfin elle avait deux confréries, une de Notre-Dame de Lorette et l'autre de la sainte Vierge sans aucun titre. On conçoit que dans un milieu si plein de Marie, les chanoines devaient être pleins de zèle pour sa gloire. En effet, dès que la fête de la Conception fut autorisée dans l'Église, ils furent des premiers à l'établir. Ils fondèrent même des rentes, les uns pour faire célébrer, dans un rite plus solennel et avec plus de pompe, les fêtes de la Visitation, de l'Assomption, de la Nativité, de la Présentation et de la Conception (1); les autres pour faire chanter, de la Toussaint à Noël, l'antienne *Alma Re-*

---

(1) Fondation de 1470.



*demptoris mater* à la fin de chaque office (1); et lorsqu'en 1697 l'architecte voulut faire sculpter sur le buffet du grand orgue le martyre de saint Quentin, ils s'y opposèrent, et voulurent qu'on sculptât l'Assomption, attendu que la Vierge était la première patronne de l'église. L'an 1405, un dominicain ayant laissé échapper du haut de la chaire quelques propositions peu favorables à la croyance de l'immaculée conception, ils l'interdirent aussitôt, et lui substituèrent un Cordelier qu'ils savaient ardent défenseur du privilège de Marie.

Dignes héritiers de l'esprit du chapitre, les habitants de Saint-Quentin sont encore aujourd'hui tout dévoués à Marie; ils ont jusqu'à cinq confréries en son honneur, le Rosaire, le Scapulaire, Notre-Dame des Sept-Douleurs, l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, qui compte deux mille six cents associés sur ses registres, et au moins quinze cents aux exercices du dimanche soir, enfin l'archiconfrérie de Notre-Dame de Sion, ou des Mères chrétiennes.

Cependant, la ville de Saint-Quentin, non contente du beau développement du culte de Marie dans sa collégiale, avait de plus autrefois les églises de la petite Notre-Dame, de Notre-Dame de Soissons, de Notre-Dame d'Esquehéries, de Notre-Dame de la Gréance; et aujourd'hui pour remplacer tant d'anciens sanctuaires détruits, elle a les dames de la Croix, les sœurs de la Charité, les religieuses Augustines, les petites Sœurs des Pauvres, la sainte Famille à l'Hôtel-Dieu, associations toutes dévouées au culte de Marie. Elle a surtout, dans l'établissement de la *Charité*, la riche chapelle de l'Immaculée Conception, à l'érection de laquelle toute la ville a voulu contribuer; et, dans cette chapelle, de magnifiques verrières qui racontent aux yeux la vie de

---

(1) Fondation de 1316.



la sainte Vierge, de beaux médaillons au milieu desquels l'image de Marie apparaît douce comme une mère, majestueuse comme une reine, enfin la baie de la tribune où est représentée l'Immaculée Conception. C'est là que se rassemble la réunion si précieuse de persévérance, au nombre de plus de trois cents personnes, cette réunion qui forme tant d'excellentes chrétiennes et tant de dignes enfants de Marie.

Le reste du canton de Saint-Quentin est digne de son chef-lieu. A Homblières vous trouvez la chapelle de Notre-Dame du Rosaire; à Lesdin, une chapelle funéraire des seigneurs de Chauvenet convertie en chapelle de la Vierge; à Morcourt, un autel de Notre-Dame des Sept-Douleurs; à Fontaine-Notre-Dame, une statue antique de la Vierge qui fut, pendant des siècles, un but de pèlerinage; à Fieulaine, Notre-Dame de Paix, petite statue trouvée le 20 avril 1659, sous les coups de la pioche qui abattait un tilleul deux fois séculaire, dont les racines formaient, à l'image de Marie, comme la voûte d'un petit temple. Nous sommes porté à croire que, deux cents ans auparavant, on l'avait cachée en terre, et que, pour marquer sa place, on avait planté ce tilleul par-dessus. Ainsi retrouvée, elle ne fut pas plutôt placée dans une niche adossée à un gros orme, près du tilleul abattu, qu'on vint de divers lieux prier à ses pieds; des grâces spirituelles et des guérisons furent obtenues; la confiance s'accrut en proportion; et l'on compta bientôt jusqu'à cinq ou six mille pèlerins, tant de la France que des Pays-Bas. Dès l'année suivante, 1660, l'évêque, après une enquête sévère, autorisa le culte de la statuette, et la construction d'une chapelle pour l'y honorer. De nouveaux miracles eurent lieu, et furent constatés par l'autorité diocésaine; de sorte que le pèlerinage se continua jusqu'à la révolution de 93. Cachée pendant la tourmente, et rendue ensuite au culte, elle con-



tinue d'être un **but** de pèlerinage; et l'on y compte, chaque année, plusieurs milliers de pèlerins, qu'y envoient Étaves, Bocquiaux, Montigny et autres lieux. A Prémont, on honore Notre-Dame des Sept-Douleurs; à Monthréhain, Notre-Dame du Rosaire; à Serain, Notre-Dame des Affligés, dans une chapelle élevée par un homme qui, près de périr dans un éboulement, sous un tas de décombres, fut sauvé en invoquant Marie. Vendhuile a élevé à Marie un splendide autel, orné de trois statues, dont la principale, l'Immaculée Conception, est toute dorée. Villeret a la gloire d'avoir la première église du diocèse consacrée à l'Immaculée Conception. Bellecourt a un autel de Notre-Dame de Bonne-Espérance. La paroisse de Gouy possédait autrefois l'abbaye du Mont-Saint-Martin, fondée en 1117, sous le vocable de Marie; et Aubencheul une chapellenie de Notre-Dame, fondée en 1269, qui semble avoir déposé, dans cette paroisse, comme une semence impérissable de dévotion à Marie. Flavy possède une association des Enfants de Marie; Dallon et Fontaine-les-Cleres, chacune une antique statue de la Vierge en grande vénération. La paroisse Saint-Simon avait autrefois Notre-Dame d'Avesnes, située au hameau de ce nom; et quoiqu'elle l'ait perdue dans un incendie au commencement de ce siècle, elle la conserve toujours dans son souvenir, tellement que, chaque année, elle fait offrir le saint sacrifice en l'honneur de Notre-Dame d'Avesnes. Itancourt a deux tableaux remarquables de Marie, et offrait autrefois, le jour de l'Assomption, la gerbe de la Vierge, comme nous le voyons faire encore dans plusieurs paroisses du diocèse d'Amiens. Mézières, le 1<sup>er</sup> janvier, faisait une offrande semblable, sous le nom d'étrennes de la Vierge; aujourd'hui cette paroisse se borne à chanter les vêpres de la Vierge suivies du salut, un dimanche chaque mois, dans une chapelle de Notre-Dame des Sept-Douleurs, bâtie au cimetière



en 1851; Vendeuil possède l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, dont l'autel était autrefois l'autel du Rosaire, avec une chapelle de Notre-Dame de Pitié, et une autre de Notre-Dame d'Argille. On a fait sur cette paroisse une remarque digne d'attention, c'est que l'amour de la sainte Vierge y a tellement développé l'amour du saint sacrement, qu'on y compte jusqu'à dix mille communions par an. Enfin, Neuville-Saint-Amand voue à la Mère de Dieu, jusqu'à l'âge de sept ans, la plupart des enfants.

Le canton de Ribemont n'est pas moins fécond que ceux que nous venons de parcourir. Villers-le-Sec a dans la chapelle des fonts un autel de l'Immaculée Conception, sur lequel on offre chaque enfant aussitôt après le baptême, et où, à certains jours, la procession vient chanter l'antienne : *Conceptio tua*. Origny est affiliée à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Malades de Saint-Laurent, à Paris, et ses exercices ont converti des pécheurs et soulagé des infirmes. Parpeville a une association de la sainte Vierge qui y produit un grand bien. Sissy a remplacé par une église nouvelle, sous le titre de l'Assomption, son antique église en ruine, qui était aussi sous ce vocable, et possède de plus une chapelle du quinzième siècle, lieu de pèlerinage, sous le nom de Notre-Dame de Sissy, où se font les enterrements et les services, où se disent les messes de *Requiem*, et où, à peu près tous les jours, on voit quelques pèlerins en prière.

Et que dirons-nous du canton de Vermand? Caulaincourt a dans son cimetière, depuis 1846, une chapelle de Notre-Dame de Compassion, où l'on va prier pour les parents et amis décédés. Étreilles honore, au retable de son maître-autel, une statue de Notre-Dame de Consolation. Jeancourt va, une fois l'an, en pèlerinage à Notre-Dame de Moyonpont, au diocèse d'Amiens. Feuquières,



affilié à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, compte près de trois cents associés, et avait même autrefois un pèlerinage très-fréquenté, sous le nom de Notre-Dame de Feuquières, mais qui cessa, en 1557, par la perte de la statue, au milieu des guerres de la France avec l'Espagne dans ces contrées.





---

## CHAPITRE CINQUIÈME.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE LAON.

---

Saint Bêat, pieux solitaire, importa le premier le christianisme dans le pays de Laon, et y éleva le premier oratoire au vrai Dieu, sous le vocable de Marie. Saint Remi de Reims vint ensuite, et fit de Laon, qui était sa ville natale et une portion de son diocèse, le siège d'un nouvel évêché. La sainte Vierge prit sous sa protection la cathédrale qu'on substitua à l'oratoire, et y manifesta sa puissance par tant de prodiges, qu'on l'appela indifféremment l'église de Sainte-Marie ou Notre-Dame des Miracles. Au commencement du douzième siècle, un incendie réduisit en cendres cette église, construite presque toute en bois; on n'en put sauver qu'un reliquaire contenant un morceau de l'éponge de la passion, de la vraie croix, du saint suaire, du voile où était empreinte la sainte face de Notre-Seigneur, et quelques-uns des cheveux de la sainte Vierge, selon l'inscription qui se lisait sur la châsse :

*Spongia, crux Domini, cum sindone et faciali,  
Me sacrat, atque tui, genitrix et virgo, capilli.*

Mais en sauvant ce reliquaire, les chanoines estimèrent avoir tout sauvé, convaincus, dans l'ardeur de leur foi, que ces reliques, par les miracles qu'elles opéraient, obtiendraient des peuples tous les fonds nécessaires à la construction d'une cathédrale bien autrement magnifique que la première. En conséquence, le 6 juin 1112, sept chanoines,



accompagnés de six laïques, partent de Laon avec le précieux reliquaire, et parcourent le pays chartrain, le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Berry, signalant, en tous lieux, leur passage par les plus éclatants prodiges, qu'ont racontés en détail Guibert de Nogent (livre III), Hermann, moine de Saint-Vincent de Laon (1), et Gautier de Coincy (2). En parlant du diocèse de Bourges, nous avons déjà raconté la guérison subite d'un sourd-muet à Buzançay; un miracle semblable eut lieu à Tours, et le sourd-muet guéri vint à Laon, où il demeura sept ans chez l'archidiacre. A Angers, une femme mariée au sortir de l'enfance avait toujours gardé à son doigt l'anneau nuptial, que les chairs, à mesure qu'elle grandissait, avaient tellement recouvert, qu'il était impossible de le retirer; et voilà qu'au moment où elle étend sa main vers les reliques pour faire son offrande, l'anneau se brise et tombe. A Chartres, trois guérisons eurent lieu publiquement, en présence de l'évêque Yves, un des plus savants prélats de son temps, qui le fit annoncer par le son de toutes les cloches et le chant de l'hymne d'actions de grâces. A la vue de tous ces prodiges, les peuples ne pouvaient refuser leurs offrandes; et les pieux voyageurs rentrèrent à Laon, le 21 septembre, chargés au moins d'assez d'aumônes pour commencer prudemment la cathédrale. On se met donc à l'ouvrage, et pendant qu'on dépensait en construction les sommes recueillies, neuf chanoines passèrent en Angleterre et en rapportèrent cent vingt marcs d'argent avec des présents de toute espèce. Grâce à tous ces secours, le 5 septembre 1114, on eut élevé une partie de l'édifice suffisante pour y faire l'office canonial; et continuant ensuite les travaux, on fit une des plus belles cathédrales de France, longue de cent

---

(1) *De miraculis sanctæ Mariæ laudunensis.*

(2) P. 494 à 256, édit. de M. Poquet.



douze mètres, couronnée d'une coupole au milieu du transept, de deux hautes tours à jour au grand portail et d'une autre semblable à chaque portail du transept. C'est partout le style de transition, un mélange du plein cintre et de l'ogive à la forme encore timide et peu prononcée, sauf la tour du midi qui est du treizième siècle, la rose au-dessous qui est du quatorzième, et les balustrades des chapelles qui sont du seizième.

Une chose est frappante entre toutes dans cette construction, c'est que la sainte Vierge y apparaît partout. Au portail occidental, elle est assise sur un trône garni de colonnes, tenant sur ses genoux l'Enfant Jésus. Au portail du midi, elle apparaît au-dessus du trumeau qui sépare les deux portes. A la rose du chevet de l'église, dans un large médaillon central, on la voit vêtue d'une robe bleue et d'une tunique rouge, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. Tout autour, sont les douze apôtres en douze médaillons, comme des gardes d'honneur autour de leur souveraine. Dans les trois longues fenêtres à lancettes qui occupent le dessous de la rose, Marie est représentée dans ses mystères joyeux, ses mystères douloureux, ses mystères glorieux et ses miracles, parmi lesquels est reproduite la légende du vidame Théophile, qui, après s'être vendu au démon, recouvra son engagement par les mains de la sainte Vierge. Son assomption est représentée de deux manières différentes sur deux grandes toiles.

Il était digne de Notre-Dame de Laon de posséder l'image de la sainte face du Sauveur la plus célèbre qui fût sur la terre : car où l'image du fils peut-elle être mieux placée que dans la maison de sa mère ? Or, telle est la gloire de Notre-Dame de Laon : la Providence a fait arriver jusqu'à elle la parfaite copie de l'image de la sainte face, qu'envoya au pape Grégoire II saint Germain, patriarche de Constantinople, et qui se conserve à Rome dans la chapelle dite



*Sancta sanctorum*, près de saint Jean de Latran, sous le nom d'Acheiropoiète Ἀχειροποίητος ou non faite de main d'homme, parce que, dit-on, commencée par saint Luc, elle fut terminée par les anges (1).

Les religieuses de Montreuil, saintement curieuses de contempler la vraie face de Notre-Seigneur, telle que les hommes l'avaient vue sur la terre, avaient demandé avec instance une copie de cette image à Jacques Pantaléon, chapelain du pape Innocent IV, qu'elles avaient connu lorsqu'il était chanoine et archidiacre de Laon. Ce chapelain, qui plus tard devint pape lui-même sous le nom d'Urbain IV, chargea un peintre habile de faire cette copie. A peine celui-ci avait-il commencé, qu'il tombe évanoui; et, pendant son évanouissement, une main invisible fait son ouvrage. Cette miraculeuse copie, envoyée aux religieuses le 3 juillet 1249, y fut reçue avec une joie ineffable; beaucoup de malades et d'infirmes vinrent prier en sa présence, et y recouvrèrent la santé, surtout pendant le temps que la posséda, à titre de prêt, l'abbé de Notre-Dame des Dunes, près de Fumes, qui l'avait demandée aux religieuses pour l'exposer dans l'église qu'il venait de faire bâtir, et attirer ainsi un plus grand concours à la cérémonie de la consécration. Ces religieuses, inquiétées dans leur abbaye par les guerres fréquentes qui désolaient la contrée, prirent le parti de se retirer au pied de la montagne de Laon, dans un endroit qui prit d'elles le nom de Montreuil qu'il conserve encore aujourd'hui. La sainte image se conservait dans ce nouvel asile, lorsqu'arriva la révolution française qui dispersa tous les couvents. Alors, pour la soustraire aux profanations et la faire plus dignement honorer, on la donna à la cathédrale

---

(1) Cette image est différente de celle qu'on voit à Saint-Pierre du Vatican, et qu'on appelle Véronique, des mots : *vera icona* ou *vera imago*.



de Laon. C'était en 1793 ; depuis cette époque , elle y est l'objet d'un pèlerinage , et des miracles continuent de s'y opérer. C'est sans contredit ce que Notre-Dame de Laon possède de plus précieux ; car si la Révolution lui a fait gagner ce trésor , elle lui a fait perdre tout le reste , et l'a réduite au triste contraste de la pauvreté du culte avec la magnificence de l'édifice. En place des quatre-vingt-quatre chanoines et des cinquante-deux chapelains qui y chantaient les louanges de Dieu et de Marie , cette grande église , ce vaste chœur n'a plus aujourd'hui qu'un curé avec un ou deux vicaires , dont encore la voix retentit souvent dans le désert , le peuple n'étant plus attiré à l'église ni par la pompe des cérémonies , ni par la splendeur du chant.

Cen'était pas seulement à la cathédrale que Marie recevait , dans la ville de Laon , d'illustres et fervents hommages. On l'honorait à l'abbaye Sainte-Marie , fondée au septième siècle par sainte Salaberge , vaste monastère de trois cents religieuses , qui avaient sept églises et se partageaient entre elles toutes les heures du jour et de la nuit , de telle manière que les louanges de Dieu et de Marie n'y étaient jamais interrompues. On l'honorait à l'hôpital , devant une petite statue chère à la piété , comme on l'y honore encore aujourd'hui , témoin cette députation de la maison qui , à chaque fête de la Vierge , va en pèlerinage à Notre-Dame de Lièsse. On l'honore également à la paroisse Saint-Martin sous le titre de Notre-Dame des Malades , dont on a adopté la confrérie ; et depuis cette institution , pas un seul malade recommandé aux prières de l'association n'est mort sans sacrements. On l'honore à la maison de la Providence , qui lui a dédié sa chapelle sous le vocable de l'Immaculée Conception , et qui , de plus , possède une congrégation de la sainte Vierge. On l'honore à l'Hôtel-Dieu , qui , bâti , en 1050 , pour recevoir les pèlerins de Notre-Dame de Laon , lui doit son origine , et qui , quoique déplacé aujourd'hui ,



lui conserve si bien son ancien esprit, que les religieuses Augustines auxquelles il est confié, non contentes de désigner, dans la formule de leurs vœux, leur maison sous le nom d'*Hôtellerie de Notre-Dame*, viennent de lui ériger dans leur chapelle un nouvel autel sous le vocable de Consolatrice des affligés, et une confrérie sous le titre de la Reine du ciel et des neufs chœurs des anges, en qui elles considèrent les modèles du culte que tout chrétien doit lui rendre.

Les environs de Laon nous offrent la même dévotion à la sainte Vierge. A Athies, la fièvre typhoïde avait conduit aux portes de la mort une enfant de treize ans; le père désolé envoie une personne la recommander à Notre-Dame de Liesse; et, au moment où celle-ci priait, la malade parfaitement guérie se levait et vaquait aux soins du ménage. A Besny, on voit dans beaucoup de chambres un autel de la Vierge, où la famille se réunit pour la prier; et plusieurs font chaque année le pèlerinage de Liesse. Veslud envoie ses enfants à Liesse le lendemain de la première communion, et souvent la paroisse entière les accompagne. Bruyères a, sous le vocable de Notre-Dame, son église paroissiale, édifice roman du onzième siècle, sur lequel ont été greffées, aux siècles suivants, des constructions ogivales, et où l'on comptait jusqu'à quinze autels, appartenant chacun à une confrérie différente. La sainte Vierge y est représentée dans les divers traits de sa vie, tantôt sur la toile, tantôt sur des verrières; mais elle l'est bien plus encore au fond des cœurs. Autrefois, les écoliers chantaient ses vêpres tous les vendredis, et l'on célébrait l'office dans sa chapelle quatre fois l'an, savoir : le 4 février, anniversaire de l'établissement du Rosaire, le 7 août, le 12 septembre et le premier dimanche d'octobre. A la fête patronale, on se rassemblait à l'église, au son de toutes les cloches, dès quatre heures du matin; on entonnait les



matines, puis on partait en procession pour Notre-Dame de Liesse, continuant le chant tout le long de la route. Arrivé à l'église, on célébrait solennellement la messe, et l'on passait une partie de la matinée en prière devant la sainte image. Après midi, on se rassemblait à Notre-Dame de Liesse, on entonnait les vêpres; et, de là repartant en procession comme le matin, on les continuait pendant la route jusqu'à l'église, où se donnait la bénédiction du saint sacrement. Ce pieux usage, quelque temps interrompu, a repris son cours depuis plusieurs années.

Après Bruyères, nous trouvons à Suzy une chapelle de la Vierge, dont la première origine remonte jusqu'à l'an 773; à Royancourt, une chapelle du Rosaire avec une confrérie florissante; à Pinon, une statue de la Vierge en albâtre fort ancienne; à Vauxaillon, un autel dédié à la Mère de la divine grâce; à Vaudesson, beaucoup de petits autels dans les maisons particulières, où l'on fait le mois de Marie; à Urcel, une église de l'Assomption, bâtie aux onzième et douzième siècles, avec un bas-relief qui représente Marie montant au ciel, escortée par les anges, et une statue en marbre blanc de la Vierge Mère, qu'on estime avoir quatre cents ans d'ancienneté; à Lizy, une église de la sainte Vierge, et, dans un couvent de demoiselles spécialement vouées au culte de Marie, une chapelle avec une statue de Notre-Dame, à laquelle on attribuait une vertu merveilleuse, et que visitaient en passant les pèlerins qui se rendaient à Liesse. A la disparition du couvent, la statue passa à l'église paroissiale. Mais le curé, lui trouvant une forme peu artistique, ne voulait point la souffrir dans son église. Moins susceptible en fait d'art, un ancien militaire la recueillit dans sa maison, l'y garda avec bonheur, et l'emporta même avec lui à Trucy, lorsqu'il alla y fixer sa demeure. La statue demeura oubliée dans cet asile jusqu'à l'année du choléra 1849. Alors les



habitants de Lizy ne pouvant souffrir, dans un tel danger, d'être privés de celle qu'ils estimaient être leur sauvegarde, conjurèrent le curé de leur rendre leur Vierge bien-aimée; et celui-ci, cédant à de telles instances, se rendit à Trucy, accompagné de ses paroissiens. Il réclama et obtint la statue, la ramena en triomphe, la remit à son ancienne place; et aussitôt le choléra cessa ses ravages.

Le canton de Neufchâtel n'offre de tant soit peu remarquable, que quatre paroisses : Berry-au-Bac, avec sa magnifique chapelle et le bel autel de l'Immaculée Conception, récemment construit; la Malmaison, avec sa confrérie de la Salette; Guyencourt, avec sa statue de Marie si vénérée, et Chaudardes, avec son pèlerinage que fréquentent, chaque année, douze à quinze cents pèlerins, spécialement les scrofuleux, et où il se fait, de l'Ascension à la Pentecôte, une neuvaine qui attire beaucoup de monde. Les murs de cette chapelle sont couverts d'*ex-voto*, qui attestent les guérisons et autres faveurs qui y ont été obtenues.

Le canton de Chauny est encore plus dépourvu : deux paroisses seulement y sont sous le patronage de Marie, savoir : Commenchon et Notre-Dame de Chauny; toutefois les confréries de la sainte Vierge y sont assez répandues.

Dans le canton de Craonne, Aizelles a la confrérie de Notre-Dame des malades; Berrieux a une chapelle de la Vierge très-ancienne, une chapelle de l'Annonciation, au château, avec une statue de Marie, qui était jadis à l'église de Damary et qui est fort vénérée. A Corbeny, on a découvert, sous une épaisse couche de badigeon, des peintures murales du quinzième siècle, représentant l'arbre de Jessé et divers traits de la vie de la sainte Vierge. A Guyencourt, on voit fréquemment les fidèles en prière à l'autel de l'Immaculée Conception, qu'ils ornent de fleurs sans cesse renouvelées et de grappes de raisin dans la saison. Craonne a substitué aux anciennes images de la



Vierge, devenues peu convenables, des statues artistement travaillées. Beurieux, Chermizy, Pargnan, Jumigny ont adopté divers exercices de piété envers Marie; et à Paissy-Moulins, les jeunes personnes tiennent à offrir le pain bénit aux principales fêtes de la sainte Vierge.

Dans le canton de Crécy, nous trouvons la sainte Vierge généralement honorée; nous y trouvons surtout les restes de Notre-Dame de Céply, qui avant d'être renversée par les eaux de la Serre, rivière voisine débordée, était un lieu de pèlerinage, où le clergé de Saint-Remy en particulier venait en procession à toutes les fêtes de la sainte Vierge. La statue en a été transportée à l'église de Crécy, et le pont jeté sur la Serre s'appelle le pont de la Vierge, en souvenir d'un sauvetage vraiment merveilleux opéré par son intercession. Le pont s'était écroulé sous la pression d'une voiture; et des trois personnes qui s'y trouvaient, et qui au moment de la chute invoquèrent Marie, pas une ne périt dans les eaux. Aussi la dévotion à la sainte Vierge, spécialement au chapelet, et à Notre-Dame de Liesse, est-elle toujours demeurée chère aux habitants.

Le canton de Lafère, patrie du saint archidiacre d'Évreux, M. Boudon, possédait à Lafère même, avant la Révolution, une chapelle de Notre-Dame du Carmel, et aujourd'hui cette ville possède, à la chapelle de l'hôpital, l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires avec la société des Enfants de Marie. Quessy a une statue polychrome de la Mère de Dieu. Achéry embellit chaque année son autel de la Vierge et envoie à Liesse au moins deux cents pèlerins par an. A Saint-Gobain, les jeunes personnes se partagent le mois de Marie, de manière que chaque jour un certain nombre communie. Servais possédait autrefois, près du palais des rois carlovingiens, une petite chapelle de la Vierge fort ancienne, avec une statue en chêne sculpté et d'un seul morceau, ayant sur sa tête une



couronne fleurdelisée, dans sa main droite une grappe de raisin, et de sa gauche soutenant l'Enfant Jésus sur ses genoux. En 1857, le curé remplaça l'ancienne chapelle, qui tombait en ruine, par une autre plus grande et d'un meilleur goût, sous le vocable de Marie immaculée; et ce nouveau sanctuaire devint bientôt un rendez-vous de prières et de pieux exercices, à toutes les fêtes de la Vierge, aux grandes solennités, et pendant tout le mois de Marie.

Le canton de Rozoy est remarquable par son zèle pour les confréries du Scapulaire et du Rosaire. Le canton de Marle possède, à Marle même, une église de Notre-Dame, qui, depuis que Marie a préservé la ville du choléra, en 1852, a été merveilleusement embellie par la reconnaissance des habitants. Non contents d'avoir consacré la paroisse au cœur de Marie, ils ont placé aux cinq fenêtres absidales cinq belles verrières, représentant les principaux traits de la vie de la sainte Vierge. Derrière le grand autel, ils ont élevé une statue colossale de l'Immaculée Conception, et en célèbrent la fête avec une pompe exceptionnelle. Alors ils entourent la sainte image d'innombrables flambeaux; ils la promènent processionnellement par les rues, dans le plus religieux recueillement; et le soir toute la ville est splendidement illuminée. Les églises de Tavaux et de Pontséricourt, consacrées sous le vocable de Marie, sont en même temps affiliées à Notre-Dame des Victoires; et les hommes comme les femmes tiennent à cette sainte confrérie, regardant, entre autres, comme une marque de la protection de Marie, le bonheur qu'eurent, il n'y a pas trois ans encore, deux ouvriers, employés à l'église, de ne se faire aucun mal en tombant d'une hauteur de quarante pieds. Pons possède la confrérie du Mont-Carmel, dont elle célèbre solennellement la fête le 16 juillet, et a construit récemment, en l'honneur de l'Immaculée Conception, une chapelle gothique, où se rend la



population presque entière, quand on y va en procession, et où viennent prier tous les pèlerins qui passent près de là pour aller à Liesse. Erlon, une des paroisses les plus pieuses du diocèse, excelle dans le dévouement à Marie comme en tout le reste; et ce dévouement, se répandant de là dans toutes les paroisses du canton, y a fait naître et croître l'esprit chrétien.

Au canton de Coucy, le culte de Marie est également en honneur. A Lombray est une chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours; à Camelin, une confrérie du Rosaire; à Blérancourt, un lieu de pèlerinage, et le centre de l'Heptarchie, ou association de sept paroisses, qui, unies dans le but de demander au cœur de Marie la conversion des pécheurs, se rassemblent chaque année, le lundi de la Pentecôte, autour de l'autel de Notre-Dame de Blérancourt, et y font de pieux exercices, suivis d'une procession générale. A Manicamp, est la confrérie du Rosaire, et près de là, Quierzy, autrefois Cherizy, séjour bien-aimé des rois mérovingiens et carlovingiens, où il s'est tenu des diètes et des conciles, mais où aussi Marie est tellement chérie, que toutes les femmes sans exception reçoivent son nom au baptême, et que l'église paroissiale s'appelle Notre-Dame de Quierzy; neuf évêques de Soissons sont sortis de cette bourgade, ainsi que quatre abbesses de Notre-Dame de la même ville. Saint-Paul-au-Bois honore Marie sous le titre de Notre-Dame auxiliatrice et possède un couvent de Bernardines, dédié à la Vierge immaculée. Nogent-sous-Coucy passe pour avoir possédé autrefois, comme Chartres, un temple de druides, dédié à la Vierge qui devait enfanter, *Virgini parituræ*. Ce qu'il y a de certain, c'est que, vers l'an 1059, Albéric, sire de Coucy, voyant qu'il se faisait beaucoup de miracles à l'église de Nogent, et que les peuples s'y portaient en foule, y fonda un monastère de Bénédictins, dont l'historien Guibert de Nogent fut le troi-



sième abbé; et que, dans la modeste chapelle qui reste aujourd'hui de cette abbaye, on voyait encore, en ces dernières années, une pierre de forme ovale, sculptée en relief, représentant la sainte Vierge, avec l'inscription gravée autour : *Virgo paritura de Nogento*, c'est-à-dire la Vierge qui doit enfanter, honorée à Nogent (1).

Nous arrivons enfin au dernier canton du diocèse, le canton de Sissonne. Là, deux grands souvenirs de Marie excitent vivement l'intérêt. Le premier est l'institut de Notre-Dame de Saint-Erme, création nouvelle et précieuse de sœurs qui se dévouent aux écoles dans les villages; le second est la chapelle de Notre-Dame de Liesse, qui se trouve à trois lieues de Saint-Erme et qui est sans contre-dit un des plus anciens et des plus célèbres pèlerinages de France. En voici l'origine, d'après la tradition constante du pays, confirmée par les approbations que lui ont données les évêques de Laon, les divers historiens de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et, dernièrement encore, la congrégation des Rites qui a approuvé le récit de la légende, dans les leçons de l'office (2).

Au commencement du douzième siècle, sire d'Eppes, sire de Marchais, son frère, et un autre frère sans titre, tous trois originaires des environs de Laon et chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, se croisèrent, pour aller en terre sainte combattre les musulmans. Faits prisonniers, en 1534, ils furent envoyés au sultan du Caire, qui, après avoir tenté en vain, par divers moyens, de leur faire abjurer la foi, chargea sa fille, la princesse Ismérie, d'aller en prison essayer de les gagner à la religion de Mahomet. Le

---

(1) Voyez *Recueil historique des évêchés et abbayes de France*, par dom Baunier, 1726.

(2) Voyez *Histoire de Notre-Dame de Liesse*, par Vilette, 1708. — *Légende et pèlerinage de Notre-Dame*, par M. l'abbé Duployé, curé de Versigny (Aisne).



contraire de ce que le sultan se proposait arriva : les chevaliers exposèrent à la princesse les beautés de la religion chrétienne, avec les vertus et les gloires de Marie que l'incarnation du Verbe avait rendue Mère de Dieu. La princesse, à cet exposé, témoigna un grand désir de voir l'image de cette Vierge incomparable, dont on lui disait de si grandes choses. « Donnez-moi du bois et des instruments, dit sire d'Eppes, et je vous satisferai. » Dès le soir, le bois et les outils nécessaires étaient à sa disposition. Les chevaliers passent une partie de la nuit en prière, pour demander à Marie de les aider dans ce travail, puis s'endorment. Un peu après minuit, ils s'éveillent; quelle est leur surprise! une lumière éblouissante éclaire leur cachot, et à sa lueur ils aperçoivent une petite statue de la Vierge. Émerveillés du fait, ils se prosternent pour remercier Dieu et Marie de les avoir exaucés. Ismérie, venant le lendemain à la prison comme à l'ordinaire, trouve le cachot illuminé et les chevaliers à genoux devant la sainte image. « Princesse, s'écrie sire d'Eppes, voilà l'image que je vous avais promise; elle n'est pas notre ouvrage, car voyez intact le bois que vous nous avez donné; elle est un présent du ciel; Marie elle-même nous l'a envoyée. » Touchée du prodige, Ismérie déclare que dès ce moment elle renonce à Mahomet et se fait chrétienne. Les chevaliers, au comble de la joie, s'écrient : « Ah! désormais cette statue s'appellera Notre-Dame de Liesse, c'est-à-dire Notre-Dame de joie. » La princesse alors saisit la sainte image, et l'emporte avec elle dans sa demeure. Là, elle la contemple tout le jour, se sent portée à prier à ses pieds et prie de tout son cœur. La nuit arrive, et la Mère de Dieu lui apparaissant en songe : « Ma fille, lui dit-elle, votre destinée est grande; vous délivrerez les chevaliers, vous les accompagnerez dans leur patrie; par vous mon nom sera glorifié en France, et vous serez près de mon



» trône en paradis. » Confiante en la parole qui lui a été dite, Ismérie fait, pendant le jour, les préparatifs du départ; et, à l'entrée de la nuit, elle va prendre les chevaliers dans leur prison; ils traversent sans obstacle la ville du Caire. Arrivés au bord du Nil, ils le passent sur une barque que vient leur offrir un jeune et gracieux batelier, et continuent leur route. Après quelques heures de marche, ils se détournent du grand chemin, pour prendre un peu de repos dans un endroit écarté, se couchent sur le gazon et s'endorment. A leur réveil, quel est leur étonnement! Ils ne connaissent plus l'endroit où ils se sont endormis. Ils demandent à un berger voisin où ils sont. « En France, » répondit celui-ci, près du château de Marchais. » Les anges de Dieu les avaient, pendant leur sommeil, transportés d'Égypte en France et jusque dans leur propre domaine.

Les chevaliers, dans l'effusion de leur reconnaissance, font vœu de bâtir une église à Marie, près d'une fontaine qui se trouvait là, et à l'endroit même où Ismérie avait déposé pour quelques instants la statue qu'elle portait toujours avec elle. La princesse fut baptisée par l'évêque de Laon, et vécut ensuite saintement avec la mère des chevaliers, pendant que ceux-ci bâtissaient l'église qui devait devenir si célèbre dans toute l'Europe, sous le nom de Notre-Dame de Liesse. Peu après que l'église fut achevée, Ismérie mourut et y fut enterrée. La nouvelle de ce merveilleux événement attira à Liesse de nombreux pèlerins; les miracles les plus signalés s'y opérèrent, et firent croître constamment l'affluence avec les années, de sorte que l'église bâtie par les chevaliers devint tout à fait insuffisante à la foule qui se pressait dans son enceinte. Vers la fin du quatorzième siècle, on estima donc indispensable de la démolir; et le chapitre de Laon fit construire, en grande partie à ses frais, l'église actuelle, sauf l'élégant



portail en style ogival flamboyant, qui ne fut bâti que cent ans plus tard.

Depuis ce moment, Notre-Dame de Liesse ne cessa de voir agenouillées sur ses dalles des multitudes de pèlerins, non-seulement du diocèse, mais des pays étrangers. La foule de ces pieux voyageurs était tellement merveilleuse, qu'en 1633 on en compta soixante-dix mille depuis Pâques jusqu'au mois de juillet. Souvent on y venait en procession de très-grandes distances; Pierre de l'Etoile dit qu'à l'époque de la Ligue la crainte de perdre la foi en amenait depuis les Ardennes, jusqu'à dix à douze mille; et Villette affirme, qu'à la même époque, « il y eut dix » jours de suite, où l'on y compta, chaque jour, jusqu'à » trente-six processions de différents lieux ». Dans ces processions, on marchait deux à deux, tenant d'une main une torche ardente, de l'autre un chapelet ou une croix; les prêtres étaient revêtus de leurs habits sacerdotaux, quelquefois même ils portaient le saint sacrement, et entre les stances des hymnes qu'on chantait, on entremêlait ce refrain : *Ave, Maria, Domini mei Mater alma, cœlesti plena gratiâ*, c'est-à-dire. Je vous salue, Marie, douce Mère de mon Dieu, pleine d'une grâce céleste. Soissons vit plusieurs fois passer dans ses murs de telles processions de quatre à cinq mille personnes. Le 25 août 1583, il en passa une de cinq mille pèlerins venus jusque de Meaux, qui est éloigné de vingt-cinq lieues; et comme si cet exemple eût excité les Soissonnais, Soissons y envoya, dans les dix jours suivants, trois processions, l'une de quinze cents, l'autre de cinq mille, et la troisième, dont nous ne pouvons préciser le nombre, était conduite par l'évêque, vieillard vénérable, accompagné de tout son clergé en chappe, et d'une grande partie des habitants de Soissons vêtus de blanc. On vit à Liesse, le 12 et le 13 septembre, plusieurs paroisses du diocèse de Reims. Au



mois d'octobre suivant, toutes les paroisses de l'ancien diocèse de Noyon y vinrent pour réparer les profanations des disciples de Calvin; et dans la douleur que lui causaient ces sacrilèges, l'évêque de Noyon passa jusqu'à neuf jours en prière aux pieds de Notre-Dame de Liesse. A diverses époques Laon, Lafère, Rouen, Compiègne et autres villes y vinrent également en procession. Chaque année, les communautés de Laon y faisaient un pèlerinage, priant, méditant ou chantant des psaumes et des cantiques, tout le long de la route.

Les rois de France ne se laissèrent point surpasser par leurs peuples en dévotion pour Notre-Dame de Liesse. En 1146, Louis VII, avant de partir pour la croisade prêchée par saint Bernard, y vint en pèlerinage; de 1422 à 1461, Charles VII y vint plusieurs fois recommander à la Vierge son royaume envahi par les Anglais; de 1461 à 1483, Louis XI s'y rendit quatre fois et y fonda une messe pour chaque samedi. René, roi de Sicile, y envoya une offrande considérable; de 1515 à 1547, François I<sup>er</sup> y fit plusieurs pèlerinages pour remercier Marie, tant de sa délivrance de la prison d'Espagne que de ses victoires sur ses ennemis. Et ce fut pour recevoir honorablement nos rois dans ces pieuses visites, que le cardinal Charles de Lorraine acheta le château de Marchais, que possède aujourd'hui le prince de Monaco. Henri II et la reine Catherine de Médicis, François II, Charles IX, Henri III, suivirent l'exemple de leurs prédécesseurs. Le duc de Mayenne, retiré à Soissons après sa soumission à Henri IV, vint aussi à Liesse demander la grâce d'une sainte mort; et tout porte à croire qu'il fut exaucé: car il mourut peu après dans les plus pieux sentiments.

Et que dirons-nous de la reine Anne d'Autriche et de Louis XIII? Le 14 octobre 1618, ils y demandèrent à Marie un héritier du trône; pendant vingt-deux ans, ils



continuèrent de venir y solliciter la même grâce; et enfin ils furent exaucés. Ils eurent un fils qui fut Louis XIV. Le grand roi n'oublia jamais la Vierge, à qui il devait sa naissance. Lui-même vint s'agenouiller à ses pieds en 1652, 1654, 1673 et 1680. La pieuse reine Marie Leckzinska fit prier à son tour Notre-Dame de Liesse, pour la bénédiction de son mariage, plus tard pour son heureuse délivrance; et le 4 septembre 1729, elle donna un Dauphin à la France.

Pendant les troubles de la Révolution, le pèlerinage fut quelque temps suspendu, mais la paix une fois rendue à l'Église, il ne tarda pas à reprendre faveur. On y vit, en 1821, la duchesse de Berry, et en 1826 la duchesse d'Angoulême; en 1856, Napoléon III, *en exécution d'un vœu particulier*, y fit don de cinq mille francs, qui furent employés à l'achat d'une cloche; et on évalue à cinquante mille le nombre des pèlerins qui y vont chaque année.

Un concours si empressé, si général et si constant serait un phénomène inexplicable, un effet sans cause, si, à toutes les époques, il n'avait été provoqué et soutenu par les miracles et les grâces signalées qu'on obtenait à Liesse. Ce fait seul prouverait donc *à priori* qu'il s'y est opéré beaucoup de faits miraculeux, et que nulle part peut-être la sainte Vierge ne s'est montrée plus magnifiquement favorable à ceux qui l'invoquent. Le dernier historien de Notre-Dame de Liesse (1) a consacré un volume et demi à relater ceux qui lui ont paru les plus incontestables. On y voit des incendies éteints par la seule invocation de Notre-Dame de Liesse, des chutes d'une hauteur de trente-six pieds sans aucune blessure, des vaisseaux sauvés d'un naufrage imminent, des sourds qui entendent,

---

(1) M. Duployé, déjà cité.



des aveugles qui voient, des boiteux redressés, des villes préservées de la peste, la fécondité obtenue aux femmes stériles, les maladies les plus désespérées comme les plus invétérées instantanément guéries, les paralytiques recouvrant l'usage de leurs membres, les pécheurs les plus rebelles convertis; autant de faits en faveur desquels déposent les *ex-voto*, qui couvrent l'autel ou remplissent le trésor de l'église. On y voit un château et une cheminée en argent, par reconnaissance d'un incendie arrêté, des oreilles et des têtes d'argent, un enfant également en argent, des centaines de cœurs en vermeil, un navire d'argent, du poids de cent trente marcs, don de la reine Henriette d'Angleterre, préservée du naufrage, une chaîne d'or et une rose de diamants, envoyées l'une et l'autre par Clément XI, des bijoux de toute espèce, des vases sacrés, des lampes, des pierreries, des étoffes précieuses, des tableaux de divers miracles, une statue en vermeil; présents qui sont comme les témoins irrécusables des faveurs obtenues à Notre-Dame de Liesse.

Et qu'on ne pense pas que le pouvoir miraculeux de Marie à Liesse ne s'exerce plus dans notre siècle comme dans les siècles anciens. En 1818, une paralytique nommée Séraphine Varit, de Carlepont, au diocèse de Beauvais, était, depuis quatre ans, privée de mouvement et de sentiment, au pied et à la jambe gauches. Voyant l'inutilité de tous les remèdes, elle se fait conduire en voiture à Liesse; le long de la route, elle prie de tout son cœur et souffre horriblement. Arrivée au terme du voyage, pendant que son père est entré à l'hôtel pour demander qu'on l'aide à descendre sa fille de voiture, elle sent sa jambe et son pied se redresser, puis se mouvoir; elle descend seule, et ses béquilles à la main elle court à l'église se prosterner devant sa libératrice. Une enquête est ouverte, les médecins attestent que la guérison est



inexplicable d'après les lois de l'ordre naturel, et le miracle demeure parfaitement constaté.

En 1833, une religieuse du Sacré-Cœur, madame de Fontanille, qui était alors à Amiens, avait un doigt si gravement malade, que les médecins en avaient décidé l'amputation. La supérieure lui applique sur le mal un morceau de la robe qui couvre la statue de Notre-Dame de Liesse, et prescrit une neuvaine à sa communauté. Le troisième jour de la neuvaine, les douleurs cessent, le neuvième jour on découvre le doigt; il était si complètement guéri, qu'il ne restait pas même la moindre trace du mal.

En 1847, une femme demande une messe au sacristain de Liesse; celui-ci l'engage à profiter de son voyage pour se réconcilier avec Dieu par la confession; elle réplique par une impiété. Le sacristain se borne à lui répondre d'aller prier devant Notre-Dame et d'écouter ce qu'elle lui dira. Quelques minutes après, elle revient et demande un confesseur. Elle était convertie.

Il était bien juste qu'une Vierge aussi célèbre reçût les honneurs du couronnement. Pie IX fut heureux de les lui accorder; et le 18 août 1857, la grande cérémonie eut lieu en présence d'au moins cinquante mille personnes, de neuf prélats, de plus de huit cents prêtres et de trois cents membres des conférences de Saint-Vincent de Paul. Nous n'entreprendrons point de décrire toutes les magnificences d'une cérémonie si grandiose, ni le serment solennel que fit le corps municipal de veiller à la garde de ces couronnes, ni les décorations du lieu saint, ni les processions portant la statue en triomphe par les rues de la ville, ni les maisons toutes tapissées de fleurs et de verdure, ni les chants magnifiques de ce nombreux clergé, ni les concerts ravissants de la musique militaire appelée à la fête. Toute description de si belles choses serait pâle près de la réalité.



# PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE SENS.

---

Cette province embrasse, avec l'archidiocèse de Sens, les diocèses de Moulins, de Nevers et de Troyes. Nous allons les parcourir successivement.

---

## ARCHIDIOCÈSE DE SENS <sup>(1)</sup>.

Ce diocèse, circonscrit par le département de l'Yonne, a perdu, d'après cette nouvelle délimitation, plusieurs de ses anciennes paroisses, et en a gagné plusieurs autres. Nous ne le considérerons point tel qu'il était autrefois, mais tel qu'il est aujourd'hui; et pour cela nous parcourons les cinq arrondissements dont il se compose, Sens, Auxerre, Avallon, Joigny et Tonnerre.

---

(1) Nous devons nos renseignements sur ce diocèse au zèle bienveillant de Mgr l'archevêque de Sens.



---

## CHAPITRE PREMIER.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE SENS.

---

Nous voyons ici, comme partout ailleurs, le culte de Marie aussi ancien que le culte de Jésus-Christ son Fils. Car on ne peut douter que les premiers apôtres du Senonais, saint Savinien, saint Potentien et leurs compagnons, n'aient prêché dans ce lieu spécial de leur mission la même doctrine qu'ils prêchaient partout ailleurs : or, nous avons vu saint Savinien prêcher le culte de Marie à Ferrière, au diocèse d'Orléans, et la légende nous présente saint Potentien, à Chartres, convertissant les druides et fondant la célèbre chapelle de Notre-Dame Sous-terre. Aussi leur attribue-t-on, à Sens, la construction de l'oratoire Notre-Dame, à l'extrémité du faubourg, qui porte aujourd'hui le nom de saint Savinien. On l'infère du moins de ce que cette chapelle existait comme déjà ancienne en 623, puisqu'il est raconté dans la vie de saint Leu, de Sens, que ce grand archevêque, informé que saint Vinebaud, abbé de Saint-Loup, de Troyes, venait le visiter, alla à sa rencontre, et le reçut entre l'oratoire Notre-Dame et celui de Saint-Étienne (1).

Au commencement du septième siècle, la confiance en Marie amena un jour devant l'autel de Notre-Dame une possédée, qui venait y demander sa guérison : Bethorius de Chartres, alors présent à Sens pour le concile qui s'y tenait, implora en sa faveur la puissante intercession de

---

(1) *Triple couronne de la sainte Vierge*, par le P. Poiré, t. I<sup>er</sup>, p. 435.



la sainte Vierge, et elle fut guérie (1). Peut-être fut-ce à cette occasion que Notre-Dame de Sens devint célèbre et un but de pèlerinage. Ce qu'il y a de certain, c'est que la sainte Vierge y était tellement honorée, qu'on donna à la première cloche qui fut fondue à Sens, et probablement dans toute la France, le nom de Marie, et qu'on attribua à la vertu de ce nom la terreur panique que le son de cette cloche jeta parmi les troupes de Clotaire, lorsqu'elles vinrent assiéger la ville. A peine les assiégeants l'eurent-ils entendue, qu'ils s'enfuirent tout épouvantés (2).

Au commencement du neuvième siècle, Charlemagne, secondant la piété des habitants à l'endroit de la sainte Vierge, fit élever en son honneur, à l'est de la ville, une église qui, de sa situation près du cimetière, fut appelée Sainte-Marie du Charnier. Détruite une première fois par les Normands, cette église fut relevée, en 1015, par deux prêtres de Sens. Dévastée de nouveau par Raymond le Comte, elle fut relevée de nouveau peu après par le grand chantre de la cathédrale. Détruite quatre autres fois, elle fut quatre autres fois rebâtie; tant elle était chère à la foi des habitants! Ce ne fut point assez pour leur piété : sur la même place où était Sainte-Marie du Charnier, ils bâtirent une petite église de la Vierge, où il se fit pendant longtemps un grand concours de fidèles; et ils donnèrent le nom de Notre-Dame à la porte de la ville qui était en face. L'auteur du *Gallia christiana* affirme que de son temps l'église et la porte étaient encore debout. De nos jours, le sanctuaire de Marie a disparu aussi bien que la porte Notre-Dame. A ces monuments en l'honneur de la Mère de Dieu, les habitants de Sens ajoutèrent l'établissement de son

---

(1) Ce fait était représenté en bas-relief sur une châsse du trésor de Chartres. Voyez le Bulletin de la société archéologique d'Orléans.

(2) *Vie de saint Leu*, p. 15.



image au-dessus des portes de la ville et des maisons particulières, à l'angle des rues et dans les places publiques. On voyait, entre autres, dans une niche au-dessus de la porte de l'Epinglier, qui donnait entrée au cloître des chanoines, une belle Notre-Dame de Pitié. De toutes ces statues, il n'en reste plus aujourd'hui que dix ou onze, par exemple dans la rue Beaurepaire, la rue des Vieilles-Étuves, la rue du Cheval-Rouge, la rue du Lion-d'or et la ruelle de la Petite-Bonne-Vierge. En 1558, les huguenots ayant jeté dans la rivière celle qu'on vénérât au quartier Saint-Paul, sous le nom de Notre-Dame de l'Orme, toute la ville s'en émut, se réunit pour réparer l'outrage et fit à Saint-Paul une procession générale, où l'on porta en triomphe la statue retrouvée qu'on remit à son antique place. Est-ce bien celle qu'on voit encore aujourd'hui à l'angle du chemin du quartier Saint-Paul? Nous ne pouvons l'affirmer.

Dans le cours du dixième siècle, l'antique oratoire de Notre-Dame dont nous avons parlé subit plusieurs phases malheureuses. En 928, il tombait de vétusté; l'archevêque saint Anastase le fit reconstruire. En 968, il devint la proie des flammes; l'archevêque le releva encore, mais en le confondant dans un seul édifice avec l'église Saint-Étienne et la chapelle Saint-Jean, qui toutes les deux aussi avaient été dévorées par le même incendie. Ce pieux prélat, comme s'il eût voulu dédommager la sainte Vierge de n'avoir plus son oratoire à part, lui éleva un temple dans son propre héritage, et c'était là que de temps en temps il allait, loin du monde, aux pieds de Marie, retremper son âme dans le saint exercice de l'oraison (1).

Le siècle suivant vit s'élever, en 1092, à l'extrémité du faubourg de Saint-Pregts, une nouvelle église de la

---

(1) *Bulletin archéologique de Sens*, 1854.



sainte Vierge qui prit le nom de Notre-Dame de Saint-Eugène, et plus tard de Saint-Paul-lez-Sens.

Toutefois, en 1176, l'archevêque Guillaume aux blanches Mains ne trouva point qu'on eût encore assez fait pour l'honneur de Marie : il voulut que, chaque jour, elle fût honorée d'un culte public, et que comme il y a des chapitres pour chanter chaque jour les louanges de Dieu, il y en eût aussi pour chanter chaque jour les gloires de Marie. Sous son inspiration, Thibaut, archidiacre de Sens, fonda, à cette fin, quatre chanoines, qu'on appela les chanoines de Notre-Dame, et que le chapitre de la métropole, en vertu d'une bulle d'Innocent IV, s'associa, en 1245, en leur conférant droit aux mêmes honneurs dont jouissaient les chanoines de Sens.

Au commencement du treizième siècle, le zèle pour l'honneur de la sainte Vierge inspira à l'archevêque Pierre de Corbeil la composition d'un missel à l'usage du chapitre de Notre-Dame; et dans ce missel on admirait, comme éminemment beaux, les offices de l'Assomption et de la Circoncision, dont ce prélat avait aussi composé le chant.

A mesure que les siècles s'avancent, la dévotion à Marie se développe de plus en plus dans le diocèse de Sens. En 1329, l'archevêque Guillaume de Melun se fait représenter à genoux, dans la cathédrale de Paris, aux pieds de Notre-Dame de Consolation (1). En 1330, Bernard le Duc fait une fondation dans la cathédrale de Sens, pour qu'on y célèbre à perpétuité la Conception de la sainte Vierge. En 1336, le chanoine Manuel de la Porte fait placer, à l'un des piliers de la chapelle Notre-Dame, une Vierge assise, tenant sur ses genoux l'Enfant Jésus, sculptée en pierre, qu'on y voit encore aujourd'hui. Son soubassement représente les principaux traits de la vie de

---

(1) Dom Marin, *Histoire du Gâtinais*, p. 838.



la sainte Vierge, comme la Nativité, la Visitation ; et sans un inintelligent badigeon nous verrions encore une magnifique peinture et des plaques de verre historié, semées dans la bordure des vêtements (1). Tous les jours, la piété des fidèles fait brûler quelques cierges devant cette antique statue, aux pieds de laquelle on vient surtout recommander les malades en danger de mort. En 1348, Jehan de Mézières et sa femme fondent, dans la rue de la Parcheminerie, près de la porte Notre-Dame, la chapelle des Cinq-Joies de Marie, avec quatre chapelains pour la desservir et y célébrer tous les jours une grand'messe en l'honneur de la sainte Vierge. Longtemps desservie par les Pères Célés-tins (2), reconstruite vers le milieu du dix-huitième siècle, cette chapelle est aujourd'hui la chapelle du collège (3).

En 1346, un concile de Sens prescrit la récitation de l'*Angelus* au son de la cloche ; ses archevêques, dans les années suivantes, l'encouragent par des indulgences, et sévissent plus tard contre les fabriques qui négligent de le faire sonner. A la fin du quinzième siècle, l'archevêque

(1) *Guide pittoresque dans la ville de Sens*, p. 52.

(2) *Histoire de Sens*, par M. de Lavernade.

(3) On voit, à la bibliothèque de Sens, une inscription sur pierre découverte, en 1832, dans le dallage de la chapelle, décrivant le blason de la sainte Vierge :

Telles armes porte Marie en dignité,  
 Qui est la Mère, porte de grâce et de pitié.  
 En champ d'azur, montrant couleur célestial,  
 Un lys moult plaisant de couleur virginal  
 Dont la tige de foi par sa viridité  
 Et feuilles notent foi naissant d'humilité,  
 Sur lequel lys se tient, sans souillure ni mal,  
 Un colomb flamboiant d'amour tout divin,  
 Lequel porte un écrit par grande charité,  
 Le nom de Jésus-Christ, un Dieu en trinité,  
 Dessus, par Gabriel, de grâce spécial,  
 Et l'écu couronné de couronne royal.



Tristan de Salazar s'étant construit dans la cathédrale un cénotaphe en marbre, où il allait souvent se renfermer pour méditer les fins dernières, y établit à une place d'honneur la statue de la Vierge, en qui il mettait tout son espoir. En 1529, lorsque le fléau connu sous le nom de *feu des ardents* ravageait la France et dépeuplait les villes et les campagnes, Sens mérita, par la ferveur de ses supplications à la sainte Vierge, par les prières publiques, les neuvaines et les processions en son honneur, d'être délivrée plus tôt que tant d'autres contrées. Les historiens racontent même, que la veille du jour où le mal cessa entièrement, la sainte Vierge apparut dans la cathédrale à un grand nombre de suppliants prosternés devant son autel, et promit la délivrance immédiate, non-seulement du pays, mais encore des contrées voisines.

Vingt-deux ans plus tard, la sainte Vierge sauva la ville d'un mal plus grand encore que le fléau des ardents; elle rendit infructueux tous les efforts du protestantisme pour s'introduire à Sens; et les habitants, dans le sentiment de leur reconnaissance, redoublèrent de zèle pour l'honorer. Ils ajoutèrent à la cathédrale, en 1540, la chapelle de Notre-Dame de Lorette, avec un vitrail à la fenêtre centrale, qui, quoique endommagé par les projectiles du siège de Sens en 1814, laisse voir encore la sibylle montrant à l'empereur Auguste la sainte Vierge avec l'Enfant Jésus entre ses bras. Le 14 avril de la même année, Nicolas Flittard fonde, pour les quatre premiers dimanches de carême, le chant du *Salve, Regina*, dans la nef, après complies; et l'année suivante il fonde une procession à Notre-Dame du Charnier avant la messe. En 1543, le chanoine de Notre-Dame, Jacques Guérard, fonde à la cathédrale, pour le 8 septembre, une procession entre vêpres et complies. En 1547, le chanoine Étienne Dubour donne à la chapelle de la Vierge un beau



chandelier à douze branches, avec la Notre-Dame de Pitié qui fut placée sur la porte de l'Épinglier, comme nous l'avons dit ailleurs. En 1552, le chanoine François du Guen fonde la fête de la Compassion de la sainte Vierge. En 1554, Jean Bouvier donne à la chapelle de la Vierge deux colonnes de cuivre surmontées de deux sibylles, et fonde, sept ans après, une messe quotidienne à la chapelle de Notre-Dame. En 1621, l'archevêque Jean Davy du Perron relève à Ferrières, qui alors dépendait de Sens, la chapelle et la confrérie de Notre-Dame de Bethléhem, que les malheurs des temps avaient presque ruinées. En 1626, les Carmélites et, en 1635, les Annonciades, deux familles religieuses qui portent partout avec elles l'amour de la sainte Vierge, s'établissent à Sens. En 1677, le chanoine Pierre Boulanger fonde une procession, le 25 mars, en l'honneur de la sainte Vierge. Enfin, à toutes les époques, les procès-verbaux des visites diocésaines faites par les archidiacres, montrent l'autorité ecclésiastique se faisant partout rendre compte des confréries de la sainte Vierge, et surtout de celle du Rosaire.

Mais ce n'est pas seulement dans les monuments écrits qu'est consigné l'amour de la ville de Sens pour la sainte Vierge : les toiles, les marbres et les pierres de la cathédrale en parlent plus éloquemment encore. Au dedans et au dehors de l'édifice, tout raconte les gloires de Marie; tout invite à l'honorer, à l'aimer et à la prier. Ici de magnifiques tapisseries représentent la Vierge couronnée par le Père éternel et par Jésus-Christ son Fils, ayant à sa droite Esther devant Assuérus, et Bethsabée couronnée par Salomon. Là, dans l'oratoire primitif attribué à saint Savinien et reconstruit en style ogival, l'autel, curieux spécimen de l'architecture et de la sculpture à l'époque de la renaissance, porte, sur un bas-relief en pierre, la promesse de la réhabilitation par Marie, à côté de la



tentation d'Ève et de la condamnation du genre humain. Ce retable porte des sculptures divisées en plusieurs compartiments, représentant quelques attributs de la sainte Vierge, la porte du ciel, la rose mystérieuse, la tour de David, l'étoile du matin; sa partie supérieure est ornée d'un tableau de l'Assomption, digne de l'admiration des connaisseurs; et la niche centrale du retable contient une statue de marbre, autour de laquelle des cœurs de vermeil, offerts en *ex-voto*, attestent les bienfaits obtenus et la reconnaissance des fidèles. *Pro pluribus maximis beneficiis per intercessionem Mariæ a Deo acceptis*, porte un de ces cœurs donné par le cardinal archevêque, Albert de Luynes, en 1782.

Au pignon du portail du transept, est une image de Notre-Dame, offerte par les maçons et tailleurs, en 1497. Au bas de la splendide rosace qui décore le portail opposé, une Annonciation occupe le milieu de la fenêtre. Dans le bas-côté qui fait suite au transept, l'image de Marie brille dans les verrières des chapelles. Sur le portail latéral de droite, au-dessous de la tour de pierre, se déroule une composition du moyen âge, d'une exécution remarquable, où la Mère de Dieu occupe une large part; et les voussures qui forment l'encadrement de la partie supérieure de la porte, sont ornées d'anges qui semblent chanter, dans l'extase du ciel, la gloire de leur Reine. Enfin dans la partie inférieure du tympan, vous voyez la Vierge, sur son lit, endormie du sommeil de la mort, déposée ensuite par les saintes femmes dans le tombeau, puis transportée aux cieux par les anges dans un nuage de gloire; et la partie supérieure nous la montre couronnée par son Fils, honorée par les anges prosternés à ses pieds; tous travaux qui semblent appartenir à la fin du treizième siècle.

Malheureusement la Révolution de 93 porta la hache



sur tant de beautés, endommagea celles qu'elle ne détruisit pas entièrement, et amoindrit notablement l'antique culte de la très-sainte Vierge. Mais vers 1840, l'introduction du mois de Marie et l'établissement de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, réveillèrent dans les âmes la religion des siècles passés. De nouveaux sanctuaires s'élevèrent en l'honneur de Marie conçue sans péché; ses statues se dressèrent de toutes parts; la cathédrale, entre autres, en reçut une toute d'argent, dans le style du moyen âge, qui représente tout à la fois l'Immaculée Conception, la maternité divine et la glorification de Marie dans le ciel. A Saint-Pierre-le-Rond, on restaura, dans le style du quinzième siècle, la chapelle de la Vierge; on refit à neuf son autel surmonté d'un beau retable, où Marie est représentée tenant sur ses genoux, avec une douleur résignée, le corps inanimé de son Fils, tandis qu'à ses côtés, Marie-Madeleine porte dans ses mains le vase des parfums, et qu'au fond deux anges tiennent chacun un instrument de la passion; et au-dessus de ce magnifique groupe on plaça une statue de la Vierge sous un riche pinacle, accompagnée de deux anges. Cette chapelle était digne d'une telle restauration : car le bas-côté qu'elle termine, construit, vers la dernière moitié du quinzième siècle, en style ogival à nervures prismatiques, est tout rempli de souvenirs de la sainte Vierge. A la première fenêtre de gauche, on voit la naissance de Notre-Seigneur, le couronnement de Marie dans le ciel et son Immaculée Conception, qu'on a probablement voulu figurer par cette longue robe blanche qui la couvre, par ses mains jointes sur la poitrine, et divers attributs qui rappellent son incorruptible innocence. A une seconde fenêtre, un médaillon représente l'Annonciation avec des anges à robe flottante, qui, un instrument de musique à la main, semblent se balancer dans les airs. Ailleurs, vous voyez Marie tantôt



adorant à la crèche, tantôt debout à la croix, ou dans quelque autre scène de sa vie.

En même temps que les artistes faisaient ces belles restaurations, les fidèles reprirent toutes les anciennes pratiques en l'honneur de la Mère de Dieu, telles que les confréries et la célébration pieuse de ses fêtes. On vit à Soucy, église du faubourg, se ranimer l'antique confrérie, dont les procès-verbaux, qui remontent jusqu'à 1708, n'avaient pas même été interrompus pendant les tristes années de la Révolution ; et aujourd'hui encore, cette confrérie, qui compte trois cent quarante-six membres, est exacte, comme dans ses plus beaux jours, à faire célébrer, non-seulement un service annuel pour tous les membres décédés dans l'année, mais encore un service particulier à la mort de chaque associé. On remplaça, à l'autel de la Vierge, la quenouille destinée à être présentée aux nouvelles mariées, à l'issue de la première grand'messe où elles assistent après leur mariage ; quenouille que la mariée doit filer pour l'entretien de la chapelle, et remplacer par une autre destinée à la première mariée qui suivra. On reprit surtout l'ancien usage de porter, immédiatement après le baptême, les enfants nouveau-nés sur l'autel de la Vierge, pour les placer sous sa protection ; usage pieux qui existe dans presque toutes les paroisses du canton.

Ce réveil de la foi devint bien plus général encore, à l'arrivée des nouvelles familles religieuses portant le nom de Marie, qui s'établirent alors à Sens, telles que les sœurs de la Présentation, les sœurs de la Sainte-Enfance de Jésus et de Marie, les sœurs de Notre-Dame du Bon-Pasteur ; et surtout à l'époque de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Alors, l'enthousiasme religieux fut porté à son comble ; les foules se pressèrent nombreuses dans les églises ; de splendides illuminations éclairèrent les rues et les places publiques ; enfin rien ne fut négligé



de ce que pouvait inspirer l'élan du zèle et de l'amour.

Tous les cantons de l'arrondissement de Sens reproduisent les sentiments de leur chef-lieu. A Cheroy, est Notre-Dame des Bois, église des plus anciennes du diocèse, bâtie dès le sixième siècle sur les débris d'un temple de Diane, la déesse des chasseurs, qu'on voit encore représentée dans les souterrains, le front orné de bois de cerf (1). Au canton de Saint-Maurice de Sens, se trouve l'église de Courtois, qui possède un curieux bas-relief du quinzième siècle, représentant la mort de la sainte Vierge, entourée des douze apôtres, et, sur son côté droit, une autre Vierge entourée d'anges qui portent les insignes de la passion, honorée par une religieuse benédicte qui se tient à ses pieds. Là aussi, se trouve l'ancienne abbaye de Sainte-Colombe, fondée sur le tombeau de cette vierge martyre dès le commencement du septième siècle, et toute pleine des souvenirs les plus précieux de la dévotion à la sainte Vierge. On lit dans l'histoire de cette abbaye, que saint Thomas de Cantorbéry, lorsqu'il fut obligé de quitter Pontigny, vint à Sainte-Colombe où il demeura quatre ans : « Là, dit l'historien, il se livrait presque continuellement à l'oraison, et une nuit qu'il était en prière » dans l'église du monastère, demandant à la Reine » des vierges qu'elle impétrât au roi d'Angleterre et à » ses successeurs propos et volonté d'être obéissants à » l'Église comme enfants d'icelle, il fut favorisé d'une » vision de Notre-Dame, qui lui rappela le sort qui l'attendait en Angleterre, comme il en avait déjà été instruit à » Pontigny. »

L'abbaye de Sainte-Colombe appartenait à la congrégation de Saint-Maur, qui a toujours professé une dévotion ardente pour la Mère de Dieu; mais en 1637, ayant ob-

---

(1) *Annuaire de 1840*, p. 45 et suiv.



tenu, par l'intercession de Marie, son union à celle de Cluny, elle prit, en chapitre général, l'engagement d'offrir, par reconnaissance à la Mère de Dieu, un nouveau tribut d'hommage; et pour cela il fut arrêté 1° qu'on recueillerait soigneusement, chaque année, les mémoires bien avérés des grâces notables obtenues par elle; 2° que tous les samedis et à toutes ses fêtes, immédiatement après vêpres, on chanterait l'*Inviolata* avec versets et oraison; 3° que, tous les jours après prime, on dirait, dans tous les monastères de la congrégation, une messe votive de *beatâ*; 4° que, tous les ans, on célébrerait la fête de l'Immaculée Conception avec une dévotion spéciale, et que tous les religieux communieraient à la grand'messe qui se dirait à cette intention. Tout se fit ainsi jusqu'en 93; mais alors l'abbaye de Sainte-Colombe fut vendue et presque entièrement détruite.

Heureusement les sœurs de la Sainte-Enfance de Jésus et de Marie ont pu la racheter et établir sur ses ruines leur maison mère. Dans le jardin de ce monastère, elles ont érigé, en l'honneur de l'Immaculée Conception, un sanctuaire qui a reçu la visite d'un des plus saints prêtres de notre époque, du révérend Père Muard. Cet homme de Dieu, étant venu visiter un jour ce modeste monument, fut frappé de la physionomie si douce de la statue de la Vierge qu'on vénère en ce lieu, et se sentit si fortement pressé de la prier, qu'il interrompit son bréviaire commencé, pour obéir à l'attrait qui le dominait. « Prosterné devant son image, » raconte-t-il lui-même, je sentis mon cœur brûler d'un » désir ardent d'aimer Notre-Seigneur comme il mérite de » l'être et comme il veut que je l'aime; je rappelai à » Marie la promesse qu'elle m'avait faite de m'obtenir » cette grâce, et lui reprochai tendrement de ne l'avoir » pas encore réalisée. — Bientôt, bientôt, me répondit » cette douce Mère, tes désirs seront exaucés. » Et huit



jours après, le Père Muard, rendant sa belle âme à Dieu, allait brûler dans le ciel de ce feu d'amour qu'il avait tant désiré. C'est aussi à ce sanctuaire vénéré que les religieuses de Sainte-Colombe vont en procession tous les jours du mois de mai, pour y fêter, par de pieux exercices, Marie conçue sans péché.

Dans le canton de Sergines, on trouve, à la Chapelle-sur-Orense, les ruines de Notre-Dame de la Pommeraie, abbaye de Bénédictines, fondée en 1164, par la veuve de Thibault IV, comte de Champagne, sur un terrain concédé par la trop célèbre Héloïse. On trouve, à l'église de Courceaux, un magnifique tableau représentant les quinze mystères du rosaire, et, à Vinneuf, la chapelle du Champ-rond dédiée à la sainte Vierge. On s'y rend en procession le lundi de la Pentecôte et le 8 septembre, et on y obtient surtout des grâces de conversion. L'église paroissiale professe aussi une spéciale dévotion à Marie; toutes les fêtes autrefois chômées s'y célèbrent avec un grand concours de fidèles; l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires y est florissante, et s'est acheté une belle statue de la Vierge.

Dans le canton de Pont-sur-Yonne, Villethierry a une charmante chapelle de la Mère de Dieu, éclairée par une immense fenêtre du quinzième siècle. Chaumont possède, outre son église dédiée à Marie et une des plus anciennes du diocèse, une petite chapelle dite Notre-Dame de Bon-Secours, probablement en mémoire d'une assistance accordée à quelques mariniers qui auront échoué sur la rive gauche de l'Yonne. Michery conserve encore les ruines d'un ancien prieuré de Citeaux, qui s'appelait *le Cours Notre-Dame*. Villeneuve-la-Guyard a, dans son église paroissiale, deux statues de la Vierge portant l'Enfant Jésus, dont une semble appartenir au quinzième siècle, et, ce qui est bien plus remarquable, une chapelle



dé Notre-Dame qui remonte au moins à l'an 1300. Les archives de cette église font foi que, depuis cette époque jusqu'à la Révolution de 93, on y célébrait avec grande solennité toutes les fêtes de la Vierge, surtout celle du Rosaire qui, le lendemain, était suivie d'un service pour les membres défunts de la confrérie. Le jour de l'Assomption et tous les jours de son octave, on y disait publiquement matines, les petites heures, vêpres et complies avec la messe chantée. Le 2 juillet, on y célébrait la Visitation; le 21 novembre la Présentation de Marie au temple; et plusieurs même fondèrent, pour les jours de fête de la Vierge, des prières à chanter, après leur mort, telles que le *Salve*, *Regina* à l'offertoire de la messe, le *Libera* avant et après les vêpres, ou le *De profundis* sur la fosse. De nos jours encore, lorsqu'en 1849 et 1854, le choléra envahit la paroisse, tous les habitants fidèles aux traditions de leurs pères recoururent à Marie, et ceux-là mêmes qui ne donnaient ailleurs aucun signe de religion, écrivirent sur la porte de leur maison l'invocation : *O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous*. Tous prirent la médaille miraculeuse; et plus de quatre cents personnes s'inscrivirent dans l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, sans compter celles qui s'associèrent à la confrérie du Rosaire vivant. Outre ces témoignages de dévotion, Villeneuve-la-Guyard est fier de son mois de Marie très-fréquenté, mais plus encore de sa chapelle de Notre-Dame de Pitié, bâtie en 1702 au village de Bichain, où l'on arrive par une rue qui s'appelle la rue Notre-Dame, et où s'élève une statue vénérée qu'on fut obligé de cacher pendant les mauvais jours de 93, pour la soustraire à la profanation, mais qu'on remplaça en 1804, à la grande joie de la contrée. Quoique mutilée en 1830 par deux impiés qui moururent peu après d'une mort terrible, elle est encore aujourd'hui honorée par les populations des



environs, qui y viennent prier, surtout le vendredi de la passion, et y font bénir des linges et réciter des évangiles.

Dans le canton de Villeneuve-l'Archevêque, il y a, à la chapelle du château de Fleurigny, un vitrail curieux représentant la Vierge qui tient l'Enfant Jésus entre ses bras, la sibylle qui la montre à un personnage que les uns disent être l'empereur Auguste, les autres saint Paul prêchant aux Athéniens le mystère de l'incarnation, et appuyant son discours du témoignage de la sibylle (1). A Courgenay, il y avait, avant 93, la chapelle de Notre-Dame Blanche, qui renfermait une belle statue de la Vierge, entourée de peintures relatives aux différents traits de sa vie, une autre statue qu'on appelait le Pèlerinage et qui tenait à un tabernacle, une autre qu'on voyait sur les émaux d'un calice, une dernière enfin au-dessus de la porte d'entrée du couvent, auquel appartenait la chapelle (2). A Lailly, on voit dans l'église, au côté de l'Évangile, une statue de la Vierge portant l'Enfant Jésus, statue en bois peint et très-ancienne; les jeunes personnes l'habillent, l'ornent de bouquets et de rubans; et tous les dimanches un cierge brûle à son autel. On voit encore dans la chapelle de la Vierge, une statue en bois doré portant de même l'Enfant Jésus; au-dessus de l'autel une Immaculée Conception; et sur deux panneaux de la fenêtre du fond, comme au-dessus du maître-autel, une Assomption. A Villiers-Louis, on présente aux jeunes mariées, la première fois qu'elles assistent à la messe après leur mariage, une quenouille qu'on appelle la quenouille de la sainte Vierge. Elles tiennent cette quenouille quelques instants entre leurs mains, et la remettent en faisant une offrande.

Mais c'est surtout à Villeneuve-l'Archevêque qu'éclat-

---

(1) *Annuaire de 1838*, p. 304. — *Ann. de 1847*, p. 114. — *Bulletin de 1850*, p. 336.

(2) *Bulletin de 1855*.



tent de toutes parts les démonstrations de dévouement envers Marie. Des statues de la Vierge surmontaient autrefois les deux portes de la ville; et à la démolition de ces portes, l'une fut placée à l'angle de la première maison, à droite en entrant, l'autre au-dessus de la porte de l'église de Foissy. L'église était et est encore dédiée à Notre-Dame; tous les samedis on y dit la messe à la chapelle du Rosaire, siège tout à la fois du Rosaire vivant et d'une très-ancienne confrérie du Rosaire de saint Dominique. On y admire d'une part une belle statue de l'Immaculée Conception, de l'autre un tableau de la Mère de Dieu donnant le rosaire à saint Dominique, qui le transmet au Pape, aux rois et à divers dignitaires de l'Église, tandis que l'Enfant Jésus, qu'elle tient sur le bras droit, le donne à sainte Rose, laquelle le transmet à des souveraines et à des princesses. A cette confrérie, se joint celle du Scapulaire et de Notre-Dame des Victoires, sans compter la congrégation de la sainte Vierge; d'où il résulte qu'à toutes les fêtes de la Mère de Dieu, les communions sont nombreuses, qu'à son autel on fait toujours brûler beaucoup de cierges, et que dans les angoisses tous recourent à elle comme au secours des chrétiens. Cette dévotion à Marie est encore entretenue par les nombreux monuments élevés dans l'église à sa gloire. Au transept, est une chapelle de Notre-Dame de Pitié, où le *Stabat* se chante le vendredi d'avant les Rameaux. A l'entrée du portail nord, un beau monument retrace aux regards la Compassion de la Vierge, qui, avec une douleur calme et pleine de résignation, contemple, soutenue par saint Jean, son Fils détaché de la croix. Ici, c'est une ancienne bannière représentant d'un côté la nativité de Marie, de l'autre son couronnement par la sainte Trinité. Là, c'est au portail nord une des plus belles pages d'iconographie religieuse qui aient été composées à la louange de la Mère de Dieu.



Au haut du pilier central, est un dais admirablement ciselé, et sous le dais, la Vierge et son Enfant semblent bénir, l'une et l'autre, tous ceux qui entrent. La Mère est d'une noblesse et d'une beauté remarquables, et l'Enfant qu'elle porte sur le bras est entièrement vêtu, selon l'usage des premiers siècles chrétiens, continué dans le moyen âge. Sur le côté droit du portail, Moïse contemple dans le buisson ardent l'image de la Vierge sans tache, David chante sa gloire sur la lyre prophétique, et Salomon semble dire sa puissance, par les paroles qu'il adresse à Bethsabée : Demandez, ô ma Mère ! un fils ne peut refuser une mère. Sur le côté gauche, l'archange Gabriel, une branche de lis à la main, annonce à Marie sa maternité divine ; et près de lui sont deux femmes : selon les uns, sainte Anne et sainte Élisabeth ; selon les autres, deux sibylles prophétisant les grandeurs de la Mère de Dieu. Sur le linteau sont représentées la Visitation de la Vierge, la Naissance du Sauveur avec l'ange qui, du sein d'un nuage, annonce aux bergers la bonne nouvelle, la Purification et l'Adoration des mages. Dans le tympan, le Sauveur, majestueusement assis, se penche vers sa Mère aussi assise et inclinée vers lui. Un ange à droite offre de l'encens, un autre à gauche tient un cierge, et deux autres soutiennent un magnifique diadème porté sur un voile au sommet du tableau. Ces sculptures sont encadrées dans trois archivoltas, dont la première contient les rois ancêtres de la sainte Vierge, assis entre les rameaux de deux arbres généalogiques, qui se terminent, l'un par Marie, l'autre par saint Joseph, et se réunissent au sommet de l'ogive ; la seconde représente les douze apôtres avec leurs attributs caractéristiques ; la troisième, les anges qui portent, les uns le livre de la loi nouvelle où sont consignés les titres de Marie, les autres l'encensoir, symbole des hommages qu'on lui rend, d'autres enfin



la palme des victoires qu'elle a remportées sur l'hérésie.

Toutes ces sculptures offrent, dans leurs détails aussi bien que dans leur ensemble, une rare perfection, et elles se sont si bien conservées malgré les injures du temps et des hommes, qu'on les croirait aujourd'hui faites d'hier. Chose d'autant plus merveilleuse, qu'elles sont engagées dans une informe maçonnerie qui les écrase et semble les menacer d'une ruine prochaine.





---

## CHAPITRE DEUXIÈME.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT D'AUXERRE.

---

L'histoire d'Auxerre, qui fut, depuis les premiers temps du christianisme jusqu'au Concordat, un siège épiscopal, nous offre grand nombre de monuments de l'amour des peuples pour la sainte Vierge. Au premier rang, au moins à titre d'ancienneté, est *Notre-Dame la d'Hors*, ainsi appelée de sa situation hors des murs de la cité. Bâtie, vers l'an 660, par l'évêque saint Vigile, elle subsista jusqu'à la Révolution de 93. Détruite alors, elle ne s'est point relevée, mais n'en vit pas moins dans le souvenir du peuple, qui a donné à une de ses places le nom de Notre-Dame la d'Hors, et qui, chaque année, célèbre la mémoire de cette église par des réjouissances malheureusement un peu trop profanes. Après Notre-Dame la d'Hors, l'histoire nous montre, contiguë à la cathédrale, Notre-Dame de la Cité, dont le martyrologe d'Auxerre place la dédicace avant le onzième siècle, et où tous les dimanches, à huit heures, se célébrait une messe, accompagnée d'une distribution de pain et de vin aux pauvres. Renversée comme la précédente en 93, elle ne vit plus comme elle que dans le souvenir. De là le nom donné à une rue voisine, appelée la rue Notre-Dame.

Une autre rue s'appelle encore la rue des Trois-Maries; mais c'est surtout à la cathédrale que l'on reconnaît l'amour du peuple d'Auxerre pour Marie. Au-dessus d'une de ses portes, un très-beau bas-relief représente le couronnement de Marie par le Père éternel. A ses murs, plusieurs de ses tableaux; à ses fenêtres, plusieurs de ses vitraux racontent divers traits de la vie de la sainte Vierge. Sa



principale chapelle possède une statue de la Vierge, qui, pendant des siècles, avait été vénérée dans une chapelle dite de Notre-Dame des Miracles, célèbre au moyen âge, aujourd'hui détruite. C'est devant cette image que vint prier le roi Jean passant à Auxerre; c'est là que Louis XI fit un pèlerinage, et qu'en 1747, la ville, ravagée par une maladie contagieuse, offrit un cierge de vingt livres (1). La chapelle de Notre-Dame des Miracles, placée dans l'origine près du porche de la cathédrale, fut reportée, au treizième siècle, près de la tour du portail. Reconstituée plus tard dans le style de la renaissance, elle fut dévastée, en 1567, par les huguenots; et il n'en reste plus aujourd'hui qu'une partie de la voûte et de l'abside, ornée de caissons et de rosaces. Le registre du chapitre, sous la date du 8 juillet 1398, rapporte qu'un jeune homme de vingt ans, atteint de la rage, y fut guéri de ce mal affreux (2).

Un évêque d'Auxerre, Ferris Cassinet, obtint de Charles V que la fête de la Conception fût célébrée dans tout le royaume, et fut un des plus ardents propagateurs de la dévotion au mystère de la pureté de Marie. Il la prêchait partout, et a mérité d'être loué par Baronius, comme l'apôtre zélé de l'Immaculée Conception.

Non loin d'Auxerre, deux paroisses sont remarquables par leur dévotion à Marie: Saint-Georges qui a eu, pendant des siècles, l'église de Notre-Dame de Celles, aujourd'hui tombée en ruine, et Champs, qui célèbre avec grand zèle toutes les fêtes de la Vierge, surtout la fête de Notre-Dame de Liesse, le 9 septembre, à laquelle elle donne la même solennité qu'aux fêtes patronales.

Le canton de Chablis ne le cède point à celui d'Auxerre. Autrefois il y avait, à Chablis même, une célèbre église

---

(1) Lebeuf, *Mémoires sur l'histoire d'Auxerre*, t. II, p. 338.

(2) Lebeuf, *Mémoires sur l'histoire d'Auxerre*, t. IV, p. 224.



fondée par Charles le Chauve, sous le nom de *Sainte-Marie de Charlemagne*. Douze bandits de 93 en entreprirent la ruine; arrêtés dans leur criminel dessein et, après une lutte sanglante; expulsés par les habitants en armes, ils laissèrent l'église debout, mais tellement endommagée, qu'en 1804 il fallut la démolir. La dévotion à la sainte Vierge se reporta alors sur l'église paroissiale, dite de Saint-Pierre; et bien en arriva aux habitants. Car, en 1854, voyant le choléra ravager le pays, ils vinrent prier Marie, et le choléra disparut. Souvent les parents viennent recommander à la Vierge leur enfant malade, et le malade revient à la santé; souvent aussi le moribond refuse les secours de la religion; on vient prier Marie, et le malade meurt chrétiennement.

Dans le canton de Saint-Florentin, la paroisse de Chéu possède jusqu'à neuf monuments de la sainte Vierge. Les deux premiers sont deux croix en pierre, d'une date très-ancienne, où Marie est représentée couronnée d'un diadème, portant l'Enfant Jésus sur son bras. Le troisième et le quatrième sont deux autres croix, d'une date récente, dont une a été érigée en l'honneur de l'Assomption. Le cinquième est, dans l'église paroissiale, la chapelle de la Vierge, avec son autel du treizième siècle, ses quatre colonnes en pierre, qui, détachées du fond du retable, forment le cadre de trois niches, dont celle du milieu est occupée par la Vierge. Le sixième monument est le tableau de l'Annonciation au maître-autel. Le septième et le huitième sont deux statues: l'une de l'Immaculée Conception, l'autre de l'Assomption. Enfin le neuvième est la chapelle de Notre-Dame de Pitié, qui sert aujourd'hui de sacristie. La paroisse Saint-Florentin avait en outre une chapelle de la Visitation, bâtie au couvent des Capucins en 1667, et une statue de Notre-Dame, à laquelle on faisait, tous les ans, avant 93, une procession d'actions de grâces, parce qu'en



1638, un vœu à Notre-Dame de Liesse avait mis fin à une peste terrible, qui déjà avait enlevé plus de deux cents habitants.

Dans le canton de Coulange-la-Vineuse, l'église de Coulange possède une statue de Marie, avec des tableaux de la sainte Famille, de l'Annonciation, de la Purification, de l'Assomption; et son image se voit en plusieurs endroits de la ville. Autrefois, une confrérie allait en procession, le premier dimanche de chaque mois, en chantant les litanies de la Vierge, à une chapelle extérieure qui n'est plus.

Le canton de Vermenton possède à Saint-Muret, sur le haut d'une montagne qui domine le pays, une statue colossale de Marie Immaculée, élevée à l'occasion de la définition du dogme de sa pureté. Le canton de Seignelay possède, à Hauterive, une confrérie très-ancienne, avec un beau retable au maître-autel, où est représentée l'Assomption. Enfin au canton de Ligny-le-Châtel, la paroisse de Bligny-le-Carreau se distingue entre les autres par sa grande dévotion à la sainte Vierge, ses confréries et le zèle des fidèles pour le mois de Marie.

---



---

## CHAPITRE TROISIÈME.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT D'AVALLON.

---

Vers l'an 860, une église collégiale, sous le vocable de Notre-Dame, fut fondée à Avallon par Gérard de Roussillon, probablement en reconnaissance d'une victoire remportée sur les Normands. Reconstituée en l'an 1000, cette église reçut une relique de saint Lazare, premier évêque de Marseille; ce qui lui fit donner le double nom de Notre-Dame et de Saint-Lazare. En 1077, elle reçut de Hugues, duc de Bourgogne, une statue de la Vierge, avec une couronne et des bracelets d'or (1). Rebâtie de nouveau en 1106, on lui unit, en 1420, l'église paroissiale de Saint-Pierre, petit édifice en style ogival primitif, qui est aujourd'hui la chapelle de la Vierge, où se font avec grande édification les exercices de la confrérie de Notre-Dame. Au dix-septième siècle, on y établit, par un acte notarié qui se conserve encore, la confrérie du Scapulaire; et, depuis lors, le troisième dimanche de chaque mois, on y célébrait la messe avec exposition du saint sacrement. Le lendemain, on disait, pour les confrères décédés, une messe de *Requiem*, après laquelle on allait en procession réciter le *De profundis* sur leur tombe. Le lundi de la Pentecôte, on faisait une procession du saint sacrement, où l'on chantait les litanies de la sainte Vierge.

En 1646, la ville d'Avallon s'enrichit d'une communauté de la Visitation, toujours si dévouée au culte de la sainte Vierge. En 1664, elle dédia la chapelle du collège

---

(1) *Cartul. de l'Yonnè*, p. 192.



sous le vocable de Notre-Dame de Pitié; et, en 1766, elle statua que les professeurs termineraient la classe par les litanies de la sainte Vierge; que, chaque fois que l'heure sonnerait, le premier de la classe réciterait à haute voix l'*Ave, Maria*, et que tous les élèves seraient tenus de s'associer à une des confréries de la sainte Vierge. A tous ces témoignages de dévouement à Marie, elle ajouta sur celle de ses portes, qu'on appelle porte auxerroise, l'établissement d'une statue de Marie, haute d'un mètre trente centimètres; et cette statue était désignée sous le nom de la statue miraculeuse, parce qu'au seizième siècle les bourgeois, par une force qu'ils attribuèrent tous à la Mère de Dieu, repoussèrent les ennemis déjà entrés dans la place. C'est celle qu'on voit encore dans la rue des Bouchers. La Mère de Dieu n'a pas cessé de protéger les habitants d'Avallon. En 1847, Marie Antoinette Bullenat, de la ville même d'Avallon, avait, de l'avis des médecins, tous les symptômes d'une mort prochaine; elle fait une neuvaine à Notre-Dame de la Salette; et, le dernier jour de la neuvaine, sa maladie de vingt ans, arrivée à son dernier paroxysme, disparaît complètement. L'archevêque de Sens ordonna une enquête, prononça, dans un acte officiel, que cette guérison offrait tous les caractères et toutes les conditions d'une guérison miraculeuse; et le médecin, M. Edme Gagniard, prononça de son côté que, le 19 novembre, la malade présentait tous les symptômes d'une mort prochaine, et que, le 21 novembre et jours suivants, *elle était en pleine santé.*

Près d'Avallon, est l'église de Pont-Aubert, construite au douzième siècle, sous le vocable de la sainte Vierge. Deux caractères distinguent cette église : le premier c'est l'Adoration des mages et l'Assomption de Marie, représentées au tympan de la porte principale; le second c'est, à l'intérieur de l'église, une statue de la Vierge, vénérée sur-



tout par les femmes nourrices, qui y viennent demander du lait pour allaiter leurs enfants.

Dans le canton d'Isle-sur-Serein, est Notre-Dame du Repos, dont la chapelle, bâtie d'abord au milieu des bois, fut transférée ailleurs, en 1229, par le seigneur de Marcilly et sa femme, en reconnaissance de la guérison inespérée du chevalier Lebrun, leur parent, maître d'hôtel de Philippe-Auguste. Dès que cette nouvelle chapelle fut bâtie, les pieux fondateurs, préoccupés de la nécessité d'en assurer le service et d'y attirer les fidèles, y joignirent un monastère de Bernardines, et y firent transporter solennellement de l'ancienne chapelle l'image miraculeuse de Marie, objet de la vénération des peuples.

Dans le canton de Montréal, il y a, à Montréal même, une magnifique église sous le vocable de l'Assomption; à Marmeau et à Sauvigny une statue antique, à laquelle on a essayé en vain d'en substituer une autre d'un goût plus pur. Les peuples ont réclamé en faveur de l'ancienne image, aux pieds de laquelle tant de générations ont prié; et c'est en celle-là qu'est placée toute leur confiance. Lors que le choléra de 1854 envahit Marmeau, ils la portèrent dans une procession solennelle en l'honneur de l'Immaculée Conception; et leur espérance ne fut point trompée.

Le canton de Vézelaya, dans la paroisse de Chamoux, des chrétiens modèles de dévotion à la sainte Vierge, et, à Vézelay même, deux églises, dont l'une, fondée en 865 en faveur des Bénédictins, porte, au pourtour du portail central, une belle statue de Marie, et au tympan du portail de droite, la représentation des mystères de l'Annonciation, de la Nativité de Notre-Seigneur et de l'Adoration des mages; l'autre, qui est l'église paroissiale, contient sur un des chapiteaux l'arbre de Jessé avec l'image de Marie au milieu; et, sur le second chapiteau, l'Ascension de Notre-Seigneur, avec Marie à genoux, les bras tendus vers son



Fils qui monte au ciel. Un événement inattendu inspira à la paroisse cette fervente dévotion à la sainte Vierge, qui depuis s'y est toujours perpétuée. Une statue de Marie, que possédait l'église de Vézelay, subit, en 1165, les flammes d'un incendie, sans en recevoir d'autre dommage que d'être noircie par le feu. L'artiste, chargé de la restaurer, après avoir reconnu qu'elle était creuse en dedans, ayant eu la curiosité de l'ouvrir, y trouva, à la grande joie de toute la ville, des cheveux et un fragment de la tunique de la sainte Vierge, avec plusieurs autres reliques précieuses et des notes explicatives de chacune de ces reliques. Heureux de cette découverte, on remit religieusement les reliques là où on les avait trouvées; et la statue, alors devenue doublement vénérable, fut placée sur le grand autel, en présence d'un peuple immense, venu de tous les environs, pour prendre part à la fête.

Toutefois bien plus remarquable encore est le canton de Quarré-les-Tombes. Là on voit les habitants de Sainte-Magnance réciter tous les jours le chapelet à l'église et entendre la messe à l'autel de la Vierge tous les samedis. On voit ceux de Saint-Germain-des-Champs célébrer avec piété toutes les fêtes de Celle qu'ils appellent la bonne Vierge Marie, invoquer Notre-Dame de la Salette et, par l'eau apportée de la sainte montagne, obtenir une guérison que tous tiennent pour miraculeuse. On voit, à Quarré-les-Tombes, les hommes, femmes et filles, s'inscrire en grand nombre à la confrérie du Rosaire. On voit enfin à Saint-Léger une immense roche de granit, de forme presque ovale et très-plate, connue sous le nom de la *Pierre qui vire*, parce qu'on prétend qu'autrefois elle servait aux sacrifices des druides, et avait la propriété de tourner, étant posée sur un rocher noirci par les siècles, dont la base est enfoncée dans le sol sur le sommet d'un monticule. Une petite fontaine voisine s'appelle de temps immémorial la



fontaine de Sainte-Marie. Le territoire environnant, fort solitaire et d'un aspect presque sauvage, se nomme, également depuis des siècles, la terre de Sainte-Marie, comme on le voit par des titres de partage entre plusieurs seigneurs du neuvième siècle. Au milieu de ce désert, comme dans une nouvelle Thébàide, s'élève un monastère de saints prêtres, tous dévoués au culte de la Mère de Dieu, lequel a pris le nom de *Sainte-Marie de la Pierre qui vire*; et sur la roche de granit elle-même, qu'on appelle la *pierre qui vire*, se dresse une statue de Notre-Dame, haute de sept pieds, avec cette inscription : *Virgini Deiparæ hominumque matri, sine labe conceptæ*; statue colossale qui, élevée encore à plus de neuf mètres par son énorme piédestal, domine, éclatante de blancheur, le monastère construit à ses côtés et les chênes qui croissent à ses pieds : elle est vraiment là la reine du désert. Au dedans du monastère, sa sainte image se retrouve encore partout; c'est elle qui, placée au centre de la chapelle, appelle l'attention et l'amour de tous ceux qui y entrent. On vient la visiter de loin comme de près, attiré d'une part par les grâces qu'on obtient à ses pieds, de l'autre par les grandes vertus, les sages conseils, les exhortations puissantes des hommes de Dieu qui occupent ce monastère, dignes enfants du révérend Père Muard, fondateur de cette Thébàide et de cette sainte communauté.





---

## CHAPITRE QUATRIÈME.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE JOIGNY.

---

La ville de Joigny ne nous offre guère que deux souvenirs du culte de la sainte Vierge : savoir, un couvent de religieuses de Notre-Dame, que fonda, en 1630, le neveu du cardinal de Gondi; et des peintures murales, représentant diverses circonstances de la vie de la Mère de Dieu, qui furent découvertes en 1851, dans l'église Saint-Thibault. Entre toutes les paroisses qui relèvent de Joigny comme chef-lieu de canton, Brion est la seule qui offre quelque intérêt à notre histoire. On vénère dans son église une statue en pierre de la Mère de Dieu, qu'on croit être du douzième siècle : assise et couronnée, elle tient sur ses genoux l'Enfant Jésus, qui porte d'une main le globe surmonté de la croix. On y fait brûler beaucoup de cierges, et les jeunes filles offrent le pain à bénir en son honneur plusieurs fois l'année.

Au canton d'Aillant, nous ne trouvons que deux paroisses qui nous intéressent, Saint-Aubain et Aillant. La première a d'assez belles peintures murales à la chapelle de la Vierge, des reliques du voile de la Mère de Dieu, et plusieurs confréries; la seconde a, sur une montagne voisine du bourg, une chapelle de Notre-Dame de Lorette.

Le canton de Briennon avait autrefois, au cimetière de Briennon, une chapelle de Notre-Dame des Champs, fondée vers le dixième siècle, et a encore, au mont Saint-Sulpice, une confrérie du Rosaire qui remonte au moins au seizième siècle, comme le prouvent les archives de l'église. Cette confrérie avait sa chapelle avec ses ornements spé-



ciaux, chasubles, chapes, devants d'autel; et l'on y admirait, comme on y admire encore, l'apothéose de Notre-Dame du Rosaire, sculptée sur pierre en plein relief, au milieu d'un encadrement d'ordre ionique. La sainte Vierge, dans une auréole de flammes ovale, est circonscrite par un rosaire, a la tête couronnée et nimbée, les cheveux épars sur les épaules, les pieds posés sur le croissant de la lune, et tient sur son bras droit l'Enfant Jésus, vêtu d'une petite robe. L'Esprit-Saint plane au-dessus d'elle, et plus haut le Père éternel, du sein de la gloire, la bénit. Deux rangées d'anges, aux vêtements flottants, s'échelonnent de chaque côté, ailes déployées et le corps à demi dérobé par les nuages. Un d'entre eux montre du geste le Père éternel, un autre le Saint-Esprit, un troisième le Verbe fait homme; et tous ensemble, une couronne à la main, font remonter la louange et l'honneur à la Trinité. Marie, avec son divin Fils, distribue des rosaires aux chefs des principaux ordres religieux, agenouillés au bas du tableau. Au sommet d'une des fenêtres, elle est représentée, dans un oeil-de-bœuf, s'élevant au ciel, couronnée de fleurs de lis et les mains jointes; et, autour de divers emblèmes, flottent des phylactères, où se lisent ces paroles : *Pulchra ut luna, turris David, sicut plantatio rosæ... sicut cedrus exaltata sum.* On apportait dans cette chapelle, après leur mort, tous les membres de la confrérie, et l'on y chantait le *Stabat*. Outre la chapelle du Rosaire, l'église du Mont-Saint-Sulpice avait encore un autel de Notre-Dame de Pitié, doté d'une rente foncière, qui consistait à mettre, chaque année, sur cet autel, avec un verre à boire, à l'usage des communicants, pendant la quinzaine de Pâques, autant de bouteilles de vin du cru du mont, qu'il en serait dépensé pendant ces quinze jours.

Dans le canton de Bleneau, nous trouvons à Champce-vrais un grand zèle pour la sainte Vierge, comme on en



peut juger par ses confréries, ses neuvaines, ses cierges; nous trouvons encore à Villeneuve-les-Genets, une église de l'Assomption, bâtie en 1217, en place d'une chapelle primitive qu'on appelait la chapelle des Genets, parce qu'elle était tout entourée de ces arbustes.

Vient ensuite le canton de Cerisiers, qui nous offre dans son chef-lieu trois sanctuaires de Marie. Le premier est une chapelle de la Vierge, dans l'église paroissiale de Cerisiers; le second est la chapelle des trois Maries, élevée au sud-est de la ville, en exécution du vœu qu'avait fait un malade, s'il revenait à la santé, de construire une chapelle semblable à celle des trois Maries, qu'il avait vue à Évreux. On y venait autrefois en grande dévotion, et la fête s'en célébrait le dimanche entre l'Ascension et la Pentecôte. Le troisième sanctuaire est Notre-Dame de Pitié, située à l'autre extrémité de la paroisse, au milieu d'un petit cimetière non béni, où l'on enterrait les enfants morts sans baptême, lorsque par les prières on n'obtenait pas, pour les ondoyer, un retour momentané à la vie; ce qu'on assure être arrivé plusieurs fois. On y vient en procession offrir le saint sacrifice le vendredi de la Compassion. On y venait même autrefois de fort loin pour mettre les malades et les enfants d'une constitution débile sous la protection de la sainte Vierge. C'était là qu'on vouait au blanc ces derniers, c'est-à-dire qu'on s'engageait à leur faire porter, un certain temps, des vêtements de couleur blanche. Cette chapelle était, en même temps, le siège d'une confrérie, très-nombreuse il y a peu d'années encore, diminuée aujourd'hui, mais toujours fidèle à célébrer pieusement sa fête patronale. Autrefois, presque toute la paroisse allait en pèlerinage à ces deux dernières chapelles le jour de Pâques, entre la messe et les vêpres, et y faisait des offrandes qui servaient à les entretenir et les orner; ce pieux usage n'a cessé que depuis 1830.



Dans le canton de Charny, vous avez à Villefranche Notre-Dame de Pitié, petite chapelle où se rendent beaucoup de pèlerins le vendredi d'avant les Rameaux. Là ils prient, et boivent de l'eau de la fontaine voisine, à laquelle ils attribuent une vertu curative. Vous avez ensuite, près de la Ferté-Loupière, Notre-Dame des Écharlis; vous apercevez sa statue au faite du portique d'entrée d'une antique et vaste abbaye, dont il ne reste plus que des pierres dispersées. Près de là, est la chapelle des pèlerins qui vont prier dans le silence des ruines.

Enfin dans le canton de Villeneuve-sur-Yonne, ou Villeneuve-le-Roi, vous trouvez à Dixmont, au-dessus de la fontaine du milieu du village, une statue de la Vierge en bronze qu'on va visiter en procession, en chantant les litanies, le premier dimanche du mois. Vous trouvez à Villeneuve l'église paroissiale, une des plus belles du diocèse, sous le vocable de Notre-Dame; œuvre du treizième siècle, sauf le portail qui est du seizième. On y admire surtout la chapelle de la Vierge, ses voûtes ornées de gracieuses rosaces, sa statue du treizième siècle, ses vitraux du seizième, représentant divers traits de la vie de la Mère de Dieu, son tableau de l'Annonciation, sa confrérie de la sainte Vierge, dont les membres se soutiennent et s'animent les uns les autres dans la pratique de la vertu. L'amour de Marie est une des gloires de cette paroisse; et son image se trouve jusque sur les piliers de la porte du pont, où l'on a pratiqué une niche pour l'y placer.





---

## CHAPITRE CINQUIÈME.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE TONNERRE.

---

L'église principale de Tonnerre, chapelle de l'hôtel-dieu, du onzième siècle, sous le vocable de Consolatrice des affligés, redit, dans les bas-reliefs de son portail, fait au seizième siècle, l'histoire de la Vierge sa patronne. A gauche, sainte Anne et saint Joachim se retirent du temple, profondément tristes de ce que le grand prêtre a refusé leur offrande et que Dieu n'a point fécondé leur union. Ils se disent adieu, et se séparent ; mais pendant que Joachim s'en va avec les bergers, Anne avec les femmes, un ange apparaissant dans l'angle supérieur du tableau, engage Joachim à rejoindre sa femme et lui promet une fille. Près de là, sont représentées les couches de sainte Anne ; l'enfant est entre les mains d'une femme, Anne est dans son lit et reçoit des félicitations. Ailleurs, on voit la Vierge à l'âge de trois ans, montant les degrés du temple pour aller s'y consacrer à Dieu ; beau tableau qu'endommagea un incendie en 1556. A droite du portail, sont représentées l'Annonciation, la visite de la Vierge à sainte Élisabeth, puis sa mort en présence des douze apôtres, des disciples de Jésus-Christ mêmes ; et, sur le devant, se voit un bénitier avec un goupillon.

En 1628, on écrivit en lettres de pierre, sur la galerie de la tour qu'on venait d'achever, ces quatre mots : *Christi gratia, ave, Maria* ; l'on acheta ensuite une bannière portant d'un côté l'Annonciation, de l'autre l'Assomption ; et la piété des fidèles se complaisant dans la méditation de ces deux mystères, représenta encore, en 1717, l'Annoncia-



tion au dossier de la chaire, et l'Assomption au-dessus de l'abat-voix.

En 1711, la confrérie de la Conception, que son règlement, qui porte la date de 1448, appelait déjà Immaculée, passa de la chapelle du Scapulaire, devenue trop petite pour le nombre de ses membres, à la chapelle Saint-Roch, qui plus tard perdit son vocable, pour prendre celui de la sainte Vierge, et est ornée encore aujourd'hui, au moins en partie, aux frais des dames du Rosaire.

La sainte Vierge fut de tout temps si chère au cœur des habitants de Tonnerre, qu'ils donnèrent à un de leurs faubourgs le nom de Notre-Dame, au pont qui existait à l'extrémité du faubourg, et sur lequel ils avaient bâti une chapelle de la Vierge, le nom de pont Notre-Dame; que sur le Mont-Sava ils établirent une chapelle de Notre-Dame avec un ermitage du même vocable; que les vignes au-dessus du faubourg Saint-Michel s'appelaient les vignes de la Vierge, et qu'enfin l'église même paroissiale de Saint-Pierre était toute pleine de souvenirs de Marie. La chapelle absidale lui était consacrée; l'autre chapelle, accordée dans les siècles passés aux confrères de Saint-Joseph, a pris, depuis 1847, le nom de la Mère de Dieu, et possède trois tableaux qui la rappellent à la pensée : le premier, de l'Assomption; le second, de la sainte Famille; le troisième de la Vierge à la jardinière. Sur la porte d'entrée de l'église, est une vieille statue de la Vierge; deux autres sont dans l'intérieur, l'une de Marie Immaculée, l'autre de la Mère de Dieu avec son Enfant sur les bras. Enfin une confrérie de la Vierge est fondée dans cette église depuis 1754, et tous les membres font honneur à l'association.

Dans le canton de Tonnerre nous trouvons, comme dans la ville, la même dévotion à Marie. Yrouer en vénère une statue très-ancienne; Molômes en conserve un amour



traditionnel ; Viviers était autrefois un lieu de pèlerinage ; Épineuil a deux statues de la Mère de Dieu , dont une est remarquable par l'expression candide et pure de sa figure, comme par la pose gracieuse de sa couronne. Près du chemin de Troyes, se voient les ruines d'une ancienne chapelle de Notre-Dame du Mont-Carmel , reconstruite pour la dernière fois en 1674. A Dannemoine, un bas-relief représente l'Assomption de la sainte Vierge, élevée dans les airs par trois anges , dont un tient un cartouche sur lequel on lit : *Assumpta est Maria* ; et un autre bas-relief représente son couronnement dans le ciel par le Père éternel, ayant à sa droite Dieu le Fils presque debout, et, au-dessus, le Saint-Esprit qui plane sous la forme d'une colombe nimbée. Enfin près du château de Clermont, est une petite chapelle de Notre-Dame de Liesse , contenant une copie, sur tissu de soie, de la sainte Famille, par Raphaël : vendue pendant la Révolution, elle a été rachetée et conservée au culte.

Le canton de Cruzy nous montre, à Sennevoy, une chapelle de la Vierge assez remarquable, une nouvelle église bâtie en l'honneur de l'Immaculée Conception, et une rue qui porte le nom de Notre-Dame.

Au canton d'Ancy-le-Franc, vous trouvez à Argenteay une Vierge du quinzième siècle ; à Fulvy, les ruines d'une ancienne chapelle de la Mère de Dieu ; à Nuits, plusieurs confréries de la sainte Vierge ; à Stigny, une chapelle de la Vierge, remarquable par ses boiseries ; à Jully, l'usage de réciter publiquement le chapelet tous les dimanches et toutes les fêtes, de faire offrir, par les jeunes filles, un pain à bénir, en l'honneur de la sainte Vierge, le premier dimanche du mois et les jours de fête de dévotion, enfin de faire chanter chaque dimanche, pendant un an, une antienne à Marie pour les parents décédés. A Ancy-le-Franc, deux tableaux appendus dans l'église



attestent la dévotion de la maison de Louvois à la sainte Vierge; l'un vous montre une jeune femme couchée, représentant son tout jeune fils à Marie et à l'Enfant Jésus, et dans le cartouche on lit : « La marquise de Louvois, née de » Bombelle, voue son fils à Dieu et à la sainte Vierge, à » l'instant de sa naissance, le 3 décembre 1783. » L'autre représente une jeune femme agenouillée au bord d'une plage, invoquant le Seigneur et la sainte Vierge : dans le fond du tableau, sur une mer agitée, on voit trois anges ramenant dans une barque un jeune enfant, et l'inscription porte : « Retour du marquis de Louvois, âgé » de onze ans. Sa mère le met sous la garde de Dieu, de » la sainte Vierge et des anges, le 8 octobre 1795. »

Le canton de Noyers vous montre, à Poilly, la statue de Marie dans l'angle d'une rue, et plusieurs confréries de la sainte Vierge; à Nitry, plusieurs associations en l'honneur de la Mère de Dieu, avec une chapelle sous son vocable, où, quoiqu'elle soit en ruine, l'on va en procession dans les calamités publiques; et à Noyers, cinq églises de la Vierge. La première est l'église de l'Assomption, construite il y a trois siècles, et ornée de vitraux qui représentent le monogramme de Marie, l'Annonciation, l'Incarnation, la tour de David, le lis des vallées et l'éducation de la Vierge enfant; la seconde est l'église du collège, dédiée à l'Immaculée Conception; la troisième, l'église des Ursulines, sous le vocable de la Présentation; la quatrième, l'église du Puits-de-Bon, sous le titre de l'Assomption, aujourd'hui succursale et objet de grande dévotion pour les habitants qui l'ornent avec soin; la cinquième, l'église du faubourg, consacrée à la maternité de Marie, où l'on entretient une lampe toujours allumée en l'honneur de la sainte Vierge, où tous les soirs beaucoup de fidèles viennent prier, et où l'on se rend même en procession dans les grandes calamités. Là se sont opérés deux faits



remarquables : le premier, c'est que, quand on voulut en enlever la statue, les chevaux attelés au chariot qui la portait opposèrent une insurmontable immobilité à tous les efforts qu'on tenta pour les faire avancer ; le second, c'est qu'une femme qui ne marchait que péniblement à l'aide de béquilles, y fut subitement et complètement guérie. Outre ces cinq églises, Noyers a la confrérie du Rosaire, avec son autel propre, devant lequel une lampe brûle nuit et jour, comme à l'église du faubourg, et enfin la confrérie du Scapulaire.

Le canton de Soumaintrain, le dernier qui nous reste à parcourir, est encore plus intéressant, et couronne dignement l'histoire du culte de la sainte Vierge dans le diocèse de Sens. On y voit, à Flogny, une chapelle et une statue de la Vierge, avec un tableau où elle est représentée donnant à saint Dominique le rosaire, dont cette paroisse possède la confrérie depuis 1675. On y voit, à Beugnon, une confrérie de la sainte Vierge, que Pie VI a enrichie d'indulgences ; mais surtout on voit, à Tronchoy, Notre-Dame de Belle-Vue, pèlerinage célèbre où beaucoup d'aveugles ont recouvré la vue, et où l'on vient prier Marie pour les maux d'yeux. Dans l'origine, ce n'était qu'une statuette dans un tronc de chêne creusé par les siècles. Les prodiges qu'obtinrent en ce lieu ceux qui souffraient de la vue y attirèrent grand nombre de pèlerins. Pour les recevoir, on bâtit des maisons, et l'on donna à cet assemblage de maisons le nom de Tronchoy, ou *Truncus quercus*, tronc du chêne. Puis le vieux chêne, miné par les ans, fut remplacé par une chapelle ; cette chapelle, minée à son tour par les injures du temps, tomba en ruine ; il n'en resta plus que le sanctuaire, qu'on ferma par un mur. En 1788, l'antique statue qu'avaient vénérée les siècles, fut remplacée par une statue nouvelle, devant laquelle la sainte Vierge opéra des merveilles, comme devant la statue pri-



mitive. Ce pèlerinage continua donc d'être fréquenté comme il l'avait été de temps immémorial; la foule des pèlerins y fut toujours immense, surtout le 25 mars, qui était la fête patronale de la chapelle. De nombreuses guérisons y furent obtenues, comme dans les âges anciens; et des attestations recueillies depuis un demi-siècle, les rendent incontestables. Frappé de ces faits merveilleux, l'archevêque de Sens vint, le 10 avril 1864, consacrer, par sa présence et une procession solennelle, l'antique pèlerinage. L'affiliation à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Malades de Saint-Laurent, à Paris, lui a donné un nouveau lustre; et ainsi Notre-Dame de Belle-Vue s'est toujours maintenue au premier rang des pèlerinages du diocèse de Sens.

---



## DIOCÈSE DE MOULINS <sup>(1)</sup>.

---

Moulins, diocèse de création récente, offre peu de monuments à notre histoire. La cathédrale, dédiée sous le vocable de Notre-Dame, n'était dans le principe qu'une petite chapelle, élevée à la sainte Vierge, vers le onzième ou le douzième siècle. Érigée plus tard en collégiale, et richement dotée par les soins des ducs de Bourbon, puis rebâtie par eux au quinzième siècle, elle a été, de nos jours, érigée en cathédrale par la même bulle pontificale qui érigeait à Moulins le siège épiscopal. Aujourd'hui, le Gouvernement, reconnaissant qu'un si petit vaisseau est indigne d'être l'église mère d'un diocèse, en fait construire une autre plus en rapport avec une destination si haute, mais toujours sous le même vocable de Notre-Dame.

Après la cathédrale, il n'est, dans Moulins, d'autre église de la sainte Vierge, que la chapelle de l'hôpital général; malgré cela, le culte de la Mère de Dieu y a toujours fleuri, entretenu par la présence de trois de ses statues, auxquelles le peuple a toujours eu une dévotion spéciale.

La première était, non pas cette statue en marbre blanc qui domine le maître-autel de la cathédrale, et qui pro-

---

(1) Nous devons les principaux renseignements sur ce diocèse : 1<sup>o</sup> à Mgr l'évêque qui a daigné nous adresser trois pages sur ce sujet; 2<sup>o</sup> à M. l'abbé Boudant, curé de Chantelle, qui a bien voulu nous communiquer quelques-unes de ses recherches sur les sanctuaires de la sainte Vierge dans le diocèse de Moulins.



vient de l'abbaye de Sept-Fonts, mais la statue noire assise, faite du bois le plus dur, qui y était autrefois, et qui, cédant la place d'honneur à la belle statue de marbre, se vénère maintenant à la même église, dans la chapelle de la Vierge. On pensait généralement que cette Vierge noire fut apportée d'Orient, à l'époque des croisades, par quelqu'un des princes de Bourbon; et l'on ne saurait dire ni la dévotion pleine de confiance, dont les âges passés ont entouré cette Vierge noire, ni la multitude des pèlerins qui venaient la visiter. Encore aujourd'hui, on la porte triomphalement dans les rues, le jour de l'Assomption; et, pendant toute l'octave, elle demeure exposée sur un trône d'honneur. Le congrès historique, tenu à Moulins en 1855, l'estima une œuvre d'art et de foi.

La seconde statue de Marie est Notre-Dame de Délivrance; statue en pierre, de grandeur moyenne, devant laquelle des lumières brûlent nuit et jour, à l'angle de la maison où elle est placée. Il est digne de remarque que, lors de la grande inondation de l'Allier, qui submergea, il y a quelques années, la partie basse de la ville, les eaux du fleuve s'arrêtèrent précisément à ses pieds, et semblèrent par respect ne pas oser aller plus loin.

Enfin, la troisième statue qu'on vénérât autrefois à Moulins, était Notre-Dame du couvent des Augustins. C'est là que le fondateur de la congrégation de Saint-Sulpice, M. Olier, atteint d'une grave maladie contre laquelle tout l'art des médecins était impuissant, vint prier, en 1654, et fit vœu de dire, toutes les fois qu'il le pourrait, la sainte messe dans les intentions de la sainte Vierge; et dès ce jour-là même, il éprouva un mieux sensible (1).

En 1655, la plus ancienne de ces statues, celle qui se

---

(1) *Vie de M. Olier*, par M. Faillon, t. II, p. 538.



conservait à la cathédrale, acquit une grande célébrité par le miracle dont elle fut l'occasion. Dans la nuit du 20 au 21 novembre, un horrible incendie éclata dans le voisinage de la collégiale. Malgré tous les efforts des habitants, beaucoup de maisons furent la proie des flammes; le feu gagnait de proche en proche, il était déjà arrivé jusqu'à la grande tour de l'horloge, et l'on craignait que la ville entière ne fût réduite en cendres.

Dans cette extrémité, les magistrats et le peuple, inspirés par un même sentiment de foi, demandèrent aux chanoines de porter le saint sacrement en procession sur le théâtre de l'incendie, de descendre la statue de Marie du maître-autel où elle était, de la placer à la sacristie, le visage tourné vers les tourbillons de flammes qui étaient près de l'envahir, afin d'appeler par là sa protection contre un si grand malheur. A peine la Vierge était-elle descendue, que quelqu'un enlève le voile qui la couvrait, et, à la vue de toute la ville rassemblée, le jette promptement au milieu des flammes. Aussitôt le vent cesse, les flammes s'abattent; et du haut de la tour tombent, en gros pelotons de feu, les matières embrasées qui s'éteignent sur-le-champ (1).

Hors de la ville, on compte, dans l'arrondissement de Moulins, sept églises sous le vocable de Marie, savoir : le Veudre, Marigny, Agonges, Letheil, Tournon, Ville-neuve, et surtout, chez les Trappistes de Sept-Fonts, l'église de Notre-Dame du Saint-Lieu, où Marie reçoit, chaque jour, les fervents hommages des dignes enfants de saint Bernard.

L'arrondissement de Gannat est moins riche; il n'en compte que deux, qui sont la Lizolle et Marcenat. Mais en

---

(1) *Vie de madame de Montmorency*, Clermont-Ferrand, 1769, t. II, liv. III<sup>e</sup>, p. 144 et suiv.



revanche il a un passé plus fécond et des annales mieux remplies. Nous y voyons d'abord Notre-Dame de Banelle sur la paroisse d'Escurolles. C'était une magnifique statue en marbre blanc, représentant Notre-Dame de Pitié et trouvée, dit-on, par des bûcherons entre les branches d'un ormeau qu'ils avaient en vain essayé d'abattre : leur cognée s'était brisée contre la dureté invincible de l'arbre. Étonnés du fait, ils avaient regardé en l'air et aperçu cette statue. Tombant aussitôt à genoux, ils avaient prié quelques instants, puis étaient allés raconter leur découverte au seigneur de Lyonne qui les avait envoyés. Celui-ci à son tour avait mandé le curé d'Escurolles, qui transporta en procession à son église la statue miraculeuse. Mais cette statue ayant été, dit-on, la nuit suivante, rapportée par des mains invisibles à son ormeau, et cela, à plusieurs reprises, on résolut de l'y laisser et de venir l'y prier, en prenant la précaution d'appliquer contre l'ormeau une échelle par où les fidèles montaient, soit pour faire toucher divers objets à la sainte image, soit pour déposer leurs offrandes à ses pieds. Dès lors ce pèlerinage devint si célèbre, qu'on y comptait quelquefois, dans le seul mois de septembre, jusqu'à vingt mille personnes. On y venait du Bourbonnais et de l'Auvergne, du Forez et du Cantal ; et chacun remportait, comme une relique, un morceau de l'arbre béni, de sorte que bientôt il fut entièrement dénudé ; et il aurait fini par disparaître, si, plus tard, on ne l'eût entouré d'un mur entrecoupé d'ouvertures garnies de barreaux de fer, qui, tout en le laissant voir ainsi que la statue qui y était comme enchâssée, le mettaient à l'abri de la spoliation. Les bergers du voisinage construisirent d'abord autour de la statue un oratoire agreste avec des planches, des joncs et des roseaux ; puis Jean de Capony, seigneur de Tiroiseau, haut justicier du pays, céda, par acte notarié entre les mains de l'évêque de Clermont, d'où



Banelle dépendait alors, un terrain suffisant pour y construire une église, un presbytère et les bâtiments nécessaires aux nombreux voyageurs qui s'y rassemblaient; et lui-même voulut faire toutes ces constructions à ses frais (1). Tout fut terminé en 1638, comme l'atteste le millésime inscrit sur la pierre de l'édifice. Alors l'évêque de Clermont y établit une maison de missionnaires pour évangéliser soit les pèlerins, soit les peuples circonvoisins, et un séminaire pour former les aspirants au sacerdoce. C'étaient des religieux de Saint-Austremoine, d'abord au nombre de quatre sous un supérieur, puis au nombre de dix (2). Louis XIV apprécia si fort cet établissement, qu'il lui fit des dons considérables en terres et en forêts, et l'autorisa à prendre pour armoiries l'écu de France avec le Saint-Esprit en chef, la crosse et la mitre. Ces religieux se montrèrent dignes des bontés du Roi, et la tradition rapporte que non-seulement ils n'acceptaient aucun présent, mais qu'ils faisaient tant d'aumônes, qu'on ne pouvait comprendre comment ils pouvaient y suffire. Sous leur direction, la dévotion à Notre-Dame de Banelle s'accrut notablement. On en peut juger d'abord par les dons qu'inspiraient envers la sainte chapelle l'amour et la reconnaissance. Nous voyons, en 1683, un capitaine d'infanterie au régiment royal, seigneur de Granville, qui avait éprouvé la protection de la Vierge de Banelle, fonder une rente annuelle de quatre pots d'huile pour faire brûler, jour et nuit, une lampe devant sa statue (3). Nous en voyons d'autres donner des vignes, des prés, des terres, des domaines entiers, des chasubles, des calices, des ciboires, des burettes et plats d'argent; d'autres offrir des honoraires

---

(1) Le récit de ces faits se conserve aux archives départementales de l'Allier.

(2) L'ordonnance qui établit ces missionnaires existe encore.

(3) Archives de la paroisse d'Escurolles.



de messes, dont le nombre s'élevait chaque année jusqu'à douze cents environ. On peut juger encore de la dévotion des peuples, par la manière dont s'y faisaient les pèlerinages. On y venait à pied, ou, si la santé ne le permettait pas, on se faisait porter en litière, quoique la distance demandât quelquefois quatre ou cinq jours de marche. Arrivé à Banelle, on y restait au moins neuf jours pleins, que l'on consacrait à prier et à faire ses dévotions; souvent même on prolongeait son séjour, attendant que Marie opérât la guérison ou le miracle quelconque qu'on lui demandait. Rien n'était beau comme la fête patronale de Banelle, qui durait du 1<sup>er</sup> au 15 septembre. Pendant tout ce temps, les chemins étaient encombrés de pèlerins à pied, d'infirmes appuyés sur leurs béquilles, de malades portés en litière, de chevaux ou montures diverses et voitures de toute espèce pour ceux qui ne pouvaient marcher. Des tentes étaient dressées de toutes parts pour abriter tant d'étrangers; des hôtelleries improvisées au milieu des champs pour les nourrir; et, pendant un mois entier, la chapelle ne désemplissait pas. Un des jours de la fête, on se rendait en procession solennelle sur la place devant l'église; là le missionnaire prêchait, et à un moment donné de sa prédication, toute cette immense assistance se prosternait le front contre terre, demandant pardon à Dieu par l'entremise de la Mère de miséricorde, et sollicitant la grâce qu'on était venu demander.

On ne peut douter que beaucoup de miracles n'aient été obtenus dans de telles conditions. Le Père Branche, hagiographe renommé (1), affirme y avoir été guéri lui-même de la cataracte en 1633. L'année suivante, un enfant mort-né y trouva la vie devant un peuple nombreux; un muet, de la noble famille de la Rochette, y recouvra la

---

(1) C'est l'auteur des *Vies des Saints d'Auvergne et du Velay*.



parole. Les femmes stériles y obtinrent la fécondité, les ménages divisés l'entente cordiale (1). Nous n'en finirions pas si nous voulions dire tous les boiteux, les paralysés, les goutteux, les gens atteints de mal d'yeux qui y étaient guéris. Malheureusement 93 arriva, pilla l'église et le monastère, enleva jusqu'à deux charretées de béquilles, témoins irrécusables des guérisons obtenues, brisa la statue et brûla le tronc d'arbre qui lui servait de piédestal, et depuis lors la chapelle ne s'est pas rétablie.

L'arrondissement de Gannat avait encore un autre sanctuaire de Marie, c'était Notre-Dame d'Ébreuil, chapelle appartenant à l'église d'un ancien couvent de Bénédictins, qui y avaient établi la confrérie du Rosaire, comme l'indiquent les quatre vers inscrits sur la muraille :

Le rosier du jardin flétrit,  
Quand le vent d'autan le moleste;  
Mais votre rosaire céleste,  
Malgré tous vents, toujours fleurit.

La dévotion à Marie entretenue par ces saints religieux, inspira aux anciens habitants d'Ébreuil de dédier leur église paroissiale sous le vocable de Notre-Dame ; et ceux d'aujourd'hui, dignes de leurs ancêtres, viennent de lui élever, sur la principale place de la ville, une statue colossale en bronze, devant laquelle ils vont souvent prier.

Enfin le même arrondissement possédait un troisième sanctuaire de Marie : c'était Notre-Dame de Briailles, statue miraculeuse qui attirait grand nombre de pèlerins dans l'église paroissiale de Briailles, près de Saint-Pourçain, surtout le lendemain du jour de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption. M. Olier y alla en pèlerinage, comme il était allé précédemment à la Vierge de Moulins,

---

(1) Voyez les *Vies des Saints et Saintes d'Auvergne*, par le P. Branche.



et il y obtint de pouvoir, le jour de la Nativité, offrir le divin sacrifice, chose qu'il n'avait pu faire depuis plus d'un an. Pendant la Révolution, cette statue fut détruite, et dès lors le pèlerinage cessa (1).

L'arrondissement de Montluçon, plus riche encore que celui de Gannat, compte jusqu'à dix églises sous le vocable de Marie (2); et, parmi ces dix, il en est quatre dignes d'une mention particulière. La première est Notre-Dame de Montluçon, où se vénère une Vierge noire récemment dorée, tenant l'Enfant Jésus, lequel, de sa main gauche, caresse la joue de sa mère. La tradition donne à cette statue une origine miraculeuse. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis des siècles tout le pays l'a en grande vénération; on fait brûler devant elle une quantité considérable de cierges; la ville et les environs viennent en foule à la cérémonie du 8 septembre, où on la porte en procession; et dans les calamités publiques, comme lorsque l'intempérie des saisons menace les récoltes, c'est à elle qu'on a recours. Dans ces circonstances critiques, on expose la sainte image au milieu de l'église avec grande pompe, et tous viennent prier à ses pieds. Pleins de reconnaissance pour ses bienfaits, les siècles passés lui ont fait hommage d'un beau tableau sur bois représentant, en divers compartiments, les principaux traits de sa vie, sa conception, sa naissance, l'Annonciation, la Purification et l'Assomption. Dans le troisième compartiment, une sibylle fait voir à un roi étonné la Vierge-Mère dans les hauteurs des cieux; au tableau de l'Assomption, Marie montant au ciel tient dans ses mains un cordon bleu, orné d'emblèmes du cordon de l'ordre de l'Espérance, fondé par Louis de Bourbon; et ce prince est représenté re-

---

(1) *Vie de M. Olier*, par M. Faillon, t. II, p. 525.

(2) Ce sont : Marcillat, Vienne, Valigny, Hérisson, Malicorne, Domérat, Chappes, Huriel, Urcies et Montluçon.



cevant ce cordon de la main de saint Louis. Enfin au dernier tableau un prince qu'on soupçonne être le duc Jean, est conduit à l'autel entouré de chevaliers, par saint Jean-Baptiste, son patron; et sur l'un des plus anciens vitraux, Marie enfant est instruite par sainte Anne: au-dessous d'elle on lit ce dystique :

Partus et integritas discordes tempore longo  
Virginis in gremio fœdera pacis habent.

C'est-à-dire : la virginité et la maternité incompatibles pendant des siècles se sont alliées dans le sein de Marie.

Toutefois quelque intérêt qu'offre la Vierge de Montluçon, Notre-Dame de Chappes est bien autrement remarquable. C'est une Vierge du commencement du douzième siècle, assise, tenant sur ses genoux son divin Enfant qui semble près de lui échapper pour se donner aux assistants. Ses formes fortement accusées, ses mouvements roides, ses draperies serrées, l'extrême ampleur de ses manches que décoraient des pierreries enchâssées avec art, ses peintures à l'antique et sa figure enluminée, tout dénote le type byzantin. Quelques-uns donnent aussi à cette statue une origine miraculeuse, prétendant qu'elle fut trouvée dans une fontaine voisine qui a reçu de là une vertu curative. Quoi qu'il en soit, tout le pays a une confiance immense à Notre-Dame de Chappes, et fonde cette confiance sur des prodiges dont les procès-verbaux se conservent aux archives de la mairie de Chappes. On y lit entre autres, qu'en 1706 une aveugle de Montvicq y recouvra la vue, et qu'un enfant mort-né y revint à la vie et put recevoir le baptême (1); qu'en 1707 Catherine Magot, percluse de tous ses membres, y reçut une complète gué-

---

(1) Le procès-verbal du fait est signé du procureur du roi, du chirurgien du lieu, du curé et d'une foule d'autres témoins.



ri son , et un enfant de Venos, mort-né, y recouvra la vie assez de temps pour être baptisé. Notre-Dame d'Urcies, sur la paroisse de Malicorne, n'excite guère moins la confiance des peuples. C'est une *Mater dolorosa* dans un cimetière; de temps immémorial on y vient en pèlerinage. Autrefois on s'y rassemblait, surtout depuis le vendredi de la Compassion jusqu'au vendredi saint; et, pour éviter l'encombrement, chaque paroisse avait son jour marqué; on se rendait à Urcies en bel ordre sous la bannière de la sainte Vierge, en chantant ses litanies ou des cantiques en son honneur. Arrivé au lieu du pèlerinage, on entendait la messe; on faisait lire des évangiles sur les infirmes, principalement sur les enfants; et souvent des guérisons avaient lieu. On cite entre autres une enfant muette de dix ans qui y obtint la faculté de la parole. Sans doute depuis la Révolution, le pèlerinage a diminué, mais les habitants n'en sont pas moins dévoués à leur sainte chapelle; cette année même, ils la réparent et l'embellissent, et ils tiennent toujours à l'ancien usage d'y introduire les corps des défunts avant la sépulture, et de les faire reposer successivement sur chacun des trois autels de la chapelle, pour placer sous la protection de Marie la personne qu'ils ont eu la douleur de perdre. Enfin Notre-Dame d'Huriel a aussi son intérêt : on la regarde comme la présidente d'une confrérie du Rosaire qui compte au moins deux cents membres. Les révolutionnaires de 93 voulurent en brûler l'antique statue, objet de tant de vénération et d'amour, mais les habitants, au péril de leur vie, l'arrachèrent aux flammes, et le piédestal seul fut carbonisé.

Cependant l'arrondissement de la Palisse l'emporte encore sur celui de Montluçon : on y compte jusqu'à treize églises sous le patronage de la sainte Vierge (1), et parmi

---

(1) Ce sont Boucé, Avrilly, Sorbier, Thionne, Servilly, Mariol,



ces treize, six sont des sanctuaires mémorables. Telle est d'abord Notre-Dame de Vichy, très-vénérée dans sa chapelle, surtout le 15 août, où on la porte en procession, et où près de dix-huit cents personnes se font réciter, les uns des *Salve, Regina*, les autres des *Ave, Maria*. On y vient prier pour toutes les maladies ou infirmités; et des faveurs signalées s'y obtiennent; de là cette quantité prodigieuse de béquilles, de bâtons, de pieds, de bras, de mains d'enfants en cire, qui tapissaient autrefois les murs de la chapelle, et qu'on a relégués dans un lieu séparé, lorsqu'on a fait restaurer l'édifice. De l'ancienne statue, brisée pendant la Révolution, il ne reste que la tête, qu'une femme pieuse sauva alors, et à laquelle on a adapté un corps.

Notre-Dame de la Ronde, sur la paroisse de Varennes, est moins favorisée : c'est une chapelle délabrée et pauvre, au sommet d'un monticule qui domine l'Allier : mais les habitants du voisinage n'y viennent pas moins offrir leurs prières à Marie. Le lundi de Pâques, on y bénit solennellement les enfants en les consacrant à la Mère de Dieu; et le dimanche du Rosaire, la paroisse entière de Varennes s'y rend en pèlerinage.

Notre-Dame du Mayet n'est pas seulement sur un monticule comme Notre-Dame de la Ronde, mais bien à une hauteur considérable, sur le mont Benon; elle ne date que de 1861. Alors deux jeunes personnes pieuses, étant allées, à travers les rochers, chercher de la mousse pour en orner l'autel du mois de Marie, trouvèrent une grotte qui leur parut avoir l'aspect d'une chapelle. Aussitôt elles en dégagèrent les abords, en disposant de leur mieux l'intérieur et y établissent une statuette de la sainte Vierge. Le bruit

---

la Chabanne, Vichy, la Ronde, Mayet, Beaulieu, Saint-Germain des Fossés et Cusset.



de ce petit événement ne tarda pas à retentir dans toute la montagne; les visiteurs y accoururent et bientôt y vinrent chaque jour plus nombreux. A la statuette primitive on substitua une belle statue qu'on bénit solennellement au milieu d'un concours immense, dans lequel on distinguait jusqu'à cent jeunes congréganistes vêtues de blanc. Depuis ce temps, le rocailleux et champêtre oratoire est devenu comme le rendez-vous d'une multitude de visiteurs; le montagnard qui se rend à la ville ou à l'église, ne manque pas de venir y faire sa prière; et le dimanche, après les offices du soir, la foule se presse à la grotte Benon : c'est un but de sainte promenade, un lieu de prière et de pieux cantiques.

Notre-Dame de Beaulieu, si l'on en croit la tradition, a une origine qui tient du miracle. Une lumière éclatante, dit-on, apparut un jour sur un grand arbre du territoire de Beaulieu; émerveillés du phénomène, les habitants s'approchent, regardent et découvrent entre les branches une statuette de la Vierge. Aussitôt ils tombent à genoux, ils prient, et, au sortir de là, ils répandent partout l'étonnante nouvelle. Bientôt les peuples y accourent, ils demandent des grâces et les obtiennent. Ces faveurs les engagent à élever, sur le lieu même, un sanctuaire à la statue miraculeuse; ils l'élèvent, et depuis lors, le pèlerinage à Notre-Dame de Beaulieu n'a point cessé. On y voit agenouillés non-seulement les chrétiens fidèles, mais fréquemment ceux-là même qui ne prient jamais ailleurs et négligent tous leurs devoirs religieux. Cette confiance est souvent récompensée : c'est ainsi que dans ces derniers temps une dame nommée Moriset, atteinte d'une bronchite aiguë et d'une maladie de cœur, désespérée de tous les médecins, y ayant fait une neuvaine de prières, y recouvra une santé parfaite. Ce trait n'est qu'un exemple entre plusieurs.

Sur un autre point de l'arrondissement, se trouve Notre-Dame de Saint-Germain des Fossés, statue en pierre,



découverte dans les sables de l'Allier, et représentant Notre-Dame des Sept-Douleurs. On l'honore dans l'église, aujourd'hui paroissiale, de Saint-Germain, par des pèlerinages fréquents; et la confiance des fidèles y reçoit, en récompense, des guérisons aussi extraordinaires que nombreuses. Un témoin oculaire nous a raconté en particulier la guérison subite d'une femme percluse depuis trois ans, et qui, en 1842, y recouvra une santé parfaite; c'est celle dont les béquilles sont suspendues aux murs de la chapelle. La grande fête de Notre-Dame de Saint-Germain est le 2 juillet; ce jour-là, la foule accourt de toutes parts; on promène la statue en procession, et les marins, comme l'ayant découverte les premiers, revendiquent à eux seuls le droit de porter le glorieux fardeau. Pour faire honneur à la sainte Vierge, ils s'habillent en aube et se poudrent à la manière antique. Autour d'eux, sont les dignitaires de la fête, parmi lesquels on distingue le roi des hommes, la reine des femmes, le roi des garçons, la reine des filles; titres qui s'achètent aux enchères, et souvent à un prix relativement considérable. Puis viennent les enfants malades dont on demande la guérison, les enfants bien portants pour lesquels on sollicite la préservation de tout mal. Cette procession est longue et par un chemin difficile. De retour à la chapelle de la Vierge, tous réclament des prières; les uns des *Salve, Regina*, les autres des évangiles; d'autres des messes à l'autel de Notre-Dame; et les prêtres des environs s'emploient à faire droit à toutes ces demandes. Des milliers de cierges brûlent devant la sainte image, on va baiser ses pieds, on lui fait toucher un ruban, que les uns portent à leur boutonnière, les autres à leur chapeau, comme un signe protecteur. Pendant la Révolution, on brisa une partie de la statue, mais on la restaura dans des jours meilleurs, et le pèlerinage et la fête reprirent leur cours.

Notre-Dame de Cusset avait une célébrité au moins



égale à Notre-Dame de Saint-Germain. La légende présente comme miraculeuse l'origine de cette statue ; ce qu'il y a de certain, c'est que, dès le commencement, les peuples vinrent en grand nombre prier à ses pieds et en obtinrent des grâces considérables ; qu'en conséquence on lui bâtit une chapelle, et que tout autour s'élevèrent des maisons qui formèrent la ville de Cusset. Depuis cette époque jusqu'en 93, les pèlerinages ne cessèrent pas. La Révolution brûla dans un bûcher les archives et les *ex-voto* de la chapelle, puis la statue elle-même, dont on ne put sauver que la tête et les bras. Après la paix rendue à l'Église, un sculpteur refit un buste semblable à l'ancien et y adapta la tête. Telle est la Vierge noire qu'on honore aujourd'hui dans l'église de Cusset. On la porte en procession dans les calamités publiques, comme les sécheresses ou intempéries des saisons ; et ce n'est jamais en vain. L'année 1862 en fut témoin. Aussi un ancien curé de Cusset avait coutume de dire à ceux qui allaient au loin en pèlerinage : « Pourquoi allez-vous si loin chercher ce que vous avez » ici ? Vous avez au milieu de vous la dispensatrice de » toutes les grâces. Priez-la avec confiance, et vous serez » exaucés. »





## DIOCÈSE DE NEVERS <sup>(1)</sup>.

---

Nous partagerons l'histoire de ce diocèse en deux chapitres. Au premier, nous verrons l'histoire du culte de la sainte Vierge dans la ville et l'arrondissement de Nevers; au second, nous verrons cette même histoire dans les arrondissements de Château-Chinon, de Cosne et de Clamecy.

---

(1) Nous devons les renseignements sur ce diocèse : 1° à Mgr Crosnier, protonotaire apostolique, vicaire général du diocèse; 2° à M. Boutillier, curé d'Oulon.



---

## CHAPITRE PREMIER.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LA VILLE ET L'ARRONDISSEMENT DE NEVERS.

---

Antérieurement au sixième siècle, Nevers ne nous offre aucun monument du culte de la sainte Vierge. Les pierres, les livres et les traditions se taisent sur cette époque. La raison en est facile à concevoir : c'est que le diocèse de Nevers ne fut fondé qu'au commencement du sixième siècle. Mais aussi, dans le cours de ce même siècle et des siècles suivants, de nombreuses églises nous apparaissent dans Nevers sous le patronage de la Mère de Dieu. Vers l'an 600, saint Colomban bâtit, sous les murs de la ville, l'église dite aujourd'hui Saint-Étienne, en l'honneur de la Nativité de Notre-Seigneur, *de la bienheureuse Marie toujours Vierge* et de saint Étienne. Vers l'an 624, saint Babolein, qui fut abbé de Saint-Maur-les-Fossés, près Paris, fonde l'abbaye Notre-Dame. Plus tard, en 1305, les enfants de saint Dominique, venus à Nevers, placent leur église sous la double invocation de la sainte Vierge et de saint Louis, récemment canonisé. Arrivent ensuite les Récollets qui établissent, dans leur église, trois chapelles de la Mère de Dieu, l'une de Notre-Dame de Lorette, l'autre de Notre-Dame de Pitié, et la troisième de l'Immaculée Conception, grâce aux largesses de Marie d'Albret, duchesse de Nevers; sans compter la statue de Notre-Dame des Vertus, qui était dans leur caveau sépulcral.

Vivant parmi tant de monuments qui leur prêchaient l'amour de la sainte Vierge, les habitants de Nevers recouraient à elle dans leurs joies et leurs peines : dans leurs joies pour l'en remercier, dans leur peines pour lui deman-



der soulagement et assistance. Ainsi, en 1407, ils envoyèrent par leurs échevins à Notre-Dame du Montot, dont nous parlerons plus bas, douze torches, du poids de douze livres, pour la remercier de la paix rendue à l'Église et au royaume, et de la victoire que venaient de remporter, sur les Liégeois, le duc de Bourgogne et le comte de Nevers. En 1459, la peste étant venue ravager la ville, les habitants vont en pèlerinage à Notre-Dame de la Charité, puis plus tard à Notre-Dame de Saint-Trohé. En 1461, la peste revient, et ils se rendent à Notre-Dame de Bonne-Nouvelle. En 1474, elle reparait, et ils retournent à Notre-Dame du Montot (1). En 1627, le même fléau reparait encore; ils partent, leurs échevins en tête, sous la conduite de leur évêque, monseigneur du Lys, et se rendent en procession à Notre-Dame de Lorette, proche Livry. Monseigneur du Lys y offre le saint sacrifice, et les échevins y déposent une somme de 50 livres (2). Par suite de cette confiance, qui inspirait aux habitants de Nevers le recours à la Mère de Dieu dans toutes les angoisses de la vie, ils placèrent son image au-dessus des portes des maisons et à l'angle des rues; et, en 1469, ils lui bâtirent, sur la place même du marché, une chapelle où, tous les jours de l'année, une messe devait se dire au point du jour. Pour eux, les réjouissances publiques mêmes étaient sans charmes, si on n'y représentait quelques traits de sa vie ou quelques scènes qui la rappelât à la pensée. Lorsque Philippe de Bourgogne fit son entrée solennelle à Nevers, en 1405, on représenta, dans un endroit, l'Annonciation de Notre-Dame; dans un autre, la Naissance du Sauveur, et, sur la place de la Revendrie, l'Adoration des Mages. A l'entrée de Marie d'Albret, en 1458, on dressa en son

---

(1) *Archives de Nevers*, t. I<sup>er</sup>, ch. XVIII.

(2) Parmentier, *Histoire manuscrite des évêques de Nevers*.



honneur l'arbre de Jessé; à l'entrée de la première épouse de Jean de Bourgogne, en 1464, on représenta, dit l'historiographe, *une Annonciation de Notre-Dame, Dieu le Père en personne, et une fontaine jetant eau en un jardin bien proprement et richement fait*; et à l'arrivée de la seconde épouse, on exécuta le mariage de Notre-Dame, son Annonciation et l'Adoration des Mages.

Aussi, à mesure que nous suivons le cours des siècles, nous voyons les églises en l'honneur de Marie se multiplier à Nevers. En 1622, un conseiller au parlement de Paris lègue cinquante mille livres pour la fondation des Carmes déchaussés, à condition que leur maison portera le titre de couvent de l'Annonciation. Vers le même temps, les Visitandines s'établissent à Nevers et élèvent une magnifique église sous le vocable de la Visitation. En 1680, l'hôpital général place son église sous le titre de Notre-Dame de Pitié. Enfin la cathédrale seule se fait cinq chapelles de la Vierge : Notre-Dame la Blanche, que mentionnent des titres du dix-septième siècle; Notre-Dame de l'Assomption, dont on voit encore le beau retable du quinzième siècle, quoique bien mutilé; Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, fondée, en 1437, avec deux chapelains, dotée en 1482 d'une fondation pour le chant du *Salve, Regina*, après complies, par les enfants de chœur assistés de trois chapelains, et, en 1617, d'une autre fondation pour l'entretien d'une lampe d'argent qui devait y brûler jour et nuit; Notre-Dame de Grâce, désignée aussi sous le titre de Notre-Dame des Chapelles, *Beatæ Mariæ in Capellis*, ou Chapelle des chapelles, et Notre-Dame de la Grotte, desservie, dès le treizième siècle, par quatre chapelains, et souvent visitée par les âmes pieuses qui y avaient grande confiance. « Gagnez les bonnes grâces de Notre-Dame de la » Grotte », écrivait le père Poncet, jésuite, à une religieuse de la Visitation, qui désirait obtenir une faveur insigne.



Nevers ne se contentait pas d'avoir de nombreux sanctuaires de Marie; il avait encore beaucoup de confréries en son honneur : par exemple, dans l'église des Jésuites, la congrégation des écoliers, qui célébrait sa fête patronale le 2 février; la congrégation des ouvriers, qui la célébrait le 15 août; la congrégation des Messieurs, qui avait fait choix du 8 décembre; dans l'église paroissiale de Saint-Didier une congrégation d'hommes; dans l'église de Saint-Victor une congrégation de femmes; enfin dans la vieille église paroissiale de Saint-Laurent, la congrégation de Notre-Dame d'Avent, *Beatae Mariæ de Adventu*.

Entre les hommages que les habitants de Nevers se plaisaient à rendre ainsi à la Mère de Dieu, un surtout était cher à leurs cœurs, c'était la croyance à son Immaculée Conception; croyance obligatoire depuis la définition de Pie IX, mais qui alors était libre; et lorsqu'en 1388 Adam de Soissons, prieur des Jacobins, eut laissé échapper, dans la chaire de la cathédrale, quelques propositions qui semblaient mettre ce dogme en doute, le peuple indigné ne se contenta pas de la sentence de l'évêque qui suspendait le prédicateur de ses fonctions; il fallut que l'orateur, qui avait blessé le sentiment populaire, fût banni de la cité; qu'il expiât sa faute par une année de prison, qu'il se rétractât publiquement devant les députés de l'université et demandât pardon à l'évêque qu'il avait contristé, aux fidèles qu'il avait scandalisés.

Conformément à cette croyance générale, Marie d'Albret, au commencement du seizième siècle, élève une chapelle sous le vocable de l'Immaculée Conception, comme nous l'avons déjà remarqué; et au commencement du dix-septième, Charles II de Gonzague, duc de Nevers, ayant formé le hardi projet de faire une croisade en Morée, pour reprendre sur les Turcs l'empire d'Orient sur lequel il prétendait avoir des droits, comme descendant et héritier



des Paléologue, estima que le meilleur moyen de réussir dans une si aventureuse entreprise était de fonder un ordre religieux et militaire sous le titre de *Milice chrétienne de l'Immaculée Conception*. En 1623, les statuts de cet ordre furent approuvés par le pape Urbain VIII; et le 1<sup>er</sup> novembre de la même année, un Capucin, le père Joseph du Tremblay, prêcha la croisade dans la cathédrale de Nevers, au nom du souverain Pontife, appelant sous la bannière de la Vierge Immaculée, non tous les citoyens indistinctement, mais les jeunes seigneurs nivernais : car pour être reçu dans l'ordre, il fallait prouver au moins quatre quartiers de noblesse, tant du côté paternel que du côté maternel, à moins qu'on ne fût prince ou général d'armée, qu'on n'eût rendu à l'ordre quelque insigne service ou fondé quelque commanderie. Celui qui se présentait pour entrer commençait par trois jours de retraite dans un monastère, subissait ensuite une année de probation, puis faisait une retraite de quinze jours, ou au moins de huit, pour se préparer à recevoir dignement la Pénitence et l'Eucharistie; après quoi il prononçait, devant le supérieur, la formule suivante qui nous révèle le but, l'esprit et les obligations des chevaliers :

« Moi, N., je voue et promets à Dieu tout-puissant, à  
 » la bienheureuse Vierge Marie, à saint Michel archange,  
 » à saint François, à saint Basile, à tous les saints et au  
 » grand maître, qu'avec l'aide de Dieu, en toutes les  
 » choses qui concernent notre ordre, suivant les statuts,  
 » je rendrai, tout le temps de ma vie, obéissance au supérieur qui me sera donné par la religion de la milice  
 » chrétienne, érigée sous le titre de la bienheureuse Vierge  
 » Marie Immaculée; et que je garderai la chasteté conjugale et le vœu de pauvreté, aux choses qui sont du même  
 » ordre. Je jure et promets de combattre, par terre et par  
 » mer, contre les infidèles et ennemis de la sainte Église



» Romaine, lorsqu'il me sera commandé par le grand  
» maître, pourvu que je n'en sois point empêché par des  
» causes légitimes de quelque notable intérêt, pour le sujet  
» d'une charge publique ou de maladie, lesquelles causes  
» je déclarerai au grand maître. Je promets aussi, qu'en  
» tant qu'il me sera possible, et que j'en aurai les moyens,  
» je m'emploierai à la propagation de la foi catholique, au  
» recouvrement de la terre sainte, à une juste paix entre  
» les princes et les peuples chrétiens, à leur délivrance du  
» joug des infidèles, à la défense et augmentation de cette  
» sainte milice, et que je maintiendrai toujours la vérité  
» de la Conception Immaculée de la Vierge Marie, et, en  
» cela comme en toutes choses, je procurerai la gloire de  
» la très-sainte Mère de Dieu, selon l'opinion de l'Église  
» Romaine. »

Après que les chevaliers avaient prononcé ces vœux, on les revêtit du manteau bleu avec le ruban de même couleur, tissu d'or, auquel était attachée la croix portant l'image de la Vierge Immaculée. On leur mettait l'épée au côté avec le baudrier, on leur attachait les éperons; puis le grand maître leur donnait l'accolade en disant : « Je vous reçois  
» en l'ordre et religion de la milice chrétienne, érigée  
» sous le titre de la Conception Immaculée de la bienheu-  
» reuse Vierge Marie, et sous la protection de la même  
» Vierge. »

L'étendard de l'ordre était blanc; d'un côté était la Vierge Immaculée, au centre d'une grande croix bleue, entourée de rayons de soleil, la lune sous les pieds, une couronne d'étoiles sur la tête, ayant à sa droite saint François avec ses stigmates, à sa gauche saint Basile avec le costume des patriarches d'Orient. De l'autre côté, était Jésus en croix sur le Calvaire, ayant à sa droite une *Mater dolorosa*, à sa gauche saint Michel qui d'une lance crucifère perce le dragon renversé sous ses pieds, et tient, de la main



droite, une épée sur laquelle on lit : *Quis ut Deus?*

Les chevaliers de cet ordre si foncièrement religieux devaient communier à Noël, à la Pentecôte, à l'Assomption, les jours de l'Invention et de l'Exaltation de la Croix, de Saint-Michel, de Saint-François et de Saint-Basile, et toutes les fois qu'ils devaient aller à la guerre. Chaque jour, ils devaient réciter, en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur, cinq fois le *Pater*, et en l'honneur de la sainte Vierge cinq *Ave, Maria*, ses litanies, son petit office suivi du *De profundis* et du *Salve, Regina*. Lorsqu'ils n'étaient point occupés à la guerre, ils devaient s'appliquer aux œuvres de charité, telles que la visite des malades et des pauvres, le soin des prisonniers, des veuves et des orphelins, ou le rachat des captifs, accompagner le Saint Sacrement lorsqu'on le portait aux malades, ou qu'ils le rencontraient dans leur chemin, entendre la messe tous les jours et assister aux sermons ou autres exercices religieux.

Cet ordre était soumis en tout au souverain Pontife, et avait un conseil suprême établi à Rome par autorité apostolique, qui devait tenir ses séances le mardi de chaque semaine. Le duc de Nevers, pressé par Urbain VIII qui, après l'avoir nommé grand maître, cherchait à diriger toutes les forces de l'Occident contre l'empire turc, le grand ennemi du christianisme par toute la terre et de la paix publique par toute l'Europe, pressé plus encore par l'ambition de devenir empereur de Constantinople, fit construire et équiper de tout point cinq vaisseaux dans le port de Cette pour embarquer les chevaliers de sa milice. Mais quand tout fut prêt pour le départ, une main inconnue mit le feu à la flotte; et toute cette grande entreprise fut abîmée dans les flots ou dévorée par les flammes; probablement, disent plusieurs historiens, par ordre secret du gouvernement français qui ne put souffrir qu'un de ses sujets formât une telle entreprise sans son agrément, et allât



attaquer un allié qui lui était utile pour arrêter en Asie et en Afrique les projets de certaines puissances d'Europe. Depuis lors, l'ordre militaire de l'Immaculée Conception ne figure plus dans l'histoire. Mais il n'en prouve pas moins le dévouement de la noblesse nivernaise au culte de la Vierge Immaculée ; et c'est en souvenir de ces sentiments si honorables pour le Nivernais, que Pie IX a autorisé les chanoines de Nevers à porter, sur leur habit de chœur, une croix d'argent avec des rayons en or, suspendue à un large ruban cramoisi, orlé de bleu, et la légende : *Regina sine labe concepta , ora pro nobis*. Cette concession du souverain Pontife reçut son exécution le 11 septembre 1855. Alors l'élite du clergé se pressa autour de son évêque comme l'élite de la noblesse se pressait autrefois autour du duc Charles de Gonzague ; la croix des preux qui défendaient autrefois les chrétiens par la lance et l'épée, fut remise aux membres éminents de la milice sainte qui combattent avec les armes de la prière. En 1855, comme en 1623, les voûtes de la cathédrale tressaillirent, en entendant ce serment sacré : *Je crois à la vérité de la Conception Immaculée, selon la définition de la sainte Église Romaine* ; et les nouveaux chevaliers s'engagèrent à protéger, par leurs vœux et leurs prières, les armes de la France en Orient, comme leurs généreux devanciers allèrent y défendre les chrétiens opprimés.

Il était digne d'un peuple si dévoué à Marie de célébrer avec un enthousiasme exceptionnel la définition du dogme de l'Immaculée Conception. Aussi, il ne se borna pas à des fêtes, des illuminations et des réjouissances pieuses ; il voulut élever un monument qui portât aux âges futurs l'expression de sa sainte allégresse. Le 3 juin 1855, avec le produit des offrandes des fidèles, il commença, dans l'enclos du couvent de la Visitation, une église sous le vocable de l'Immaculée Conception ; et le 30 avril 1857, on en



célébra la dédicace. C'est un édifice en style du douzième siècle, long de 26 mètres 66 centimètres sur 7 mètres 60 centimètres de large et 10 mètres 75 centimètres de hauteur, avec une nef divisée en trois travées, un chœur et une abside en hémicycle. Elle porte le nom de *Sainte-Marie du Peuple*.

Si maintenant nous sortons de la ville de Nevers sans en quitter l'arrondissement, nous trouvons en souvenir, tout près de la cité, Notre-Dame de la Colombe, petit oratoire en forme de voûte et sans autel; Notre-Dame du Montot, où les religieux de l'abbaye Notre-Dame venaient quelquefois en procession, et où il y a encore aujourd'hui assemblée le lundi de Pâques; puis dans la paroisse de Magny, Notre-Dame du Pomay, que mentionnent des titres du quatorzième siècle; dans la paroisse de Marzy, Notre-Dame de Pitié; dans la paroisse de Saincaise, Notre-Dame la Blanche et Notre-Dame de Pitié; dans la paroisse de Gimouille, une chapelle de Notre-Dame bénite en 1517, l'antique prieuré de Notre-Dame de Faye; enfin à Imphy, l'église paroissiale sous le vocable de Marie.

Le canton de Pougues nous offre quatre anciens sanctuaires de la Mère de Dieu : à Balleray, l'église, que des titres du onzième siècle appellent Notre-Dame de la chapelle de Balleray; à Varennes, Notre-Dame de l'Orme, ainsi appelée de l'arbre où avait été trouvée la statue de la Vierge, à laquelle la dévotion des peuples éleva une chapelle, et Notre-Dame du Four-de-Vaux, qui, en 1779, remplaça la précédente, délaissée on ne sait pourquoi; et enfin, à Poiseux, une chapelle de Notre-Dame, au château de la Belouze.

Le canton de Fours ne nous offre, pour l'histoire du culte de Marie, que l'exemple de la paroisse de Teruan, dont le chapitre se plaça, en 1444, sous le patronage de la mère de Dieu. Mais les cantons de Décize, de Saint-Saulge, de



Saint-Pierre-le-Moutier et de Saint-Benin d'Azy, nous fournissent des documents plus abondants. En chacun de ces quatre cantons, se trouvent deux églises sous le vocable de Marie : ce sont, dans le premier, Notre-Dame de la Machine et Notre-Dame de la Grotte, fondée au sixième siècle, sur les bords de la Loire, par deux pieux ermites, Euphrasius et Auxilius, et où voulut être enterré saint Aré, évêque de Nevers; dans le second, la chapelle de l'Immaculée Conception et Notre-Dame de Flageolles, autrement dite Sainte-Marie-Saint-Martin; dans le troisième, Notre-Dame de Livry et Notre-Dame de Lorette; dans le quatrième, Notre-Dame de Limon et Notre-Dame de Frasnay.

Nous y rencontrons en outre trois particularités remarquables. En 1525, l'archiprêtre de Notre-Dame de la Grotte ayant été assassiné à l'entrée de son église par des soldats, la statue de la Vierge qu'on y vénérât parut remuer les yeux et verser des larmes de sang. Le lieutenant du bailliage, accouru au bruit de ce phénomène, examina, pendant un quart d'heure, le visage de la statue, constata le mouvement des yeux et les gouttes de sang, dressa procès-verbal de ce double fait, et recueillit les dépositions de grand nombre de témoins. Ce procès-verbal existe encore dans les archives de Décize. La seconde particularité digne de remarque, c'est ce qui arriva dans l'église de Notre-Dame de Lorette, canton de Saint-Pierre-le-Moutier. En 1654, Catherine Sallonier, âgée d'environ vingt-cinq ans, avait, par un rétrécissement de nerfs, le poing si fermé, que la paume de la main en était cavée et les ongles entrés dans les chairs. Elle vint prier Notre-Dame de Lorette; la nuit suivante, la sainte Vierge lui apparut, lui ouvrit la main, fit le signe de la croix dessus, et l'avertit que, si elle en abusait, elle perdrait l'usage de cette main et de tous ses membres. Le matin, elle se lève, montre aux



sœurs sa main ouverte; on dit une messe d'actions de grâces; l'évêque dresse procès-verbal du fait; et peu après, un grand tableau fut placé dans la chapelle pour y être un mémorial perpétuel de l'événement (1).

La troisième particularité qui nous reste à signaler, c'est que Frasnay ayant perdu, en 93, son église collégiale, qui datait de 1090, et sa statue s'étant égarée sous les décombres, il en était résulté, pour cette paroisse, un oubli total du culte de Marie et de la pratique des devoirs religieux; mais le curé de Frasnay, après avoir, en 1848, découvert cette antique statue, qui représente Notre-Dame de Pitié, l'ayant placée dans une niche de son église, au-devant de laquelle il dressa un autel et offrit le saint sacrifice, un changement merveilleux s'opéra aussitôt parmi ses paroissiens. Son église manquait d'autel, de chaire, de fonts baptismaux, de vases sacrés, de cimetière, de tout enfin : tout lui fut donné pour l'amour de la sainte Vierge. L'indifférence religieuse était à son comble, les sacrements abandonnés, les offices délaissés; tous revinrent à la pratique de leurs devoirs, jusque-là qu'à la visite épiscopale il n'y en eut pas six qui fissent défaut à la table sainte. Les paroisses voisines partagent la dévotion des habitants pour Notre-Dame de Frasnay. Elles y viennent souvent en pèlerinage; et le jour de l'Assomption, on compte de deux à trois mille pèlerins. Il n'est presque pas de jour où quelques fidèles ne viennent prier Notre-Dame de Pitié en lui offrant un cierge. On la croit puissante surtout pour mener à bonne fin les accouchements laborieux, et rendre à la vie les enfants morts-nés, au moins le temps suffisant pour les baptiser. Le curé de Frasnay affirme qu'on lui a rapporté au moins vingt de ces résurrections momentanées qui s'opéraient aussitôt que l'enfant avait été mis en con-

---

(1) *Chroniques de l'ordre des Ursulines.*



tact avec la statue ou la pierre sacrée de l'autel ; et il en cite une dont il a été témoin en mai 1850. « Appelé, dit-il, » à l'église en toute hâte pour baptiser un enfant, je » trouve un petit être humain évidemment mort. Il était » déjà glacé et d'un bleu presque noir. Dès qu'il fut » étendu sur l'autel, devant la statue, sa bouche s'en- » tr'ouvre, son corps se meut, la teinte du visage devient » rouge. Je cours promptement chercher l'eau baptismale ; » et pendant ce temps trois personnes affirmèrent avoir » entendu un léger cri. Je le baptisai, et aussitôt après il » redevint livide et plus glacé qu'auparavant (1). »

---

(1) Lettre de M. l'abbé Martin, alors curé de Frasnay.





---

## CHAPITRE DEUXIÈME.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LES'ARRONDISSEMENTS DE CHATEAU-CHINON, DE COSNE ET DE CLAMECY.

---

L'arrondissement de Château-Chinon nous offre d'abord, à Château-Chinon même, quatre chapelles de la Vierge : Notre-Dame de Pitié dans l'église paroissiale, où autrefois on chantait le *Stabat* tous les vendredis, sauf l'octave de Pâques, et souvent le *Salve, Regina* pour les malades ; Notre-Dame du Rosaire ; Notre-Dame du Chêne, probablement autrefois sanctuaire druidique ; et enfin Notre-Dame de Facheu, bâtie en 1843. Près de Château-Chinon, sur la paroisse de Corancy, est Notre-Dame de Faubouloin, probablement aussi ancien sanctuaire druidique. On y va en procession dans les calamités publiques, comme les sécheresses ou les intempéries des saisons, et on y est habituellement exaucé ; témoin, entre autres, l'année 1834. Le lundi de Pâques et le 8 septembre, le curé de Corancy va célébrer la messe dans ce lieu solitaire et sauvage, et il s'y trouve toujours grand nombre de pèlerins. Au canton de Châtillon, nous trouvons l'église d'Ongny sous le vocable de Marie, et les souvenirs de Notre-Dame d'Achun, mais surtout de l'antique abbaye de Notre-Dame de Bellevaux, fondée au douzième siècle par Roclève de Marmagère et son épouse, qui embrassèrent l'un et l'autre la vie religieuse. Au canton de Luzy, vous trouvez Notre-Dame de Lanty, Notre-Dame de Palluau, le souvenir de Notre-Dame de Luzy, paroisse supprimée en 1776, la célèbre chartreuse de Notre-Dame d'Apponay, sur la paroisse de Ramilly, avec le prieuré de Sainte-Marie de Valnoire, sur la paroisse de la Roche-Millay.



Le canton d'Ouroux nous offre Notre-Dame de Savault, *sacra vallis*, érigée au sommet d'une montagne qui domine toute la ville. Au canton de Moulins-Engilbert, on trouve Montaron et Oulay sous le patronage de la Mère de Dieu; et, sur cette dernière paroisse, deux chapelles : l'une de la Nativité, au manoir seigneurial, l'autre de Notre-Dame de la Salette; et à Moulins-Engilbert même, on admire les restes d'une collégiale fondée, en 1378, à l'honneur de la *benoîte vierge Marie*.

L'arrondissement de Cosne est bien autrement fécond en intérêt que celui que nous venons de parcourir. Nous y trouvons, à Cosne même, Notre-Dame de Galles, qui date du neuvième siècle; à Myennes, la célèbre abbaye de Notre-Dame des Roches, fondée en 1136; dans le canton de Frémery, Notre-Dame de Champlin et Notre-Dame de Montenoison; à Saint-Bonnot, Notre-Dame des Charmes; à Lurcy-le-Bourg, une statue hideuse sous le rapport du goût, mais vénérée et préférée à toute autre par les paroissiens; près de Champlémy, l'antique abbaye de Notre-Dame de Bourras, *beatæ Mariæ de bono radio*; dans le canton de Pouilly, Notre-Dame de Lorette au cimetière; dans le canton de la Charité-sur-Loire, l'antique et splendide monastère de Notre-Dame, fondé en 1106. C'est là que toutes les fêtes de la sainte Vierge se célébraient avec une pompe des plus remarquables sous le nom de fêtes de la *bonne Dame*. Les évêques s'y donnaient rendez-vous, et plusieurs fois on y vit réunis l'archevêque de Bourges, les évêques d'Auxerre et de Nevers, les barons de Donzy, les comtes de Nevers et autres seigneurs avec leur suite, toujours très-nombreuse. Ils arrivaient ordinairement la veille; et c'était, pour les accueillir ou jouir du spectacle, un mouvement général. On y venait de tous les environs, et la population de la Charité faisait plus que se doubler. Telle est l'origine de la foire qui se tient encore à la



Charité la veille des fêtes de la sainte Vierge. C'est un reste de ces antiques solennités.

Si nous passons de là au canton de Saint-Amand, nous trouvons Notre-Dame de Bouy, et, dans l'église même de Saint-Amand, une statue de Notre-Dame de Pitié, devant laquelle on apportait souvent autrefois les enfants morts-nés, demandant à la sainte Vierge quelques instants de vie pour qu'ils pussent recevoir le baptême et monter ensuite au ciel.

Dans le canton de Donzy, nous trouvons Notre-Dame de Donzy et Notre-Dame de Perroy; à Châteauneuf, la belle chartreuse de Notre-Dame de Bellary, *beatæ Mariæ de bello ridere*; près de Donzy, l'antique prieuré de Notre-Dame du Pré, mais surtout Notre-Dame de l'Épeau, qui était, avant que les hommes et le temps en eussent fait une ruine, une des plus belles églises du diocèse, une vraie basilique, supérieure, par la richesse et la majesté de son architecture, à toutes les églises de la contrée. Construite au commencement du treizième siècle, elle formait une croix latine avec trois nefs, qui communiquaient entre elles par des arcades reposant sur des piliers monocylindriques alternant avec d'autres cylindriques, flanqués de quatre colonnettes cantonnées en croix. Les chapiteaux étaient garnis de crosses végétales ou de feuilles variées reproduisant celles des forêts qui encadraient le monastère. Deux clochetons s'élevaient de chaque côté du portail, dont on peut admirer encore les moulures délicates. Une abside à pans coupés, éclairée par trois fenêtres à tourettes, formait le sanctuaire; et, dans les parois orientales de chaque croisillon, étaient établies deux chapelles carrées parallèles à la travée du chœur.

Parmi les populations du voisinage qu'on voyait plus fréquemment à Notre-Dame de l'Épeau, on distinguait les habitants de Donzy, qui profitaient de toutes les occa-



sions pour venir y satisfaire leur piété. Maintenant encore, quoiqu'il ne reste plus, de toutes les anciennes magnificences, que quelques piliers surmontés de leurs arcades, et les deux chapelles du croisillon septentrional avec leurs autels, ils y vont en pèlerinage plusieurs fois l'année, surtout aux Rogations, au 1<sup>er</sup> août, et le jour de l'Annonciation, qui en était autrefois la fête patronale. Le soir du 25 mars en particulier, la population entière de Donzy s'y rassemble, chacun y fait sa prière et allume son cierge devant l'autel. C'est une croyance populaire, qu'une grâce spéciale attachée à ce sanctuaire est d'obtenir aux jeunes filles le bonheur d'un mariage convenable, et elles y viennent en effet demander cette grâce. Probablement cette croyance tient au fait qui donna lieu à la construction de l'église. C'était en 1199 : alors Hervé, baron de Donzy, avait épousé Mahaut de Courtenay, princesse de Nevers, sans tenir compte de l'empêchement de parenté qui rendait nul leur mariage. Sur les instances de sa femme, il demanda, au bout de dix ans, dispense au Souverain Pontife. Innocent III l'accorda, à la condition qu'il construirait trois monastères sur ses terres. Hervé accepta la condition, fit bâtir la chartreuse de Bellary, le monastère de Vielmanay, et, avec plus de magnificence que les deux autres, le monastère de l'Épeau, où il appela des religieux de l'ordre du Val-des-Choux. En 1569, ce magnifique monastère éprouva le sort des autres établissements religieux du pays : il fut entièrement ruiné et l'église Notre-Dame incendiée. L'œuvre d'Hervé ne dura que trois cent cinquante-cinq ans ; pour lui, il n'en jouit que peu de temps ; la princesse Mahaut le perdit avec sa fille unique et son gendre ; et, se jetant entre les bras de la Consolatrice des affligés, elle fit construire, en 1235, le monastère de Réconfort ou de Notre-Dame de Consolation sur la paroisse de Montceaux.



L'arrondissement de Clamecy a aussi son intérêt : il nous offre, dans le canton de Clamecy, Notre-Dame de Breugnon, et, dans le faubourg même de Clamecy, Sainte-Marie de Bethléhem, siège des évêques de Bethléhem, depuis que l'évêque de Bethléhem, chassé de son évêché, et amené en France par le frère de Guillaume IV, comte de Nevers, en reçut pour diocèse, en attendant son retour en Judée, le bourg de Pantenor-lez-Clamecy. Cet évêché s'est maintenu jusqu'à la Révolution; et depuis lors, le Saint-Siège s'est réservé ce titre pour le conférer à des évêques *in partibus*.

Au canton de Brinon, nous avons Notre-Dame d'Asnan qui avait autrefois deux confréries de l'Immaculée Conception; Notre-Dame d'Assars, aujourd'hui réunie à la paroisse de Laché; Moraches, dont le seigneur Jean d'Hubaut fonda à Paris le collège de l'*Ave-Maria*, près de Saint-Étienne-du-Mont; Saint-Révérien, dont la demi-coupe, par ses peintures du quinzième siècle, annonce que cette église était autrefois dédiée à Marie Immaculée. Au canton de Tannay, Metz-le-Comte, Ruages et Neuffontaine sont sous le vocable de Marie, sans compter Lys qui possédait autrefois une vicairie de la sainte Vierge. Dans le canton de Lormes, nous avons Notre-Dame de Bon-Secours à l'ancien château de Lormes; Notre-Dame des Sept-Douleurs à l'ancienne église paroissiale de Dun-les-Places; Notre-Dame de Pitié au château de Visigneux; Notre-Dame du Rosaire à Marigny-l'Église; l'ancien prieuré de l'Annonciation de Notre-Dame à Brassy; l'ancienne chartreuse de Notre-Dame du Val-Saint-Georges à Pougues.

Enfin au canton de Corbigny, nous trouvons l'église Notre-Dame à Mouron, Notre-Dame de Pitié à Marcilly, l'ancienne chapelle de Notre-Dame de Savres, au milieu des vignes, et, par-dessus tout, Notre-Dame du Morvand dans la paroisse de Mhère. Le Morvand, ainsi appelé de



deux mots celtiques, *mor*, montagne, et *vand*, noire, contient sur son territoire une montagne plus élevée que la plupart des hauteurs voisines, qu'on nomme, on ne sait pourquoi, la *montagne du Banquet*. Rien n'était triste comme son sommet désert, sans arbre ni verdure, surtout quand vers le soir le soleil, déjà disparu des hameaux d'alentour, éclairait d'un dernier rayon sa hideuse nudité; et l'on se disait combien une chapelle de la Vierge ferait un heureux effet sur ce mamelon si élevé. Ce serait un phare religieux qui, dans un rayon de plus de quinze lieues, frapperait de tous côtés les regards, qui donnerait la vie à la contrée, et inspirerait à tous de bons et vertueux sentiments. Ainsi l'on pensait, mais sans rien faire; les moyens d'exécuter cette belle œuvre manquaient. Un seul homme, M. Dupin, pouvait l'entreprendre; sa fortune le lui permettait, car il était le principal propriétaire du pays; sa haute position l'y invitait, car il était procureur général près la cour de cassation; et rien ne va mieux à une grande magistrature qu'une bonne œuvre; son cœur le lui disait: car sa pieuse épouse qu'il venait de perdre lui en avait souvent exprimé le désir, et il y a du bonheur à réaliser ici-bas le désir d'une âme sainte, toujours vivante dans le monde meilleur où elle est passée. M. Dupin sut obéir à ces raisons puissantes; et, le 17 septembre 1857, il acheta le terrain destiné à recevoir le saint édifice. Bientôt par ses soins s'y éleva une chapelle tout à la fois gracieuse et sévère comme la montagne qu'elle domine, toute en granit, longue de quinze mètres sur sept mètres cinquante de largeur, style roman le plus pur, comme le plus capable par sa sévérité de résister aux ouragans si terribles et si fréquents sur une telle hauteur. Les vitraux, l'autel, les chandeliers, tout fut adapté au même style, tout fut choisi dans le meilleur goût; et en avant de l'édifice, se dressa un gracieux campanile, surmonté d'une flèche, couronnée par un



globe, qui soutenait une croix dorée, et ouverte sur chaque face par deux arcades géminées, qui permettent à la cloche de faire entendre au loin ses sons religieux.

Dès que tout fut terminé, l'évêque de Nevers vint, le 21 mai 1858, bénir solennellement ce charmant sanctuaire. La nouvelle s'en était répandue au loin; et, dès le grand matin, les populations en masse gravissaient de tous côtés la montagne du Banquet, tandis qu'une longue file de voitures serpentait sur ses flancs, par un chemin que les habitants du pays venaient de pratiquer eux-mêmes, et qu'ils ont appelé depuis le chemin des Évêques. Arrivé au sommet, l'évêque fait la cérémonie de la bénédiction au milieu d'un clergé nombreux, de plusieurs personnages éminents, de tout le peuple des environs, et au bruit du canon qui éveille au loin les échos des montagnes. Il adresse à l'assemblée une allocution chaleureuse; et après la messe, dite pour la première fois dans ce sanctuaire, il accorde une indulgence de quarante jours à tout visiteur qui y récitera une fois l'*Ave, Maria*. Ce n'était là encore qu'un commencement; depuis cette époque, l'évêque de Nevers a autorisé la célébration de la messe dans la chapelle, à toutes les fêtes de la Vierge, et fixé la fête anniversaire de la bénédiction au 8 septembre. De son côté, le généreux fondateur de ce beau sanctuaire se propose de compléter son œuvre, en faisant bâtir un presbytère, qui s'appellera le chalet de l'Enfant Jésus, sur le flanc méridional du Banquet, à cent cinquante mètres de la chapelle, au-dessus de la belle source d'eau vive qui surgit en cet endroit, et qui sert à désaltérer les pèlerins. Ainsi rien ne manquera à la chapelle de Notre-Dame du Morvand; et chaque année verra les populations du voisinage se presser autour de l'autel de la Reine et de la Mère de tous les chrétiens.



## DIOCÈSE DE TROYES <sup>(1)</sup>.

---

Nous partagerons l'histoire de ce diocèse en cinq chapitres, selon le nombre des arrondissements qui le composent, savoir : Troyes, Arcis-sur-Aube, Bar-sur-Aube, Bar-sur-Seine et Nogent-sur-Seine.

---

(1) Nous devons les renseignements sur ce diocèse à M. l'abbé Sauceret, curé de Méry-sur-Seine, dont le zèle en cette matière n'a été surpassé jusqu'ici par aucun de nos correspondants.



---

## CHAPITRE PREMIER.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE TROYES.

---

Quoique sans aucun doute le culte de Marie ait été connu et pratiqué à Troyes dès le premier siècle de l'ère chrétienne, où la foi y fut prêchée, il n'en est resté aucun monument historique, antérieur au neuvième siècle. Alors seulement il en est fait mention, pour la première fois, dans un écrit de saint Prudence, évêque de Troyes, en 853. Cet éminent prélat, parlant de sainte Maure, raconte qu'elle allait souvent prier à la cathédrale dans la chapelle du Sauveur, devant une image de Marie qui tenait Jésus-Christ sur ses genoux. « Là, disait-elle, j'ai souvent ouï les doux » cris de Jésus entre les bras de sa sainte Mère. » Malheureusement cette image périt plus tard dans l'incendie de la cathédrale.

Un second monument se montre à nous en 1182. Alors on éleva dans la cathédrale une chapelle de Notre-Dame derrière le chœur; et on y établit à perpétuité sept chanoines, avec mission de la desservir, et d'y chanter, tous les jours, l'office de la Vierge, d'où leur vint le nom de chanoines de Notre-Dame (1). Cette belle institution ne dura que six ans; car, en 1188, un incendie étant survenu, la cathédrale, qui était en bois, devint, avec toutes ses dépendances, la proie des flammes. Dix-huit ans plus tard, en 1206, l'évêque Hervé répara tant de ruines; et relevant son église plus belle, surtout plus solide qu'auparavant, il ne manqua

---

(1) Camusat, p. 484.



pas d'ériger une chapelle de la Vierge derrière le chœur comme dans l'ancienne cathédrale. Cette chapelle fut même pour lui l'objet d'attentions toutes particulières. Il l'éclaira de sept fenêtres, remplies de curieuses verrières qui racontaient aux assistants la vie, la mort, les grandeurs de Marie, et ordonna qu'à certains jours marqués un cierge brûlât continuellement devant son autel. Ce ne fut point encore assez pour sa piété : il voulut être inhumé au pied de cet autel, afin de continuer à rendre, du sein de la tombe, ses hommages à la Mère de Dieu, et d'attendre, sous son regard, le moment de la résurrection glorieuse (1).

A cette première chapelle, Hervé en ajouta une autre sous le titre de l'Assomption, et orna également celle-ci de verrières, où l'on voyait Marie mourant entourée des apôtres, deux anges l'enlevant au ciel dans un grand nimbe et d'autres l'encensant (2). Malheureusement, en 1227, un ouragan terrible, qui ruina presque entièrement le rond point de la cathédrale où était cette chapelle, endommagea gravement ce beau sanctuaire, si même il ne le renversa pas tout à fait (3), et probablement, ce fut pour le remplacer qu'on éleva une autre chapelle de l'Assomption. C'est celle qui suit immédiatement la tour méridionale (4), et qu'éclaire une grande fenêtre ogivale divisée par cinq meneaux, entre lesquels de belles peintures sur verre représentent Marie comme reine du ciel, debout sur un croissant, au milieu d'une gloire rayonnante, vêtue d'un manteau bleu orné d'une bande rouge perlée, le front ceint d'une couronne d'argent enrichie de perles d'or. Huit

---

(1) *Gallia christ.* t. XII, p. 505.

(2) *Voyage archéologique et pittoresque*, par M. Arnaud, p. 180.

(3) *Trecensis ecclesia*, dit Grégoire IX dans sa bulle du 10 septembre 1229, *tenebroso turbine quatuor angulis concussis, ab imis corruit fundamentis*.

(4) *Voyage archéologique*, p. 147; *ibid.*, p. 148 et suiv.



anges à genoux, disposés en deux rangs sur des nuages, tiennent les uns des rouleaux déployés où sont écrites les litanies de la sainte Vierge, les autres des instruments de musique; et tous semblent chanter ces litanies.

La Conception, la Nativité, l'Annonciation ont aussi chacune sa chapelle à la cathédrale; et de plus la douce image de Marie s'y montre presque partout. Au côté droit de la nef, dans la partie ogivale de la première fenêtre, on la voit les mains jointes à mi-corps dans un nuage, tandis qu'au côté opposé le Christ aussi à mi-corps tient le globe surmonté d'une croix. On la voit à la troisième fenêtre, avec le nimbe d'or sur la tête, l'Enfant Jésus sur le bras, et en regard saint Bernard à genoux, la crosse appuyée à l'épaule. On la voit aux panneaux de la tribune, à genoux sur un prie-Dieu, vêtue d'une robe de pourpre et d'un manteau bleu, et en regard est l'archange Gabriel, un sceptre d'or à la main, la saluant par ces mots : *Ave, Maria*, écrits sur un rouleau qui sort de sa bouche. On la voit à la quatrième fenêtre, dans un arbre de Jessé, qui est de la plus grande magnificence, tant par l'éclat du coloris et par la richesse des étoffes brochées d'or qui couvrent les personnages, que par la beauté des tons. On la voit à la cinquième fenêtre, avec une riche couronne sur la tête, au milieu de douze Saints honorés à Troyes. Au côté gauche de la nef, la troisième chapelle vous la montre couronnée par Jésus-Christ, à la droite duquel elle est assise. La cinquième vous la représente assise, l'Enfant Jésus sur ses genoux, et à ses pieds les rois mages qui lui offrent leurs présents. Au transept nord, la troisième fenêtre la peint entourée de Saintes qui lui rendent leurs hommages. Au chœur, on la voit, ici recevant la prière d'un jeune homme à genoux à ses pieds, là priant elle-même Jésus-Christ, son Fils. Dans le sanctuaire, on voit, ici son Annonciation, là sa Purification, ailleurs sa Compassion au pied de la croix,



puis sa Mort, son Assomption, son Couronnement. Dans la chapelle Saint-Nicolas, vous la contemplez encore en robe rose et en manteau blanc, au milieu d'une gloire et entourée de chérubins, le regard abaissé vers les mortels, les mains jointes vers le ciel, comme priant pour eux, et les pieds sur un croissant, comme Reine du firmament. A la chapelle des Fonts, vous admirez un tableau, sur toile, de la Visitation, avec une peinture, sur bois, de la Naissance de la sainte Vierge et de la Salutation angélique.

Avant la Révolution, on admirait encore, à la chambre dite des prédicateurs, qui était contiguë à la cathédrale, le Couronnement de la Vierge peint dans la voûte; et au portail du nord, sa statue cinq fois reproduite, savoir : au chapiteau supérieur, aux deux niches de chaque côté du portail, enfin aux deux extrémités de la balustrade qui relie ce portail avec les contre-forts. Si 93 brisa toutes ces statues de Marie, on s'en est dédommagé en ornant de son image la chapelle des Fonts, la chapelle du Sacré-Cœur, et surtout en offrant à la piété des fidèles, sa belle statue qu'a produite le ciseau habile et délicat de M. Simart. Mais il est des faits qui révèlent bien mieux que les œuvres matérielles la dévotion du peuple de Troyes pour Marie : ce sont les fondations établies en son honneur. En 1236, un chantre du chapitre lègue une somme considérable à l'hospice Saint-Nicolas, pour y faire à perpétuité des distributions quotidiennes de pain, de vin et d'argent, à condition que les religieux de cet hospice chanteront la messe et les heures de la Vierge tous les jours de l'année, sauf quelques exceptions désignées dans l'acte de fondation. En 1263, un autre chantre fait une fondation de douze deniers, en faveur du chanoine qui officiera aux fêtes de l'Épiphanie, de la Nativité, de l'Annonciation et de la Purification de Notre-Dame. En 1300, un écuyer, Jacques de la Noue, fonde la fête de la Conception, et,



quatre ou cinq ans plus tard, Henri de la Noue fonde, au prix de quatre mille livres, le chant du *Salve, Regina*, tous les samedis après vêpres, devant l'image de la Vierge. En 1391, Drouin de la Marche fait une fondation, pour que deux cierges d'une livre chacun et deux torches de cinq livres brûlent pendant l'élévation, aux cinq fêtes de la Vierge. En 1376, le chanoine d'Arbois laisse, par testament, trois cent<sup>s</sup> florins d'or pour faire célébrer, avec le zèle et la pompe des fêtes annuelles, les fêtes de la Purification, de l'Annonciation, de la Nativité et de la Conception de Marie, et y ajoute un don de douze florins pour la chapelle de Notre-Dame. En 1420, le doyen du chapitre fonde, pour tous les samedis, une messe *de beatâ*, chantée par les enfants de chœur; l'année suivante, un chanoine fonde une lampe qui devait brûler, devant la statue de Marie, tous les samedis et veilles de fête de la Vierge jusqu'au lendemain soir. En 1474, un autre chanoine fonde un anniversaire dans la chapelle Notre-Dame. Depuis le commencement du seizième siècle, beaucoup de fondations ont lieu pour le chant de l'antienne *Gaude, Maria virgo*. En 1518, l'évêque lui-même fonde à perpétuité, pour le premier dimanche de l'Avent et le 14 novembre après complies, dans le chœur de la cathédrale, le chant du répons *Missus est* et de la prose *Mittit ad virginem*, avec l'oraison *Deus qui de beatæ*. Au dix-septième siècle, on fonde cinq grand'messes pour les cinq principales fêtes de la Vierge. En 1647, Nicolas la Ferté donne mille livres pour faire, tous les dimanches, entre vêpres et complies, une procession à trois tours, dans laquelle on chantera en musique les litanies de la sainte Vierge, avec le *Sub tuum*, le verset *Maria, mater gratiæ* et l'oraison *Deus qui de beatæ*. En 1654, un autre chanoine fonde, au prix de six cents livres, le chant du *Gaude, Maria virgo*. En 1674,



un laïque donne deux cents livres pour célébrer, sous le rite double, la fête de Notre-Dame de Pitié.

Tous ces faits démontrent clairement en quel grand honneur a toujours été le culte de la sainte Vierge à la cathédrale de Troyes. Aussi lorsqu'en 1512, pendant qu'on la rebâtissait, quelques officiers municipaux voulurent entraver la continuation des travaux, le chapitre, blessé au cœur par cette opposition, s'adressa à Louis XII qui passait alors par la ville; et le roi aussitôt délivra des lettres patentes autorisant à continuer l'édifice, « en considération, disent ces lettres, de la grande dévotion et » révérence qui sont en ladite église cathédrale pour la » benoîte vierge Marie, mère du Sauveur (1). » La dévotion signalée par Louis XII se soutint jusqu'en 93. Interrompue forcément alors dans son exercice extérieur, elle reparut comme aux anciens jours, dès la réouverture des églises; et pour l'encourager, l'évêque de Troyes lui accorda la bénédiction du Saint Sacrement après la grand-messe de toutes les fêtes de la Vierge, en même temps qu'il obtint du Saint-Siège des indulgences pour quiconque communierait à ces fêtes.

L'église mère du diocèse ne faillit donc jamais à sa noble mission de donner aux autres églises, ses filles, l'exemple de la dévotion à Marie; et cet exemple ne fut point stérile. La ville de Troyes se couvrit de chapelles ou d'églises en l'honneur de la sainte Vierge. La première, par ordre d'ancienneté ou droit d'ainesse, fut Notre-Dame du Faubourg, autrement dite *extra muros*, qu'on appelait encore Notre-Dame-ès-Aires, *Sancta Maria in arvis*. Séparée du bruit de la ville, elle formait un oratoire silencieux, où saint Loup aimait à se retirer pour méditer et prier. Il y rassemblait ses prêtres et ses disciples, pour

---

(1) *Voyage archéologique*, p. 127.



les former, sous l'œil de Marie, aux vertus sacerdotales; et, à côté de l'église, il éleva un monastère pour les y loger tous. Ainsi naquit la célèbre abbaye de Saint-Loup. Ce fut là qu'il voulut être inhumé, comme dans son sanctuaire de prédilection (1); et, du fond de sa tombe, il y opéra tant de miracles que le peuple n'appela plus l'église et l'abbaye, que du nom de Saint-Loup. Mais, comme pour dédommager Marie du titre qu'elle perdait, on y fit construire plus tard sous son vocable une magnifique chapelle, qu'on dota en même temps de revenus considérables.

Cependant les Religieux de Saint-Loup craignant d'être, quelque jour, inquiétés par une invasion de Barbares contre lesquels leur saint fondateur ne les protégerait plus comme il l'avait fait pendant sa vie, crurent prudent de se ménager, à tout événement, une retraite dans l'intérieur de la ville; et pour cela, en 724, ils s'y bâtirent, avec un monastère, une église qu'ils appelèrent Notre-Dame de la Cité, pour la distinguer de Notre-Dame du Faubourg. Environ un siècle et demi plus tard, les craintes de ces Religieux se réalisèrent. En 888, arrivèrent les Normands qui pillèrent l'église et le monastère de Saint-Loup. Ils n'y trouvèrent plus les Religieux, qui s'étaient retirés, avant l'invasion, à Notre-Dame de la Cité, y apportant avec eux ce qu'ils avaient de plus précieux, surtout le corps de saint Loup. Depuis 93, Notre-Dame de la Cité et son monastère ne sont plus; mais Notre-Dame du Faubourg et son couvent subsistent encore, sous le nom de Saint-Martin-ès-Aires, nom que prit l'établissement en perdant le corps de saint Loup. C'est aujourd'hui une pension de jeunes personnes, la plupart orphelines, tenue par des

---

(1) Sanctus Lupus sepultus est in suburbanâ beatæ Mariæ basilicâ, postmodum dictâ sancti Lupi. *Gall. christ.*, t. XII, p. 488, 584, etc.



Religieuses de Picpus; et la Mère de Dieu y reçoit constamment des hommages purs et fervents.

Non loin de là, est Notre-Dame-en-l'Isle, ainsi appelée des eaux qui l'environnent presque de toutes parts. Elle fut bâtie par des chanoines du Val-des-Écoliers qui vinrent s'établir à Troyes; et enrichie de cent livres de rente par Jeanne de Navarre, épouse de Philippe le Bel, à la condition d'un service anniversaire le jour de sa mort. Ces chanoines, les mêmes qui fondèrent à Paris, en 1229, la maison Sainte-Catherine, s'attachèrent à embellir Notre-Dame-en-l'Isle, à accroître les bâtiments qui en dépendaient; et après avoir joui pendant cinq siècles de ce bel établissement, ils le cédèrent, en 1723, aux Lazaristes, pour en faire le grand séminaire du diocèse (1) : c'est là que sont encore aujourd'hui ces dignes enfants de saint Vincent de Paul, répandant en tous les cœurs l'amour de la sainte Vierge, dont on voit le chiffre sur toutes les portes, la statue dans les jardins, dans les salles et les corridors, l'image partout.

Sur l'emplacement où sont aujourd'hui les jardins de la recette générale, était autrefois Notre-Dame la Dorée, *Sancta Maria deaurata*. On la trouve mentionnée dans l'histoire dès 1117. En 1172, Henri, comte palatin de Troyes, lui donna une terre, une vigne et un verger, « à condition, » porte l'acte de donation, que les Religieux qui y sont attachés, en feront exactement le service à la gloire de la » bienheureuse Vierge (2) ». En 1322, le pape Jean XXII lui accorda des indulgences solennelles; et en 1631, elle devint, sous le titre de Notre-Dame l'Honorée, le siège d'une confrérie de charité, qui se dévouait au service des malades, surtout des pestiférés, lesquels étaient alors en

---

(1) Coustalon, t. II, p. 308 et suiv. — *Gall. christ.*, t. IV, p. 778 et 784.

(2) *Archives de l'Aube*, n° 204.



très-grand nombre. Cette confrérie se composait d'un primicier, de cinq custodes dont trois ecclésiastiques et deux séculiers, et des frères, les uns laïques, les autres membres du clergé. Chaque année, elle réglait ses comptes et employait l'excédant à doter, le 25 mars, plusieurs filles nubiles qu'on lui présentait comme appartenant à d'honorables familles, mais pauvres et irréprochables. Le Pape, par une bulle, et le Roi, par des lettres patentes, autorisèrent cette confrérie; mais la peste ayant disparu et ne revenant plus, la confrérie, devenue sans objet, s'éteignit, et en 1766, la chapelle fut démolie (1).

C'est un fait remarquable, qu'en tous les temps, toutes les institutions qui tendent à soulager le malheur se placent sous le patronage du nom de Marie. L'instinct chrétien fait comprendre que le malheur ne peut être mieux abrité que sous tel nom qui, étant un nom de mère, inspire tout à la fois confiance, dévouement et douceur : confiance aux auteurs de l'entreprise, dévouement à ceux qui l'exécutent, douceur à ceux qui souffrent. Si les chanoines de la cathédrale fondent l'hospice Saint-Nicolas, ils déclarent que c'est en l'honneur de Dieu, de la glorieuse Vierge Marie et de saint Nicolas (2); si en 1123 le comte Hugues fait un don insigne à un autre établissement charitable, il dit également que c'est « pour l'amour de Dieu et de sa » sainte Mère, la Vierge Marie (3) »; si des communautés religieuses s'établissent pour se dévouer au bonheur de leurs frères, toujours Marie est au milieu d'elles : c'est leur patronne, leur directrice, leur mère. Vous la trouvez chez les Cordeliers, sous la forme d'une *Mater dolorosa* remarquablement belle; chez les frères Mineurs, c'était

---

(1) *Recherches sur les anciennes pestes de Troyes*, p. 43.

(2) Camusat Prompt, p. 399.

(3) *Ibid.*, p. 402.



une magnifique Vierge d'albâtre (1); les Carmélites se la rendaient présente dans plusieurs beaux tableaux, et ont encore aujourd'hui, sous son vocable, une des plus belles églises de la ville. Les filles de saint Vincent de Paul, ou sœurs de la Charité, s'attachent à populariser son amour dans les classes pauvres qu'elles soulagent; les sœurs du Bon Pasteur l'honorent sous le titre de la *Divine Bergère*; les Franciscaines, les sœurs de Bon-Secours, toutes aiment Marie et travaillent à la faire aimer.

Parcourons les diverses églises de la ville, et nous comprendrons encore mieux le vif intérêt qu'on porte partout à son culte. A commencer par la chapelle de l'évêché, on y voyait, avant 93, deux admirables tableaux, l'un de l'Annonciation, l'autre de la *Vierge à la crèche*. Ce dernier, le seul qui ait survécu à la tempête, obligé depuis quelques années de céder la place aux peintures murales exécutées dans la chapelle, a été transféré à un oratoire privé du palais épiscopal; et, là où il était, on voit aujourd'hui une rosace renfermant les principales scènes de la vie de la sainte Vierge depuis sa naissance jusqu'à l'adoration des bergers qui en occupe le centre.

A Saint-Nizier, on voit Marie dans les verrières; on la voit dans la nef principale, où cinq grands tableaux retracent diverses scènes de sa vie; on la voit dans sa chapelle qui possède une belle Vierge, en pierre, du douzième siècle, et deux remarquables tableaux en son honneur.

A Saint-Urbain, soit sur la cuve baptismale, soit au-dessus de la piscine, on trouve la Vierge couronnée dans le ciel par la main de son Fils; deux chapelles lui sont consacrées, l'une de l'Annonciation, l'autre dite simplement de la Vierge, à laquelle on donna, en 1326, deux chapelains chargés d'y dire, tous les jours, le petit office. Ce fut sur

---

(1) Coustalon, t. II, p. 249.



cette paroisse que s'établirent, en 1628, les religieuses Ursulines, si pleines de dévouement à la sainte Vierge et si ingénieuses à l'inspirer à leurs élèves.

Tout près de là, était autrefois Notre-Dame aux Nonnains, *Sancta Maria ad Moniales*, la plus célèbre abbaye de femmes de tout le diocèse, que quelques auteurs croient avoir été fondée vers 652, par saint Leuçon, dix-neuvième évêque de Troyes, pour y recueillir un certain nombre de femmes récemment converties de l'idolâtrie au christianisme, et que d'autres font remonter jusqu'au premier siècle, prétendant que l'évêque de cette époque y établit en communauté les Vestales d'un temple païen du voisinage, après leur conversion à la foi. Grâce sans doute à cette haute antiquité, les Papes et les rois semblaient conspirer à l'envi à la grandeur de cette maison. L'abbesse avait droit de haute, moyenne et basse justice sur certains quartiers de la ville; elle avait droit de présentation à plusieurs cures; et même il fut une époque où, exempte de la juridiction épiscopale, elle ne relevait que du Saint-Siège, sans compter beaucoup d'autres droits qu'elle s'attribuait, et dont la discussion sortirait de notre plan. Aussi les plus illustres familles, les Luxembourg, les Choiseul, les d'Anglure, les de Montmorin, s'estimaient honorées, lorsqu'une religieuse de leur sang y était nommée abbesse. Le comte de Champagne, Henri I<sup>er</sup>, y versait toutes ses largesses, et lui obtint le titre d'abbaye royale. Presque entièrement ruinée par l'incendie de 1188, elle se releva bientôt de ses cendres, avec l'aide de l'évêque Manassès et de Henri II, comte de Champagne, aussi zélé que son père. Saint Bernard n'estimait pas moins cette maison; et consulté par une des religieuses, si, pour mener une vie plus parfaite, elle ne ferait pas bien de quitter sa communauté qu'on venait de réformer, il l'en détourna par une lettre digne de sa haute et intelligente piété. Malgré la considé-



ration dont jouissait Notre-Dame aux Nonnains, elle tomba dans la détresse, au temps de la minorité de Louis XIV; et le régent paya ses dettes. Cet acte de royale munificence ne suffit pas pour que l'abbesse pût restaurer son monastère qui s'en allait en ruine. Louis XVI y pourvut; il en fit relever les murs près de s'écrouler; et dans le sentiment de leur reconnaissance, les religieuses fondèrent à perpétuité une messe solennelle pour le roi et la famille royale. C'était en 1778; peu d'années, hélas, avant la dispersion de la communauté et la ruine complète du monastère.

Au milieu de toutes ces vicissitudes, l'abbaye ne varia point dans son tendre amour pour la sainte Vierge. Chaque jour, elle récitait des litanies composées de tout ce que l'Écriture renferme de plus pieux et de plus propre à faire ressortir les grandeurs et les bontés de la Mère de Dieu; et quand, au quinzième siècle, elle éleva le beau portail de son église, qui est maintenant l'église Saint-Jacques, elle eut soin d'y faire placer une magnifique statue de la Vierge, qui depuis a toujours été en grande vénération.

En même temps que les comtes de Champagne protégeaient Notre-Dame aux Nonnains, ils bâtissaient, dans leur palais, une sainte chapelle, rivale, en beauté, de la sainte Chapelle de Paris, où, derrière le chœur, ils établirent une chapelle de la Vierge; et ils y attachèrent six chanoines qui, plus tard, furent réduits à quatre, avec mission d'y entretenir toujours une lampe ardente, et d'y chanter, chaque jour, une messe de la Vierge.

Dans ce voisinage, était Saint-Étienne, où se trouvaient une chapelle et un tableau de la Conception, un vitrail représentant Marie entourée des attributs énoncés dans ses litanies, et accompagnée de médaillons relatifs aux diverses circonstances de sa vie, sans compter le jubé où on la voyait à genoux avec saint Jean, devant le crucifix. Non loin de Saint-Étienne, la sainte Vierge avait des défenseurs



de son culte, aussi ardents qu'éclairés, dans les religieux de Saint-Dominique. Ils avaient pris possession de leur maison en 1232 ; et, en 1310, Philippe le Long leur donna des maisons et des terrains pour l'agrandissement de leur couvent, qui, pendant quatre cents ans, n'eut pas moins de cent religieux ; leur église était une des mieux ornées de la ville ; la sculpture et la peinture y avaient reproduit à l'envi les images de la Mère de Dieu. C'est aujourd'hui l'église Saint-Rémi qui, comme centre de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires pour tout le diocèse, attire tant de fidèles aux pieds de Marie. On y admire un beau tableau de l'Annonciation, ainsi que deux médaillons de la Vierge, l'un en cuivre, l'autre en marbre ; tous les deux, ouvrages du sculpteur Girardon. La chapelle de la Vierge remonte au moins au treizième siècle : car on possède un testament de l'an 1300, qui y fonde une messe quotidienne.

Cependant l'église Saint-Jean paraît avoir eu encore plus de célébrité. Elle possédait quatre chapelles consacrées à la Mère de Dieu : la première, qu'on appelait la chapelle de la Vierge, avait un autel qui datait de 1392 ; la seconde était la chapelle de l'Assomption ; la troisième, Notre-Dame des Vertus, et la quatrième, Notre-Dame du Mont-Carmel. Tous les jours, dans cette église, on célébrait une messe de Notre-Dame. Dès 1411, une délibération du conseil de fabrique suppose cet usage très-ancien, et l'*Ordo* de 1568 mentionne la messe de la Vierge *Salve, sancta parens* comme devant se chanter solennellement, *selon l'usage*, le dimanche de la Trinité, après la première messe. Il y existait des fondations : 1° pour faire célébrer, aussi solennellement que le jour de Pâques, les fêtes de la Présentation, de la Compassion et de Notre-Dame du Carmel ; 2° pour y faire prêcher un prêtre étranger, afin que l'attrait de la nouveauté y amenât une plus nombreuse



assistance; 3<sup>e</sup> pour y faire chanter, trente-trois fois par an, le répons *Gaude, Maria*; 4<sup>e</sup> pour y faire sonner l'*Angelus* trois fois le jour. Cette église avait, sous le vocable de la Nativité de la sainte Vierge, une confrérie de marchands et d'ouvriers; et encore aujourd'hui elle possède deux confréries : la première est celle du Rosaire, qui compte au moins quatre cents membres; la seconde, celle de Notre-Dame du Suffrage, récemment érigée, et déjà composée de plus de trois cent cinquante associés. Cette dernière confrérie fait célébrer, par ses offrandes volontaires, trois messes chaque semaine : l'une pour obtenir aux membres vivants la grâce d'une bonne mort; l'autre pour procurer aux membres décédés la fin de leurs souffrances; et la dernière pour soulager les âmes les plus délaissées du purgatoire. Le mois de Marie s'y fait avec un grand éclat, et un prédicateur étranger y célèbre, chaque jour, les louanges de la Mère de Dieu. Il n'y a pas jusqu'aux murs de cette église, qui ne prêchent à leur manière les grandeurs de Marie; ce sont, au maître-autel, des médaillons de la Vierge par Girardon, ornant une niche de marbre et une belle table de communion; c'est, à la verrière de la chapelle de la Vierge, l'Annonciation, avec deux curés de Saint-Jean en robes rouges, surplis et étole, lui faisant hommage de cette verrière; c'est enfin Notre-Dame de Pitié, et surtout la Visitation, sculpture d'un mérite hors ligne. Au sortir de l'église, vous trouvez, dans le faubourg qui en dépend, jusqu'à huit remarquables monuments de la piété envers la sainte Vierge : le premier, c'est, à la chapelle Saint-Gilles, une collection de peintures sur bois, représentant la Naissance de Marie, sa Présentation au temple, son Mariage, sa Visitation et son Assomption; le second, c'est au milieu d'une prairie, Notre-Dame de la Prée, *Beata Virgo Pratensis*, ancienne chartreuse fondée vers l'an 1330, qui édificia, pen-



dant longtemps, toute la ville, et disparut ensuite ; le troisième est Notre-Dame de l'Échelle, autrement dit de l'Écherelle, petite chapelle, où la paroisse Saint-Jean allait chanter la messe un des trois jours des Rogations ; le quatrième est un couvent de Capucins, qui, lors de la peste survenue à Troyes, montrèrent un oubli complet d'eux-mêmes, et enrôlèrent dans le tiers ordre de Saint-François, si dévoué à la sainte Vierge, un très-grand nombre d'habitants ; le cinquième est le couvent de la Visitation, dont les annales sont comme toutes embaumées de l'amour de la Mère de Dieu. Appelées à Troyes par l'évêque et par Louis XIII lui-même, qui leur en fit la demande, les dignes filles de saint François de Sales rencontrèrent à leur établissement l'opposition la plus vive de la part du maire et des échevins de la ville. Sûres d'en triompher par la sainte Vierge, elles partirent de Paris, en 1630, avec son image, qu'elles vénéraient sous le titre de Notre-Dame Protectrice. Arrêtées aux portes de Troyes et obligées de se réfugier à la maison de campagne de l'évêque, elles prièrent Marie avec ferveur et confiance, s'engageant par vœu à la représenter, dans un tableau, rebutée par les habitants de Bethléhem, comme elles l'étaient elles-mêmes en ce moment. La Mère de Dieu écouta leurs prières, la municipalité céda ; et il leur fut permis d'entrer dans la cité. Mais à peine étaient-elles installées, que la peste envahit la ville. Alors, resserrées et manquant d'air dans leur petit logement, elles sentent qu'elles vont périr. Elles invoquent encore Notre-Dame Protectrice, et Notre-Dame Protectrice vient à leur aide : le commandeur de Sillery leur propose de se retirer, pour quelque temps, à sa commanderie. Elles profitent d'une offre si bienveillante ; mais à peine encore y étaient-elles arrivées, que la ville s'offense de ce changement de domicile, et veut les forcer de retourner à leur premier logement. Elles tiennent bon, toujours



pleines de confiance en Notre-Dame Protectrice. Enfin, après trois ans de lutttes, on leur permit de se loger et de se bâtir un couvent là où elles voudraient. En conséquence, au mois de décembre 1633, elles posèrent la première pierre de leur monastère, au nom de Louis XIII, qui accepta le titre de fondateur de l'établissement. Avant que les travaux commençassent, les saintes religieuses avaient porté sur les lieux le tableau de Marie; et là, prosternées à deux genoux, elles l'avaient conjurée de veiller sur ce bâtiment, afin qu'aucun accident n'arrivât aux ouvriers, et que personne ne l'offensât. En même temps, elles firent une neuvaine de processions, où elles portaient le tableau de Marie en chantant ses litanies; et tous les jours elles se rassemblaient devant ce tableau pour y réciter le chapelet aux mêmes intentions. Marie exauça des prières si ferventes; et au mois d'octobre 1635, elles purent s'établir dans leur nouvelle maison, en y portant avec elles le tableau de la sainte Vierge, pour qu'elle en prit possession la première, comme fondatrice et comme supérieure. Le 15 avril 1636, sainte Chantal, étant venue les visiter, leur recommanda de continuer à recourir en toute occasion à la Mère de Dieu; et quand tous les bâtiments furent achevés, l'église fut consacrée sous le titre de Notre-Dame des Neiges. Ce fut là que la Révolution surprit ces saintes religieuses, vivant toutes ensemble dans la ferveur et l'amour de Marie. Obligées alors de quitter leur bénite maison, elles emportèrent l'image vénérée de Notre-Dame Protectrice; et dès que la paix fut rendue à l'Église, elles revinrent avec la sainte image qui les avait protégées depuis leur fondation, et qui depuis lors a toujours continué de veiller sur elles. En 1814, les Cosaques ayant envahi le couvent, les religieuses et les pensionnaires se rassemblèrent autour de la sainte image, et y demeurèrent sept heures en prière. Les Cosaques, arrêtés par une puissance



invisible, ne dépassèrent pas le réfectoire, et se retirèrent sans pénétrer plus avant. Vers le même temps, d'autres soldats escaladèrent les murs du couvent; et la statue de Notre-Dame de la Garde, qui était dans le jardin, sembla enchaîner leur rage de déprédation; ils se retirèrent sans faire aucun dégât.

Outre le couvent de la Visitation, la paroisse Saint-Jean possède un sixième monument de piété envers Marie : c'est la maison mère de l'institut des Sœurs de la Providence, qui se vouent aux petites écoles des campagnes sous le patronage de la Mère de Dieu, et qui, en conséquence, en ont partout retracé l'image dans leur chapelle. Au-dessus de l'autel, c'est sa statue en pierre, avec deux vitraux qui la représentent, l'un recevant de l'archange Gabriel la grande nouvelle de sa divine maternité, l'autre contemplant son Fils, qui travaille des mains sous la direction de saint Joseph; aux fenêtres du sanctuaire, ce sont sa Naissance, sa Présentation au temple, et dans les grisailles, ses principaux emblèmes empruntés soit aux litanies, soit à la sainte Écriture.

Enfin à tous ces établissements, il faut ajouter et la maison des Prêtres Auxiliaires, propagateurs ardents du culte de Marie, et la maison des Sœurs de la Charité, si dévouées elles-mêmes à l'amour de la sainte Vierge.

Telles sont les richesses de la paroisse Saint-Jean. L'église Sainte-Madeleine n'a à nous offrir qu'une confrérie de Notre-Dame du Carmel, une autre de la Vierge, et sa statue qui figure au jubé. L'église Saint-Pantaléon possède deux confréries : une du Rosaire, l'autre de Notre-Dame des Sept-Douleurs; à quoi elle ajoute une statue de Marie prenant les leçons de sainte Anne, trois autres de Marie tenant l'Enfant Jésus dans ses bras, deux *Mater dolorosa*, et enfin trois verrières remarquables, dont la première, qui porte le millésime de 1533, exprime clairement



dans ses légendes l'Immaculée Conception : *Maria originale peccatum non habuit*, y est-il écrit; *Maria fait immunis a culpa originali. Quærat peccatum illius, et non invenietur. Ros in solo vellere, et in omni terrâ siccitas*. La seconde représente l'Annonciation, la Naissance de Notre-Seigneur, sa Présentation au temple, l'Adoration des Mages, l'Avertissement de l'ange à Joseph, la Fuite en Égypte, Jésus au milieu des docteurs, les Noces de Cana, et enfin à la partie supérieure, l'Assomption de la sainte Vierge en présence des apôtres. La troisième représente la Naissance de la sainte Vierge, son Mariage, l'Annonciation, la Visitation, la Naissance de Notre-Seigneur, sa Présentation au temple, et le Triomphe de sa Mère montant au ciel.

L'église Saint-Nicolas a, depuis 1530, une chapelle et une confrérie de Notre-Dame de Lorette, enrichie d'indulgences par les papes Grégoire XV, Urbain VIII, Léon XII et Grégoire XVI. Elle possède en outre dans son ressort Notre-Dame de la Sainte-Espérance, chapelle de la société des Jeunes Ouvriers, autrement dite l'Œuvre de la Jeunesse. Là, chaque dimanche, ces jeunes gens se réunissent, entendent la messe avec une instruction; après quoi, ils vont prendre ensemble d'innocentes récréations, devant une grande et belle statue de Notre-Dame de la Sainte-Espérance, placée au milieu de bosquets délicieux. Là, chaque année, ils font une retraite avant le dimanche dans l'octave de l'Assomption, jour de leur fête patronale, où tous communient le matin, et promènent le soir en procession la statue de Marie, au milieu des chants et des illuminations les plus magnifiques.

La paroisse Saint-Martin-ès-Vignes honore la Mère de Dieu par une confrérie du Rosaire, une chapelle de la Vierge, et la reproduction répétée de son image dans ses verrières; elle l'honore dans la chapelle des Sœurs de la Charité, qui est dédiée à la Vierge Immaculée; elle l'honore



chez les Sœurs hospitalières, qui se regardent comme les filles de Marie; elle l'honore surtout au petit séminaire, où tout tend à développer le culte et l'amour de la Mère de Dieu dans le cœur des élèves, qui l'invoquent au commencement et à la fin des exercices soit religieux, soit littéraires, qui célèbrent ses fêtes avec amour, qui presque tous portent le scapulaire du Carmel et beaucoup celui de l'Immaculée Conception; et qui, à la chapelle, après la visite faite à Jésus-Christ dans son sacrement, vont toujours saluer sa Mère à l'autel qui lui est consacré : dans ce noviciat du sacerdoce, l'image de Marie est partout sous les yeux; et les belles verrières de la chapelle racontent sa sainte vie à tous les regards.

D'après ce que nous venons de dire, il est facile de comprendre combien le culte de Marie est ancien dans la ville de Troyes, combien l'y ont heureusement cultivé et rendu florissant tant d'ordres religieux à la fois, les Capucins, les Cordeliers, les Dominicains, les Chartreux, les Oratoriens, les Prêtres de la Mission, les Templiers, les Trinitaires, les Mathurins, les Frères des écoles chrétiennes, qui tous ou le prêchaient ou le professaient publiquement, tandis que d'un autre côté, elles l'enseignaient si puissamment par l'exemple ces innombrables vierges qui, sous les noms divers de Carmélites, d'Ursulines, de Visitandines, de Religieuses de Notre-Dame, d'Augustines, de Sœurs de la Charité, de Dames du Bon-Pasteur, se confondaient toutes dans un même sentiment d'amour pour la sainte Vierge. Aussi la plupart des maisons portaient sur leur imposte une statuette de Marie, sans compter que les rues et les places rappelaient encore son nom béni; car il y avait la rue de la Vierge, la rue Notre-Dame, la place Notre-Dame; et quand, à la naissance du protestantisme, les calvinistes se permirent de briser ou d'insulter ces images, l'indignation publique ne put se con-



tenir : on sévit contre les profanateurs, on fit des processions expiatoires, et l'on chanta des messes en réparation de l'outrage fait à la Mère et Patronne qu'on aimait.

Les environs de Troyes nous offrent à peu près le même spectacle. Au sortir de la ville, nous trouvons Pont-Sainte-Marie, la plus jolie église que l'art ogival ait élevée à la Mère de Dieu dans tout le diocèse, remarquable dans son ensemble comme dans ses détails, dans ses beaux portails comme dans ses charmantes verrières, qui contiennent toute la vie de la Vierge. Si cette belle œuvre du seizième siècle n'échappa pas au vandalisme de 93, on a du moins réparé, autant qu'on l'a pu, les traces de ce passé barbare; et l'on s'efforce d'attacher les cœurs à la sainte Vierge tant par la confrérie du Rosaire, que par la dévotion qu'on tâche d'inspirer pour une chapelle de l'Assomption, où l'on va en procession le 15 août et le jour de l'Ascension.

Vannes, paroisse voisine, porte le vocable de l'Assomption. Creney est affilié à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, et possède, outre la statue de Marie, de belles verrières, où sont représentés sa Mort, son Convoi, sa Résurrection et son Assomption. Saint-Parres-aux-Tertres avait, au dix-huitième siècle, cinq confréries de la sainte Vierge, une pour chacune de ses principales fêtes. C'était, le 25 mars, la confrérie de l'Annonciation, qu'on appelait la première Notre-Dame; le 15 août, la confrérie de l'Assomption ou la seconde Notre-Dame; et il en était de même pour la Nativité, la Purification et la Conception. Aujourd'hui ces confréries existent encore, quoiqu'un peu transformées. Mais il ne reste plus que le souvenir du prieuré de Notre-Dame de Foicy, qui comptait, en 1609, au moins soixante religieuses, et qui fit jusqu'en 93 l'édification de Saint-Parres. Les Noës, Payns et Villeloup sont sous le vocable de Marie; mais la paroisse des Noës a ceci de par-



ticulier, qu'elle possède, au-dessus de la grande porte de son église, une statue colossale, connue sous le nom de la bonne Vierge des Noës, et, dans l'intérieur, deux Vierges Mères. Payns, plus riche encore, en a quatre, sans compter deux tableaux avec une verrière, et joint à tout cela une confrérie du Rosaire. Villeloup n'en a qu'une, mais qui est admirée des connaisseurs. La chapelle Saint-Luc, plus riche que toutes ces paroisses, a deux verrières, reproduisant l'Annonciation, une autre contenant la Résurrection avec le chant de joie noté : *Regina cœli, ketare*, une autre l'arbre de Jessé, une autre Marie portée au ciel par les anges; elle possède de plus deux retables représentant l'un quatre sujets de la vie de la sainte Vierge, l'autre son Mariage et son Annonciation. La paroisse de Pavillon, dont l'église, dédiée à la sainte Vierge, est affiliée à Notre-Dame des Victoires, possède, depuis des siècles, une *Mater dolorosa* en pierre. L'église Saint-Lyé offre partout aux regards l'image de Marie; trois autels lui sont dédiés, un aux fonts baptismaux, deux aux chapelles collatérales, le premier sous le vocable du Rosaire, le second sous le titre de Notre-Dame de Pitié; sa statue est cinq fois reproduite; au maître-autel, aux deux extrémités de la châsse de Saint-Lyé, à l'autel de Notre-Dame de Pitié, et aux fonts baptismaux, sans compter ni les cinq groupes de la Nativité, de l'Annonciation, de la Visitation, de la Circoncision et de l'Assomption, sculptés sur une pierre fixée au mur des fonts, ni son image sculptée au revers de la croix de Montenay, ni le vitrail près le maître-autel, ni le tableau de la chapelle du Rosaire, où partout l'on voit la Mère de Dieu. La dévotion à Marie, entretenue par sa douce image, ainsi partout offerte aux regards, a introduit et maintenu dans cette paroisse l'usage de vouer les enfants au bleu ou au blanc jusqu'à l'âge de sept ans; et, pendant ce temps-là, on fait dire plusieurs



messes à leur intention. A Sainte-Savine, la peinture a représenté Marie non-seulement dans un beau médaillon, appendu au pilier en face de la chaire, mais encore dans des tableaux sur bois soit au maître-autel, soit à la chapelle qui suit la porte méridionale vers l'ouest, soit surtout au mur près de la sacristie. Les verrières vous la montrent de nouveau, ici en manteau de pourpre enlevée par les anges, là entourée des symboles de ses litanies, ailleurs tenant l'Enfant Jésus, ou en compagnie de Marie Salomé et de Marie Cléophas; et enfin la sculpture vous la présente, soit en statue colossale au-dessus du portail principal, soit sous la forme d'une *Mater dolorosa* singulièrement remarquable à la porte du sud. A Laines-aux-Bois, un vitrail représente la Vierge faisant jaillir de son sein le lait que reçoit saint Bernard à genoux. A Saint-Julien, on trouve Notre-Dame de Pitié, d'abord au retable, puis sur un piédestal et sous un dais; deux autels y sont dédiés à Marie; une confrérie du Rosaire y fleurit comme dans ces beaux jours d'autrefois, où elle réjouissait l'église, en compagnie des confréries de la Conception, de la Nativité et de la Compassion qui ne sont plus.

Mais que sont toutes ces paroisses près de celle de Saint-André? C'est là qu'à la chapelle de la Vierge on admire un retable orné de soixante figures, toutes remarquables par les variétés des poses, le caractère des têtes et le gracieux des mouvements. Dans la partie droite, les anges avertissent les bergers endormis; et à gauche l'archange Gabriel annonce l'Incarnation du Verbe. Dans le fond vers la gauche, la Vierge assise présente l'Enfant Jésus à sainte Élisabeth; vers la droite elle l'allait; ailleurs elle le tient sur ses genoux, les Mages l'adorent et, placé derrière elle, saint Joseph les salue. Là, tous les âges sont représentés, offrant à Marie leurs hommages avec des fleurs et des fruits; et, au centre de l'entre-colonne-



ment qui partage ces scènes diverses, s'élève une jolie statue de la Vierge en marbre, d'une proportion plus grande que toutes les autres figures; elle est placée dans une niche dont les parois sont occupées par deux grands arbres au feuillage vert, aux branches dorées; et tout autour brillent les signes emblématiques ordinaires, avec leur inscription sur des rouleaux déployés : *pulchra ut luna, electa ut sol, stella matutina, rosa mystica, lilium convallium*, etc. Au haut de la fenêtre qui est derrière ce retable, Marie à genoux reçoit du Père éternel le diadème de sa royauté, ayant son Fils à sa droite et au-dessus le Saint-Esprit en forme de colombe. Notre-Dame de Pitié fait l'ornement d'une des fenêtres collatérales. Au-dessus de la baie du portail du midi, plusieurs autres images de la Vierge couvrent l'intérieur de l'église; et l'*Ave, Maria* se lit en lettres gothiques sur un des panneaux de la chaire.

A cette belle église, la paroisse Saint-André joignait, dans les temps passés, quatre autres monuments de piété envers Marie. Le premier était Notre-Dame des Prés, abbaye de religieuses de l'ordre de Cîteaux, connues sous le nom de *Filles-Dieu*, fondée en 1231. Cette abbaye contenait plus de quarante religieuses, et eut pour abbesses des personnes de la plus haute extraction, les de Lannoy, les du Châtelet, les de Pardaillan, les de Bellegarde, les de Laubardemont. Le second est le monastère de Montier-la-Celle, de l'ordre de Saint-Benoît, qui eut des saints pour fondateurs, donna des patriarches aux ordres religieux, des archevêques aux métropoles, des évêques aux diocèses, des abbés aux monastères, des savants aux lettres. Cette maison fut la mère de dix-sept prieurés, était la collatrice de plus de trente églises paroissiales, et eut pour église, disent les auteurs, une vraie merveille, un nouveau temple de Salomon. Le troisième était Notre-Dame de Scellières, de l'ordre de Cîteaux, fondée en 1167. Enfin on peut con-



sidérer comme quatrième monument, un tableau sur bois de Notre-Dame de Lorette dans la chapelle de Rosière, hameau de la paroisse Saint-André.

Si, après les paroisses que nous venons de parcourir et qui relèvent toutes de Troyes comme chef-lieu de canton, nous entrons dans les autres cantons du même arrondissement, nous trouvons d'abord, au canton et sur la paroisse de Piney, la chapelle de Villevoque, où tout le pays et les contrées voisines vénèrent la sainte Vierge sous le titre de Notre-Dame des Ormes. Cette chapelle fut bâtie en 1517, probablement en place d'une ancienne chapelle en ruine, et reconstruite en 1616. Nous trouvons, à Brantigny, l'église paroissiale, également sous le vocable de la Mère de Dieu; à Auzon, la pratique d'aller prier devant l'autel de la Vierge, non-seulement après les relevailles, mais encore après la cérémonie du mariage, et, dans ce dernier cas, le chœur chante l'*Inviolata*; à Brévonnes, la chapelle de Notre-Dame des Sept-Douleurs et les exercices de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires dans l'église paroissiale; à Luyères, une chapelle de l'Assomption, avec la confrérie du Rosaire, la récitation du chapelet en public tous les dimanches et fêtes, et l'usage de venir, avant le contrat civil du mariage à la mairie, prier devant l'autel du Rosaire. La chapelle alors est ornée comme aux plus grandes fêtes; les amies et compagnes de l'épouse chantent un cantique suivi de l'*Inviolata*; le curé fait une allocution, et la cérémonie se termine par le chant de trois invocations des litanies de la Vierge avec le *Sub tuum*.

Au canton de Lusigny, qui compte cinq églises sous le vocable de Marie (1), nous trouvons, dans la paroisse même de Lusigny, l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires;

---

(1) Ce sont : Fresnoy, Courteranges, Laubressel, Montiéramy et Kuvigny.



la récitation publique du chapelet, les exercices du mois de Marie, une très-grande statue de la Vierge en pierre, et les souvenirs vénérables de l'abbaye de Larivour, fondée en 1135 par Thibaut II, comte de Champagne, à l'instigation de saint Bernard, puis relevée par l'évêque de Troyes en 1441, après les ravages des guerres. Cette abbaye avait, au maître-autel de son église, un retable merveilleusement riche, et comptait parmi ses abbés les noms les plus illustres, les Luxembourg, les Molé, les Devienne, les Forbin de Janson et les de Quélen(1). Le Fresnoy possède deux grandes statues de la Vierge. La paroisse de Montiéramy conserve quelques restes de son ancienne abbaye, qui datait du douzième siècle. Le tableau de son maître-autel est une Assomption d'une exécution remarquable. Pendant que la Vierge s'en va au ciel, portée par les anges, les apôtres élèvent vers elle les yeux et les mains, et des fleurs remplissent le tombeau vide. Le tableau de l'abside est la Vierge aux raisins, et le vitrail le plus proche représente la Mère de Dieu au sein d'une gloire flamboyante, avec le croissant sous ses pieds. A la chapelle de la Sainte-Vierge, est une autre statue de Marie du seizième siècle, et à la chapelle Sainte-Anne une *Mater dolorosa*, une Marie enfant qui prend de sa Mère des leçons de lecture. Dans la liste des abbés qui gouvernèrent cette abbaye, nous distinguons, comme à Larivour, les noms les plus illustres : les Pinterville, les Garibaldi, les Beurnonville, les Montmorency, les Luxembourg, les Noailles, les Gondrin, les Pardaillan et les Crussol d'Uzès (2).

La paroisse de Bouranton a le Rosaire vivant avec l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, et célèbre pieusement toutes les fêtes de la sainte Vierge. Celle de Montreuil

---

(1) *Gallia christ.*, t. XII, p. 598 et 509.

(2) *Ibid.*, p. 549.



possède, à son maître-autel, un tableau de l'Assomption ; et à côté une statue de la Vierge. Les verrières vous montrent Marie, tantôt s'appuyant sur une ancre avec une étoile de chaque côté, pour dire qu'elle est l'étoile de la mer, tantôt apprenant à lire à l'école de sainte Anne ; ailleurs mourante, puis enlevée au ciel par un groupe d'anges, couronnée enfin par le Père éternel. Plus loin, on la voit, ici s'appuyant sur une tige en fleur qui désigne la tige de Jessé, là allaitant son divin enfant. Enfin à toutes ces églises, nous devons joindre celle de Verrières où le tympan du portail occidental nous montre la Vierge à genoux devant les trois Personnes divines, assises sur un même banc, couvertes d'une même chappe, qui, toutes les trois, soutiennent une couronne qu'elles lui posent sur la tête.

Le canton de Bouilly a aussi ses richesses. A Bouilly même, il y a un autel de la Vierge, avec deux confréries du Rosaire, l'une du Rosaire de Saint-Dominique, l'autre du Rosaire vivant ; et, de plus, l'ancienne église collégiale de Lirey, fondée, en 1352, par Geoffroy de Charny, selon le vœu qu'il en avait fait à la sainte Vierge pour obtenir sa délivrance, lorsqu'il était détenu prisonnier d'Édouard III au château de Calais. Ce religieux seigneur ajouta à la construction de l'église la fondation de revenus suffisants pour y entretenir six chanoines, et le don d'un magnifique reliquaire, contenant un des saints suaires de Notre-Seigneur. Le Saint-Siège de son côté y attacha d'abondantes indulgences : c'était plus qu'il n'en fallait pour acquérir à cette église une grande célébrité, et y attirer beaucoup de pèlerins. Dans ce même canton, les églises de Buchères et de Courgerenne sont sous le vocable de la sainte Vierge. Si l'église Saint-Léger n'a pas cet avantage, elle n'en est pas moins dévouée à Marie ; car, outre qu'elle est affiliée à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires et fait pieuse-



ment les exercices du mois de Marie, outre qu'elle a dans son enceinte une *Mater dolorosa*, avec une grande et belle statue en pierre, représentant Marie les mains jointes, et dans son cimetière une autre image de la Vierge, sculptée sur une des faces de la croix, elle reproduit encore l'image de Marie dans trois de ses verrières : dans l'une, c'est Marie en prière recevant l'archange Gabriel ; dans l'autre, ce sont divers traits de sa vie ; dans la dernière, elle est représentée sur les nuages entourée d'anges.

Le canton de Saint-Jean-Bonneval a deux églises dédiées à Marie. Ce sont Villy-le-Maréchal, qui a une *Mater dolorosa*, avec d'autres statues du seizième siècle, et Javernant, qui a une des plus belles églises du canton. Fondée, dit la tradition, par les religieux de Moutier-la-Celle, qui possédaient en ce lieu une ferme avec dix-huit arpents de vignes, l'église de Javernant répond au vœu de ses fondateurs. La sainte Vierge y est très-honorée, et la verrière de l'abside l'offre aux regards des fidèles au moment de son couronnement dans les cieux. Les églises de Montceaux et de l'Isle-au-Mont sont affiliées à Notre-Dame des Victoires, et en font les exercices. Montceaux récite en outre, chaque dimanche, le chapelet en public. L'Isle-au-Mont a dans la chapelle de la Vierge une belle statue de Notre-Dame, avec un chanoine à genoux à ses pieds, et, dans la chapelle du Calvaire, une *Mater dolorosa*.

Le canton d'Ervy offre à son tour des scènes pleines d'intérêt. C'est, à Ervy même, chef-lieu du canton, le souvenir d'une porte de la ville, qui s'appelait la porte Notre-Dame, ainsi que d'un pont, qu'on nommait le pont Notre-Dame, et, dans l'église, une *Mater dolorosa* entre trente-deux tableaux. Ce sont, dans le même canton, les églises de Chezy, de Davrey et de Courtaout, dédiées à la Mère de Dieu. Cette dernière église a, en outre, au-dessus de son autel principal, une belle statue de la Vierge, en pierre et



haute de six pieds. Davry et Montfey en possèdent également une. Saint-Phal avait autrefois une petite chapelle de la Vierge, où l'on venait en pèlerinage, avec grande confiance et grande foule, le 8 septembre, qui en était la fête patronale. Vendue en 93, démolie en 1822, elle a été remplacée par une autre, construite à Fays, où chaque année, le 8 septembre, il y a grand concours à la messe et aux vêpres. Enfin la paroisse de Racines a mieux encore que des chapelles et des statues : elle a la confrérie du Rosaire, un grand zèle pour orner l'autel de Marie, et célèbre pieusement ses fêtes.

Le canton d'Aix-en-Othe a, comme celui d'Ervy, trois églises sous le vocable de Marie ; ce sont : Aix, Bérulle et Vulaine. Aix a une confrérie du Rosaire, un tableau de l'Assomption au maître-autel, un second de l'Annonciation, un troisième du Rosaire ; ces deux derniers à la chapelle de la Vierge, qui a en outre une statue de la Mère de Dieu. Bérulle, une des plus belles églises du canton, a une statue, en pierre, de la Vierge allaitant son divin Fils, laquelle, avant d'être mutilée par les Vandales de 93, ornait la porte principale de l'église ; aux fonts baptismaux, est sculptée la descente du Saint-Esprit sur la Vierge et sur les apôtres, au jour de la Pentecôte. Après la sculpture, la peinture sur toile est venue offrir aux regards, en deux tableaux, la Vierge Mère et Notre-Dame du Rosaire. Mais c'est surtout la peinture sur verre qui s'est ici signalée. On voit, dans la première verrière, l'Immaculée Conception ; dans la seconde, la Présentation au temple, entourée des emblèmes de la Vierge, tirés des litanies et de la sainte Écriture. On voit, dans la troisième, la Vierge au pied de la croix ; dans la quatrième, l'apparition de Jésus ressuscité à sa Mère ; et, dans la cinquième, la Vierge au cénacle et son couronnement dans le ciel. Dans cette église si pleine de Marie, on récite publiquement le chapelet, et on célèbre



dévotement le mois de Marie. Enfin Rigny-le-Ferron a aussi ses verrières qui représentent, les unes l'Annonciation, les autres la Mort et l'Assomption, d'autres la Généalogie de la sainte Vierge, sans compter la statue, en pierre, de la Vierge Mère.

Au canton d'Auxon, encore trois paroisses sont dédiées à Marie; ce sont : Chamoy, Eaux-Puiseaux, et Nogent-en-Othe. La paroisse de Chamoy a ceci de remarquable, que, de temps immémorial, elle s'est appelée Notre-Dame de la Conception, et a toujours célébré avec solennité, au 8 décembre, la fête de la Conception. La paroisse d'Eaux-Puiseaux est affiliée à Notre-Dame des Victoires; et avant son érection en paroisse, les petits hameaux dont elle se compose avaient une chapelle commune, sous le titre de la Nativité de la Vierge. Vornon a la confrérie du Rosaire, avec une belle statue de grandeur naturelle, et d'un seul bloc de pierre, mais qui a été tristement mutilée pendant la Révolution. Plus heureuse, la paroisse de Nogent-sur-Othe a su dérober la sienne au vandalisme de 93.

Le canton d'Estissac a quatre paroisses sous le vocable de Marie, ce sont : Chennegy, Fontvannes, Vauchassis et Villemaur. Cette dernière paroisse, d'une haute importance avant que les guerres et les incendies l'eussent ravagée, conserve encore de beaux restes de son dévouement à Marie. Tels sont un reliquaire en cuivre doré, avec des figures émaillées de bleu et de blanc, du nombre desquelles est une Vierge au pied de la croix; deux instruments de paix représentant, l'un la Salutation angélique, l'autre la Vierge sur le Calvaire, qu'on retrouve encore peinte sur une châsse gothique; une jolie Vierge en pierre sur le lambris qui couvre les murs du chœur; et surtout le jubé, où sont sculptés, avec une rare perfection et un travail immense, douze sujets tirés de la vie de la sainte Vierge, savoir : Joachim et Anne offrant un agneau, leur rencontre



sous la porte dorée; la Présentation de la Vierge au temple, son Mariage, la Salutation angélique, la Visitation, la Naissance de Jésus-Christ, l'Adoration des Mages, la Présentation de l'Enfant-Dieu au grand prêtre, la Mort de la sainte Vierge et son Assomption. Sur un autre côté du jubé, on la voit au pied de la croix, à la sépulture de son Fils et en divers épisodes de la Passion. A Bucey-en-Othe sont deux statues de la Vierge, en pierre; l'une la montre apprenant à lire auprès de sa mère, l'autre tenant l'Enfant Jésus dans ses bras; et sur la paroisse de Chennegy se trouve Notre-Dame du Hayer, lieu de pèlerinage qui tire son nom et sa naissance de la haie où fut trouvée la statue miraculeuse. A peine cette statue fut-elle découverte, qu'on lui bâtit une chapelle; on lui adjoignit des terres, des prés, des vignes et des bois tout autour, avec un couvent de vingt-deux religieuses Augustines cloîtrées. Ce couvent supprimé en 1776, on déposa, à l'église de la paroisse, l'image vénérée de la Vierge, ainsi que les châsses dorées et les reliques; et l'on démolit tous les bâtiments. 93 survenant, emporta de l'église de Chennegy tout ce qui venait de Notre-Dame du Hayer, et rien ne resta de ce lieu saint qu'une *Mater dolorosa*, qui fut honorée pendant un demi-siècle, dans une niche pratiquée au mur extérieur de la ferme où était l'ancienne chapelle, mais qui, depuis 1851, a été recueillie dans une jolie chapelle, pourvue de tout ce qui est nécessaire au culte. Trois fois l'an, la paroisse entière y va en procession.

---



---

## CHAPITRE DEUXIÈME.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT D'ARCIS-SUR-AUBE.

---

La ville d'Arcis révèle sa dévotion à Marie, par la récitation publique du chapelet tous les dimanches et fêtes après vêpres, par sa confrérie du Rosaire, par sa chapelle de la Sainte-Vierge, par l'appellation donnée à une de ses rues, qui se nomme la rue de la Belle-Dame, et qui, avant la Révolution, conduisait à une chapelle du même nom, enfin par un prieuré de Notre-Dame qui était situé sur l'emplacement actuel du château, et que 93 a fait disparaître. Des vingt paroisses qui relèvent de cette ville comme chef-lieu de canton, cinq sont sous le vocable de Marie (1). Aubeterre, une d'entre elles, montre son dévouement à sa patronne par le zèle avec lequel elle en célèbre les fêtes. Villers-Herbisse, qui est aussi de ce nombre, a, dans son église romane du dixième ou onzième siècle, l'autel de la Vierge, le plus beau du diocèse. Cet autel en style ogival, éclairé par une splendide verrière, où sont retracées les principales scènes de la Passion, offre aux regards religieux des fidèles les quinze mystères du Rosaire, représentés par quinze groupes de statues en bois de chêne, lesquelles se détachent gracieusement d'un fond bleu-ciel, parsemé d'étoiles et de rameaux d'or, et qui convergent toutes vers la Vierge, dont la statue s'élève de la pointe de l'ogive jusqu'à la naissance de la voûte, et forme ainsi le couronnement de l'autel. La chapelle du Rosaire

---

(1) Ce sont : Aubeterre, Champigny, Herbisse, Villers-Herbisse et Voué.



n'est pas moins remarquable : on y voit, dans une niche percée à jour, au milieu de l'autel, une statue très-ancienne, richement sculptée et singulièrement vénérée, qu'on appelle la Vierge de Richebourg, parce qu'elle appartenait autrefois au petit village de ce nom, que les guerres civiles du seizième siècle ont fait disparaître. On y voit, dans le tombeau de l'autel, un bas-relief en pierre représentant la Sépulture de Notre-Seigneur, avec tous les personnages qui y assistaient ; et, entre eux, se distingue, par le fini de la composition, la *Mater dolorosa* empreinte d'une douleur profonde et d'une résignation sublime. A gauche du même autel, est un tableau, sur toile, de la Vierge au Rosaire, et à droite une *Santa Casa* en pierre, que les anges semblent transporter. La sainte Vierge est assise sur le sommet de la maison, et tient l'Enfant Jésus debout auprès d'elle. Enfin, à toutes ces richesses artistiques s'ajoute une seconde *Mater dolorosa* de taille naturelle, et d'une grande valeur.

L'église de Voué n'a de remarquable qu'un tableau de l'Assomption au maître-autel, et une statue en pierre à la chapelle de la Vierge ; mais elle compte, en compensation, beaucoup de paroissiens religieux qui ont recours à la Mère de Dieu dans toutes leurs peines, et surtout dans les maladies ou infirmités de leurs enfants.

L'église de Charmont a, de nos jours, témoigné sa piété envers Marie, en faisant construire un magnifique autel, avec une statue imitée de Notre-Dame des Victoires, au-dessus de laquelle un ange tient une banderole où on lit : *Virgo concipiet et pariet*. A droite est Marie enfant, qui apprend à lire, et à gauche sainte Élisabeth avec saint Jean enfant. Sur le fond de l'autel, un bas-relief représente, d'un côté du tabernacle, la Vierge donnant le chapelet à saint Dominique, et de l'autre, Notre-Seigneur offrant à sainte Catherine de Sienne une couronne d'or et une cou-



ronne d'épines, et la sainte choisit la dernière. Sur les verrières, on voit, d'une part, la Présentation, l'Annonciation, la Visitation, la Naissance de Notre-Seigneur, la Purification, Notre-Dame de Pitié, et d'une autre part, le tombeau de la sainte Vierge, l'Assomption, et deux anges qui tiennent une couronne. Outre ce bel autel, Charmont a Notre-Dame des Anges, petit sanctuaire à quatre cents mètres de l'église, devenu un lieu de pèlerinage, depuis 1855, tellement cher aux fidèles, que, depuis cette époque, il ne s'est pas passé un seul dimanche qu'il n'y soit venu grand nombre de pieux suppliants. Les mères surtout y viennent avec leurs enfants, prient pour eux, et en recueillent souvent de grands biens.

La paroisse du Chêne ne nous offre que le souvenir d'un prieuré appelé la Maison-Dieu du Chêne, dont la chapelle était consacrée à la sainte Vierge; les injures du temps et des hommes ont tout détruit. Dans la paroisse de Mailly, au contraire, le passé n'est point effacé. Elle conserve encore la petite chapelle de Notre-Dame de Berthes, ainsi appelée du couvent ignoré, sur l'emplacement duquel elle est bâtie; chapelle si vénérée dans le pays, que, presque chaque jour, elle reçoit quelques visites. On y vient prier surtout le 25 mars et le 8 septembre; et les campagnes voisines retentissent alors des louanges de Marie. Le même canton nous offre, à Saint-Remi, une belle statue de la Vierge; à Villette, un chemin qui porte le nom de chemin de l'*Ave, Maria*; à Pouan, une peinture sur bois des plus curieuses, représentant, d'un côté, la Naissance de la sainte Vierge, de l'autre, sa Mort et son Assomption, avec un ensemble de personnages pleins de naturel et de vie, parfaitement groupés et disposés.

Le canton de Méry-sur-Seine n'est pas moins intéressant que celui d'Arcis. Il compte trois églises sous le



vocable de la sainte Vierge (1) ; et l'on voit dans l'église de Méry, qui est de ce nombre, des chapiteaux historiés, où se lisent, en lettres gothiques, des saluts à la Mère de Dieu : *Ave, maris Stella; Ave, Maria; Ave, Regina cœlorum*; on voit, à la clef de voûte, son Assomption sculptée; au fond de l'abside, elle est peinte montant au ciel accompagnée par des anges, et au-dessus le Père éternel lui tend les bras; ailleurs vous voyez un tableau du Rosaire, un groupe, en pierre, de Marie apprenant à lire, un autre représentant Notre-Dame de Pitié, et à la chapelle des Ursulines, Notre-Dame de l'Immaculée Conception. Les habitants ont grande dévotion à la sainte Vierge, fréquentent les sacrements aux jours de ses fêtes, récitent en public le chapelet tous les dimanches et fêtes, à la chute du jour, et suivent en foule les exercices du mois de Marie. Ils ont les deux confréries du Rosaire et du Saint-Cœur de Marie, qui leur sont chères. Aux enterrements de première et seconde classe, ils demandent au clergé d'aller, après la messe, chanter d'abord devant la statue de l'Assomption, l'antienne *Quæ est ista quæ ascendit*, avec verset et oraison, puis devant l'autel du Rosaire, l'antienne *Sancta Maria, succurre miseris*, suivie aussi du verset et de l'oraison; troisièmement, à la chapelle de l'hospice, dédiée à la sainte Vierge, avant de l'être à saint Louis, la prose *Languentibus*, avec un verset et une oraison conformes. Les fondations faites dans les temps anciens à cette chapelle de l'hospice portent toutes un cachet de dévotion à la sainte Vierge. Le premier fondateur, en 1357, date sa fondation de la veille de la Conception de Notre-Dame; deux autres fondent un salut de Notre-Dame tous les jours de l'année, et une messe haute avec première et seconde messe à toutes les fêtes chômées de la Vierge. Un autre, le 8 novem-

---

(1) Ce sont : Méry, Chauchigny et Droupt Sainte-Marie.



bre 1658, fonde le chant des litanies de la bienheureuse Vierge Marie tous les samedis, et le *Gaude, Maria* à toutes les fêtes de la Mère de Dieu. Un autre, en 1664, fonde une messe chantée avec premières et secondes vêpres, et *Salve, Regina* avant la messe le 2 juillet et le 21 novembre, en y joignant, pour ce dernier jour, une aumône de cinq sous aux femmes pauvres qui communieront et prieront Dieu pour le fondateur. Enfin un autre, en 1699, fonde le *Gaude, Maria* pour ce même jour du 21 novembre.

Si du chef-lieu de canton nous passons aux autres paroisses qui en dépendent, nous trouvons à Chauchigny la confrérie du Rosaire, avec quelques restes de vitraux ayant trait les uns à la naissance de la sainte Vierge, les autres à l'Annonciation, et la statue de Marie, que les révolutionnaires n'ont pu arracher du couronnement de l'autel principal, où elle est placée. Aux paroisses des Grandes-Chapelles et de la Chapelle-Walon, on voit une Vierge du douzième siècle portant l'Enfant Jésus, et à Rilly-Sainte-Syre, un bel autel de Marie donné par un père et une mère en deuil de la mort d'une fille unique et chérie.

Dans le canton de Plancy, nous trouvons, à Plancy même, un gracieux autel gothique de construction récente, avec d'élégantes statues de la Vierge, de sainte Anne, de saint Joseph et autres; mais surtout nous y trouvons une Vierge du treizième siècle en pierre, peu remarquable au point de vue de l'art, mais très-vénérable par le souvenir. Vers la fin de la Révolution, un misérable étant monté à sa niche pour l'en arracher, et l'ayant trouvée solidement scellée dans le mur, essaya de descendre pour se munir des instruments nécessaires à son dessein : soudain il est frappé d'un étourdissement et tombe par terre; la statue si bien scellée le suit et l'écrase sous son poids, sans être elle-même endommagée en aucune manière. Remise sur son piédestal, elle continue depuis lors à y recevoir les



hommages empressés des fidèles. Moins protégée du ciel que la statue dont nous venons de parler, Notre-Dame de Bon-Secours, qui existait dans un des faubourgs de Plancy, fut détruite pendant la Révolution; et sa statue, placée depuis sur la rue, dans la muraille, à l'endroit où était l'antique chapelle, y reçoit, chaque année, la procession de la paroisse un des jours des Rogations.

Ételles, la seule église du canton consacrée à la Vierge, ne conserve de ses anciennes verrières que trois panneaux représentant le Couronnement de Marie, et vient d'y ajouter une verrière neuve de l'Assomption. Elle a, en outre, une statue de la Vierge très-ancienne; et sa population suit avec empressement le mois de Marie. Charny et Longueville ont une confrérie du Rosaire; l'une et l'autre église ont aussi une statue de Marie, mais avec cette différence que celle de Longueville est du treizième ou quatorzième siècle, tandis que celle de Charny est un *ex-voto* récent d'un malade désespéré, guéri par les prières d'un saint prêtre qui avait fait vœu d'entrer dans l'ordre des Capucins, s'il obtenait cette guérison. Il l'obtint, et il est aujourd'hui Capucin, modèle de sainteté et de zèle apostolique. Rhéges a, dans la chapelle de la Vierge, un bas-relief du seizième siècle, représentant l'Annonciation, la Visitation et l'Assomption; et Salon a une *Mater dolorosa* du treizième ou du quatorzième siècle qui est d'une admirable exécution.

Le canton de Ramerupt n'offre à nos études que deux paroisses, Ramerupt et la Fontaine-Luyères, à moins qu'on ne veuille y comprendre Saint-Nabor, qui a la confrérie du Scapulaire. Ce qui nous intéresse à Ramerupt, ce sont cinq panneaux de peinture sur bois, des plus remarquables, représentant divers traits de la vie de la sainte Vierge; c'est sa *Mater dolorosa*, et surtout sa Vierge en pierre, fort grande et fort ancienne, provenant de l'ab-



baye de Notre-Dame de Pitié. L'église de Ramerupt, bâtie primitivement, en 960, par la comtesse d'Arcis en l'honneur de la Mère de Dieu, reçut, peu après, les reliques d'un martyr, que les uns nomment saint Balsème, les autres saint Baurenge; et beaucoup de miracles s'y opérèrent. Environ trois cents ans plus tard, en 1229, on y fonda l'abbaye de Notre-Dame de Pitié, qu'on confia à des religieuses de Cîteaux, dites les *Filles-Dieu*, qui prirent pour sceau une Vierge couronnée, avec un Enfant Jésus dans ses bras, et pour exergue : *Sigillum conventus beatæ Mariæ de Pietate*. Ces Filles-Dieu demeurèrent à la *Piété-Notre-Dame*, en traversant des persécutions nombreuses, jusqu'en 1440, qu'on fit de leur couvent une abbaye d'hommes du même ordre. Ceux-ci y restèrent jusqu'à la révolution de 93, qui les dispersa, et démolit le couvent ainsi que la chapelle, mais sans toucher à la statue vénérée, laquelle vint d'être rendue à l'église paroissiale de Ramerupt.

La paroisse de Fontaine-Luyères est la seule du canton qui porte le vocable de la Mère de Dieu. Ce qu'il y a de plus remarquable dans son église, c'est, à la chapelle Notre-Dame, une fort belle descente de croix en pierre; où Notre-Seigneur et sa sainte Mère sont représentés de grandeur naturelle; ce sont, dans une des verrières, les litanies de la sainte Vierge fort bien exécutées; c'est enfin le souvenir d'un pèlerinage qui n'est plus. On y venait autrefois en foule, surtout le 15 août, pour honorer et baiser une petite croix, qu'on appelait la croix de Notre-Dame, ornée de plusieurs petites pierres dans ses trois branches.

Nous arrivons maintenant au canton de Dampierre; et là nous trouvons, dès la première fenêtre de l'église de Dampierre, au-dessus de la chapelle des Fonts, la *Santa Casa* de Lorette; et à la seconde, l'Annonciation, la Naissance de Notre-Seigneur, le Couronnement de Marie



avec cette inscription sur des banderoles que tiennent les anges : *Super choros angelorum exaltata sum ad cœlestia regna*. Au fond de l'église, est la chapelle de la Vierge; là est un riche et beau retable où l'on voit d'une part la Mère de Dieu en robe d'or et manteau d'argent, avec l'Enfant divin sur le bras, une large couronne soutenue sur sa tête par deux anges aux ailes déployées; et de l'autre, le tableau de la Vierge dans les airs au-dessus de Dampierre, qu'elle tient sous sa garde. Sur la porte du tabernacle, Marie est représentée à genoux recevant la communion de la main de saint Jean; et à côté, elle apparaît encore enfant avec sainte Anne. Au tombeau de l'autel, sont sculptées l'Annonciation à droite, la Naissance du Sauveur à gauche, et au milieu une *Mater dolorosa*. Ailleurs, sur une colonne fixée au mur, est une statue de la Vierge avec l'Enfant Jésus, de grandeur naturelle et en pierre. Enfin au-dessus du grand portail, est une statue en pierre provenant de la chapelle de Notre-Dame de Mez-Allerand, chapelle fort ancienne qui, après avoir été quelque temps église paroissiale et toujours en grande vénération, fut vendue en 93, et plus tard fut démolie par un homme qui voulait en employer les matériaux à se bâtir une maison. La justice divine éclata visiblement sur le destructeur du sanctuaire de Marie; car il se tua en tombant d'un arbre attendant à la chapelle; sa femme mourut peu après d'un cancer; sa fille, épileptique, finit ses jours dans la misère; toute la famille disparut.

Dampierre a une confrérie du Rosaire. Jasseines, paroisse voisine, ne se contente pas d'avoir la même confrérie; elle y ajoute la confrérie du Scapulaire, la confrérie de Notre-Dame de Sainte-Espérance, l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires; et ces diverses associations se sont entendues pour acheter un bel autel de la Vierge, preuve non équivoque de leur amour et de leur dévouement.



L'église de Vaucogne possède aussi une chapelle de la Vierge parfaitement élégante, qu'orne avec soin la piété des fidèles; et Romaines, son annexe, a une *Mater dolorosa* en pierre fine comme le marbre, d'une exécution remarquable.

L'église de l'Huitre, une des plus belles du diocèse, a, derrière l'autel de la Vierge, une verrière où Marie est représentée donnant ses soins à Jésus enfant, en compagnie de six anges qui tiennent les légendes suivantes : *Gaude, Dei genitrix. — Laudet omnis creatura. — Gaude, Virgo immaculata. — Sola Mater innupta. — Gaude, quia gaudium ab angelo suscepisti. — Gaude, quia genuisti.* Elle a en outre sept statues de la Mère de Dieu, deux à l'extérieur, dont une qui se voit au petit portail est une *Mater dolorosa* du seizième siècle, et cinq à l'intérieur, qui sont la Vierge instruite par sainte Anne, la Visitation, Marie embrassant son Fils, la Vierge couronnée, et une Vierge simple sans aucune allusion aux traits de sa vie.

L'église de Granville a, pour principal ornement de son autel, une belle statue de la Vierge, couronnée d'un diadème et tenant son Enfant entre ses bras. En face, elle a un tableau de l'Immaculée Conception. Mais ce qui est surtout digne de remarque, ce sont les belles verrières consacrées à la gloire de Marie : dans le bas-côté nord de la nef, sont l'Annonciation, la Visitation, la Naissance du Sauveur, l'Assomption; dans l'abside, sont une *Mater dolorosa*, et la Vierge qui, d'une main, porte la légende : *Ego quasi vitis fructificavi*, tandis que de l'autre elle tient son Enfant à la mamelle.

L'église de Trouan-le-Grand est plus remarquable encore. Cet édifice, de style byzantin, a une chapelle de Notre-Dame de Pitié qui date du quatorzième siècle. On y honore une *Mater dolorosa*, morceau de sculpture remarquable. Les fidèles y viennent souvent prier, et y obtiennent



beaucoup de grâces. C'est là aussi qu'on apporte les corps des défunts avant la sépulture pour chanter la prose *Languentibus* aux pieds de la Mère des Douleurs. Cette chapelle est le siège d'une confrérie de Notre-Dame de Pitié.

Le canton de Chavanges, le dernier qui nous reste à parcourir, nous offre, dans l'église de Chavanges, une chapelle, un autel, plusieurs tableaux et statues de la sainte Vierge, une confrérie en son honneur, avec un zèle pour ses fêtes, qui dépasse même celui qu'on a pour la célébration des dimanches. Ce canton nous offre encore deux églises sous le vocable de Marie. Ce sont Chalette, qui avait, en outre, un prieuré de religieux Hospitaliers, fondé en 1153, et Montmorency-Montfort, qui s'enrichit, en 1775, d'une statue de la Vierge, depuis longtemps vénérée chez les religieux Minimes de Villiers. Ce couvent, ayant été supprimé alors, l'évêque de Troyes ordonna la translation de la statue à l'église de Montmorency : tous les anciens attestent avoir appris de leurs pères, qui avaient été témoins du fait, que, pendant le trajet, les yeux de la Vierge se mouillèrent deux fois de larmes, et qu'il s'y opéra plusieurs guérisons. Ce qui rend ce dernier fait plus croyable, c'est qu'on conserve encore les procès-verbaux détaillés, de nombreuses guérisons obtenues devant cette même statue (1). On lit dans ces procès-verbaux, sous la date de 1644, la guérison de trois maladies différentes, en présence de l'évêque de Troyes; en 1645, une autre guérison, relatée par le curé de Matignicourt au procureur fiscal de Beaufort; en 1646, la guérison de Pierre Mongeot, attestée par le chirurgien et beaucoup de témoins; et treize autres guérisons dans la même année; une autre, en 1647; deux autres, en 1648; deux autres, en 1649;

---

(1) Ces procès-verbaux sont dans la possession de M. Achille Rougeat, propriétaire à Rosnay-l'Hôpital.



et tous ces faits sont constatés par de sévères enquêtes et d'honorables témoignages.

L'église de Chassericourt, au même canton, a, dans sa chapelle de Saint-Nicolas, les restes des plus magnifiques verrières qui peut-être aient été faites à la gloire de la sainte Vierge. On y voit Marie dans son lit garni de rideaux et de couvertures d'un bleu tendre; saint Jean, en manteau violet, lui donne la communion, accompagné de deux acolytes qui tiennent une torche, et de deux personnages à la figure expressive, qui regardent Notre-Seigneur. Au-dessus, est l'Assomption, avec la légende : *Quæ est ista quæ ascendit*, etc.; et en haut est le Père éternel avec une tiare. Après de telles beautés, nous osons à peine mentionner, à l'église Saint-Léger, deux statues de la Mère de Dieu, avec la sépulture de Notre-Seigneur, où le visage de la Vierge a une expression qui révèle à tous qu'un glaive de douleur lui a percé le cœur.





---

## CHAPITRE TROISIÈME.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE BAR-SUR-AUBE.

---

C'est dans cet arrondissement, et dans le canton même de Bar-sur-Aube, que se trouve la célèbre abbaye de Clairvaux, d'où saint Bernard fit découler sur tous les alentours les flots d'amour de la sainte Vierge, dont son cœur débordait. Aussi les paroisses de Fontaines et de Proverville se sont placées sous le patronage de Marie; et, si la principale paroisse de Bar-sur-Aube a saint Pierre pour patron, elle n'en est pas moins dévouée à la Vierge mère : témoin ses confréries du Rosaire, du Scapulaire, de l'Immaculée Conception et du Saint-Cœur de Marie, qui sont si aimées; témoin encore ce grand concours de fidèles aux fêtes de la Vierge et aux exercices du mois de Marie; témoin enfin le nom donné à la rue qu'on appelle rue Notre-Dame, et cette statuette de Marie placée au haut de la tourelle qui dominait la demeure du gouverneur de la Champagne. Il en est de même dans le reste du canton. A Arconville, la célèbre prière *Souvenez-vous* est la prière populaire. Arrentières est affilié à Notre-Dame des Victoires. Bayel a une *Mater dolorosa* et une Vierge avec l'Enfant Jésus, deux statues de valeur, provenant du prieuré de Notre-Dame du Beauroy, qu'avait fondé Philippe le Bel, selon plusieurs auteurs, et qui fut longtemps en grand renom. Baroville possède la confrérie du Rosaire et une statue de la Vierge en pierre. Champignolles a un beau tableau de la Mère de Dieu, présentant d'une main l'Enfant Jésus à saint Bernard, et de l'autre pressant son sein pour en faire jaillir quelques gouttes de lait sur les lèvres du saint docteur, qu'entourent douze



figures, représentant des évêques, des prêtres, des martyrs et des vierges. Cette paroisse a aussi la confrérie du Rosaire; et il est peu de filles ou de femmes qui ne portent le scapulaire, le chapelet ou quelques médailles de la Vierge. Enfin, à deux kilomètres environ de l'église paroissiale, se trouve la chapelle de Montdeville, où saint Bernard, dit-on, guérit un paralytique. Plusieurs personnes vont y prier, surtout la veille des fêtes de la sainte Vierge et dans les grandes calamités. La paroisse y va même en procession le 25 mars, le 15 août, le jour de la clôture du mois de Marie, et le lendemain de la première communion. Couvignon récite le chapelet en public, se distingue par la solennité qu'elle donne aux fêtes de la sainte Vierge, et professe une grande dévotion pour deux statues de la Mère de Dieu, l'une en pierre, l'autre en bois. Jaucourt possède un beau tableau du Rosaire et une remarquable statue de la Vierge. Rouvres a une curieuse chapelle de Notre-Dame, en style gothique flamboyant, du temps de Louis XIII, où la double confrérie du Rosaire de Saint-Dominique et du Rosaire vivant va chaque mois en procession, et où se font régulièrement les exercices du mois de Marie. Enfin Voigny a aussi la confrérie du Rosaire.

Si de là nous passons au canton de Brienne, nous y trouvons quatre paroisses sous le vocable de Marie (1). Rosnay, qui est l'une d'elles, possède l'église de la Vierge la plus remarquable du diocèse, à plusieurs points de vue. Il y a église haute et église basse ou crypte. L'église haute, honorée autrefois de la visite de saint Bernard, qui y rendit la vue à une femme du pays, a derrière le chœur, à son chevet comme les grandes cathédrales, la chapelle Notre-Dame. L'église basse ou la crypte, qui fut consacrée par saint Thomas de Cantorbéry, est un édifice presque

---

(1) Ce sont : Pel-er-der, Précy Notre-Dame, Rances et Rosnay.



unique par son aspect de rudesse et de sévérité qui n'exclut ni la beauté ni l'harmonie, par ses figurines d'une sculpture hardie, presque sauvages, mais toutes remplies de mouvement, enfin par ses voûtes richement et gracieusement taillées.

Brienne a, derrière l'autel principal de son église, une belle chapelle de la Vierge, éclairée par trois fenêtres de l'époque de la Renaissance, et voûtée avec des nervures si multipliées, qu'on y compte jusqu'à sept clefs pendantes. Brienne-la-Vieille, moins remarquable au point de vue matériel, l'est davantage au point de vue religieux. Elle est affiliée à Notre-Dame des Victoires; elle a une confrérie du Rosaire, et, autrefois, elle avait, sur son territoire, l'abbaye de Bassefontaine, avec une église de Notre-Dame, qu'avaient fait bâtir les comtes de Brienne, pour y aller prier pendant le jour, et entendre la messe le matin avant de commencer leur partie de chasse, et que l'évêque de Troyes avait, en 1428, enrichie de quarante jours d'indulgences, pour quiconque y viendrait prier, aux cinq principales fêtes de la Vierge. Près de là, étaient encore les abbayes de Beaulieu et de Notre-Dame aux Planches, construites, comme Bassefontaine elle-même, par les comtes de Brienne, à l'usage des Prémontrés, dont le dévouement à la sainte Vierge leur était connu. Valentigney et Perthes célèbrent toutes les fêtes de la Vierge par la suspension de tout travail et l'assistance aux offices. Maizières et Rances ont la confrérie du Rosaire. Maizières y a joint l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires; Rances y a ajouté le chant des litanies de la Vierge en procession, le premier dimanche de chaque mois, et a acheté de magnifiques vitraux, où, malgré les dégradations, on admire encore le trépas de la sainte Vierge, en présence des douze apôtres, de quelques pieuses femmes et de divers personnages, dont l'un tient une grande croix de procession, le



second un encensoir, le troisième un cierge allumé, le quatrième un goupillon, avec lequel il jette l'eau bénite sur l'auguste mourante; le cinquième prie à genoux, et le dernier lit des prières dans un livre qu'il tient des deux mains. Au-dessus de cette scène, est le ciel, avec le Père éternel et Jésus-Christ, son Fils, qui déposent la couronne royale sur la tête de la Vierge, agenouillée à leurs pieds, les mains jointes.

Dans le canton de Dieuville, la paroisse de Dieuville a Notre-Dame du Tertre, ornée d'un tableau de la Visitation, et la chapelle de l'Immaculée Conception, à l'usage d'un orphelinat dirigé par les Sœurs de la Charité. La Rothière, qui est sous le vocable de Marie, a, dans son cimetière, une chapelle de Notre-Dame de Pitié, où l'on venait autrefois en pèlerinage, et où s'obtenaient des grâces signalées. Radonvilliers a une église du onzième siècle, où étaient autrefois un autel prieural pour les religieux, et un autel paroissial pour les paroissiens, tous les deux consacrés à la sainte Vierge. Chaumesnil et Mesnil-le-Petit font haute profession de dévouement à la Mère de Dieu. Mienville, affiliée à Notre-Dame des Victoires et dotée d'une confrérie du Rosaire, possède encore une curieuse statuette de la Vierge en ivoire, qui paraît être du treizième siècle. Morvilliers, qui a la confrérie du Rosaire et récite le chapelet tous les dimanches après vêpres, a la dévotion assez peu éclairée de respecter les fêtes de la Vierge et surtout le dimanche du Rosaire, plus que les fêtes d'obligation, et se distingue surtout par son mois de Marie. Un grand nombre en suit les exercices; les enfants des deux sexes tressent, pour les déposer aux pieds de la Vierge, des couronnes de fleurs, avec tant de zèle qu'une année on en a compté jusqu'à quatre mille sept cents. Le jour de la clôture, il y a communion nombreuse; une rosière, nommée à la pluralité des voix, couronne la statue de la



Mère de Dieu, et le pasteur consacre à haute voix toute la paroisse à Marie.

Le canton de Ville-sur-Terre compte trois paroisses sous le patronage de la sainte Vierge (1). Crespy avait, avant la Révolution, Notre-Dame du Chêne, chapelle très-vénérée et lieu de pèlerinage, mais dont il ne reste plus rien. Lévigny et Ville-sur-Terre ont la confrérie du Rosaire; la Chaise a une chapelle et une statue de la Vierge. Soulaines avait inscrit au frontispice de l'une des portes de son église ce vers si connu :

Sum id quod eram, nec eram quod sum, sed dicor utrumque.

« Je suis ce que j'étais, c'est-à-dire toujours vierge; je » n'étais pas ce que je suis, c'est-à-dire mère; mais je suis » l'un et l'autre, vierge mère. » Elle avait encore, dans la forêt de Soulaines, Notre-Dame des Bois, chapelle alors très-célèbre, mais aujourd'hui démolie.

Le canton de Vendœuvre a la gloire de posséder un illustre sanctuaire de Marie dans la chapelle de Notre-Dame de Valsuzenay (2), objet de la vénération des habitants d'alentour depuis plusieurs siècles, et surtout de la confiance des mères, qui y viennent recommander la santé de leurs enfants. Car, si cette chapelle est solitaire presque toute l'année, elle est visitée, le 8 septembre, par quatre à cinq mille pèlerins. La tradition en fait remonter l'origine jusqu'au cinquième siècle. Alors, dit-on, un voiturier, ayant embourbé son char dans ce lieu qui n'était qu'un marais, et se voyant près d'y périr lui-même, invoqua Marie; et, tout à coup, il en aperçoit l'image dans un buisson, le marais devient terre ferme, l'équipage continue

---

(1) Ce sont : Crespy, Lévigny et Thil.

(2) Les renseignements sur cette chapelle sont dus à l'obligeance de M. Boutiot, de Vendœuvre.



sa route; et du sol jaillit un ruisseau limpide, qui semble avoir appelé à lui toutes les eaux qui formaient le marais. Plein de reconnaissance, le voiturier élève une chapelle dans ce lieu et y place l'image trouvée dans le buisson. Bientôt les peuples y viennent prier, des miracles nombreux s'y opèrent, des étrangers s'y établissent autour du saint lieu, et un village s'y forme. Les ravages des guerres, et peut-être les inconvénients d'habitations trop isolées, firent peu à peu disparaître ce village, de telle sorte que la chapelle est seule aujourd'hui, mais sans en être moins vénérée et moins visitée par les pèlerins. L'inscription suivante, qui se lit gravée sur la pierre au-dessus de la porte d'entrée, en est la preuve : « Pour servir de mémoire » à la postérité. L'an 1758, le 25 juillet, la paroisse de » Vendœuvre vint ici en procession, pour implorer le » secours de la Mère de Dieu. Depuis vingt-huit jours, » les pluies étaient continuelles, et on était à la veille » d'une cruelle famine. Dans le moment que la procession » se mit en marche, le temps changea subitement. Pour » en conserver à jamais le souvenir et apprendre aux » générations à venir quel est le crédit et la bonté de » Marie, ladite paroisse a fait graver cette inscription. » Passant, pensez à Marie, invoquez Marie. *Ave, Maria.* »

Après cet intéressant pèlerinage, nous trouvons au canton de Vendœuvre six églises, dotées de la confrérie du Rosaire (1), trois sous le vocable de Notre-Dame (2), une affiliée à Notre-Dame des Victoires (3); et entre les statues de ces différentes églises, nous distinguons la *Mater dolorosa* de Magnifouchard, que quatre Vandales de 93 tentèrent d'arracher de son piédestal, et qui les mit en fuite, dit-on,

---

(1) Ce sont : Ville-au-Bois, Bossancourt, Spois, Trannes, Jossains, Magnifouchard.

(2) Ce sont : Mons-Martin, Bessancourt, Ville-au-Bois.

(3) C'est Dolancourt.



par l'air courroucé et menaçant que prit aussitôt son visage; phénomène dont ces hommes peu suspects gardèrent le souvenir toute leur vie. Nous trouvons, à Vauchonvillers, une confrérie de l'Immaculée Conception, érigée de temps immémorial dans cette paroisse, enrichie par Benoît XIV de nombreuses indulgences, singulièrement chère à tous les habitants, et pourvue d'un règlement très-détaillé, où chaque mois a ses fêtes, ses pratiques pieuses et ses indulgences.





---

## CHAPITRE QUATRIÈME.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE BAR-SUR-SEINE.

---

Bar-sur-Seine offre de toutes parts la sainte Vierge à l'amour des fidèles dans sa grande église à dix-sept chapelles et à dix-huit autels. Sa statue en bronze, au-dessus de son principal portail, frappe le regard de tous ceux qui entrent, et les invite à l'aimer, par l'inscription *Urbs grata Mariæ*, à Marie la ville reconnaissante. A l'intérieur, est la chapelle dite de la Sainte-Vierge, avec une verrière représentant son Annonciation, sa Visitation et son Assomption; lieu de prière et d'espérance dans toutes les peines de la vie. Au transept, est Notre-Dame de Pitié, la plus riche chapelle de l'église, remarquable par son tombeau d'autel, par son retable et ses bas-reliefs, qui représentent la Vierge enfant prenant des leçons de sainte Anne, sa Naissance, la Salutation angélique, l'Avertissement aux bergers et la Mort de la Vierge; par ses verrières, enfin, qui racontent aussi à leur manière la Naissance de Marie, sa Présentation au temple, son Mariage, l'Annonciation et la femme mystérieuse de l'Apocalypse. Ailleurs, la sainte Vierge reparait encore, à la chapelle des saints apôtres Pierre et Paul, à la chapelle Saint-Étienne, à la chapelle des Menants où sont peints les caractères symboliques et prophétiques de la Mère de Dieu, comme le buisson ardent et la toison de Gédéon; et aux verrières du chœur, malgré les dommages qu'y a causés l'impiété révolutionnaire. A tous ces tableaux s'ajoute une Vierge en ivoire, que le célébrant porte tous les dimanches à la procession, et avec laquelle il bénit le peuple. Toutes ces manières de parler



de Marie aux fidèles produisent leur fruit ; car la ville de Bar possède, avec une confrérie du Rosaire, une archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, dont elle fait les exercices au soir des dimanches, en même temps qu'elle récite le chapelet.

Près de Bar, est un célèbre pèlerinage, connu sous le nom de Notre-Dame du Chêne, nom qui lui vient de la découverte d'une statue de la Vierge dans un vieux chêne, par un berger. Ce jeune pâtre eut beau, dit la légende, emporter trois fois cette statuette dans sa maison ; trois fois elle revint au chêne, pendant la nuit. Ce phénomène éveilla l'attention et la piété ; beaucoup de pèlerins vinrent prier au pied du chêne et obtinrent des grâces spéciales. Ces faits augmentèrent le nombre des visiteurs, jusque-là qu'on y venait de plus de vingt lieues à la ronde ; mais à une telle affluence il fallait un abri contre la pluie ou la neige, le froid ou la chaleur. On bâtit donc une cabane pour servir de chapelle, puis une véritable chapelle, sur le terrain même où était le chêne, et que céda volontiers, à la requête des habitants de Bar, la propriétaire du lieu, madame la duchesse de Montpensier, cette noble fille du duc d'Orléans, connue de son temps sous le nom de *la grande mademoiselle* (1). A la première messe qui s'y célébra le 8 septembre 1667, on compta plus de six mille personnes, et depuis ce temps, la dévotion à Notre-Dame du Chêne n'a fait que grandir. Les plus éminents personnages comme le simple peuple, l'empereur d'Autriche lui-même, lors de la venue des alliés en France, ont tenu à aller s'agenouiller et prier devant le modeste oratoire. Dans les calamités publiques, dans les trop longues pluies comme dans les trop longues sécheresses, on a recours à Notre-Dame du Chêne, et ce

---

(1) La requête des habitants et la réponse de la Duchesse se conservent aux archives de Bar.



n'est jamais en vain. Plusieurs fois, des processions sont allées à la sainte chapelle sous un ciel contraire; et, par un changement subit dans l'atmosphère, en sont revenues sous le plus beau ciel : des procès-verbaux en ont été dressés et se conservent, signés des hommes les moins suspects et les plus honorables. Là, les calamités privées ne trouvent pas moins de secours que les calamités publiques. Les affligés de toute espèce, les malades, les infirmes, les boiteux, y reçoivent la guérison de leurs maux; et les nombreuses béquilles suspendues aux murailles sont là pour l'attester. Aussi tous les environs y vont souvent épancher leur cœur aux pieds de Marie; les prêtres mêmes vont fréquemment y faire une retraite spirituelle; et tous ces pieux pèlerins, avant de se retirer, tiennent à emporter quelque souvenir de ce saint lieu. Des morceaux du chêne où fut trouvée l'image vénérée, et qui se conserve toujours dans l'église, ils font de petites croix qu'ils s'estiment heureux de posséder. Tel est le respect qu'a toujours inspiré ce sanctuaire, que même la Révolution n'osa y porter ses mains sacrilèges, et que, les mauvais jours passés, les fidèles y revinrent en foule comme autrefois. Aujourd'hui même, le concours semble s'accroître chaque année, jusque-là que la chapelle ne se trouvant plus en proportion avec la multitude des pèlerins, on travaille à la remplacer par un autre sanctuaire plus vaste et plus digne d'un si célèbre pèlerinage.

Trois églises du canton de Bar sont sous le vocable de Notre-Dame (1); et entre ces églises, Notre-Dame de Fouchères avait, dès le huitième siècle, une telle célébrité, qu'un parricide (2) ayant été condamné, selon l'usage de ces âges de foi, à se rendre à pied, un cierge à la main, en

---

(1) Ce sont : Chauffour, Juilly et Fouchères.

(2) Mathères, de Melun.



pèlerin repentant, à plusieurs sanctuaires de la Mère de Dieu, on lui assigna Notre-Dame de Fouchères comme un des lieux d'expiation, où il devait aller solliciter le pardon de son crime. Nous lisons dans la Vie de saint Bernard qu'en se rendant à Troyes, il vint prier dans ce même sanctuaire; et nous apprenons du registre de l'église que presque toutes les femmes recevaient au baptême le nom de Marie. C'est qu'en effet, à Fouchères, tout inspire l'amour de la sainte Vierge; les chapiteaux des deux colonnes du portail de l'ouest rappellent le miracle que fit en cette église le dévot serviteur de Marie saint Bernard, sur un sourd-muet qu'il guérit de sa double infirmité. Une niche contient les chaînes d'un chevalier, esclave en Orient, qui, en invoquant Notre-Dame du Chêne, obtint sa délivrance. La croix de procession, dans son bas-relief du milieu qui est en vermeil, porte la Vierge avec l'Enfant Jésus sur ses genoux, l'inscription : *Notre-Dame de Fouchères*, et la Salutation angélique. Il n'est pas jusqu'au pont où la piété n'ait placé une statue de Marie, haute de quatre pieds et demi, sur un groupe de trois colonnettes engagées à une colonne de douze pieds d'élévation, qui autrefois portait une croix en pierre de six pieds de haut que remplace aujourd'hui une petite croix en fer. De là, la Vierge abaisse sur la terre un regard plein de douceur; sa tête porte un voile et une couronne; et les habitants lui font, chaque année, hommage des premiers épis de blé et des premiers grains de raisin, qu'ils attachent à un de ses bras.

Fralignes, paroisse voisine, possède une confrérie du Rosaire fort ancienne, et est affiliée à Notre-Dame des Vic-toires. Dans cette paroisse, deux choses nous semblent dignes de remarque : la première, c'est que les hommes assistent en plus grand nombre que les femmes aux exercices de l'archiconfrérie, et, dans un nombre toujours édifiant, aux exercices du mois de Marie; la seconde, c'est



que les nouveaux époux, après la messe de mariage, se font chanter les vêpres de la Vierge, pour placer la nouvelle famille sous sa protection. Marolles a une confrérie de la Nativité, avec une messe le premier samedi de chaque mois pour les associés, et une autre au décès de chacun d'eux. Rumilly dans sa belle église, une des plus remarquables du diocèse, raconte par ses verrières, quoique détériorées, les traits principaux de la vie de la sainte Vierge, comme sa Présentation au temple et son Annonciation; ici elle tient l'Enfant Jésus sur ses genoux, là saint Luc la peint en présence d'un évêque; et ailleurs trois statues l'offrent encore aux regards des fidèles.

L'église de Vaudes a deux belles statues de la Vierge, de remarquables verrières et un charmant retable. Une de ces statues paraît remonter au quatorzième siècle; elle est en pierre et de grandeur naturelle; la tête porte un diadème, la main droite un sceptre, le bras gauche l'Enfant Jésus. Les verrières ne sont que de 1563; c'est le don d'une riche et noble famille d'Écosse, établie dans le pays, qui fit bâtir la chapelle même de la Vierge. Malheureusement, il n'en reste plus que l'arbre généalogique et l'Assomption, mais la richesse de coloris, la chaleur de tons, et la splendeur qui distinguent ces débris nous révèlent la beauté de tout ce qui n'est plus. Quant au retable, c'est une frise, courant sous un cintre en saillie, que soutiennent deux colonnes, et tellement découpée à jour, fouillée avec une si exquise délicatesse, qu'on dirait une guirlande de lis, de roses, de têtes d'anges et de salamandres. Entre les colonnes, repose, sur un triple socle, une délicieuse statue de Marie, de grandeur naturelle, présentant son Fils aux adorations du monde; et deux anges lui offrent, dans une corbeille finement tressée, des fleurs et des fruits.

Villy-en-Trodes possède, depuis 1487, une confrérie de la Conception, qui fait célébrer, le premier samedi de



chaque mois, une messe *de beatà*, pour ses membres vivants et morts, et, le premier dimanche, une procession dans l'intérieur de l'église, suivie de la bénédiction du Saint Sacrement. Virey-sur-Bar a élevé, en 1837, une chapelle sous le même titre de la Conception. Villiers-sous-Praslin en a élevé une autre, sous le titre de Notre-Dame de Lorette; et le puits voisin, qui ne tarit jamais, s'appelle le Puits Notre-Dame.

Le canton de Chaource nous offre aussi de touchants souvenirs de dévotion à Marie. A Chaource même, les archives de l'église contiennent un acte d'érection de la confrérie du Rosaire, en date du 10 décembre 1619, et, à la suite, une liste nombreuse d'associés, se continuant d'âge en âge. Dans l'église même, on trouve un beau tableau de la Vierge, remettant le rosaire à saint Dominique, une statue assez remarquable de Marie debout sur une *Santa Casa*, que portent deux anges aux ailes déployées, et une verrière, contenant les principales scènes de la vie de la sainte Vierge.

Dans le reste du canton, six églises sont sous le vocable de Marie (1). Entre elles, brille au premier rang l'église de Pargues, berceau du saint institut des sœurs de la Providence, qui se vouent à l'instruction de l'enfance, et qui portent partout avec elles l'amour de la sainte Vierge. Là aussi, est l'association connue sous le nom de la confrérie des Filles. Celles qui en font partie sont déposées à leur mort, pendant les funérailles, dans la chapelle de la Vierge; on fait pour elles un service spécial quelque temps après, et, pour toutes ensemble, un service anniversaire chaque année. Si elles se marient, on dit pour elles un chapelet, on chante le *Veni, creator* le dimanche qui précède, et l'*Ave, maris*

---

(1) Ce sont : Avreuil, Balnod, Coussergey, Metz-Robert, Pargues, Vougrey.



*stella* le dimanche qui suit. Après le dîner des noces, on revient à l'église dire le chapelet pour les mariés. Enfin la paroisse de Pargues a une dévotion spéciale à Notre-Dame des Sept-Douleurs, et en célèbre la fête par de nombreuses communions. Aussi la sainte Vierge en protège les habitants. Un d'eux, réduit au désespoir par d'atroces souffrances, avait résolu d'en finir avec la vie, lorsqu'il entend sonner l'*Angelus* à quatre heures du matin. Il récite alors cette prière; et soudain ses idées changent, il appelle un prêtre, confesse ses fautes et son désespoir, reçoit les sacrements et se soutient dans des sentiments chrétiens jusqu'à son dernier soupir.

Après Pargues, se distingue Vougrey, non-seulement par les belles verrières de son église, qui représentent divers traits de la vie et de la mort de la sainte Vierge, mais encore par sa belle statue de Marie Immaculée, élevée sur un socle de quatre pieds, au haut d'un tertre ou monticule, d'où la Reine du ciel domine tout le pays. La paroisse a voulu par là témoigner sa reconnaissance à la sainte Vierge pour quatre bienfaits dont elle s'estime redevable à sa protection : le premier est d'avoir été érigée en succursale, le second d'avoir été préservée du choléra, le troisième d'avoir acquis un presbytère, qui assure la résidence et le ministère du prêtre dans la paroisse, le quatrième d'avoir obtenu une route, essentielle au bien public, à laquelle s'opposaient de puissantes influences; et c'est de ce dernier bienfait que la statue a pris le nom de Notre-Dame du Chemin.

A Chesley, deux faits révèlent la dévotion du peuple pour la sainte Vierge : l'un est l'assiduité aux offices, aux jours de ses fêtes qui ont été supprimées; l'autre est l'usage de faire apporter son bâton au domicile de ceux qui meurent, pour que l'image de Marie fasse la veille près du défunt, de l'attacher au pied du lit funèbre et de le faire



suivre le corps jusqu'à la tombe : preuve de la confiance des populations dans les prières de la sainte Vierge pour les fidèles trépassés.

Cussangy se glorifie d'avoir eu autrefois la chapelle de Notre-Dame du Buisson, ainsi appelée du buisson où un jeune pâtre avait trouvé la statuette de la Vierge ; chapelle jadis si célèbre, qu'on y venait de dix lieues à la ronde, surtout le 25 mars et le 8 septembre. Là, les estropiés recouvraient l'usage de leurs membres, comme l'attestaient les béquilles suspendues aux murs ; les fièvres les plus invétérées cédaient à l'eau de la fontaine voisine, appelée la Fontaine Notre-Dame. La tradition dit même que, quelquefois, des enfants morts-nés y ont recouvré la vie, pendant le temps suffisant pour recevoir le baptême. Aussi, lorsqu'en 1725 on reconnut qu'elle menaçait ruine, on se hâta de la reconstruire ; et, à toutes les fêtes de la Vierge, le curé de Cussangy venait processionnellement y faire l'office solennel. 93 renversa ce sanctuaire si vénéré ; mais, en 1858, on en consacra au moins le souvenir, en érigeant, à l'entrée de la rue qui conduisait à l'antique chapelle, une croix où était pratiquée une niche, contenant une statuette de la Vierge, qu'on présume avoir été l'antique statue de Notre-Dame du Buisson.

Cussangy, et on en peut dire autant de l'église des Valières, sa voisine, récite le chapelet en public tous les dimanches et toutes les fêtes. Estourvy affine ses paroissiens aux confréries étrangères, telles que le Rosaire, le Scapulaire, Notre-Dame de Sainte-Espérance, l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. Autrefois cette paroisse allait fréquemment en pèlerinage, soit à Notre-Dame du Buisson, soit à Notre-Dame du Chêne, soit à Notre-Dame de Montigny, sur la paroisse de Logesse. De tous ces sanctuaires, Notre-Dame du Chêne étant seule debout aujourd'hui, Estourvy, quoique éloigné de huit



lieues, y va en procession, en chantant des cantiques. Enfin Praslin a une confrérie du Scapulaire, qui compte cent treize associés, avec une statue de la Vierge en pierre, qui est au moins du quatorzième siècle.

Dans le canton de Ricey-Bas, deux églises sont sous le patronage de Marie (1). L'église de Ricey-Bas offre partout Marie aux regards. A la fenêtre du transept méridional, c'est Marie apprenant à lire aux pieds de sainte Anne; à la fenêtre centrale de l'abside, c'est Marie au pied de la croix; sur un sarcophage, c'est Marie devant Jésus au tombeau. Arelles est affilié à Notre-Dame des Victoires. Bagneux, de temps immémorial, célèbre l'Immaculée Conception, avec exposition du Saint Sacrement, tout le jour, salut solennel le soir et chant du *Te Deum*. Balnot a la confrérie de l'Immaculée Conception, qui y existe aussi de temps immémorial, et la confrérie du Rosaire. Ricey-Haut a une des plus magnifiques chapelles de la Vierge qui existent dans le diocèse. Elle est éclairée par cinq belles fenêtres ogivales à deux meneaux, partagées dans leur hauteur, qui est de plus de dix mètres, par des frises à jour et encadrées par de gracieuses colonnettes. Les voûtes, à nervures anguleuses, forment de doubles pendentifs qui, des angles rentrants de l'abside, s'élancent et se courbent vers un point commun de réunion. Parmi ces splendides verrières, la plupart endommagées par les injures des hommes et du temps, nous distinguons une belle Vierge, donnée, en 1853, par les demoiselles du Chapelet, avec ces mots simples : *Notre Mère*. On appelait demoiselles du Chapelet les jeunes personnes faisant partie de la confrérie du Rosaire, établie, à Ricey-Haut, en 1758. Le 21 novembre était leur fête patronale, et il y avait exposition du Saint Sacrement à la grand'messe et aux vêpres, procession du

---

(1) Ce sont : Beauvoir et Chaunes.



Saint Sacrement entre vêpres et complies et salut très-solennel le soir. La paroisse de Ricey possède, en outre, l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, et en célèbre la fête, en grande pompe, le dimanche d'avant la Septuagésime. La piété pour la chapelle de la Vierge y a accumulé des statues de Marie, des anges adorateurs, une belle chaire, belle lampe, beaux candélabres, ciboires, étoles pastorales, chœurs en vermeil, nappes d'autel, riches vases de fleurs et verrières, et, ce qui vaut mieux encore que tous ces dons, on y célèbre le mois de Marie avec la piété la plus édifiante; plus de trois mille personnes assistent à la cérémonie de la clôture.

Le canton de Mussy nous offre à Neuville, à Gyé et à Courteron l'établissement de la confrérie du Rosaire par le célèbre père Lejeune; les procès-verbaux de la première de ces érections se conservent encore dans les archives de Neuville; et la piété, fruit de cette belle institution, est encore vivante dans les cœurs. A l'exemple de ces trois paroisses, Plaines possède aussi, depuis trente ans, la confrérie du Rosaire et y compte de nombreux associés. Au soir des dimanches et fêtes, le chapelet s'y récite en public.

Le canton d'Essoyes a trois paroisses sous le vocable de Marie (1). Landreville récite aussi le chapelet en commun tous les dimanches, célèbre pieusement le mois de Marie, et possède deux bas-reliefs intéressants, représentant l'un l'Assomption, l'autre la remise du chapelet par la sainte Vierge à saint Dominique. Confin a la confrérie du Scapulaire et du Rosaire vivant. Thieffrain a plusieurs associations, toutes placées sous le vocable de l'Immaculée Conception. Elle possédait autrefois un prieuré de Notre-Dame, but de fréquents pèlerinages. Après la Révolution, la chapelle fut conservée et desservie par un saint prêtre

---

(1) Ce sont : Landreville, le Puits et Verpillières.



qui y recevait les pèlerins. A la mort de ce vénéré chapelain, le terrain fut vendu, la chapelle reconstruite, et on la visite encore souvent. Car la paroisse de Thieffrain est toute dévouée à la sainte Vierge; elle en a reçu de nombreuses marques de protection, qu'elle aime à raconter, mais dont le récit nous mènerait trop loin. Elle est agrégée à Notre-Dame de la Salette, et possède dans son église plusieurs tableaux et verrières, tous relatifs à la sainte Vierge; le tombeau même de l'autel représente sa mort au milieu des douze apôtres.

A une petite distance de Thieffrain, se trouve, sur la paroisse de Vitry-le-Croisé, un autre sanctuaire de Marie : c'est Notre-Dame de Sainte-Langueur. En 1846, cette chapelle antique menaçait ruine, lorsque les habitants ayant reçu de l'État douze cents francs pour indemnité du dommage que leur avait causé un violent ouragan, décidèrent, dans leur amour pour la sainte Vierge, d'employer cette somme à la reconstruction de la chapelle. Grâce à cette générosité, le sanctuaire de Marie a été restauré; les mères y viennent prier pour leurs enfants malades et languissants, font toucher à la statue du linge et des vêtements à leur usage, et demandent aux Religieuses du lieu une neuvaine de prière à *Sainte-Langueur*. C'est une Vierge au visage triste, tenant sur ses bras un Enfant Jésus malade et souffreteux.





---

## CHAPITRE CINQUIÈME.

### HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE NOGENT-SUR-SEINE.

---

Nogent avait autrefois, sur la rive de la Seine, une chapelle de Notre-Dame de Lorette qui est aujourd'hui tombée ; mais sa belle église de Saint-Laurent resplendit d'objets d'art inspirés par l'amour de la sainte Vierge. On y voit, sur un mur, l'arbre de Jessé avec les divers attributs de la Mère de Dieu : *Fons vitæ, Speculum ardens, Stella matutina, Lilium candidum, Porta cæli, Pulchra ut luna, Puteus gratiæ*. On y voit reproduit, dans un curieux tableau, le fait de l'empereur Manuel Comnène qui, au retour d'une expédition glorieuse contre les Turcs, trouvant aux portes de Constantinople un char étincelant d'or et de pierreries, destiné à son entrée triomphale, y fit placer une statue de la Vierge, comme étant celle à qui revenait l'honneur de la victoire, tandis que lui, refusant d'y monter, marchait à pied, une croix à la main, dans l'attitude du recueillement et de la prière. On y voit un bel autel, où la sculpture a reproduit avec talent divers traits de la vie de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge. C'est là que l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, à laquelle Nogent est affilié, tient ses pieuses réunions. Du reste, les paroisses du canton ne nous offrent rien de remarquable, sinon un trait de la vengeance divine contre un profanateur du culte de Marie ; trait notoire dans tout le pays, et dont il existe encore des témoins oculaires. En 93, un homme de la Motte-Tilly avait brisé une statue de la Vierge, et par impiété en avait employé les débris dans les fondements d'une maison qu'il faisait bâtir ; la maison croula de fond en comble ; le malheureux mourut peu après, et des chiens allèrent la nuit suivante creuser sa fosse jusqu'à



mettre le cercueil à nu; on la recombina : ils recommencèrent leur œuvre; on la couvrit d'épines : ils n'en firent pas moins, et ils ne cessèrent que quand on eut recouvert la tombe de grosses pierres qu'ils ne purent déplacer.

Le canton de Marcilly compte trois églises consacrées à Marie (1). Il a surtout une chapelle qui lui fait le plus grand honneur, c'est Notre-Dame de Sainte-Espérance au Mesnil-Saint-Loup, chapelle de pèlerinage fondée, en 1852, avec l'agrément de Pie IX, et centre d'une association de prières dont la principale est l'invocation suivante : *Notre-Dame de Sainte-Espérance, convertissez-nous*, redite au moins deux fois le jour. Cette association, enrichie par le souverain Pontife de nombreuses indulgences, fut tellement goûtée par tous, que, dès 1858, elle comptait dix-huit mille neuf cent vingt-cinq associés, dont les uns sont de l'Allemagne, de la Suède, de la Pologne, de la Hollande, de la Belgique, de l'Espagne, de la Suisse, de l'Italie et de Rome, les autres de la Chine, de l'Indoustan, des États-Unis, du Mexique et de la Nouvelle-Calédonie.

Ce canton avait autrefois le célèbre prieuré de Notre-Dame de Clairlieu, qui datait de 1197. On y venait beaucoup en pèlerinage, surtout aux fêtes de la Vierge, pour recommander les malades de toute espèce, spécialement les épileptiques, et l'on y vénérât deux statues de la Vierge qui sont maintenant à l'église de Planty. Ce même canton a aujourd'hui à Pouy une statue colossale, en fonte, de Marie Immaculée, élevée sur un piédestal en granit, au point culminant de la paroisse, avec cette inscription : *A Marie, tous ceux qui souffrent*. Il y a encore, à Villadin, une chapelle de Notre-Dame de la Salette, et dans l'église paroissiale un vitrail représentant d'une part l'arbre de Jessé, et de l'autre Notre-Dame de Pitié.

---

(1) Ce sont : Avaut, Bercenay et Saint-Flavit.



Le canton de Pont-sur-Seine doit la gloire de l'église de son chef-lieu au pinceau de le Sueur, qui y a représenté la vie de la sainte Vierge, et peint les deux chapelles de l'Assomption et du Rosaire. Il possède en outre à Crancey une confrérie du Rosaire, et à Saint-Aubin et Quincey le pieux usage de réciter, chaque dimanche, le chapelet en public.

Le canton de Romilly nous montre, à Romilly, les cierges brûlant par centaines, pendant les offices, devant la statue de Marie, et à Pont-Saint-Martin, la confrérie du Rosaire.

Au canton de Trainel, on trouve, sur la paroisse même de Trainel, la chapelle prieurale de Notre-Dame, érigée en chapelle de secours; au Plessis-Gatebled, Notre-Dame des Bornes, ainsi appelée de sa situation sur la frontière du diocèse; cette chapelle est pauvre et n'a qu'une statue de la Vierge vermoulue, avec un tableau aux trois quarts effacé; mais la piété n'en est pas moindre. On y va fréquemment en pèlerinage, on y fait bénir à la messe une grande quantité de pains pour emporter aux membres de la famille qui n'ont pu venir à la sainte chapelle, et l'on se fait réciter un évangile de la Vierge.

Enfin le canton de Villeneuve compte, près du chef-lieu, une chapelle de Lorette et l'abbaye de Notre-Dame de Nesles, le plus ancien monastère de la province, fondé, dit-on, par Clovis. Il offre en outre à Villeneuve-au-Châtel une *Mater dolorosa*, et à la Saulsotte, une archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, avec une verrière du seizième siècle représentant la Vierge assise avec un nimbe lumineux sur la tête, et, sur ses genoux, un agneau portant l'étendard de la croix, le tout entre un *Ecce homo* et saint Jean l'évangéliste; et sur la muraille sont gravés trois quatrains qu'ils sont censés s'adresser l'un à l'autre.



# TABLE DES MATIÈRES.

## PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE ROUEN.

Cette province devance toutes les églises d'Occident dans la célébration de la fête de l'Immaculée Conception, p. 1 et suiv.  
Les Palinods de Rouen et de Caen, 3 et suiv.

### DIOCÈSE DE ROUEN.

Origine de la cathédrale de Rouen, 8.  
Construction de la cathédrale actuelle, 9.  
Dons et fondations qui s'y font, 10, 12, 13, 14.  
Confrérie de Notre-Dame, 11.  
L'autel du Vœu, 11.  
Croix lumineuses qui apparaissent à la dédicace de la cathédrale, 13.  
Reliques qu'elle reçoit de l'abbaye de Corbie, 14.  
Dévotion de la ville à sainte Anne et à la sainte Vierge, 15.  
Nombreuses églises et chapelles en l'honneur de la sainte Vierge, 16 et suiv.  
Notre-Dame de Bon-Secours, à Blosseville, 18 et suiv.  
Chapelle de la Mère de Dieu, à Jumièges, 26.  
Notre-Dame de Sahurt, 26 et suiv.  
Antiquité du culte de Marie à Dieppe, 29.  
Les Mitouries de Dieppe, 30 et suiv.  
Retour des Dieppois au culte de Marie en 1802, 37.  
Notre-Dame des Grèves ou des Arènes, 38.  
Dévotion de la ville d'Eu à la sainte Vierge, 39.  
Notre-Dame des Vertus à Saint-Aubin, 41 et suiv.  
— de Grâce au Havre, 44.

Notre-Dame des Flots, 46.  
— des Neiges, 47.  
— de Fécamp, 48.  
— du Salut, 48 et suiv.  
Dévotion des cantons voisins, 52 et suiv.  
— d'Yvetot et de ses environs, 54.  
Notre-Dame de Caudebec, 55.  
— de Barre-y-va, 56 et suiv.  
— Miraculeuse, 58.  
— de Caillouville, 58 et suiv.  
— de Joinville, 60.  
Dévotion des cantons voisins, 62.  
— de Neufchâtel et des environs, 63.  
Notre-Dame du Cardonnay, 64.

### DIOCÈSE DE COUTANCES.

Première cathédrale de Coutances, 67.  
Construction de la cathédrale actuelle, 68 et suiv.  
Nombreux et éclatants miracles qui s'y opèrent, 71.  
Oratoire de la Roquette, 79.  
Notre-Dame de Pitié et Notre-Dame des Anges, 79.  
Canton de Bréhal et autres du même arrondissement, 80.  
Arrondissement de Saint-Lô, 81 et suiv.  
— d'Avranches, 84 et suiv.  
La Chapelle-Urée, 86.  
Tombelène et le Mont-Saint-Michel, 87 et suiv.  
Notre-Dame de Granville, 90.  
Sainte-Marie de Chausey, 91.  
Arrondissement de Mortain, 92.  
Notre-Dame de Savigny, 93.  
— de Rancoudray, 95 et suiv.



Notre-Dame de Grâce à Cherbourg, 98.  
 — du Vœu, *ibid.*, 98.  
 — de Protection, 99.  
 — de Mort-Christ, 100.  
 — de Celle-Souef, 101.  
 — de la Délivrande, à Rauville, 101 et suiv.  
 — des Gougins, 104.  
 — de Montebourg, 105.  
 — de Port-Bail, 107.  
 Sainte-Marie-du-Mont, 108 et suiv.

## DIOCÈSE DE SÉEZ.

Antiquité du culte de la sainte Vierge à Séez, 111.  
 Fondations en son honneur, 112 et suiv.  
 — à Saint-Santin, 112.  
 — à Lonlay, 112.  
 — à Almenèches, 113.  
 — à la Trappe, 114.  
 — à Gouffern, 114.  
 — au Val-Dieu, 115.  
 Zèle des évêques et du clergé, 116 et suiv.  
 Cathédrale de Séez, 119 et suiv.  
 Régularité du chapitre, 122.  
 Pèlerinage à Notre-Dame de Séez, 123.  
 Dons et fondations, 123 et suiv.  
 Confrérie de Notre-Dame de Séez, 125.  
 Consécration de la cathédrale à la sainte Vierge, 127.  
 Ce qui arriva pendant la Révolution, 127 et suiv.  
 Grand séminaire de Séez dans l'abbaye Saint-Martin, 128 et suiv.  
 Petit séminaire, 132.  
 Dévotion des ducs et duchesses d'Alençon pour la sainte Vierge, 134 et suiv.  
 Diverses fondations en son honneur, 136.  
 La Mariette de Besdon, près de Mortagne, 137.  
 Notre-Dame de Mortagne, 138.  
 — de Longny, 139.  
 — de Lignerolles, 142.  
 — de Pitié à Brais, 144.  
 — de Clémencé, 145.  
 — de la Trappe, 147.

Notre-Dame de la Place, à Argentan, 149 et suiv.  
 L'abbaye d'Almenèches, 150 et suiv., 153.  
 Confrérie du Saint Sacrement, de la sainte Vierge et de tous les Saints, 152.  
 Notre-Dame du Repos, 153 et 154.  
 — de Montmercy, 155 et suiv.  
 — des Champs, 157.  
 — du Bon-Repos, 157.  
 — de la Salette, 157.

Le P. Eudes, 158.

M. Crestey, 158 et suiv.

Notre-Dame de l'Immaculée Conception, à Heugon, 160.  
 — du Vallet, 160 et suiv.  
 — du Bois, à Saint-Évroult, 161 et suiv.  
 — sur l'Eau, à Domfront, 164.  
 — des Tourailles, 168 et suiv.  
 Chapelle de la sainte Vierge à Flers, 175 et suiv.

Notre-Dame de la Bonne-Mort, à Tinchebray, 176 et suiv.  
 — de la Granterie, 177.  
 — de Montsecret, 178.  
 — de Perrou, 179.  
 — des Prises, 181.  
 — de Lignon, à Couterne, 182.

La Conception de Passais, 183.

Notre-Dame de l'Oratoire, à Passais, 184 et suiv.

## DIOCÈSE D'ÉVREUX.

Première église de Marie, ou première cathédrale, 189.  
 Cathédrale actuelle, 190.  
 Notre-Dame de la Couture, à Bernay, 191 et suiv.  
 Confrérie de la Charité, 194.  
 Bâtons de la Vierge, 196.

## DIOCÈSE DE BAYEUX.

Antiquité du culte de la sainte Vierge à Bayeux, 198.  
 Confiance des peuples en Notre-Dame de Bayeux, 199.  
 Dons que lui font les évêques de Bayeux et autres éminents personnages, 200 et suiv.



- Zèle du chapitre pour le culte de Marie, 202 et suiv.  
 Dévotion des cantons voisins à la sainte Vierge, 206 et suiv.  
 — de la ville de Caen, 210.  
 — des divers métiers, 213.  
 Confrérie de l'Immaculée Conception, 214 et suiv.  
 Congrégation des écoliers, 217.  
 Notre-Dame de Sainte-Paix, 218 et suiv.  
 — de Refuge, 219.
- Notre-Dame de la Salette, 220.  
 — du Reclus, 220 et suiv.  
 — du Pardon, 221.  
 — de la Délivrande, 222 et suiv.  
 — du Rosaire et de Bon-Secours, par le docteur Lesseps, 230 et suiv.  
 — de Saint-Pierre-sur-Dives, 232 et suiv.  
 — de Grâce, près de Honfleur, 239.  
 — du Port, 244.

## PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE REIMS.

## DIOCÈSE DE REIMS.

- Antiquité du culte de la sainte Vierge à Reims, 247.  
 Construction de la cathédrale, 248.  
 Miracles qui s'y firent, 250.  
 Sa reconstruction, 251.  
 Autel du Saint-Lait, 252 et suiv.  
 Statue de la Vierge, 258.  
 Divers monuments en son honneur, 259 et suiv.  
 Notre-Dame de l'Épine, à Mouzon, 263.  
 — de Neuvisy, 264.  
 — de Mézières, 266.  
 — de Gespunsart, 267.  
 — de Revin, 268.  
 — du Petit-Montaignu, 269.

## DIOCÈSE D'AMIENS.

- Coup d'œil général sur le culte de la sainte Vierge à Amiens, 270.  
 Cathédrale d'Amiens, 272 et suiv.  
 Confrérie des Palinods, 273.  
 Notre-Dame de la Victoire, à Saint-Remi, 277.  
 — de Grâce, 278.  
 Lettre de Louis XIV pour l'Immaculée Conception, 279.  
 Notre-Dame des Vertus, 281.  
 Cantons relevant d'Amiens, 282 et s.  
 Notre-Dame d'Aumâtre, 286.  
 Dévotion d'Abbeville pour la sainte Vierge, 292.  
 Notre-Dame de l'Heure, 293.  
 — de Mouffières, 293.  
 — de la Chapelle, 293 et suiv.

## Cantons qui relèvent d'Abbeville, 293 et suiv.

- Notre-Dame de Longpré-aux-Corps-Saints, 298.  
 — de Nampont, 300 et suiv.  
 Arrondissement de Doullens, 303.  
 Bernaville et Cottinville, 304.  
 Cantons qui relèvent de Doullens, 304 et suiv.  
 Arrondissement de Montdidier, 307 et suiv.  
 — de Péronne, 314.  
 Notre-Dame de Brébrières, à Alhert, 317.  
 — de Curlu, 321.  
 — de Maricourt, 323.  
 — de Ham, 324.  
 — des Joies, à Ennemain, 324 et suiv.  
 — de Moyen-Pont, à Marquaix, 328.

## DIOCÈSE DE BEAUVAIS.

- Notre-Dame de la Basse-Cœuvre, 331.  
 — de la Paix à la cathédrale, 332.  
 Associations de la sainte Vierge à l'église Saint-Étienne, 333.  
 Verrières de Saint-Étienne, 334.  
 Notre-Dame de Bon-Secours, à Feuquères, 336.  
 — du Hamel, 338 et suiv.  
 — de Bon-Secours, à Gremevillers, 341.  
 — de Ville-en-Bray, 342 et suiv.  
 — de la Chaire-à-Loup, 349 et s.  
 — du Vauroux, 352.  
 — de Saint-Germer, 353.



Autres églises de l'arrondissement de Beauvais, 354 et suiv.  
 Notre-Dame de Ronquerolles, 357.  
 — d'Angy, 361 et suiv.  
 — de Moyenneville, 363.  
 — de Gannes, 364.

Arrondissement de Compiègne, 366.

Abbaye de Saint-Corneille, 366.

Dévotion des habitants de Compiègne à la sainte Vierge, 367.

Notre-Dame de Bon-Secours, 367 et s.

Environs de Compiègne, 373 et suiv.

Notre-D. de l'Épine, à Ressons, 376.

— de Noyon, 377 et suiv.

Environs de Noyon, 378 et suiv.

Antiquité du culte de Marie à Senlis, 381.

Construction de la cathédrale, 382 et suiv.

Miracles qui s'y opèrent, 383.

Dons et fondations, 384 et suiv.

Zèle des autres églises de Senlis pour la sainte Vierge, 387.

Notre-Dame de Chamant, 389.

— de la Victoire, 390 et suiv.

— de Chaalis, 392 et suiv.

— de Montmélian, 394 et suiv.

Environs de Senlis, 396 et suiv.

#### DIOCÈSE DE CHALONS.

Antiquité du culte de la sainte Vierge à Châlons, 399.

Notre-Dame-en-Vaux, 400.

— de l'Épine, 402.

Arrondissement de Vitry-le-François, 408.

— de Sainte-Menehould, 409.

— d'Épernay, 410.

#### DIOCÈSE DE SOISSONS.

Coup d'œil général sur ce diocèse, 412.

Antiquité du culte de la sainte Vierge dans la cathédrale, 414 et suiv.

Zèle de toutes les classes pour l'honorer, 415 et 416.

Notre-Dame de Soissons, 417.

Environs de Soissons, 422 et suiv.

Dévotion de Château-Thierry pour la sainte Vierge, 425.

Dévotion de Vervins pour la Mère de Dieu, 429.

Notre-Dame de Foigny, 430.

Environs de Vervins, 431 et suiv.

Notre-Dame la Bonne, à Saint-Quentin, 435.

Zèle des chanoines et des habitants pour l'honorer, 436 et suiv.

Environs de Saint-Quentin, 439 et suiv.

Cathédrale de Laon, 442 et suiv.

Environs de Laon, 447 et suiv.

Notre-Dame de Liesse, 453.

### PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE SENS.

#### DIOCÈSE DE SENS.

Antiquité du culte de la sainte Vierge à Sens, 462.

Sainte-Marie du Charnier, 463.

Statues de Marie, 464.

Chanoines de Notre-Dame, 465.

Dévotion des archevêques de Sens, du chapitre et des fidèles, 465.

La sainte Vierge préserve Sens du feu des ardents et de l'invasion du protestantisme, 467.

Images de la sainte Vierge dans la cathédrale, 468 et suiv.

Chapelle de la Vierge à Saint-Pierre-le-Rond, 470.

Abbaye de Sainte-Colombe, 472.

Visite du père Muard dans cette maison, 473.

Zèle de Villeneuve-la-Guyard pour la sainte Vierge, 475.

Zèle de Villeneuve-l'Archevêque, 477.

Notre-Dame la d'Hors, à Auxerre, 480.

— de la Cité, 480.

Cathédrale, 480 et suiv.

Environs d'Auxerre, 481 et suiv.

Notre-Dame d'Avallon, 484.

— de Pitié au collège, 485.

Environs d'Avallon, 486 et suiv.

Notre-Dame de la Pierre qui vire, 487.

Joigny et ses environs, 489 et suiv.



Notre-Dame de Belle-Vue, à Tronchoy, 497.

DIOCÈSE DE MOULINS.

Cathédrale, 499.

Trois statues célèbres de la sainte Vierge, 499 et suiv.

Notre-Dame de Banelle, 502.

— d'Ébreuil, 505.

— de Briailles, 505 et suiv.

— de Montluçon, 506.

— de Chappes, 507.

— d'Urcies, 508.

— d'Huriel, 508.

— de Vichy, 509.

— de la Ronde, 509.

— du Mayet, 509.

— de Beaulieu, 510.

— de Saint-Germain des Fossés, 511.

DIOCÈSE DE NEVERS.

Abbaye Notre-Dame et diverses églises de la sainte Vierge, 513.

Dévotion des habitants de Nevers à la sainte Vierge, 515.

Notre-Dame de la Grotte, 516.

Confréries en l'honneur de la sainte Vierge, 517.

Ordre militaire de l'Immaculée Conception, 518 et suiv.

Sainte-Marie du Peuple, 522.

Environs de Nevers, 522 et suiv.

Notre-Dame de Frosnay, 524 et suiv.

Arrondiss. de Château-Chinon, 526.

— de Cosne, 527.

Notre-Dame de l'Epeau, 528 et 529.

Arrondissement de Clamecy, 530.

Notre-Dame du Morvand, 531 et s.

DIOCÈSE DE TROYES.

Premiers monuments élevés dans la ville en l'honneur de la sainte Vierge, 534.

Chapelles et verrières de la Vierge à la cathédrale 535 et suiv.

Fondations à la gloire de la sainte Vierge, 537 et suiv.

Notre-Dames-ès-Aires, 539.

Abbaye de Saint-Loup, 540.

Notre-Dame de la Cité, 540.

— en l'Isle, 541.

— la Dorée, 541.

Images de la Vierge à la chapelle de l'évêché, 543.

Images de la Vierge à Saint-Nizier, 543.

Images de la Vierge à Saint-Urbain, 543 et suiv.

Notre-Dame aux Nonnains, 544 et s.

La Sainte-Chapelle, 545.

Chapelle de la Conception à Saint-Étienne, 545.

Quatre chapelles de la Vierge à l'église Saint-Jean, 546.

Huit monuments de dévotion à Marie sur cette même paroisse, 547.

Établissement de la Visitation à Troyes, 548 et suiv.

Église Saint-Pantaléon, 550.

— Saint-Nicolas, 551.

— Saint-Martin-ès-Vignes, 551.

Environs de Troyes, 553.

Eglise Saint-Lyé, 554.

— Saint-André, 555.

Canton de Piney, 557.

— de Lusigny, 557 et suiv.

— de Bouilly, 559.

— de Saint-Jean-Bonneval, 560.

— d'Ervy, 560.

— d'Aix-en-Othe, 561.

— d'Auxon, 562.

— d'Estissac, 562 et suiv.

Dévotion d'Arcis-sur-Aube à la sainte Vierge, 564.

Ses environs, 564 et suiv., 568.

Notre-Dame de Méry, 567.

— de Ramerupt, 569.

— de Luyères, 570.

L'église de Dampierre, 571.

— de l'Huttre, 572.

— de Granville, 572.

— de Truan-le-Grand, 573.

— de Chassericourt, 574.

Dévotion de Bar-sur-Aube et de ses environs à la sainte Vierge, 575 et suiv.

Église de Rosnay, 576.

Notre-Dame de Valsuzenay, 579.

Dévotion de Bar-sur-Seine à la sainte Vierge, 582, 585 et suiv.

Notre-Dame du Chêne, 583 et suiv.

— de Fouchères, 585.

— de Ricey-Bas et de Ricey-Haut, 590.

Dévotion de Nogent-sur-Seine à la sainte Vierge, 593.

Ses environs, 594 et suiv.







